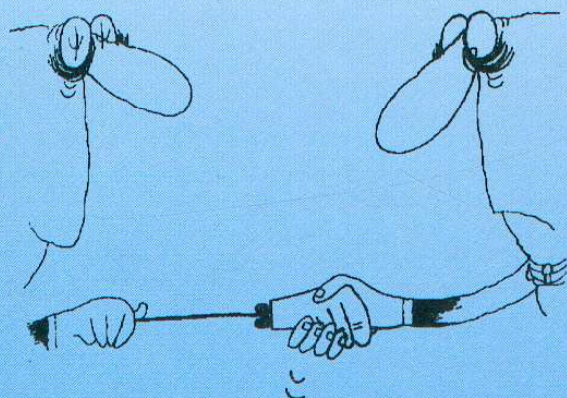


Université de NANCY II -Groupe de Recherche sur les Communications-

DE L'USAGE DU « BON » MÉDIATEUR

**Étude développementale de l'opérateur « bon » en
situation de communication référentielle chez des enfants de
5 à 9 ans.**



Membres du Jury:

**Mr Alain TROGNON,
Université de NANCY 2.**

**Mme Edy VENEZIANO,
Université de NANCY 2.**

**Mr Eric ESPERET, Université
de POITIERS.**

**Mme Diane VINCENT,
Université de Montréal,
Québec.**

**Thèse de Psychologie présentée par Emmanuèle PEYRONNET
sous la direction de Monsieur le Professeur Alain TROGNON
pour l'obtention du Doctorat Nouveau Régime
NANCY 1995**

PEYRONNET Emmanuèle

DE L'USAGE DU « BON » MÉDIATEUR.

Étude développementale de l'opérateur « bon » en situation de communication référentielle chez des enfants de 5 à 9 ans.

Résumé

Que peut apporter l'étude psycholinguistique de l'opérateur discursif « bon » à l'analyse de l'ajustement intersubjectif? La thèse répond en proposant, au plan théorique, l'utilisation du concept de médiateur. Un médiateur est une trace discursive que l'on rattache à un processus sous-jacent de construction/redéfinition des positions subjectives au sein de l'espace intersubjectif. La recherche exploite ensuite des corpus acquis expérimentalement pour extraire le schéma de sens invariant du médiateur « bon », et relever les étapes développementales de sa reconstruction entre 5 et 9 ans, comparativement à l'âge adulte. Une analyse empirique des conversations clôt la recherche. Elle dégage l'intérêt qu'il y a à étudier les sites particuliers d'emploi des médiateurs pour avancer dans l'étude de l'enchaînement interlocutoire.

Mots clefs

Intersubjectivité, Conversation, Pragmatique intégrée, Opérateurs discursifs, Processus Cognitifs sous-jacents, Construction de rôles, Développement.

NANCY 1995

Université de NANCY II -Groupe de Recherche sur les Communications-

SOMMAIRE

INTRODUCTION « Conversation, Intervalle, Construction, Savoirs... ».....	1
PARTIE THÉORIQUE	
CHAPITRE 1 « L'ajustement intersubjectif ».....	9
CHAPITRE 2 « Le concept de médiateur ».....	16
CHAPITRE 3 « Les marqueurs d'intersubjectivité »	41
CHAPITRE 4 « Étude théorique de « bon » et ses associés»	73
PARTIE EXPÉRIMENTALE	
CHAPITRE 5 « Expérimenter la conversation ».....	96
CHAPITRE 6 « L'analyse du matériel verbal et para-verbal»	131
CHAPITRE 7 « Étude expérimentale de bon ».....	163
CHAPITRE 8 « Schéma procédural d'emploi de bon »	188
PARTIE EMPIRIQUE	
CHAPITRE 9 « Bon et le procès de contextualisation ».....	227
CHAPITRE 10 « L'enchaînement conversationnel par bon».....	266
CONCLUSION « Savoir construire l'intervalle en conversation »	295
BIBLIOGRAPHIE	301
TABLE DES MATIERES.....	314

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION: « Conversation, Intervalle, Construction, Savoirs »	1
--	----------

PREMIERE PARTIE

PARTIE THÉORIQUE

CHAPITRE 1: « L'ajustement intersubjectif »

1. REPÈRES CONCEPTUELS	9
1.1 L'espace intersubjectif	9
1.2 Les différents circuits communicationnels	10
1.3 Le procès du trans-subjectif	11
1.3.1 Les deux objets	12
1.3.2 Des modèles	13
1.3.3 Conclusion	14
2. PROBLEMATIQUE	15
2.1 Problématique et hypothèses théoriques	15
3. CONCLUSION	16

CHAPITRE 2: « Le concept de médiateur »

1. LE CONCEPT DE MÉDIATEUR	18
1.1 L'épreuve du dictionnaire	18
1.2 Du connecteur au médiateur	18
1.2.1 De la logique formelle	19
1.2.2 Polyfonctionnalité	20
1.2.3 Dépendance aux univers de discours	20
1.2.4 L'oubli de la fonction modale	21
1.3 Définition du médiateur	22
2. LE CARACTERE INSTRUCTIONNEL DE LA LANGUE	23
2.1 Indices et traces	24
2.1.1 La problématique de l'indice	25
2.1.2 La problématique de la trace	26
2.1.3 Conclusion	27
2.2 Des modèles locaux	27
2.2.1 Les « taxèmes » (Kerbrat-Orecchioni)	27
2.2.1.1 L'ordre du méta-communicationnel	27
2.2.1.2 Conclusion	28
2.2.2 La théorie des opérations énonciatives (Culioli)	28
2.2.2.1 Marqueurs et construction	29
2.2.2.2 Marqueurs et invariance	29
2.2.2.3 Conclusion	30
2.2.3 Le modèle instructionnel de Caron (Caron, 1984, 1987, 1988)	30
2.2.3.1 Schémas de sens et effets de sens	31
2.2.3.2 L'organisation fonctionnelle du discours	31
2.2.3.3 Conclusion	32
2.3 Conclusion	33
3. LES MARQUEURS DE LA MÉDIATION	33
3.1 Choix des marqueurs	33

3.2 La « prise en charge », et/ou la « force illocutoire ».....	34
3.2.1 La gradation.....	35
3.2.2 Les différentes classifications.....	36
3.3 La perspective rhétorique.....	37
3.3.1 La prise en compte de l'affect.....	37
3.3.2 Des tropes illocutoires aux instructions.....	38
3.3.3 Conclusion: du mécanisme inférentiel.....	39
4. CONCLUSION.....	40

CHAPITRE 3: « Les marqueurs d'intersubjectivité »

1. NOS CHOIX.....	42
1.1 Les deux versants du problème.....	42
1.2 L'intérêt d'étude des marqueurs.....	43
1.3 La lecture des travaux.....	44
2. LES « MOTS DU DISCOURS » (DUCROT, 1980).....	44
2.1 L'articulation par la connexion.....	45
2.2 La visée argumentative.....	45
2.3 Les limites du modèle linguistique.....	46
2.4 Les tendances interactives issues des travaux de Ducrot.....	47
2.5 Conclusion.....	48
3. LES « MARQUEURS DE STRUCTURATIONS DE LA CONVERSATION » (AUCHLIN, 1981, ROULET ET AL, 1985).....	49
3.1 La perspective de la négociation.....	49
3.2 L'articulation des circuits interlocutif/énonciatif.....	49
3.3 Les différentes marques d'articulation.....	50
3.3.1 Les marqueurs métadiscursifs.....	51
3.3.2 Les M.S.C.....	51
3.3.3 Les interactifs.....	52
3.4 Conclusion.....	53
4. LES « MARQUEURS DE REFORMULATIONS PARAPHRASTIQUES » (GÜLISH ET KOTSCHI, 1983, KOTSCHI, 1986).....	54
4.1 Le statut de la paraphrase.....	54
4.2 Des instructions aux objectifs d'actions.....	54
4.3 Des caractéristiques fonctionnelles à l'interactivité des marques.....	55
4.4 Conclusion.....	57
5. LES REGULATEURS VERBAUX (DE GAULMYN, 1987).....	58
5.1 La classification.....	58
5.2 Les propriétés.....	59
5.3 Conclusion.....	60
6. LE BACK-CHANNEL (LAFORST, 1992).....	60
6.1 Historique du back-channel.....	61
6.2 De la taxinomie de Duncan à une classification formelle.....	62
6.3 Définition « des » deux back-channel simple et complexe.....	63
6.4 Le back-channel face au tour de parole.....	65
6.5 Conclusion.....	66
7. LES PONCTUANTS DE LA LANGUE (VINCENT, 1993).....	66
7.1 Une méthodologie variationniste.....	67
7.2 Différenciation des particules discursives.....	68
7.3 Définition des ponctuants du discours.....	68
7.4 La classification des contextes.....	69
7.5 La vacuité de la ponctuation.....	71
7.6 Conclusion.....	71
8. CONCLUSION.....	72

CHAPITRE 4: « Étude théorique de « bon » et ses associés »

Introduction.....	73
-------------------	----

1. PREMIERS REPÈRES	75
1.1 Tableau récapitulatif.....	75
1.2 La ponctuation	77
1.3 L'organisation.....	79
1.4 La validation	80
2. BON BEN EN STRUCTURE TERNAIRE (LUZZATI, 1982)	81
3. BON DANS LE SYSTEME HIERARCHIQUE (ROULET ET AL., 1985, AUCHLIN, 1981).....	82
3.1 Le schéma de Roulet (Roulet et al., 1985).....	82
3.2 Le point de vue d'Auchlin	82
4. BIEN ET SON PARCOURS (CULIOLI, 1978, 1988, 1990).....	83
4.1 Construction d'un repère fictif.....	83
4.2 Une opération de reprise interne	84
4.3 Du repérage intersubjectif	84
5. EH BIEN ET L'ORIENTATION ARGUMENTATIVE (SIDAR-ISKANDAR, 1979, DUCROT ET AL., 1980)	86
5.1 Le schéma général.....	86
5.1.1 Premier cas	86
5.1.2 Deuxième cas.....	87
5.1.3 Troisième cas	87
5.2 Les phatiques.....	88
5.3 Synthèse.....	88
6. BON COMME CONNECTEUR DIALOGIQUE (GARCIA, 1983).....	89
6.1.1 Les propriétés générales de <i>bon</i> dialogique	90
6.1.2 L'opération de validation de <i>bon</i>	90
6.1.3 Les propriétés de <i>bon</i> en conversation.....	91
6.1.4 Conclusion.....	92
7. LA PONCTUATION DES ACTIONS (SAINT-PIERRE, VADNAIS, 1992).....	92
7.1.1 Revue des différentes valeurs de <i>bon</i>	92
7.1.2 La thèse de l'enchaînement des actions.....	93
7.1.3 Le schéma invariant de <i>bon</i>	94
8. CONCLUSION.....	94

DEUXIEME PARTIE

PARTIE EXPERIMENTALE

CHAPITRE 5: « Expérimenter la conversation »

1. REPERES THÉORIQUES	98
1.1.1 Du proto-conversationnel à la prise en considération de l'alter	98
1.1.2 Vers la métacognition	99
1.1.3 L'âge clef du passage au « méta ».....	100
1.1.4 Le modèle de développement métalinguistique (Gombert, 1990).....	102
1.2 De la résolution de problème au constructivisme	103
1.2.1 La notion de microgenèse.....	103
1.2.2 La notion de schème (Inhelder, Cellerier, 1992).....	104
1.2.3 Le soliloque comme indice de construction	106
1.2.4 Conclusion: l'enchaînement des énoncés (François et al., 1984).....	107
1.3 Conclusion	108
2. NOTRE SITUATION EXPERIMENTALE	108
2.1 L'expérimentation de Clark et Wilkes-Gibbs (1986).....	108
2.1.1 Progression quantitative	109
2.1.2 Evolution qualitative	110
2.1.3 De la régulation verbale comme phénomène d'induction	111
2.2 L'expérimentation de 1989	112

2.2.1	Les pré-expériences.....	112
2.2.2	Le jeu	113
2.2.3	Contrôle de l'adéquation des points de vue.....	114
2.2.4	La consigne	114
2.2.5	Le plan expérimental	115
2.2.5.1	Premier facteur: le social	115
2.2.5.2	Second facteur: le génétique	115
2.2.6	Conditions de passation	116
2.3	L'expérimentation de 1992.....	116
2.3.1	La consigne	117
2.3.2	Les conditions de passation	117
2.4	Conclusion	117
3.	L'ANALYSE DE LA TACHE	118
3.1	Un modèle communicationnel efficace (Grize, 1976, 1990).....	118
3.2	Type théorique de discours attendu.....	120
3.2.1	De la procédure résolutoire au type pratique de discours attendu.....	120
3.2.2	La contrainte stylistique du matériel	122
3.3	L'analyse comportementale.....	124
4.	QUELQUES RESULTATS GENERAUX SUR CETTE EXPERIMENTATION	125
4.1.1	Le capital parole (Camus-Malavergne, Chabrol, 1989, Croll, Gormati, 1992)	125
4.1.2	L'organisation discursive des messages.....	127
4.1.3	Les résultats à l'issue de l'épreuve.....	128
4.1.4	Les corpus d'illustrations.....	128
5.	CONCLUSION.....	130

CHAPITRE 6: « L'analyse du matériel verbal et para-verbal »

1.	NOTRE PROJET	132
2.	MODELES D'APPUI POUR L'ANALYSE PSYCHOLINGUISTIQUE	132
2.1	La perspective culiolienne.....	132
2.1.1	Culioli: un modèle opératoire	133
2.1.2	De l'empirique au formel: une simulation	133
2.1.3	La construction du « sujet de l'énonciation »	134
2.1.4	Les instruments descriptifs métathéoriques du linguiste	134
2.1.5	Un modèle opérationnel.....	136
2.2	Le modèle d'analyse de protocoles verbaux de Caron-Pargue	136
2.2.1	De la simulation à l'élaboration d'une typologie fonctionnelle.....	136
2.2.2	Découpage des énoncés.....	139
2.2.3	Ventilation complète	139
2.2.4	Les aspects extra-linguistiques: le « situationnel »	140
3.	NOTRE METHODOLOGIE: TRAITEMENT DES OBSERVABLES	140
3.1	La mise en place d'une typologie linguistique.....	141
3.1.1	La typologie linguistique primitive	141
3.1.2	La construction d'une grille	142
3.1.3	Présentation de la grille finale.....	148
3.2	La typologie contextuelle.....	149
3.2.1	L'espace référentiel.....	149
3.2.2	L'espace de l'acte de production	150
3.2.3	L'interaction sociale	150
3.2.4	Trois espaces... ou de la médiation.....	151
3.2.5	Des rôles communicationnels aux rôles langagiers	152
3.2.6	Présentation de la grille contextuelle.....	152
4.	DES VARIABLES AUX PROCESSUS SOUS-JACENTS.....	153
4.1	Les descripteurs linguistiques.....	154
4.2	Les descripteurs de l'espace de production	155
5.	TRAITEMENT STATISTIQUE DES DONNÉES.....	156
5.1	Pré-traitement des données	156
5.1.1	découpage des sites d'emploi	156
5.1.2	Décodage des sites d'emploi.....	157

5.2 De l'analyse catégorielle: pratique de l'analyse factorielle	157
5.2.1 L'avantage du double corpus	159
5.2.2 La phase d'interprétation des facteurs:	160
5.2.3 Vers le schéma procédural.....	162
6. CONCLUSION.....	162

CHAPITRE 7: « Étude expérimentale de « bon » »

1. PROBLÉMATIQUE ET HYPOTHESES EXPERIMENTALES.....	164
1.1 Choix des marqueurs médiateurs.....	164
1.2 Notre problématique.....	165
1.2.1 Nos hypothèses générales	166
1.2.2 Notre hypothèse développementale.....	166
2. LES RÉSULTATS GÉNÉRAUX.....	167
2.1 La représentation de « bon » dans le corpus	167
2.1.1 Résultats quantitatifs.....	168
2.2 Conclusion	170
3. LES CONDITIONS D'EMPLOI DE « BON »	170
3.1 Les co-textes proches de « bon »	170
3.1.1 Résultats de l'analyse factorielle	171
3.1.2 L'interprétation.....	171
3.1.3 Conclusion.....	172
3.2 Les marques stables dans les contextes de « bon »	173
3.2.1 Etude linguistique	173
3.2.2 Etude contextuelle	175
3.2.3 Conclusion: la stabilité	177
3.3 Les contextes spécifiques	178
3.3.1 Les sites d'emploi à 7 ans	178
3.3.2 Les sites d'emploi à 9 ans	180
3.3.3 Les sites d'emploi chez les adultes	183
3.4 Conclusion	186
4. CONCLUSION.....	187

CHAPITRE 8: « Schéma d'emploi procédural de bon »

1. LES DIFFÉRENTES DIMENSIONS	189
1.1 Enregistrement.....	189
1.2 Frontière modale.....	189
1.3 Le positionnement du sujet:.....	190
1.4 Cohésion discursive	191
1.5 Espaces névralgiques	191
1.6 Dégagement de contraintes	192
1.7 Bifurcation.....	193
1.8 Avertisseur.....	194
1.9 Témoin d'états psychologiques	195
2. CONCLUSION: VERS LE SCHEMA PROCÉDURAL	196
2.1 Bon: un complexe fonctionnel paradoxal.....	197
2.2 Bon et la prise de conscience.....	198
2.3 Bon et le dédoublement du discours.....	199
2.4 Schéma d'emploi procédural de bon	201
3. TENDANCES DEVELOPPEMENTALES	202
3.1 7 ans, dynamique de l'action: la maîtrise du délai	203
3.2 9 ans: planification des actions.....	204
3.3 Conclusion: du procédural à l'automatique	206
4. BON COMME MÉDIATEUR	207
4.1 La conversation comme processus général de médiatisation	209
4.2 La figure de la Métalepse (Fontanier, 1968, Genette, 1969, Molinié, 1992)	211
4.3 Bon et la catégorie du médiatif (Guentcheva, 1990, 1993, 1994)	213

4.3.1 Le schéma d'inférence par abduction.....	213
4.3.2 Cas des « faits inférés ».....	214
4.3.3 Les états mentaux en conversation.....	215
4.3.4 Cas des « faits de surprise ».....	217
4.4 La catégorie de l'évidentiel (Dendale, 1994).....	218
4.4.1 Bon comme évidentiel.....	218
4.4.2 la valeur modale de <i>bon</i>	220
4.5 Bon et la dilution des responsabilités (NØlke, 1994).....	221
4.6 Conclusion.....	223
5. CONCLUSION.....	225

TROISIEME PARTIE

ÉTUDE DES CONVERSATIONS

CHAPITRE 9: « « Bon » et le procès de contextualisation »

Introduction.....	227
1. RAPPEL SUR LE FONCTIONNEMENT DE BON EN PRODUCTION.....	228
2. BREFS APPUIS THEORIQUES.....	228
2.1 De la Contextualisation (Brixhe, 1993): inférences, et références.....	228
2.2 De l'identité référentielle (Marandin, 1988, Schnedecker, 1990, Nonnon, 1990).....	230
2.3 De l'anaphore associative (Charolles, 1990)... vers le schéma de bon en compréhension.....	231
2.4 De l'événement interactionnel (Quéré, 1987, 1990).....	233
2.5 Bilan: les marqueurs trans-subjectifs comme guides.....	233
3. LE ROLE DE BON DANS LA CONTEXTUALISATION: AUTOUR D'UN OBJET CONVERSATIONNEL, A 7 ANS.....	235
3.1 Présentation du protocole.....	235
3.2 Analyse du contexte initial:.....	235
3.3 Extrait du protocole.....	236
3.3.1 Première séquence.....	237
3.3.2 Deuxième séquence.....	239
3.3.3 Dernière séquence.....	241
3.4 Conclusion.....	242
4. BON ET LE PROCÈS DE PLANIFICATION DANS LES CORPUS DES 9 ANS.....	243
4.1 Présentation du protocole.....	243
4.1.1 L'analyse référentielle.....	246
4.1.2 Lecture de l'effet de dominance.....	248
4.1.3 L'émergence des opérations de planification.....	249
4.1.4 Résolution planifiée d'une divergence.....	251
4.1.5 Le dégagement des contraintes.....	253
4.2 Conclusion.....	254
5. BON ET LE CIRCUIT DE LA DOMINANCE.....	255
5.1 Illustration sur des extraits.....	255
5.1.1 Bon et l'accomplissement d'un rôle d'autorité.....	256
5.1.2 D'un bon relationème (Kerbrat-Orecchioni, 1992).....	257
5.2 Conclusion.....	258
6. LA PRODUCTION DES COGNITIONS.....	259
6.1 Présentation du protocole.....	259
6.1.1 L'émergence du rôle de tutorat (Vygotsky, 1936, Blaye, 1988).....	261
6.1.2 L'enfant décideur.....	263
6.2 conclusion.....	265
7. CONCLUSION.....	265

CHAPITRE 10: « L'enchaînement conversationnel par bon »
--

1. REPÈRES THEORIQUES	267
1.1 Le modèle hiérarchique et fonctionnel genevois.....	267
1.2 le versant hiérarchique et fonctionnel.....	267
1.2.1 Les conditions de poursuite/clôture	268
1.3 le versant dynamique.....	269
1.3.1 Les principes de l'interprétation.....	269
1.3.2 Les contraintes conversationnelles.....	270
1.4 Conclusion	271
1.5 Théorie nancéenne de l'enchaînement conversationnel	271
1.5.1 Une logique interlocutoire	271
1.5.2 Le principe « causaliste».....	272
1.5.3 La focalisation sur l'enchaînement	272
1.5.4 Une logique par défaut.....	273
1.6 Conclusion	274
2. ANALYSE HIÉRARCHIQUE ET FONCTIONNELLE	274
2.1 les repères « externes »: rappel du cadrage expérimental.....	275
2.2 l'analyse structurelle complète	276
3. ANALYSE PROCESSUELLE AUTOUR DES MICRO- ENCHAINEMENTS PAR « BON » .	278
3.1 « bon » comme frontière d'objet résolutoire.....	278
3.1.1 Représentation structurelle	278
3.1.2 Bon après la réussite d'une question	279
3.1.3 Conclusion.....	281
3.2 Bon comme changement d'objet descriptif.....	281
3.2.1 Représentation structurelle	281
3.2.2 Bon après une insatisfaction locale	282
3.2.3 <i>Bon</i> et la préférence du désaccord.....	283
3.2.4 Conclusion	283
3.3 Bon et la construction du rôle d'autorité discursive	284
3.3.1 Un échange subordonné prometteur	284
3.3.2 Bon et la gestion du différé	285
3.3.3 Bon et le sort donné aux compétences à la directivité.....	286
3.3.4 Conclusion.....	287
3.4 Bon et le simulacre	287
3.4.1 Représentation structurelle	287
3.4.2 Bon et les mondes de validation	288
3.4.3 Bon et le monde des possibles.....	288
3.4.4 Un changement d'objet soumis au monde de l'autre	289
3.4.5 Conclusion.....	290
3.5 Conclusion	291
4. DEBAT ET PROSPECTIVES	291
5. CONCLUSION.....	293
CONCLUSION GÉNÉRALE « <i>Savoir construire l'intervalle en conversation</i> »	295
BIBLIOGRAPHIE.....	301

« [...] »

N. - Oui

KR. - Et le centre ayant créé cet espace autour de lui-même, il existe un espace qui est au-delà de cette limite, et puis il y a un espace dans la pensée, un espace entre deux pensées. Il y a aussi un espace autour du centre lui-même, et cet espace qui s'étend au-delà des barbelés. Maintenant, quelle est votre question, monsieur? Comment dilater cet espace, comment pénétrer dans une dimension d'espace différente?

N. - Non, pas comment, mais...

KR. - Pas comment. Existe-t-il une dimension différente de l'espace, en dehors de celui qui entoure le centre?

N. - Ou une différente dimension de la réalité?

KR. - L'espace pour le moment, c'est ce dont nous parlons. Nous pouvons nous servir de ce mot. Tout d'abord, il me faut voir très clairement l'espace entre deux pensées.

N. - L'intervalle.

KR. - Cet intervalle entre deux pensées. Intervalle signifiant espace. Et que se passe-t-il pendant cet intervalle?

N. - Moi, j'avoue que je n'en sais rien, parce que mes pensées se chevauchent tout le temps. Je sais qu'il existe des intervalles, il y a des moments où ces intervalles surgissent, je m'en aperçois et j'en ressens une sorte de liberté pendant un instant.

[...] »

« Deux conversations: J. Krishnamurti et le professeur J. Needleman, *Espace intérieur, tradition et dépendance* », dans Krishnamurti, *L'éveil de l'intelligence*, Stock, Trad. 1985.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Conversation, Intervalle, Construction, Savoirs...

La citation est longue... mais c'est qu'elle renferme ce que Rabelais nomme « *la substantifique moelle* » car à peu d'éléments clefs, tous les thèmes du présent travail de recherche y trouvent leur entrée.

La thèse se situe dans le champ général de l'interaction conversationnelle. La problématique générale est celle de l'ajustement intersubjectif que l'on définira ici en terme d'espace de liaison entre deux sujets conversant selon un but de convergence minimale sur des objets de discours divers. L'étude choisit d'analyser le fonctionnement de marqueurs particuliers supposés intervenir sur cet espace d'ajustement.

Nous brosserons d'abord un tableau général du contenu de la thèse avant d'orienter le lecteur sur la structure du document.

Le contenu général

Nous introduisons la thèse par un dialogue, au nom de l'éveil de l'intelligence (Krishnamurti, 1985), car il est ici question de conversations particulières, de **dialogues à deux**, de dialogues scolaires où la notion de construction des savoirs est centrale et primordiale (Brixhe, 1993). Et puis, dans ces dialogues, **asymétriques** (voir François et al., 1990), soit aussi suffisamment **prototypiques** (Kerbrat-Orecchioni, 1988), **nous y étudions l'intervalle**, intervalle entre deux pensées, intervalle entre deux acteurs, intervalle entre objets de discours... intervalle au sein duquel la **notion d'enchaînement** trouve statut heuristique (François, 1981, 1982, François et al., 1984, Hudelot, 1987, Trognon, Brassac, 1992).

La problématique centrale peut alors se figurer sous l'énoncé de Krishnamurti: « *Qu'est-ce qui se passe pendant cet intervalle?* ». Qu'est-ce qui origine son surgissement? Quels sont les processus cognitifs sous-jacents concernés?

Ce projet s'est développé sur l'évidentialité de la **complexité de l'acte de langage didactique**, due à la pluridimensionnalité d'effets de sens (Caron, 1984, 1989) constructeurs mais aussi pervers des **termes régulateurs** (De Gaulmyn, 1987) que l'enseignant mais aussi les enfants produisent, dans le **champ conversationnel scolaire**. En effet, l'intervalle est généralement associé au changement de tour (Sachs, Schegloff, Jefferson, 1974, 1978), comme **moment clef de transition** qui constitue un événement, un fait intersubjectif (Ghiglione, Trognon, 1993). Or, il est souvent occupé par ces ponctuations (Vincent, 1993), où back-channel (Laforest, 1992) dont on postule qu'ils orientent eux aussi, et à *leur façon* la construction sociale (Berger, Luckmann, 1986) de la relation. Comprendre alors la procédure de régulation qui participe à l'avènement des rôles (Charaudeau, 1989, 1992, Chabrol, 1991, Duval, 1994, 1995) scolaires, et à la constitution de la relation interpersonnelle (Perret-Clermont et al., 1986) nécessite de circonscrire **ce mode** d'action des régulateurs (Caron, 1983, De Gaulmyn, 1987) sur l'espace interactif.

Notre travail porte précisément 1) sur la connaissance de ces marqueurs, et 2) sur une contribution à la révision des modèles d'articulation discursive (Roulet et al., 1985), ou d'enchaînement conversationnel (Trognon, Brassac, 1992, Ghiglione, Trognon, 1993). Nous abordons ces deux points en suivant.

L'instrument théorique du **marqueur** (Culioli, 1983, 1984, 1990, Caron, 1984), prend sens comme unité fonctionnelle qui rend compte d'une **articulation théorique entre la langue et le langage**. Le marqueur fonctionne en effet comme trace laissée dans la langue (Chomsky, 1966, 1967, Culioli, 1983, 1984, 1990), sert d'indice (Benvéniste, 1966) pour savoir comment l'homme se marque dans la langue, et agit comme instruction (Ducrot et al., 1980), ou mode d'emploi (Caron, 1984, 1989) quant au traitement qu'en font les usagers. Et, le système pronominal a ici servi d'exemple. S'il est possible, au regard de la problématique générale de l'énonciation (Benvéniste, 1966) de construire un système de pronoms renvoyant d'une part au **système de la langue** (Culioli, 1990), d'autre part à un modèle symbolique **d'usage de la langue** (Flahault, 1978, Irigaray, 1986), il doit être possible de construire un système de marqueurs intersubjectifs qui renvoie de la même manière au système de la langue (Ducrot, 1980, Caron, 1984, 1988, 1989), et cette fois à la construction d'une **symbolique intersubjective** selon la thèse ethnométhodologique d'usage conversationnel de la langue (Levinson, 1983, Bange, 1987).

Deux modèles sont alors interpellés: 1) la théorie de l'énonciation, qui permet d'étudier le phénomène *en langue*, et 2) la théorie de l'enchaînement conversationnel qui permet d'étudier le phénomène *en conversation*. Si bien que la recherche s'armature sur deux postulats. Le premier s'appuie sur une **sémantique procédurale** (Miller, Johnson-Laird, 1976, Johnson-Laird, 1977, 1982, Caron, 1989), où la fonctionnalité du marqueur articule la cohérence de la langue (Culioli, 1983, 1984, 1990) à la rationalité (Bange, 1987, Trognon, 1994) et à la pertinence (Sperber, Wilson, 1986) du discours. Le second édicte que l'homme

gère l'**imprévisibilité** conversationnelle en construisant une **logique naturelle** (Grize, 1976, 1990), qui matricielle correspond à la structuration des cognitions (Trognon Rétornaz, 1989, Trognon, 1991, 1992, Trognon, Brassac, 1992), selon un graphe de construction interactive du quotidien (Quéré, 1987, 1991, Trognon et al., 1994).

Notre champ d'étude se réduit autour de quelques marqueurs clefs, et la problématique se précise donc comme suit:

Le marqueur intersubjectif « bon », choisi comme marqueur phare, est-il un indicateur fonctionnel du système d'ajustement intersubjectif, en situation de communication à deux?

L'**exploitation des corpus** s'étaye sur des modèles largement ratifiés par la communauté scientifique dont le plus exploité est sans doute celui de Genève (Roulet et al., 1985). A ce niveau, l'enkystement dans la **reproductibilité de certains réflexes** en analyse des conversations nous interroge. Nos principales investigations portent alors sur l'utilisation et la définition *-parfois implicite-* des notions comme l'accord en conversation (Roulet et al., 1985), la reconnaissance du dire de l'autre, la ratification (Goffman, 1981, 1987, Rémi-Giraud, 1988) voir même l'échange (Roulet et al., 1985), que nous ramenons toutes à un **cadre descriptif non explicatif** (cf. Searle, 1992). Or, au nom d'une temporalité stratificationnelle recyclable par/dans le discours, l'exploitation du seul concept **d'adjacéité**, nous a paru parfois **disqualifiable**. C'est à ce niveau que notre analyse des micro-enchaînements s'intègre comme une part de démonstration empirique, en termes d'analyse de ces îlots fonctionnels de « la stabilisation intersubjective » (Ghiglione, Trognon, 1993) de la « théorie de la constructibilité des enchaînements conversationnels » du modèle nancéien (Trognon, Brassac, 1992, Ghiglione, Trognon, 1993).

A ce niveau, le travail se heurte à un vide conceptuel, figuré dans le dialogue inaugural, par le « comment pénétrer dans une dimension d'espace différente? » (Krishnamurti, 1986). Si la problématisation de l'**espace intersubjectif** est actuellement largement cautionnée (Kerbrat-Orecchioni, 1988, Caron, 1989, Trognon, 1989), la dynamique inter-active, et le **procès intra-actif** dans la constitution de la double polarité co-énonciative (Culioli, 1990, Vion, 1992) ne se figurent que sous le **médiat en creux** de l'**inter**, induisant l'« entre-deux », l'**écart** (Brixhe, 1993). La thèse tente alors à ce niveau d'introduire un médiateur heuristique et instrumental, **en plein**, au nom d'un tiers-inclus (Wunemburger, 1990) qui permette d'accéder au jeu dynamique de la **ternarité complexe** de la communication (Ghiglione, Trognon, 1993), dans un modèle **trans-subjectif** (Caron, 1989). Nous exploitons donc une forme de «déconstruction structurale» par exemple de la **notion d'adjacéité** (Schegloff, Sachs, 1973), en tant que règle descriptive (Searle, 1992), au profit d'un repensé procédural, qui puisse conduire sur des résultats tendus vers l'explicatif de cet espace du tiers-actif.

L'hypothèse spécifique que se propose de vérifier la thèse est alors la suivante:

Les marqueurs trans-subjectifs, dont bon représente dans le travail le marqueur phare, jouent un rôle de médiateurs dans la construction de la relation interpersonnelle.

Travailler au coeur de la constitution du phénomène de l'adjacité est périlleux. Et, en fait, l'abord d'une analyse des processus cognitifs sous-jacents à la production des **micro-enchaînements** nécessite un contrôle dont ne disposent généralement pas les conversationnalistes. Aussi, nous avons conduit le choix d'une **perspective expérimentaliste** contraignant le thème de la conversation, et cadrant la situation de communication. La prudence et la confiance dans un paradigme déjà testé (Krauss, Glucksberg 1969), et récemment ré-exploité (Clark, Wilkes-Gibbs, 1986) typifie la part du contrat du travail de **contextualisation** (Gumperz, 1969, Brixhe, 1992) demandé aux sujets. Sur un autre versant, la thèse, tout aussi assise du conflit socio-cognitif (Doise, Mugny, 1981) engendre un cadrage variationniste (Vincent, 1992) qui invite à comparer plusieurs situations prototypiques, en termes de statut et rôle des sujets.

La recherche exploite ainsi une **perspective développementale** qui rend au nom d'une **rationalité langagière** (Trognon, 1994) le **primat de la logique naturelle** sur la logique formelle (Grize, 1976, 1990). La logique formelle est selon nous, et d'autres (Grize, 1976, 1989, Caron, 1988, 1989) beaucoup trop sollicitée, que ce soit pour la constitution de modèle de sémantique (Vanderveken, 1988, 1992), ou pour des décisions interprétatives en analyse conversationnelle (Roulet et al., 1985). Nous cautionnons l'idée que « la conversation est le lieu d'expérimentation des interprétations » (Ghiglione, Trognon, 1993), et nous pensons que le temps de la genèse rapportée au sujet humain, et à l'histoire des mots eux-mêmes, est, pour le chercheur, le lieu privilégié d'**expérimentation** de la **construction humaine** des « schémas de sens » des marqueurs (Caron, 1988). Aussi, c'est en analysant, par la lunette de ces petits mots, **leurs conditions développementales d'émergence dans le discours** que l'on rend au contexte le rôle qui lui échoit dans une sémantique procédurale.

Au final, on peut dire que la thèse inverse les rapports traditionnellement accordés à la double figure du **modus et du dictum**, en donnant tout le poids à l'étude encore neuve des modalités (Caron, 1989). Le thème est fixe pour que **ne bougent** que **les modes d'approche** de celui-ci; la situation est paramétrée pour y lire la distorsion modale qu'engendrent les différentes possibilités d'inscriptions imposées aux et déposées par les sujets.

Nous donnons, maintenant quelques indications sur la présentation du travail.

Le plan du travail

La thèse se présente en trois parties.

La première partie, *théorique*, correspond à l'élaboration d'un cadre qui sert d'ancrage à la partie expérimentale: elle est composée de quatre chapitres. En dehors de cette information générale, quelques éléments théoriques sont parfois introduits, en cours de thèse, parce qu'ils ne se rattachent, en fait qu'à l'un des aspects particuliers de l'objet alors traité. La deuxième partie, *expérimentale*, se cimente autour de l'étude du marqueur « bon » dans le cadre des expérimentations choisies. Enfin, une partie, *empirique*, d'analyse des conversations, permet, en deux chapitres, de confronter le schéma de sens de « bon » acquis en production, à une

perspective de compréhension du déroulement conversationnel, et de le comparer aux analyses plus traditionnelles exploitées par les conversationnalistes.

Première partie

Le **premier** chapitre, « *L'ajustement intersubjectif: Les différents circuits communicationnels* », présente une incursion opératoire dans le but d'appréhender théoriquement l'espace d'ajustement inter-sujets. La mise au point d'un appareillage de lecture tripartite du dire qui rend compte de la dimension « transsubjective » du dire est actualisée, et sommairement illustrée grâce à l'évocation de modèles, de logique ternaire, apparentés à notre dispositif théorique.

Le **deuxième** chapitre, « *Le concept de médiateur. Le transsubjectif en langue* » présente notre concept de médiateur dont l'heuristique tient dans la capacité de relier des phénomènes de différents niveaux. Il est confronté à celui connecteur. La thèse défendue est celle d'une spécificité des médiateurs à prendre en charge les phénomènes de connexité au niveau de la langue, aussi bien qu'au niveau de relation intersubjective. Le champ de la sémantique procédurale est abordée sous les concepts « énonciatifs » de traces et d'indices, qui rendent compte de l'organisation fonctionnelle du dire liée à la gestion fonctionnelle de la construction de la relation interpersonnelle. En accord avec une vision instructionnelle de la langue le modèle psycholinguistique de Caron est au final proposé.

Le **troisième** chapitre, « *Les marqueurs d'intersubjectivité: arpentage théorique* », propose une revue théorique des différents travaux consacrés à la problématique interactive du dire, autour de la connaissance des marqueurs spécialisés. L'ampleur du champ correspondant à l'étude des marques « d'intersubjectivité » a imposé une présentation articulée, qui alterne souci d'information et souci d'éclairage comparé sur notre propre position théorique. L'argumentaire s'oriente dans le sens d'une mise en perspective d'éléments problématiques soulevés par chaque courant, notamment quant au champ d'appréhension des phénomènes modaux. Il s'étaye sur l'émergence croissante de la nécessité théorique, même si elle est jointe à une difficulté pratique, de prendre en compte les caractéristiques polyfonctionnelles des marqueurs « interactifs ».

Le dernier et **quatrième** chapitre de cette partie théorique, « *Etude théorique de « bon » et ses associés: la sémantique fonctionnelle des marqueurs « bon », « ben », « bien », « eh bien ».* », est entièrement consacré au traitement théorique du marqueur « bon », et al. Le choix d'étude focale du marqueur « bon », en partie expérimentale, permet de proposer un arpentage théorique ciblé sur « bon » et des marqueurs reconnus dans la littérature comme entretenant des affinités fonctionnelles, dans le souci d'articuler des travaux d'obédience diversifiée. Un graphe fonctionnel se dégage en synthèse de ce parcours, en terme de schéma opératoire théorique d'emploi de « bon » dans le discours.

La partie théorique trouve là son point d'aboutissement.

Deuxième partie

Cette partie rend compte de notre démarche expérimentale. Elle présente, le type d'expérimentations choisies, le travail d'élaboration des grilles d'analyse du discours, puis les résultats centrés sur la connaissance de la sémantique/pragmatique du marqueur « bon ».

Le **premier** chapitre, « *expérimenter la conversation: présentation des expérimentations* » instruit de notre cadrage expérimental. Des repères théoriques permettant d'asseoir notre perspective développementale, et de cerner nos options constructivistes introduisent à la présentation de nos deux expérimentations. Celles-ci sont illustrées, et accompagnées d'une analyse de notre tâche de résolution de problème, sur la base de différents modèles théoriques.

Le **deuxième** chapitre, « *L'analyse du matériel verbal et para-verbal: construction des grilles de décodage* », fait le point sur notre méthodologie. Une large part est donnée à la mise en valeur de la construction de deux grilles fonctionnelles d'analyse du matériel, dans la mesure où les résultats présentés à la suite, dépendent du mode de leur constitution. Là, les références au modèle des opérations énonciatives de Culioli, puis au modèle de production du discours de Caron sont exploitées pour la partie linguistique. Tandis que l'aspect extra-verbal trouve ancrage sur le modèle des rôles communicationnels de Charaudeau et Chabrol. La méthode de traitement (analyses factorielles), unique outil, est défendue quant à ses particularités, et son adéquation à l'objet d'étude. Les grilles sont envisagées dans leur double champ 1) de référence aux modèles présentés, et 2) d'interprétation quant aux résultats qui en seront tirés, grâce à une présentation de « descripteurs cognitifs » affiliés à nos vues cognitivistes.

Le **troisième** chapitre, « *Etude expérimentale de « bon »: résultats quantitatifs et étude des sites d'emploi* », exploite les résultats acquis sur « bon » à travers trois séries enchâssées. Un niveau global permet de juger de l'intérêt de la marque. Un niveau plus spécifique concerne la stabilisation des variables retenues pour typifier ce que l'on nomme les contextes idéels du marqueur. Enfin, une étude systématique des sites d'ancrages réels du marqueur « bon » est conduite sur nos quatre classe d'âges: 5 ans, 7 ans, 9 ans et adultes. Cette première stabilisation de dimensions fonctionnelles de « bon » constitue une phase préparatoire pour la construction du schéma de sens du marqueur.

Le chapitre **quatrième**, « *Schéma procédural d'emploi de bon: des conditions d'emploi aux propriétés du marqueur bon* », constitue notre contribution à la compréhension du schéma d'emploi de *bon*. Il reprend le graphe plurifonctionnel de « bon », tel qu'il se présente à l'issue de la stabilisation des différentes dimensions fonctionnelles autour de 9 fonctions synthétiques, articulées dans un modèle procédural d'emploi pour « bon ». Ce modèle procédural est ensuite ré-exploité dans une perspective développementale, quant aux dimensions opérant aux différents âges d'emploi de ce marqueur: 7 ans, 9 ans et adultes. Trois « schèmes » d'emploi permettent ainsi de dégager un mode possible de structuration progressive de la sémantique procédurale de « bon ». Le schéma d'emploi est confronté, à la lumière de ses caractéristiques fonctionnelles, à des repères théoriques, allant d'une incursion dans la rhétorique, au champ de la pragmatique inférentielle du discours. Le retour au

théorique permet de rendre compte, au final d'un modèle d'emploi exploitable pour l'analyse macro-conversationnelle des corpus.

L'analyse de « bon » en production se boucle ici.

Troisième partie

Le **premier** chapitre, « *Bon et le procès de contextualisation: étude des conversations* », est consacré à la mise en perspective du fonctionnement d'emploi de « bon » en conversation. Le modèle d'emploi précédemment fixé en production est intégré à la compréhension du déroulement séquentiel de la conversation. Trois illustrations sont proposées, qui reprennent les trois paliers développementaux. Elles portent sur la mise en évidence d'effets particuliers dont on constate une liaison illustrée avec les âges considérés, qui tombent en rapport avec les « schèmes » de production auparavant déterminés. L'intérêt de l'étude macro-, est ainsi de porter la connaissance des conditions d'emploi du marqueur « bon » à l'élucidation d'événements interactionnels particuliers, et de les confronter à un modèle général qui établit ses règles au plan de la compréhension.

Le **second** chapitre, qui clôt la thèse, « *L'enchaînement conversationnel par « bon »: approches conjuguées* », exploite le modèle genevois d'analyse hiérarchique et fonctionnelle de la conversation, le modèle nancéien d'enchaînement conversationnel et nos propres analyses énonciatives et situationnelles, pour dégager 1) l'intérêt spécifique de chacune d'elles, et 2) la nécessité de faire jouer un modèle les réunissant. La comparaison est aménagée en fonction de critères d'intérêt et d'insuffisance de chacune, ce qui permet de mieux cibler notre propre démarche. Des perspectives trouvent là justifications.

PREMIÈRE PARTIE

PARTIE THÉORIQUE

(...) toute théorie du langage est tributaire d'une conception du sujet qu'elle pose explicitement, qu'elle implique ou qu'elle s'applique à dénier, loin d'être une « perversion épistémologique », un certain sujet est là dès qu'il y a conscience d'une signification ».

J. Kristeva, *Polylogue: D'une identité l'autre*, Seuil, 1977, 149.

L'AJUSTEMENT INTERSUBJECTIF

Les différents circuits communicationnels

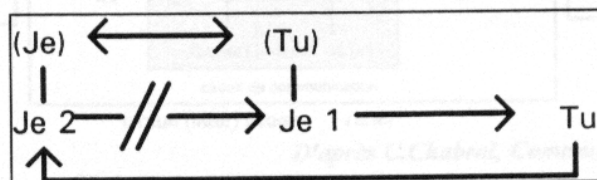
Ce cours chapitre introduit notre partie théorique. Il informe sur les postulats majeurs qui guident la recherche en matière de modèle communicationnel. Il définit notamment la notion d'espace intersubjectif, et au niveau opératoire le procès trans-subjectif. Enfin, il décline notre problématique et nos hypothèses générales.

1. REPÈRES CONCEPTUELS

Aborder l'étude de l'ajustement intersubjectif suppose que soient donnés, au départ, un cadre et une dynamique. C'est à cet objectif, largement conceptuel que nous nous livrons ici. Nous décrirons dans un premier temps l'espace intersubjectif qui nous sert de cadre. Puis nous postulerons l'existence de trois circuits communicationnels reliés grâce à un procès que nous nommons trans-subjectif, en raison des propriétés opératoires que nous lui accordons. Ceci vaut pour le versant dynamique. C'est à la lueur de ces précisions liminaires que nous informerons, en termes plus précis, de nos objectifs de recherche.

1.1 L'espace intersubjectif

Qui dit espace dit structure. Pour nous, l'espace intersubjectif se structure autour de deux médiats théoriques que sont le « Je » et le « Tu ». Qui dit espace dit aussi fonctionnement. Aussi c'est à travers une double dynamique d'inter-relation des figurations du « je » et du « tu » que nous postulons nos premiers repères. Tout d'abord une dynamique intra-subjective -versant interne-, originée sur une conception dialogique (Bakhtine, 1929, 1977, 1978, Danon-Boileau, 1987) de la communication. se résout dans l'équation suivante:



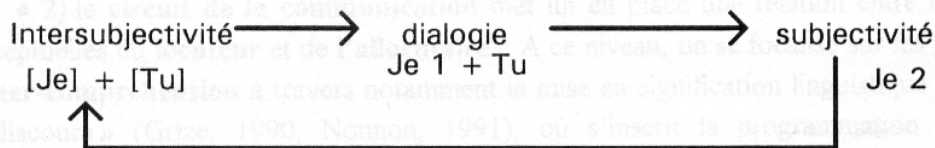
La structuration des pôles de la relation dialogique en [Je] et [Tu] passe par le médiateur d'un premier « tu » -qui dans l'ordonnancement d'une psychogénèse pourra être la mère¹ - qui permet de

¹ Voir L. Irigaray, « Communications linguistique et spéculaire Modèles génétiques et modèles pathologiques », dans *Parler n'est jamais neutre*, Ed. Minuit, 1985, 15-34, où l'auteur inscrit la construction du circuit des échanges dans des équations où elle fait apparaître les instances premières, secondes, voir cachées sur un jeu sur les pronoms personnels, je, tu, on, il.

constituer cette subjectivité en « Je 2 », image subjectivée du « Je 1 »². L'intégration dialogique dans le processus de constitution du sujet « Je 2 » de la subjectivité fondée « Je 2 » à être une instance intersubjective.

D'autre part, une dynamique intersubjective -versant externe -, dont maints auteurs rappellent qu'elle est désormais incontournable en matière de recherche dans le champ de l'interaction (Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, 1987, Brassac, Trognon, 1992³) est prise en compte. Elle est nécessairement rapportée à la dimension subjective (Benveniste, 1966), en termes de construction identitaire (Mead, 1934, Agnoletti, 1990, voir Camus, 1991) sous l'angle du procès intra-subjectif abordé précédemment.

L'équation qui lie alors les deux dynamiques intra-subjective et inter-subjective s'écrit comme suit:

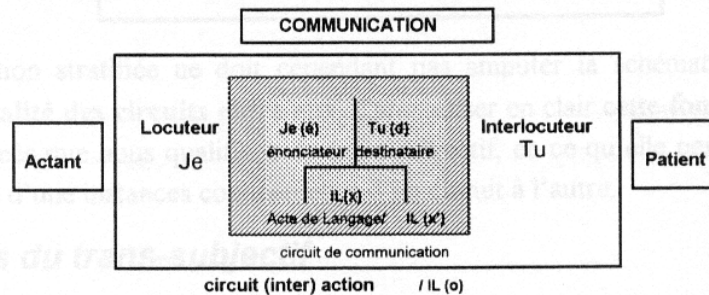


C'est dans cet espace théorique que s'entendent des formules comme « la subjectivité est intersubjectivité, tout comme l'action est interaction » (Trognon, 1991).

Nous envisageons alors de coordonner l'étude de l'ajustement intersubjectif sur cet espace, où, ce sera moins l'écart entre un « je » et un « tu » qui nous intéressera que la dynamique de constitution et de relation des pôles respectifs du « je » et du « tu ». Mais, les instances conceptuelles du « je » et du « Tu » ne sont pas toujours prises sur le même niveau de circulation du dire (Flahault, 1976, Hudelot, 1994 par exemple).

1.2 Les différents circuits communicationnels

Nous nous appuyerons sur les travaux de l'équipe parisienne du C.A.D.⁴. Chabrol⁵ schématise différents circuits langagiers, et distingue les différents espaces théoriques et les instances discursives afférentes. Le modèle communicationnel est le suivant:



D'après C. Chabrol, *Communication, Poitiers, 1993*

² Instance-origine du « leurre de l'UN », Voir J. Authier-Revuz, « La non-coïncidence interlocutive et ses reflets métaénonciatifs », A. Berrendonner, H. Parret Ed., *L'interaction communicative*, Peter Lang, 1990, 173-193.

³ Cosnier et Kerbrat-Orecchioni tracent un itinéraire quasi-obligé allant de la subjectivité à l'inter-subjectivité et de l'illocution à l'inter-locution, J. Cosnier, C. Kerbrat-Orecchioni, Introduction, *Echanges sur la conversation*, 1988. Le groupe nancéien du GRC dépasse le cadre monologique de la logique illocutoire et déploie un modèle d'interlocution. Voir C. Brassac, A. Trognon, « L'enchaînement conversationnel », *Cahiers de linguistique Française*, 13, 1992.

⁴ C.A.D. : Centre d'Analyse du Discours.

⁵ On trouvera la présentation primaire de « l'acte de langage comme mise en scène » sous forme de deux circuits, l'un interne, l'autre externe, chez Charaudeau, *Langage et discours*, 1983, 37-57.

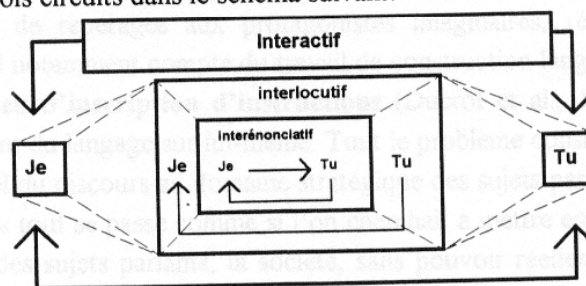
Nous reprendrons cette tripartition du dire et définirons en suivant, les trois espaces que sont: 1) l'interactif, 2) l'interlocutif, 3) l'intersubjectif.

- 1) le **circuit de l'inter (action)** se centre sur la **relation constitutive des sujets réels**, où les acteurs **inter-agissent** au sens propre du terme. C'est souvent à ce niveau, que les stratégies de gestion de tours de paroles, de suivi des règles conversationnelles (Sacks, Schegloff et Jefferson, 1978, voir Kerbrat-Orecchioni, 1990 ou Bange, 1992 pour une revue) sont ancrées et s'analysent. S'y illustrent et s'y expliquent notamment les phénomènes de chevauchement de tours, d'interruption de parole, d'émission de signaux divers allant de la synchronisation (Laroche-Bouvy, 1992, Crawl, Gormati 1992), à la réception (Chabrol, 1992, Laforest, Marty, 1992).

- 2) le **circuit de la communication** met lui en place une relation entre les instances conceptuelles du **locuteur** et de **l'allocutaire**⁶. A ce niveau, on se focalise sur les phénomènes **d'inter-compréhension** à travers notamment la mise en signification linguistique des « objets de discours » (Grize, 1990, Nonnon, 1991), où s'inscrit la programmation « cognitivo-discursive » (Ghiglione, Trognon, 1993). C'est sur ce niveau de raison que la problématique des actes de langages (Austin, 1962, Searle, 1969, Vanderveken, 1988, 1992) fonctionne.

- 3) le **circuit inter-énonciatif** (Vion, 1992), se divise en deux instances conceptuelles l'énonciateur et le co-énonciateur⁷, et la problématique de l'énonciation (Benvéniste, 1966, 1970, Kerbrat-Orecchioni, 1980, Culioli, 1990) aboutit en fait à reconsidérer les phénomènes de communication sociale humaine au plan du « système de la langue » lui-même..

Nous fixons ces trois circuits dans le schéma suivant:



La présentation stratifiée ne doit cependant pas amputer la schématisation du pouvoir **d'inter-fonctionnalité des circuits entre eux**. Caractériser en clair cette fonctionnalité relève d'une mise en procès que nous qualifions de trans-subjectif, en ce qu'elle permet justement le transfert théorique d'une instances conceptuelles d'un circuit à l'autre.

1.3 Le procès du trans-subjectif

Sur le plan de la faisabilité, on peut témoigner du fait que certaines théories manient et gèrent parfois deux niveaux communicationnels, même si elles privilégient un niveau résultant unique. Ainsi la problématique des actes de langage (Ducrot, 1980, Vanderveken, 1988, par

⁶ Nous réservons le terme « d'interlocuteur » à l'espace de l'interaction.

⁷ Nous préférons cette appellation pour ne pas introduire de confusion. La notion de destinataire est en effet aussi employée sur le circuit de l'inter-action.

exemple) se centre sur le circuit interlocutif, mais n'en utilise pas moins la notion d'énonciateurs.

Au plan de la simplicité, on évoquera, tout d'abord deux objets, la langue, et le sujet, susceptibles de faire le lien, le transfert d'un circuit à l'autre, puis deux modèles, la mécanique interlocutoire ouverte (Charaudeau, 1984, 1989), et l'espace de réalisation des sujets (Flahault, 1978), qui sont sinon complets, au regard de notre modèle tripartite, au moins orientés sur la même perspective.

1.3.1 Les deux objets

Les objets tout d'abord. La liaison dynamique des circuits communicationnels entre eux peut se figurer sous deux ordres au moins: celui 1) rattachable à l'événementialité de la langue, au sens ethnométhodologique de la constitution d'un ordre (Conein, de Fornel, Quéré, 1990, voir Trognon, Dausendschön-Gay, Krafft, Riboni, 1994), et celui 2) reconnaissable sous l'événementialité, déjà évoqué indirectement, du sujet.

1.3.1.1 La langue

Au niveau de la langue, les stratégies « discursives » sont présentées par Vion (1992) comme liées au **processus de production** du langage lui-même, en ce qu'elles révèlent finalement les stratégies afférentes soit 1) le « fonctionnement du système de la langue » qui correspond à la structure énonciative, 2) la « traduction de la pensée » qui ressort de l'interlocution et 3) la « structuration de la conversation » qui renvoie à l'interaction.

En effet, le langage, en raison de sa particularité intrinsèque, par sa linéarité notamment, convoie tout un ordre de repérages aux protagonistes imaginaires, réels, à la situation extralangagière, qui rend notamment compte du travail de construction langagière au point que le discours devient le **lieu d'inscription d'instructions** (Ducrot et al., 1980, Caron, 1984, 1987, 1989) de traitement du langage sur lui-même. Tout le problème consiste alors à articuler le domaine instructionnel du discours au domaine stratégique des sujets parlants. Et, comme le rapporte Maingueneau, « tout se passe comme si l'on cherchait à mettre en relation le système de la langue, l'activité des sujets parlants, la société, sans pouvoir réellement les articuler. » (Maingueneau, 1976, cité par Kerbrat-Orecchioni, 1980). L'enjeu de la sémantique procédurale (Miller, Jonhson-Laird, 1976, Jonhson-Laird, 1977, 1978, Caron, 1989) se situe à ce niveau. Retrouver l'articulation logique présente sous le phénomène de *la mise en langue* reste donc un des paris de cette recherche, que traduiront nos hypothèses théoriques.

1.3.1.2 Le sujet

Au niveau du sujet, maintenant, l'existence d'une question comme « comment le sujet se revient-il quand il s'est expatrié dans un discours? » (Irigaray, 1985) indique que « le sujet » ne cesse de réapparaître, et que l'on aurait tort de le négliger, même si la contrainte qui impose de dépasser le centre de perspective du locuteur unique (Ducrot et al., 1980, Roulet et al., 1985, Trognon, Brassac, 1992) relie finalement le subjectif à une primitive d'interlocution (Jacques, 1983, 1988). Le recul de la thèse identitaire⁸, au profit d'une montée des travaux portant sur

⁸ « Néanmoins, les études portant sur les conditions d'émergence de l'identité sont peu nombreuses. Si la plupart des chercheurs en psychologie sociale s'accordent, (tout au moins implicitement), sur l'idée selon laquelle les données

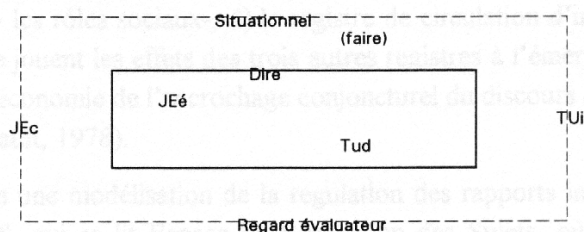
l'intersubjectivité (Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, 1988, Trognon, 1991⁹), tel qu'il est constaté par Agnoletti (1990) et par nous-mêmes, invite cependant à réhabiliter cet ordre du subjectif, qui, s'il n'est pas directement exploité dans la thèse, est au moins théoriquement sous-jacent. Nous pensons qu'on ne peut faire l'impasse de cette structuration dialogique (Bakhtine, 1978) qui se reflète dans le miroir de l'intersubjectivité, mais à condition qu'elle soit prise « au point de perspective privilégié sur le monde » du **Je** où « le sujet de l'être que nous sommes tous est témoin, en même temps que s'ignorant » (Dolto, 1987).

1.3.2 Des modèles

1.3.2.1 Le modèle de Charaudeau

Les modèles maintenant. Un regard doit être porté au système de Charaudeau, (1980, 1984, 1989a, 1989b), qui selon l'exacte expression de Vion « présente une version particulière de la dissociation entre le sujet et l'image du sujet »¹⁰. L'acte de langage devient, théâtre de l'image oblige, une mise en scène à deux lieux, à travers deux circuits celui du dire, l'interne, celui du faire, l'externe, système à 4 sujets, en ce qu'il ouvre sur un appareillage « symbolique ».

Les partenaires -le Je « communiquant », « Je(c) » et le Tu « interprétant », « Tu(i) »- sont en activité de production, avec « un projet de parole » pour Je(c), et une « réaction d'interprétation » pour Tu(i) « qui construit son propre sens » (1984). Ces partenaires fixent des rôles à des êtres parlant sur le « circuit du dire », en l'instance de deux protagonistes, le « je » énonciateur, « jeé » et le « tu » destinataire « tud ». Ce sont eux qui jouent « le rôle principal » en qualité de protagonistes, mais ils ne sont que les marionnettes des partenaires du circuit du faire qui sont eux installés dans une « interaction par regard évaluateur interposé ». Charaudeau en rend compte dans le schéma suivant:



(D'après Charaudeau, *Interactions et stratégies*, *Verbum*, 1984)

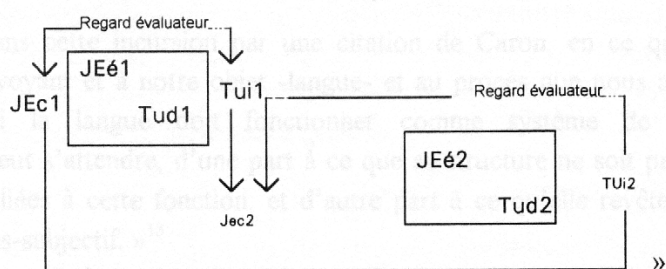
Le plus intéressant du système c'est lorsque Charaudeau y fait jouer « la mécanique interlocutoire », où l'interaction réciproque entre Jec et Tui n'est pas basée sur une « mécanique symétrique », mais « **une mécanique ouverte** ». C'est là que le système nous

permettant d'étudier l'identité sont transmises par le langage, en revanche, l'activité langagière est rarement étudiée du point de vue de son contenu et des expressions qui traduisent la réalisation identitaire ». M.F. Agnoletti, « La construction discursive de l'identité », *Verbum*, XIII, 3, 1990, 105-116.

⁹ « la subjectivité est intersubjectivité, tout comme l'action est inter-action » A. Trognon, « L'interaction en général: sujets, groupes, cognitions, représentations sociales », *Connexion*, N°57, 1991, 1-25.

¹⁰ Voir la présentation du système de Charaudeau proposée par Vion, « Le sujet et le social », *La communication...*, op., cit., 1992, p. 87-88.

intéresse, dans cette **ouverture** même où s'inscrit le procès **symbolique**. « *Chaque partenaire inter-agit partiellement dans le projet de construction du sens de l'autre, et construit en plus, du sens qui lui est propre. Il faut considérer que dans l'interlocution, chacun des partenaires change de statut langagier lorsque se produit l'interaction: Tui(1) en interagissant, devient un Jec(2) lequel construit un Tui(2) qui est supposé avoir quelque chose à voir avec Jec(1), ce que représente la figure suivante:*



(D'après Charaudeau, Id., 171)

1.3.2.2 L'E.R.S. chez Flahault

De la même façon, les recherches de Flahault sont assez proches de notre point de vue. L'ordre est présent chez Flahault sous l'aspect articulatoire d'une circulation d'insignes d'après quatre registres conceptuels, et sur laquelle nous reviendrons souvent dans la présentation des travaux sur les marqueurs d'intersubjectivité. Contentons-nous ici du squelette. Toute situation de parole se subdivise en 1) un registre inconscient (Freud, Lacan) dans lequel il situe un réseau d'interlocution méconnu, un système de places innommé, 2) un registre idéologique, où le système des places renvoie à la division des places et classes inhérentes aux rapports de production, 3) le registre déterminé par les caractéristiques particulières de la situation langagière où le système de place renvoie aux titres aux noms desquels chacun parle - les rôles sociaux-, 4) le registre de circulation d'insignes dans le tissu discursif, dans lequel se jouent les effets des trois autres registres à l'émergence d'un discours dominant, en termes d'économie de l'accrochage conjoncturel du discours de chacun à ceux de ses interlocuteurs (Flahault, 1978).

L'auteur envisage une modélisation de la régulation des rapports intersubjectifs, depuis un concept clé: l'E.R.S. qui se lit Espace de Réalisation des Sujets, où la spécificité de la production de l'ERS est l'institution d'une figuration de la médiation (Wunenburger, 1990). Cette instance tierce joue le rôle d'intermédiaire entre Soi et les autres, afin d'assurer, 1) la « relation » à l'autre, et 2) le retour sur soi, en termes de « sentiment d'existence » (Flahault, 1978).

1.3.3 Conclusion

Nous exploiterons largement la conception du tiers inclus, en termes de fixation du rapport de médiation qui mobilisent les deux pôles d'une structure dyadique¹¹. L'insertion

¹¹ Voir J.J. Wunenburger, « L'espace des médiations », *La raison contradictoire, Sciences et philosophie modernes: la pensée du complexe*, Albin Michel, 1990, 46-63.

d'un troisième terme permet en fait à la triangulation de fonctionner, non seulement comme un intermédiaire qui « rend possible le passage de l'un à l'autre », mais encore comme transfert au sein d'un étagement des niveaux de renvoi théorique des instances. Soit pour reprendre les termes de Wunenburger qui nous introduit dans une pensée du complexe: « autrement dit, le tiers-état devient, par sa double fonction de liaison et de séparation, un pont entre deux strates de l'expérience »¹².

Nous bouclerons cette incursion par une citation de Caron, en ce qu'elle révèle un accord de fond, renvoyant et à notre objet -langue- et au procès que nous avançons -trans-subjectif-: « [...] si la langue doit fonctionner comme système de communication intersubjective, on peut s'attendre, d'une part à ce que sa structure ne soit pas étrangère aux exigences formelles liées à cette fonction; et d'autre part à ce qu'elle revête, de ce fait, un statut forcément trans-subjectif. »¹³

Nous exploitons en suivant nos objectifs de recherche, en définissant la problématique et les hypothèses qui sous-tendent notre démarche.

2. PROBLEMATIQUE

La problématique générale du travail est celle de l'ajustement intersubjectif.

La problématique de l'ajustement intersubjectif a pu être abordée sur le plan d'une cohérence textuelle (Charolles, 1988) dans des modèles d'analyse de la conversation (Roulet et al., 1985, Moeschler, 1985, 1989) qui en rendent compte sous un versant structurel. Considérant comme Vion (1992), que la prise en compte de la structuration est un "arpentage" préparatoire de l'analyse conversationnelle¹⁴, nous abordons, nous, les phénomènes d'ajustements au sein d'une "sémantique procédurale" (Johnson-Laird, Caron, 1989). Puisque l'on dispose de modèles généraux qui ont fait leur preuve, l'accent est préférentiellement mis sur les processus qui aboutissent à ces phénomènes de régularité comme l'alternance des tours de parole (Sachs, Schegloff, 1978), et expliquent la logique d'enchaînement des actes de langage (Trognon, Brassac, 1992, Ghiglione, Trognon, 1993), d'un point de vue cognitif.

2.1 Problématique et hypothèses théoriques

Notre problématique se développe sur la notion de convergence entre les faits de langue et les phénomènes d'ajustements cognitifs. La langue est investie sous l'angle des marques du discours (Ducrot et al., 1980) qui constitue notre objet.

Notre problématique générale s'énonce donc comme suit:

¹² Id., 48.

¹³ J. Caron, « Le traitement du langage est-il modulaire? », *L'Enseignement Philosophique*, 1, 40ème année, Sept-Oct, 1989, 33-47.

¹⁴ « D'une certaine manière donc, travailler avec une structuration forte revient à nier l'ordre de l'interaction (...) Toutes ces raisons devraient conduire à une attitude mesurée consistant à concevoir la recherche structurelle comme un simple « arpentage » de l'interaction destiné à en préparer l'analyse », R. Vion, *La communication verbale. Analyse des interactions*, Hachette Supérieur, Paris, 1992, 178.

A quelles conditions certaines marques du discours peuvent-elles être de bons indices des processus d'ajustements cognitifs?

Comme annoncé en préface, cette problématique fera l'objet d'un traitement sur deux versants. Nous étudierons tout d'abord, au niveau théorique la portée d'un conditionnement susceptible de rendre aux marques du discours un champ de portée suffisamment complexe. Nous exploiterons, dans un deuxième volet une problématique expérimentale portée sur l'étude de marqueurs particuliers, que nous nommons les marqueurs conversationnels. L'étude particulière du marqueur « bon » illustre et approfondit, au niveau de son fonctionnement procédural dans le discours, notre perspective générale.

Les hypothèses génériques qui soutiennent le travail dès le départ sont les suivantes:

HYP 1: On peut déterminer une classe de marqueurs qui rendent compte spécifiquement de l'ajustement intersubjectif: ce sont toutes les marques qui sont généralement associées aux opérations de feed-back (Laforest, 1992), à l'évaluation, à la réglementation des tours de paroles...: nous les nommerons, pour plus de clarté, dès maintenant "les marqueurs conversationnels".

HYP 2: Ces marqueurs conversationnels sont de bons indicateurs des ressources cognitives en matière d'articulation des différents univers de discours alimentant une conversation.

HYP 3: L'étude de ces marqueurs, particulièrement du marqueur « bon » choisi, débouche sur une caractérisation des opérations cognitives dont ils relèvent spécifiquement.

Cette problématique et ces hypothèses générales trouveront une traduction plus concise dans la partie expérimentale.

3. CONCLUSION

Trois circuits 1) l'interactif, 2) l'interlocutif et 3) l'intersubjectif s'articulent dans notre modèle de l'espace intersubjectif. Ils servent chacun un certain point de vue sur le dire, et permettent chacun à leur manière, mais encore, en interrelation, d'exploiter les rapports intersubjectifs que construit le macro acte de la conversation. C'est dans ce cadre que nous abordons maintenant notre conception de la communication grâce à la définition d'un concept qui intègre la liaison des différents espaces communicationnels sus-définis.

« Ce qui est passionnant, c'est de voir comment les théories, y compris celle que le chercheur est entrain d'élaborer, modifient la façon de vivre et de percevoir le langage »

O. Ducrot, Logique, structure, énonciation, 1989, 7

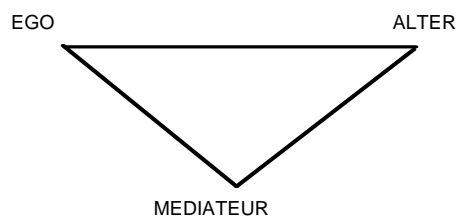
LE CONCEPT DE MÉDIATEUR

Le transsubjectif en langue

Le procès transsubjectif, abordé précédemment au niveau d'une liaison interactive des différents niveaux de réalités communicationnels, est appréhendé dans une perspective opératoire au niveau de la langue. On s'intéresse aux processus qui génèrent et gèrent l'espace des « stratégies discursives » (Vion, 1992). Le concept opératoire forgé est celui de médiateur que nous présentons, en comparaison avec celui, plus usité dans la littérature, de connecteur. La pertinence du concept est notamment replacé dans le cadre d'une sémantique procédurale, et confrontée aux notions de « prise en charge », et/ou de la « force illocutoire ». L'opération médiatique est intégrée dans un modèle instructionnel de la langue (Caron, 1984, 1989, 1992), et référée aux notions rhétoriques de tropes illocutoires.

1. LE CONCEPT DE MÉDIATEUR

Reprenons les termes de Wunenburger, qui nous a introduit dans une pensée du **complexe**. « La dualitude permet avant tout de penser simultanément la relation et l'opposition du Même et de l'Autre. On peut donc s'attendre à ce qu'elle permette de repenser le phénomène, complexe par excellence, qu'est l'intersubjectivité, dont la tension entre l'Ego et l'Alter Ego constitue le levier de toutes formes de socialité attractive et répulsive ». Le concept de médiateur s'est inscrit dans cette revendication « d'ambivalence » motrice¹ comme un outil issu d'une logique trivalente², où il constitue l'un des trois pôles, avec l'Ego et l'Alter comme suit:



Le concept de médiateur sera exploité dans le cadre d'une sémantique procédurale (Miller, Jonhson-Laird, 1976, Jonhson-Laird, 1977, 1982, Caron, 1989), où l'accent est mis sur les modalités opératoires de l'organisation fonctionnelle de l'usage langagier pris comme événement communicatif.

¹ « Cette conception de l'ambivalence universelle porte en elle le pouvoir d'arracher l'intersubjectivité aussi bien au rêve uniformisant qu'à l'incompréhension entre monades closes », J.J. Wunenburger, « Socialité discordante », La raison..., op. cit., p.242. et Voir infra, Chapitre 2.

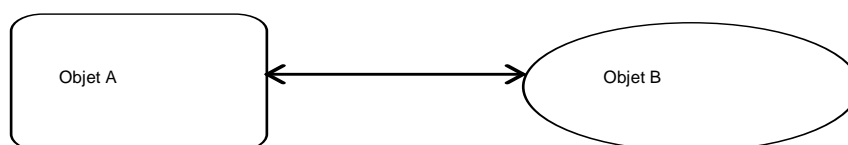
² Voir infra, Chapitre 2.

1.1 L'épreuve du dictionnaire

Qu'est-ce donc qu'un médiateur? Nous substantivons ici un adjectif qui signifie « qui sert d'intermédiaire, d'arbitre, de conciliateur »³, lui donnant ainsi le statut 1) d'une « autorité administrative » « chargée de résoudre » des « réclamations »⁴, ou 2) d'une « personne » « qui exerce une médiation dans un conflit »⁵, ou encore 3) celui d'un « ensemble de substances synthétisées et libérées » « servant à transmettre un signal »⁶. Donc, quoi qu'il en soit, le médiateur « s'inter-pose » au sens étymologique d'une « entre-mise », d'une « intervention », « amener à un accord »⁷. Et, là dans cet acte de médiation, la psychologie a déjà inscrit un sens dont il faut se « déprendre » au plus vite, tant la médiation qui s'inscrit au cœur du schéma béhavioriste « Stimulus externe, Réponse interne, Stimulus interne, Réponse externe », réduit finalement les choses en terme d'opérations simplifiées sur une chaîne linéaire⁸. Notre appropriation chemine plutôt du côté de la philosophie, où l'on retrouve là un « processus au terme duquel un lien est établi entre deux termes au sein d'un processus dialectique ou dans un raisonnement »⁹. Le médiateur est ainsi un **processus**, pris dans un autre processus et qui aboutit à un **lien**. Reste à retrouver le parcours où du « Pas de *Je* sans *tu* » on passe au nous où n'existe « nulle personne sans le *nous* ou le nouage, le lien de la relation si fine de la parole » (Bougnoux, 1991).

1.2 Du connecteur au médiateur

Une différence fondamentale réside entre le concept de connecteur et celui de médiateur. Un connecteur¹⁰ est pour une part un « joncteur »(Ghiglione, Blanchet, 1991)¹¹ qui assure une jonction entre deux bouts. On a ainsi:



où la flèche représente le connecteur.

La notion de jonction doit être considérée dans les rapports terminologiques qu'elle entretient, en grammaire fonctionnelle classique, avec les notions de « conjonction »¹² - « *conjonctions de coordination* », « *conjonction de subordination* »- , où le préfixe « co(n) »

³ Vient du « bas latin méditor, -trix, de médiare, s'interposer », Article: « Médiateur », Grand Larousse Universel, p.6789.

⁴ Premier sens en Droit administratif, Id

⁵ Au sens du Droit international, Ibid.

⁶ Sens donné en neurobiologie, Ibid.

⁷ Sens général de « médiation », Ibid., p.6790.

⁸ « La relation tensorielle » telle qu'elle est problématisée chez Wunenburger dépasse le concept de transmission. J.J. Wunenburger, *La raison...* », op. cit.

⁹ cf. Article: « Médiateur », Grand Larousse Universel, p.6789.

¹⁰ « les connecteurs [sont] souvent considérés comme exprimant simplement un relation (logique, causale, temporelle, etc...) entre propositions... », J.Caron, *Précis de Psycholinguistique*, p.115.

¹¹ Les joncteurs sont définis comme des « liens interpropositionnels » permettant « de construire le « tissu » discursif », et sont catégorisés, en fonction du type de relation que l'énonciateur établit. On trouve ainsi les relations de condition, de cause, de but, d'addition, de disjonction, d'opposition, de comparaison, de temps, de lieu, de manière. R. Ghiglione, A. Blanchet, *Analyse de contenu et contenu d'analyses*, Dunod, 1991, 59-65.

¹² La « conjonction » désigne en grammaire une classe de mots qui servent à « relier ». Cette classe entre dans la composition des huit différentes « parties du discours »: nom, adjectif, déterminant, verbe, adverbe, pronom, préposition, conjonction. Voir Dubois, Lagane, *La nouvelle grammaire du français*, Larousse, 1973, p.28.

invite à réfléchir sur la conjugaison fonctionnelle de « l'association, la participation, ou la simultanéité » qu'il recouvre. Pour une autre part, donc¹³, un connecteur est « un mot dont le rôle habituel est d'*établir un lien*¹⁴ entre deux entités sémantiques » (Ducrot, 1980). Du simple **marquage** de lien dont rend compte le terme de joncteur, à l'**établissement** d'un lien dont ne rend compte aucun terme, s'imprime le creuset d'un **processus** qui oriente vers quelques précisions terminologiques.

1.2.1 De la logique formelle

Le terme de connecteur, issu du courant de la logique formelle est un item particulier de l'alphabet de l'E.B.F.¹⁵. C'est un « foncteur de vérité », ou un « opérateur »¹⁶, qui « exprime(nt) de quelle manière la vérité de la proposition complexe qu'il(s) ser(ven)t à former est fonction de celles des propositions élémentaires qui figurent dans celle-ci »¹⁷. En ce sens « connecter » signifie que l'on prend en compte l'état -de vérité- des « entités » considérées comme élémentaires pour interpréter une proposition -en terme de vérité- comme résultante des trois termes: P+ connecteur + Q. -où P et Q représentent les deux propositions-. Le connecteur est cependant, au niveau de « constante logique » qu'il joue, amené à dépasser le cadre d'une simple additionnalité conjuguée des vérités des propositions élémentaires, dans la mesure où il « exprime **de quelle façon** la vérité de la proposition complexe qu'il sert à former dépend de celle des propositions élémentaires »¹⁸. On aborde ainsi, à l'intérieur même du concept de connecteur, **le mode** de composition, et non la simple idée de compositionnalité supérieure. On connaît la réduction qui est formellement opérée sur cette « modalité » compositionnelle par le truchement d'une réduction de l'état de la propriété, à son état de vérité, interprétable sous le mode binaire du vrai/faux, qui conduit au calcul de 16 opérateurs binaires. Et c'est bien à ce niveau que l'articulation du concept de connecteur à l'écoute des phénomènes de « liaison » dans le langage naturel a conduit les chercheurs à une réflexion qui tend au contraire vers une « polyfonctionnalité » (Caron, 1989).

On relèvera que le passage au concept extensif de « polyfonctionnalité » s'est paradoxalement couplé d'un détachement du concept de « **modalité** » retenu par la logique formelle. Les connecteurs sont en effet traités comme une classe à part, les modalités formant un ordre distinct. Dans l'équipe parisienne de Ghiglione et Blanchet (1991), par exemple, le dictionnaire de l'A.P.D. distingue les « modalisations » des « joncteurs »¹⁹. De même dans la typologie fonctionnelle mise au point par Caron-Pargue pour l'analyse de protocoles verbaux

¹³ Cette présentation bipartite ne doit pas occulter une liaison des phénomène entre « jonction » et « connexion », comme le présente Ducrot, dans le rapprochement qu'il fait avec la grammaire traditionnelle, puisqu'il invite « à prendre au sérieux la caractérisation traditionnelle de mais comme conjonction de coordination », O. Ducrot et al, Les Mots du discours, p.122.

¹⁴ C'est nous qui soulignons.

¹⁵ Sigle signifiant « expressions bien formées », qui sont introduites dans le « formalisme logique » sont le sous ensemble de tous les mots qu'il est possible de construire, et qui sont régies par certaines « règles », J.Salem, Introduction à la logique formelle et symbolique, Nathan, 1987, p.15.

¹⁶ Les deux termes sont donnés comme synonymes. Id.

¹⁷ Glossaire, Article « opérateur », p.114. Ibid.

¹⁸ Ibid., Article « connecteur », p.109. C'est nous qui soulignons.

¹⁹ Les deux dictionnaires des modalisations et des joncteurs sont traités en simultanément dans un chapitre, mais ils sont distincts. les catégories des modalisations recouvrant partiellement celles des joncteurs. On a ainsi pour les modalisations les catégories de « temps, lieu, manière, affirmation, doute, négation, intensité », et pour les joncteurs, les catégorie de « condition, cause, but, addition, disjonction, opposition, comparaison, temps lieu, manière », R. Ghiglione, A. Blanchet, Analyse de..., op., cit., 59-66.

(1989, 1992), on trouve une classe de connecteurs²⁰, et une classe de « prises en charge²¹ ». Nous y reviendrons, et abordons maintenant le caractère polyfonctionnel des connecteurs.

1.2.2 Polyfonctionnalité

O. Ducrot (1980) signale que les « exigences » du langage logique ne sont pas « satisfaites par les langues naturelles »²². Pour J. Caron (1989), « les connecteurs *-et, ou, si, mais, donc, etc.* - assument en fait dans les langues naturelles un ensemble de fonctions très diversifiées »²³. Berrendonner signale, quant à lui, qu'une différence fondamentale « d'ordre combinatoire » entre « les prétendus connecteurs pragmatiques » qui présentent une « hétérogénéité » combinatoire et « ceux de la logique formelle » qui se caractérisent par « une homogénéité combinatoire » (1983). En fait, cette polyfonctionnalité (Caron, 1989), ou cette hétérogénéité (Berrendonner, 1983), nées d'une impossible réduction des phénomènes de liaison intra-discursive au principe de binarité vériconditionnelle, apparaît sous plusieurs conditions. Pour Ducrot (1980) il s'agit de rappeler que « les connecteurs de la langue concernent non point des *segments* matériels du texte, mais des entités sémantiques qui peuvent n'avoir qu'un rapport très indirect avec de tels segments ». En second lieu, que « la phrase ne dit même pas d'une façon précise *quels* sont les segments qui fournissent les entités opposées par le connecteur [...] ». On aborde ici un déplacement primordial dans le sens d'un détachement du matériau « langue » pour investir celui de la cognition, où les concepts « d'univers mentaux », « d'univers de croyances » (Martin, 1987), « objets de discours » (Grize, 1990) prennent place et sens. Pour Caron (1989) maintenant, la polyfonctionnalité se rattache à deux conditions: 1) c'est le contexte qui, variable, détermine une grande diversité de valeurs pour les mots fonctionnels, et 2) les connecteurs assurent eux mêmes simultanément un ensemble de fonctions. Le déplacement s'opère ici vers une prise en compte des facteurs extra-langagiers, où « le rôle des connecteurs », pris dans un contexte argumentatif sera en rapport avec « les intentions du locuteur » (Caron, 1989), où « les mots du discours » marqueront « l'attitude du locuteur vis à vis de ce qu'il communique » (Ducrot, 1980).

1.2.3 Dépendance aux univers de discours

La prise en compte de cette potentielle « flexibilité » sémantique (Barclay et al, 1974, Bransford et al, 1976, voir Caron, 1989) du connecteur nous conduit à reconsidérer le processus de compositionnalité des trois parties -P + connecteur + Q- comme dépendant de la dépendance de P et de Q aux univers cognitifs significatifs, eux même dépendants de leurs contextes. Ici, les rapports au contexte doivent se rapporter à des phénomènes de déictisation. Si le connecteur varie en fonction du contexte, c'est qu'il renferme un processus de

²⁰ Les connecteurs sont envisagés comme des « instructions de traitement » pour l'auditeur. Ils « commandent l'agencement du discours », J. Caron, J. Caron-Pargue, « Représentation et communication: l'intégration de la dimension pragmatique », *Bulletin de Psychologie*, N° Spécial, 1990. Voir aussi J. Caron, « Les opérateurs discursifs comme instructions de traitement », *Verbum*, N° spécial, 7, 1984, 149-164.

²¹ La notion de prise en charge recoupe sans la recouvrir celle de la modalité. La classe des prises en charge renvoie à « toutes les marques modales, situant l'énoncé par rapport aux partenaires de l'énonciation, et modulant sa référence par rapport à divers « mondes possibles », « univers de croyance » (Martin, 1987) ou « espaces mentaux » (Fauconnier, 1984). J. Caron, J. Caron-Pargue, « *Représentation...* », op., cit.

²² O. Ducrot et al, *Les mots du discours*, 1980, p.15.

référenciation au contexte, soit une déictisation intrinsèque. Son rôle se définit, pour une part, par sa capacité à relier, soit en premier lieu sa capacité à pointer « le sur quoi il relie ». Cette fonction « anaphorique » est relevée par certains auteurs (Roulet, 1985, à propos de *bon*, Berrendonner, 1983). Le connecteur présente d'ailleurs parfois presque explicitement cette fonction anaphorique tant il automatise la présentation de P et de Q, en aval et amont de sa propre place. De la même façon que l'anaphore qui « représente » et « repère économiquement un antécédent dans le discours », varie en fonction de cet antécédent (Berrendonner, 1983), un connecteur représente et varie en fonction des propositions qu'il « agence »²⁴. Tout le problème de la description du connecteur repose alors sur la **découverte des « segments »** auxquels il se rapporte, ce qui signifie découvrir non seulement la **nature de ces segments**, leur **mode de combinaison** « logique » ou « pragmatique » qui définit la fonction « logique » ou « pragmatique » du connecteur, mais encore le **processus d'actualisation** de ces segments qu'opère le connecteur dans le discours. Or, comme le souligne Berrendonner (1983), le caractère « présupposant » des connecteurs, dû à leur qualité d'anaphorique implique peu ou prou des phénomènes de mémorisation. On en déduit finalement que le problème des connecteurs débouche sur une problématique de la cognition, en matière d'extraction ou de rappel con ou co-textuel. On est fort loin de l'opérateur de vérité, et l'intelligibilité du concept de « connecteur » pragmatique s'assortit d'une complexification déstabilisant la logique formelle de départ.

1.2.4 L'oubli de la fonction modale

Nous voudrions aborder maintenant un problème laissé plus haut. On s'est aperçu que la définition du connecteur en langage naturel, s'assortissait d'une **occultation de sa fonction modale**, pourtant motrice, au regard de la logique formelle, puisque c'est l'élément central qui le différencie des autres « foncteurs ». C'est en somme, comme si l'effort de complexité joué au niveau d'une inscription pragmatique, s'était opéré dans une simplification, passée sous silence, des phénomènes de modalisations. Or, la modalisation se définissant par exemple, comme « la possibilité de marquer de diverses façons la relation que le locuteur établit entre lui-même et l'énoncé qu'il formule » (Caron, 1989), il est difficile de ne pas voir une correspondance fonctionnelle entre l'analyse d'un « connecteur » et le phénomène de modalisation. Ainsi, pour le connecteur *mais*, l'analyse présentée par l'équipe de Ducrot (1980) impose de se référer à l'état de « croyance que les interlocuteurs se prêtent les uns aux autres dans le contexte où le dialogue est situé » pour interpréter le processus de construction de la conclusion *r* qui sert de lien entre *P* et *Q* »²⁵. On peut notamment évoquer ici les cas où *mais* se situe en début de réplique, ce qui nécessite de rechercher le segment P²⁶, dans la

²³ J. Caron, *Précis de Psycholinguistique*, 1989, p.115

²⁴ « Il apparaît que les anaphoriques en général ont, dans ce rapport à leur antécédent, des propriétés tout à fait comparables à celles que nous avons remarqué dans les « connecteurs pragmatiques », et qu'il en résulte des difficultés descriptives analogues », A. Berrendonner, « Connecteurs pragmatiques et anaphores », *Cahiers de Linguistique Française*, 8, 1983, p.224.

²⁵ « [...] l'interprétation d'un *mais* nécessite une référence à la situation d'énonciation », O. Ducrot et al, *Les mots...*, op. cit., p.98.

²⁶ La situation inverse est aussi évoquée par Ducrot, où « bien plus *mais* n'est pas toujours suivi d'une proposition *Q* explicite: quelquefois même il n'y a pas de suite, ou bien il est suivi d'une interjection du type *Dis donc!* ou d'un *Non* d'indignation. ». Id., p.98.

situation, et de faire ainsi jouer la composante anaphorique du connecteur sur des éléments qui relèvent peu ou prou du **mode de relation** que l'énonciateur -instance participante de la définition de la situation- entretient avec l'énoncé, qui n'est autre qu'une modalisation. Caron (1984) prête d'ailleurs aux connecteurs « certains effets au niveau de l'opération de « prise en charge », défini par Grize (1973, 1983)²⁷. Ainsi, anaphorisation, déictisation, modalisation apparaissent comme des sous-domaines fonctionnels de l'appareil opératoire des connecteurs. Or, comme « la psycholinguistique des modalités chez l'adulte [...] reste tout entière à faire » (Caron, 1989), il est à parier que la distinction entre les deux classes des modalités et des connecteurs est poreuse, et que l'étude des modalités doit apporter des éclaircissements sur le fonctionnement des connecteurs pragmatiques.

Allons plus loin. Au coeur du principe modal siège le subjectif. Car, si « ce que les linguistes appellent modalité n'est jamais que le supplément de la langue ce par quoi, telle une supplique, *j'essaye*²⁸ de fléchir son pouvoir implacable de constatation » (Barthes, 1978), il faut ramener le concept de modalité au « Je ». A ce niveau, la scission, que nous remettons un peu en question, entre modalité et connecteurs, ressort de ce que dans la première catégorie, tout se passe sous l'égide d'un sujet²⁹ envisagé comme point de perspective³⁰ de cette fonction modale, et de ce que dans l'autre catégorie, tout se passe au niveau du « tissu discursif » (Ghiglione, Blanchet, 1991), dans l'agencement des parties du discours entre elles. Pourtant, la notion d'instruction³¹ contenue dans le connecteur (Caron, 1984, 1989, 1990) fait le pont entre l'univers connectif et modal: car « les divers connecteurs qui commandent [l']agencement [du discours] fonctionnent moins comme des indications concernant les relations -logiques, causales, temporelles- entre les contenus informationnels, que comme « mode d'emploi » des informations [...] instructions de traitement permettant à l'auditeur de faire usage de ces informations, selon les intentions du locuteur » (Caron, 1989). Le lien qu'établit ainsi un connecteur entre deux segments P et Q nécessite la caractérisation des **liens qui unissent le locuteur et l'auditeur**. Et là, on retombe sur le concept de médiateur³², sous réserve d'intégrer le « processus dialectique » -alliant le « je » au « tu »- au coeur de la définition du « raisonnement » dans lequel on peut figurer un espace d'instruction.

1.3 Définition du médiateur

Le médiateur, comme le connecteur pragmatique demande un traitement sémantique qui fasse appel à des univers contextuels relevant d'une problématique de la cognition. On

²⁷ Voir ici même, supra le paragraphe: « Du flou résurgent au niveau de l'opération de prise en charge ».

²⁸ C'est nous qui soulignons.

²⁹ La notion de « prise en charge » (Grize,)trahit bien cette perspective subjective, où l'on repère « le degré d'adhésion du locuteur » (Caron, 1990).

³⁰ Voir à propos des rapports de ce « point » ou « centre de perspective » et du sujet de l'énonciation, P.Ricoeur, « L'énonciation et le sujet parlant », *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990, 55-72.

³¹ au sens hérité de Ducrot, où « la phrase dit seulement ce qu'il faut faire pour découvrir le sens », O. Ducrot et al, *Les mots...*, op., cit., p.17.

³² Rappel: « processus au terme duquel un lien est établi entre deux termes au sein d'un processus dialectique ou dans un raisonnement ». Le médiateur est ainsi un **processus**, pris dans un autre processus et qui aboutit à un **lien**.(cf. **infra**)

travaillera donc dans le champ d'une sémantique cognitive, dans l'esprit des chercheurs comme Cadiot (1991)³³.

On ne rappellera pas tout le présupposé théorique que recouvre la mise en adéquation du phénomène dialectique qui se jouent entre les interlocuteurs (espace d'instruction d'après Caron, 1984, 1989, 1990), avec le jeu d'images conceptualisées dans les espaces de l'interlocution et de l'inter-énonciation³⁴. Le concept de médiateur revêt simplement l'avantage de **déplacer le focus** vers la dialectique intersubjective, dans la mesure où l'effet de connexité entre deux segments repose sur la relation inter-active, donc inter-locutive, donc inter-énonciative. Les travaux sur les connecteurs s'orientent vers une caractérisation du processus de liaison entre deux segments. Alors que les travaux sur la **médiation** s'orientent vers une caractérisation du processus de liaison **entre deux sujets**. La principale différence revient donc dans la nature des segments envisagés. Le connecteur définit une relation d'objet, là où le médiateur recèle une relation entre sujets³⁵. La définition du médiateur comme pôle actif d'une triangulation passe par une transformation des trois pôles, soit l'actualisation d'une historicité des deux sujets. Tandis que dans une conception de la connexion, les objets élémentaires P et Q, ne sont en rien transformés par le résultat du lien que seul le connecteur prend à sa charge, dans un système de médiation, « tout bouge », et à **chaque opération du médiateur** correspond une **redéfinition des sujets impliqués**.

Il y a en quelque sorte irréversibilité des phénomènes, lorsque l'on aborde la médiation, alors que la connexion ne permet pas de dépasser le cadre local de la jonction. Dans une logique du connecteur, on peut penser les choses à rebours, alors que dans une logique du médiateur, tout fait « **trace** ».

Nous traiterons donc, en suivant, de l'opération médiatique en l'abordant sous l'angle d'une problématique psycholinguistique qui s'achemine vers l'utilisation d'un modèle instructionnel de la langue (Ducrot et al., 1980, Caron, 1984, 1989, 1992).

2. LE CARACTERE INSTRUCTIONNEL DE LA LANGUE

La langue présente, au méta-niveau de son organisation fonctionnelle (Culioli, 1990, Caron, Caron-Pargue, 1992), soit au plan de l'espace des stratégies discursives (Vion, 1992) une structure instructionnelle que l'on a pu dégagée sur la base de différentes notions, comme celle d'indice, de traces, et finalement d'instruction. Nous conduirons, à travers la définition progressive de chacune de ces notions, le choix d'un modèle.

On abordera tout d'abord la problématique discursive de la **trace**, dans son opposition à celle **d'indice**³⁶, où pour la première version, c'est au phénomène de **construction de la langue** que l'on renvoie (Culioli, 1990, Franckel, 1983, Caron, 1984, 1988), quand pour le

³³ Le titre du livre de P. Cadiot est très porteur dans ce sens: De la grammaire à la cognition: la préposition pour Editions du CNRS, Paris, 1991.

³⁴ Voir Chapitre 1 et 2.

³⁵ Et comme le précise Caron, « l'originalité de l'activité de langage, au sein de la psychologie cognitive, est de mettre en relation le sujet, non pas seulement avec un monde d'objets, mais avec d'autres sujets » (p. 44), J. Caron, « Le traitement du langage est-il modulaire? », L'Enseignement philosophique, N°1, 40ème année, 1989, 32-47.

second, c'est plutôt de la **faculté qui fonde le langage** dont on parle (Benvéniste, 1966, Bronckart et al, 1985). Posons d'abord quelques repères.

2.1 Indices et traces

L'**indice** se définit, en linguistique, comme « un signe qui est dans un rapport de contiguïté avec la réalité extérieure »³⁷. Tel « les objets abandonnés par un assassin sur les lieux de son crime » les **indices** appartiennent, selon Eco³⁸, à la modalité de « la reconnaissance » dans le « travail de production du signe », au même titre que les **empreintes**, ou les **symptômes** (Eco, 1976, 1988, 1992). Ainsi on peut considérer avec Benvéniste que la production d'un « Je » déictique dans le discours, entretient un rapport avec la réalité extérieure que constitue la présence du locuteur, où celui-ci abandonne le pronom, comme pièce à conviction, qui facilitera le **travail de reconnaissance** de tout auditeur (cf. Ducrot et al, 1980, Caron, 1984, 1988). La déixis joue ainsi comme une fonction **doublement indicielle** dans le discours, en renvoyant, primitivement à la réalité du sujet qui s'énonce en disant « je », et secondairement à la réalité de l'auditeur, qui repère grâce à l'indice la présence de l'autre inscrit dans le discours.

La **trace** appartient identiquement, « comme suite d'empreintes ou empreintes laissées sur le sol par le passage de quelqu'un, d'un animal, d'un véhicule »³⁹ au « travail de reconnaissance » dans le « mode de production sémiotique » (Eco, 1988). Notons que dans son sens psychologique, la trace est « ce qui subsiste dans la mémoire d'un événement passé », et que le terme « est utilisé quand on veut ne faire aucune hypothèse *a priori* sur la nature de l'entité ainsi désignée »⁴⁰. Ce décalage étymologique reprend l'appropriation du terme telle qu'elle est rendue dans le travail de constructibilité de la signification qu'entreprend Culioli au sein de sa « théorie des opérations énonciatives » (Culioli, Desclés, 1982, Culioli, 1985, 1987, 1990). En effet, dans ce modèle, la séparation théorique entre 1) le niveau de représentation méta-théorique construit par le linguiste et 2) le niveau réel de l'activité mentale qui donne accès aux « représentations mentales » du locuteur (Culioli, 1985⁴¹), fait du linguiste un non-amnésique qui sur les **traces** du discours -niveau des observables- **reconstitue le souvenir**, selon un processus qu'il définit comme relevant d'« une simulation » (Culioli, 1985⁴²).

³⁶ Remarquons, que selon le procès logique, c'est l'indice, en tant qu'« objet, fait, signe, [qui] met sur la trace de quelque chose », Article « indice », Grand Larousse Universel, 5545..

³⁷ Id., définition linguistique.

³⁸ U. Eco expose le mode de production des signes, à travers, un classification en quatre dimensions, dont l'une est le travail matériel ou physique nécessaire à la production de l'expression, au sein duquel on trouve la reconnaissance, l'ostension, la réplique, l'invention. U.Eco, « Les modes de production du signe », Le signe, éd. Labor, Bruxelles, 1988, éd. le livre de poche, biblio, essai, 1992,172-183, ou U. Eco, La production des signes, éd.française, Librairie Générale Française, 1992, Le livre de poche, Biblio, Essai, 1992.

³⁹ Article « Trace », Grand Larousse Universel, 10334.

⁴⁰ Id., au sens psychologique, comme précisé dans le texte.

⁴¹ Le système théorique de Culioli se compose de trois niveaux: le niveau 1) auquel nous n'avons pas accès, celui « des représentations mentales », le niveau 2) , celui du texte, du corpus, des observables, et le niveau 3) , niveau de représentation métalinguistique. A. Culioli, Notes de séminaire de D.E.A., 1983/84, Université Paris VII, D.R.L., Poitiers, 1985, p.4-13. Voir Fuchs, Le Goffic, (1985, 1992) pour une présentation.

⁴² Culioli postule que la relation entre le niveau 2 et 3, est isomorphe à celle entre le niveau 1 et 2, A. Culioli, Notes de..., op., cit.,1985, p.7.

Nous approfondissons maintenant les concepts de traces et d'indices, en rapport avec les auteurs qui s'y réfèrent, soit pour l'indice, Benvéniste, Bronckart, Flahault, et pour la trace Chomski, Culioli.

2.1.1 La problématique de l'indice

La problématique de l'**indice** correspond à un **programme sémiologique**⁴³ (Benvéniste, 1966), où « l'humain est un effet du langage » selon le « pouvoir signifiant de la langue » (De Vogüé, 1990, à propos de Benvéniste). Chez Benvéniste, l'indice fonctionne comme le **symbole de l'inscription** dans la langue « de l'expérience humaine de la subjectivité », puisque « les indices de discours », sont « signes », « formes linguistiques », par lesquels « l'homme se constitue comme sujet » (De Vogüé, 1990, Id.). Si bien que le langage intègre 1) culture, 2) société, 3) expérience humaine, dans un régime dialectique permettant à la fois la maintenance en extériorité et la transformation, selon la modalité de l'interprétation langagière, de ces trois pôles sociaux (Id.). Bref l'indice est recherché comme effet de coïncidence entre la langue et le sujet utilisateur⁴⁴.

De la même façon chez Bronckart « l'unité linguistique » s'ancre sur une condition de « **l'espace réel de production** du discours ». L'auteur distingue « les opérations sémantiques » ou opérations « de langue », qui ressortent de « la réalisation de l'aptitude universelle » à « faire du langage »⁴⁵, des « **opérations langagières** », qui envisagées dans un rapport « dialectique » aux premières, renvoient à la capacité des humains, placés en « situation d'interaction sociale », « à reproduire », « recréer », « contribuer au fonctionnement » et « à l'évolution des langues naturelles » (Bronckart et al 1985⁴⁶). Aussi, dans son modèle de production du discours, basé sur l'articulation des trois espaces 1) des unités linguistiques, 2) des conditions de production et 3) des opérations langagières, les unités linguistiques (1) jouent le rôle d'**indices** à la description des opérations langagières (3). Alors que l'on pourra dire que les « opérations sémantiques », laissées de côté dans le modèle, renvoient, elles, au fonctionnement du discours comme **traces**, dans la perspective d'une pragmatique intégrée, et renvoyant au fonctionnement de la langue, sans référence directe au contexte de production.

⁴³ cf. le sens saussurien, où la sémiologie est « la science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale », F. de Saussure, Cours de linguistique générale, 1972, Rééd. Payot, Paris, 1987, 33. Ce sens est repris par Benvéniste, 1974, par Flahault, 1976.

⁴⁴ La notion d'utilisateur est à rapprocher de celle de « pratiquant » et à intégrer dans une théorie de l'action (voir Bange, 1992, par exemple).

⁴⁵ Ces opérations correspondent à ce que Granger (1976) nomme « les conditions transcendantales de fonctionnement d'un système symbolique comme outil de communication » (p.380), soit les conditions nécessaires et universelles de possibilité de communication, [...] qui jouent *au niveau de la langue* elle-même, et non de la parole; c'est à dire au niveau du système, et non pas des conditions empiriques de sa mise en oeuvre ». J. Caron, Les régulations du discours: psycholinguistique et pragmatique du langage, P.U.F, Paris, 1983, p.54.

⁴⁶ Bronckart distingue « les opérations sémantiques » ou opérations « de langue », qui ressortent de « la réalisation de l'aptitude universelle » à « faire du langage », des « opérations langagières », qui envisagées dans un rapport « dialectique » aux premières, renvoient à la capacité des humains, placés en « situation d'interaction sociale », « à reproduire », « recréer », « contribuer au fonctionnement » et « à l'évolution des langues naturelles ». Ce sont les secondes qui se rattachent à l'espace réel de production du discours. J.P. Bronckart et al, « Les opérations langagières », Le fonctionnement des discours, Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, Paris, 1985, 37. On pourra dire que les « opérations sémantiques » renvoient, elles, au fonctionnement du discours comme traces, dans la perspective d'une pragmatique intégrée à la langue (voir supra).

Notons que l'optique de recherche des indices de discours rejoint notre objectif de recherche du parcours « symbolique », qui s'inscrit comme **effet** sur la chaîne signifiante du dire, soit, comme inscription du sujet dans l'ERS (Flahault, 1978). Effectivement, le mode de rapport qu'entretient le champ symbolique de la subjectivité, est indiciel, puisque c'est à travers la production d'insignes que l'on peut retrouver l'inscription du sujet dans l'univers discursif.

Mais comme « l'activité langagière n'est jamais confrontée [...] à un univers physique qui lui serait hétérogène, mais à un monde toujours déjà rempli de signification » (Flahault, 1978), de même qu'il y a intrication entre les « opérations sémantiques » et « langagières » (Bronckart, et al, 1985), de même encore que le langage apparaît comme une quatrième stratégie (Vion, 1992), « une des propriétés essentielles du langage est de comporter la **trace des opérations** qui le constituent » (Franckel, 1983). Car, l'indice est dans un **rapport au réel ou au symbolique**, ce que la trace est dans un rapport à la **réalité fonctionnelle de la langue**.

2.1.2 La problématique de la trace

La problématique de la **trace** renvoie, en grammaire générative, à une opposition formelle entre structure de surface, et structure profonde (Chomsky, 1966, 1967), comme « symbole permettant l'identification du vide laissé par le déplacement d'un constituant lors d'une transformation »⁴⁷. En fait la théorie des « traces » (voir Fuchs, Le Goffic, 1992, à propos de Chomsky) s'inscrit dans un tournant de la théorie standard chomskienne⁴⁸, où « Chomsky a été amené à accorder une importance grandissante » « aux structures de surfaces », leur accordant dans la nouvelle théorie étendue, la « seule » place « pertinente pour l'interprétation sémantique » (Fuchs, Le Goffic, 1992, Id.). Précisons cependant, que la trace est incorporée dans le modèle comme intermédiaire de lecture entre les structures de surface et les structures profondes⁴⁹, dans la mesure où « la trace en question se trouve effacée dans la réalisation effective de la phrase » (Fuchs, Le Goffic, 1992, Id.).

On s'aperçoit ainsi que l'investissement linguistique du concept de trace, introduit un nécessaire **espace opératoire**, lu dans ce « déplacement d'un constituant », en grammaire générative (Chomsky, 1957, 1967, 1980), et exploité sous le concept d'« opération » dans la théorie culiolienne des « opérations énonciatives » (Culioli, 1983-84, 1990). Alors que la problématique de l'indice ne traite que d'une seule opération de « pointage », de référence à la réalité, la problématique de la trace ouvre à la perspective de traiter une pluralité d'opérations, au sein du fonctionnement même de la langue. La trace englobe finalement l'indice, comme marqueur représentant d'une simple opération de référenciation. Si bien que concept de trace, ouvre, à l'intérieur du domaine de la langue, la **disposition à traiter la part extra-linguistique** comme composante du langage, perspective que traduit l'expression de

⁴⁷ Article « Trace », Grand Larousse Universel, 10334.

⁴⁸ Que l'on nomme théorie « standard étendue ». Les auteurs se réfèrent à deux ouvrages de N. Chomsky, *Reflections on language*, 1970, trad. franç. réflexions sur le langage, Paris, Maspéro, 1977, et *Dialogues avec Mitsou Ronat*, Paris, Flammarion, 1977, qui font le point sur le « théorie étendue ». Voir C.Fuchs et P. Le Goffic, Les linguistiques Contemporaines, repères théoriques, Hachette supérieur, 1992, 80-83.

« pragmatique intégrée », que nombre de chercheurs revendiquent (Ducrot, 1980, Berrendonner, 1989, Caron, 1984, par exemple).

2.1.3 Conclusion

Nous nous inscrivons dans cette problématique instructionnelle, où trace et indice sont logiquement reliés sous le concept porteur d'instruction. Les travaux actuels, qui empruntent les concepts précédemment travaillés sont nombreux. Nous choisissons de privilégier seulement quelques uns d'entre eux, en ce qu'ils ont théoriquement servis à l'encadrement du traitement théorico-pratique de notre matériel verbal.

2.2 Des modèles locaux

Nous retenons trois séries de travaux. Il s'agit, pour la notion d'indice du concept des taxèmes, chez Kerbrat-Orecchioni (1987, 1988), pour la notion de trace de la théorie des opérations énonciatives de Culioli (1983-84, 1990), enfin, pour la notion d'instruction du modèle de production du discours de Caron (Caron, 1984, 1988, et voir notamment Caron, Caron-Pargue, 1990), qui, à maints égards, correspond à un hybride entre traces et indices.

2.2.1 Les « taxèmes⁵⁰ » (Kerbrat-Orecchioni)

La problématique de l'indice conduit à **pointer sur le réel**, ce que « les indicateurs de place » effectuent en tant que « faits sémiotiques » (Kerbrat-Orecchioni, 1988). Le « taxème » ou « placème » se définit comme un ensemble de faits sémiotiques qui, au cours du déroulement d'une interaction, sont à rattacher à la « détermination d'un rapport de place », tels qu'ils peuvent servir, 1) à indiquer, et 2) à donner à chacun « sa » place dans le discours (Kerbrat-Orecchioni, 1987, 1988).

La théorie des « places interactionnelles », doit donc être située sur l'axe de la subjectivité. Elle est requise comme **instrument de lecture** de l'événementialité du subjectif, soit **du circuit de circulation symbolique** des insignes (Flahault, 1978). Le « territoire conversationnel » (Kerbrat-Orecchioni, 1984) est ainsi une sorte de donnée emblématique de l'espace de réalité subjective de référence, et l'on pourra dire que le sujet « signe » son discours, comme le discours désigne le sujet. On aboutit ici à la reconnaissance d'un ordre du méta-communicationnel.

2.2.1.1 L'ordre du méta-communicationnel

Les messages verbaux comportent en effet « une définition de soi même », selon un ordre du métacommunicationnel donné par le prototype: « voici comment je me vois⁵¹ » (Watzlawick, 1972). Cet ordre du métacommunicationnel est théorisé, en dehors du niveau du

⁴⁹ « Les propriétés sémantiques [...] dévolues aux structures profondes [...] sont référées désormais aux structures de surface par l'intermédiaire des « traces ». », Id., 81.

⁵⁰ ... ou la notion de place interactionnelle. Du grec « taxis » = « place », cf. une note de l'auteur, C. Kerbrat-Orecchioni, La notion de « place » interactionnelle ou les taxèmes qu'est-ce que c'est que ça? », in N.Gelas, J. Cosnier, C. Kerbrat-Orecchioni, *Echanges...*, op.,cit., note 5, 197.

⁵¹ Bien sûr la maxime « voici comme je me vois », est à compléter, selon une note de l'auteur (Watzlawick, 1972), de façon à faire réapparaître l'intersubjectivité comme fondatrice de l'ordre de la subjectivité (cf. notre chapitre 2). La maxime se donne ainsi: « voici comme je me vois dans la relation que j'ai avec vous dans cette situation précise ». Mais c'est bien au

contenu même de l'énoncé, car dans certains conflits, « les mots finissent par perdre tout contenu pour n'être que des instruments permettant « d'avoir le dessus » (*one-upmanship*, chez Potter, 1947) », sans que les « taxèmes » ne puissent infiltrer, affecter, le « contenu sémantique » (voir Kerbrat-Orecchioni, 1987).

Ainsi le mot lorsqu'il peut « se vider » de son contenu, ce qui est à rapprocher de la « désémantisation » relevée à propos des ponctuants dans leur production subjective dans le discours (Vincent, 1992⁵²), il devient un instrument de **positionnement subjectif** (voir la notion de position chez Garcia, 1982, Gardes-Madray, 1984). Bref, on retiendra que la désémantisation est à la base d'une instrumentalisation des mots qui sont alors mis au service de l'ordre du subjectif.

2.2.1.2 Conclusion

En ce sens, on retiendra que tous les travaux concernant « la mise en places » (Kerbrat-Orecchioni, 1987, 1988, Garcia, 1982, Gardes-Madray, 1984, Agnoletti, Defferard, 1988) intéressent notre approche analytique. Les phénomènes para-verbaux (Brossard, Cosnier), la dimension prosodique (Vincent, 1992), intonative (Fontaney, 1987) intéressent notre perspective.

Mais, il faut reconnaître qu'en regard d'une problématique de l'intersubjectivité, si les sujets parlants sont placés dans un rapport de réalité à « l'univers de production du discours », comme éléments de l'espace de l'interaction sociale (Bronckart, et al, 1985), l'inter-sujet n'est qu'une conception idéelle. La problématique de l'intersubjectivité s'inscrit donc dans un rapport de **médiatisation avec le réel**, qui déplace et invite à dépasser l'ordre du méta-communicationnel, qui ne correspond ici qu'à un changement de niveau. Aussi, l'écho du « relationème/taxème » est à travailler sous le concept de la « trace », et non plus simplement de l'indice. Les modalités subjective et intersubjective du langagier imposent une problématique en terme d'opérateur. Nous transposerons donc la notion de « taxème » au sein de la théorie des « opérations énonciatives » de Culioli, en instruisant de la notion de « **marqueur d'opération médiatique** ».

2.2.2 La théorie des opérations énonciatives (Culioli)

La perspective énonciative de Culioli (Culioli, Desclés, 1982, Culioli, 1985, Culioli, 1990) impose un recadrage. En référence à notre modèle local, le circuit interactif est absent, et la situation de production (Bronckart et al, 1985) qui sert de cadre de production aux marques de « déixis indicelle » -Je, tu, ici, maintenant...-, est supplanté par **l'espace théorique de la « situation d'énonciation »**. Cet espace découvert sur les traces de la « déixis anaphorique » -ce, celui-ci, celui-là...-, rend compte d'un nouveau cadre⁵³ structurant le discours (Franckel, Fisher, 1983, Fuchs, Le Goffic, 1992), notamment par l'intermédiaire

niveau de la constitution d'une circulation subjective dans le dire que s'inscrit le mode indicel du « taxème », qui n'est d'ailleurs qu'un objet théorique à inclure dans la classe des « relationèmes » (Kerbrat-Orecchioni, 1992).

⁵² Voir le chapitre suivant.

⁵³ « En ce sens on voit immédiatement que pour le linguiste la notion de *situation d'énonciation* est bien une *construction théorique* et non le décalque d'une situation effective et concrète de production langagière », « De la pratique langagière », S. Fisher, J.J. Franckel, *Linguistique, énonciation, Aspects et détermination*, Ed. de l'école des hautes études en sciences sociales, Paris, 1983.

des instances théoriques d'énonciateur et de co'énonciateur⁵⁴. Si bien que chez Culioli, « le langage », loin d'être « une grille interprétative posée sur le monde (sémiotique): [...] est une machine à **construire** de la signification » (De Vogüé, 1990). Ou, encore, « le langage permet [...] de construire en production et en reconnaissance, des significations indépendantes de toute référence situationnelle immédiate » (Franckel, 1983). On distinguera alors deux adages clefs dans le système culiolien: celui de construction et celui d'invariance, que nous présentons ci-après.

2.2.2.1 Marqueurs et construction

La perspective de la trace offre à l'analyste le témoignage de cette construction, sous la double face d'**opérateurs** qui caractérisent l'**organisation langagière**, et de **marqueurs** que ces derniers « déposent » dans le discours. En effet, à l'optique dérivationnelle de Chomsky, où la trace s'efface parfois en surface (Fuchs, Le Goffic, 1992 infra), la théorie culiolienne impose un nouvel appareil de lecture de la surface: le marqueur.

L'**opérateur** est un **construit du linguiste**, dépendant d'un système de représentation reposant sur une loi « de cohérence formelle » (Culioli, 1985), et qui doit drainer suffisamment de régularité vs stabilité pour résumer « symboliquement » un calcul (Culioli, 1971, 1985) relationnel à partir de termes donnés primitivement ou eux mêmes construits (Culioli, 1985).

Le **marqueur** sert à la fois 1) de révélateur de présence de l'opérateur sous-jacent impliqué, *-la présence du marqueur étant à ce niveau tout autant polyphorme que non obligatoire (voir Bouscaren, Chuquet, 1987⁵⁵)-*, et 2) « d'opérateur » lui-même au niveau de l'**agencement** dans lequel il fonctionne comme repère d'enchaînement dans l'ordre opératoire auquel il donne accès.

2.2.2.2 Marqueurs et invariance

On considère alors avec Franckel que:

« le terme de *marqueur* implique que son fonctionnement s'appréhende à travers le rôle spécifique qu'il joue dans les enchaînements d'**opérations** où il est susceptible de s'inscrire. On postule que ce rôle est invariant » (Franckel, 1987⁵⁶).

Si bien que le **marqueur**, est en effet lui-même soumis, lorsqu'il fait l'objet d'une « analyse distributionnelle »⁵⁷, à une **stabilisation fonctionnelle**, ramenant les deux niveaux

⁵⁴ La notion de co'énonciateur, est ici à mettre en corrélation avec celle d'allocutaire dans la théorie argumentative de Ducrot. « La double activité de **production/reconnaissance** met en place les deux fonctions d'émetteur et de récepteur, compliquées par le fait que tout émetteur est simultanément son propre récepteur et tout récepteur un émetteur en puissance; aussi A. Culioli préfère-t-il les désigner comme « co'énonciateurs »: « les deux sujets énonciateurs sont les termes primitifs sans lesquels il n'y a pas d'énonciation » (Culioli, 1973, p.88) », C. Fuchs, P.Le Goffic, « La théorie des opérations énonciatives de Culioli, *Les linguistiques...*, op., cit., 192, p.144.

⁵⁵ Par exemple, pour l'opérateur **métalinguistique** ∈, « [il] ne trouve pas nécessairement de marqueur de surface dans les énoncés. D'autre part, à une valeur ne correspond pas, lorsqu'il existe, un marqueur et un seul », J. Bouscaren, J. Chuquet, « Glossaire analytique », *Grammaire et textes anglais, Guide pour l'analyse linguistique*, Ophrys, 1987.

⁵⁶ La démarche Culiolienne se caractérise toujours par cette recherche d'invariance sous « l'unité » considérée comme marqueur. Elle peut prendre la forme de caractériser « un continuum entre [les] valeurs apparemment diverses » de *bien*, M.Sandras, « Tours et détours: le corbeau », *Le gré des langues*, L'Harmattan, 1991,133-143.ou encore de définir « les propriétés stables et constitutives de l'unicité d'un verbe », par « le produit de l'interaction des propriétés spécifiques de ce verbe avec celles des autres termes en présence », chez E. Saunier, « De l'unicité de certains verbes d'emplois variés, Polysémie ou ductibilité », 1992, 85-115.

opératoires du système de la trace, celui d'opérateur, et celui de marqueur, à une théorie de l'invariance: à « l'hétérogénéité apparente » due à la « mise en ordre linéaire », correspond « un ensemble stable d'opérations et de macro-règles d'enchaînement », « un agencement abstrait » qui « reste invariant » (Culioli, Desclés, 1982).

Le **marqueur** se définit comme suit:

1) « Quand on a un énoncé ou une suite textuelle, on a affaire à un agencement de marqueurs », 2) « les marqueurs, ça pourra être un changement dans la prosodie, un changement intonational, une particule, un morphème quelconque ou un ensemble de morphèmes », et 3) « les marqueurs sont des représentants de représentations » (Culioli, 1985).

2.2.2.3 Conclusion

Finalement, « le produit attesté d'une production langagière n'est que **l'une des traces possibles** de ['] opération d'énonciation » (Franckel, Fisher, 1983), tout comme le texte ne représente « qu'une partie des **traces** » de « l'activité cognitive » (Culioli, 1987). Le concept de trace laisse ainsi son champ ouvert, et rien ne l'épuise totalement. Marqueurs, et opérations afférentes sont des instruments appartenant à un **système formel** mis au service de l'interprétation des traces, sans que la trace elle-même puisse être directement décodée, tant le linguiste « travaille sur des phénomènes qu'on ne peut pas stabiliser pour tout un chacun » (Culioli, 1985). Par contre, la mise en correspondance d'un marqueur avec une opération, représentant une **synthèse homogène** à travers la diversité des langues (Culioli, 1987), peut, au regard de la fonction invariante du marqueur, éclairer le fonctionnement **processuel** de l'opération, puisqu'il s'inscrit dans l'enchaînement opératoire. Le marqueur, récolté dans « la diversité des langues » joue empiriquement le rôle d'un révélateur dans le travail de formalisation amené à « dégager des invariants [...] sous-jacents à l'activité de langage, quelles que soient les langues que l'on considère » (Culioli, 1987).

A ce stade, notons que le marqueur est un élément qui permet d'indiquer autant une **direction au travail** de « méta-représentation⁵⁷ » du linguiste (Culioli, 83/84), qu'un **plan d'interprétation à l'auditeur**, car « une organisation de marqueurs, variable de langue à langue, permet au lecteur ou à l'auditeur qui en connaît les règles de fonctionnement de reconstruire en reconnaissance les opérations réalisées en production par un énonciateur » (Franckel, 1983). Or, si pour la première part, on travaille dans l'esprit d'une pragmatique intégrée, dans la seconde, on s'oriente vers la récupération de cette pragmatique au fonctionnement même de l'interaction. Les travaux de Caron que nous abordons maintenant permettent d'aller dans ce sens.

2.2.3 Le modèle instructionnel de Caron (Caron, 1984, 1987, 1988)

Les travaux de Caron, en psycholinguistique, quittent, bien que s'en inspirant, le champ de formalisation purement linguistique, où « les marqueurs sont des traces d'opérations »

⁵⁷ Culioli (1985) préconise deux démarches, l'analyse distributionnelle, où le chercheur classe les occurrences contextuelles dans lesquelles un marqueur donné apparaît, selon la formule: « quand j'ai telle unité, j'ai tel entourage », et le travail en terme d'opérations, où le chercheur se dit que tels marqueurs, tels agencements... sont à mettre en rapport avec une opération, que le système de métareprésentation sert à décrire fonctionnellement, A. Culioli, Notes de séminaires..., op., cit., p.17.

⁵⁸ «On peut dire qu'il faut métareprésenter grâce à des méta-opérations les opérations dont ces marqueurs sont les représentants », A. Culioli, Notes de Séminaire de D.E.A., 1983/84, Université de Paris 7, D.R.L., Poitiers, 1985, p.17.

(Culioli, 85) pour investir le champ instructionnel de la langue (Ducrot et al, 1980, Caron, 1984, 1988), soit se préoccuper de la « signification en contexte », où « le sens des énoncés [est] différent selon la situation de discours » (Ducrot et al, 1980), en dépendant notamment du but de la communication (Caron, 1988, Caron, Caron-Pargue, 1990).

« La structure de l'énoncé ne se borne pas à informer l'auditeur des intentions du locuteur, elle **commande** la façon dont l'auditeur traite les informations, et les anticipations qu'il développe. Le signe linguistique [...] ne joue pas comme simple indice, mais comme **instruction de traitement** » (Caron, 1988).

Si bien que **le niveau des opérations mentales** se trouve investi directement dans le processus de production du discours, dans la mesure où « les mots renvoient à des *procédures* pour construire et organiser les représentations » (Caron, 1984, 1988). Là, où le linguiste culiolien construit un système de représentation métalinguistique qui peut rendre compte, par simulation, des opérations mentales présidant à la construction d'un énoncé, le psycholinguiste postule que « la représentation mentale », associée à la parole, doit être conçue comme celle « d'un espace de discours », construit et géré à l'aide des moyens offerts par le code de la langue » (Caron, 1988). Ainsi l'approche de « l'organisation fonctionnelle » (Caron, 1988), « liée à la situation et aux buts de la communication » (Caron, Caron-Pargue, 1990) permet d'accéder au mode de constructibilité de la représentation mentale, en production, et en reconnaissance.

Les éléments qui servent cette organisation fonctionnelle « jouent à la fois le rôle de **traces**, chez le locuteur d'opérations mentales sous-jacentes, et, pour l'auditeur, celui d'**instructions** de traitement, concernant la construction et la gestion d'un certain espace discursif, orienté vers un certain but » (Caron, 1988).

2.2.3.1 Schémas de sens et effets de sens

A propos des « mots » entrant comme éléments dans l'organisation fonctionnelle du discours, Caron oppose 1) les « **effets de sens** » divers auxquels un mot peut donner lieu selon les contextes, et qui constituent « le résultat d'une construction représentative », et « qui sont à ce titre, « seuls consciemment saisissables, et 2) le « **schéma de sens** », propre au mot, « qui constitue la valeur sémantique invariante », et qu'il conçoit « non en termes de contenu, mais en termes de *procédures*. » (Caron, 1984). Cette opposition installe la notion de « schéma de sens », en directe correspondance avec celle de marqueur, ou d'opérateur chez Culioli, au regard d'une même affiliation à la théorie de l'invariance. Mais, chez Caron, on déplace le **focus sur la cognition**, tant les « schémas de sens », appliqués à la sémantique des termes fonctionnels, comme les connecteurs, ou les opérateurs modaux, sont assimilables à des « **opérations cognitives élémentaires** », « abstraites », « déclenchant, à partir d'une même structure représentative, une recherche d'informations contextuelles qui vont tout à la fois donner à la représentation son contenu, et construire « les effets de sens » (Caron, 1984).

2.2.3.2 L'organisation fonctionnelle du discours

D'autre part, cette inscription du « schéma de sens » au coeur du **principe communicatif** du langage (Caron, Caron-Pargue, 1990⁵⁹), permet de renouer avec l'espace

⁵⁹ Les auteurs placent leur projet sur la possibilité d'articuler les deux fonctions représentative et communicative du langage. « Sur la base d'un ensemble d'observations, nous cherchons à montrer comment la « sociopragmatique » de la

réel de production du discours (Bronckart et al, 1985), comme avec l'espace symbolique de constitution du sujet, l'E.R.S (Flahault, 1978). En effet, la notion même de « recherche d'informations contextuelles », instruit du caractère ouvert de l'organisation discursive sur les paramètres, 1) externes de l'interaction sociale, et 2) internes des représentations mentales et/ou symboliques du locuteur. Ici toutefois, **la visée argumentative**, héritée du courant de Ducrot (Anscombe, Ducrot, 1983), introduit les aspects « pragmatiques », « c'est à dire la fonction d'organisation des relations intersubjectives » (Caron, Caron-Pargue, 1990), en guise de lecture unilatérale du seul circuit « mode d'emploi » des informations **fournies** (Caron, 1984, 1987), soit un espace intersubjectif soumis à l'intentionnalité du **seul sujet parlant**. Le modèle de l'organisation fonctionnelle du discours, est d'ailleurs exploité dans les travaux d'application de Caron-Pargue (Caron-Pargue et al, 1988, Caron, 1992) dans le champ de la résolution de problème, à une « pragmatique du « penser tout haut » » (Caron, Caron-Pargue, 1990), sur des protocoles, que l'on nommera **à sens unique**, car ils offrent peu de chances de décrire et d'expliquer les procédés d'ajustements interactifs même si les phénomènes dialogiques (Bakhtine, 1977, 1978) sont finalement retrouvés⁶⁰. L'objet de simuler une « activité cognitive », en mettant en correspondance « les étapes de résolution de problèmes » avec « des structurations de la représentation du problème » (Caron-Pargue, Benoist, Lemetteil, 1988), place à l'écart « la situation d'interlocution et ses enjeux, les connaissances relatives à l'interlocuteur (ou aux interlocuteurs), [...soit] le jeu sur les « espaces mentaux », éventuellement plus complexe que celui qui apparaît en résolution de problème » (Caron, Caron-Pargue, 1990).

2.2.3.3 Conclusion

Le caractère « éventuel » d'une complexification des phénomènes est contesté par certains auteurs (Trognon, Rétonnaz 1989), et nous mêmes hypothéquons que l'intrusion d'un alter-ego réel introduit dans le circuit symbolique des perturbations, en termes de variations référentielles (Franckel, Fisher, 1983) propres à transformer les conditions d'ancrage de la représentation subjective, soit finalement transformer les coordonnées énonciatives primitives, dans « un brouillage des repères⁶¹ », comme il en va dans un récit (Bouscaren, Chuquet, 1987). Nous ne remettons pas pour autant en cause la validité acquise des protocoles verbaux (Ericsson, Simon, 1980, 1984, voir Caverni, 1988, pour une revue critique). On oppose seulement, à l'instar d'une théorisation de Franckel et Fisher (1983⁶²), un double

communication verbale peut trouver sa source dans une « psychopragmatique » de la représentation (Dascal, 1983), J.Caron, J.Caron-Pargue, Représentation et communication: l'intégration de la dimension pragmatique, *Bulletin de Psychologie*, N° spécial, Hommage à J. Wittwer, 1990,1.

⁶⁰ « Les marques linguistiques, que l'on étudie généralement comme investies d'une fonction pragmatique, et comme réglant l'interaction communicative dans l'usage « social » du langage, se retrouvent dans un discours monologique, où les problèmes de contrôle intersubjectif peuvent être tenus pour négligeables. Id., 6.

⁶¹ Chuquet aborde dans la « construction du récit-souvenir », où se mêlent différentes références, si bien que « malgré une mise en place explicite des repères chronologiques qui permet au lecteur de (re)construire, sur le plan événementiel, les différents niveaux du récit, les valeurs référentielles et les « moments » de prise en charge des énoncés sont délibérément laissés dans l'ambiguïté: le personnage [...] devient narrateur à un certain niveau [...], co-énonciateur à une autre [...]. ». J.Bouscaren, J.Chuquet, « The Searchlight: une approche linguistique », *Grammaire...*, op., cit., p.124.

⁶² « En tant qu'origine du système métalinguistique des coordonnées énonciatives, l'énonciateur, le moment et le lieu de l'énonciation sont *fixes* dans le système mais permettent la construction de référés qui sont par essence variables (écoulement du temps). On distingue donc l'origine interne au système de référence, nécessairement fixe, et les *valeurs référentielles*

« mécanisme d’ancrage », l’un, « fixe », défini sur la base des coordonnées énonciatives ancrées dans le circuit de l’inter-locution, et l’autre, « référé », basé sur les variables introduites par la présence réelle d’autrui quant au déroulement conversationnel, soit sur le circuit interactif en référence à notre modèle. Et, c’est notamment à l’élucidation de ce type de phénomène que l’on attache le concept de médiateur.

2.3 Conclusion

En conclusion, on retient que les travaux de Caron et al. permettent de relier l’espace d’opérativité d’une « trace discursive » à des « processus cognitifs sous-jacents », notamment en termes d’organisation des « espaces mentaux » (Fauconnier, 1984), « univers de croyances » (Martin, 1987). La démarche de Caron, qui utilise une analyse distributionnelle des « effets de sens » des marqueurs à l’élucidation du « schéma de sens » invariant convient à notre approche, sous réserve d’y introduire des éléments de lecture du paramétrage de l’interaction sociale (Bronckart et al, 1985, Bronckart, 1987). Nous postulons que la langue témoigne d’une fonction auto-référentielle qui permet l’intégration de son fonctionnement pragmatique, mais nous avançons que seules des interactions réelles peuvent fournir la matière empirique à l’extraction de l’opérativité complexe des marqueurs et d’opérateurs qui rendent compte des « processus d’ajustements intersubjectifs » intégrés dans une procédure interactive.

On ouvre alors le volet consacré à l’étude d’une production langagière interactive autour de marqueurs-médiateurs.

3. LES MARQUEURS DE LA MÉDIATION

Depuis la notion de « taxèmes » (Kerbrat-Orecchioni, 1987, 1988), comme insignes (Flahault, 1978) traduisant l’inscription d’une subjectivité dans le dire (Benvéniste, 1966), à celle d’opérateurs intégrés dans le fonctionnement langagier (Culioli, 1985, 1990) d’inscription du sujet dans la langue, le concept de médiateur se définit comme un processus opératoire qui puisse, au sein du fonctionnement langagier, rendre compte du **mode relationnel** qu’entretient **le sujet avec la trace discursive**, relativement au rapport qu’il entretient **symboliquement**, et **réellement avec les autres**, que ce soit en production, ou en reconnaissance (caractère instructionnel de la langue, Ducrot et al, 1980, Caron, 1984, 1987, 1988). La problématique de la médiation, soit de l’étude opératoire de l’interfonctionnalité des trois circuits, interénonciatif, interlocutif et interactif de notre modèle passe par la détermination d’une classe théorique de marqueurs qui répondent potentiellement à cette opération. Nous instruirons donc du choix théorique d’une classe de marqueurs. Ensuite nous évoquerons les problèmes qui entourent l’étude de cette classe en traitant des notions de « prise en charge » et/ou de « force illocutoire ». Nous évoquerons, au final, l’intérêt d’une liaison avec le champ de la rhétorique.

susceptibles d’êtres construites à partir de ce système et variant selon les circonstances de l’énonciation », J.J.Franckel, S. Fisher, *Linguistique,op.*, cit.

3.1 Choix des marqueurs

A la lumière des travaux de Culioli, le « taxème » peut devenir le **marqueur d'une opération** dont on postule l'existence et que nous nommons **médiation**. Ce marqueur « placème », loin de représenter seulement, au rang des signes, un indice d'une circulation des insignes, peut devenir la clef de lecture de cette opération, à supposer **qu'on détermine le mode invariant d'une catégorie de marqueurs**, en français, **qui la servent**. Là, les « marqueurs d'intersubjectivité » sont convoqués comme « représentants » de l'opération médiatique. Celle-ci se définit comme une **opération de passage** entre le mode de relation qu'entretiennent les deux sujets pratiquants l'interaction donné dans/par l'enchaînement conversationnel, et le mode de constructibilité du système de repérage intersubjectif rapporté au système d'ancrage⁶³ énonciatif de chacun des partenaires.

Or **l'articulation de ces deux systèmes**, fixe, et référé, si l'on veut, (cf. Fisher, Franckel, 1983), n'est possible qu'en référence à un modèle de construction de la conversation, qui rende compte du caractère d'imprévisibilité qu'elle renferme (Trognon, Brassac, 1993) causée par la présence d'autrui. « Le discours apparaît [...] comme une succession de traces des opérations par lesquelles la représentation est construite et transformée » (Caron, Caron-Pargue, 1990) qui doit être, selon nous, référée aux coordonnées énonciatives de l'ancrage interactif. C'est ici que l'on récupère le réel, non plus au stade de l'indice, mais au stade d'une **organisation opératoire et proprement linguistique** qui rend compte de ces phénomènes.

Le modèle fourni par Caron et Caron-Pargue (1989, 1990) qui rend compte des divers aspects de **l'organisation fonctionnelle du discours** en quatre points permet d'orienter le **choix sur une classe de marqueurs**. Caron et al pose quatre opérations: 1) la référenciation, qui consiste à « identifier de quoi il est question, 2) l'ordonnancement, qui consiste à « mettre en perspective des informations », 3) la modalisation, qui concerne la prise en charge de l'énoncé, et 4) l'agencement proprement dit dans la succession du discours, que les connecteurs commandent. L'interdépendance de ces opérations cognitives primitives oppose cependant, selon une dichotomie somme toute classificatoire, *-et qui dément en cela la perspective culiolienne résolue à lutter contre ce genre de classements⁶⁴* -, les diverses classes de marqueurs les unes aux autres. Orienté, sur les traces de Ducrot, vers la problématique du connecteur, on considère que les « marqueurs intersubjectifs » sont des hybrides de la classe des connecteurs et des prises en charge établis par Caron et al (1990). On mettra l'accent sur les processus opératoires qui permettent de définir cette classe, en nous opposant à une démarche simplement classificatoire.

A ce titre on évoque la notion de prise en charge.

⁶³ Les termes d'ancrage et de système de repérage sont synonymes dans notre texte, alors que les opérations de repérages comportent, 1) l'ancrage dans la situation d'énonciation, 2) la « modulation stylistique » consistant en une pondération des éléments prosodiques, et 3) la modalisation, répartie sur quatre formes, a) statut assertif, négatif..., b) certain, probable, c) appréciatives, et d) pragmatique, soit établissement d'une relation entre sujets., d'après J.Carou, « Les conditions d'ancrage: l'énonciation », Les régulations du discours, P.U.F, 1983, 60-61.

⁶⁴ Culioli parle, à ce propos, de « procédures classificatives », qui s'apparentent à « des bricolages réducteurs à éviter la complexité des faits linguistiques », A. Culioli, « La linguistique: de l'empirique au formel », Sens et place des connaissances dans la société, Centre régional de Meudon-Bellevue, CNRS, Paris, 1987, 38.

3.2 La « prise en charge », et/ou la « force illocutoire »

Si « contre l'univocité stipulée par le code, la parole de chacun engage la polyphonie » (Danon-Boileau, 1987), la réduction, bien souvent opérée, du complexe modal, à la seule opération de **prise en charge**⁶⁵ (Culioli et al, 1970, Grize, 1976, 1990, Caron, 1983, 1984, 1987, 1989, Coirier et al, 1990) nous paraît suspecte. Il faut d'ailleurs signaler que cette opération est une « polyopération » (Grize, 1976), ce qui, pour informer de sa complexité, ne la réduit finalement pas à un complexe opératoire clair, comme nous tentons de le présenter ici. C'est d'ailleurs dans ce sens que Caron exprime qu'une « psycholinguistique des modalités reste à faire » (cf. infra, Caron, 1989), et que « les divers aspects de la « prise en charge » de l'énoncé mettent en jeu un ensemble complexe d'opérations [...] négligées jusqu'à une date récente [...] et qu'elles constituent encore, pour leur plus grande part, une *terra incognita* » (Caron, 1989).

3.2.1 La gradation

La notion de **prise en charge** issue des théories énonciatives (Benvéniste, 1966, Culioli, 1970, 1985) recoupe celle de **force illocutoire**⁶⁶ dans la théorie des actes de langages (Austin, 1962, Searle, 1969, Ducrot, 1972, Vanderveken, 1988), dans son rapport à **l'intention du locuteur** (voir Caron, 1989), dans la mesure où l'une comme l'autre servent à traduire, théoriquement, soit métalangagièrement, le mode d'**engagement** du locuteur dans son discours. Or, il résulte, au niveau de ces deux courants théoriques, que l'on opposera, avec Fuchs et Le Goffic, dans leurs caractéristiques « d'inspiration grammairienne néo-structuraliste européenne », pour le courant « **énonciatif** », et « d'inspiration logico-philosophique », pour le courant « **pragmatique** » (Fuchs, Le Goffic, 1992⁶⁷), une même difficulté de description du mode opératoire de ces deux fonctions discursives. On est ramené à un système de valuation en **degrés** somme toute assez flou.

Ainsi chez Caron-Pargue, on évoque le « degré de prise en charge », ou « le degré d'implication du sujet » (voir Caron-Pargue, 1992, par ex.), qui est **valué** en fonction de l'effacement du « sujet énonciateur » quant au terme de départ⁶⁸, qui constitue le « sujet de l'énoncé » -*l'effacement correspond au degré zéro de prise en charge, qualifié parfois de*

⁶⁵ Le modèle d'organisation fonctionnelle du discours proposé par Caron et Caron-Pargue (1990) fait en effet de la prise en charge, une rubrique, qui se retrouve au niveau du traitement expérimental du matériel verbal chez Caron-Pargue et qui apparaît comme une classe « fourre tout », qui regroupe à la fois « les verbes modaux », et les « exclamations », Voir Caron-Pargue, « Connecteurs de subordination et opérations cognitives dans les verbalisations simultanées à une résolution de problème: si, parce que, comme, une fois que », *Travaux linguistiques du CERLICO*, 5, 1992, 204.

⁶⁶ On jette ici un pont entre ces deux notions, en raison de l'adoption du modèle de sémantique procédurale (Vanderveken, 1988) dans la partie expérimentale de la thèse.

⁶⁷ Le premier, « plus particulièrement de langue française (on pourrait retracer parmi les « marginaux » du structuralisme européen, toute une lignée allant de Bally à Culioli, en passant par Benvéniste et Guillaume) », « part de l'analyse de sous-systèmes ou d'expressions de langue participant du statut de « catégories énonciatives » [comme p.ex. les « indicels » ou les modalités] et tente de construire progressivement des modèles locaux de l'énonciation, cependant que le second », « inscrit dans une mouvance anglosaxonne bien implantée aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne en Allemagne », « cherche plutôt à retrouver, au niveau du « langage en acte », les traces linguistiques de certains mécanismes langagiers généraux (conversation, argumentation...) », C. Fuchs, P. Le Goffic, « Énonciation et Pragmatique », *Les linguistiques...*, op., cit., 129. Voir sur la même opposition, D. Maingueneau, « La pragmatique », *L'Analyse du discours*, Hachette, supérieur, 1991, 169.

⁶⁸ « Le terme de départ » synonyme de « source » est celui qui, une fois posé, va permettre d'orienter la relation prédicative; dans les cas généraux, le terme de départ, correspond au « thème » ou « ce à propos de quoi il est prédiqué quelque chose », Voir L.Danon-Boileau, *Énonciation...*, op., cit., 1987, 15-25, ou J.Bouscaren, J.Chuquet, *Grammaire...*, op., cit, 1987, 131-185.

« décrochage », en relation avec la notion culiolienne (Caron, Caron-Pargue, 1990, Caron-Pargue, 1992)-. Conjointement, chez Vanderveken, on parle du « degré de puissance » de la force illocutoire, qui permet de « **valuer** » les états mentaux du locuteur, où l'on convient d'appeler « zéro » le degré neutre de puissance propre aux forces illocutoires primitives comme l'assertion, puis « +1 », le degré de puissance supérieur, propre au témoignage, « +2 » le degré correspondant aux actes solennels, etc. (Vanderveken, 1988). Sans épiloguer sur la **difficulté des auteurs** à traiter « des états mentaux » (Vanderveken, 1988⁶⁹), ou des « rapports du sujet à sa représentation » (Caron, Caron-Pargue, 1990⁷⁰), il appert que l'opportunité d'une **opération de valuation** assez « sauvage », et portant de plus sur des objets relativement « flous », ne gagne en rien sur la **classification** établie, dix années auparavant par Kerbrat-Orecchioni (1980), dans la classe des « subjectivèmes », entre par exemple pour la classe des adjectifs, entre les adjectifs objectifs, subjectifs, affectifs, évaluatifs, non axiologiques, axiologiques⁷¹.

3.2.2 Les différentes classifications

On peut faire le constat, qu'à chaque recherche correspond une classification. Nous en donnerons quelques exemples.

L'opération de « prise en charge » et ses marques afférentes renvoient chez certains auteurs (Coirier et al., 1990) à une partition de « l'implication des locuteurs dans le discours », où les marques de prises en charge sont définies par la présence de « verbes d'attitudes propositionnelles (dire, penser, croire...) », étant en cela **distinguées** 1) des marques de « présence référentielles » (ou présence des locuteurs: *dans ce cas...*, *si vous étiez à ma place*, 2) des formes axiologiques et prescriptives des énoncés (Apothéloz, et al, 1985, Dispaux, 1984): *il serait bien que...*, *il faut que...*, et 3) des modalisations de certitude: *certainement*, *peut-être*, etc. (Coirier et al, 1990). **On croise** sans cependant recouvrir le traitement de la notion de prise en charge déterminé chez Caron, où celle-ci se définit par 1) le type d'*acte* effectué: assertion, question, ordre, promesse, etc., 2) le type d'*engagement* de l'énonciateur vis à vis de cet acte: modalités du certain, du douteux, du possible, etc., et finalement 3) la détermination de la *source* de l'énonciation (qui n'est pas forcément le locuteur) (Caron, 1989). De même, ces perspectives **tombent en concurrence** avec la théorie des actes de discours, dans laquelle Vanderveken, classe les « verbes illocutoires français » (voir Vanderveken, 1988), en fonction de leur but, assertif, engageant, directif, déclaratif, expressif, où par exemple la classe des assertifs recouvre celle des « verbes d'attitudes propositionnels » définissant chez Coirier et al (1990) la prise en charge, alors que l'assertion

⁶⁹ Le recoupement entre un but expressif, exclusivement consacré à la « manifestation de l'état mental », et l'attribution d'une force illocutoire qui renferme « un degré de puissance » propre à rendre compte aussi bien de l'état mental du locuteur, et qui s'attache à des actes n'ayant pas de but expressif, introduit, à notre sens, quelques contradictions dans le système de Vanderveken. Voir D. Vanderveken, *Les actes de discours*, Mardaga, 1988.

⁷⁰ La distinction entre un groupe de descripteurs cognitifs qui « marque la plus ou moins grande distance du sujet par rapport à son activité », et le groupe des « marques de prise en charge », qui se réfèrent à « l'organisation de l'activité du sujet » (Caron-Pargue, 1992), semble poreuse, en regard d'une définition de « la prise en charge » comme « marque de « décrochage » du sujet énonciateur par rapport à sa représentation » (Caron, Caron-Pargue, 1990), qui paraît bien correspondre à la première catégorie de descripteurs.

⁷¹ C. Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation ...*, op., cit., 1980, 70-146.

ne représente qu'une modalité possible de l'« opération de prise en charge » définie par Caron (1989).

Face à ces conflits relatifs de classification, et à la nécessité d'une conduction de la recherche sur un mode opératoire, une voie fructueuse nous est apparue dans un rapprochement avec le champ de la rhétorique.

3.3 La perspective rhétorique

La voie rhétorique nous paraît fructueuse, en ce qu'elle permet 1) de considérer la dimension de l'affect, 2) d'envisager le travail cognitif inférentiel en termes de figures, de tropes. Un pont peut d'ailleurs être tracé, comme nous en instruirons, entre la notion de trope illocutoire et celle d'instruction de discours.

3.3.1 La prise en compte de l'affect

Comme nous convie à le remarquer Danon-Boileau l'optique stoïcienne du « modus » opposé au « dictum » (voir Danon-Boileau, 1987), qui définit en extension le champ de la modalité, et donc ceux connexes, de « la prise en charge » de « l'implication subjective », de « la force illocutoire », du « but expressif », de la « modulation stylistique », est en rapport avec la « symbolisation de l'affect et/ou de la pulsion » même si « c'est sûrement mal dit » (Danon-Boileau, 1987). Ceci implique d'intégrer dans la définition de la cognition le **champ de l'affect** (Flahault, 1982, Danon-Boileau, 1987, Cosnier, 1988, Culioli, 1990, Bruner, 1990, Bougnoux, 1991), ce qui, à l'heure actuelle ne semble pas caractériser l'option majeure des sciences cognitives.

L'opération médiatique si elle doit être éclairée ne peut en ce sens faire l'impasse sur la dimension de l'affect. Loin de nous cependant l'idée d'intégrer de manière abrupte le vaste domaine de l'affect dans notre problématique. Plus proche sûrement est l'intention de conjoindre ces options glanées deci delà d'une nécessité de rapporter la fonction de modulation⁷² à l'indice d'une inscription de certaines modalités de l'affect, ou des rapports de l'affect au langage (Bougnoux, 1991). Ainsi rendre compte du caractère fondamental de la modulation (Culioli, 1990), suppose d'investir dans l'espace médiatique jusqu'alors défini sous le concept d'enjeu (Ghiglione, Trognon, 1993) une dimension symbolique qui fasse que si « pour un déterminant, les gens s'étriperait » (Culioli, 1990), c'est que l'enjeu est comme « motorisé » par une tension relationnelle. Comme le dit Bougnoux, « Il serait hasardeux de décider si le langage est la superstructure de l'affect, ou jusqu'où celui-ci accompagne celui-là dans nos moindres paroles⁷³ », mais poursuit-il plus loin « notre parole, loin de repousser l'affect, en est infiltrée dans ses moindres ramifications » (1991). Une autre façon de formuler les choses revient à prétendre que la relation précède le contenu⁷⁴, ce qui permet de

⁷² « Nous modulons toujours, et nous percevons l'existence de la modulation chez autrui » A. Culioli, Pour une linguistique de l'énonciation, Ophrys, 1990, 38.

⁷³ L'auteur poursuit: « Si l'affect est la traduction subjective (l'expression qualitative) de l'énergie pulsionnelle qui circule entre psyché et soma, et si notre langage recouvre et assure de son côté leur articulation, il est à prévoir qu'affect et langage, qui peuvent sans doute divorcer dans les cas extrêmes, ont en commun une très large intersection ». D. Bougnoux, Le fantôme de la psychanalyse. Critique de l'archéologie freudienne, Ombres/PUM, Coll. Soupçons, 126.

⁷⁴ On situe ainsi un rapport entre la relation et la contenu qui sont jusqu'alors pensés comme deux niveaux séparés. Voir Kerbrat-Orecchioni, Les interactions..., tome II, 1992.

réinstaurer le complexe primitif de l'intersubjectivité à l'origine de la constitution dialogique (Jacques, 1988). A cet égard la notion de « relationème » forgée par Kerbrat-Orecchioni (1992) qui permet de croiser la circulation « horizontale » donnée en termes de distance vs familiarité, et celle « verticale » en termes de système des places, cristallise ce qui se passe au niveau de la relation, en termes de marquage de construction et d'état de la relation dans les pratiques langagières⁷⁵. Pointer des indices de cette relation n'est cependant pas suffisant, et si Kerbrat-Orecchioni propose un inventaire de relationèmes, notamment mis à jour dans la mise en évidence des différents systèmes de réglage humain de la distance, de la position, nous nous orientons un peu différemment.

3.3.2 Des tropes illocutoires aux instructions

Une mesure qui permet d'introduire la dimension de l'affect sans trop de frais, passe pour nous par la revalorisation de la rhétorique (Genette, 1969). Les travaux d'étude des interactions verbales et ceux de l'analyse des textes littéraires sont, selon nous, trop faiblement mis en rapport⁷⁶ (voir Gelas, 1987, 1988), alors que du manuscrit raturé (Rey-Debove, 19), à la reformulation paraphrastique (Gülich, Kotschi, 1986), nous apercevons un champ d'intersection au moins heuristique, où le conflit-discursif (Gresillon, Lebrave, 19) reflète bien pour nous un autre type de conflit *ie* le conflit socio-cognitif. Voir un texte en train de se faire tel que le proposent ces études de manuscrit, c'est exactement essayer d'appréhender une conversation qui « semble » se dérouler, en abordant le « comment » elle se construit. Et le lieu de « ces différents fragments, amorces, avortons, bégaiements, ratures, redémarrages, ajouts, etc., qui ont précédé le produit de l'énoncé » (Gresillon, Lebrave, 19), sont les frères des marqueurs d'intersubjectivité. Est-il impensable qu'ils puissent finalement se conjuguer sur le régime rhétorique que détermine l'espace de la « figure » (Fontanier, 1968, Genette, 1969)? La conversation, au lieu transitionnel de l'enjeu n'est-elle pas un réaménagement continu de celui-ci? La conversation n'est-elle pas un manuscrit dont chaque acte de langage des participants constituent une dimension de rature, et où les marques d'hésitations n'en constituent pas des « ratés » mais certainement plutôt des « stratégies interactives » (Kerbrat-Orecchioni, 1992⁷⁷)?

L'esprit, espace de la trope est intéressant à investir, et il se pourrait même que de la notion de « schéma procédural » du marqueur (Caron, 1984, 1987, 1989), à celle de « tropes communicationnels » (Kerbrat-Orecchioni, 1986, 1994) se fraie une voie de communication. Car, à reprendre la définition que donne Morel (A.M. Morel, 1982, cité par Landheer, 1994), de la figure dans les termes suivants: « une *forme* linguistique isolable, ou du moins repérable,

⁷⁵ « Les « relationèmes » [...] sont à considérer à la fois comme des reflets, et comme des constructeurs de la relation » (37). « Plus précisément : pour les participants, ces unités sont *déterminées* par la relation, en même temps qu'elles la *constituent* en retour; pour l'analyste, ce sont des *indicateurs* de la relation, et de son évolution au cours du déroulement de l'échange » (note de l'auteur N°1, 37). Id.

⁷⁶ Nous accusons ici un démenti partiel de nos propos dans la mesure où l'année 1994 accueille un ouvrage collectif comme celui de Langue française N°101, « Les figures de rhétorique et leur actualité en linguistique », Février 94, et où R. Landheer parle bien « d'un attrait impérissable des figures de rhétorique pour les théoriciens de la langue », situant de plus le regain d'intérêt dont témoigne T. Todorov en 1970 en termes de « remarquable épanouissement de la réflexion sur la figure », ce qui situe ce tournant, à un quart de siècle avant notre positionnement.

⁷⁷ « Comme quoi les phénomènes d'hésitation ne doivent pas être traités seulement comme les symptômes d'un « coût cognitif » excessif, mais aussi comme des *stratégies interactives*, à mettre en relation avec le travail rituel de préservation des faces », C. Kerbrat-Orecchioni, Les interactions..., tome II, op., cit., 1992, 223.

jouant un rôle déterminé au moment du discours où elle s'insère », et complété par Landheer lui-même par le fait que « les figures ne sont pas seulement des *formes*, *identifiables* et localisables dans le discours, mais qu'elles comportent en même temps des *opérations* qui demandent un effort d'*encodage* [...] aussi bien que de *décodage* » (Landheer, 1994), il semble bien que l'on puisse ici inférer de quelques ressemblances avec la notion d'instructions discursives (Ducrot et al., 1980, Caron, 1984, 1988⁷⁸).

Si l'instruction de sens contenu dans un marqueur témoigne d'un pendant de récupération de celle-ci dans l'oreille d'un destinataire potentiel, on rejoint la problématique rhétorique, où sans la restreindre au rôle *persuasif* qui seul définit la figure selon Reboul (1991, cité par Landheer, 1994), s'« il se produit un effet de figure, sur le récepteur, et que cet effet se déploie toujours sur un certain temps dans l'opération psychique de la durée de la réception » (Moliné, 1994), nous voyons là pour notre part s'exposer un programme de déploiement instructionnel du discours qui n'est pas sans rapport avec cette « puissance figurative du langage ». Moliné (1994) explique fort bien par exemple comment la figure de la répétition aboutit à une programmation qu'il dégage d'un « processus chrono-cognitif » en portant la question sur « la formation de la figure, du point de vue de son repérage à réception », où en reliant les aspects « microstructuraux » et « macrostructuraux » on peut finalement dégager « une sorte de structure interprétative en puissance, une structure herméneutique d'attente » au niveau du récepteur. Si l'on envisage cette voie du figuratif, le but est simplement de transférer l'acquis sur le plan d'un jeu sur la construction des contenus, comme en témoigne les fonctionnement des métaphores, des métonymies, pour prendre les figures prototypales, sur la plan de la construction de la relation. Ce n'est pas à un autre programme que se livre Kerbrat-Orecchioni⁷⁹ (1986, 1994) lorsqu'elle évoque la notion de « trope communicationnel », et de « trope illocutoire », « lequel n'est rien d'autre que le phénomène plus communément désigné sous l'étiquette d'« acte de langage indirect ». » (1994).

3.3.3 Conclusion: du mécanisme inférentiel

Le trope se définit comme un élément linguistique qui implique « un mécanisme dérivationnel » (Kerbrat-Orecchioni, 1994) à ne pas dissocier des données contextuelles qui permettent d'imposer un sens dérivé. Le programme de la pragmatique intégrée n'est-il pas en fait d'explorer cet espace d'automatisation des conduites dérivationnelles en tenant compte des aspects co(n)textuels? Sans entrer dans le débat qui oppose les tenants d'un traitement séquentiel des sens littéral puis dérivé (Clark, Lucy, 1975, Clark, Schunck, 1980, cité par Kerbrat-Orecchioni, 1992), à ceux prônant un effet désambiguïsant du contexte approprié sur l'extraction directe du sens dérivé (Gibbs, 1979, Blum-Kulka, 2197, Labov-Fanshel, 1977,

⁷⁸ Cette notion est d'ailleurs forgée par Anscombe et Ducrot dans une théorie de l'argumentation qui rejoint fort bien les préoccupations de la Rhétorique, « tradition » selon Douay-Soublin, qui « s'attachait à régler 'l'art de parler pour persuader'. » (p. 13) , F. Douay-Soublin, « Les figures de Rhétorique: actualité, reconstruction, emploi », Langue française, 101, Février 1994, 13-25.

⁷⁹ « Le trope: pour une théorie standard étendue»: c'est ainsi que j'avais intitulé le chapitre 3 de *L'implicite* (1986) car il m'était alors apparu qu'un certain nombre des phénomènes linguistiques sur lesquels se focalise la pragmatique contemporaine pouvaient avantageusement être traités dans le cadre beaucoup plus ancien de la rhétorique classique » (p. 57). C. Kerbrat-Orecchioni, « Rhétorique et pragmatique: les figures revisitées », Langue française, N°101, Février, 1994, 57-71.

Morgan, 1978, Diller, 1980, cités, Id., voir aussi Caron, 1989), la gestion de ce que d'autres appellent la force illocutoire (Searle, Vanderveken) suppose un calcul où l'on doit aborder les mécanismes inférentiels qui permettent de créer/relier une valeur illocutoire quelque soit finalement le type de processus, séquentiel ou parallèle/multimodal.

La récente présentation de Guentcheva (1990, 1993, 1994) de la notion du médiatif⁸⁰, conforte dans le rapport du médiatif à la construction de valeur, et en fait à la notion de prise en charge puisque l'auteur appelle *médiatif* une catégorie grammaticale qui rend compte de la structuration différente suivant les langues du « jeu subtil de valeurs » qui ressort de la notion d'engagement de l'énonciateur dans l'énoncé. La figure du médiatif permet ainsi de renverser l'ordre de la relation et du contenu (cf. Watzlawick, et al., 1972). Le connecteur agit sur les objets en terme de liaison, là où la pratique langagière indique que ce sont les sujets qui interagissent au sein de la construction de la relation interpersonnelle (Hinde, Perret-Clermont, 1988, Kerbrat-Orecchioni, 1992) jouant des objets verbaux comme d'instructeurs médiatiques. L'opération médiatique est un processus qui intègre la notion de **construction de valeur** comme sens dérivatif du processus de raisonnement ou de dialectisation de deux termes quels qu'ils soient.

On terminera sur cette note qui, selon nous, témoigne d'un rapprochement fructueux entre grammaire et cognition, et où le terme catégoriel de « médiatif » conforte nos propres choix terminologiques.

4. CONCLUSION

Nous nous plaçons dans une perspective proche de celle de Roulet (et al. 1985) où comme lui, « ce qui nous intéresse (...) c'est moins les différents constituants du discours à différents niveaux que leurs différents modes d'articulation ». Mais, pour nous, il s'agira des modes de médiation (Flahault, 1978, Wunemburger, 1990), au sens procédural du terme. Le marqueur devient pour nous un outil de lecture « symbolique » et fonctionnelle de ce « tiers-état, [qui] d'organe de liaison, de point-limite, de seuil transitionnel, peut devenir réellement pivot de la différence. Ce qui est au milieu, tient des deux natures qui se rencontrent en lui, mais surtout finit par avoir plus de place que les extrêmes »⁸¹.

Nous avons arrêté la définition théorique du médiateur⁸² sur la notion de « processus au terme duquel un lien est établi entre deux termes au sein d'un processus dialectique ou dans un raisonnement », ce que nous avons glosé par un médiateur est un processus pris dans un autre processus qui aboutit à un lien. Nous rejoignons ici la figure de la dérivation, où la figure de la médiation est un complexe qui ne permet

⁸⁰ « Le terme de *médiatif* ne fait pas encore partie du répertoire des concepts linguistiques; il a été employé pour la première fois, à notre connaissance, par G. Lazard (1956: 149, n. 2) dans un article sur le tadjik » (p. 8). L'auteur rapporte en note (2, p. 8) que pour Lazard certaines « formes issues du parfait en tadjik » « permettent de présenter les faits « en quelque sorte médiatement, à travers la perception que le sujet en a eue, et par rapport à laquelle il prend un certain recul » (d'après Lazard, 1956: 148). Id., p. 8. A noter que le médiat renvoie ici directement à la définition de la prise en charge.

⁸¹ Id. p.52

⁸² Il est intéressant de constater qu'alors que Melot et Corroyer admettaient en 1980 que « le concept de médiation a(vait) quasiment disparu de la littérature » (p. 14), ce terme renvoyant surtout à des publications « à la fin des années soixante » (note des auteurs, N°3, p. 14), Guentcheva (1990, 1993, 1994) réintroduit dernièrement cette notion à travers « la catégorie du médiatif », en en faisant une catégorie grammaticale. Voir A.M. Melot, D; Corroyer, *L'enfant et la mémoire, élaboration des conduites de mémorisation intentionnelle*, P.U. de Lille, 1980, et Z. Guentcheva, « Manifestations de la catégorie du médiatif dans les temps du français », *Langue française*, 102, Mai 1994, 8-23.

d'introduire un terme de relation qu'à l'issue d'une confrontation raisonnée ou dialectisée entre deux termes.

L'étude des processus médiatiques s'appuie alors conjointement sur le modèle instructionnel du discours (Caron, 1984, 1989, 1992) et sur une appropriation de certaines notions acquises dans le champ de la rhétorique.

Nous devons à présent confronter cette perspective théorique à l'actualité des travaux portant sur la connaissance du fonctionnement des « marqueurs d'intersubjectivité⁸³ ».

⁸³ Nous gardons le terme « intersubjectifs » dans la mesure où la littérature le consacre actuellement.

1. LE CONCEPT DE MÉDIATEUR	17
1.1 L'épreuve du dictionnaire	18
1.2 Du connecteur au médiateur	18
1.2.1 De la logique formelle	19
1.2.2 Polyfonctionnalité	20
1.2.3 Dépendance aux univers de discours	20
1.2.4 L'oubli de la fonction modale.....	21
1.3 Définition du médiateur	22
2. LE CARACTERE INSTRUCTIONNEL DE LA LANGUE	23
2.1 Indices et traces	24
2.1.1 La problématique de l'indice	25
2.1.2 La problématique de la trace.....	26
2.1.3 Conclusion	27
2.2 Des modèles locaux	27
2.2.1 Les « taxèmes » (Kerbrat-Orecchioni)	27
2.2.1.1 L'ordre du méta-communicationnel	27
2.2.1.2 Conclusion	28
2.2.2 La théorie des opérations énonciatives (Culioli).....	28
2.2.2.1 Marqueurs et construction	29
2.2.2.2 Marqueurs et invariance.....	29
2.2.2.3 Conclusion	30
2.2.3 Le modèle instructionnel de Caron (Caron, 1984, 1987, 1988)	30
2.2.3.1 Schémas de sens et effets de sens	31
2.2.3.2 L'organisation fonctionnelle du discours.....	31
2.2.3.3 Conclusion	32
2.3 Conclusion	33
3. LES MARQUEURS DE LA MÉDIATION	33
3.1 Choix des marqueurs	34
3.2 La « prise en charge », et/ou la « force illocutoire »	35
3.2.1 La gradation	35
3.2.2 Les différentes classifications	36
3.3 La perspective rhétorique	37
3.3.1 La prise en compte de l'affect	37
3.3.2 Des tropes illocutoires aux instructions	38
3.3.3 Conclusion: du mécanisme inférentiel	39
4. CONCLUSION	40

LES MARQUEURS D'INTERSUBJECTIVITÉ

Arpentage théorique

Le présent chapitre est destiné à l'exposé des différents travaux consacrés à la problématique générale de l'ajustement intersubjectif, grâce à la connaissance de marqueurs particuliers, que nous nommons de façon générique les « marqueurs d'intersubjectivité ». La revue de question sera conduite dans le souci de préserver l'originalité de chacun des travaux, mais aussi d'argumenter en faveur d'un glissement vers une problématique de la médiation, et de l'intégration des différents niveaux de circulation du dire, l'interénonciatif, l'interlocutif, et l'interactif.

1. NOS CHOIX

Laissés dans le chapitre précédent sur l'opportunité « de voir comment l'on peut rendre possible une intelligibilité de ce milieu d'échange, à travers lequel transite le Même et l'Autre », il nous faut voir maintenant « comment peut être défini le **statut de ce lieu logique**, si l'on veut éviter qu'il soit annexé à nouveau par les extrêmes, ou noyés dans une pléiade d'états diffus qui constitueraient une sorte de kaléidoscope mobile et contrasté, mais sans règle de différenciation »¹. Or notre recherche se situe exactement au point d'articulation de ces deux visages du « marqueur d'intersubjectivité »: statut logique invariant et diversité du marquage.

1.1 Les deux versants du problème

D'un côté, nous sommes en présence d'un **cadre théorique structurant** qui nous a conduits à envisager, sur les chemins d'une « raison contradictoire » (Wunenburger, 1990), l'espace théorique d'un « intermédiaire », sorte de « tiers-état », « d'inter-monde », susceptible d'orienter le concept d'intersubjectivité vers la connaissance « d'une inter-face de contact » entre les instances interlocutives. La définition théorique du médiateur a pu être arrêtée, et le modèle d'analyse procédurale de Caron (1984, 1987, 1989, 1992) adopté pour dégager le « schéma de sens » invariant des marqueurs-instructeurs.

De l'autre côté, on est plongé, à **la lecture des travaux** portant sur les marqueurs que l'on ramène à la problématique de l'intersubjectivité, soit, « les continuers » (Schegloff, 1981), « les marqueurs de structurations de la conversation » (Gülich, 1970, Auchlin, 1981), « les lubrifiants discursifs » (Edmonson, House, 1981), et...², auxquels se joint toute une

¹ J. Wunenburger, « l'espace des médiations », *La raison...*, op., cit., p.46. C'est nous qui soulignons.

² « les ponctuants du discours » (Gülich, 1970, SaintPierre, Vadnais, 1992, Vincent, 1993), « les appuis du discours » (Deloffre, 1955, Luzzati, 1982), « les marqueurs de reformulation paraphrastiques » (Gülich, Kotschi, 1983, 1987), « les régulateurs verbaux » (Gardés-Madray, 1984, De Gaulmy, 1987), « les taxèmes » (Kerbrat-Orecchioni, 1987, 1988), « les

littérature sur des marqueurs pris en particulier, comme « comment » (Olivier, 1985), « alors » (Ali-Bouacha, 1981, Gerecht, 1987), « you know » (Holmes, 1986), et...³, à laquelle on peut raccrocher toute une plus maigre littérature sur les phénomènes « vocaux »⁴, dans un dédale sans fin, tant l'entrée dans le monde de l'INTER par la voix/voie des « petits mots » (Lentin et al, 1976), des « mots du discours » (Ducrot et al, 1980) tracée de longue date, ne semble pas avoir encore débouché sur un creuset conceptuel favorisant une synthèse.

Nous présenterons, en suivant, les orientations majeures qui guident l'établissement de cette revue de question, en raison de nos options théoriques. Nous évoquerons en premier lieu le consensus qui règne en matière de choix de traitement des marqueurs d'articulation discursive. Nous dégagerons ensuite la voie qui nous est apparue opportune pour concilier les « ambiguïtés » du champ de revue et nos propres intérêts de connaissance.

1.2 *L'intérêt d'étude des marqueurs*

On peut témoigner d'une préoccupation des chercheurs sur tous ces phénomènes « marqués » par le discours mais difficilement qualifiables -la liste des rubriques reportées en notes aura convaincu-. Dans l'équipe de Ducrot, les « interjections » jouissent d'un « statut central », comme « lieu privilégié d'étude de l'interaction entre individu » (Sirdar-Iskandar, 1980). Chez Russel (1982), on trouve un intérêt pour l'étude de marques comme « oui », tant leur signification, conditionnée par un contexte d'apparition et non par la fréquence, permet de les rattacher à la notion de coopération, où Beaudichon, Vandenplas-Holper, Ducroux relèvent l'intérêt de différencier les diverses modalités d'accord⁵. Et déjà, l'équipe de Lentin (Chambaz, Leroy, Messeant, 1976), avait pressenti que « ces petits mots », précurseurs des « mots du discours » (Ducrot, 1980), semblaient relever d'autre chose que « d'un simple remplissage de silence », soit « d'un discours qui se cherche afin de bien faire comprendre à l'interlocuteur que l'échange continue »⁶.

On retient que l'étude de l'ajustement intersubjectif convoie bien celle du marquage de « l'articulation discursive » (Roulet et al., 1985).

lieux de bafouillage » (Blanche-Benvéniste, 1987), « les back-channel » (Yngve, 1970, Laforest, 1992), « les marques d'interactivités » (Mochet, 1989) « les connecteurs dialogiques » (Garcia, 1983) « les connecteurs pragmatiques » (Berrendonner, 1983), « les connecteurs argumentatifs » (Ducrot, 1980), « les connecteurs reformulatifs » (Roulet, 1987), « les grognèmes » (Rémi-Giraud, 1988)!... et l'on en oublie!

³ « because, since, for » (De Cola-Sekali, 1991) », Ben-là » (Forget, 1987), « parce que » (Moeschler, 1987, Trognon, 1993), « voilà » (Jeantoux, DEA, 1984/85); « De fait, en fait, en réalité » (Rossari, 1992), « finalement, enfin, à la fin » (Franckel, 1987), « donc » (Zenone, 1981), « donc, par conséquent, alors, ainsi, aussi » (Zenone, 1982), « donc, alors, finalement, au fond » (Schelling, 1983), « finalement, en somme, au fond, de toute façon » (Schelling, 1983), « bon, enfin, justement, de toute manière » (Garcia, 1983), « enfin » (Cadiot, Ducrot, Fradin, Nguyen, 1985), « peut-être » (NØlke, 1988), « ben » (Luzzati, 1982), « bon » (Saint-pierre, Vadnais 1992)... On ne donne là qu'un maigre aperçu!

⁴ Voir l'étude « des signes vocaux » (Rittaud-Hutinet, 1987), celle de l'intonation (Morel, Rialland, 1991),

⁵ A propos de situations de conflits socio-cognitifs, les auteurs précisent: que « beaucoup d'accords sont des accords de complaisance plutôt que des accords basés sur une compréhension réelle et soudaine de la solution à apporter au problème. Or comment distinguer valablement les accords réels et les accords de complaisance? Des indices aussi subtils que l'intonation devraient sans doute être pris en considération », « Analyse des interactions et de leurs effets dans la communication référentielle et la maîtrise de notions », dans Mugny, *Psychologie sociale du développement cognitif*, Lang, 1985, p.146.

⁶ Pour ces chercheurs, on ne peut réduire leur fonctionnement, et en regard de leur « relative imprécision », ils peuvent « entrer dans de nombreuses structures de fonctionnement syntaxiques qui varient en fonction du locuteur et de la situation d'énonciation ».

1.3 La lecture des travaux

On tentera, en convoquant la littérature, d'ouvrir une filiation permettant d'intégrer le concept de médiateur notamment ici dans son origination au concept de « **parole intermédiaire** » forgée par Flahault (1978). On s'attachera pour chaque série de travaux convoquée à retracer les lignes de forces qui se dégagent comme autant de « prêt-à-penser » qui puissent encadrer notre recherche.

Notre choix s'est d'abord orienté d'après l'impossibilité de faire l'impasse sur des grands inspireurs, nous parlons ici du groupe genevois de Roulet, et du groupe parisien de Ducrot, qui encadrent depuis plus d'une décennie tous les travaux en matière **d'articulation langagière**. Ensuite, la mise en relief de différents travaux intéresse notre position en ce qu'ils recèlent une logique qui met en valeur des aspects particuliers du problème. Notre choix en est ainsi autant partiel que partial. Les travaux concernés posent tous le problème d'une **unification possible** de l'étude des marqueurs (voir Vincent, 1993), attendu les choix théoriques qui les désunissent, et l'ambiguïté relative qui stérilisent leur comparaison dans la mesure où les perspectives envisagées s'occupent de niveaux d'articulation différents.

En raison de la triple circularité⁷ de notre modèle, nous adoptons finalement une présentation qui enchâsse les travaux selon leur degré ascendant **d'intégration de la dimension interactive**.

2. LES « MOTS DU DISCOURS » (DUCROT, 1980)

Il revient à Ducrot de patronner cette présentation, tant il est à la fois un précurseur dans le regard générique porté aux « mots » du discours⁸, un guide dans la progression théorique⁹, enfin tant l'appareil conceptuel qu'il cautionne s'articule sur le nôtre¹⁰. A ce dernier titre, Ducrot propose la distinction entre sujet parlant¹¹ et son pendant d'auditeur, locuteur/allocutaire, enfin énonciateur/destinataire. La démonstration qu'il s'applique à décrire (Ducrot et al, 1980) est que seuls les phénomènes de l'interlocution, par la mise en place d'actes illocutionnaires (voir Austin, 1962) pris en charge par les diverses « voix » que

⁷ Nous rappelons que notre modèle s'appuie sur les trois circuits 1) interénonciatif, 2) interlocutif, et 3) interactif.

⁸ L'ouvrage précisément intitulé « Les mots du discours » présente un état de la théorie repris par nombreux chercheurs, tant il présente une synthèse claire et opérative des concepts mis au point, à travers des illustrations elles aussi souvent porteuses, O. Ducrot et al, *Les mots...*, 1980, op., cit.

⁹ Cette optique découle principalement de la présentation de Garcia, qui retrace dans un chapitre de sa thèse « l'histoire du concept de connecteur dans les états successifs de la théorie de Ducrot et son équipe », et qui revêt l'avantage de rapporter l'intérêt de la théorisation autant à son résultat qu'à sa « formation ». C.Garcia, Deuxième partie, Chapitre 1, dans *Etude sémantique...*, op., cit., 54-73.

¹⁰ Ducrot pose un cadre à « trois niveaux » distinguant le « sujet parlant », auteur empirique de l'énoncé, le locuteur responsables des actes illocutoires, l'énonciateur prenant en charge l'acte véhiculé par l'énoncé. On retrouve ici, une simulation des trois circuits que nous avons défini au chapitre 1, à savoir, le circuit de l'interaction, celui de l'interlocution, l'espace de l'inter-énonciation, à ceci près que Ducrot introduira, dans sa théorie polyphonique, une pluralité de voix énonciatives que nous n'avons pour l'instant pas pris en compte. Il faut aussi noter une différence, presque une inversion symétrique entre les concepts d'énonciateur, et de locuteur, tels que nous les avons définis, avec Charaudeau, où c'est l'instance interlocutive qui convoie les images de l'instances énonciatives. (explicité p.56) O. Ducrot, *Les mots...*, op., cit., 7-56. Voir aussi O. Ducrot, *Linguisticae Investigationes*, N° spécial, SS dir. H. Parret, 1980, 517-520, et O. Ducrot, *Communications*, 32, 1980, 29-31, pour une mise en place de ce système tripartite, cité par Garcia, id., 103-110.

¹¹ à propos duquel il combat la présupposition de son unité, et ne s'inscrit ainsi que dans une perspective linguistique et non psychologique: « le concept d'énonciation dont je vais me servir n'a rien de psychologique, il n'implique même pas l'hypothèse que l'énoncé est produit par un sujet parlant », O. Ducrot et al, *Les mots...*, op., cit., p.34.

le concept de polyphonie dégage et que représentent les diverses instances d'énonciateurs/destinataires sont nécessaires à la compréhension du fonctionnement du langage. Ducrot s'attache ainsi à théoriser l'articulation discursive dans une théorie de l'argumentation (Ducrot, 1973, Ducrot et al, 1976, Ducrot, Anscombe, 1978, 1979), qui cautionne celle de **pragmatique intégrée** à la langue (voir Caron, 1989).

Les travaux de Ducrot s'attachent à décrire l'articulation en termes de « connexion ».

2.1 *L'articulation par la connexion*

On montre ici que la théorie locale de la connexion, soumise à la problématique de l'argumentation, reste ouverte à la gestion des « voix » des énonciateurs.

Le concept de **connecteur**¹², élément clef de la théorisation, s'établit comme le lieu d'opérativité du jeu de « forces » que les arguments *-présents dans l'équation canonique $P + \text{connecteur} + Q$ sous les propositions P et Q -*, servent à accomplir par la voie de leur « orientation argumentative ». C'est ainsi que le « sens » marque simultanément la « signification et la direction » (Ducrot, 1977 cité par Garcia, 1983)¹³, si bien que la connaissance du « sens » d'un connecteur revient à décrire le processus d'étirement des arguments (représentés par P et Q) vers une conclusion r , relatif à la force d'imposition de chaque argument vers l'accréditement de celle-ci. Intégré dans la cadre d'une théorie polyphonique¹⁴ de l'énonciation (Ducrot, 1984), le processus déterminant le sens du connecteur se donne en termes de « relations intersubjectives » (Caron, 1989)¹⁵, dans la mesure où chaque argument peut se confondre avec la définition d'une voix d'énonciateur vs destinataire. Ainsi dans l'exemple suivant emprunté à Ducrot (1972, 1976): « Il faisait beau, mais j'étais fatigué », l'explication du processus significatif du connecteur *mais* se sert d'un point de vue du tu, soit introduit une voix; Ducrot décrit ainsi le mouvement: « p; *tu songes* à en conclure r; il ne faut pas le faire car q »¹⁶ (1972), ou « Oui P est vrai; *tu aurais tendance* à en conclure r; il ne le faut pas car Q »¹⁷ (1976). Ici, le locuteur, conformément au jeu de voix qu'il peut mettre en place, où « l'énonciateur est au locuteur, ce que le personnage est à l'auteur » (Ducrot, 1974), introduit un destinataire potentiel.

2.2 *La visée argumentative*

On attire ici l'attention sur le traitement du caractère instructionnel de la langue, qui oblige à prendre en compte une perspective auditrice.

Les études présentées par Ducrot (Ducrot et al, 1980) où les « mots de discours »¹⁸ sont tous porteurs « d'indications » pour « le destinataire », « de manoeuvres » auxquelles il « le contraint », de « cheminements qu'il lui fait suivre », assoient l'autre versant clef de la théorie

¹² On revient au chapitre suivant sur la définition du connecteur dans le courant de la logique formelle.

¹³ « Signifier pour un énoncé c'est orienter » J.C. Anscombe, O. Ducrot, *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Mardaga, 1983, p.5, cité par Caron, *Précis...*, op., cit., p. 217.

¹⁴ La polyphonie du discours, « c'est à dire une pluralité possible d'énonciateurs à qui renvoie un énoncé », à propos de Ducrot, J. Caron, *Précis...*, op., cit., p.185.

¹⁵ Voir cependant les précisions donnés supra ici même.

¹⁶ C'est nous qui soulignons.

¹⁷ C'est nous qui soulignons.

de Ducrot, à savoir que le sens des phrases peut se donner, non comme « sens littéral », mais sous forme « d'*instructions* données à ceux qui devront **interpréter** un énoncé de la phrase »¹⁹, dans la mesure où « l'énoncé décrit son énonciation »²⁰. Dit autrement, « la phrase dit seulement ce qu'il faut faire pour découvrir le sens »²¹. Caron travaille dans la même perspective lorsqu'il essaye d'extraire « le schéma procédural » d'un marqueur (Caron, 1984, 1987), en déployant la panoplie d'instructions que son fonctionnement actualise, et reconnaissable à partir des différentes conditions d'emploi du marqueur par les usagers. La démarche est cependant légèrement différente, dans la mesure, où il ne s'agit plus de contextualiser des facteurs par le seul fait d'une logique purement argumentative (cf. Ducrot), mais d'intégrer la quasi-totalité des paramètres de l'extra-langage, qui se donnent dans des « effets de sens », comme éléments potentiellement intégrables au schéma procédural. On reviendra plus longuement sur cette conceptualisation.

2.3 *Les limites du modèle linguistique*

A ce stade, l'option strictement argumentative qu'épouse la caractéristique de la polyphonie chez Ducrot, comporte selon nous une réduction à considérer le pôle destinataire uniquement sous le versant du « à convaincre ». Mais, la théorisation de Ducrot intéresse notre projet dans le sens où l'articulation connective en termes de rapports entre les voies « énonciatives » et la projection argumentative dans le domaine de l'allocution comporte une ouverture sur la prise en compte de la constitution de la relation intersubjective. Toutefois notre optique de la médiation (Flahault, 1978, Wunenburger, 1990) décale le bénéfice de la connaissance des processus connectifs au profit de la définition fonctionnelle de l'espace intersubjectif, où le connecteur jouerait comme un espace d'arbitrage²² entre les différentes voix cautionnées par le jeu langagier des deux sujets parlants, par l'intermédiaire du jeu interlocutoire. Car, c'est l'histoire même de **l'interaction** qui décide si la force, particulière du « convaincre », soit l'esprit de polémique, anime ou non le débat intersubjectif.

Aussi, si l'on ne nie nullement les phénomènes de tensions argumentatives que tisse le discours à un niveau structurel, rapporter les relations intersubjectives (Caron, 1989) à cette seule figure s'avère réducteur, au point de résoudre l'espace de la médiation à un espace porté par la seule visée de la conclusion. La situation langagière qu'expérimente le psychologue - différente en cela du projet du linguiste - n'inspecte pas le discours d'après une direction/orientation présumée d'un genre du « qui perd, qui gagne », délimitant ainsi, au fil des mouvements argumentatifs, des lignes de démarcation fiables, sous l'accumulation des « conclusion *r* »²³. Elle propose la lecture phénoménale d'établissements locaux de bornes argumentatives, en termes **d'effets productifs au niveau du circuit interactif**, soit de

¹⁸ Il s'agit des connecteurs: mais, je trouve que, décidément, d'ailleurs.

¹⁹ C'est nous qui soulignons.

²⁰ O. Ducrot et al, *Les mots...*, op., cit., p.35.

²¹ Id., p. 17.

²² Voir supra, la définition du concept de médiateur.

²³ ... bien que la constitution de ces réseaux argumentatifs soient nécessaires à rendre compte de cette possibilité « inscrite dans la langue » de constituer « image de soi, de la personne à qui l'ont parlé » (Ducrot, 1980, Charaudeau, 1984, 1989, Mead, 1934).

construction interactive de stratégies ou tactiques²⁴ qui s'inscrivent dans l'univers fonctionnel du pratiquant (Giard, De Certeau, 1980). C'est ainsi que l'on rend à la notion d'*usage*, qui fonde le paradigme de la pragmatique, toute la liberté que conquiert celle de **l'utilisateur**. L'option développementale qui est la nôtre invite, de plus, à une certaine prudence quant à l'utilisation « plaquée » des résultats issus des perspectives argumentatives, tant l'appareil argumentatif n'est en fin de compte que relativement peu, ou différemment, développé aux âges choisis (voir Golder, 1990), au regard de potentialités infinies contenues elles dans la langue.

On se dirige ainsi vers une **lecture plus interactive** des phénomènes d'articulation.

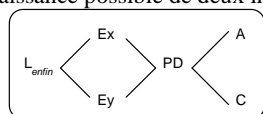
2.4 Les tendances interactives issues des travaux de Ducrot

Certains travaux, issus de la problématique connective d'Anscombe et Ducrot, opèrent déjà un glissement « masqué » vers la prise en compte des phénomènes d'interactivité. La description du « marqueur métalinguistique » *enfin* (Cadiot et al, 1985), donne un aperçu de ce décalage en faveur de l'activité réelle, dans la nécessité de considérer une nouvelle instance conceptuelle qui se dit « position discursive », et qui est une sorte « d'intermédiaire » de passage vers la prise en compte du pôle des « individus »²⁵. Ce déplacement est d'ailleurs partiellement « espéré » dans l'ouvrage des mots du discours, où Ducrot et al (1980) insistent sur l'opportunité de décrire *mais* avec une démarche opposée, en partant « des *mais* du dialogue », pour parer le « risque d'inventer des *p* et des *r* imposés par [leur] parti pris mais nullement nécessaire », « parti pris de donner à *mais* une fonction générale de connecteur »²⁶.

Chez Berrendonner, les « connecteurs pragmatiques » sont rapprochés, *-comme on l'a précédemment noté-* des « anaphores », dans la mesure où « ils seraient comparables aux connecteurs logiques, à ceci près que la relation qu'ils énoncent ne concerne pas des valeurs de vérité, mais d'autres valeurs argumentatives et/ou **interactives** » (Berrendonner, 1983). Ce déplacement instruit en particulier sur la difficulté qu'il y a à traiter de manière univoque du sens des connecteurs, tant ils opèrent sur « des objets de natures diverses », « propositions », « énonciations », « événements extra-linguistiques », ces objets « disparates » pouvant de plus être « sous-entendus », ce qui amène à prendre en compte des processus inférentiels dans le traitement des connecteurs, ce qui nous renvoie finalement à envisager leur rapport avec les

²⁴ au sens de De Certeau. « J'appelle « stratégie » le calcul des rapports de forces qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir est isolable d'un « environnement ». Elle postule un lieu susceptible d'être circonscrit comme un *propre*[...] J'appelle au contraire « tactique » un calcul qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre », Présentation de L. Giard, M. De Certeau, *L'invention du quotidien I. arts de faire.*, Nvelle éd., Gallimard, 1990, XLVI.

²⁵ C'est un concept qui, bien que forgé pour éviter justement d'avoir « recours à la notion d'individu pour la description linguistique de *enfin* » (p.238), n'en apparaît pas moins comme une instance supplétive et nécessaire à la reconnaissance possible de deux individus réels ou virtuels. Les auteurs donnent ainsi le schéma suivant:



où « Le locuteur de *enfin* met en scène deux énonciateurs (celui de X et celui de Y) qui sont reliés à une position discursive unique, occupée par deux individus différents A et C », p.237. A. Cadiot, O. Ducrot, B. Fradin, T.B. Nguyen, « *Enfin*, marqueur métalinguistique », *Journal of pragmatics*, 9, 1985, 199-239.

²⁶ Ducrot et al. situent notamment le débat quant à une catégorisation possible soit de *mais* comme interjection, soit des interjections comme comportant une valeur argumentative, O.Ducrot et al., *Les mots...*, op., cit., p.130.

mécanismes de la mémoire²⁷. Ce rapprochement entre le traitement des « connecteurs pragmatiques » et les mécanismes de stockage tombent en accord avec les remarques de Caron (1989) quant à l'oubli d'intégrer « les mots fonctionnels »²⁸ dans les modèles de mémoires sémantiques²⁹, notamment en raison de leur absence de contenu³⁰, ainsi que de leur « flexibilité sémantique »³¹.

2.5 Conclusion

Pour conclure, l'élan donné par les travaux de Ducrot, d'orientation résolument argumentative, offre une lecture sémantique où l'on considère que l'énoncé/le marqueur **déploie les instructions** qui permettent de simuler les rapports de places que la langue permet d'opérationnaliser entre les couples d'instances conceptuelles du locuteur/allocutaire, énonciateur/destinataire, en retrouvant « le sens visé par le locuteur » et « adressé à un allocutaire ». La **variabilité des rapports de places** engendrées par l'emploi du marqueur n'est en fait pas tant exploitée pour elle-même, si ce n'est à la mise au clair du fonctionnement de la langue, que pour la découverte d'une « valeur générale » pour chaque morphème pris en considération. On rejoint là, le concept fondamental d'**invariance** que nous avons théoriquement adopté (Caron, 1988). Largement imprégnées du **concept dialogique**, les études de Ducrot et al. permettent une lecture assez diversifiée des phénomènes de croisement identificatoire grâce au jeu entre les instances locutive et allocutive³². Par contre, l'enjeu de pragmatique intégrée qui préside à ce champ de recherche conduit à une impasse quant au traitement du jeu interactif entre les instances du « sujet parlant » et de « l'auditeur ».

Nous nous tournons vers les travaux de l'équipe de Roulet qui témoignent, à ce niveau d'une prise en compte explicite des phénomènes relevant du circuit interactif.

3. LES « MARQUEURS DE STRUCTURATIONS DE LA CONVERSATION » (AUCHLIN, 1981, ROULET ET AL, 1985)³³.

L'intérêt des travaux de Roulet et al (1985) est d'avoir restitué à l'articulation discursive sa part d'internationalité, soit **d'avoir conjugué les options « argumentatives »**, notamment

²⁷ Après avoir brossé le parallèle évident entre « anaphores » et « connecteurs pragmatiques » (224), où finalement les « connecteurs pragmatiques ne sont qu'un cas particulier d'anaphoriques » (236), Berrendonner suggère « qu'employer un anaphorique, ce n'est rien d'autre que marquer une énonciation comme relative à un **certain état de la mémoire.** » (231) (*c'est nous qui soulignons*), et il conclue son article par une illustration de la notion de « mémoire discursive » quant à l'utilisation des anaphores chez les sourds-muets (246). A. Berrendonner, « « Connecteurs pragmatiques » et anaphores », *Cahiers de Linguistique Française*, 5, 1983, 215-246.

²⁸ Il s'agit des « déterminants, pronoms, prépositions, conjonctions, etc... », J. Caron, *Précis...*, op., cit., p.114.

²⁹ A ce titre, Caron (1989) propose de « distinguer » une « mémoire sémantique », lieu où sont regroupés « les connaissances dont dispose le sujet », d'une « mémoire lexicale » qui prendrait en compte « les procédures d'évocation et de traitement de ces contenus », et ce dans une prise en compte des facteurs contextuels.

³⁰ Chez Gülich, les M.S.C. se qualifient aussi par « la perte de leur signification lexicale », cité par E. Roulet et al, *L'articulation...*, op., cit., p.93.

³¹ ou « ambiguïté lexicale », voir J. Caron, *Précis...*, op., cit., 116-122.

³² Voir l'analyse du marqueur enfin, où l'on évoque les situations où « l'énonciateur de X et celui de Y sont assimilés à la même personne (en général, Y est un discours possible du locuteur de enfin X) » où « l'énonciateur de X et celui de Y ne sont pas assimilés à la même personne (en général Y est un discours possible de l'interlocuteur) et où parfois on exploite des stratégies imaginaires, comme « le recours à un consensus préexistant », ou « la recherche de consensus », faisant intervenir les notions de discours intérieur, de justification préalable d'attitude... A. Cadiot et al., *Enfin, marqueur...*, op. cit.

³³ **Bon** est classé dans les M.S.C. vois supra.

en continuité avec les travaux de l'équipe de Ducrot (Ducrot, 1982, 1983, Anscombe, Ducrot, 1983), **aux exigences conversationnelles**³⁴ coordonnant le courant des sociologues américains (Goffman, 1973, 1981; Sacks, Schegloff, 1973, 1979, Brown, Levinson, 1978), avec celui des sociolinguistes ou linguistes appliqués (Sinclair, Coulthard, 1975, Stubbs, 1983, Labov, Fanshel, 1977, Henne, Rebock, 1979, Edmonson, 1981). L'intrusion de l'interlocuteur comme pôle dynamique dans la compréhension du fonctionnement langagier en situation conversationnelle, introduit un espace interactionnel qui, comme le rappelle Roulet (1985) n'est pas traité par Ducrot³⁵.

3.1 La perspective de la négociation

Le **concept de complétude** (Flahault, 1978, Auchlin, 1981)³⁶ est au coeur de cet ajustement entre point de vue argumentatif et point de vue du conversationnaliste, dans la mesure où le discours est ramené à sa seule face de **négociation**³⁷, soit tiré vers la mise d'accord. La perspective de la complétude, qui est la figure théorico/logique que les termes de **clôture** (Sacks, Schegloff, Jefferson, 1978) reprennent au niveau de son illustration discursive, revient à considérer le phénomène de « conclusion *r* » que nous évoquons précédemment, dans ses rapports au **contexte authentique**. Roulet place l'intérêt de sa recherche dans « les différents modes d'articulation (en particulier illocutoire et interactif) et les marques linguistiques de ces articulations: les connecteurs pragmatiques » (1985).

3.2 L'articulation des circuits interlocutif/énonciatif

L'intérêt porté à cette articulation se lit dans la mise à l'épreuve d'un croisement des effets de structuration possible entre les circuits interlocutoire et énonciatif, comme suit:

	un locuteur/scripteur	deux locuteurs/scripteurs
un énonciateur principal (structure d'intervention)	MONOLOGAL MONOLOGIQUE	DIALOGAL MONOLOGIQUE
deux énonciateurs principaux (structure d'échange)	MONOLOGAL DIALOGIQUE	DIALOGAL DIALOGIQUE

(D'après Roulet, *L'articulation du discours en français contemporain*, 1987, 72)

Influencé par les théories polyphoniques et tendu vers la même caducité impérative du présupposé de l'unicité du sujet parlant que Ducrot (Bakhtine, 1929, 1978, Ducrot, 1974), Roulet développe un système à trois valeurs, 1) de monophonie, 2) de polyphonie, et 3) de diaphonie. Il rend par là respectivement compte des situations prototypiques, où 1) -*monophonie*- plusieurs auteurs, par exemple plusieurs interlocuteurs font entendre « une seule voix », 2) -*polyphonie*- deux voix, celle de l'acte directeur, et celle de l'acte subordonné, sont

³⁴ « La dernière partie de l'ouvrage [L'articulation du discours en français contemporain] est consacré à l'étude des stratégies interactionnelles, interactives et interprétatives mises en oeuvre par les interlocuteurs [...] dans une perspective qui tente d'intégrer les approches argumentatives et conversationnelles », E. Roulet et al., *L'articulation...*, op., cit., 5.

³⁵ Le courant de Ducrot « ne s'intéresse pas à la macrostructure du discours (c'est ainsi que l'on ne trouvera pas chez Ducrot et Anscombe d'analyse d'échanges authentiques », Id., 4.

³⁶ Roulet conjugue « la complétude interactionnelle » que représente « la satisfaction de la contrainte de double accord » qui fonde la clôture de la négociation, et « la complétude interactive » qui se donne comme la qualité de saturation suffisante des propositions, initiatives, réactives, contres, quant à leur clarté, et à leur justification. cette seconde complétude touche au rituel conversationnel tel qu'il est défini par Schegloff, 1980, Ibid., 15-23..

³⁷ « Nous développons une conception du discours comme négociation », Ibid. p.5.

attribuables à deux auteurs différents, 3) *-diaphonie-* deux voix, celle de l'énonciateur et celle du destinataire sont actualisées par le locuteur. La structuration est traduite dans un modèle de cohérence sur la base d'une « hiérarchie fonctionnelle » (« modèle hiérarchique et fonctionnel » d'analyse de la conversation Roulet et al., 1985, Moeschler, 1985, 1989, , voir Kerbrat-Orecchioni, 1990, pour une présentation³⁸), inspirée par Sapir et Pike (voir Roulet, 1974), où l'effet verbal est à reconsidérer dans ses phénomènes de « complétude interactive et interactionnelle ». Il y a, en fait, interpénétration, dans le modèle proposé, des « structures hiérarchiques et polyphoniques » du discours. Autrement dit, **l'interlocuteur intervient comme juge** quant aux qualités de complétude du discours proposé par le locuteur, et ce, sur deux plans. Au premier plan figure la possibilité de poursuivre une discussion grâce à des paliers d'accord selon « une contrainte du double accord » où la reconnaissance de celui-ci doit être négociée -fonction interactionnelle- (voir Rémi-Giraud, 1987, 1988, Crawl, 1992). Au second plan, la résolution d'ambiguïté que recèle peu ou prou toute énonciation, nécessite parfois l'ouverture de « négociations secondaires » (Roulet, 1985), « séquences latérales » (Jefferson, 1972), sans l'appui d'ajustement desquelles le discours ne peut se poursuivre que sur des « malentendus »³⁹. C'est d'ailleurs dans ce sens que l'on peut comprendre la formule que la « conversation avance *au risque* du malentendu »⁴⁰ (Trognon, Brassac, 1992).

3.3 Les différentes marques d'articulation

Au profit de ces deux niveaux, maints auteurs (école américaine d'analyse des conversations quotidienne⁴¹), ont mis en évidence l'existence et la spécificité fonctionnelle - *pauses, hésitations, reformulations, ratification, évaluation...*⁴²-, de certaines marques. Roulet, pour sa part, (Roulet et al, 1985) les étudie sous deux versants selon qu'elles sont rattachables, 1) aux « contraintes communicatives », assurant « la bonne transmission du message » (Goodwin, 1981) ou 2) aux « contraintes rituelles » déterminées par « le respect de la face des interlocuteurs » (Goffman, 1981). Les « connecteurs pragmatiques », traces discursives de ces phénomènes divers, sont répartis en trois classes en fonction du type et du niveau d'articulation. On trouve 1) les marqueurs métadiscursifs⁴³ (d'après Schegloff, 1980),

³⁸ Le modèle « hiérarchique » hérité d'une esquisse de Sinclair et Coulthard (1975), et inspiré de l'école de Birmingham (Sinclair, Coulthard, Brazil, Montgomery, Stibbs etc.), se compose de cinq rangs: l'interaction, la séquence, l'échange, l'intervention, et l'acte de langage.

³⁹ « il est impossible de déterminer a priori la quantité d'informations, l'ampleur des arguments et la précision des indications illocutoires suffisantes pour garantir la complétude interactive. Celle-ci ne peut être définie que par rapport à l'interlocuteur dans une situation de communication donnée », E. Roulet et al., *L'articulation...*, op., cit., 17.

⁴⁰ C'est nous qui soulignons.

⁴¹ Voir Ghiglione et Blanchet (1991), pour une présentation de ce courant regroupant « l'interactionnisme symbolique » (Mead, Goffman, Schutz, Bachman), « l'ethnographie de la communication » (Hymes, Winkin), « l'ethnométhodologie des conversations quotidiennes » (Garfinkel, Schegloff, Sachs, Jefferson). R. Ghiglione, A. Blanchet, *Analyse de...*, op., cit., 17-25. Voir aussi Kerbrat-Orecchioni (1990), pour une présentation des « différents courants interactionnistes », à propos duquel elle parle non de « champ » ou de « domaine » mais de « mouvance » (55). C. Kerbrat-Orecchioni, *Les interactions...*, op., cit., 55-73.

⁴² cf. « phrases interrompues et recommencées, pauses, hésitations » (Goodwin, 1981, Gülich, 1986, Viollet, 1986, Coste, 1986), « problème de formulation » (Garfinkel, Sachs, 1970, Antos, 1982), « Reformulation paraphrastique » (Gülich, Kotschi, 1983, Kotschi, 1986), « reprises » (Schegloff, Jefferson, Sachs, 1977), « répartition des tours » (Jefferson, Schenkein, 1978, Schegloff, 1982, Crawl, 1992), « ratification » (Goffman, 1981, Rémi-Giraud, 1987, 1988), « régulation de la parole, évaluation » (Gülich, 1986, Crawl, Gormati, 1992)...

⁴³ Roulet et al (1985) laissent de côté les « marqueurs de fonction illocutoire [...] comme « *s'il vous plaît* ou *je vous réponds* qui sont intégrés dans l'acte directeur d'une intervention car ils ont fait l'objet de nombreuses descriptions en français », E. Roulet et al, *L'articulation...*, op., cit., 85.

2) les marqueurs de structuration de la conversation (d'après Auchlin, 1981), et 3) les connecteurs interactifs.

Nous présentons, en suivant, ces classes de marqueurs, dans un rapport économique à l'utilisation théorico-pratique que l'on peut en faire, où c'est la classe des M.S.C. qui retient le plus notre attention.

3.3.1 Les marqueurs métadiscursifs

La notion de **marqueur métadiscursif** renvoie, à la suite des travaux de Schegloff, à « une forme de marqueur [...] qui occupe une place particulière dans la structure de l'intervention », à savoir les « pré-pré », préliminaires de préliminaires, qui actualisent des séquences, parfois longues et négociables, de préparation vers la mise en route de l'échange véritable. Roulet ne retient, pour sa part, dans cette classe que les formes de dénomination d'une activité illocutoire, que le pré-pré expose préalablement, telle: *j'ai une question à vous poser*, contractant à la fois « l'annonce » (Rehbein, 1982), et explicitement « la spécification illocutoire »⁴⁴. L'annonce, mode possible d'atténuation, est entendue dans son sens **interactif** où l'interlocuteur « croit que l'action annoncée sera le cas dans un temps ultérieur », et où sa fonction se réalise justement par « l'attente de l'information annoncée » (Heringer; 1977, cité par Roulet); elle s'étaye sur « des manifestations d'égards » propre à ménager l'autre quant à une action de « menace relative » de sa face.

3.3.2 Les M.S.C.

Les **marqueurs de structuration de la conversation** (M.S.C.)⁴⁵ se regroupent dans une classe hétérogène, qui comprend aussi bien des marques, peu ou prou dépourvu de leur contenu lexical (Gülich, 1970), comme: « *alors, ben, pis, bon, voilà, quoi, oui, mais, non mais* », « certaines marques non segmentales, comme le temps des verbes », « certaines pauses marquées par un silence, ou une marque d'hésitation (*heu*) », des locutions, comme « bon alors, alors voilà »...etc⁴⁶. Cette classe se caractérise hypothétiquement par les deux fonctions suivantes: 1) les MSC permettent d'assurer le développement continu du discours tout en donnant des indications minimales relatives à l'état structurel du discours, et 2) ils opèrent au plan de l'activité énonciative, et non des contenus⁴⁷.

A propos de ces caractéristiques fonctionnelles, Roulet réfère d'une part, à **l'enjeu** associé à la présentation de son discours comme continu (Flahaut, 1978, Auchlin, 1981),

⁴⁴ Roulet rapproche sa classe de métadiscursifs de celle des « annonces pré-fixées », (« pré-fixed announcements ») de Rehbein (1982), en ce qu'elle comporte des éléments dont le contenu est suffisant à « organiser thématiquement » la suite, Id., 87.

⁴⁵ Ils sont présentés comme les héritiers des « Gliederungssignale » (signaux de structuration) Gülich (1970), se caractérisant par une perte de leur signification lexicale, et par leur capacité d'organiser le discours comme un « tout », en marquant les clôtures et ouvertures d'unités plus petites. Leur absence en langue écrite est pour Roulet, à la base des diverses appellations, dont ils ont fait l'objet: « marques de ponctuation orale » (Bronckart et Schneuwly, 1985), « appuis du discours » Deloffre, 1955, Luzzati, 1982, « lubrifiants discursifs » Edmonson et House, 1981). Ibid., 93-94.

⁴⁶ Et cela ne représente que les catégories sur lesquelles Roulet se penche, écartant la classe des R.A.D. (Settekorn, 1977), celles des « connecteurs phatiques » (Davoine, 1980, 1981. Ibid., 94-95.

⁴⁷ Ici deux tests servent à étayer cette hypothèse: celui 1) du non enchâssement -« il a dit que bon ben il ne viendrait pas » est impossible-, celui 2) du non déplacement - « alors- vous avez une carte d'identité?, ne peut se substituer à « vous avez une carte d'identité alors? ». Ibid., 95-96.

d'autre part, aux rapports qui les lient avec les « **affects** » **du locuteur**, dans la valeur exclamative de certains M.S.C., à rapporter à une fonction générale d'expression (Banfield, 1973, cité par Roulet, 1985). Mais, sa démonstration cautionnera surtout une typologie où les MSC peuvent fournir différentes indications quant à l'articulation hiérarchique du discours, en terme d'enchaînement, global, ou local, rétroactif, ou proactif, de rapports linéaires, ou décrochés, de décrochements ascendants ou descendants. Finalement 1) lubrification, et 2) affection du discours sont laissées de côté.

La classe n'est ensuite exploitée qu'à travers une description au cas par cas, des différentes fonctions rattachables aux MSC, soit le raccrochement, le décrochement, la linéarisation par rapport au plan de l'intervention⁴⁸. Le MSC peut jouer comme justification de l'énonciation sur laquelle il porte, soit articuler « des constituants en rapport monologique », comme apparaît « en tête d'intervention initiative, ou réactive », soit marquer une liaison des cotextes dialogaux. « A cet inventaire » s'ajoutent « les ouvertures absolues », cas de MSC comme *au fait, à propos, oui mais j'y pense*, qu'Auchlin (1981) catégorise dans les « sans indexation du niveau de textualisation », et qui sont les « laissés pour compte » du système de classification, car « ils ne se rattachent les uns aux autres par aucun lien fonctionnel ou thématique définissable dans l'état actuel de la recherche »⁴⁹, au même titre que les « *bon + pause* », ou les « *heu* », qui peuvent marquer des transitions, des clôtures ménageant des ouvertures d'échange, des « préparations d'interventions » « envisageant le risque de perdre la parole », et à propos desquels Roulet invite à « une étude approfondie »⁵⁰.

3.3.3 Les interactifs

Les **connecteurs interactifs**, « marquent la relation entre un ou des constituant(s) subordonné(s) (acte, intervention, échange), et l'acte directeur d'une intervention ». Cette définition, en parfait accord avec une modélisation hiérarchique et fonctionnelle, apparaît même à ce titre **tautologique**. La classification s'appuie sur une étude des propriétés syntaxiques, notamment au regard de la diversité des catégories grammaticales d'appartenance de connecteurs interactifs⁵¹, et des propriétés pragmatiques, réparties en trois classes: 1) celle des arguments à acte directeur, 2) celle de contre-argument à acte directeur, et 3) celle de subordination rétroactive. Bien que Roulet consacre la plus large part à ces connecteurs, on ne s'étendra pas davantage sur les différentes catégories analysées: 1) les argumentatifs, 2) les contre-argumentatifs, 3) les consécutifs, 4) les réévaluatifs, auxquelles

⁴⁸ *Rappel*: L'intervention est constituée par l'ensemble des paroles d'un seul locuteur. C'est une unité monologique, mais qui « pour Roulet, (...) mérite (...) une attention toute particulière, car étant à la jointure du monologique et du dialogal », C. K. Orecchioni, *Les interactions...*, T1, op., cit., 225.

⁴⁹ Ibid., 110.

⁵⁰ Il invite à l'étude des pauses, et des types d'enchaînement entre échanges du plus haut niveau dans la conversation », Ibid., 111.

⁵¹ conjonction de coordination (*car*), de subordination (*parce que*), locutions *adverbiales (en effet)*, Ibid.

renvoient d'ailleurs de nombreux travaux⁵², et qui se trouve actualisées dans toutes les analyses proposées dans le cadre de ce modèle (Moeschler, Trognon, Rétornaz).

3.4 Conclusion

L'étude des différentes marques d'articulation discursive offre l'opportunité de situer le champ procédural du marqueur en fonction des attributs du modèle d'analyse de la conversation (Roulet et al., 1985, Moeschler, 1985, 1989). Il subsiste cependant des lacunes quant à une clarification fonctionnelle qui dépasse le seul point de vue classificatoire. La classe des M.S.C. offre comme on l'a vu le témoignage d'une hétérogénéité, et d'une problématique de liaison de l'aspect dialogal et monologal au niveau de l'intervention qui réclame un approfondissement.

Enfin, la clarté n'est pas encore véritablement acquise dans un modèle de la complétude, en ce qui concerne la gestion des phénomènes interactifs. On évoquera alors pour terminer une catégorie particulière des interactifs, qui ouvre une déviance productive, à partir des investigations de Roulet.

Rebaptisant les « connecteurs réévaluatifs » (Roulet et al, 1985), en « connecteurs reformulatifs » (1987), Roulet rejoint le champ de recherche fouillé par Gülich et Kotschi, qui intègre une nouvelle dimension dans la prise en compte de l'inter-action, par l'intermédiaire d'un circuit particulier réalisé par l'action de dire, à savoir la **formulation** (Antos, 1982). Pour Roulet, les fonctions des connecteurs reformulatifs, -comme *en fait, au fond, après tout, finalement, ou en tout cas-*, se cumulent sous les deux ordres de « la subordination rétroactive »⁵³, et du « changement de perspective énonciative »⁵⁴, et contribuent à comprendre les phénomènes de « complétude interactive » dans une approche « moins argumentative »⁵⁵. Pour Gülich et Kotschi la fonction générale des « reformulatifs » est explicitée à l'intérieur d'un graphe **d'organisation du discours**, déplaçant le champ de la recherche dans une **perspective textuelle**. Nous investissons, en suivant, cette nouvelle perspective de recherche.

⁵² Voir Les Cahiers de Linguistique française, « Connecteurs pragmatiques et structure du discours, 5, 1983; Les Cahiers de Linguistique Française, « Nouvelles approches des connecteurs argumentatifs, temporels et reformulatifs », 8, 1987; C. Rossari, « De fait, en fait, en réalité: trois marqueurs aux emplois inclusifs », *Verbum*, N°3, P.U. Nancy, 1992.

⁵³ cf. le versant de structure hiérarchique et fonctionnel.

⁵⁴ cf. l'intégration des phénomènes de polyphonie.

⁵⁵ Roulet argumente en raison, premièrement, de la part belle qui est faite, dans la décennie précédente à l'étude de marqueurs interactifs « qui marquent une relation interactive de type argumentative (Ducrot et al, 1980, CLF 5, TLQ 4, Roulet et al, 1985, RQL 15/1), et deuxièmement de « la rareté des descriptions qui contrastent avec la fréquence élevée des reformulatifs », sur la nécessité de compléter, et de donner un cadre structurant à des études « ponctuelle, tentatives » (Danjoux-Flahaux, 1980, 1982, Schelling, 1982, Jayez, 1983, Charolles, 1984, Cadiot et al, 1985, Anscombe, 1987). E. Roulet, « Complétude interactive et connecteurs reformulatifs », *Cahiers de Linguistique Française*, 8, 1987, 116 et 117.

4. LES « MARQUEURS DE REFORMULATIONS PARAPHRASTIQUES » (GÜLICH ET KOTSCHI, 1983, KOTSCHI, 1986)⁵⁶

L'intérêt des travaux sur les « marqueurs de reformulations » apparaît évidente si l'on veut bien déplacer le focus, géographiquement de Genève à l'**Allemagne**⁵⁷, et théoriquement de l'interactivité, à l'**activité de composition de texte** (Isenberg, 1976), champ connexe des travaux anglo-saxon et français sur la planification textuelle (Hayes, Flower, 1980, Van Dijk Kintsch, 1983, Bronckart et al, 1985, Schneuwly, 1984)⁵⁸. Mais que l'on ne s'y trompe pas, les aspects interactifs restent intégrés dans les préoccupations majeures des auteurs. Sous l'égide de Franck (1980), un rapprochement s'opère entre la « théorie des actes de langage » et l'« analyse conversationnelle », où « l'illocutoire » recouvre trois aspects: « a) l'aspect illocutoire proprement dit (« classique »), b) l'aspect de l'organisation conversationnelle et c) les aspects stratégiques de l'interaction dans la constitution des relations sociales »⁵⁹.

4.1 *Le statut de la paraphrase*

Le concept actionnel de **paraphrase**, proche du « rephrasage » et de la « correction » est donné comme un **élément prototypique** de la catégorie des « actes de composition textuelle » et les « reformulatifs » sont à ce titre étudiés comme **éléments phares** dans la compréhension des actes compositionnels. Placé sous l'égide « allemande » des théories de l'action (voir Bange, 1992, pour une revue), de l'agir communicationnel (Habermas, 1981), la reformulation est envisagée comme « une technique faisant partie de la « méthodologie » des interactants. Aussi, l'étude se déploie sur la reconnaissance des segments X, et Y, et de la relation sémantique qui les relie *-quant aux positions symétriques d'énoncé-source -pour X- et d'énoncé-reformulateur ou doublon -pour Y- traduit par la formule canonique XrY-*, dans la perspective de « reconstruire les activités conversationnelles des interlocuteurs »⁶⁰.

4.2 *Des instructions aux objectifs d'actions*

On retrouve ici une conception instructionnelle du discours (Ducrot et al., 1980, Caron, 1984, 1987, 1989): « le « travail » spécifique de l'interlocuteur, signalé en général par un marqueur qui est la **trace de ce travail** [...] fonctionne en même temps comme une sorte d'**instruction** destinée à l'interlocuteur » (Gülich, Kotschi, 1987⁶¹). Mais, ici, le système instructionnel, rapporté aux suggestions théoriques de Motsch/Viehweger (1981) et au modèle

⁵⁶ **Non, bon et oui**, qui seront étudiés dans notre partie expérimentale, sont classés chez Gülich et Kotschi parmi les « reformulatifs », tout en pouvant assumer d'autres fonctions.

⁵⁷ Voir P.Bange, *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Hatier/Didier, 1992, pour une présentation regroupée d'auteurs allemands.

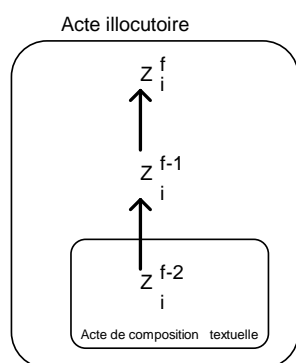
⁵⁸ On trouvera dans Passerault, 1991, une présentation synthétique des courants de planification textuelle, envisagé dans les rapports qu'entretient la ponctuation écrite avec 1) les « processus linéarisation », 2) la « structuration du texte en parties », 3) « l'accomplissement de l'activité de planification ». On évoquera supra, les rapprochements potentiels à opérer entre « ponctuation écrite, et ponctuation dans les discours oraux (Saint-Pierre, Vadnais, 1992, Vincent, 1993). J.M. Passerault, « La ponctuation recherches en psychologie du langage », *Pratiques*, 70, 1991, 85-104.

⁵⁹ E. Gülich, T.Kotschi, « Les actes de reformulation dans la conversation La dame de caluire », P. Bange, *L'analyse des interactions verbales. La dame de Caluire. Une consultation*, Berne, P.Lang, 1987, 15-81.

⁶⁰ Id., p.65.

⁶¹ Ibid. p.66.

de Motsch et Patch (1986,1987)⁶², est reconsidéré à la lumière « des composantes caractéristiques » de toute **action**⁶³, qui se déploient en 1) développement d'un plan d'action avec son but, 2) l'exécution des activités, 3) le contrôle de l'accord entre le but de l'action et le résultat de l'action (Motsch/Patch, 1987, cf. Bange, 1992). Si bien qu'au rang de l'action, l'acte verbal de composition textuelle se distingue de l'acte illocutoire, et il est même le seul des cinq sortes d'actes mis au point par Motsch et Patch (1987⁶⁴), à ne point « présupposer l'existence préalable d'un acte illocutoire » pour fonctionner (Gülich, Kotschi, 1987). De plus, la structure actionnelle repose sur une « hiérarchisation » des **objectifs** (Motsch et Patch, 1986)⁶⁵, telle que « la possibilité d'atteindre « l'objectif fondamental » [(Motsch et Patch, 1986)] d'un acte illocutoire est [...] liée à la condition préalable que l'interlocuteur *reconnaisse* et *accepte* l'intention du locuteur »⁶⁶ (Gülich, Kotschi, 1987). L'acte illocutoire est composé **d'actes de rangs inférieurs** si l'on veut, pour répondre aux objectifs successifs et hiérarchisés⁶⁷, en termes de logique d'action. L'acte de composition textuelle est un acte subordonné qui sert à atteindre un sous objectif. On rendra compte des étapes de l'analyse par l'emprunt du schéma commenté -à droite- suivant:



(D'après Gülich, Kotschi, 1987, p.27)

« Pour atteindre ces objectifs fondamentaux (Zfi), le locuteur doit d'abord atteindre un objectif hiérarchiquement subordonné Z f-1i, à savoir « l'interlocuteur veut également que l'objectif Zi soit atteint ». Et pour que Zf-1i puisse être atteint, il est nécessaire que le locuteur atteigne d'abord un objectif hiérarchiquement subordonné à ce dernier, Z f-2i, à savoir « l'interlocuteur comprend quel est l'objectif que le locuteur poursuit »[...] Les actes de composition textuelle sont en rapport avec la tâche d'assurer la réalisation de l'objectif (doublement) subordonné Zf-2i⁶⁸.

4.3 Des caractéristiques fonctionnelles à l'interactivité des marques

L'étude de la reformulation, conduit à relever plusieurs caractéristiques types, ordonnant « l'hétérogénéité » de la classe des marqueurs verbaux, dont certains sont « plus ou

⁶² Voir une présentation du modèle Motsch/Pasch 1987, comme « essai de synthèse entre Grice et Searle », chez P. Bange, *Analyse conversationnelle...*, op., cit., 156-166.

⁶³ « Les énoncés verbaux sont des actions d'une personne, c'est à dire des activités à l'aide desquelles la personne en question poursuit une (ou plusieurs) intention(s). Ces intentions se rapportent à une réaction d'un récepteur qui maîtrise la langue utilisée » (p.16) W. Motsch, R.Patsch, « *Illokutive Handlungen* », in W. Motsch (Hg), 1987, 11-79, cité par P. Bange, Id.,156.

⁶⁴ Motsch et Patsch distinguent « cinq sortes (au moins) d'actions verbales » (Id., 18). On trouve a) les actes illocutoires, b) les actes perlocutoires, c) les actes verbaux qui s'occupent de la « superstructure » du texte, d) les actes verbaux déterminés par la nature dialogale d'un texte, e) les actes verbaux de composition textuelle (25), E. Gülich, T. Kotschi, *Les actes de...*, op., cit.

⁶⁵ Les auteurs décomposent l'acte illocutoire en (a) l'énonciation, (b) l'intention d'atteindre un objectif donné, (c) les conditions permettant d'atteindre cet objectif, (d) les conséquences qui peuvent advenir à la suite de l'objectif atteint (Motsch et Patsch, 1986, 17), cité en note, par E. Gülich et T. Kotschi, Id., 27.

⁶⁶ Ibid.

⁶⁷ Motsch et Patsch distinguent les actes illocutoires « subsidiaires » et les actes illocutoires « dominants », et Gülich et Kotschi renvoie cette partition à celle de Roulet, entre actes directeurs et actes subordonnés. Ibid., note 12, p.28,

⁶⁸ Les auteurs précisent qu'ils ont choisis la formule « en rapport » parce qu'ils supposent que les actes de composition peuvent remplir d'autres fonctions, comme par exemple, le ménagement de la face (Gülich, Kotschi, 1986), Ibid. 27-29.

moins réservés à la reformulation paraphrastique », comme *c'est-à-dire*⁶⁹, et qui, pour ceux qui contiennent des traits sémantiques⁷⁰, apparaissent parfois comme prototypique de certaines classes, outre la caractéristique générale de « prédication d'identité » (Mortureux, 1982), qui permet au marqueur de reformulation de rapprocher deux entités sémantiques. C'est ainsi que « *c'est-à-dire* est un marqueur type de la paraphrase, *non* un marqueur typique de la correction »⁷¹. Le fonctionnement de la reformulation dépend aussi du « rapport d'équivalence » établi entre les deux énoncés sources et doublons, selon des critères quantitatifs de valuation, « forte », « faible », et/ou qualitatif, « d'expansion, », de « réduction », ou « de variation ». L'intérêt d'une telle nomenclature, dont dépend la nature du marqueur, réside dans l'effet « perlocutoire », « dialogal » subordonné qui se dessine sous les cinq sous-catégories de paraphrases entrevues. On reproduit ici le tableau des auteurs:

expansion	réduction	variation
explication définitoire	dénomination	
exemplification	résumé	

(Gülich, Kotschi, *Les actes de reformulation dans la consultation, La dame de Caluire, p.40*)

Nous nommons ici « effet perlocutoire, dialogal », le retour de l'auditeur attendu par le locuteur, et que l'intrusion de la paraphrase signale, au sens fort d'un signal. Car il ne s'agit plus, comme dans le cadre interlocutif, d'un règlement de l'illocution sur les images construites d'un allocutaire, mais bien, d'une coordination (Lewis, 1969) des actions réciproques (Weber, 1987, voir Bange, 1992), des « pratiquants » de l'inter-action. On débouche ainsi sur l'exploitation des « aspects interactifs » de l'acte de reformulation, vue par les auteurs, par l'intermédiaire des modes de réactions effectivement joués dans le discours.

Gülich et Kotschi notent des phénomènes de « ratification émise par l'auditeur à la suite de l'énoncé-reformulateur », d'ailleurs « éventuellement demandée par le locuteur » à l'aide d'un R.A.D.⁷². (Settekorn, 1977), comme *hein*, voir l'étirement de l'espace « inter-répliques »⁷³ libéré pour un complément d'information, qui se détecte par un dysfonctionnement du « tour de parole » (Sacks, Schegloff, Jefferson, 1974), un déplacement des « régulateurs » de types *hm*, *mhm*, *ouais* (Erickson, Shultz, 1982, voir Bange, 1992). Cette inter-activité témoigne du « mécanisme de coordination », qui « réalisé dans l'alternance des locuteurs [...] n'est pas seulement un mécanisme formel, mais aussi le lieu de la négociation du sens des énoncés dans les tours de paroles successifs » (Foppa, 1984, cité par Bange, 1992).

⁶⁹ les auteurs donnent les exemples suivants d'expressions: « en d'autres termes, cela veut dire, je m'explique, c'est ce qu'on appelle », et de morphèmes: « alors, non, ah, hein, eh bien, ah ben, bon, enfin, disons, donc, etc., Ibid., p.45.

⁷⁰ Une remarque intéressante est donnée à propos du rapport d'inversion proportionnelle possible entre la reconnaissance de la « relation sémantique » entre les deux énoncés source et doublon, et valeur plus ou moins « forte » ou « faible » du marqueur en regard de sa relative lexicalité.

⁷¹ Ibid., p.46.

⁷² R.A.D. = Recherche d'approbation discursive.

⁷³ appelés « gaps », ou « switching pauses » (Feldstein, 1972). Voir C. Kerbrat-Orecchioni, 1990, « Le système des tours de parole », *Les Interactions...*, op., cit., 159-192.

4.4 Conclusion

Le concept de « réciprocité », galvaudée, à notre sens, dans ses attaches ambiguës à la notion d'intersubjectivité⁷⁴, gagne, replacée ici dans le paradigme de l'action une force que les pragmaticiens comme Austin ont su considérée dans la notion d'actes « perlocutionnaires » (Austin, 1962, Motsch, Patch, 1987), alors que le courant de pragmatique intégrée (Ducrot, 1980, Caron, 1984, 1989), tiré vers l'objet langue s'est peu à peu décalé des caractéristiques actionnelles de ces phénomènes. L'avantage d'une lecture de la « reformulation » telle que la pratique Gülich et Kotschi, s'exploite dans la reconsidération de « l'espace de réalisation des sujets⁷⁵ » définit par Flahault (1978), à l'intérieur d'un espace de « co-construction des cognitions » (Trognon, Rétornaz, 1989). Adopter le point de vue de la coordination des actions, par l'intermédiaire de la reformulation, c'est intégrer le « rephrasage » (Gülich, Kotschi, 1987) dans une dynamique interactive de « circulation d'insignes⁷⁶ dans le tissu discursif » (Flahault, 1978), où l'enchaînement conversationnel (Trognon, Brassac, 1992) s'analyse « en terme de continuité ou de discontinuité discursive »⁷⁷ (Flahault, 1978), que rendent justement les « marques » « d'articulation discursives » (Flahault, 1978, Roulet, 1985), que sont les M.R.P..

Mais, on peut, à ce titre évoquer toutes sortes de marques comme « les formes d'achèvements de l'inachevé » (Grunig, 1984, Grunig, Gülich, 1986) ou de « gestion de l'interruption » (Viollet, 1986, Coste, 1986)⁷⁸ ainsi que toutes les formes de « régulation » (Caron, 1983, De Gaulmyn, 1987, 1988), voire des formes de contrôles métadiscursives, comme « les procédés d'évaluation ou [certains] commentaire métadiscursifs » (Gardes-Madray, 1984, Gülich, 1986), visant à « la progression discursive », ou à sa « variation » (Flahault, 1978). Nous choisissons ici les travaux qui portent sur les régulateurs verbaux (De Gaulmyn, 1987, 1988), en ce qu'ils illustrent la partie « d'accrochage » au « tout » conversationnel que doivent réaliser les sujets pour « prendre *part* à une conversation », cet accrochage pouvant tout aussi bien relever de la contradiction, que de l'accord⁷⁹ dans la mesure, où « l'appui » sur le « système discursif commun » est préservé (Flahault, 1978)⁸⁰.

⁷⁴ Voir infra, Chapitre 2.

⁷⁵ La notion d'espace de réalisation des sujets, ERS, peut être circonscrite comme cela: c'est « ce qui permet à des individus, dès lors qu'ils sont constitués en sujets, de maintenir et d'entretenir le sentiment de leur existence à travers des médiations qui viennent nécessairement l'étoffer en un moi », cf. F.Flahaault, La parole intermédiaire, Seuil, Paris, 1978, p.158.

⁷⁶ Flahault définit ainsi: « L'insigne [...] est porteur de la demande d'être reconnu fondé à occuper la place d'où l'on parle, ou d'où l'on croit parler » (p.226), et il instruit conséquemment que « la production de l'« insigne » ne peut se faire qu'en fonction du discours institué dans la situation de parole présente: discours qui, dès lors, est appelé à faire médiation entre les participants et donc à constituer pour eux le discours dominant; ou alors l'insigne rebelle doit tenter de se faire valoir lui-même comme discours dominant ». (p.148), F.Flahaault, Id..

⁷⁷ Les « discontinuités énonciatives » mises en évidence par Trognon, illustrent elles-aussi ces phénomènes « d'accrochage » à un « tout » (voir supra), où, la totalité est ici considéré dans l'additionnement de deux temporalités, A.Trognon, « Discontinuités énonciatives, temps de la pensée, et temps de l'interaction », in Temps et discours, SS. la dir. H. Parret, P.U. Louvain, 1993, 65-85.

⁷⁸ Voir la revue linguistique DRLAV, Paroles inachevées, N°34/35, 1986.

⁷⁹ Voir à propos des notions d'accord et de désaccord, « la mise en question des assertions » (106-115), dans A. Trognon, « La négociation du sens dans l'interaction », dans Inter-actions, L'interaction, actualités de la recherche et enjeux didactiques, Coll. Didactique des Textes, Université de Metz, ss. dir.J.F. Halté, 1993, 91-120.

⁸⁰ Cf. Flahault, Id., p.149. Voir aussi, en illustration du phénomène de « système discursif », l'exemple « coupable » d'analyse d'une séquence interactive, où un protagoniste se situe en position d'hétérogénéité au discours dominant, ce qui

Nous exposerons donc les travaux lyonnais de De Gaulmyn.

5. LES REGULATEURS VERBAUX (DE GAULMYN, 1987)

Notre intérêt au champ d'étude de De Gaulmyn, qui s'étend en fait de la reformulation (De Gaulmyn, 1987a, 1987b), à la « régulation » (De Gaulmyn, 1987c), vient ici du déplacement qui s'opère en faveur du « récepteur », puisque l'analyse glisse de la nécessité de coordonner la « continuité de l'interaction engagée avec l'autre », et « la continuité de son propre discours », à la prise en compte **du rôle de participation du « récepteur » dans le suivi** qu'il accorde aux formulations du locuteur⁸¹. Directement ombiliqué au travail des Sa vocaux⁸² (Rittaud-Hutinet, 1986, 1987) qui participent de la mise en route de l'histoire conversationnelle, soit d'une recherche de sympathie, où « les locuteurs entrent en contact », « prennent les premières mesures [...] sondent les résistances, les lignes de fracture, les connaissances, les goûts l'un de l'autre »⁸³, les « régulateurs verbaux » prennent, eux, en charge « la structuration des échanges », dans la mesure où il assument une « fonction de contrôle », qui découle de l'état de « vigilance » du récepteur⁸⁴.

On mettra l'accent sur la classification opérée par De Gaulmyn (1987), et les propriétés caractéristiques des régulateurs.

5.1 La classification

La classification des « régulateurs verbaux » s'articule sur plusieurs critères qui n'épuisent pas hélas « l'ambiguïté »⁸⁵ des marqueurs. Au niveau de leur description formelle, l'auteur différencie a) pour le niveau méta-discursif 1) l'enregistrement, 2) l'évaluation positive, et b) pour le niveau discursif, 3) la répétition en écho, 4) la collaboration à l'énoncé. Contribuant, tant à la ponctuation des « articulations discursives », qu'aux « mouvements argumentatifs », ils « amplifient » et « signalent la structuration » du discours, si bien qu'on peut considérer qu'ils sont les probables « traces d'opérations de compréhension et de stockage en mémoire chez l'auditeur ». Une perspective de traitement « cognitiviste » est ici ouverte qui rappelle les phénomènes de « repêchage mnésique » associés aux connecteurs anaphoriques (Berrendonner, 1987). De Gaulmyn insiste d'ailleurs sur le marquage de

occasionne « des réactions de rejet ou au moins des manifestations d'incompréhension », quant à l'impossible assimilation « du corps étranger », Ibid., 210-216.

⁸¹ Ce champ est partagé avec d'autres auteurs: Kerbrat-Orecchioni renvoie à: Goffman, 1974, Schegloff, 1982, André-Larochebouvy, 1984, Duncan et Fiske, 1985, Cosnier, 1987, Bublitz, 1988. C. Kerbrat-Orecchioni, *Les interactions...*, op. cit., note 16, 19.

⁸² Les « Sa vocaux » forment une classe qui regroupe des phénomènes comme « la labilité, la durée, l'intensité, les hauteurs mélodiques »; « leurs traits acoustiques sont puisés dans les éléments traditionnellement classés comme constitutifs des segments [ou] supra-segments ». Rittaud-Hutinet définit les Sa vocaux (Sa = signifiant), en comparaison avec les Signifiants verbaux (Sa verbaux): « qui sont des outils linguistiques au même titre [...] en ce sens qu'ils ont une signification propre, un signifié (Sé), [...] qu'ils entrent dans les constituants du sens pragmatique de l'énonciation, [...] ne sont pas redondants par rapports aux sa verbaux, [...] et apparaissent « avec un sens précis et unique ». C. Rittaud-Hutinet, « Les signes vocaux de la communauté énonciative », ss. dir.J.Cosnier, C. Kerbrat-Orecchioni, *Décrire la conversation* 1987, 270-271.

⁸³ Id. 270.

⁸⁴ De Gaulmyn prend soin de s'écarter du terme de « pilotage » que Cosnier emploie pour qualifier le « back-channel ». M.M. De Gaulmyn, « Les régulateurs verbaux, le contrôle des récepteurs, *Décrire...*, op. cit., 213.

⁸⁵ « Je n'ai pas dissimulé l'ambiguïté qui caractérise les régulateurs, ambiguïté que l'interprétation résout cependant pour beaucoup de cas », Id., 220.

« pauses **syntactiques et logiques** du discours » à différencier des « pauses d'élaboration, les recherches et les ratés de l'émission »⁸⁶. Ainsi, l'interlocuteur joue le rôle d'un collaborateur à la structuration du texte, au point que les marques qu'il émet en position d'auditeur, reviennent au discours, en guise de manifestation de l'ordre de sa « cohérence⁸⁷ ». D'ailleurs, « l'interprétation [...] concordante ou discordante » avec l'intention du locuteur, installe le « régulateur » dans un position d'objet transitionnel (Winnicott), dans la mesure où « il y a passage d'un tour de parole à un autre lorsque les deux interlocuteurs s'accordent pour réaliser la transition »⁸⁸. Or, tel qu'il se présente dans une course, le passage du témoin ne peut s'effectuer qu'en des lieux manifestant leur « accroche » au phénomène de « cohérence textuelle », soit, à l'intrusion possible de toutes les formes de valuation de l'accord à la contradiction⁸⁹ (Flahault, 1978). De là découle, toute une panoplie de l'accord, à la réticence en passant par la réserve, que De Gaulmyn synthétise dans le tableau que nous reproduisons ci-dessous:

Valeurs/ fonction	+	-	+/-
	ratification accord approbation	réticence doute désaccord	réserve enregistrement sans ratification
(+): le récepteur dit au locuteur de continuer			
(-): le récepteur signale qu'il a l'intention de parler			

(De Gaulmyn, *Les régulateurs verbaux, le contrôle des récepteurs*, 1987, p.218.)

5.2 Les propriétés

Les « propriétés contextuelles » des « régulateurs verbaux » sont dégagées, en fonction 1) des rapports avec le discours de l'autre, 2) de leur surimposition, 3) de leur émission au sein d'une pause, 4) de leur correspondance avec l'articulation discursive 5) de leur relation au débit du locuteur, 6) de leur position en début ou à la fin du développement thématique, ou argumentatif.

L'esquisse d'étude de De Gaulmyn, déplaçant la position de l'interlocuteur « juge » de complétude interactionnelle (Roulet et al, 1985), vers celle de contrôle plus proche des perspectives de planification textuelle, s'éloigne du point de vue du linguiste pour investir celui de l'ethologue⁹⁰, et il est vrai que la **richesse des effets** potentiellement recueillis se fonde dans une classification démultipliée. Apprendre, par exemple qu'un régulateur comme « oui » ou « hm », qualifiés de « régulateurs neutres », « sanctionnent l'acte d'énonciation », alors qu'un régulateur plus marqué comme « c'est vrai », « tend à sanctionner à la fois le contenu de l'énoncé et l'énonciation qui l'a produit »⁹¹, ne s'écarte pas du point de vue de Rémi-Giraud (1988), qui théorise, à la suite de Roulet (Roulet et al, 1985), la double face des

⁸⁶ De Gaulmyn, « *Les régulateurs...* », op., cit., 210.

⁸⁷ La classe des M.S.C. et celle des régulateurs se recouvrent ici dans la cohésion du système monologique et dialogal.

⁸⁸ Id., 211.

⁸⁹ « Les régulateurs qui signalent le désir qu'a le récepteur de prendre la parole peuvent donc être des marques d'approbation ou être d'ailleurs des marques de désapprobation et désaccord », Ibid., 218.

⁹⁰ De Gaulmyn parle de « l'incursion d'une linguiste sur le terrain de l'ethologue [qui] contribue à multiplier les critères -donc les valeurs reconnues aux unités- et à compliquer les classements », Ibid., 221.

⁹¹ Ibid.

fonctions interactionnelles dans le dialogue, que sont la fonction de contenu et celle de reconnaissance⁹². Par contre, insister sur la fonction d'hybride, par rapport à un modèle d'opposition brut entre contenu et reconnaissance (Rémi-Giraud), *-reprise de la dichotomie classique entre contenu et relation (Garcia, Watzalwik, Kerbrat)-*, d'un régulateur, qui cumule, à la fois « l'enregistrement de l'opinion », et « sa critique »⁹³, module la simple application d'une « prise en compte du contenu », et introduit au coeur même de l'opération de ratification (Goofman, 1981), une **perspective modale**⁹⁴.

5.3 Conclusion

Le champ de la régulation verbale (Caron, 1983, Cosnier, 1987, De Gaulmyn, 1987), bloqué entre la cohérence restrictive d'un cadre théorique et l'approche qualitative d'effets diversifiés jouxte la problématique de la modalisation, de la modulation, et a du mal à trouver une voie/voix. Et pourtant il faut bien rendre compte théoriquement du rapport entre un phénomène aussi banal que « l'accélération d'un discours » qui se produit par un chevauchement pressant des régulateurs sur le discours de l'autre, et la circulation des insignes (Flahault, 1978). Dès lors que l'on abandonne « le nettoyage des corpus » (De Gaulmyn, 1987, Chabrol, 1991), ce qui caractérise l'avancée actuelle vers une prise en compte grandissante des phénomènes d'interaction, on ne peut que se heurter à ce parcours des « lieux d'inscription de la subjectivité », tracé en 1980 par Kerbrat-Orecchioni⁹⁵, et moyennant l'abandon du « primat du locuteur » conduire une visée d'explication des phénomènes régulateurs à l'exploitation de la richesse que recèlent ces traces, en terme de « synchronisation interactionnelle » (Condon, 1974, Kendon, 1978, cité par Kerbrat-Orecchioni, 1990).

Les travaux que nous aborderons en suivant représentent, à ce titre, un approfondissement autour de l'analyse circonstanciée des « back-channels » (Yngve, 1970, Duncan, 1972, Laforest, 1992).

6. LE BACK-CHANNEL (LAFOREST, 1992)

Parce qu'ils représentent, à la fois, des publications récentes, regorgeant entre autres des références cités plus amont, parce qu'ils investissent de manière plus synthétique la perspective lyonnaise esquissée par De Gaulmyn dans des travaux de plus grande ampleur, parce qu'ils se rapprochent de notre appropriation du discours comme lieu de trace, et cautionne une visée ethnométhodologie, les travaux canadiens (Laforest, 1992, 1993, Vincent, 1988, 1993), président au final de ce parcours. Nous présenterons deux études focalisées sur des marqueurs particuliers: 1) les back-channels (Laforest, 1992).et 2) les ponctuants de la langue (Vincent, 1993). Leur moins grande diffusion dans les textes actuels en Français nous a aussi conduits à « déposer » un peu plus de matière informative, avant de se l'approprier.

⁹² Reprendre l'article et inclure une note.

⁹³ Effet signalé pour le rire, à propos d'un terme mal venu, comme « propre » appliqué à « une fille bien habillée », qui « signale à la fois qu'elle enregistre l'opinion [...] comme significative et qu'elle la critique », Ibid.

⁹⁴ Voir au chapitre suivant le court-circuitage des pragmaticiens quant à la fonction modale des connecteurs.

⁹⁵ C. Kerbrat-Orecchioni, De la subjectivité dans le langage, A. Colin, 1980.

Moins connu sans doute que le groupe lyonnais (Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, 1987, 1988), le groupe canadien⁹⁶ réunis autour de Vincent⁹⁷ exploite deux corpus d'entrevues sociolinguistiques⁹⁸, recueillis selon les principes de Labov (1966, 1972, 1976): 1) celui de Sankoff-Cedergren, élaboré en 1971 (voir Sankoff et al, 1976, Sankoff, Lessard, Nguyen, 1978, Laberge, 1977, Tibault, 1993), à partir duquel Vincent (1993⁹⁹) propose une synthèse récente, et 2) le corpus Montréal 1984 (Vincent, 1989 à 1995, Thibault, Vincent, 1988, 1989, Laforest, 1992, 1993, Dubois, 1993), qui a servi de base à la recherche de Laforest (1992¹⁰⁰).

6.1 Historique du back-channel

Laforest (1992) propose un historique du back-channel, « notion dont le statut reste encore aujourd'hui mal assuré »¹⁰¹, depuis le concept jugé peu opératoire de fonction phatique (Malinowski, 1923, Jakobson, 1952) jusqu'à la dénomination conservée de back-channel (Yngve, 1970, Duncan, 1972, Laforest, 1992), que l'on peut traduire par « signaux d'écoute ». Le tableau ci-dessous en rend compte:

AUTEURS	ANNÉE	APPELLATION UTILISÉE
Malinowski	1923	<i>Phatic communion</i>
Fries	1952	<i>Conventional signals of continuous attention</i>
Verplanck	1955	<i>Reinforcement</i>
Jacobson	1960	<i>Fonction phatique</i>
Kanfer, Mc Breaty	1962	<i>Minimal reinforcement</i>
Greenspoon	1962	<i>Verbal conditioning</i>
Kendon	1967	<i>Accompaniment signals</i>
Dittman, Llewellyn	1967	<i>Listener responses</i>
Yngve	1970	<i>Back-channel</i>
Sachs	1971	<i>Continuer</i> (porte uniquement sur l'emploi de uh huh)
Shenkein	1972	<i>Aucune</i> (porte uniquement sur l'emploi de heheh)
Duncan	1972	<i>Auditor back-channel</i>
Schegloff	1982	<i>Continuer</i>
Blau	1986	<i>Back-channel</i>
Bublitz	1988	<i>Hearer signal et miror speaker contribution</i>

(D'après Laforest, *Le back-channel en situation d'entrevue, 1992, 30*)

⁹⁶ Nous remercions F. Duval qui nous a communiqué tout au long de notre recherche documentation et bibliographie afférente, et sans laquelle sans doute, ce courant n'aurait pu être exploité.

⁹⁷ Ce groupe de chercheurs réunis à l'université de Montréal réunit principalement P. Thibault, D. Vincent, D. Sankoff, W. Kemp. Cf. M.Laforest, *Le back-channel en situation d'entrevue*, Québec, CIRAL, coll. « Recherches sociolinguistiques », 36.

⁹⁸ Ces entrevues se composent de deux parties, l'enquête proprement dite succédant un questionnaire plus ouvert. Dans le corpus de Sankoff-Cedergren, 1971, « la première partie consiste en des questions portant sur la situation sociale de l'informateur: âge, état civil, scolarité, etc. », tandis que l'enquête porte sur l'actualité, le mode de vie, les expériences », cf. Vincent, (1993, p. 37, voir note supra). Pour le corpus de Montréal 84, on aborde d'abord « les sujets de la résidence, de l'occupation, de la scolarité et de la langue », et ensuite « les goûts, les habitudes de consommation », cf. Laforest (1992, *Le back-channel...*, op., cit., 37).

⁹⁹ D. Vincent, *Les ponctuants de la langue et autres mots du discours*, Québec, Nuit blanche éditeur, coll. Langue et pratiques discursives.

¹⁰⁰ M. Laforest, *Le back-channel...*, op., cit.

¹⁰¹ M.Laforest, *Le back-channel...*, op., cit., 14.

Ancré sur deux sources indirectes, orientant chacune sur « l'impossibilité de ne pas communiquer » (Watzlawick et al, 1975), que constitue pour la première et plus pratique, le courant des « psychothérapeutes behavioristes »¹⁰², pour la seconde et plus théorique, les travaux de Birdwhistell¹⁰³, et les chercheurs réunis autour de l'école de Palo-Alto¹⁰⁴, l'origine du concept est dû aux recherches d'un grammairien, Fries (1952), qui testa, dans des conversations téléphoniques, l'hypothèse selon laquelle « les signaux conventionnels d'attention au discours continu » sont « commandés comme réponse » « caractéristique de l'auditeur » à « un type particulier d'énoncé » dans des « situations d'énonciation particulière », où l'auditeur est en quelque sorte « entraîné par une affirmation (statement) du locuteur »¹⁰⁵. On ne détaillera pas ici l'épopée scientifique du concept, mais il fallait cependant rappeler que les travaux les plus évoqués en France, à savoir ceux de Yngve (1970) et de Duncan (1972) trouvent là leur assise¹⁰⁶.

On retient cependant ici **l'instabilité terminologique** qui trahit une difficulté progressive de la théorisation, où les taxonomies hésitent parfois entre **la forme et la fonction**.

6.2 De la taxinomie de Duncan à une classification formelle

Laforest exploite une taxinomie disponible chez Duncan, puis Duncan et Fiske, (Duncan, 1972, 1973, 1974, Duncan, Fiske, 1977, Duncan, Fiske et al, 1985), répartissant les back-channels en 5 classes comme suit:

a) les backs-channels verbaux, avec 1) le **Hm hm**, témoignage d'attention et de compréhension par excellence (dégagée par Fries, 1952 et Kendon, 1967), 2) la **complétion**, que l'on peut traduire par achèvement en français¹⁰⁷, où l'auditeur complète un énoncé commencé par le locuteur 3) les **Demandes de clarification**, 4) Les **Brèves reformulations**¹⁰⁸, où l'auditeur au lieu de compléter, reformule en quelques mots,

et,

b) les backs-channels visuels, 5) **Hochements de têtes**, équivalent gestuel (regards, sourires etc.) de la classe 1.

On s'aperçoit à ce stade que le seul phénomène de back-channel suffit à recouper différents axes de recherche, comme ceux de la reformulation (Gülich et Kotschi, 1983,

¹⁰² Le premier groupe s'illustre à « prouver par une série d'études (entre autres Verplanck, 1955, Salzinger, Pisoni, 1986, Greenspoon, 1962, Kanfer, Mc Breaty, 1962) que le comportement non verbal du thérapeute et les signaux d'écoute tels que « humhum » influencent directement le contenu du discours du patient ». Id. 16.

¹⁰³ et ceux d'E. Goffman qui est un élève de Birdwhistell.

¹⁰⁴ Cf. A. Shefen, psychiatre de l'école de Palo-Alto, pionnier dans « la recherche sur le comportement global des locuteurs dans une conversation », cf. un travail collectif, réunissant Bateson, Birdwhistell, Brosin, Fromm-reichman, Hockett et Mc. Quown, -« The Natural History of an Interview »-, entrepris en 1956, d'après un entretien entre G. Bateson et une jeune femme dont on trouve des extraits dans Birdwhistell (1970), « A kinesic-linguistic exercise: The cigarette scene », et Bateson, (1971), « Communication », trad. Franç. dans Y. Winkin (éd), La nouvelle communication, Seuil, Paris, 1981, respectivement 160-190 et 115-144.

¹⁰⁵ Laforest, Le back-channel..., op., cit., 17.

¹⁰⁶ Pour le détail, voir Laforest, chapitre 1, « Le phénomène du back-channel », Id., 13-34.

¹⁰⁷ A ne pas confondre avec le terme de l'école genevoise, de « complétude », d'après une note de l'auteur, Id., 26. Cette classe correspond au domaine travaillé par Grunig, Gülich, Viollet, Coste, Maingueneau..., DRAVL, Paroles..., 1986, op., cit.

¹⁰⁸ Rapproché par l'auteur de la classe de la complétion, cette classe s'approche des travaux de Gülich et Kotschi (1983, 1986, 1987), sur la « reformulation paraphrastique », et sur les « procédés d'évaluation et de commentaires métadiscursifs comme stratégies interactives » de Kotschi, (1986), Cahiers de linguistique Française, 7, 207-229.

1986), de l'inachèvement (Grunig, Gülich, Viollet, Coste, 1986), mais aussi, lorsque Duncan et Fiske (1977), à la suite de Yngve (1970) entrevoient la possibilité de prendre en compte le *back back-channel*, le recouvrement avec la notion d'échange réparateur subordonné (Goffman, Roulet et al, 1985)¹⁰⁹, ce qui traduit un manque certain de synthèse théorique¹¹⁰. Une distinction émise par Bublitz (1988) entre la notion de Yngve « avoir le plancher » et celle de Goffman « tenir la scène », en ce qu'elles recèlent des circuits d'insignes différents, à savoir 1) mener le jeu conversationnel, être le meneur, contribuer à imposer un discours dominant (Flahault, 1978) soit être en « position haute » (Garcia, 1982, Kerbrat-Orecchioni, 1987, 1988), et 2) avoir la parole, capitaliser l'espace du dit (Chabrol, Camus-Malavergne, 1989, Croll, Gormati, 1992), est à ce titre parlante¹¹¹.

Face à cette « mouvance » qui s'est traduit par un élargissement du dimensionnement de la classe des back-channels depuis les années 70 (Laforest, 1992), Laforest tente de cerner **l'utilité d'un tel regroupement**. Elle utilise une axiomatique ethnométhodologique en trois objectifs, que sont 1) la classification, 2) la mise en évidence des facteurs d'influence sur l'émission, 3) une étude de distribution fonctionnelle, rapportée bien évidemment à la localité de son corpus. Sa classification formelle s'étend sur 9 familles: 1) humhum, 2) oui/non, 3) Ok 4) métaquestions, 5) rires, 6) répétitions-écho, 7) complétions, 8) reformulations, 9) interjections/exclamations.

Nous ne nous étendrons pas sur ces distinctions, mais nous nous centrerons sur la définition des « back-channels ».

6.3 Définition « des » deux back-channel simple et complexe

Pour définir le back-channel, Laforest distinguera le back-channel simple qui:

*ne constitue pas un mouvement (ni discursif, ni interactif¹¹²) d'un échange
n'est pas pris en compte par le locuteur
est supprimable
est souvent articulé assez faiblement
peut être paraphrasé par « je pourrais prendre la parole ici mais je ne le fais
pas parce que je sais ou je crois que tu n'as pas terminé ton tour »*

On notera que l'utilisation des verbes « pouvoir, savoir et croire » dans la glose envisagé du back-channel restitue la part de complexe modal qu'il convient à leur fonctionnalité¹¹³.

Le back-channel complexe est quant à lui un signal qui:

*constitue un mouvement interactif (mais non discursif) d'un échange
peut être (mais n'est pas forcément) pris en compte par le locuteur
est supprimable (avec la prise en compte s'il y en a une)
est souvent articulé assez faiblement*

¹⁰⁹ Laforest, *Le back-channel...*, op., cit., 29.

¹¹⁰ L'auteur évoque différentes positions de chercheurs (Schegloff, 1982, Bublitz, 1988) qui contestent des regroupements inopérants entre des contributions de types finalement assez différents. Id.

¹¹¹ Ibid.

¹¹² Laforest oppose ainsi les mouvements discursif et interactif: « Pour moi, la possibilité de retirer la contribution sans affecter la cohérence de l'ensemble sert de ligne de partage entre mouvement interactif et mouvement discursif, bien que le statut d'un certain nombre de contributions reste impossible à déterminer », Ibid., 95.

¹¹³ Voir dans notre précédent chapitre la comparaison entre le traitement des connecteurs en logique formelle et en pragmatique.

peut être paraphraser par « je ne prends la parole ici que pour dire que je veux ou que je préfère que tu continues de parler ».

On notera le glissement d'un fonctionnement modal vers un fonctionnement plus « interactionnel » (cf. point 1), entre les back-channel simple et complexe.

Les instances conceptuelles, tant celles de Bublitz (1988) que celles de Laforest (19992) témoignent d'une différence notable à notre modèle conceptuel, dans la mesure où chez Bublitz, le locuteur se confond avec le sujet parlant, alors que chez Laforest, il conserve « son sens symbolique » d'auteur des « contributions qui font progresser la conversation sur les plans thématiques, discursifs et/ou informatif »¹¹⁴. Enfin, chez les deux auteurs, la notion d'allocutaire se confond avec celle d'auditeur, si bien que le back-channel, considéré comme une activité rétroactive, n'est finalement aucunement intégrable dans les circuits que l'on a nommé inter-énonciatif, et interlocutif. On notera aussi que seule une étude bi-disciplinaire qui intègre des composantes intonationnelles (voir Fontaney, 1987, Morel, Riolland, 1991 par exemple¹¹⁵) est capable de rendre compte avec fiabilité du troisième trait définitoire pour les deux catégories de back-channel.

Pour finir les back-channel, définis comme « des vecteurs de la progression interactive de la conversation »¹¹⁶ sont fonctionnellement distingués en trois classes, d'après les travaux de Bublitz (1988¹¹⁷), par ordre ascendant de la **force** du signal¹¹⁸, 1) la fonction d'« accusé réception », 2) la fonction de « support » (par réadoption de la position du locuteur ou par expression d'attitude), et 3) la fonction « de relance »¹¹⁹. Enfin, « une fonction indéterminable réunit les signaux dont il est impossible de dire s'ils servent à accuser réception ou à appuyer les propos du locuteur »¹²⁰. On rejoint ici, par l'intermédiaire du concept de « force » le champ d'étude de la « prise en charge » (Caron, 1989, Caron-Pargue, 1992, Coirier, 1990), et/ou de la « force illocutoire » (Vanderveken, 1988). On retient encore l'écueil relatif de la classification dans la constitution d'une classe « divers » et donc un peu « fourre-tout ».

Nous évoquerons, à présent, le rapprochement qu'opère Laforest entre le back-channel et le tour de parole, en ce qu'il intéresse notre traitement du lieu transitionnel.

¹¹⁴ Ibid., 93.

¹¹⁵ Vincent(1993), voir supra, s'est elle inspiré d'un courant d'étude sur la prosodie (Coulthard, Brazil, 1980, Faure, 1970, Léon, 1971, Rossi, 1981) pour caractériser le niveau d'intervention des ponctuants. D. Vincent, Les ponctuants..., op., cit., 36.

¹¹⁶ Ibid., 192.

¹¹⁷ Bublitz distingue la fonction « prendre note », proche de celle d'« enregistrement » de De Gaulmyn (1987), et celle de « prendre position », qui est l'expression réactive d'un jugement, d'une évaluation, ou d'une attitude émotive. Ces fonctions se traduisent chez Laforest, respectivement par l'accusé réception, et le support, qui pour ce dernier est détaillé chez Bublitz, en 6 activités a) de « reproduction » avec 1) réadoption, 2) répétition, 3) évaluation/déclaration d'attitude, 4) paraphrase, et b) d'« anticipation » avec 5) complétion, 6) supplément, ce qui correspond à la classification de Laforest (voir supra). d'après Laforest, Ibid., 138139. Voir aussi W. Bublitz, Supportive Fellow-Speakers and Cooperative Conversations, Amsterdam, John Benjamins.

¹¹⁸ C'est à dire que « tout signal de relance ou de support peut être remplacé par un signal à fonction d'accusé réception », Ibid., 194.

¹¹⁹ Cette partition fonctionnelle respecte le cadre de l'entrevue sociolinguistique, et l'auteur envisage que le back-channel peut prendre d'autres fonctions dans d'autres type d'interactions, comme elle considère que la « relance » est peut-être caractéristique de la situation particulière de l'entrevue, Ibid., 198-200.

¹²⁰ Ibid., 193.

6.4 *Le back-channel face au tour de parole*

On ne s'étendra pas sur les diverses hypothèses testées par l'auteur¹²¹, mais on rappellera seulement que Laforest ci tente de **dégager « le statut du back-channel par rapport au tour de parole »**, ce qui retient notre attention quant à la remise en cause possible du statut central du tour de parole, couplé à la notion fortement reconnue de « paire adjacente » (Sachs, Schegloff, Jefferson, 1974), tant la surimposition du back-channel introduit du bruit dans cette supposée « alternance »¹²². Pour nous l'intérêt de cette épreuve théorique réside dans l'ouverture qu'elle cautionne vers une déstabilisation éventuelle de cette croyance partagée par les interactionnistes, les pragmaticiens, que tout se joue dans une **sorte de schème de la clôture** (cf. Roulet et al., 1985). Tant qu'un système aussi automatique, inconscient, transparent d'intrusion de « euh », de « hum »...etc. ne sera pas théoriquement élucidé au lieu de l'imposition d'un répertoire vague et intuitif (Laforest, 1992), et sans nier le statut préférentiel d'une occurrence « de réponse informative à une question » où se joue la règle de Levinson (1983) « essaie d'éviter les actions non-préférentielles » (Bange, 1992), on ne saura comprendre et intégrer conceptuellement, le statut des répliques non-préférentielles (voir Bange, 1992¹²³). Le statut d'une réplique imprévisible, au sens de la thèse de « l'imprévisibilité et de la constructibilité de la conversation » (Trognon, Brassac, 1992) doit être théoriquement défini au nom d'une analyse de l'événementialité (Quéré, 1987, 1990) de l'ajustement mutuel (Clark, Murphy, 1982) et non en simple terme d'« incongruité » à la règle préférentielle (Levinson, 1993).

La position de Laforest est un peu différente de la nôtre. L'auteur rapporte les controverses qui opposent les chercheurs (Gooffman, 1981, 1987, Cosnier, 1988, Blau, 1986) sur la considération du statut du back-channel comme tour de parole¹²⁴, et se résout à considérer, en regard de l'ensemble catégoriel qui caractérise les productions de back-channel, et selon les données de Schegloff (1968¹²⁵), que seul le « cotexte de production, c'est à dire la prise en compte de la construction proprement interactionnelle des interventions, peut déterminer le statut d'une émission voco-verbale »¹²⁶. Posant après Goodwin (1981) qu'aucune définition satisfaisante du tour de parole ne s'admet actuellement, Laforest se range sur le concept goffmanien de « mouvement », définition jugée plus

¹²¹ On laisse notamment de côté ici la corrélation entre la loquacité du locuteur et le taux d'émission, ou la qualité des back-channels, le rapport entre forme du back-channel et sa fonction.

¹²² On rappelle que cette alternance structurelle est renforcée par une étude en terme symétrique telle que Sachs la pratique, opposant, dans ses *Lectures* (inédites), -le couple question, réponse, salutation/salutation, goodbye/goodbye, reproche/excuse, offre/acceptation, compliment/acception *vs* refus, requête/acceptation *vs* ajournement *vs* refus, H. Sachs, *Lecture 1*, April, 1972, Dans P. Bange, *Analyse...*, 1992, op., cit., 40. Voir par exemple sur « Le réglage de l'alternance », C. Kerbrat-Orecchioni, *Les interactions...*, Chapitre 3, 1990, op., cit., 159-192

¹²³ Les répliques non-préférentielles d'une question sont: l'affirmation d'ignorance, le refus de répondre, la mise en doute des présuppositions ou de la sincérité de la question », Id., 41.

¹²⁴ Gooffman (1981, 1987) est partisan du non, car ces « signaux de retour » de sympathie n'occupent pas le devant de la scène. Cosnier (1988), de même entend que si l'on considère les « humhum » comme tour, alors, même les hochements et sourires en sont, ce qui est difficile à soutenir. Pour Blau (1988), le back-channel est un tour de parole, même s'il est un tour minimal. Le groupe de Genève considère aussi le back-channel comme une intervention réactive. Laforest, *Le back-channel...*, op., cit., 1992, 60-61.

¹²⁵ « Le statut du tour au sens plein d'acte conversationnel n'a rien à voir avec la longueur et la forme de l'énoncé produit, et un simple « humhum » peut très bien dans certains cas constituer un tour, servant par exemple, de réponse à une question », Laforest à propos de Schegloff (1968), Ibid. 61.

¹²⁶ Ibid.

« fonctionnelle que formelle », ce qui réimpose « la force du concept « de paire adjacente », « mainte fois démontrée »(sic¹²⁷).

6.5 Conclusion

L'étude du back-channel a permis de montrer que la seule prise en compte des « signaux d'écoute » croise le champ de préoccupation de tous les travaux antérieurement présentés. Ce champ opératoire au plan interactionnel, n'en dispose pas moins à une lecture plus énonciative, ou interlocutoire du phénomène. On peut dire que la théorie de l'enchaînement conversationnel (Trognon, Brassac, 1992) propose en ce sens une relecture de la notion de « relance » au niveau de l'imbrication logique des propriétés des actes de langages sur le circuit de l'interlocution (Ghiglione, Trognon, 1993). Le fonctionnement de la « relance » peut offrir si l'on veut bien dépasser le point de vue des simples rôles (Bublitz, 1988, Laforest, 1992), une avancée dans la compréhension de l'imbrication des trois circuits de l'échange -interénonciatif, interlocutif, interactif-. La définition qui en est donnée de « sanction de l'incomplétude interactive » (Laforest, 1992), peut être un point de départ heuristique à l'explication de ces élans de l'auditeur à vouloir récupérer dans le dit, « des glissements de propos », « des ratages de développements » des « abrègements de réponses » (Laforest, 1992). L'écho au seul phénomène interactif ne peut en effet justifier la complexité de l'usage de ces signaux, dès lors que l'on considère l'écoute comme un phénomène automatique non passif soit directement lié à la cognition du sujet. La simple mention discursive de *You know* (Holmes, 1986¹²⁸) permet d'ailleurs à Holmes d'opposer des modalités fonctionnelles féminines vs masculines (voir aussi Irigaray, 1985) dans l'usage de la formule, ce qui impose une lecture de l'appropriation subjective des marqueurs à relier à la constitution de l'E.R.S. (Flahault, 1978). Le statut intriqué du back-channel et du tour de parole invite, cependant, comme dans le perspective articulatoire de Roulet à réfléchir sur le croisement des effets dialogaux et monologaux, soit à relancer le débat.

Nous laissons là, pour l'instant le débat, et exploitons à présent les perspectives sociolinguistiques développées par Vincent (1993).

7. LES PONCTUANTS DE LA LANGUE (VINCENT, 1993)

Vincent (1993) situe l'avènement de l'étude systématique des particules discursives dans les années 70, à l'entrecroisement des courants presque tous brossés ci-dessus, à savoir Gülich, en Allemagne, qui fait « figure de pionnière en décrivant les signaux de structuration »¹²⁹, Anscombe et Ducrot, Roulet, à Genève, Shiffrin à Philadelphie, et elle

¹²⁷ Ibid., 63.

¹²⁸ L'auteur examine, par delà la diversité des appellations consacrées (« verbal filler », Brown, 1977), « softening connective », Crystal, Davy, 1975, « cajoler », Edmonson, 1981, « compromiser », James, 1983, « hedge » (Lakoff, 1975, Brown, Levinson, 1978, « conversational graser » (Wong-Fillmore, 1976), la distribution fonctionnelle de l'expression *you know* dans le discours spontané chez l'homme et la femme, comparativement. malgré l'indifférenciation quantitative dans la production, ils trouvent des contrastes intéressants dans la plupart des emplois féminins ou masculins. J. Holmes, « Functions of *you know* in women's and men's speech », *Lang. Soc.*, U.S.A., 1986, Cambridge University Press 15, 1-22.

¹²⁹ D. Vincent, *Les ponctuants...*, op., cit., 17.

même à Montréal¹³⁰. Tous concourent à « l'analyse non syntaxique de phénomènes discursifs »¹³¹, à « une méthodologie empirique adaptée », enfin, à l'« acception des principes interactionnels comme parties intégrantes du discours »¹³². Pour la partie sociolinguistique de Vincent, l'étude s'ancre sur les données de « la grammaire variationniste », qui bien qu'aujourd'hui abandonnée¹³³, s'est en quelque sorte déguisée en programme pragmatique de puis Morris (1938), où le contexte se fait roi.

7.1 Une méthodologie variationniste

Le point de vue, qui guide la méthodologie de Vincent, est que seul l'oubli de la signification du mot, déjà contenu dans la désémantisation de certaines particules¹³⁴ introduites en contexte comme *Hosti*, ou *là*, peut conduire à infiltrer convenablement son panel fonctionnel. D'autre part, la notion de « ponctuant » qu'elle présente constitue uniquement « le point de convergence » des trajectoires de « formes combien différentes » que constitue « l'histoire fonctionnelle propre » d'un mot. Aussi le programme consiste à partir d'un recueil de données considérables, à rechercher et à formaliser les « caractéristiques » pour ces particules discursives « de façon à les rendre représentatives d'un rôle » dont on peut ensuite « observer le fonctionnement » en un groupe qui en tire sa « cohérence ». La perspective très « exploratoire », s'associe à une forme de « minutie » à travers « l'analyse détaillée des facteurs influençant l'émission » des ponctuants.

Le but poursuivi par Vincent s'apparente à celui de Roulet (Roulet et al, 1985) dans une tentative de « cerner les différents niveaux constitutifs du discours par le biais des mots-outils qui le servent ». Cependant, la démarche est inversée, puisque ici le modèle se construit au fur et à mesure de la connaissance des marqueurs, et non à l'intégration des fonctions des traces discursives à un modèle -hiérarchique et fonctionnel- préétabli. Aussi c'est à l'observation et à la détermination ensuite des « relations entre les énoncés ou les syntagmes délimités par une particule discursive » que ressort la découverte d'une fonction de la particule dans le discours. Les ponctuants sont donc « empiriquement » étudiés, mais avec une « méthodologie stricte », se répartissant en 1) repérage des ponctuants, 2) codification du contexte discursif environnant, 3) codification du type de discours et d'interaction. C'est dans une perspective sociolinguistique que Vincent délimitera « les contextes d'équivalence et les contraintes

¹³⁰ « *Les ponctuants de la langue* représente l'aboutissement d'une recherche de doctorat en sociolinguistique réalisée de 1978 à 1983 », Id.

¹³¹ Voir pour un courant « opposé » l'étude de C. Blanche-Benveniste, « Syntaxe, choix de lexique, et lieux de bafouillage », *DRLAV*, 36-37, 1987, 123-157, qui défend « l'idée qu'un modèle syntaxique adéquat devrait permettre d'intégrer ces phénomènes », le bafouillage décrit étant à rapprocher de l'opération générale de la formulation (Antos, 1982). L'auteur a rencontré chez Garret (1980) et Levelt (1983) des suggestions allant aussi dans ce sens (p.123).

¹³² Rappel: nous avons pour notre part introduit une distinction entre le courant de Ducrot et celui de Roulet, dans la mesure où la perspective argumentative ne rend justement pas compte pour nous de la dimension proprement interactionnelle.

¹³³ L'estompage de la « grammaire variationniste » est parallèle « à l'acceptation, chez les chercheurs, de la non-supériorité des formes dites standards sur les formes non standard », Vincent, *Les ponctuants...*, op., cit., 23.

¹³⁴ Vincent se sert du terme « particule discursive » comme d'un générique, qui englobe: les marqueurs d'interaction (Martirena, 1973), particule pragmatique (Schegloff, 1982), signal sociocentrique (Duncan, 1972), *Abtönungspartikel* (Weydt, 1969), *hedge* (Lakoff, 1975) *Gliederungssignale* (Gülich, 1970) », la liste n'étant pas exhaustive, conformément à la note 2. de l'auteur. Id., 43-44.

discursives et sociales qui pèsent sur eux », en décrivant, non seulement leur « forme », mais « l'environnement dans lequel ils apparaissent »¹³⁵.

Notre approche expérimentale est très proche de celle de Vincent.

7.2 *Différenciation des particules discursives*

Les particules discursives, qui « s'éloignent de leur rôle grammatical et de leur contenu sémantique original pour jouer un rôle à un autre niveau de l'organisation de la langue »¹³⁶, sont repérées quant à trois catégories au regard de « leur rôle dans l'acte d'énonciation ». Il s'agit : 1) des marqueurs d'interaction, 2) des marqueurs de structuration, et 3) des marqueurs de prosodie (qui incluent les ponctuants). Les marqueurs prosodiques sont différenciés en ce qu'ils ne remplissent aucune fonction, ni interactive, ni discursive, mais surenchérisse « l'intonème du syntagme prosodique qu'ils marquent ». Déplorant « le manque de consensus dans l'utilisation des termes et des concepts » sous-tendants les études portant sur les marqueurs d'interaction (Sacks, Schegloff, Jefferson, Ervin-Tripp, Duncan, Yngve), l'impossibilité d'une « vue d'ensemble du discursif », reliée à « la difficulté de mettre en relation ou d'opposer les prémisses qui sont à la base de chacune de ces études », Vincent propose d'intégrer les marqueurs d'interaction à une fonction liée « à une étape de l'interaction », ce qui l'amène à distinguer dichotomiquement le pôle du locuteur, et celui de l'allocutaire¹³⁷. La position évoquée ici est en désaccord avec le courant actuellement engagé vers la prise en compte des phénomènes de co-construction, car chez Vincent, les rôles sont définis en terme d'**appartenance** à l'un ou l'autre, locuteur ou allocutaire, la perspective intersubjective n'apparaissant qu'au niveau du résultat en terme de maintien de l'ordre communicationnel¹³⁸. Mis à part cette remarque qui intéresse notre position, on ne s'étendra pas davantage sur la caractérisation des deux premières classes, qui n'apportent rien de nouveau.

7.3 *Définition des ponctuants du discours*

La première remarque tient au manque d'intérêt que ces particules suscitent, qui « repérées », « ont été jugées négativement, puis laissées de côté », ou reléguées bien souvent à des phénomènes d'hésitation, et qui les fait rejoindre le clan des laissés pour compte de la linguistique comme en leur temps les exclamatifs (Culioli, 1974). Paradoxalement est relevée une quasi-impossibilité de nier leur importance (Cohen, 1963, cité par Vincent, 1993), où diverses hypothèses de corrélation entre leur fréquence d'apparition et tension, angoisse (Goldman-Eisler, 1968, cité par Vincent, 1993), volubilité (Vincent, 1993) soit testées. Il n'en reste pas moins vrai que « le principal problème, [...] n'est pas de les identifier, mais **bien d'accepter leur existence** » (Vincent, 1993). En fait, si « les ponctuants, en suivant les règles

¹³⁵ Ibid., 62.

¹³⁶ Ibid., 44. On peut ici rapprocher cette mention du traitement théorique du « taxème » (Kerbrat-Orecchioni, 1987, 1988) qui a un rôle instrumental en dehors du rôle de cohésion grammatical premier.

¹³⁷ Cf. la note infra, le terme d'allocutaire recouvre ici celui d'auditeur, d'interlocuteur, soit de participant dans le circuit que l'on a nommé « interactif ». Il est à distinguer de l'allocutaire chez Ducrot. Cf. Ibid., note 6, p.50.

¹³⁸ « La communication se maintient grâce à une série de mécanismes interactionnels, en fonction des intérêts qu'ont les individus à la maintenir; de ces intérêt découle le principe de coopération » Ibid., 33.

d'intonation, [...] suivent le **ton** du discours »¹³⁹, c'est qu'ils doivent entretenir des rapports étroits, voire primordiaux avec le maintien d'un mode dominant dans le registre de la circulation des insignes (Flahault, 1978) dans le monopole des places (Garcia, 1983¹⁴⁰, Kerbrat-Orecchioni, 1987, 1988). Une autre solution consiste sans doute à convertir l'analyse conversationnelle à la théorie de la poéticité (Cohen, 1979), faisant de ces tonalités l'expressivité d'un « haut-langage », que les tentatives de traduction, sous forme de degré de puissance (Vanderveken, 1988), ou force (force illocutoire, Austin, 1962, Searle, 1969,) traduisent d'ailleurs relativement bien dans leur échec à appréhender le phénomène autrement qu'intuitivement¹⁴¹. Nous laisserons là une voie ouverte¹⁴².

Repérable à « leur caractère répétitif et automatique »¹⁴³, Vincent distingue, dans les ponctuants, 1) « les signaux qui donnent l'impulsion à l'énoncé » à considérer comme « des démarreurs atones » (*bon, bien*), de 2) ceux qui « marquant le découpage des constituants et en prolongeant l'intonème du syntagme prosodique », « ponctuent » véritablement le discours. Elle précise que « bien qu'ils n'aient pas de place fixe dans l'énoncé, ils se situent à la fin d'un segment intonatif, et sont presque toujours prononcés avec une baisse d'intensité »¹⁴⁴. En fait, originaires de mots ou expressions qui ont subi « l'usage ou l'usure », plusieurs type de marqueurs, par exemple, le marqueur d'insistance comme *là*, les marqueurs d'interaction comme *tu sais, vous savez, vous comprenez*, « deviennent ponctuants en suivant le cheminement de l' « usure ». « Il n'y a pas de liste fermée » des ponctuants car « ils changent [aussi] probablement assez vite » (Vincent, 1993). Même une locution, de type correctif, comme *je veux dire* qui entre dans le cadre de la reformulation (Gulich, Kotschi, 1983, 1987), ou du connecteur réévaluatif (Roulet et al, 1985), peut dériver en ponctuant. Si bien la perspective d'intégrer les ponctuants à une articulation discursive croise celle de repérage de phénomène plus ou moins subjectif dans l'utilisation de ces marques: « les locuteurs semblent utiliser un ponctuant de façon préférentielle » (Vincent, 1993).

Vincent repère leur fonction en classant les contextes.

7.4 La classification des contextes

« Les ponctuants, s'ils peuvent apparaître partout, ne sont pas émis n'importe où » (Vincent, 1993). De cette remarque découle toute une perspective, qui outre le fait qu'elle correspond à la vision du discours que l'on cautionne comme « lieu d'inscription de la subjectivité » (Benvéniste, 1966, Kerbrat-Orecchioni, 1980), permet d'analyser les phénomènes discursifs, non plus sur la base unique d'un cadre théorique préalablement

¹³⁹ D. Vincent, *Les ponctuants...*, op., cit., 63.

¹⁴⁰ Le ponctuant *bon* est repéré par Garcia, par exemple, comme marqueur de position haute, C. Garcia, « Interaction et analyse du discours, étude comparative de débats entre adolescents », *E.L.A.*, 46, Avril-Juin, 1982, 98-118.

¹⁴¹ Voir J. Cohen, *Le haut langage, théorie de la poéticité*, Flammarion, 1979. Voir aussi J. Kristeva, « Contraintes rythmiques et langages poétiques », Dans *Polylogue*, Seuil, Coll. « Tel Quel », 437-466. Notons enfin avec Gelas ce que Jacobson disait: « Un linguiste sourd à la fonction poétique » est un anachronisme, R. Jacobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, Seuil, 1963, 248, cité par N. Gelas, « Analyse conversationnelle et littérature: Essais et problèmes », *Verbum*, 1989, 117-126.

¹⁴² Voir la thèse de N. Grosjean, « Les musiques de l'interaction. Contribution à une recherche sur les fonctions de la voix dans l'interaction », *Doctorat nouveau régime*, Dir. J. Cosnier, Lyon 2, 1991.

¹⁴³ D. Vincent, *Les ponctuants...*, op., cit., 74.

¹⁴⁴ *Id.*, 61.

structurant, mais sur le regroupement empirique de facteurs de variation dans les contextes de production. C'est dans ce sens que Vincent analyse les contextes d'émission des ponctuels, où sur la base d'une revue de question chez les analystes prosodiques (Faure, 1962, Martins-Baltar, 1977, Rossi, 1981, Rossi, Di Cristo, 1980, Léon, 1971, Labov, Fanshel, 1977), elle considère quatre niveaux de ponctuation:

- 1) de **régulation**, servant la « poursuite de l'énoncé malgré la rupture », décomposée en a) **l'hésitation**, lié à l'oralisation de la pensée, et b) les marqueurs d'**interaction** qui représente la présence de l'**allocutaire**,
- 2) de **démarcation**, subdivisé en a) démarcation syntagmatique mineure, où le ponctuel ne brise pas la chaîne syntagmatique, s'insérant **entre deux syntagmes**, et b) les ponctuels de **coordination et de subordination**, le rapport de causalité n'est présent que dans la pensée, la conjonction n'est pas émise,
- 3) de **segmentation**, opposant, a) la segmentation non thématique, caractéristique de **l'opposition ou de l'adjonction**, de b) la segmentation thématique, où on entre dans le domaine de la **mise en relief**, topicalisation, dislocation, thème/propos... et enfin
- 4) de discours, cas des émissions en fin d'énoncé indépendant, apportant des précisions au niveau « des changements dans la partie du discours », tours elliptiques¹⁴⁵.

De l'analyse distributionnelle des ponctuels à l'intérieur du corpus, et rapportée à chaque locuteur, Vincent déduit l'existence d'une « hiérarchie dans les contextes présentant des ponctuels ». « Les contextes les plus liés, autant par l'intonation que la syntaxe, sont moins ponctués que les contextes indépendants »¹⁴⁶. Cet élément représente un caractère incident dans la perception de liaison que l'on véhicule, sous le concept de connecteur, mais aussi pour nous de médiateur. La liaison de contextes, indépendants intonativement et syntaxiquement, introduit une problématique qui doit renouveler la recherche des « segments » (Ducrot et al, 1980) d'appui sur lequel le connecteur/médiateur opère. Il semble toutefois, que dans la catégorie des ponctuels, l'espace décrit par Vincent (1993) en terme d'indépendance oriente vers la prise en considération, soit de phénomènes implicites, soit de nouveaux repères pour la définition du contexte.

Vincent évoque le repérage d'un « lien entre les formes de ponctuels et les genres discursifs », sur lequel on ne s'étendra point, sauf à considérer, en filiation avec ce qui est plus haut mentionné, que les ponctuels sont peut-être plus à rapprocher du cadre communicatif mis en place, que des contextes locaux qu'ils semblent marquer. Ici, on rejoint, le circuit, plus d'une fois rappelé des insignes (Flahault, 1978), où chacun trouve sa place, ce que Vincent traduit au niveau des ponctuels comme suit: « L'intérêt que porte le locuteur à son propre discours, et conséquemment, la volonté de transférer cet intérêt à l'allocutaire, favorisent donc l'émission de ponctuels ». On peut ici intégrer l'histoire du rat de laboratoire et de son expérimentateur, divulgué par Watzlawick (1976), où les deux protagonistes « tous deux *ponctuent* différemment la séquence de communication », quand le rat déclare: « j'ai fait

¹⁴⁵ L'opposition des trois premières classes à la dernière recouvre celle tracée par Trognon, à propos du « traitement interactionnel des hésitations énonciatives », entre « discontinuités compositionnelles », qui « locales » servent la reconstitution de la continuité conversationnelles, en ce qu'elles « enchaînent » « des interventions distales en même temps que décrochées », mais non moins sans rapport, aux « discontinuités » du type « débrayages conversationnels » (Trognon, 1987) où ne siège aucun renvoi avec un « quelconque premier élément proximal ou distal » (p.68). A. Trognon, « Discontinuités énonciatives, temps de l'interaction et temps de la pensée », *Temps et Discours*, ss. dir. H. Parret, P.U. Louvain, 19..., 65-86.

¹⁴⁶ Ibid., 115.

subir à cet homme un entraînement pour qu'à chaque fois que j'abaisse ce levier, il me donne à manger ». Une note du traducteur invite à lire sous le terme de *punctuation*, « un sens assez différent de celui habituellement pratiqué en France ». « Il s'agit ici moins de la *scansion* et coupure d'un texte que du *point de vue* sous lequel il est déchiffré »¹⁴⁷.

Nous aborderons un point assez intéressant de la problématique des ponctuants, à savoir le rapprochement possible avec la punctuation à l'écrit.

7.5 La vacuité de la punctuation

Cerner les contours définitionnels et fonctionnels des « marqueurs prosodiques » et des « ponctuants » s'écrit ici dans un nouveau tour de la problématique. Vincent convie au rapprochement entre punctuation orale et écrite ce qui conforte les rapports entrevus, lors de l'exposé des travaux de Gülich et Kotschi, avec l'activité de composition de texte, de planification (voir Passerault, 1991), notamment avec le phénomène des « pauses »¹⁴⁸. Ensuite, rapportée à l'idée originelle de Vendryes d'où Vincent dérive le terme de ponctuants, il nous semble qu'on peut retourner comme on le veut la fonction de ces termes. Pour Vendryes (1968), en effet, « le langage parlé ponctue volontiers ses phrases d'une foule de termes dépourvus d'expression, qui font comme de la bourre entre les mots expressifs [...] C'est le dernier terme d'une évolution qui les dépouille à la fois de ce qu'elles contenaient d'intellectuel et de sentimental »¹⁴⁹. Ici, nous voyons, replacé dans le courant de la logique illocutoire que nous exploitons ultérieurement¹⁵⁰ (Vanderveken, 1988), où l'un des 5 buts qui s'assortissent au discours est celui de « l'expression », un rapport étroit entre l'émission de ces « ponctuants » et « la manifestation d'un état mental » du locuteur. Là, le mode explicité de la direction d'ajustement monde-langage (vanderveken, 1988) tombe sur la même aporie théorique dans les deux cas: dès qu'il y a « manifestation d'un état mental » (Vanderveken, 1988), ou dès qu'il y a désubstantivation (Vandryes, 1968, Vincent, 1993), on invoque, quoique dans des registres différents, la même perspective d'« expressivité », comme délimitation du critère différenciateur, et qui se résorbe finalement dans une figure de la **vacuité**. Pour Vincent la fonction syntaxique des ponctuants « est nulle » et « ils sont **vides** de sens et d'expression »¹⁵¹. Pour Vanderveken, « les actes illocutoires avec le but expressif » ont la direction **vide** d'ajustement¹⁵². On conservera ouvert ce rapprochement.

7.6 Conclusion

Le cadre méthodologique dans lequel travaille Vincent est une voie fructueuse quant au recueil et à l'étude empirique des « conditions d'emploi » des médiateurs. Le relevé systématique des contextes permet effectivement de garder présent le cadrage conceptuel dans

¹⁴⁷ P. Watzlawick, « Punctuation », *La réalité de la réalité*, Confusion, désinformation, communication, trad. franç. par E. Roskis, Point, seuil, 1978, 67.

¹⁴⁸ Voir Cohen, 1963, Pupier, Poitras, 1975, Goldman-Eisler, 1968, par exemple, cité par Vincent, 1993. A propos du rapprochement des ponctuants et des « endroits de pauses », voir Piolat, 1983, Passerault, 1990, 1991, Catach, 1991, par exemple. A propos des pauses dans le système de l'écrit, voir *Pratiques*: « La punctuation », 70, Juin, 1991.

¹⁴⁹ Cité par Vincent comme texte de référence à l'emprunt qu'elle fait de l'idée de ponctuants à Vendryes, *Ibid.*, 60.

¹⁵⁰ Voir le chapitre suivant.

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² D. Vanderveken, *Les actes de discours*, Bruxelles, P. Mardaga éd., 1988., 110.

ces trois composantes interénonciative, interlocutive, interactive, et d'aménager une classification fonctionnelle et non taxinomique. La qualification de « ponctuant » qui reste emblématique de la désémantisation des termes concernés est relativement heuristique quant à la disqualification de tout modèle de départ fixant a priori les conditions de cohérence discursive. Un écueil subsiste toutefois dans la caractérisation des repères d'appui permettant de délimiter les contextes fonctionnels pour les marqueurs.

8. CONCLUSION

On peut regretter que les écoles parisienne (Ducrot), genevoise (Roulet, allemande (Gülich, Kotschi), lyonnaise (De Gaulmyn), canadienne (Vincent, Laforest), ne s'exposent finalement que dans un tissu discursif où pointe souvent l'hétérogénéité des cadres théoriques, mais l'on peut aussi se réjouir de la mouvance que constituent ces percées souvent très pointillistes, où l'on peut trouver ce que nous nommons plus haut, des « prêt-à-penser », profitant, comme nous y convie l'invite de Bachelard placée en tête de chapitre, des ambiguïtés latentes qui interdisent leur stricte comparaison, des alertes et des modifications possibles pour les intégrer à la structuration de notre propre cheminement.

Sans pouvoir donc rendre compte de tous ces petits acquis dont le cumul devient exhorbitant, nous retiendons que décrypter ces lieux logiques où « instructionnent » de simples « ponctuants » (Vincent, 1993), c'est aussi aborder le langage comme construisant ces « immenses édifices de représentations symboliques qui semblent s'élever au dessus de la réalité de la vie quotidienne comme des présences gigantesques d'un autre monde » (Berger, Luckman, 1986).

Le chapitre suivant sera consacré, à travers l'étude d'un panel de marqueurs associés à la connaissance théorique du marqueur « bon » qui fait l'objet de notre recherche expérimentale.

1. NOS CHOIX	42
1.1 Les deux versants du problème	42
1.2 L'intérêt d'étude des marqueurs	43
1.3 La lecture des travaux	44
2. LES « MOTS DU DISCOURS » (DUCROT, 1980)	44
2.1 L'articulation par la connexion	45
2.2 La visée argumentative	45
2.3 Les limites du modèle linguistique	46
2.4 Les tendances interactives issues des travaux de Ducrot	47
2.5 Conclusion	48
3. LES « MARQUEURS DE STRUCTURATIONS DE LA CONVERSATION » (AUCHLIN, 1981, ROULET ET AL, 1985).	48
3.1 La perspective de la négociation.....	49
3.2 L'articulation des circuits interlocutif/énonciatif	49
3.3 Les différentes marques d'articulation	50
3.3.1 Les marqueurs métadiscursifs	51
3.3.2 Les M.S.C.....	51
3.3.3 Les interactifs.....	52
3.4 Conclusion	53
4. LES « MARQUEURS DE REFORMULATIONS PARAPHRASTIQUES » (GÜLISH ET KOTSCHI, 1983, KOTSCHI, 1986)	54
4.1 Le statut de la paraphrase	54
4.2 Des instructions aux objectifs d'actions	54
4.3 Des caractéristiques fonctionnelles à l'interactivité des marques..	55
4.4 Conclusion	57
5. LES REGULATEURS VERBAUX (DE GAULMYN, 1987)	58
5.1 La classification	58
5.2 Les propriétés	59
5.3 Conclusion	60
6. LE BACK-CHANNEL (LAFOREST, 1992)	60
6.1 Historique du back-channel.....	61
6.2 De la taxinomie de Duncan à une classification formelle	62
6.3 Définition « des » deux back-channel simple et complexe	63
6.4 Le back-channel face au tour de parole.....	65
6.5 Conclusion	66
7. LES PONCTUANTS DE LA LANGUE (VINCENT, 1993)	66
7.1 Une méthodologie variationniste	67
7.2 Différenciation des particules discursives	68
7.3 Définition des ponctuants du discours.....	68
7.4 La classification des contextes	69
7.5 La vacuité de la ponctuation.....	71
7.6 Conclusion	71
8. CONCLUSION	72

« La mise en place d'une description sémantico-pragmatique unitaire de *bon* est particulièrement délicate. En effet, ses emplois en sont nombreux, divers, d'une interprétation difficile à expliciter. »

C. Garcia, « *Etude sémantique de bon...* », *Thèse*, 318.

ÉTUDE THÉORIQUE DE BON ET SES ASSOCIES

La sémantique fonctionnelle des marqueurs « bon », « ben », « bien », « eh bien »

Ce chapitre est consacré à l'inventaire des traits fonctionnels caractéristiques du marquage par bon, ben, bien, eh bien, à travers un parcours dans la littérature. On propose tout d'abord de regrouper les différentes remarques contenues dans la littérature sous trois ordres correspondant à des valeurs génériques de bon. On s'intéresse ensuite aux études qui envisagent un traitement unitaire du complexe fonctionnel du marqueur bon et des marqueurs affiliés comme ben, bien et eh bien. Un schéma processuel rattaché au fonctionnement de bon est, au final, proposé comme synthèse.

Introduction

Le mot *bon* présente un éventail de catégorisations grammaticales impressionnant¹, puisqu'il peut être adjectif, nom, adverbe, interjection, et entrer dans la composition de différentes locutions assez stabilisées. En tant que terme de ponctuation orale, on s'intéresse surtout ici à sa fonction interjective, qui selon les dictionnaires, le rapproche de *bien* dans ces termes: L'interjection *bon* « marque la **satisfaction**, notamment après une affaire faite, terminée ». Rapportée à *bien*, elle « marque la **surprise**. -Ah bon?-, ou le mécontentement; -Allons bon, voilà que ça recommence!- » (Petit Robert, 1992), ce qui rejoint largement les vues développées par Sirdar-Iskandar sur la locution *eh bien* (Ducrot et al., 1980²). D'après le rôle attribué à *bon* comme ponctuation orale dans diverses études, nous pensons toutefois que son rôle d'adverbe³ n'est pas à négliger⁴. On peut déjà insister, pour *bon*, sur ses fonctions de

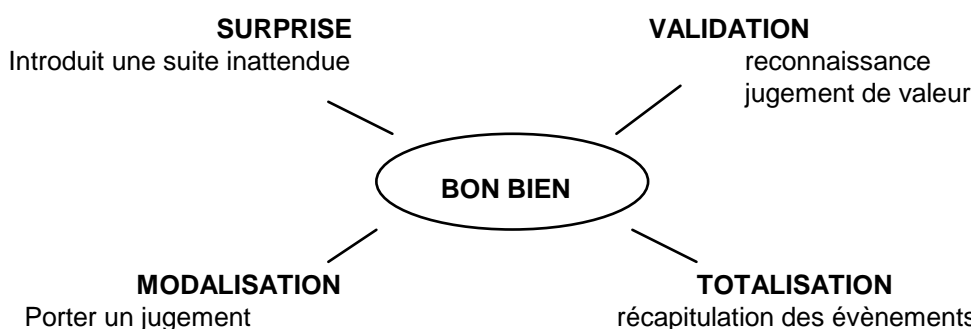
¹ On donne ici à notre approche une allure transversale s'accordant avec les vues culioliennes, où, on postule pour chaque mot la possibilité de « ramener ses valeurs » à « une opération fondamentale dont il est le marqueur » (à propos de bien, Culioli, 1978, 1990). En témoigne les travaux déjà cités de Franckel (1987), ou de Saunier (1992), qui pour cette dernière invite à dépasser « la démarche classificatoire adoptée par la plupart des dictionnaires ».

² Dans le fonctionnement sémantico-pragmatique de *eh bien*, la suite Q introduit par *eh bien* « est présentée comme inattendue, et substituée à une possibilité Q' présentée soit comme attendue par le destinataire, soit comme normale étant données certaines croyances implicites préalables » (190), O. Ducrot et al., *Les mots...*, op., cit., 1980, 161-191.

³ Les adverbes, selon les grammaires, regroupent un ensemble de « mots invariables qui jouent des rôles syntaxiques très divers, correspondant à des groupes prépositionnels, à des phrases, à des conjonctions de coordination. On distingue les adverbes 1) de manière, lieu, temps, 2) de quantité et de négation, 3) d'opinion et les modalisateurs, 4) de liaison ou de coordination. », d'après J. Dubois, R. Lagagne, *La nouvelle grammaire du français*, Larousse, Paris, réed., 1983, 131. On peut aussi différencier les adverbes selon la catégorie grammaticale à laquelle il apporte un élément complémentaire, 1) verbe, 2) adjectif, 3) adverbe, 4) groupe de mots ou proposition. Voir J.C. Chevalier, C.B. Benvéniste, M. Arrivé, J. Peytard, *Grammaire Larousse du français contemporain*, Paris, réed., 1988, 414. Voir aussi, à propos de la classification des adverbes, le N°88 de *Langue Française*, Dir. H. NØlke, décembre 1990.

⁴ Bien sûr, considérer *bon* comme un adverbe, c'est entrer dans ce que Feuillet nomme « le cauchemar des linguistes », que le « florilège » de définitions donné par Guimier suffit largement à décrire, où « les mêmes interrogations [des linguistes] réapparaissent à toutes les étapes de l'histoire de la grammaire ». J. Feuillet, « adjectifs et adverbes: essai de classification »,

modalisateur (Saint-Pierre, Vadnais, 1992), de **validation** (Garcia, 1983), et de **totalisation** (Auchlin, 1981), qui correspond à son rôle d'adverbe quantitatif⁵. Ainsi, on associe tout d'abord à *bon* une « **valeur dynamique** » « qui est plus importante que son sens » en tant qu'interjection⁶, puis une **valeur d'intensité** (Saint-Pierre, Vadnais, 1992) en le rapprochant de ses fonctions d'adverbe⁷. Ces faits sont indirectement cautionnés par Roulet (et al., 1985) qui instruit que *bon* peut servir « à modifier les propriétés d'autres connecteurs », mettant en jeu de façon combinée son dynamisme et sa valeur intensive. Nous synthétisons ces premiers éléments comme suit:



Ayant posé, en complexité, le domaine des valeurs de *bon*, nous exploitons, ci-après un classement de celles-ci en ramenant les repères issus de la littérature à trois valeurs générales.

1. PREMIERS REPÈRES

A notre connaissance le marqueur *bon* a fait l'objet de **deux recherches** spécifiques en **langue française**⁸, celle de C.Garcia, en 1983, au sein d'une thèse s'inscrivant dans la mouvance des travaux parisiens de l'équipe de Ducrot⁹, et celle, plus récente, de Saint-Pierre et Vadnais (Saint-Pierre et al., 1987, Saint-Pierre, Vadnais, 1992), en français québécois¹⁰, et d'une étude en langue anglaise ('Well', Owen, 1981¹¹). Sinon, des analyses ponctuelles

35-58, C. Guimier, « Peut-on définir l'adverbe? », 11-34, dans le collectif, *Les états de l'adverbe*, travaux de linguistiques du CERLICO, 1991. Voir aussi le second volume, *L'adverbe dans tous ses états*, CERLICO, 1991.

⁵ « 1) Qui atteint largement la mesure exprimée. *Il y a trois bons kilomètres.* 2) définitif, total, *Finissons-en une bonne fois* », article « bon », *Le Robert, dictionnaire d'aujourd'hui*, 1992, 107.

⁶ A cet égard, « les étrangers sont souvent étonnés de nous entendre employer comme interjection le mot *bon!* pour marquer aussi bien l'approbation que le désappointement ou la résignation », J.C. Chevalier et al., « L'interjection », *Grammaire Larousse...*, op., cit., 1988, 434.

⁷ Il est à noter que dans un dictionnaire plus récent, *bon* n'est plus classé directement en interjection, mais simplement en adverbe, l'article regroupant alors 2 sens sous cette rubrique: « 1) sert à renforcer une interjection : Ah bon!, Allons bon!, 2) Bon! marque une approbation, une conclusion, une constatation, etc. », « Article bon », *Grand Larousse Universel*, Paris, 1994, 1340. On propose plus loin de le classer dans les « adverbiaux contextuels ». Voir H. NØlke, « Les adverbiaux contextuels: problèmes de classification », *Langue Française*, N°88, décembre 1990, 12-27.

⁸ Nous signalons les études de D. Duprey (1979) -« Quelques remarques polémiques sur « bon » et « bien »: pédagogie et théorie »- et de A. Whinter (1985) -« Bon (bien, très bien): Ponctuation discursive et ponctuation métadiscursive »- présentées par Péroz (1992), mais découvertes trop tard pour être ici exploitées. Les références complètes sont mentionnées en bibliographie.

⁹ C. Garcia, « Etude sémantique de bon, enfin, justement, de toutes manières dans un corpus oral, essai pour la mise en place du concept explicatif de connecteur dialogique », *Thèse pour le doctorat 3ème cycle*, Dir. J.C. Chevalier, Paris VII, 1983.

¹⁰ M. Saint-Pierre et al., « Bon, c'est toute une histoire! », *Revue québécoise de linguistique*, 16, 2, 1987, 305-312, et M. Saint-Pierre, M. Vadnais, « Du modalisateur au marqueur de ponctuation des actions: le cas de bon » *Revue québécoise de linguistique*, 22, 1, 1992, 241-255.

¹¹ M.L. Owen, « Conversational units and the use of 'well...' », dans P. Werth (éd.), *Conversation and Discourse*, London, Croom Helm, 1981, 99-116.

présentées au sein de divers travaux sur la conversation (Lakoff, 1973, Brown, Levinson, 1978, Auchlin, 1981, Roulet et al., 1985, Brockway, 1981) orientent vers certaines composantes fonctionnelles caractéristiques de *bon*. Enfin, le marqueur capitalise nombre de remarques éparses dans de nombreux travaux, notamment linguistiques, mais d'obédiences théoriques diverses.

Nous nous sommes axés, pour nos propres investigations, sur un panel de termes renvoyant au sémantisme de *bon*, d'après l'épreuve préliminaire du dictionnaire, ainsi que certains articles effectuant des rapprochements de *bon* à *ben* (Deloffre, 1955, Lentin, 1976, Luzzati, 1982). La recherche théorique s'étend sur *ben*, et *bien*¹², dans la mesure où des affinités fonctionnelles non négligeables sont relevées chez les auteurs (Garcia, 1982, Martin, 1990). Le rapprochement entre *bon* et *alors* étant lui aussi reconduit (Rosat, 1991, Saint-Pierre, Vadnais, 1992), on évoquera les études de Gerecht (1987), et celle d'Ali-Bouacha (1980) sur *alors*, la dernière intéressant particulièrement notre propos dans la mesure où elle étudie le discours pédagogique¹³.

1.1 Tableau récapitulatif

Le tableau récapitulatif suivant rend compte des différentes mentions attribuées dans la littérature à *bon*, *ben* ou *bien*. Les études spécifiques¹⁴, dont le nom de ou des auteur(s) est porté en gras, sont distinguées des travaux centrés sur des thématiques diverses et offrant seulement des remarques ponctuelles sur ces marqueurs. On oppose les propriétés ou fonctions qui relèvent de l'activité de structuration du discours, dans une perspective textuelle, de celles qui s'apparentent plutôt au versant régulateur, soit à la gestion du récepteur, dans une perspective interactionnelle.

Auteurs	structuration	régulation
Deloffre (1955), Luzzati (1982) /ben	actualisateur: on va tirer immédiatement ou pas une conclusion	
Gülich (1970)	signal de structuration, ponctuation, ouverture, clôture	orienter le récepteur, aider à la formulation
Lentin et al. (1976) /ben		marquage d'hésitation, appui de démarrage
Culioli (1978) / bien	reconstruire la lexis d'où l'on dérive: 1) construire une classe d'occurrences/valeurs, 2) parcours de classe 3) sélection d'une occurrence/valeur ponctuation, démarcation,	

¹² Nous signalons ici encore une étude assez récente que nous n'avons pas consultée à temps. Il s'agit de l'ouvrage de P. Péroz, *Systématique des valeurs de bien en français contemporain*, Librairie Droz, Genève-Paris, 1992. On pourra aussi consulter D. Duprey, « Bien et le concept: existence et modalité », *Bulag*, 8, Université de Besançon, 1981, 16-58.

¹³ Ali Bouacha signale d'ailleurs une correspondance entre *alors* et *eh bien* : « alors avec eh bien semble être la trace de méta-opérations organisatrices de la « schématisation » à l'oeuvre dans le discours pédagogique (...) de même alors et eh bien peuvent être considérés comme un couple caractéristique de l'organisation du cours universitaire (...) ces connecteurs se retrouvent également dans le discours des enseignants du secondaire et du primaire (...) alors et eh bien peuvent aussi apparaître comme les marques de la « pédagogisation » d'autres types de discours » (43), A. Ali Bouacha, « « Alors » dans le discours pédagogique : épiphénomène ou trace d'opérations discursives? », *Langue Française*, 50, Mai, 1981, 39-52.

¹⁴ Les cases grisées correspondent aux études non exploitées mais que nous préférons signaler dans cet aperçu synoptique.

	récapitulation	
Cadiot-Chevalier (1979)		agrippage de discours
Duprey (1979)/bon		
Ducrot et al. (1980)/eh bien	connecteur entre une situation et un énoncé en vue d'une conclusion inattendue	effet de surprise, phatique, forcer le destinataire
Edmonson, House (1981)	lubrifiant discursif	
Schegloff (1981)		continuers
Auchlin, Roulet (1981)	marqueur de structuration	méta-opérateurs, valeurs affectives
Auchlin (1981)	enchaînement linéaire, décrochement, frontière d'échange	ancrage de propos
Owen (1981) , Levinson, (1983)/well		réplique non conforme aux attentes
Duprey (1981)/bien		
Luzzati (1982)/ben	appui de discours, noeud d'une segmentation binaire, relation causale, outil consécutif, indice d'une structure ternaire 1) tension, 2) condition, 3) résolution, ben est placé en début de résolution, indice de pédagogisation	
Garcia (1982, 1983)	ponctuation, délimitation des discours rapportés, articulation de segments, modalisation appréciative, opération de parcours, clôture, connecteur dialogique, marquage de repère énonciatif, validation	reconnaissance d'un élément du discours de l'autre, marquage de position haute, méta-opérateur
Lebre-Peytard (1983)/ ben	rupture discursive	embrayeur, simulacre de communication
Gülich, Kotschi (1983)	marqueur de reformulation paraphrastique, didactique	maintien de l'équilibre interactionnel
Gardes-Madray (1984)		méta-opérateur, contrôle, embrayeur de réponse, évaluation, reconnaissance, connecteur de relance, mise en spectacle
Roulet et al. (1985)	anaphorique, indicateur de rapports hiérarchiques: il sert à: 1) mentionner une séquence 2) signaler l'intégration de la séquence 3) enchaînement	
Forget (1987) /ben là	liaison de réplique, enchaînement énonciatif et séquentiel	réaction à un acte de langage
Cosnier (1987)		pilotage
De Gaulmyn (1987)		régulation, évaluation/contrôle, enregistrement des réceptions, collaboration à l'énoncé du récepteur
De fornél (1987) /ah bon		acusé réception, prendre acte, évaluation
Meunier, Morel (1987)	marqueur d'enregistrement	
Caron-Pargue et al. (1988)	ponctuation, décrochage, bilan de situation	
Culioli (1988) /bien	a) construction d'un domaine, b) situer un terme par rapport à un autre terme dans le domaine. Renforcement, surlignage, franchissement imaginaire de	conciliation, exhortation

	frontière, entrée dans la validation.	
Van Baardewijk /wel, bien (1989) ¹⁵		
Martin (1990)/bien	adverbe qualificateur, marque « axe de satisfaction », quantificateur, confirmation, inférentiel, approximation, « plénitude de vérité », modalisateur de renforcement, d'atténuation	mouvement dans l'intériorité
Sandras (1991)/ bien	signale les tergiversations, indique un but	accélération, contre-temps, arrêt, délai
Morel, Rialland (1991)	marqueur initial, démarrage, marqueur relateur, marqueur balise.	
Rosat (1991)/ben	liage, ancrage	
Saint-Pierre, Vadnais (1992)	1) modalisateur appréciatif, d'intensité, 2) MSC, enchaînement linéaire, enchaînement global, transition, introducteur, clôture, 3) bornage, ponctuation des actions	
Saunier (1992)/tenir bon	construction de frontière	
Vincent (1992) /bon, bien	marqueur de structuration, marqueur prosodique, démarreurs atones, donne l'impulsion à l'énoncé, segmentation des thèmes	marqueur d'interaction, fermeture de conversation
Péroz (1992)/ bien	1) comparaison, puis 2) identification d'une occurrence pi à une valeur p. Confrontation du plan temporel et subjectif. Valeurs de valuation et de validation	
Laforest (1993)/ah bon		support par déclaration d'attitude, accusé-réception

Nous regroupons, comme annoncé, ces données selon un graphe tripartite de propriétés opératoires pour *bon* que sont 1) la ponctuation, 2) l'organisation, 3) la validation.

1.2 La ponctuation

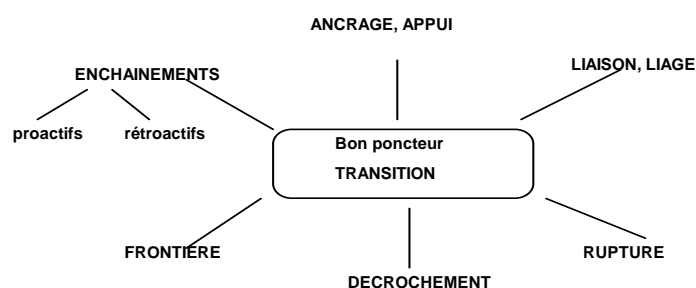
Bon présente les caractéristiques d'un élément de ponctuation alliant à la fois des propriétés de **rupture et de liaison**, dans une opération de segmentation que ce soit au niveau des thèmes (Vincent, 1992), ou des actions (Saint-Pierre, Vadnais, 1992). Signalé comme **marqueur de ponctuation** (Gulich, 1970, Culioli (bien), 1990, Saint-Pierre, Vadnais, 1992), comme agent de démarcation (Culioli (bien), 1990), il a partie liée avec la notion de **frontière**. D'abord repéré comme établissant les frontières d'échange (Auchlin, 1981), il est susceptible d'entretenir un rôle privilégié avec les règles d'alternance (Sachs, Schegloff, Jefferson, 1978), et le mouvement de ratification, reconnaissance (Goffman, 1981, Remi-Giraud, 1987, 1988), voire d'être un élément pertinent dans la compréhension même de la « mise en échange¹⁶ », et du dialogue. Mais ce rôle de frontière n'est pas seulement

¹⁵ Baardewijk J. Van, « Les particules de modalité de well et bien: une approche contrastive néerlandais-français », *Recherches de linguistiques française d'Utrecht*, 8, 13-20, Non consulté

¹⁶ « L'échange correspond en principe à « la plus petite unité dialogale » (Moeschler, 1982, 153). Ce rang est donc fondamental : c'est avec cet « échange » que commence l'échange, c'est à dire le dialogue au sens strict », C. Kerbrat-Orecchioni, *Les interactions...*, op., cit., 1990, 224.

segmental, puisqu'il opère souvent sur un **espace décroché**¹⁷. *Bon* sert alors de frontière temporelle, qualitative, quantitative, modale, (Saunier, 1992), marquant les décrochements (Auchlin, 1981), décrochages (Caron-Pargue et al (bon ben), 1988), où la rupture discursive (Lebre-Peytard, 1983) devient significative. Le cas de *bon* comme **introduceur** est enfin évoqué par Saint-Pierre et Vadnais comme début d'échange ou de séquence « sans qu'il y ait de rapport explicite avec le cotexte », ce qui oriente sur une opérativité intrinsèquement dynamique comme en témoigne son inscription dans la classe des interjections, ainsi que les valeurs d'initiative ou de relance qui lui sont attribuées (Gardès-Madray, 1984, Morel, Rialland, 1991, Vincent, 1992).

A l'inverse, considéré comme embrayeur (Lebre-Peytard (ben), 1983), continuer (Schegloff, 1981), ou lubrifiant discursif (Edmonson et House, 1981), voire au niveau intonatif comme relateur¹⁸ (Morel, Rialland, 1991), *bon* permet de **relier** une situation à une énoncé (Sirdar-Iskandar (eh bien), 1980, Garcia, 1983). Il sert de liaison entre les répliques (Forget (ben-là), 1987), et aménage un **appui de démarrage** (Lentin et al (ben), 1976, Luzzati (ben), 1982,), qui permet l'**ancrage** des propos (Auchlin, 1981, Rosat, (ben) 1991). Sa fonction générique d'**enchaînement** plutôt de type **linéaire** (Auchlin, 1981), ressort ici au niveau de l'économie générale du discours. Par contre, au niveau local, on retrouve ses composants opératoires liés à l'**enchaînement proactif/réactif** qui en font un anaphorique de mention (Roulet, 1985), toujours relié à du déjà dit (Garcia, 1983), établissant des chaînages énonciatifs ou séquentiels (Forget, ben-là, 1987). Connecteur dialogique (Garcia, 1982), *bon* est un élément de **transition** (Roulet et al., 1985, Saint-Pierre, Vadnais, 1992). Illustrons.



023:(D,9) : - eh eh j'dois tout dire en détail là (?); (P, A) : - oh ben j'pense que confirmer; (D,9) : - **bon** alors le premier c'est un bonhomme; (P, A) : - il lève les bras

Bon marque une rupture avec la phase d'évaluation précédente, et reprend le fil conducteur sur la base de l'introduction d'une nouvelle séquence descriptive. Les opérations de décrochements, illustrées dans sa composante de rupture, et celle de transition, évoquées

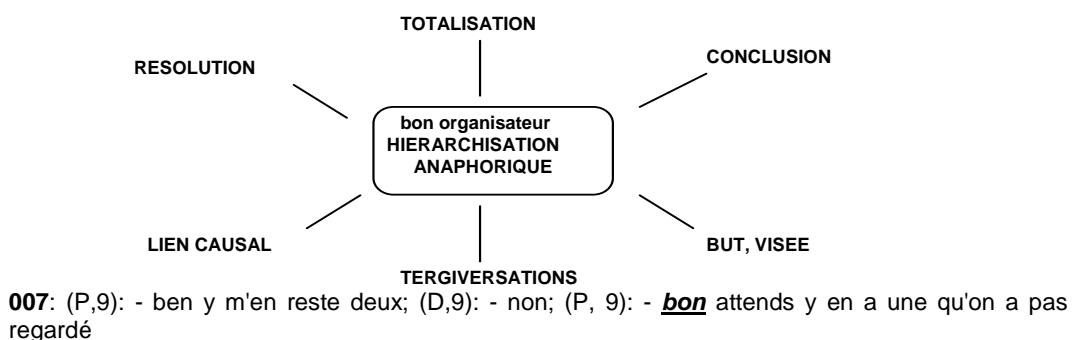
¹⁷ Cette propriété est à mettre en parallèle avec sa fonction d'adverbe. Il entre par exemple dans la classification des adverbes de phrases (Mørdrup, 1976, cité par Nølke), en s'alignant sur le test de la « possibilité de se mettre devant une phrase contenant une négation (ex: *Heureusement*, Marie n'est pas partie) » (14) => « *Bon*, Marie n'est pas partie », et il fait ainsi partie de la catégories des « disjonctifs », comme « *franchement* » (Mørdrup, 1976, Id.). La notion de « décrochage » peut aussi être mis en rapport avec le critère formel des « adverbiaux contextuels » qui prévoit « qu'ils se placent (seulement) aux positions détachées » (21) . Voir H. Nølke, « Les adverbiaux contextuels: problèmes de classification », *Langue française*, N°88, Décembre 1990, 12-27.

¹⁸ Il est intéressant, à ce titre, de s'apercevoir, qu'en qualité d'adverbe, si l'on suit cette fois la classification de Schlyter (1977, cité par Nølke), *bon* entre dans la classe des « adverbes de relation (ex: *Franchement*, Paul n'est pas génial.) » (16) => « *Bon*, Paul n'est pas génial ». Id.

au titre de sa capacité à lier et relier, ne peuvent en fait se comprendre si elles ne s'intègrent à une figuration plus générale de son rôle au niveau de l'organisation générale du discours.

1.3 L'organisation

Signal de structuration (Gülich, 1970), ou marqueur de structuration conversationnelle (MSC, Auchlin 1981, Auchlin, Roulet, 1981, Roulet et al., 1985), *bon* marque les **rappports hiérarchiques** (Roulet, 1985). Il est ainsi doté d'effets organisationnels¹⁹, servant de balise (Morel, Rialland, 1991) au niveau du discours, notamment comme marque de clôture/ouverture (Gülich, 1970). Certains auteurs insistent sur ses capacités proactives à indiquer, une **visée** (Martin (bien), 1990), un **but**, des **tergiversations** (Sandras (bien), 1991), ou que l'on va tirer une **conclusion** (Deloffre, 1955, Luzzati, 1982), servant de **lien causal** (Luzzati, 1982). A l'inverse, en tant qu'**anaphorique**, il signale l'intégration d'une séquence (Roulet, 1985), et se pose comme un **récapitulatif** (Culioli (bien), 1990), ou **totalisateur** des éléments cotextuels auxquels il s'associe (Auchlin, 1981) se plaçant au début d'une **phase de résolution** (Luzzati, 1982), et comme représentant « du pôle positif sur un axe de satisfaction » (Martin (bien), 1990).



Bon sert ici à maintenir une visée de résolution malgré les ruptures discursives dues à des divergences de points de vue.

013: (P, 9): - ben un bonhomme qui court hum c'est un chien c'truc(?) <propos adressés à l'expérimentateur> **bon** un chien qui joue au ballon//

Ici, *bon* totalise les informations disparates et peu sûres contenues dans les énoncés qui le précèdent, et englobe rétroactivement le co-texte antérieur pour avancer dans la résolution par le biais d'une description plus claire. Cette dimension organisatrice ouvre très logiquement sur des fonctions métapragmatiques, que nous relevons maintenant.

1.4 La validation

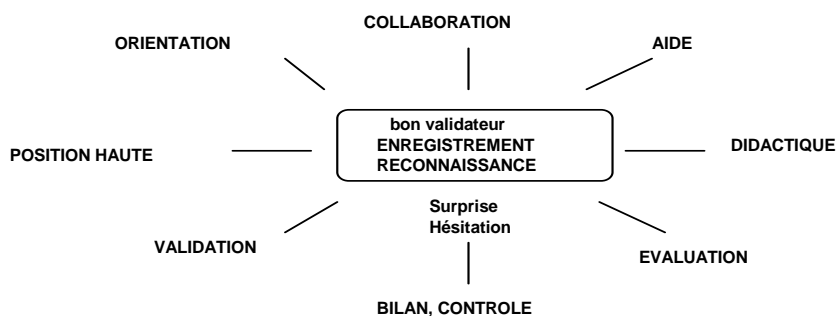
Classé comme méta-opérateur (Roulet, 1985, Gardes-Madray, 1984, De Gaulmyn, 1987, évoqué par Garcia, 1983), il s'insère au système de **pilotage** de la conversation (Cosnier, 1987), apparaissant comme un élément de **bilan**, de **contrôle** sur la situation,

¹⁹ A noter qu'en tant qu'« adverbial contextuel » (NØlke, 1990), il est forcément un connecteur, ce qui explique ses effets de structuration. « [...] tout AC (adverbial contextuel) est donc connecteur. Il y a cependant une différence, pour moi décisive, entre les « vrais » connecteurs et les autres AC: là où cette fonction est primaire pour les premiers, elle est toujours secondaire pour les derniers », et l'auteur dit aussi : « [...] de part sa nature propre, tout AC est susceptible de jouer un rôle important pour la structuration discursive. », Ibid., 26.

(Caron-Pargue et al, 1988, Gardes-Madray, 1974, De Gaulmyn, 1987), et de **régulation du récepteur** (Gülich, 1970, Ducrot et al., 1980, Garcia, 1983, Gardès-Madray, 1984, Forget, 1987, De Fornel, 1987, Vincent, 1992, Laforest, 1993). Sur ce dernier aspect, la fonction générique d'**enregistrement** des réceptions est retenue (De Gaulmyn, 1987).

Marquer l'enregistrement (De Gaulmyn, 1987, De Fornel, 1987, Laforest, 1993) est une fonction générale de *bon* qui peut en fait prendre plusieurs valeurs. Les valeurs particulières de **surprise** (Sirdar-Iskandar (eh bien), 1980), de non conformité aux attentes (Owen, 1981, cité par Levinson, 1983), et d'**hésitation** (Lentin, 1976, Martin (bien), 1990) sont ainsi recensées. Mais outrepassant la valeur locale d'une simple ratification ou reconnaissance (Garcia, 1983), il sert à **orienter** le récepteur pouvant aider à la formulation (Gülich, 1970). C'est ainsi qu'il s'inscrit dans une **fonction d'aide** lorsqu'il est placé à l'introduction d'une reformulation paraphrastique (M.R.P., Gülich et Kotschi, 1983). Ses valeurs d'accélération (Sandras, 1991) corroborent les indices qu'il draine quant au marquage d'une position haute du locuteur (Garcia, 1982), où, passant par le **simulacre de communication** (Lebre-Peytard, 1983) et la mise en spectacle de la communication (Gardes-Madray, 1984), il présente une **fonction didactique** (Gülich et Kotschi, 1983) qui le prédispose à une pédagogisation du discours comme le marqueur *alors* (Ali Bouacha, 1980), jouant d'une véritable force argumentative sur le destinataire (Ducrot et al., 1980).

Aussi, *bon* opère un **repérage énonciatif** et marque la **validation** (Garcia, 1983, Martin (bien), 1990), parce qu'il est la trace d'un **processus d'évaluation** (Gardes-Madray, 1974, De Gaulmyn, 1987), qui l'inscrit comme marqueur interactionnel (Vincent, 1992), assurant le maintien de l'équilibre interactionnel (Gülich et Kotschi, 1983). Il représente effectivement, comme trace de réaction à un acte de langage (Forget, 1987), une **collaboration** du récepteur à l'énonciation (De Gaulmyn, 1987), qui en font un **connecteur dialogique susceptible de rendre vrai ou faux** l'élément sur lequel il porte (Garcia, 1983, Martin (bien), 1990).



003: (D, 7): - et le euh eh eh attends on n'a pas fait l'premier l'premier c'est c'est celui-là là qu'est pareil il est assis sauf qu'il a deux oreilles sur la tête et la tête en carré tu l'as trouvé (temps > 2 secondes); (P, 5): - euh non je le trouve pas; (D, 7): - **bon** alors on recommence

Bon sert ici de marque de reconnaissance des faits antérieurs; il fonctionne comme une ratification de l'échange, tenant compte dans le cas présent de l'échec précédent en introduisant une séquence de rattrapage, marquée par le consensus du « on » (« on recommence »).

014: (P, 7): - *il est assis*; (D, 5): - ah j'crois qu'*il est assis*; (P, 7): - **bon bon** çlui-là attends attends le deuxième c'est çlui-là qui est assis alors çà doit être celui-là qui est debout

Là, *bon* ratifie l'échange précédent, et marque une pause évaluative correspondant à un bilan de la situation. L'impératif d'attente confirme cette phase de contrôle.

Au-delà de la convergence des points de vue sur les valeurs présentées ci-dessus pour *bon*, l'esprit des recherches diffère, et l'on ne peut pousser plus avant les rapports. Aussi, nous présentons maintenant quelques éclaircissements sur les seuls travaux qui proposent une **unification fonctionnelle** soit à travers un schéma réunissant les propriétés du marqueur, ou permettant d'interpréter son fonctionnement comme témoin d'une organisation discursive hiérarchiquement supérieure (Luzzati, 1982, Garcia, 1983, Roulet et al., 1985, Culioli, 1978, 1988, 1990), soit par le biais d'un invariant fonctionnel (Saint-Pierre, Vadnais, 1992).

2. BON BEN EN STRUCTURE TERNAIRE (LUZZATI, 1982)

Pour Luzzati (1982²⁰), *ben*, qui s'apparente à un lien causal dans une perspective de segmentation binaire, est présenté comme un épiphénomène²¹ qui est la conséquence d'une structure ternaire générale appelée « période orale », qui présente 1) une phase de tension, 2) une phase de condition, 3) la phase de résolution, comme suit:

tension : (la lune)

condition : et plantez un chou en croissant/ au lieu de pommier/ tout de suite

résolution : ben il va/ il va se mettre à monter en brocoli

d'après D. Luzzati, « Ben », appui du discours, Le Français Moderne, 1982, 201.

Les « appuis de discours », qui se distinguent en **articulateurs**, « qui permettent au locuteur de marquer un temps ou de souligner l'articulation de la phrase ou sa fin », et **phatiques** « qui réveillent l'attention de l'interlocuteur » (Luzzati, 1982, d'après Larthomas, 1980 inspiré de Deloffre, 1955). Ceux-ci se caractérisent par leur position, qui peut être variable ou fixe, et dans le dernier cas se situer à la **lisière de chaque phase**, en début, ou en fin, ce qui se donne sous « six positions possibles ». Les symboles T1-T2, C1-C2, R1-R2, en rendent compte. Ce qui nous intéresse ici c'est que Luzzati, évoquant le problème de la locution *bon ben*, instruit du fait que *bon* marque la fin de l'étape de condition, se situant en C2, puisque *ben* lui se situe en R1²². C'est en ce sens que Luzzati conclut que *bon*, qui s'intègre donc dans ce **passage de la condition à la conclusion**, est ni « articulateur », ni « phatique » mais est plutôt un « **actualisateur** » signalant que, immédiatement ou pas, on **va tirer une conclusion** de ce qui vient d'être dit ».

L'inscription de *bon* comme épiphénomène indiciel de cette structure ternaire aboutit finalement à le concevoir comme un terme rendant compte d'un **parcours transitionnel** d'une phase à l'autre, aménageant le passage vers une conclusion/résolution.

²⁰ Luzzati est proche des problématiques mettant « le sujet » au cœur du processus d'élaboration du discours: « A notre sens, les divers énoncés oraux se différencient plus par le processus interne qui préside à leur élaboration que par les conditions extérieures de production. Quelle que soit la situation dans laquelle se trouve un locuteur, c'est **son état d'esprit**, sa façon de concevoir son propre langage qui conditionne la nature de celui-ci »(p. 207), D. Luzzati, « Ben », appui du discours, *Le Français Moderne*, 50^e année, Juillet, 3, 1982, 193-207. *C'est nous qui soulignons*.

²¹ « Comme nous l'avons vu, *ben* n'est en définitive qu'un épiphénomène. Son emploi est la conséquence d'une organisation particulière du discours. Il fonctionne d'une part comme indice d'une structure ternaire, la période, et, à l'intérieur de celle-ci, comme terme introducteur du troisième élément, la résolution » Id. 203

²² Dans la locution *bon ben*, « le *bon* en effet fonctionne comme un « phatique » propre à C2 », Ibid., 205.

3. **BON DANS LE SYSTEME HIERARCHIQUE (ROULET ET AL., 1985, AUCHLIN, 1981)**

L'équipe genevoise explique les propriétés de *bon* à l'intérieur du modèle hiérarchique et fonctionnel de la conversation (voir C.L.F. 1,2 3, E.L.A. 44, Roulet et al., 1985, Moeschler, 1985), et le classe, en tant que connecteur pragmatique, dans les marqueurs de structuration de la conversation, qui « 1) permettent d'assurer le **développement continu** du discours²³ tout en donnant des indications minimales relatives à l'état actuel de la structure du discours » et « 2) opèrent au plan de **l'activité énonciative**, et non des contenus (c'est-à-dire qu'ils réalisent ce que Ali Bouacha nomme, à la suite de Grize, des **méta-opérations**) » (Roulet et al., 1985).

3.1 *Le schéma de Roulet (Roulet et al., 1985)*

Roulet (et al., 1985) s'écarte des vues de Luzzati, indiquant que *bon* n'est pas une articulation de nature nécessairement conclusive, et insiste par contre sur sa propriété d'**anaphorique**. *Bon* est ensuite décrit grâce à trois fonctions logiquement intriquées. Il s'agit « 1) de faire **mention** d'une séquence de constituants, 2) de signaler l'**intégration** de cette séquence de constituant en un constituant plus vaste, 3) de permettre un **enchaînement global**, soit rétroactivement sur une séquence traitée comme un tout que *bon* représente, soit proactivement, *bon* pouvant alors signaler que les diverses contraintes d'enchaînement²⁴ sont localement **insatisfaites**, mais qu'elles seront **satisfaites**²⁵ lorsque l'ensemble des constituants représentés (et intégrés par anticipation) par *bon* seront réalisés ». On est ici rendu au rôle d'intégrateur et à celui de totalisateur relevé par Auchlin (1981).

3.2 *Le point de vue d'Auchlin*

Auchlin (1981) repère pour sa part des types d'enchaînements différents selon la concaténation dans laquelle *bon* opère. Ainsi, pour les locutions *bon pis* ou *pis bon*, il s'agit d'enchaînements linéaires, pour *alors bon*, et *ben bon*, de décrochements descendants, enfin pour *bon alors*, *bon ben* de décrochements ascendants. La locution *alors bon* se situerait plutôt aux frontières d'échange, et celle de *bon ben* aux frontières d'intervention.

On voit ici que *bon* est ramené, comme dans la problématique de Luzzati (« période »), à une confirmation du modèle d'appui qui l'engendre (« système hiérarchique et fonctionnel »), et qu'ainsi il valide. Les auteurs que nous évoquons maintenant tentent plutôt d'axer l'étude sur la description d'une procédure focalisée sur les seules contraintes inhérentes au marqueur, en dehors de toute inscription dans un fonctionnement *a priori* du discours.

²³ A mettre en rapport avec les notions de lubrification discursive (Edmonson, House, 1981).

²⁴ « L'hypothèse générale » selon laquelle Roulet et son équipe fonctionne est « que les faits d'enchaînement et d'interprétation dans le discours sont contraints. Il découle de cette hypothèse que les divers constituants du discours dégagés par l'analyse hiérarchiques (actes, interventions, échanges) peuvent être considérés comme imposant ou satisfaisant des contraintes de nature diverse... », E. Roulet et al., *L'articulation...*, op., cit., 196.

²⁵ Ceci est à mettre en rapport avec le sémantisme de *bon*.

4. BIEN ET SON PARCOURS (CULIOLI, 1978, 1988, 1990)

La perspective énonciative dans laquelle Culioli travaille nous force ici à un réajustement de niveau. Les tendances fonctionnelles de *bien* sont ici interprétées uniquement à l'échelle de l'énoncé. L'objectif est clairement posé qui consiste à tenter de « ramener les valeurs de (*fort*) *bien* à une opération fondamentale dont (*fort*) *bien* serait le marqueur » (Culioli, 1978), en conciliant donc l'étude des « valeurs modales » à celles des « opérations énonciatives ».

4.1 Construction d'un repère fictif

Pour Culioli (1978, 1990), le fonctionnement de *bien* repose sur la **construction d'un repère fictif** tiré du repère constitutif donné par l'énoncé. Dans l'exemple qu'il donne la relation constituée sur le repère e1 « On achève *bien* les chevaux », donne lieu à élaboration d'un nouveau repère e2, tel que « Alors, pourquoi pas les humains? », ou « Puisqu'on achève bien les chevaux, pourquoi (n'achève(ra)it)on pas les humains? », etc., générant finalement tout une classe de paraphrases²⁶. La détermination de cette famille paraphrastique croisée avec les contraintes contextuelles aboutit souvent « au choix d'un unique énoncé ». D'où « il se confirme que *bien* est un **connecteur** qui associe (1) la construction d'une classe d'occurrences équivalentes à partir d'une occurrence e1, (2) le **parcours** sur la classe et (3), au terme du parcours la **sélection** d'une seconde occurrence e2, qui est posée comme appartenant au voisinage de e1 »²⁷.

On s'aperçoit ici que la structure ternaire de Luzzati se trouve du même coup illustrée, où il suffit d'inverser les phrases pour comprendre que la structure ternaire où *ben* s'inscrit comme épiphénomène, n'est que le déploiement de l'opération cachée de parcours de *bien*, ou le discours spontané rend compte du « processus interne qui préside à son élaboration », selon les termes de Luzzati. En effet, dire « on achève bien les chevaux », qui suppose de construire, « alors pourquoi pas les humains? », équivaut à déployer, sur la base d'une tension comme: « Alors pourquoi pas les humains? », la condition « ce sont des êtres vivants », pour sélectionner et résoudre par « ben, on achève les chevaux ». *Ben* s'apparente ici à un démonstratif, qui fonctionne comme l'indice de l'opération finale de **sélection/résolution** intégrée à l'opération énonciative dont *bien* est la marque.

²⁶ Nous restituons ici un exemple peut-être plus parlant sur lequel Culioli s'étend davantage « *Tu lis bien des romans policiers, toi!* Si je veux construire un énoncé e2 dérivé de e1 (en dehors de toute restriction contextuelle), on voit que je pourrai obtenir une classe d'énoncés tels que e2' « je peux en lire moi aussi! »; e2'' « pourquoi n'aurai-je pas le droit d'en écrire? »; e2''' « pourquoi ne lirais-je pas des illustrés, des romans d'amour? »; e2'''' « pourquoi ne jouerais-je pas aux cartes »; e2''''' « pourquoi n'aurais-je pas le droit de pêcher à la ligne? ». », A. Culioli, « Valeurs modales et opérations énonciatives », 1978, dans *Pour une linguistique...*, op., cit., 1990, 136.

²⁷ Pour les notions de voisinage, sélection, parcours, occurrences, classe, « elles ont un statut théorique précis et ne sont pas de simples approximations métathéoriques », d'après la note de Culioli. Id., 139.

4.2 Une opération de reprise interne

Un autre point assez important, présentée par Culioli, est que *bien* marque une **opération de reprise interne**, supposant ainsi une rétroactivité interne de la marque. Culioli (1978, 1990) donne le schéma suivant:



D'après A. Culioli, *Valeurs modales et opérations énonciatives*, 1978, rééd. 1990, 151.

Culioli expérimente ici les cas où « le sujet se situe dans un **espace de visée fictif** où énoncer c'est produire une prédication d'existence imaginée qui, en tant que souhait, ne dépend **que du désir de l'énonciateur-locuteur** ». On retrouve ici, rapporté aussi au fonctionnement de *bon*, au plan rétroactif, ses fonctions de totalisateur (Auchlin, 1981, Roulet et al., 1985), et au plan proactif, ses propriétés d'indicateur de but (Sandras, 1991), qui peuvent se lire comme l'élaboration d'un espace qui devient fictif, en tant que relecture subjective de l'amont du discours -rétroaction-, ou prédiction d'existence -proaction- assujettie au désir d'action d'un des sujets (Saint-Pierre, Vadnais, 1992), pouvant d'ailleurs s'intégrer dans une phase de résolution (Luzzati, 1982), sur l'axe de la satisfaction (Martin, 1990). Cette construction informe d'un **centrage sur le pôle de « l'énonciateur-locuteur »** qui n'est pas à négliger dans un échange à deux.

4.3 Du repérage intersubjectif

A ce niveau, un autre point remarquable de la démonstration de Culioli tient dans le fait que **l'espace fictif servant de repère organisationnel**, une déstabilisation des calculs portant habituellement sur les relations de **positions entre les interlocuteurs** apparaît, procurant en l'occurrence « un statut instable à l'interlocuteur (Tu) ». Ainsi l'énoncé « Je boirais bien un verre de bière » est acceptable, alors que l'énoncé « tu boirais bien un verre de bière²⁸ » choque « parce qu'on a le sentiment que ce texte est produit pas le mauvais locuteur.... ». Et Culioli de montrer que la simple manipulation du **marqueur Toi**, en « Toi, tu boirais bien un verre de bière », démontre qu'il suffit de « détacher l'interlocuteur », soit de **rétablir un autre repère** que le repère fictif pour lever l'ambiguïté. Ce qui est remarquable ici, c'est que le fonctionnement de *bien*, s'il est pris dans **un jeu de relation intersubjective** accentuée par de nouveaux repères subjectifs, devient dépendant de ces nouveaux repères. Ou autrement dit, le repérage fictif ne dépendant que du désir d'un des deux sujets, **l'interchangeabilité des points de vue** passe par **l'imposition d'un nouveau repérage subjectif²⁹**.

²⁸ Culioli met ici à l'épreuve le mode conditionnel pour éclairer le fonctionnement de *bien*. L'énoncé au futur : « Tu boirais bien un verre de bière » est correct. Ibid., 151-152.

²⁹ Culioli note par ailleurs que « les verbes tels que compter, croire, penser, se dire, devoir, falloir, vouloir, qui marquent la construction d'un repère subjectif décroché par rapport auquel on situe une relation prédicative, sont compatibles avec *bien*. », A. Culioli, « Autres commentaires sur bien » 1988, Ibid., 161.

Mais en fait ici, on se heurte à **l'interférence entre des repérages subjectifs et intersubjectifs**, postulant eux un partage de point de vue. Attaché à rendre compte des valeurs intersubjectives tournant soit à la conciliation, soit à l'exhortation³⁰, Culioli montre en quoi *bien* pose au moment de la sélection des valeurs, (à la bifurcation entre « deux points de validation imaginables »), une issue **souhaitée**³¹, en ce sens que « l'aboutissement recherché est de sortir de l'indéterminé ». La mention même **d'issue** confirme que *bien* n'est pas seulement la marque d'une frontière, mais bien celle « d'un **franchissement de frontière** » (Culioli, 1988, 1990³²). Inscrit dans un cadre interactif, cette opération de franchissement est très intéressante. Culioli (1988, 1990) l'expose comme suit depuis l'exemple d'exhortation: « tu peux bien lui téléphoner »:

« Dans *Tu peux bien lui téléphoner, quand même!*, on reconstruit l'enchaînement suivant : A demande à B de prendre contact avec C (ceci n'est qu'un schéma pour fixer les idées), B dit qu'il ne veut/peut pas rencontrer C, lui écrire, etc. A rétorque : « Malgré toutes tes réticences, ne fais pas obstacle à la solution minimale qui consiste à lui téléphoner ». A construit donc la relation prédicative <B téléphoner à C> dont la validation est visée; il déclare que la validation dépend de B. En effet A est pour; il suffit donc que B ne fasse pas obstacle. *Pouvoir* marque cette relation intersujets; *bien* marque l'entrée dans le domaine de validation (Frontière). *Quand même* marque la relation polémique par la construction d'un point extrême (même)... *Quand même* signale la rupture entre le domaine de validation (vide de solutions) de B et le domaine de validation de A (...) ».

On est ainsi passé du stade du **connecteur** reliant un énoncé e1 à une famille paraphrastique d'énoncé e2, e2', e2'', etc., à celle de **marqueur de liaison intersubjective**. La production de repères subjectifs réels, et fictifs, impose une visée subjective unique proposant une issue partagée. Ici d'ailleurs, le parrainage de *bien* avec un mode impératif « *Ecris-lui bien, surtout n'oublie pas* », si l'on pose avec Culioli, que « l'impératif peut être représenté comme l'établissement d'un chemin entre la situation de locution et l'objectif visé », impose que « *bien* marque le **renforcement** de ce chemin » (cf. aussi Martin, 1990), ce que connote déjà son inscription dans le champ adverbial de l'intensité. Sans une adéquation de points de vue, que l'impératif résout ici sous l'emprise statutaire du locuteur, seule la rupture, au point d'incompatibilité entre les univers de validation des deux sujets, peut être consommée. Or c'est l'opération de **validation** (Martin, 1990³³) dépendant d'un des sujets qui est au coeur du système pré-décisionnel de **sélection**, de **résolution**. On reviendra sur cette notion de validation dans la présentation de l'étude sur *bon* de Garcia (1983).

En restant sur ce versant de la résolution, la théorie argumentative de Ducrot conduit à expliquer le fonctionnement du marqueur *eh bien* quant à son implication vers **l'orientation conclusive**.

³⁰ Culioli l'illustre ici par les exemples 1) de conciliation: « je peux bien faire ça pour toi », et 2) d'exhortation : « tu peux bien lui téléphoner, quand même! », Ibid.

³¹ Ceci est à mettre en rapport avec le sémantisme de *bien*.

³² La démonstration de Culioli repose sur une comparaison entre le fonctionnement du verbe pouvoir, et du marqueur bien. « Quant à bien, il marque qu'il y a parcours (relations entre occurrences équipondérées) avec issue (franchissement de Frontière) souhaitée - l'aboutissement recherché est de sortir de l'état d'indétermination- », Ibid., 164.

³³ « Externe à la prédication, c'est-à-dire modalisant, *bien* signifie le caractère incontestablement valide de ce qui est dit, soit après une hésitation, une mise en cause, soit après une simple négligence qui a fait ignorer la vérité de ce qui est dit. » (p.89), R. Martin, « Pour une approche vériconditionnelle de l'adverbe *bien* », *Langue Française*, N°88, décembre 1990, 80-89.

5. EH BIEN ET L'ORIENTATION ARGUMENTATIVE (SIDAR-ISKANDAR, 1979, DUCROT ET AL., 1980)

La **théorie argumentative** de Ducrot propose un **traitement sémantique unitaire** pour certains marqueurs instructeurs de discours. Des contraintes servent généralement d'appui aux démonstrations, qui sont, pour *eh bien*, 1) une **situation S** à laquelle se rattache 2) un **énoncé Q**, évoqué soit a) au regard de l'énonciation de l'énoncé (le dire), soit b) du fait de l'exposé dans l'énonciation (le dit), et 3) deux **interlocuteurs A et B** qui permettent de gérer la tension et l'orientation argumentatives.

5.1 *Le schéma général*

Le schéma d'explication général du fonctionnement de *eh bien* est le suivant:

(S — Q) → C, où S est la situation d'ancrage de l'énoncé Q, et C **la conclusion** que l'on doit tirer de la **mise en relation entre S et Q** (Iskar-Iskandar, 19789, 1980). Le fonctionnement de *eh bien* est ainsi explicité comme une **argumentation à rebours** sur la base d'un **processus inductif logique** qui s'insère dans le mode de relation envisagée entre une conséquence attendue Q', tirant vers une conclusion C', en référence aux contraintes logiques propres à une situation particulière. L'énoncé portant *eh bien* peut confirmer (cas N°2, ci-dessous) comme infirmer (cas N°1, plus bas) le rapport de conséquence logique attribué habituellement entre S et Q', la conclusion C vers lequel on attire ainsi l'interlocuteur en prononçant *eh bien* étant parfois soumise à un effet d'inattendu, de surprise (cas N°1, plus bas). Plusieurs cas de figure sont exploités sur cette base, faisant jouer le statut de l'énoncé Q, en tant que fait ou énonciation, et le statut de la conclusion quant au rapport de conséquence entre S et Q³⁴, ce qui donne, au final pour l'explicitation du fonctionnement de *eh bien*, trois cas de figure.

5.1.1 Premier cas

Dans le premier cas, **C se conclut du rapport S — Q**, et Q est un fait et non une énonciation. Le locuteur présente Q comme une conséquence étonnante (Iskar-Iskandar, 1979, 1980).

« - la séance commence à huit heures et il est huit heures trente, - eh bien essayons toujours d'y aller »³⁵.

Ici, selon Iskar-Iskandar:

« En schématisant, on peut dire que le thème, c'est S, et le propos : Q. Le rapport S — Q étant déjà un rapport thème-propos en soi, *eh bien* a pour effet:

- a. de faire de ce rapport S — Q une variante particulière de la relation générale thème-propos, en la spécifiant comme rapport de cause-conséquence : *Bernstein donne un concert samedi; X restera à Paris ce week-end, ou Il fait beau; on va sortir;*
- b. de présenter la conséquence Q comme contraire à l'attente du destinataire qui pensait à une autre conséquence,

³⁴ Les deux cas possibles évoqués sont 1) que C est suggérée directement par le fait que S ait eu Q pour suite: (S -- Q --> C, et 2) C est suggérée par le fait que S n'ait pas eu la conséquence Q': [*non-* (S -- Q')] --> C., Ducrot et al., *Les mots ...*, op., cit., 163.

³⁵ Id., 167.

c. de donner valeur argumentative à *ce rapport*.³⁶

Notons qu'ici, le renvoi aux effets de surprise concorde avec les fonctions interjectives de *bien* et de *bon* données dans les dictionnaires.

5.1.2 Deuxième cas

Dans le deuxième cas, **C se conclut du rapport S — Q**, et Q est une énonciation et non un fait. Le locuteur s'assure en disant S que les conditions qui permettent d'énoncer Q sont **satisfaites** (Iskar-Iskandar, 1979, 1980).

« Daniel : - Nous nous sommes promis d'être francs vis-à-vis l'un de l'autre... Eh bien, mon cher Armand, je ne pars plus, je continue la lutte »³⁷.

Ici, *eh bien* devient l'entrée dans la **phase de résolution** d'un mouvement argumentatif préparé, qui correspond à l'analyse de Luzzati (1982) pour *ben*, avec cet effet de déploiement d'un mouvement en structure ternaire, et concorde de plus avec le sémantisme de base de *bien*, tendu vers la satisfaction, « d'une affaire faite, terminée ».

5.1.3 Troisième cas

Troisième cas: **C se conclut de l'absence du rapport S — Q'**, où Q' représente une conséquence implicite. *Eh bien* est employé pour faire valoir ce que le locuteur savait en fonction d'un implicite présent ou passé (Iskar-Iskandar, 1979, 1980).

« Armand : -Comment? Mais vous ignorez donc que votre adversaire...
Perrichon : - Est un ex-commandant au deuxième zouaves...Eh bien?... après?...J'estime l'armée, mais je suis de ceux qui savent la regarder en face. »³⁸

Ici le raisonnement inductif est fortement implicite par le type de situation, et *eh bien* fonctionne presque comme un élément de validation (cf./bon, Garcia, 1983) de cet état de fait qu'il entérine.

La différence entre les deux derniers cas de figure apparaît d'ailleurs comme un effet de croisement des positions interlocutives, où qu'il s'agisse de préparer ses arguments en faveur d'une conclusion, ou bien de donner une conclusion logique suivant le début d'argumentation fortement orientée, seule **la place interlocutive du décideur change**, ce qui laissera des traces au niveau de **l'équilibre interactionnel**. Dans le premier cas, le locuteur prend seul en charge l'intégralité de sa démonstration, la tirant vers la satisfaction, et dans le second cas, l'interlocuteur profite d'une situation pour affirmer une conclusion qu'il fait sienne. Un effet de **marquage de dominance** (cf./bon, Garcia, 1982, 1983), non traité par Iskar-Iskandar, apparaît ici, où *eh bien* satisfait le désir d'un seul des protagonistes.

5.2 Les phatiques

Enfin, le cas des *eh bien* phatiques est traité à part, en ce qu'ils ne semblent pas fonctionner comme connecteurs, mais servent seulement à « maintenir le contact » (Jakobson, 1963). Un aspect particulier qui consiste à « **forcer** le destinataire » est relevé s'intégrant à la

³⁶ Ibid., 165-166.

³⁷ Ibid., 172.

³⁸ Ibid., 177.

fonction générale de « **diriger** le destinataire vers une conclusion » (Iskar-Iskandar, 1979, 1980). Illustrée notamment dans les cas où la situation **impose** des conséquences, on peut interpréter ces cas sous le fait que la situation **devient pressante**, *eh bien* jouant comme **renforcement** (cf./bien, Culioli, 1988, 1990, Martin, 1990, /bon, Garcia, 1983), si l'on veut :

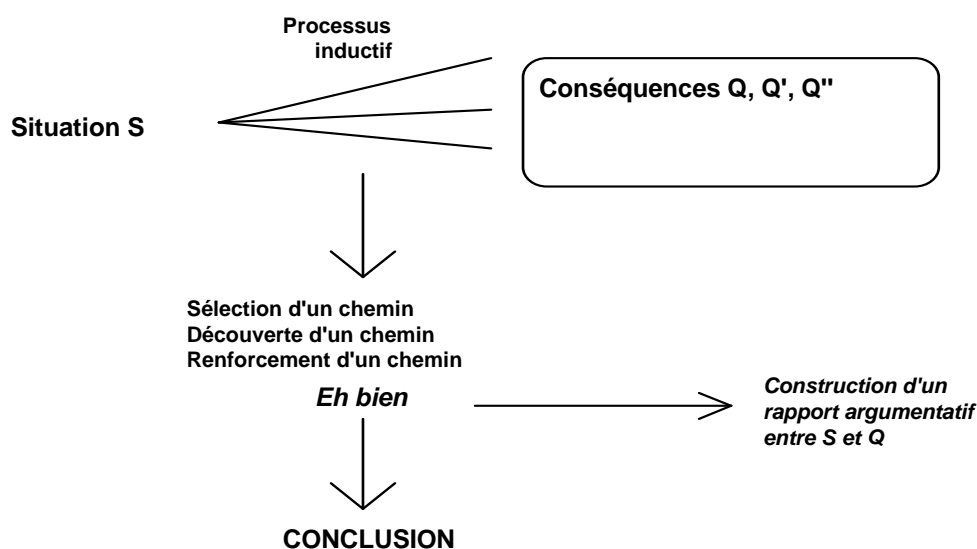
« Henriette : -Vous avez causé avec papa? Armand : - Oui, mademoiselle; Henriette : -Eh bien? »³⁹.

De même, en cas de réponse, la fonction de « souligner » la réponse, comme satisfaisant à l'obligation de parler (Iskar-Iskandar, 1979; 1980), rejoint la fonction d'identification par surlignage de *bien*, lié à sa valeur de renforcement (Culioli, 1988, 1990⁴⁰):

« Perrichon : On me demande « Avez-vous quelque chose à déclarer? » Je réponds non; je fais un mouvement, et voilà ta diablesse de montre qui sonne : dig, dig, dig.
Majorin. - Eh bien?
Perrichon. - Eh bien! J'ai été pincé. »⁴¹

5.3 Synthèse

Pour finir, l'étude d'Iskar-Iskandar (1979, 1980), qui impose de retrouver le schéma de mouvement argumentatif, en rétablissant « beaucoup d'éléments implicites », concernant « l'avant » et « l'après » de la marque étudiée, ce qui ne se fait pas « sans une certaine dose d'arbitraire », se résout dans le schéma suivant:



Notre schématisation met en évidence les rapports entre l'étude de Sidar-Iskandar sur *eh bien*, et celle de Culioli sur *bien*, où l'on retrouve ici l'**opération de reprise interne**, et l'**espace de visée fictif** (Culioli, 1978, 1990), traduits ici par le fait que *eh bien* fonctionne à rebours sur un état fictif de relation entre S et un ensemble potentiel de conséquence⁴². Cependant, alors que chez Culioli, on insiste plutôt sur les repérages subjectifs, où la satisfaction (cf. aussi, Martin, 1990) se ramène au désir d'un sujet, chez Sidar-Iskandar, on

³⁹ Ibid., 184.

⁴⁰ « Bien marque le renforcement de ce chemin; en ce sens, il s'agit d'une sorte d'identification par surlignage. », A. Culioli, « Autres commentaires... », 1988, dans *Pour une linguistique...*, op., cit., 1990, 158.

⁴¹ Iskar-Iskandar, « Eh bien... », dans Ducrot et al., *Les mots...*, op., cit., 185.

⁴² A rapprocher de la construction de la famille paraphrastique des énoncés e2, e2', e2'', etc., chez Culioli.

reste au niveau, théorie argumentative oblige (Anscombe, Ducrot, 1983), de la définition d'un rapport argumentatif.

L'étude de Garcia, que nous présentons maintenant, poursuit la logique de Ducrot, dans une recherche sur le fonctionnement de *bon*.

6. BON⁴³ COMME CONNECTEUR DIALOGIQUE (GARCIA, 1983)

L'emploi de *bon* est tout d'abord envisagé comme **marqueur prosodique**, notamment au regard de sa combinaison avec des éléments situés à sa droite et à sa gauche (cas des locutions, *bon ben*, *bon alors*, *bon là*, *bon mais*, *bon tu sais*, *bon allez* etc.), et comme marqueur de **ponctuation orale** notamment dans une comparaison en ponctuation écrite avec le **point final**, plaçant *bon* comme élément du système d'organisation du discours: il indique un discours rapporté, articule différents segments en conjonction avec le système des pauses⁴⁴ (cf. aussi Roulet et al., 1985), délimite les bornes d'une intervention. Mais « l'emploi de *bon* n'est pas réductible à la ponctuation d'une clôture d'intervention »⁴⁵ lorsqu'il est envisagé dans le système de production d'un discours argumentatif oral. Le constat d'une incontournable **référence à la polyphonie** pour expliciter certaines des propriétés constatées dans l'étude de la locution *bon ben* débouche finalement sur la définition d'un concept.

Garcia analyse le fonctionnement du marqueur *bon* dans le but de construire et d'illustrer le concept qu'elle forge de « connecteur dialogique ». Ce concept établi sur l'étude conjointe de *bon*, *enfin*, *justement*, *de toute manière*, se définit tout d'abord comme suit: « le **connecteur dialogique** » est « un **connecteur argumentatif**⁴⁶ » qui possède en plus la propriété « d'assurer l'articulation entre deux segments discursifs attribuables à des énonciateurs différents » (Garcia, 1983⁴⁷). La formalisation du fonctionnement des connecteurs dialogiques est ensuite rendue par la superposition de deux principes: 1) un **principe dialogique** qui fait intervenir la détermination de deux énoncés Ea et Eb attribuables à des énonciateurs différents, et 2) un **principe métalinguistique** (en réf. à Berrendonner, 1981), tel que l'une des assertions contenue dans un énoncé soit un métadiscours prenant une autre assertion de l'énoncé comme thème, et « la qualifiant de contestation dans l'état actuel de la On-vérité⁴⁸ », ce qui débouche sur la caractérisation d'un « rapport **métadiscursif** ».

⁴³ Garcia étudie le marqueur *bon* dans des discours argumentatifs oraux, sur 5 corpus, 1) en 5^e de SES, située dans un quartier populaire de Paris, 2) 4^e de CES dans une cité dortoir de la banlieue Est de Paris, 3) 3^e dans une petite ville à une soixantaine de kilomètres de Paris, 4) CM1 d'une petite ville des hautes Pyrénées, et 5) une émission produite par M. Polac, Droit de Réponse, en 1982 (p.209-211). *Bon* apparaît dans ses corpus comme une des marques les plus fréquentes (97 occurrences), avec *ben* (141), *mais* (360) et *parce que* (125), C. Garcia, *Etude sémantique...*, op., cit., 1983, (p.230), C. Garcia, *Etude sémantique...*, op., cit., 1983.

⁴⁴ Les segments sont les « fragments d'une réplique définis géographiquement par la présence de pauses brèves. », d'après une note de l'auteur, Id., 244.

⁴⁵ Ibid., 246.

⁴⁶ L'étude de Garcia se situe dans la mouvance des travaux de Ducrot, et le connecteur argumentatif est étudié dans la logique formelle classique posant l'équation: P + connecteur + Q.

⁴⁷ Des critères géographiques de position, comme la situation interdiscursive ou intradiscursive sont abandonnés.

⁴⁸ Le statut de la On-vérité doit être ramené dans un premier temps au « On » de l'opinion publique », qui fait que chaque fois qu'un locuteur prétend qu'une proposition est vraie/p est L-vrai/, il présuppose implicitement que l'opinion publique contesterait ce qu'il affirme /p est On-faux/ (41). Ensuite, « si donc il existe un verbe /prétendre/, dont le présupposé serait /p est On-faux/, on doit pouvoir imaginer qu'il y a aussi dans le lexique français un item en quelque sorte symétrique, c'est-à-dire un verbe d'affirmation qui présupposerait, à l'inverse, la On-vérité du contenu de sa subordonnée [...] j'ose proposer

C'est notamment ce rapport qui permet d'opposer les différents connecteurs dialogiques entre eux, où si pour *justement*, par exemple, le rapport métadiscursif « porte sur l'orientation argumentative de Q par rapport à P », pour *bon*, il porte « sur sa validation comme élément du système discursif de référence ». C'est sur cette fonction de **validation** que repose en partie la description opérative invariante de *bon*.

6.1.1 Les propriétés générales de *bon* dialogique

Les propriétés générales de *bon* sont 1) qu'il pose une **articulation inter ou intra** discursive, 2) qu'il réalise en emploi absolu un **commentaire métadiscursif** sur l'élément P, 3) qu'il est la **reprise**⁴⁹ possible d'un discours antérieur à droite, comme à gauche, 4) qu'il effectue une **articulation** de nature **dialogique ou macrostructurelle**⁵⁰, 5) que les propositions P et Q sont présentés comme **co-orientées**, 6) qu'il **renforce** la pertinence sémantique, énonciative et argumentative⁵¹ de P. Ces propriétés instruisent surtout d'une capacité fonctionnelle de l'ordre de la **modalisation d'intensité** (6) (cf. bien, Martin, 1990) portée sur des éléments de discours (3), préférentiellement avant, mais aussi après, qui placent *bon* en **décrochement** de part son rôle métadiscursif (2), quant au jugement implicite, - *probablement tiré comme bien selon leur sémantisme de base vers la satisfaction* (cf. Martin, 1990)-, qu'il permet d'introduire sur le dire. Les jugements portés s'interprètent dans un cadre relationnel, et la co-orientation de P et Q (5) semble déjà indiquer que le producteur de *bon* raccroche des arguments qui servent sa propre orientation argumentative (voir ci-dessous).

6.1.2 L'opération de validation de *bon*

Comparé au fonctionnement de *bien*, interprété en référence à Culioli (1978), grâce « aux phénomènes de polyphonie discursive qu'il met en évidence »⁵², Garcia précise que *bon* « opère la clôture de l'opération de parcours de *bien* et la valide. Il signale une prise en compte de l'opération de parcours effectué par *bien* »⁵³, telle que « *bon* sert à **confirmer rétroactivement la sélection** opérée par *bien* »⁵⁴. Garcia explique ici le fonctionnement de *bon* dans le cadre d'une argumentation, comme une marque non neutre qui « sert de confirmation et de prise en charge du contenu de l'argument » posé dans l'énoncé sur lequel il enchaîne, et qui plus est, place l'argument au rang « d'un **savoir** » ou d'une « **valeur partagée** entre les interlocuteurs » dans le cadre du discours. Tout se passe comme si *bon* devenait en fait un **outil de légitimation** des éléments sur lesquels il porte à partir du moment où il les ratifie de sa présence, en les rappelant en tant qu'anaphorique (Roulet et al., 1985).

/convenir/... » (46), Voir A. Berrendonner, « Le fantôme de la vérité, ou assertion, vérification et métadiscours », dans *Éléments de pragmatique linguistique*, Ed. Minit, Coll. Proposition, Paris, 1981, 35-73.

⁴⁹ L'auteur évoque ici les cas de reprise littérale ou anaphorique: « - Jean est venu, - Jean est venu *bon* », que l'on peut qualifier de reformulation paraphrastique identique.

⁵⁰ « qui concerne des unités de la conversation plus importantes que la réplique, comme des groupes de répliques portant sur un même thème de conversation ou des fragments d'une même conversation séparés par un blanc », C. Garcia, *Étude sémantique...*, op., cit., 1983, 526-527.

⁵¹ L'auteur « tente de préciser l'effet purement dialogique » du connecteur qui est distingué selon que l'enchaînement porte sur le contenu propositionnel (pertinence sémantique), l'énonciation (...), ou l'orientation argumentative (...) du discours de l'énonciateur antérieur. » Id., 529.

⁵² Ibid., 287.

⁵³ Ibid., 288.

⁵⁴ Ibid., 290.

C'est en ce sens qu'il fonctionne comme « support par déclaration d'attitude » (Büblitz, 1988, Laforest, 1993). On comprend mieux dès lors pourquoi *bon* peut être un marqueur de position haute (Garcia, 1982, 1983), puisque sa production d'une part entraîne la légitimation conjointe des arguments choisis comme support, et d'autre part introduit un discours co-orienté et pré-légitimé (cf. plus haut): « Bon indique à la fois la prise en compte du contenu de l'énoncé et son utilisation comme point de départ d'une inférence » (Garcia, 1983). A ce niveau *bon* est un **outil stratégique** qui « consiste à réutiliser (un) élément d'information obtenu au profit de sa propre thèse » (Id.⁵⁵). Il fonctionne comme « un accord apparent entre les deux interlocuteurs » permettant à un locuteur de « déformer et s'approprier à ses propres fins un argument de son adversaire » (Id.).

L'analyse de *bon* dans des locutions avec *alors* et *mais* confirme que *bon* est un connecteur dialogique, fonctionnant sur un énoncé affecté à un **énonciateur différent**, qu'il s'agisse d'un locuteur différent en cas de dialogue, ou d'énonciateurs différents dans un énoncé du même locuteur⁵⁶. Il a pour effet de **renforcer** l'élément sur lequel il porte (cf. aussi *bien*, Culioli, 1988, 1990, Martin, 1990), et d'amener les arguments au rang du « consensus »⁵⁷. L'approche vériconditionnelle de Martin (1990) va, elle aussi dans ce sens, où *bien* marque « les conditions de pleine appropriation, de pleine vérité ».

6.1.3 Les propriétés de *bon* en conversation

Enfin, le rôle de *bon* est appréhendé au niveau de l'organisation générale de la conversation, selon trois propriétés: 1) signaler les rapports de places entre les partenaires, en particulier dans sa contribution avec d'accord, 2) sélectionner le locuteur suivant en cas de finale de réplique (système des tours de parole), et 3) outil de métacommunication dans le débat. *Bon valide* l'opération de reconnaissance effectuée par d'accord (1), comme il valide l'opération de parcours opérée par *bien*, signalant ainsi **la position haute** du producteur de *bon*. *Bon* et *d'accord* sont deux marques qui se distribuent de façon inversement proportionnelle dans un des corpus de Garcia⁵⁸, *d'accord* représentant une forme de suivi de complaisance, une reconnaissance formelle, alors que *bon* entérine plutôt une position de dominance⁵⁹. En tant **qu'indicateur de changement de tour**, ou de **place transitionnelle**, *bon* joue son rôle de « ponctuatif », proche du « point final » à l'écrit, ce qui en regard de sa valeur générale de validation, place le discours antérieurement produit sous la légitimation de celle-ci. En tant qu'outil métacommunicationnel, *bon* signale plutôt « un **changement de niveau dans le contenu** du débat », remplissant alors sa double fonction de clôture et d'ouverture » (cf. Gülich, 1970, Auchlin, 1981, Roulet et al., 1985), qui rejoint les fonctions de décrochements signalés par divers auteurs.

⁵⁵ *ibid.*, 296.

⁵⁶ C'est à ce niveau que l'on comprend la notion de « mise en spectacle » donné par Gardés-Madray, qui dit que « bon est l'occasion d'une mise en spectacle dans laquelle le sujet est double. Il se pose comme son propre interlocuteur dans une ouverture fusionnelle vers l'interlocuteur réel », F. Gardés-Madray, *Praxématique et interaction verbale*, Langages, 74, 1984.

⁵⁷ *Ibid.*, 298-307.

⁵⁸ Sur trois sujets, les marques se répartissent ainsi: 1) Pat: *bon* (0), *d'accord* (16); 2) Pasc: *bon* (5), *d'accord* (1) et 3) Al: *bon* (3), *d'accord* (0). *Ibid.*, 312.

⁵⁹ « Ces considérations psychosociologiques sont peut-être un peu rapides... Il ne faudrait pas pour autant considérer que *bon* [...] indique toujours une position haute », *Ibid.*, 313.

6.1.4 Conclusion

Bon est un poncteur oral (cf. Vincent, 1993) dont le fonctionnement s'explique grâce au croisement d'un repérage subjectif (cf aussi Péroz, 1992) -c'est là sa fonction dialogique- et métapragmatique -c'est là sa fonction proprement argumentative, où il situe les deux segments d'appui l'un par rapport à l'autre-. Il sert une fonction de validation (cf. aussi Péroz, 1992), qui produit des effets de renforcement discursif au niveau du dit (Culioli, 1988,1990, Martin, 1990), et de marquage de position au niveau relationnel de l'engagement interlocutoire.

Nous passons à l'exposé de la seconde recherche, préalablement mentionnée, concernant l'étude spécifique du marqueur *bon*.

7. LA PONCTUATION DES ACTIONS (SAINT-PIERRE, VADNAIS, 1992)

L'étude de Saint-Pierre et Vadnais est intéressante en ce qu'elle s'appuie sur un corpus constitué de **conversations dyadiques entre enfants de 5 à 11 ans**, et parce qu'elle propose de rallier les propriétés de *bon* à un **invariant**: la ponctuation des actions. A l'articulation des emplois de *bon* comme **modalisateur**, en référence à Culioli (1976), et comme **M.S.C.** en référence aux travaux de l'équipe gennoise (Auchlin, 1985, Roulet et al., 1985), les auteurs développent leur analyse par un « renvoi aux **données contextuelles** » qu'ils jugent indispensables à la définition des valeurs de *bon*. S'oppose donc ici par rapport à l'étude de Culioli sur *bien* la nécessité de prendre en compte dimension interactionnelle et actionnelle, dans un rapprochement avec les faits dont Garcia rend compte au niveau de l'organisation de la conversation, et du jeu dialogique dû à la présence d'interlocuteurs et d'énonciateurs différents.

7.1.1 Revue des différentes valeurs de bon

Les différentes valeurs de bon sont donc passées en revue et illustrée, où bon est 1) modalisateur a) appréciatif, et b) d'intensité, 2) marqueur de structuration de la conversation, a) d'enchaînement linéaire, b) d'enchaînement global, c) de transition, d) introducteur, e) de clôture et enfin 3) marqueur de ponctuation des actions.

De ses emplois en tant que **modalisateur**, on retrouve une propension pour *bon* à rendre compte de son sémantisme de base (cf. plus haut, Roulet et al., 1985, Culioli /bien, 1990), où bon « sert à exprimer un jugement mélioratif » (1a), puis, sa capacité à « **renforcer ou à atténuer** le degré de **certitude** », ce qui, dans le contexte d'un acte directif, fait que « *bon* augmente le degré de **tension entre les interlocuteurs** », ce qui correspond à la valeur de renforcement décrite par Culioli et Martin à propos de bien lorsqu'il est associé à des contraintes impératives. Que l'intensité s'exploite au niveau d'une mise en tension interlocutive est un fait nouveau, qui peut traduire, quant au décrochement énonciatif qu'implique le statut de *bon* comme connecteur dialogique (Garcia, 1983), associé à la mention de sa prédilection pour le marquage de position haute déséquilibrant la dyade (Garcia, 1982, 1983), l'inéluctable dissociation qu'il actualise et sur laquelle il opère en

distinguant les énonciateurs, locuteurs, et enfin protagonistes de l'échange. *Bon* agit ainsi sur les trois niveaux en même temps. La mention possible d'**atténuation** est par contre **surprenante**⁶⁰, quant aux propriétés générales données uniquement sur le mode du renforcement chez Garcia (1983 cf. plus haut), mais est toutefois confirmée pour *bien* par Martin (1990⁶¹).

7.1.2 La thèse de l'enchaînement des actions

En tant que **M.S.C.**, Saint-Pierre et Vadnais reprennent les appuis référentiels d'Auchlin et Roulet, différenciant les emplois selon les niveaux de textualisation, les types d'enchaînements. Mais ils insistent sur le fait que ces enchaînements se doublent « des enchaînements des actions des interlocuteurs ». Le cas de la **transition** insiste sur le fait que la séquence introduite par *bon* rompt le fil directeur de la conversation, et que *bon* joue ainsi un **rôle de « continuers »** (Schegloff, 1981), étant précisé qu'en ce cas *bon* est souvent suivi d'un *euh* ou d'une pause interprétés comme marques d'**hésitation**⁶², remplissant donc une « fonction phatique » (Jakobson, 1963, Ducrot et al., 1980). Dans le cas de l'**introduceur**, les auteurs soulignent le fait que *bon* ne s'appuie pas sur le contexte situationnel, mais **annonce une action** immédiate du locuteur, ou l'ouverture d'une nouvelle séquence, rendant à *bon* sa « **valeur dynamique** » due à ses caractéristiques interjectives. Quant au *bon* de clôture, « corollaire du *bon* qui ouvre un échange », il correspond strictement, selon les auteurs, à « l'actualisateur de Luzzati (1982) ».

7.1.3 Le schéma invariant de bon

Les auteurs se rangent à l'idée d'un invariant en terme de ponctuation des actions, sur la constatation que « les enchaînements actualisés par *bon* dans le contexte conversationnel impliquent des actions passées, présentes ou futures du sujet-énonciateur ou de son allocutaire », où ils relèvent notamment que *bon* ponctue le **langage autoréflexif et autorégulatif** (Vygostky, 1934, 1962, Oléron, 1967, 1971, 1972, Goffamn, 1981, Bruner, 1991⁶³), en « découpant les activités du sujet-énonciateur ou de son partenaire », ce qu'ils illustrent par un exemple éloquent que l'on retranscrit ci-dessous:

⁶⁰ Les auteurs ne donnent pas d'exemple à ce niveau, alors qu'ils illustrent l'accentuation associée à une « valeur déontique d'insistance », le support d'autorité qui cautionne les positions dans la supplication ou l'ordre, l'augmentation, ou la réitération du caractère certain ou véridique, ou encore du désir exprimé par le sujet par la présence de *bon*, M. Saint-Pierre, M. Vadnais, « Du modalisateur... », op., cit., 1992, 244-245..

⁶¹ Martin parle, en regard de l'effet d'atténuation pour *bien*, de l'affaiblissement de la volonté, « qui se range **apparemment** à celle d'un autre: - *Vous reprenez du vin? -Je veux bien, merci* », et plus loin, il évoque ensuite dans le cas de *penser* qui « est le lieu d'une construction épistémique à partir de données sûres (cf. Martin, 1988) », que dans une formule en « Je pense bien! », « c'est toi qui contestes et moi qui confirme; ou bien dans *Tu penses bien que p!*, où je formule un hypothèse sur ce que tu penses et où je t'impose de penser ce que moi même je pense ». On voit que l'atténuation est assez perverse. R. Martin, « Pour une approche vériconditionnelle... », op., cit., 1990, 89.

⁶² A noter que dans le cas de *bien*, Martin indique l'effet inverse, où « *bien* confirmatif rétablit la vérité dans sa plénitude après une hésitation qui l'a fait mettre en doute ». Id., 85. On pourrait gloser alors par une expression en « *bon... euh... bien* », où le locuteur maintient d'abord le contact avec *bon*, (Saint-Pierre, Vadnais, 1992), puis hésite, et enfin rétablit la vérité sur le doute implicite par *euh*, en prononçant *bien*.. Mais on peut très bien imaginer une situation inverse avec « *bien...euh...bon* », ce qui rend à *bon* sa valeur essentiellement dynamique (Saint-Pierre, Vadnais, 1992), et pas seulement phatique.

⁶³ Cette propriété renvoie aux travaux effectués par Oléron sur la fonction instrumentale du soliloque et repris en situation de résolution de problème (Kohlberg, Yeager, Hjertholm, 1968, Beaudichon, Rousseau, 1971-1972, Melot, 1972, Beaudichon, Beaudichon, 1978). Voir aussi J. Cook-Gumperz, W. Corsaco (1976), et A. Gopnik (1977), qui sont cités à ce propos par Goffman, 1981. Voir notre chapitre 7.

(le vétérinaire remplit la seringue)

A : **Bon**

(Le vétérinaire rit.)

V : **Bon**

A : **Bon**

(Le vétérinaire donne la piqûre au petit chat.)

V : **Bon**, c'est ça.

d'après Saint-Pierre et Vadnais, « Du modalisateur au marqueur de ponctuation des actions: le cas de bon », 1992, 249.

Le cadre de résolution de problème duquel nous tirons les productions verbales présuppose un découpage des activités où *bon* doit s'illustrer en ce sens. Delà à prétendre que cette fonction, qui opère au plan « physique, énonciatif et cognitif » (Saint-Pierre, Vadnais, 1992) est une valeur générale qui permet « un traitement sémantique unitaire » (Id.) est par contre **discutable**. En revanche, que cette **valeur** apparaisse comme **centrale dans les verbalisations enfantines** est sans aucun doute une hypothèse de travail à retenir. La filiation développementale mise à jour par Rosat, pour *ben*, instruit bien que les organisateurs du discours évoluent en fonction de l'âge, et en fonction du type d'activité d'organisation textuelle dont les enfants témoignent: ainsi *ben* est d'abord employé en **fonction d'ancrage** à 10 ans, puis les auteurs notent qu'à 12 ans, « une nouvelle **fonction de liage**, plus spécifique que le *pis* » apparaît, *ben* « jouant un rôle intermédiaire entre *pis* et *alors* », les organisateurs se stabilisant dans des emplois plus typiques et nuancés, vers 14 ans.

8. CONCLUSION

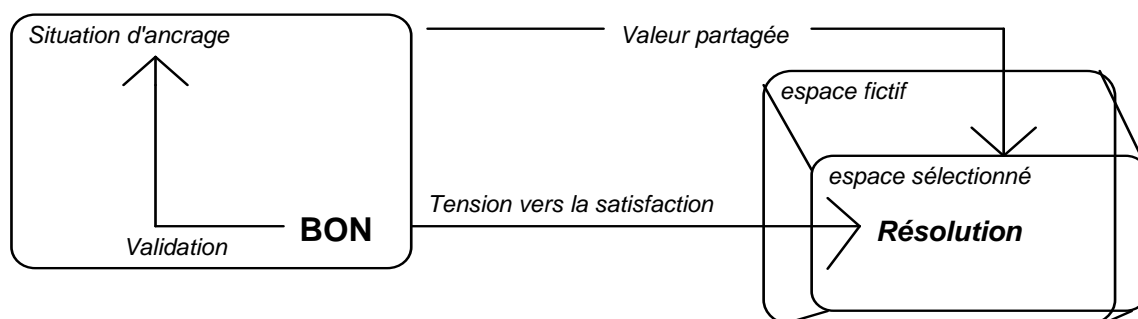
La convergence fonctionnelle des différentes propriétés et valeurs apparaissant dans la littérature, relues à la lumière des schémas de traitement unitaire effectués par les différents auteurs sur lesquels on s'est appuyé, peut être ramenée aux hypothèses opérationnelles suivantes:

- * *Bon* est à mettre en rapport avec une **tension vers la satisfaction**, la **conclusion**, soit la **résolution**.
- * Ce système de tension prend sa source dans la **construction d'un espace fictif**, soit imaginaire, soit implicite par les caractéristiques de la situation d'ancrage à laquelle on peut rattacher *bon*.
- * L'espace fictif engendré par le fonctionnement opératoire de *bon* ne peut s'interpréter en dehors de la **configuration relationnelle** qui unit les co-énonciateurs, les interlocuteurs, et enfin les interactants, ce qui en fait un **connecteur dialogique**.
- * La configuration relationnelle est au point de production de *bon* tendue vers l'affirmation de **position d'un des sujets**, qui en fait un outil stratégique, au point de **validation** d'une **sélection**, dépendant d'un **espace subjectivement pris en charge**.
- * *Bon* agit ainsi comme **ratification** d'éléments co-textuels antérieurs, ou postérieurs, qu'ils figent au rang de « **savoir partagé** », dans l'état actuel du discours.
- * *Bon* agit enfin, en tant que modalisateur, en **renforcement** de cheminements s'inscrivant, que ce soit au mode impératif, ou au mode conditionnel, dans une orientation argumentative issue d'un **désir de satisfaction** immédiate ou proche, et qu'il **surligne**.

Ces dimensions opératoires sont en fait à mettre en rapport avec un schéma particulier de **construction de frontière**⁶⁴, faisant appel à la notion de **validation**, appréhendé sur la base d'un **double repérage: imaginaire/fictif et sélectionné**. L'étude de Saunier (1992) sur la locution *tenir bon*⁶⁵ est instructive à ce niveau, où *tenir*⁶⁶ correspond à « une opération d'homogénéisation liée à la validation (effective ou visée) d'une **relation construite par ailleurs** (comme déjà validée, devant être validée et/ou validable a priori), au regard de l'invalidation potentielle de cette relation »⁶⁷.

Dans ses effets sur chaque niveau de réalité discursive et interactionnelle, on peut conclure que *bon* est un outil permettant la **légitimation 1) du dit antérieur**, et 2) **du dire** et de la position de celui qui s'y reflète.

Nous terminons par un schéma d'illustration des fonctions de *bon* mises à jour par cette recherche théorique.



Un schéma de fonctionnement de bon est acquis sur la base des données fournies par la littérature. Bon est notamment la trace d'une opération de franchissement de frontière débouchant sur la résolution, qui s'effectue sur la base d'un jeu sur un double repérage. Son apparition dans le discours génère des effets de validation sur le dire, et de marquage de position au sein de la tension/relation interlocutive.

⁶⁴ « Bon [...] a en tout cas à voir avec les frontières: temporelle [...], qualitative dans *Il est bon à jeter*, quantitative dans *un bon kilo*, modale dans *Ah bon, il est ici?*, par exemple », d'après une note dans E. Saunier, « De l'unicité de certains verbes d'emploi variés. Polysémie ou ductibilité », 97.

⁶⁵ « *Tenir bon* nous intéresse en ce qu'on y trouve en quelque sorte l'archétype du fonctionnement de *tenir* », Id., 95.

⁶⁶ « Le fonctionnement de *tenir* tel que nous avons tenté de le décrire a des affinités avec certaines propriétés de *bon* », Ibid., 97.

⁶⁷ Ibid., 95.

ETUDE DE BON

Introduction	74
1. PREMIERS REPÈRES	74
1.1 Tableau récapitulatif	75
1.2 La ponctuation	77
1.3 L'organisation	79
1.4 La validation	79
2. BON BEN EN STRUCTURE TERNAIRE (LUZZATI, 1982)	81
3. BON DANS LE SYSTEME HIERARCHIQUE (ROULET ET AL., 1985, AUCHLIN, 1981)	82
3.1 Le schéma de Roulet (Roulet et al., 1985).....	82
3.2 Le point de vue d'Auchlin.....	82
4. BIEN ET SON PARCOURS (CULIOLI, 1978, 1988, 1990)	83
4.1 Construction d'un repère fictif	83
4.2 Une opération de reprise interne.....	84
4.3 Du repérage intersubjectif.....	84
5. EH BIEN ET L'ORIENTATION ARGUMENTATIVE (SIDAR-ISKANDAR, 1979, DUCROT ET AL., 1980).....	86
5.1 Le schéma général	86
5.1.1 Premier cas.....	86
5.1.2 Deuxième cas	87
5.1.3 Troisième cas	87
5.2 Les phatiques	87
5.3 Synthèse	88
6. BON COMME CONNECTEUR DIALOGIQUE (GARCIA, 1983)	89
6.1.1 Les propriétés générales de <i>bon</i> dialogique.....	90
6.1.2 L'opération de validation de <i>bon</i>	90
6.1.3 Les propriétés de <i>bon</i> en conversation	91
6.1.4 Conclusion.....	92
7. LA PONCTUATION DES ACTIONS (SAINT-PIERRE, VADNAIS, 1992)	92
7.1.1 Revue des différentes valeurs de bon	92
7.1.2 La thèse de l'enchaînement des actions	93
7.1.3 Le schéma invariant de bon	93
8. CONCLUSION	94

« Piratez une conversation au hasard, même la plus anodine. Et puis regardez-la *du dehors*. Le plus souvent, vous apercevrez comme une *forme*, non comme un cahot d'événements déliés et purement aléatoires. Et sûrement, en y revenant souvent, parfois immédiatement, vous pourrez y découvrir une structure, peut-être lui assigner un but, la raconter à autrui, et même reconnaître qu'un contrat s'y est réalisé. »

R. Ghiglione, A. Trognon, *Où va la pragmatique?*, 1993, 107.

EXPERIMENTER LA CONVERSATION

Présentation des expérimentations

Dans ce chapitre, on trouve la présentation de nos deux expérimentations, respectivement encadrée par un écho théorique générale, et une analyse rapportée aux particularités de notre tâche Un aperçu en termes de résultats préliminaires ainsi qu'une brève illustration de nos corpus achèvent cette présentation.

Introduction

L'étude du langage peut être l'instrument privilégié de chercheurs qui l'utilisent à des fins de compréhension de leur propre objet. Philosophes, anthropologues, ethnologues, psychanalystes... s'y sont essayés, dans un élan portant l'articulation entre la langue et la société (Ghiglione, Blanchet, 1991). La procédure peut s'inverser, où l'effort entrepris conduit plutôt vers une compréhension des stratégies discursives, dans une optique d'articulation du social au langage. Expérimenter la conversation devient alors une praxis qui donne l'occasion d'analyser une situation particulière dans le but d'établir un modèle local, qui donne accès 1) à des réponses correspondant au site étudié, et 2) à une révision de modèles plus généraux qui se trouvent actuellement dans la littérature. Nous adhérons à cette « thèse expérimentaliste », et ce chapitre est destiné à introduire le lecteur dans le champ de restriction qui est le nôtre.

Notre cadrage expérimental peut dès à présent être dévoilé autour d'une articulation tripartite en 1) une étude centrée sur le dialogue avec participation de deux sujets conversant sur un matériel support, 2) une comparaison expérimentale sur la base d'un conditionnement en termes de conflit-socio-cognitif notamment aménagé autour d'une différenciation génétique, et 3) une tâche de résolution de problème convoquant un modèle cognitif référent.

Aussi, nos options, 1)°développementale, et 2) constructiviste impose de donner quelques jalons théoriques, avant de présenter le détail de nos expérimentations, ce à quoi nous consacrons la première partie de ce chapitre.

1. REPERES THÉORIQUES

Nous abordons le développement des compétences langagières chez l'enfant, autour des **compétences pragmatiques** permettant de fixer des **repères** aux âges qui nous intéressent, grâce au relevé de grandes périodes sur lesquelles on obtient un consensus. On envisagera donc trois périodes clefs 1) la structuration des formats (Bruner, 1983), 2) les habiletés

linguistiques avant 5-6 ans, 3) l'organisation des formes linguistiques acquises en rapport avec l'émergence des capacités méta-cognitives (Blaye, 1988, Gombert, 1990). Ces trois étapes correspondent en fait aux phases déterminées par Karmiloff-Smith (1986, 1987) lorsqu'elle décrit la dynamique du développement¹.

1.1.1 Du proto-conversationnel à la prise en considération de l'alter

La première phase donnée par Karmiloff-Smith est celle où l'enfant **produit des formes** sous la dépendance de **facteurs externes**, et où les représentations, ou connaissances implicites sont stockées en mémoire indépendamment les unes des autres.

Le rôle du contexte (Bruner, 1983, 1984, Hickmann, 1984, Bruner, 1991, Levorato, Cacciari, 1992, par exemple) est aujourd'hui incontournable où règne la thèse brunerienne, partagée par tout le courant pragmatique des actes de langage (Austin, 1962, voir Bernicot, 1989 pour la perspective développementale) que « **la fonction précède la forme** ». Les études focalisées sur les premières interactions mère-enfant (voir Rondal, 1983) mettent en lumière cet **effet structurant de l'interaction précoce** (Beaudichon, 1990), par la construction de « routine » (Deleau, 1982), de « format » (Bruner, 1983, 1984, Bates, Camaioni, Volterra, 1979), précurseurs des « script » (Schank, Abelson, 1977, Bruner, 1991), qui se poursuit au delà de l'imprinting parental, car ils servent de décor structurel à l'interprétation des verbalisations, déployant l'espace du proto-conversationnel (Brazelton), forme de la préhistoire conversationnelle (Bateson, 1975).

La place prototypique du dialogue (Bruner, 1978, François et al., 1984, Espéret, 1989) est ainsi acquise sur un réseau précurseur, et les études portant sur l'âge préscolaire (voir Beaudichon, Ducroux, 1982, par exemple) complètent actuellement les données sur des domaines très diversifiés². A défaut d'accord de tous sur l'accessibilité à des scripts pour témoigner des compétences langagières dans l'organisation du discours chez de jeunes enfants (voir Hudelot, 1987, pour des enfants de 5-6 ans), le consensus est acquis sur l'impact de la « routine dialogale » pour la mise en place des compétences communicatives précoces. Illustrons.

Les enfants jouent très tôt avec **les rôles sociaux** (Hall, 1977) pour peu qu'ils correspondent à des rôles bien connus (Andersen, 1977), et les jeunes enfants **maintiennent** donc les échanges verbaux, (Beaudichon, Winnykamen, in Nonnon, 1990) que ce soit au plan de l'engagement mutuel (Garvey, Hogan, 1973, Mueller, 1972, cité par Golder, 1990) ou de la **continuité** thématique (Brinton, Fujifi, 1984, Id.), qu'il s'agit d'interpréter plutôt à l'intérieur

¹ On retrouve ces bornes génétiques dans l'étude de Bernicot consacrée aux formes de la demandes chez l'enfants, où l'auteur distingue en compréhension les périodes 1) de 1 ans et demi, 2 ans et demi, 2) de 3-6 ans, 3) de 6-10 ans, et en production, les périodes de 1) 2-3 ans, 2) 3-5 ans, et 3) 5-10 ans. Voir J. Bernicot, *Etude développementale...*, op., cit., 1991, 173-183, et 203-210.

² En témoignent, parmi les recherches les plus récentes, les études sur le rôle de la prosodie sur la fonction communicative (voir Flax, Lhey, Harris, Boothroyd, 1991), l'effet de la direction attentionnelle imposée par la mère sur l'acquisition du vocabulaire (voir Akhtar, F.Dunham, P.J. Dunhan, 1991), la qualité du dialogue dans des moments conversationnels libres chez de jeunes enfants (voir Schober-Petterson, Johson, 1991), l'effet du format, de la routine quant à l'adaptation du discours des mères avec leurs enfants sur la gestion des déplacements temporels (Lucariello, Nelson, 1987), l'adaptation du niveau d'abstraction du discours des mères avec leurs enfants dans des situations comparées (Sorsby, Martlew, 1991).

d'un champ thématique que d'un enchaînement toujours direct (Hudelot, 1987). Ils conversent cependant en actualisant surtout des **réponses** ce qui est observé dans des situations de contacts téléphoniques (Bordeaux, Willbrand, 1987), et correspond aux aptitudes manifestées à la **compréhension de demandes** variées (Carrel, 1981, Spekman, Roth, 1985, cité par Bernicot, 1990). En fait, les jeunes enfants, se comportent, **habitués aux situations prototypiques** qui supportent leur entendement, comme si le canal verbal n'était pas le seul à traduire l'information (Kossan, Markman, 1981, Maratos, 1973, in Gombert, 1990), et actualisent plus fréquemment des **demandes directes** concernant les objets à disposition (voir Bernicot, 1991). Des études montrent même que dans des **situations familiales**, des enfants d'environ 4 ans s'adaptent au niveau linguistique du destinataire (Masur, 1978, Id.), et parlent « bébé » avec leur petit frère (Weeks, 1971, Id.), ou simplifient leur langage avec des enfants plus jeunes qu'eux (Gleason, 1973, Smith, 1935, Id., Garvey, Ben Debba, 1974, in Golder, 1990), et sont plus polies avec les adultes ou les visiteurs (Ervin-Tripp, O'Connor, Rosenberg, 1982, in Bernicot, 1991). Il appert enfin que les enfants **dès 4 ans** peuvent se montrer **réceptifs**, par le biais d'hésitations comportementales, à l'ambiguïté des messages (Flavel, 1981, Beal, Flavel, 1982, Robinson, Whittaker, 1985, cités, Id.), et montrent même quelque compétence quant à la reconnaissance d'expressions de politesse si toutefois on les force à cette reconnaissance (Bates, 1976).

Cependant, les jeunes enfants ont du mal à **prendre** la parole d'eux mêmes (Ervin-Tripp, 1979, in Golder, 1990), et il faut attendre 5 ans pour qu'émerge la possibilité de **répondre en premier** à la sonnerie du téléphone par « hello » (Bordeaux, Willbrand, 1987). Ils restent de même incompetents quant à la demande de **clarification** (Glucksberg, 1966, Patterson, Kister, 1981, Karabenick, Miller, 1977, in Gombert, 1990) quand bien même on tente de les y entraîner (Sonnenschein, 1986, Id.).

Si les jeunes enfants présentent de meilleurs résultats dans des situations de jeu libre qu'en situation expérimentale (voir Koy, 1975 par exemple, in Golder, 1990), c'est que le langage présente une double face, à la fois de conduite sociale adaptative (Bernicot, 1991), et d'outil cognitif soumis à une maturation vers l'autorégulation, le contrôle, en liaison avec le développement des capacités méta-cognitives (Blaye, 1988, Gombert, 1990). Le **processus d'individuation** est ainsi lié au développement de la **métacognition** qui permet de quitter le stade où le social semble prépondérant, ce que Donaldson (1978) dépeint ainsi: « avant que l'enfant n'ait développé une maîtrise complète du langage, le langage est pour lui emboîté dans le flot des événements qui l'accompagnent » (traduit et cité par Gombert, 1990).

1.1.2 Vers la métacognition

On définira la métapragmatique avec Gombert (1990) comme « la maîtrise des relations qui existent entre le système linguistique et son contexte d'utilisation », ce qui permet de se centrer quant aux différentes études publiées sur quatre points: 1) le degré d'explicité d'un message extérieur, 2) le contrôle de son propre message, 3) l'adaptation de son discours à l'interlocuteur, et 4) la maîtrise des règles sociales du langage.

Une époque transitoire apparaît entre **5 et 7 ans**, où l'on note une adaptation progressive à l'interlocuteur, qu'il s'agisse de décrire une série d'images (Brinton, Fujiki, Loeb, Winkley, 1986, in Golder, 1990), ou d'expliquer une règle de jeu (Pratt, Scriber, Cole, 1977, Id.). Vers **5-6ans** on peut témoigner de « prémisses de contrôle conscient de la part du sujet de sa propre compréhension », mis en évidence dans des tâches de **jugement** portant sur des questions auxquelles on ne peut pas répondre (Wales, 1974, in Gombert, 1990), qui peut être rapproché de sa **perméabilité à l'entraînement** (Sonnenschein, Whitehurst, 1983, 1984, Sonnenschein, 1986, Id.). Les enfants de **5 ans** modulent par des atténuateurs verbaux et prosodiques leur demandes (Feider, Saint-Pierre, 1987, in Bernicot, 1991), et l'adaptent aux caractéristiques statutaires définis par la situation (James, 1981, Olson, Hildyard, 1981, Id.). Toutefois, à cet âge, les enfants, « capables de toutes les subtilités syntaxiques de leur langue maternelle » (Bates, 1976, Id.) se servent encore beaucoup des **indices contextuels** pour assurer leur compétence pragmatique, et présentent encore des messages **ambigus** (Sakata, 1987, Id.), ou inadéquats (Asher, 1978, Id.), tout comme ils ne peuvent satisfaire à une demande de clarification imprécise (Peterson, 1972, Id.). Les études de Spekman et Roth (1985, in Bernicot, 1991) sur des enfants de 3, 4 et 5 ans, celle d'Elrod (1983, Id.) sur des enfants de 3 à 6 ans, ne permettent **pas de** conclure sur une **variation décisive** des compétences en compréhension en fonction de l'âge, même si l'on note une évolution dans la production des demandes avec un passage sensible aux demandes indirectes (Garvey, 1985, Id.), le **questionnement de type besoin/désir** d'un objet restant cependant encore assez dominant (Carrel, 1981, Id.), et soumis à une ambiguïté due aux caractéristiques **implicites** du message (Cossette, Comeau, 1987, Id.).

1.1.3 L'âge clef du passage au « méta »

L'entrée dans la **phase métalinguistique**, aux alentours de **6-7 ans** et qui se poursuit par une phase de structuration intensive, est décisive. Le rapport entre cette maîtrise métalinguistique et l'effet des apprentissages scolaires³, notamment le passage à l'écrit est à retenir (cf. Donaldson, 1978), où Bialystock (1986, Bialystock, Ryan, 1985, in Gombert, 1990) insiste sur l'intrication des compétences à l'analyse **structurante des connaissances**, et celles de **contrôle des procédures** de sélection et de traitement, ce que Gombert (1990) ramène aux aspects déclaratifs et procéduraux. Illustrons. A **6 -7 ans**, les enfants sont capables de dénoncer des messages ambigus (Sonnenschein, 1986, in Gombert, 1990), repèrent un implicite sarcastique (Ackermann, 1986, Id.). A **7-8 ans**, ils sont capables de lever des ambiguïtés référentielles (Beal, Flavel, 1984, Id.), d'adapter les formes linguistiques au code social de la politesse⁴ (Holloos, 1977, Id.), ainsi que produire des demandes indirectes (Bates, 1976, Id.), diminuant les questions directes de type demandes/désir (Carrel, 1981, in Bernicot, 1991). Par contre la gestion du **pôle de l'alter**, vérifiée au moyen de l'outil téléphonique

³ Voir la thèse de C. Bruckert-Sauguin, « Le rôle de la conscience métalinguistique dans l'apprentissage de la lecture », Doctorat nouveau régime, Dir. M. Imberty, Paris 10, 1992.

⁴ Voir sur ce point la deuxième partie de l'ouvrage de C. Kerbrat-Orecchioni, Les interactions verbales, Tome II, Armand Colin, 1992.

(Lloyd, 1985, Vivier, 1988) est encore **incertaine**, tandis que l'adaptation à un **interlocuteur présent** est acquise (Beaudichon, 1978). Les capacités verbo-cognitives dans le traitement d'un double réseau d'information, comme donner à la fois des directions et des lieux par téléphone sont fragiles à 7 ans, alors qu'elles sont acquises à 10 ans (Lloyd, 1991). De même, la capacité à demander des explications précises ou des clarifications en cas d'ambiguïté ne s'acquiert progressivement qu'entre 9 et 13 ans (Markmann, 1977, Gluksberg, 1966, Patterson, Kister, 1981). La prise en compte de la perspective interlocutive est vérifiée à 12 et 17 ans par Flavel (1968), 11 ans par Ghezzi (1987). Selon les études de Selman (1971, Selman, Byrne, 1974, in Golder, 1990), les enfants de 8 ans prennent conscience que chaque personne a son système de valeur, alors qu'ils commencent seulement, à 10 ans, à pouvoir gérer simultanément leur point de vue et celui des autres. Il faut bien noter que la reconnaissance des perspectives de l'autre (Hale, Delia, 1976, Delia, Clark, 1977, Id.) invite à dresser le rapport entre la complexité et flexibilité du système cognitif où l'on se trompe encore à l'âge adulte sur les croyances et attitudes de l'autre (Golder, 1990).

L'âge clef de 6-7 ans est récursivement cité par Gombert (1990) dans la mise en évidence des **compétences « méta »**, qu'il s'agisse du métaphonologique, du métasyntaxique, ou du métapragmatique qui retient notre attention. Au niveau du contrôle métasyntaxique, on aimerait encore citer quelques exemples concernant les compétences à l'auto ou l'hétéro-correction des messages. Ce phénomène s'étend comme les autres depuis le constat d'autocorrections spontanées dès 2 ans et demi (Snyders, 1914, Berko, 1958, Gallagher, 1977, Clark, 1978, Slobin, 1978, in Gombert, 1990), d'hétérocorrection vers 4 ans (Weir, 1966, Horgan, 1981, Bonnet, Tamines-Gardes, 1984, Id.) jusqu'à l'augmentation en production où les autocorrections doublent entre 5-6 ans et 6-7 ans (Rogers, 1978, Id.). Au plan de l'hétérocorrection grammaticale, Gombert instruit de la difficulté qu'il y a à interpréter les différentes études où l'on doit finalement opposer les capacités correctives dû au contrôle de la forme de la phrase, de celles de la conscience d'appliquer des règles grammaticales (cf. Tunner, Herriman, 1984, Id.), discutant ainsi des capacités des enfants de 4-5 ans à effectuer des corrections sur l'ordre des mots (De Villiers, De Villiers, 1974) en fonction d'un relevé direct de l'erreur, ou de la nécessité de recourir à la signification de la phrase, imposant ici une distinction entre 5-6 ans, et 6-7 ans (Pratt, 1984, Tunmer, 1987, Bohannon, 1975, 1976 par exemple, Id.). On retrouve symétriquement illustré ici les effets d'accroissement de la complexité vs flexibilité cognitive, où Bialystok (1986, Id.) met en évidence le faible taux de réussite des enfants de 5-7 ans, comparés à ceux de 9 ans dans la gestion de la correction de l'agrammaticalité sur des phrases sémantiquement déviantes⁵. Et, le modèle proposé par Gombert qui oppose phases, mais aussi comportements, ou compétences locales de type « épi » et « méta » reste ici décisif quant à la compréhension de la structuration verbo-cognitive progressive chez l'enfant.

⁵ Les travaux cités de Bialystok (1986) « suggèrent une application consciente » d'une règle syntaxique, encore plus tardive que dans les travaux de Berthoud-Papandropoulou et Sinclair (1983). J.E. Gombert, Le développement métalinguistique, P.U.F, Paris, 1990, 86.

1.1.4 Le modèle de développement métalinguistique (Gombert, 1990)

Entre 4 ans et 8 ans, âges que l'on choisit (voir nos expérimentations) dans la mesure où ils représentent des bornes assez consensuelles quant à deux moments importants de l'évolution des compétences langagières, l'évolution développementale peut se décrire comme un lent mouvement de **décontextualisation** (voir Drevillon, 1988). Le rôle du feed-back positif et/ou négatif de l'interlocuteur intervient sur le changement macrogénétique (Karmiloff-Smith, 1986), que certains auteurs ont illustré (Wertsch, 1979, 1980, 1984, Wood, Bruner, Ross, 1976, Wood, Middleton, 1975, 1976) sous la notion vygotkienne de guidage dans la zone proximale de développement ou « tutorat de contrôle contingent de l'apprentissage » (voir Blaye, 1988). Au delà effectivement des controverses qui opposent:

- les chercheurs qui ont combattu la thèse de l'égo-centrisme piagétien par la mise en valeur des capacités d'adaptation précoce (voir Beaudichon, Sigurdson, Trelles, 1978, Bredart, Rondal, 1981, Beaudichon, 1982, François, 1984, Vivier, 1988), où l'enfant dès 4 ans, **tient compte des réactions de l'autre**, de ceux

- qui s'orientent vers le dégagement de stades de capacités métalinguistiques, ou métapragmatiques (voir Gombert, 1990), où l'enfant est capable d'orienter sa démarche en gérant **consciemment** le pôle de l'alter, ce qui débute environ vers 6 ans, et devient véritablement éloquent, quand, à 8 ans, l'enfant est capable d'adapter son discours à l'âge de son destinataire (Beaudichon et al., 1978⁶),

on s'accorde avec les perspectives de Gombert (1986, 1990, voir aussi Bernicot, 1991). Ancré sur une lignée vygotkienne (1934), le modèle de développement métalinguistique proposé par Gombert se présente en quatre phases, sur la base d'une similitude avec celui élaboré par Karmiloff-Smith (1986, 1987⁷, voir Gombert, 1990) comme suit: 1) acquisition des premières habiletés linguistiques, soit imitation des **formats** (cf. Bruner, 1983) (2-4 ans) 2) maîtrise **épilinguistique**⁸ (5 ans), où les formes linguistiques s'organisent et sont utilisées dans des **contextes prototypiques**, 3) maîtrise **métalinguistique** (6-7 ans), soit **consciente** avec utilisation **délibérée** des formes linguistiques en fonction des situations d'interaction, 4) **automatisation** des méta-processus⁹.

L'intérêt de cette modélisation métalinguistique est qu'elle met en évidence qu'il ne s'agit pas de **confondre la productivité langagière**, qui est toujours dépendante des conditions de sa production, de **l'efficacité cognitive sous-jacente à cette productivité** dont il faut alors repérer le mode de structuration dans une économie cognitive plus large. Déjà

⁶ Cette étude fait suite à celle de Flavel, qui présente des différences dans la mesure, où en l'absence d'interlocuteur réels les performances sont moindres. Flavel n'obtient en effet une adaptation à l'âge de l'interlocuteur, représenté sur une photographie, que dans la classe de 12 et 17 ans.

⁷ Karmiloff-Smith propose un modèle dynamique de développement en trois phases: 1) produire des formes dépendantes de facteurs externes, dont les connaissances implicites (représentations) sont stockées en mémoire indépendamment les unes de autres, 2) contrôle sur l'organisation interne des connaissances implicites accumulées en phase 1, 3) réorganisation des connaissances. d'après J. E. Gombert, Le développement..., op., cit., 1990, 238-239.

⁸ « Nous réservons l'usage d'« épilinguistique » à la désignation des comportements qui s'apparentent aux comportements métalinguistiques mais dont le caractère non conscient semble être établi ». Cette notion est dérivée de Culioli (1968). Id., 22.

⁹ Id. 242-249.

illustré par les références présentées plus aval, ce modèle général sert de référence majeure à l'explication des phénomènes langagiers que nous décrivons.

Cependant, notre tâche de résolution (voir nos expérimentations) demande l'appui sur une modélisation plus cognitive, qui comme nous l'exposons ci-dessous nous conduit au champ de l'étude microgénétique¹⁰. En effet, au niveau cognitif, les modèles de développement sont nombreux (voir Crépault, Nguyen-Xuan, 1990), où l'on a glissé historiquement des modèles par stades généraux inspirés de Piaget, à des modèles locaux tirés de l'analyse de situations expérimentales « jugées significatives » (Id.). Notre présente étude, dirigée par le paradigme de la résolution de problème trouve son ancrage dans les modèles locaux et le vocabulaire¹¹ néo-piagétien proposé par le groupe de recherche genevois autour d'Inhelder et Cellérier (1992¹²).

1.2 De la résolution de problème au constructivisme

Le constructivisme psychologique se définit en référence au groupe genevois 1) comme un modèle permettant de **lier les aspects structurels et procéduraux** qui gèrent le fonctionnement de l'activité du « sujet actif et constructeur », et 2) comme support permettant d'intégrer la **conversation** comme **matrice de construction des cognitions** (Trognon, Brassac, 1992), dans la mesure où elle s'appuie sur la **construction sociale** de la réalité (Berger, Luckman, 1986), où **l'interaction sociale** joue un **rôle structurant** dans les élaborations cognitives individuelles (Doise, 1989, Moscovici, 1989, voir Monteil, 1993).

1.2.1 La notion de microgenèse

La nature fonctionnelle des enchaînements discursifs rapportée à l'économie cognitive des sujets producteurs s'insère dans une étude des « microgenèses cognitives¹³ » (Inhelder, Cellérier, 1992), qui « permettent l'identification de processus séquentiels », dont l'émergence est favorisée grâce à notre conditionnement potentiellement conflictuel (voir nos expérimentations). Une perspective interactionniste (Mead, 1934, Vigotsky, 1934) nous conduit à considérer le partenaire du dialogue comme un objet¹⁴ de plus contraignant la sphère factuelle sur laquelle repose la résolution de notre tâche, où tout l'intérêt vient du fait que ce

¹⁰ La visée microgénétique permet en outre de contourner le phénomène de variabilité due à l'acquisition différentielle du langage. Voir pour une revue très complète, E. Espéret, L'acquisition différentielle du langage, dans M. Reichlin, J. Lautrey, C. Marendaz, T. Ohlman (Eds.), *Les fonctionnements cognitifs différentiels: réalités et perspectives*, P.U.F, Paris, 1988.

¹¹ Comme le remarque Crépault, « le langage utilisé pour décrire des niveaux d'organisation des connaissances varie souvent d'un auteur à l'autre. Par exemple, les opérations formelles de Piaget sont décrites en termes de « structures de contrôle vectorielles » (Case, 1985), de « règles » (Siegler, 1981), de « système de systèmes représentationnels » (Fischer, 1980), de « correspondances fonctionnelles multi-systèmes » (Halford, 1987), etc. Cf. J. Crépault, « Les modèles du développement intellectuel », *Traité de psychologie cognitive*, 2, 1990, 171.

¹² « La résolution de problème est pour nous une occasion d'étudier les processus fonctionnels qui interviennent lorsque le sujet applique ses connaissances dans des contextes particuliers, c'est-à-dire lorsqu'il applique ses structures à l'assimilation d'« univers de problèmes » que rencontre son activité adaptative », B. Inhelder, D. De Caprona, « Vers le constructivisme psychologique: structures? Procédures? Les deux indissociables », dans B. Inhelder, G. Cellérier, *Le cheminement des découvertes de l'enfant. Recherche sur les microgenèses cognitives*, Delachaux & Niestlé, 1992, 19.

¹³ « Dans la notion de microgenèse, se trouve l'idée de travailler à une autre échelle temporelle que celle de la macrogenèse, mais surtout d'analyser les conduites cognitives dans le plus grand détail et dans toute leur complexité naturelle », Id., 24.

partenaire se constitue à la fois, et en fonction notamment des tours de parole qui constituent des **feed-back de contrôle**, comme objet, et comme sujet. C'est dans cet ordre de croisement des difficultés inhérentes 1) aux caractéristiques du matériel et 2) au statut de l'interlocuteur que nous situons la résolution de problème sur la **double face d'adaptation** verbale 1) à l'objet (cf. Caron-Pargue, dans les protocoles de penser tout haut) et 2) à l'interlocuteur (cf. Beaudichon, 1982 par exemple).

La coordination des activités de communication entre les interlocuteurs est ainsi non plus seulement intégrée dans le modèle général des théories de l'action, mais constitue l'un des visages de la « coordination » complète caractérisant appui, construction et transformation des « modèles partiels » et « successifs » du sujet au cours de la résolution¹⁵. Les situations de conflit-socio-cognitif (Doise, Mugny, Perret-Clermont, voir Gilly, 1990¹⁶) choisies permettent de plus d'envisager « la fonction des conduites cognitives dans le cas de « désadaptations » (Claparède) ou de « déséquilibres » (Piaget), ce qui ouvre à « l'étude extrêmement riche des processus fonctionnels très précis par lesquels un sujet se réadapte à une situation qui a suscité la désadaptation » (Inhelder, De Caprona, 1992). Or comme le note Gilly (1990), ce n'est pas tant l'apparition d'un conflit au sens strict qui est important mais le fait que « le bénéfice des interactions » se ramène aux deux grandes fonctions 1) la déstabilisation (Glachan, Light, 1982) et 2) le contrôle. Pour la désadaptation, l'auteur souligne que ce n'est pas tant la différence inter-individuelle au niveau des performances qui est intéressante (cf. Blaye, 1988, Dalzon, 1988, Gilly, Roux, 1984, cité par Gilly, 1990), que « les modes individuels de résolution *au moment même de leur mise en oeuvre* », et pour la fonction de contrôle, qu'il ne faut pas négliger (Gilly, Fraisse, Roux, 1988, Id.) « le rôle des simples interventions acquiesçantes et reformulations de l'autre, dont la fonction *régulatrice d'accompagnement* peut faciliter le **cheminement cognitif du partenaire** par l'aide qu'elle lui apporte dans le contrôle du déroulement de **sa procédure** et de la représentation qu'il s'en construit » (Id).

Lors, la perspective d'étude du rôle des « régulations verbales » sur le cheminement cognitif ne peut se faire sans l'appui sur une **unité fonctionnelle** au niveau cognitif. Or depuis Piaget (1936), « l'unité du fonctionnement s'est révélée être le schème » (Inhelder, 1992).

1.2.2 La notion de schème (Inhelder, Cellier, 1992)

Citons: « les schèmes sont des organisateurs de la conduite, qui ne sont pas observables mais que l'on peut inférer » (Inhelder, De Caprona, 1992), et que l'on peut rapprocher des

¹⁴ « L'étude des microgenèses met en évidence les caractéristiques du processus interactif entre le sujet et l'objet qui avait été analysé de façon trop globale par Piaget. Elle permet de déceler la coordination et l'intégration éventuelles des solutions et modèles partiels successifs du sujet », Ibid.

¹⁵ Face à la nécessité de dépasser le cadre épistémologique généralement employé lors de l'étude des résolutions de problème (Amarel, 1968, Ernst, Newel, 1969, Newel, Simon, 1972, Boder, 1977), Boder pose qu'il « faudrait tenir compte aussi des modifications des modèles successifs construits pendant le processus de résolution de problème », A. Boder, « Le schème familier, unité cognitive procédurale privilégiée », Dans B; Inhelder, G., Cellier, *Le cheminement...*, op., cit., 1992, 193.

¹⁶ « Le conflit socio-cognitif induit « des différences de centrations ou points de vue des participants », qui occasionnent « un double déséquilibre: déséquilibre inter-individuel, du fait des différences de réponses des sujets; déséquilibre intra-individuel, du fait de la prise de conscience d'une autre réponse invitant à douter de sa propre réponse », d'après M. Gilly,

notions de constructs des sciences cognitives (Cellerier, 1979, 1992), de « schémas¹⁷ », de « frame¹⁸ » (Minsky, 1975) de « scripts¹⁹ » (Schank, Abelson, 1977²⁰) à la différence près que l'aspect processuel et dynamique ne semble pas « être capturé » par ces derniers²¹, selon Inhelder et de Caprona (Id.). Le schème est au contraire un **élément fonctionnel** qui dépasse une conception structurale grâce à deux options: 1) on peut opposer les schèmes présentatifs²² aux schèmes procéduraux²³ (cf. Piaget, 1976), 2) les structures et les procédures sont des indissociables (Inhelder, De Caprona, 1992), ce qui assure pour les schèmes présentatifs leur intégration dynamique dans la conduite constructive du sujet et pour les schèmes procéduraux leur transfert transformationnels lorsque le contexte bouge. C'est ainsi que les auteurs donnent aux **schèmes procéduraux**, une fonction plutôt **heuristique**, tandis qu'ils font correspondre à la notion de schème représentatif la conception « d'un système organisateur et structurant » (Id.).

La perspective constructiviste appliquée à l'étude microgénétique se décale un peu des approches où l'on considère le « script » comme base de l'interaction conversationnelle (cf. Fayol, Monteil, 1988), d'après le rôle qu'il joue dans la mise en route de l'interaction (Boyton, French, 1983, 1984, French, 1985, French, Boyton, 1974, Nelson, Seidman, 1984, Seidman, 1983, cités, Id) où dans le taux de participation de l'enfant face à l'adulte, qui est supérieur dans des situations de routine (Lucariello, 1983, Lucariello, Nelson, 1982, cités, Id.). En effet, la notion de « schème » permet de s'intéresser à la **construction de la représentation**, et non pas seulement à son **rappel**. Cependant, la fonction d'habitus, de routine et finalement un rapprochement avec le « script » (cf. le modèle de Walker, Yekovich, 1984, 1987, Yekovitch,

« Mécanismes psychosociaux des constructions cognitives: perspectives de recherche à l'âge scolaire », dans G. Netchine-Grynberg (Dir.), *Développement et fonctionnement cognitifs chez l'enfant*, P.U.F, Paris, 1989.

¹⁷ La notion de schéma est introduite par Bartlett, dans son ouvrage *Remembering* (1932). Elle se définit comme « une organisation très générale, présente chez les sujets, en fonction de laquelle se structurerait le souvenir » (203), et est étudiée dans des expérimentations portant sur le rappel de récits. Elle renvoie 1) à « une représentation formelle de la structure générale d'un récit », et 2) à une « connaissance générale concernant les séquences habituelles d'événements » (204). Cf. J. Caron, *Précis...*, op., cit., 1989. On doit aussi noter avec Bruner que « ce qu'il y a de plus caractéristique dans ces « schémas de mémoire » tels que [Bartlett] les conçoit, c'est qu'ils sont placés sous le contrôle d'une « attitude » affective [...] l'affect est perçu comme l'empreinte digitale du schéma à reconstruire » (71), dans J. Bruner, « *Acts of Meaning* », 1990, rééd., trad. franç.: « *... car la culture donne forme à l'esprit* », Eshel, Paris, 1991.

¹⁸ « Un « frame » est une structure représentant une situation habituelle: par exemple fêter un anniversaire, se trouver dans une chambre, etc. [...] A chaque « frame » sont attachées des règles d'utilisation et de transformation - qui permettront par exemple, de percevoir une salle comme restant la même, même si l'on se déplace de façon à l'apercevoir sous des points de vue différents ». Id., 207.

¹⁹ « La notion de script [...] est plus particulièrement conçue en vue de la compréhension et de la production des récits », Ibid.

²⁰ Voir M. Fayol, J.M. Monteil, « The notion of script: from general to developmental and social psychology », *Cahiers de psychologie cognitive*, European Bulletin of Cognitive Psychology, Vol. 8, N°4, 1988, 335-361. Les auteurs y développent le constat que « l'approche de la psychologie sociale amène à traiter « le script » comme un schéma d'action permettant de guider le comportement, d'interpréter le comportement d'autrui et d'établir des bases communes de connaissances sous-tendant les interactions dialogiques » (356).

²¹ C'est dans ce sens qu'il faut entendre la réserve de Caron, qui note d'une part que « les régularités exprimées par un « schéma » et qui commandent les attentes et les inférences de l'auditeur, ne sont pas spécifiques aux textes narratifs: elles gouvernent, plus généralement, toute l'organisation de l'expérience humaine », mais d'autre part que les « notions de frame et de script » qui présentent un intérêt « pour l'étude de la représentation des connaissances en mémoire [...] ne permettent qu'une approche partielle du traitement des textes [...] comprendre un texte ne se réduit pas à reconnaître une situation déjà connue ou à remplir les « cases » d'un schéma préalable » (209). Cf. J. Caron, *Précis de...*, op., cit., 1989.

²² Le schème présentatif est celui qui porte sur « les caractères permanents et simultanés d'objets comparables »; ils « peuvent être facilement généralisés et abstraits de leur contexte, et se conservent même s'ils sont intégrés à d'autres plus larges », à propos de Piaget (1976), d'après B. Inhelder, De Caprona, « *Vers le constructivisme...* », dans B. Inhelder, G. Cellerier, *Le cheminement...*, op., cit., 1992, 41.

Walker, 1986, 1987, voir Bianco, Tiberghien, 1991²⁴) est donné dans le concept du « schème familial » (Boder, 1992). Nous partons de la métaphore donnée par Inhelder et de Caprona (1992): « [d]ans la vie mentale, on peut parler [...] d'un paysage de montagne où les schèmes seraient autant de chemins, certains maintes et maintes fois parcourus selon un cheminement personnel, d'autres au contraire abandonnés ou peu marqués ». Le **schème familial** est ainsi ce chemin « privé » - « *tout schème familial est un schème individualisé* » (Id.), « facilement activable » (Boder, 1992) qui correspond à la tendance de tout système cognitif à « réduire, assimiler, redécrire l'inconnu et l'inintelligible dans » ses termes (Cellérier, 1983, Id.), qui en fait une « unité cognitive procédurale privilégiée » (Boder, 1992). Si bien que le schème familial joue le rôle « d'une **unité centrale** dans les processus d'organisation de la connaissance » (Id.), puisque 1) « il attribue une signification à la situation » et 2) « il est responsable de l'orientation et du contrôle de la recherche » (Id.). Ce qui intéresse directement notre propos, c'est que « ce sont les hésitations, les interruptions brusques, les changements de rythme et les blocages qui constitu[ent] les indices permettant d'inférer l'existence des schèmes familiaux²⁵ » (Id.) A ce titre, les enchaînements discursifs, notamment lorsqu'ils sont associés à des situations de désadaptation, sont à considérer comme des indices privilégiés d'accès à l'activation des schèmes familiaux, où Boder pense que « c'est autour de ces schèmes familiaux que s'organisent dynamiquement, pour le sujet, la représentation du problème et du but » (Id.).

Finalement, le déroulement de la conversation peut ainsi être décrit comme celui d'un conflit potentiel ou réel incessant de schèmes, dont les verbalisations offrent à voir des indices susceptibles d'en inférer la nature (cf. les travaux de Brixhe, 1991). Dans un cadre d'intersubjectivité l'interrelation des schèmes peut donner lieu à une description de type structuraliste, où c'est finalement le texte, comme unité fonctionnelle (Modèle conversationnel genevois, Roulet et al., 1985, Moeschler, 1985), qui regorge d'éléments organisationnels. Dans une perspective de la subjectivité, c'est la notion d'**erreur** et de **désadaptation**²⁶ qui permet de relever l'impact des indices représentant le conflit de « schème » au niveau des implications de chacun dans le déroulement du « schéma » conversationnel d'ensemble.

Nous évoquons alors une capacité cognitive qui paraît fondamentale dans une perspective développementale.

²³ « les schèmes procéduraux sont des suites d'actions servant de moyens pour atteindre un but, qui sont difficiles à abstraire de leurs contextes. De plus leur conservation est limitée, puisqu'un moyen pour atteindre un but n'a plus d'emploi lorsque le sujet a recours au moyen suivant », Id., 42.

²⁴ Les expérimentations effectuées par Bianco et Tiberghien portent sur l'étude des « processus d'activation et d'utilisation des concepts appartenant à un script, au cours de la résolution « en temps réel » de la référence et de la reconnaissance ultérieurs des concepts, chez des enfants de 8 à 11 ans ». Elles vérifient le modèle de reconnaissance conceptuelle « basé sur le script » de Yekovich et Walker (1986) sur la classe des 11 ans.

²⁵ Ces indices, « les hésitations, les blocages, les confusions », peuvent aussi être interprétés comme des moments « d'extraction d'action et de configurations pertinentes en valorisant progressivement celles qui permettent d'atteindre un but » (117). Cf. Blanchet, « unités procédurales, causales et téléonomiques dans l'étude des processus cognitifs, dans B. Inhelder, G. Cellérier, *Le cheminement...*, op., cit., 1992, 105-118.

²⁶ « L'étude des heuristiques rencontre en particulier le problème du « statut de l'erreur », Ibid., 43.

1.2.3 Le soliloque comme indice de construction

La fonction du soliloque (Oléron, 1967, 1971, 1972) tombé en quasi-désuétude, nous paraît ici revêtir un statut heuristique non négligeable, au niveau d'une fonction instrumentale quant à la performabilité d'une tâche de résolution (Kohlberg, Yeager, Hjertholm, 1968, Beaudichon, Rousseau, 1971-1972, Melot, 1972, Beaudichon, Beaudichon, 1978), soit au niveau de sa fonction de « construction de la signification » que Bruner réhabilite récemment (Bruner, 1991). On peut voir le soliloque comme un « outil pour fabriquer de la signification, qui domine l'essentiel de notre vie au sein d'une culture » (Id.). Alors qu'il est réduit, dans la perspective expérimentaliste, au langage « non communicatif » émis par le sujet lorsqu'il est seul, ou au « langage pour soi » en présence d'un interlocuteur possible (cf. Beaudichon, Rousseau, 1971-1972), il est pour nous au contraire intéressant d'en replacer la fonctionnalité au sein de toute forme de verbalisation, comme un doublet pour soi de ce que l'on semble communiquer à l'autre. Envisager la parole comme Bruner (1991) le suggère dans le cadre d'un « récit qui organise le vécu », c'est au regard des modes de construction du self (Schafer, 1981, Id.), considérer le récit de telle manière que le « récit pour nous-mêmes, raconté à un autre, est en effet un « double récit » (Id.). Rapporté dès lors au cadre interactif qui se déploie sur la scène externe, et sur la scène interne du dire (Charaudeau, 1984, 1989), la nature des enchaînements des énoncés doit être explicitée sur ce plan d'interférence. On rejoint ici la perspective des travaux de François et son équipe (François et al., 1984), où l'étude des conduites langagières de l'enfant se base sur le fait « qu'apprendre à parler et à comprendre, c'est apprendre bien autre chose que du lexique et des structures grammaticales: en gros c'est apprendre les différents **types d'enchaînements** des énoncés **sur le discours de l'autre** ou **sur mon propre discours**, c'est entrer dans les différents jeux de langage tant par rapport à « la réalité » (parler pour de vrai ou pour de rire) qu'au discours de l'autre (répondre, questionner, ajouter, modifier...) ou au discours de moi (reformuler, expliciter...), c'est savoir alternativement répondre, raconter, argumenter, comparer... »²⁷.

1.2.4 Conclusion: l'enchaînement des énoncés (François et al., 1984)

Ce qui nous intéresse particulièrement c'est de voir en quoi « le discours second est-(il) plus ou moins inscrit dans le discours premier, ou seulement indiqué, voir indépendant(?) » (Hudelot, 1987). A la différence du groupe genevois, où l'espace théorique des figures de discours monologique, monologal, dialogique, dialogal (Roulet et al., 1985²⁸) se pose au plan énonciatif uniquement, la perspective de travail de François et Hudelot permet d'envisager une cohérence discursive en construction²⁹ dans la mise en évidence de différents circuits

²⁷ F. François, C. Hudelot, E. Sabeau-Jouannet, Conduites linguistiques chez le jeune enfant, P.U.F, Paris, 1984, 7. C'est nous qui soulignons.

²⁸ Rappel: « la distinction Monologique-Dialogique recouvre la distinction entre discours faisant intervenir un énonciateur principal et discours faisant intervenir au moins deux énonciateurs principaux », E; Roulet et al., L'articulation..., op., cit., 1985, 61.

²⁹ « [...] même si l'interlocution est en partie réglée ([..]) les interlocuteurs ne viennent pas couler leur discours dans un moule préétabli, mais organisent chaque fois des dialogues particuliers dont les configurations pourront varier en fonction des différents éléments du circuit de la communication: interlocuteurs, enjeux, thèmes, situations, etc. » (33), C; Hudelot,

communiquants, superposables, d'auto-continuité ou d'hétéro-continuité discursives, permettant de dégager des « unités discursives » au-delà des enchaînements entre répliques (Hudelot, 1987). Le travail de Garitte fondé sur l'analyse de la reconnaissance des « objets conversationnels » dans des discussions spontanées d'enfants s'assimile à la même perspective (Garitte, 1988). Les significations plus particulièrement portées par les enchaînements sont: 1) la place respective des locuteurs, 2) la continuité thématique, 3) l'organisation textuelle comme gestion des relations, et finalement même 4) la réponse au « pourquoi on parle? » (François et al, 1984). On retrouve ici la figure de circulation des insignes de Flahault (1978), où la marque interactive n'est prise comme telle que dans ses effets aux circuits dominant, thématique, autoréflexif, etc., ce qui place les marqueurs d'intersubjectivité sur la ligne du développement métalinguistique, évoqué précédemment (Gombert, 1990), comme des traces d'opération épilinguistique, qui ne rentrent pas moins en tension avec l'émergence possible d'une opérativité « méta » dès 7-8 ans, voire de d'automatisation des méta-processus chez l'adulte.

1.3 Conclusion

Notre travail expérimental s'appuie 1) sur le modèle métalinguistique proposé par Gombert (1990) et largement supporté par les vues que nous avons rassemblées sur les compétences d'adaptation cognitive d'enfants entre 5 et 9 ans à leur interlocuteur, et 2) sur le modèle constructiviste (Inhelder, Cellerier, 1992) structuré autour du concept de schème familial et des repères afférents à la notion de construction cognitive de la représentation. En écho à ces repères théoriques généraux, nous exploitons en suivant la description détaillée de nos expérimentations.

2. NOTRE SITUATION EXPERIMENTALE

Notre expérimentation suit une procédure de Krauss et Glucksberg (Krauss, Weinheimer, 1964, 1966, 1967, Krauss, Glucksberg, 1969, 1977, Gkluksberg, Krauss, Higgins, 1975³⁰), utilisée dans de nombreuses expériences développementales où l'on analyse la communication référentielle sur la base des seules données verbales (Karabenick, Miller, 1977, Beaudichon, 1978, 1984, Patterson, Kister, 1981, Brinton, Fujiki, Loeb, Winkley, 1986, par exemple). Elle se déroule en deux phases, dont la première (1989) s'est directement inspirée du paradigme expérimental mis au point par Clark et Wilkes-Gibbs (1986, 1992³¹), sur un public d'étudiants. La seconde phase (1992), est une reconduction du paradigme

« Organismes discursifs du dialogue adulte-enfant : une esquisse tracée à partir de quelques dialogues (enfants de 5 à 6 ans), *Modèles linguistiques*, IX, 1, 1987, 33-51.

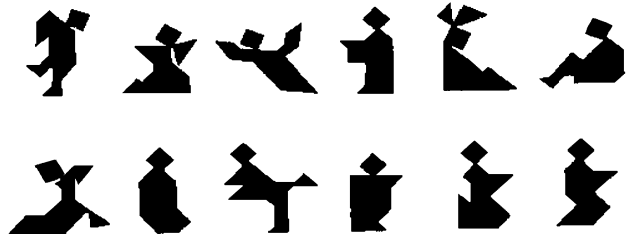
³⁰ Dans le protocole original : « deux interlocuteurs, séparés par un écran opaque, disposent chacun d'un même ensemble d'objets ou d'images; le locuteur décrit un de ces objets, le destinataire doit trouver lequel (sur la seule base de l'information verbale). Les recherches originales révèlent des performances très faibles à l'âge préscolaire qui augmentent ensuite progressivement », cf. J.E. Gombert, *Le développement métalinguistique*, P.U.F, Paris, 1990, 127.

³¹ Les auteurs ont depuis repris ce paradigme pour une investigation sur les phénomènes de mémorisation. Voir H.H. Clark, D. Wilkes-Gibbs, « Coordinating Beliefs in Conversation », *Journal of memory and language*, 31, 1992, 183-194.

restreint, dans une optique de capitalisation de matériel verbal nécessaire à l'étude des marqueurs fonctionnels.

2.1 *L'expérimentation de Clark et Wilkes-Gibbs (1986)*

Dans le paradigme de Clark et Wilkes-Gibbs (1986), 12 cartes issues du jeu chinois du TANGRAM constituent le matériel de base. Nous les présentons ci-dessous:

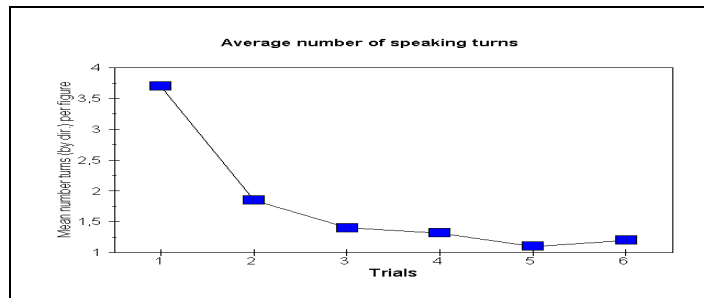


Deux sujets étudiants sont placés en situation de face à face, ayant chacun un rôle à jouer. On dispose devant chaque joueur un jeu de cartes identiques. Pour le sujet nommé directeur, les cartes sont dans un ordre précis. Pour le sujet partenaire, les mêmes cartes sont dans un ordre aléatoire. La tâche consiste en une description des figures pour ordonner celles-ci de la même façon pour chacun des sujets. C'est une tâche coopérative. La séquence de description de 12 cartes est reconduite sur six essais consécutifs. Les sujets conservent leur rôle tout au long de l'expérimentation.

Pour les auteurs ce paradigme expérimental convient à l'analyse descriptive de la **construction graduelle du terrain commun d'entente** (Clark, Marshall, 1981, Hawkins, 1978), soit la mise en évidence des processus de co-référentiation sous-tendue par la mutualisation des savoirs (Schiffer, 1972, voir Brixhe, 1992). L'approche de la référence commune, dont chaque carte constitue un élément « référentiel », s'organise sur le mode de la **simplification** graduelle, ce qui permet de repérer les opérations de construction soit d'organisation progressive du T.C.E. au niveau des indicateurs verbaux. Les changements de perspectives des sujets sont interprétés, et d'après le rôle de chaque sujet, et sur la base de la nature du matériel propice à une désambiguïté progressive. Les auteurs étudient ce phénomène au niveaux 1) quantitatif et 2) qualitatif.

2.1.1 **Progression quantitative**

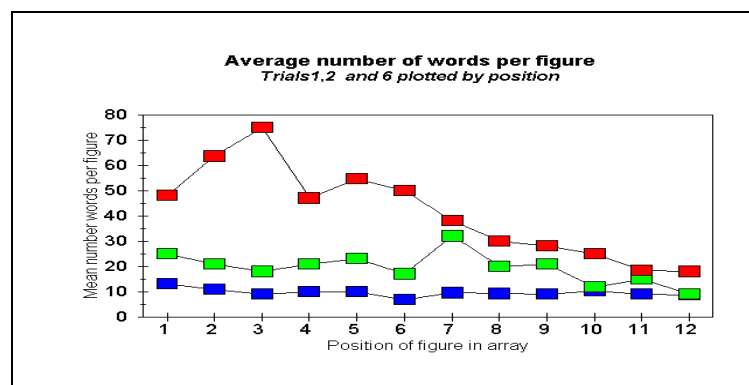
La mise en communauté du sens est tout d'abord jugée d'après un comptage des **tours de paroles** émis par le directeur pour chaque carte au fil des six essais, comme suit:



L'évolution graduelle des tours de parole est **fortement dégressive sur les trois premiers essais**, et tend à se stabiliser sur les trois suivants. On note en fait un travail d'ajustement intensif entre le premier et le deuxième essai. La remontée entre le cinquième et le sixième essai indique une **saturation**, où la règle générale du « un tour de parole = une carte » tend à se généraliser, alors que cinquième essai peut être le lieu où en un tour de parole, on règle parfois le sort descriptif de deux cartes.

Ensuite, les auteurs s'appuient sur le **nombre de mots** successivement émis par le directeur pour **chaque carte à chacun des 6 essais**. Le travail de référencement présente en fait d'évidentes similitudes avec celle du nombre de tours. Les trois premiers essais sont le lieu d'un ajustement intersubjectif tendu vers une simplification très forte, qui s'avère toujours **majeure entre le premier et le deuxième essai**. Par contre, le phénomène de saturation n'est pas présent ici, où le nombre d'essais correspond bien à l'**aboutissement** d'une **référence très épurée**: il s'agit là d'une nominalisation, comme on l'expose au niveau qualitatif -voir plus loin-.

Enfin, Clark et Wilkes-Gibbs instruisent du **nombre de mots** émis pour chaque carte par le directeur en fonction de la **position qu'occupe la carte** en comparant les essais 1, 2 et 6. Nous présentons ci-dessous leur graphique:



Cette courbe comparée traduit bien l'axe de simplification dépendant d'un protocole de description successive, en accord avec la théorie de l'information sur la référence (Olson, 1970, cité par Clark, Wilkes-Gibbs, 1986) où l'aboutissement informatif de chaque carte débouche sur la **simplification du cadre référentiel** pour la suivante. Soit, les cartes se distinguent de plus en plus facilement. Ce biais est assez trivial à rappeler, mais en même temps il permet de mettre l'accent sur ces phénomènes de chaînage entre « objets de discours » (Grize, 1976, 1990, voir aussi Nonnon, 1991) auxquels cette tâche prédispose.

2.1.2 Evolution qualitative

Les auteurs dégagent **quatre modes de descriptions de figures** correspondant, selon le profil des sujets, et le moment de leur émergence dans le discours, à des **stratégies discursives**. Ces types sont précisés en référence aux indices langagiers qui permettent de les reconnaître, comme suit³²:

- La ressemblance (il ressemble à un homme qui patine)
- La Catégorisation (c'est un patineur)
- L'attribution (il a un pied en arrière)
- L'action (il patine)

Les changements de perspective sont ainsi appréciés 1) au plan d'une simplification quantitative sur le mode d'une même stratégie discursive, 2) au plan du glissement d'une stratégie discursive à l'autre et 3) quant à un ralliement possible entre certains types de figure et certains types de stratégies descriptives.

L'illustration de ce phénomène de simplification qualitative est donnée dans l'exemple suivant, où l'on a isolé la séquence de **description d'une carte** à chacun des **six essais**:

1. All right, the next one looks like a person who's ice skating, except they're sticking two arms out in front
2. Um, the next one's the person ice skating that has two arms?
3. The fourth one is the person ice skating, with two arms
4. The next one's this ice skater
5. The fourth one's the ice skater
6. The ice skater

D'après Clark et Wilkes-Gibbs, 1986.

Le directeur procède ici par simplification progressive des données informatives verbales, en misant sur le cheminement inférentiel (Sperber, Wilson, 1986) qui est inversement proportionnel chez son partenaire (voir Vion, Colas, Sauvaire, 1990 par exemple). Il met donc à jour, par l'intermédiaire de ses choix verbaux, le processus de « pertinenciation » communicationnelle qui s'étaye notamment sur les actes réactifs (Austin, 1962, Searle, 1969, Vanderveken, 1988, 1992, Brassac, Trognon, 1992, par exemple) et régulatoires (Caron, 1983, De Gaulmyn, 1987, 1988) du partenaire. Ainsi le paradigme de Gluksberg réaménagé par Clark et Wilkes-Gibbs fournit une base intéressante pour étudier les **mécanismes de contextualisation** (voir Brixhe, Rétornaz, 1988, Brixhe, 1990, 1991, 1992). Comme disent Vion, Colas et Sauvaire, l'étude de la communication référentielle offre l'occasion « d'approcher **ce qui induit** les locuteurs à donner une organisation particulière à l'ensemble de l'information adressée au partenaire de la communication » (1990).

³² Nous soulignons sur chaque exemple, l'indice langagier qui sert de mode de reconnaissance du type de description concernée.

2.1.3 De la régulation verbale comme phénomène d'induction

Clark et Wilkes-Gibbs, comme bien d'autres s'intéressent ici au **message informatif** lui-même comme **espace indiciel** des procédures ostensives (Sperber, Wilson, 1986), où « les locuteurs réalisent dans leur discours l'opposition pragmatique entre information connue information nouvelle » (Vion, Colas, Sauvaire, 1990), permettant d'agir ce « given new contact » (Haviland, Clark, 1974, voir Caron, 1989). Mais une autre ouverture sur les mécanismes inférentiels nous est offerte par la lecture des **enchaînements discursifs** eux-mêmes, qui au coeur de la procédure dialogale d'ajustement permet de vérifier la « **conversationalisation** » **du contrat tacite**. Car, on peut très bien décrire et expliquer les phénomènes d'ajustements intersubjectifs à l'endroit d'une figure de la cohérence dans l'organisation du dire, mais on peut aussi tenter d'approcher les phénomènes de continuité vs discontinuité dans le tissu discursif lui-même (Maingueneau, 1991), traduisant alors le pas à pas de la résolution cognitive qu'offre dans le déploiement conversationnel (Ghiglione, Trognon, 1993) les lieux de raccrochements du dire sur le dire de l'autre (François et al., 1984, Hudelot, 1987). C'est donc le phénomène d'alternance conversationnelle (voir Ghiglione, Trognon, 1993), comme **espace transitionnel**, où chaque joueur participe au jeu conversatif qui retiendra notre attention.

Le paradigme de Clark et Wilkes-Gibbs est investi sur une population d'enfants, et selon une optique un peu dérivée, puisque du champ d'étude de la collaboration à la référence, nous passons à celui de l'étude de la **négociation conversationnelle**, au sens où « les moments opportuns de transition sont interactivement négociés entre les conversants » (Ghiglione, Trognon, 1993).

2.2 L'expérimentation de 1989

Notre expérimentation s'est montée 1) dans un souci **d'adaptation à un public infantin** et 2) dans celui de confronter **un public infantin** à des **adultes**. Le contrôle de la variable développementale s'aligne sur les résultats des travaux attachés à rendre compte des capacités de prise en compte de l'autre (Beaudichon, 1982; François, 1982, François et al., 1984, par exemple). L'optique de contrôle de la régulation relationnelle (Carugati, Mugny, 1981) s'aligne, elle, sur les travaux portant sur le conditionnement de situations communicationnelles de type asymétrique (Schubauer-Leoni, Perret-Clermont, 1980, Perret-Clermont, Schubauer-Leoni, 1981, Nicolet, Grossen, Perret-Clermont, 1988, Light, Perret-Clermont, 1989, Schubauer-Leoni et al., 1989, voir Perret-Clermont, Schubauer-Leoni, Trognon, 1992). Il s'ensuit un réaménagement du matériel employé par Clark et Wilkes-Gibbs, que des pré-expériences ont permis de mettre au point. Nous jouons aussi sur la distribution des rôles au cours des 6 essais.

2.2.1 Les pré-expériences

Le nombre de cartes est réduit à six pour que le jeu ne prenne pas trop de temps, au regard des capacités attentionnelles des enfants de 5 ans notamment. Les résultats des pré-

expériences ont montré que les enfants de 5 ans étaient capables de traiter six cartes d'affilé, sur six séquences consécutives. Il s'avère tout de même que dans ces conditions, **les enfants de 5 ans sont vite « fatigables »**, surtout lorsque l'échange perdure sur un problème d'adéquation de point de vue, ce que corrobore la littérature, puisqu'il faut attendre 6-7 ans avant que l'enfant ne commence à montrer des signes d'intérêt, et plutôt 8-12 ans pour qu'il montre des signes d'intéressement à l'adéquation du message référentiel lui-même (Markman, 1977, voir Gombert, 1990). Nous nous sommes cependant seulement limité à contrôler la charge de travail en mémoire qu'impose notre tâche (voir Patterson, et al. 1981³³). Toutefois, la réduction au-delà de 6 cartes entraîne un abaissement de l'ambiguïté entre icônes préjudiciable aux objectifs de notre expérimentation.

Un second type de contrôle porte sur le degré de « perméabilité » ou « flexibilité » cognitive des sujets quant à la série d'images choisies. A cet effet, un petit livret de 7 pages est conçu, où chaque page dispose 6 icônes de différents champs -animaux ou humains-, tirées de l'ouvrage classique du TANGRAM. Ce livret est présenté à 3 groupes de 10 enfants chacun par classe d'âge, 5 ans, 7 ans et 9 ans.

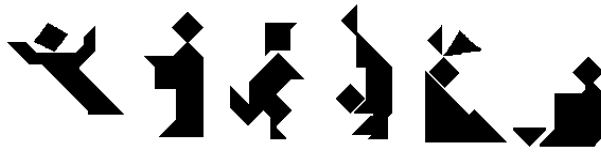
Consigne: « Tu regardes chaque page du livret, et tu me dis au fur et à mesure ce que tu reconnais. Si tu ne reconnais rien, tu passes à l'image suivante. »

La comparaison des sept planches débouche sur 3 types de phénomènes. Les enfants présentent des verbalisations traduisant soit 1) un caractère de **dispersion des représentations**, où entre 5 et 7 ans, on peut relever les items de *sapin, flèche, tête, bonhomme, clown, chat serpent table piano, poule...* sur le même support, soit 2) un effet inverse de **stéréotypie de réponses** peu propice à l'échange productif de points de vue, où les sujets renouvellent le même objet verbal, *poule -par exemple-*, pour chaque image d'une planche, ou enfin 3) une **absence de détermination allant jusqu'à 43%** pour certaines planches.

En l'absence d'une saillance positive pour un thème particulier, nous conservons donc les images triées à partir du matériel original de Clark et Wikes-Gibbs (1986, 1992), qui sert ainsi de base-témoin, et où les modes de description *-ressemblance, catégorisation, attribution, action-* sont réinvestis au niveau théorique. Les six figurines suivantes sont donc sélectionnées:

³³ « Patterson & coll. (1981), dans une épreuve d'identification d'instructions ambiguës, utilisent des messages se référant à des collections de 4, 8 ou 16 images. Quel que soit l'âge des sujets (6, 8 ou 10 ans), les performances sont d'autant meilleures que le nombre de référents est faible. De plus si **les performances ne diffèrent que très peu en fonction de l'âge pour les petites collections**, l'ambiguïté des messages se référant à la collection la plus nombreuse est significativement mieux détecté par les sujets les plus âgés ». C'est nous qui soulignons. J.E. Gombert, Le développement métalinguistique, P.U.F., Paris, 1990, 129.

2.2.2 Le jeu



(Disposition des cartes pour l'essai N°1)

Deux enfants en situation de face à face sont séparés par un écran opaque (Krauss, Glucksberg, 1969) cachant seulement les cartes et non les yeux des partenaires³⁴. Le protocole suit le paradigme de Clark et Wilkes-Gibbs (1986, 1992³⁵). Les deux sujets sont invités à collaborer conversationnellement pour résoudre la tâche. Afin d'insister sur **l'enjeu conversationnel** (Ghiglione, Trognon, 1993³⁶), nous renforçons l'implication de chacun des sujets quant au résultat final, en présentant le jeu comme une **situation de compétition** avec les autres enfants.

La transition entre chaque essai est aménagée afin d'introduire un **espace d'évaluation explicite**, où chaque sujet vérifie l'adéquation de ces dires (directeur, partenaire) ou faires (partenaire), en regard bien sûr de capacités mnémoniques inégales (cf. Patterson, 1981, op. cit.). Ainsi, à l'issue de chaque essai, l'écran de séparation est ôté. Les sujets ont reçu la consigne de se taire, et l'expérimentateur fait simplement le constat, pas à pas, des bons placements et des erreurs. A l'issue de cette phase de vérification/évaluation, l'essai suivant s'amorce.

2.2.3 Contrôle de l'adéquation des points de vue

Nous nous écartons ici du paradigme original (Clark, Wilkes-Gibbs, 1986, 1992). Un changement de rôle est aménagé entre le troisième et le quatrième essai, où nos joueurs vont changer de point de vue.

Le dispositif de Clark et Wilkes-Gibbs revêt l'avantage de **suivre** au fil des six essais la progression de la « négociation » inter-sujets -How people in conversation coordinate in the making of a definite reference » (1986)-; le changement de rôle imposé en milieu de tâche permet de **mesurer l'ajustement** des sujets quant aux représentations véhiculées, et d'évaluer le coût d'une telle perturbation au niveau du contrat interlocutoire. Une hypothèse générale

³⁴ Sauvegarder le contact visuel nous paraît très important compte tenu de l'âge de nos sujets. Le biais manifeste d'une fuite potentielle des phénomènes de régulation par le regard nous paraît en fait peu préjudiciable, dans la mesure où les conversations authentiques présentent la même conjugaison de phénomènes verbaux et para-verbaux dans le procès de régulation (Cosnier, 1987, 1988).

³⁵ Le directeur reçoit les six cartes dans un certain ordre et doit décrire ses cartes à son partenaire. Ce dernier dispose des mêmes cartes mais dans un ordre aléatoire, et doit ranger ses cartes au fur et à mesure des indications de l'autre. Six essais successifs sont aménagés, où l'on change l'ordre des cartes à chaque essai.

³⁶ Nous forçons ainsi quelque peu « la perception d'un enjeu commun (et pas d'un objectif commun) [qui] est fondatrice de la possibilité d'une communication ». R. Ghiglione, A. Trognon, Où va la pragmatique?, P.U. de Grenoble, Coll.: « vies sociales », 7, 1993, 103.

prévoit un « pic coopératif » au niveau de l'essai N°4, qui doit se traduire par une élévation des verbalisations, coûteuse au plan quantitatif comme qualitatif.

2.2.4 La consigne

La consigne est donnée avant le premier essai, et éventuellement répétée, lorsque les sujets manifestent des arrêts de jeux, ou verbalisent, dès le départ, entre les essais, ou en cours de jeu, une incompréhension de la règle. Elle est construite en fonction des 5 sous-buts fonctionnels suivants, correspondant à l'imposition d'un contrat communicationnel (Ghiglione et al, 1980; Chabrol, 1989, 1992; Charaudeau, 1984, 1989, 1992), en visée externe³⁷:

- **opérationnel** : « Julie, puisque c'est toi qui as les cartes dans l'ordre, tu vas donner tous les renseignements à Teddy pour qu'il puisse ranger ses cartes dans le même ordre que toi »
- **définition des rôles**: « Teddy, toi, tu peux aussi parler, pour poser des questions, aider Julie à expliquer les cartes, ou répondre à Julie pour être sûr de bien mettre les cartes dans l'ordre »
- **règle de déroulement**: « On joue six fois en tout. Julie commence, et c'est elle qui connaîtra l'ordre pour les trois premières parties. Puis, on changera de place, et c'est toi Teddy qui connaîtra l'ordre pour les trois dernières parties »
- **coopération**: « Vous jouez ensemble, tous les deux, contre d'autres couples. Il faut arriver à s'entendre pour trouver juste. Rappel: Et vous pouvez parler tous les deux »
- **compétition**: « Vous vous rappelez? Vous jouez contre les autres; alors vous devrez essayer d'aller vite. On comptera si c'est juste, et combien de temps vous avez mis »

Les sujets sont conviés à n'utiliser que la parole; il est demandé d'éviter expressément les gestes.

2.2.5 Le plan expérimental

Le conditionnement expérimental s'établit sur un **plan bi-variant**, où nous choisissons de contrôler 1) une variable **développementale**, 2) une variable **sociale**. Ce contrôle des paramètres de l'interaction sociale (Bronckart, 1985) s'est largement inspiré des travaux et résultats issues de la **thèse du conflit socio-cognitif** (Doise, Mugny, 1981; Doise, 1982, 1985, Carugati, Mugny, in Doise, 1985; Doise, 1988), qui présente un cadre structurant en matière de croisement des effets cognitifs et sociaux (Gilly, 1988, Blaye, 1988, Monteil, 1994, par exemple). Quatre adages synthétiques issus de ces recherches ont conduit nos choix: 1) à 5/6 ans, les enfants disposent de pré-requis insuffisant pour profiter d'une situation de CSC en terme de progrès cognitif (Perret-Clermont, Mugny, 1985), 2) paradoxalement à 4/5 ans des capacités de reconnaissance des exigences du récepteur indiquent qu'une régulation relationnelle est déjà en place (Beaudichon, Vandenplas-Holper, Ducroux, 1985), 3) une gestion bipolaire de complaisance/coopération émerge des relations asymétriques entre enfants et adultes (De Paolis, Mugny, 1985), et 4) les résultats en cas de parrainage avec des enfants paires d'âge sont imprévisibles en raison d'interférence entre les relations

³⁷ Je remercie vivement A. Croll et C. Chabrol qui ont collaboré à la circonscription de ce schéma contractuel et à l'analyse pas à pas de la consigne, dans le cadre d'un stage au C.A.D.

sociométriques et le conditionnement expérimental (De Paolis, Mugny, 1985). De plus, nous optons, sur la base de la localisation d'émergence des premières capacités métacognitives vers 5 ans, et de leur stabilisation à 7-8 ans (Gombert, 1990) pour:

2.2.5.1 Premier facteur: le social

- une **situation de parrainage** avec pair d'âge, qui joue le rôle d'une situation « neutre » et donc contrôle si l'on veut.
- une **situation de conflit socio-cognitif** mettant en présence un enfant de deux ans de plus que l'autre, permettant ainsi de mesurer les décalages et/ou difficultés dans la négociation asymétrique.
- enfin une **situation de tutelle** où l'on confronte l'enfant avec l'adulte, situation privilégiant le regard sur les rapports maître-élève.

2.2.5.2 Second facteur: le génétique

- **des enfants de 5 ans**, bien que l'épreuve soit juste à leur mesure -mais les pré-expériences ont permis de l'ajuster au maximum-, et dans la mesure où les auteurs s'accordent sur le fait qu'à cet âge la maîtrise des compétences linguistiques est acquise (Karmiloff-Smith, 1986, 1987, Gombert, 1990),
- **des enfants de 7 ans**, dans la mesure ici où le passage à l'écrit correspond/favorise en termes d'effet des apprentissages (Donaldson, 1978, voir Gombert, 1990) l'entrée dans la maîtrise des capacités métacognitives
- enfin **des enfants de 9 ans**, pour respecter l'encadrement de cet âge clef d'entrée dans la métacognition.

Notre plan s'écrit donc:

$$S2 < G3 * D3 > E6$$

où **G** désigne le facteur génétique, **D** le facteur social, et **E** l'essai. Le sexe est contrôlé par randomisation. Deux dyades sont prévues dans chaque cas pour faire varier le statut social du directeur au premier essai³⁸. Le tableau suivant rend compte du conditionnement.

	D1 <i>(parrainage-pairs)</i>	D2 <i>(Conflit Soc- Cogn)</i>	D3 <i>(tutelle)</i>
G1 <i>(5 ans)</i>	(5,5) (5,5)	(5,7) (7,5)	(5,A) (A,5)
G2 <i>(7 ans)</i>	(7,7) (7,7)	(7,9) (9,7)	(7,A) (A,7)
G3 <i>(9 ans)</i>	(9,9) (9,9)	(9,11) (11,9)	(9,A) (A,9)

³⁸ Ainsi, neutralisée dans la situation de parrainage, cette variable peut influencer la négociation dans le sens d'une **prégnance du style verbal** du directeur (Ramer, 1976, Lieven, 1978, Vion, 1981, Kaye, Charney, 1981, Mc Donald, Pien, 1982, Olsenfulero, 1982, Van Kleeck, Street, 1982, Della Corté, Benedict, Klein, 1983, Betherton, et al., 1983, Betherton, Mc New, Snyder, Bates, 1983, voir Esperet, 1988) à entendre comme **style pédagogique** (De Lagaranderie, 1987), lui-même dépendant du conditionnement statutaire.

2.2.6 Conditions de passation

Dix-huit couples participent à l'expérimentation³⁹. Les enfants, volontaires, sont conviés à participer à un petit jeu dans une salle annexe pendant le temps scolaire. L'explication sur le matériel de notation -feuille sur laquelle l'expérimentateur note les comportements du sujet partenaire-, et sur la présence du dictaphone reste succincte, et a pu dans certains cas créer une gêne chez certains sujets; l'expérimentateur explique qu'il a besoin du temps de parole pour comparer les différents couples en compétition en cas d'ex-aequo, comptant sur la confusion entre matériel d'enregistrement, et l'évocation d'une situation de chronométrage pour troubler l'inférence.

2.3 L'expérimentation de 1992

L'échantillon verbal recueilli en 1989, riche quant à la comparaison des protocoles entre eux, notamment dans l'extraction de nodules stratégiques fort divergents, s'est cependant avéré insuffisant à l'étude fonctionnelle des marqueurs, notamment du marqueur *bon*. Aussi, nous avons procédé à un recueil de verbalisation dans le souci de compléter notre éventail de marqueurs, selon un protocole simplifié. Le plan expérimental de 1989 reste inchangé, mais seul l'essai N°1 est ici recueilli. On a décidé de privilégier le style verbo-cognitif de l'enfant le plus jeune dans les dyades déséquilibrées dans la mesure où l'étude fonctionnelle des marqueurs porte sur une différenciation génétique. Aussi, ce sont ces sujets qui joueront systématiquement le rôle de directeur.

Le plan expérimental de 1992 est le suivant:

S2 < G3 * D3 >

Le tableau de ventilation des conditions expérimentales est reproduit ci-dessous:

	<i>Parrainage</i>	<i>Conflit Soc./Cog.</i>	<i>Tutelle</i>
<i>5 ans</i>	(5, 5)	(5, 7)	(5, A)
<i>7 ans</i>	(7, 7)	(7, 9)	(7, A)
<i>9 ans</i>	(9, 9)	(9, 11)	(9, A)

(4 couples par conditions, voir infra)

2.3.1 La consigne

Elle s'est simplifiée dans la mesure où les objectifs ont glissé. Les sous-buts opérationnels, de définition des rôles et de coopération sont conservés. Le déroulement du jeu est présenté en une seule partie. Le but de compétition n'est pas conservé dans la mesure où l'interprétation de celui-ci n'est pas constante chez les sujets.

La consigne s'écrit donc finalement:

³⁹ Celle-ci s'est déroulée dans une zone urbaine dans la Z.U.P. de Clermont Ferrand, ainsi que dans une zone rurale du Puy de Dôme, à Malauzat.

•« Vous allez jouer à un petit jeu. Je vous donne les mêmes cartes chacun. Pour toi(1) je les range en ordre, regarde (l'expérimentateur range alors les cartes). Quant à toi(2) par contre, tu as les mêmes, mais je les laisse en désordre. Toi(1), tu devras donner tous les renseignements nécessaires à ton partenaire pour qu'il range ses cartes dans le même ordre que toi. Toi (2), tu peux parler avec lui, même si c'est lui qui a le bon ordre. Tu peux lui poser des questions, répondre, lui dire tout ce que tu veux sur les cartes... »

La consigne est éventuellement reprise selon les mêmes modalités qu'en 1989. Il est à noter que la nécessité de ne pas faire trop de gestes a du être fréquemment rappelée.

2.3.2 Les conditions de passation

Les conditions de passations sont légèrement différentes. Une amélioration technique s'est avérée nécessaire/intéressante au contrôle (plus) rigoureux des comportements des sujets. Une caméra cachée est donc employée pour visionner l'échange, la relecture de la bande permettant un retour sur le relevé des actions, que la feuille de notation de 1989 interdit.

Le nombre de couple est porté à 36, soit 4 dyades par conditions expérimentales⁴⁰.

2.4 Conclusion

Notre situation expérimentale est une situation de communication référentielle, qui porte sur l'entente mutuelle reposant sur la description d'images. Elle permet d'étudier la situation de communication de face à face, ouvrant au dialogue au sens où Jacques en donne la définition, comme forme prototypique où nos deux sujets « visent un protocole d'accord », selon une « monotonie illocutoire qui privilégie essentiellement la demande d'information, la requête de confirmation, l'assertion, plaçant l'allocutaire sous l'obligation de répondre, de confirmer ou d'évaluer » (Jacques, 1988). C'est à la caractérisation des conditions de fonctionnement du dialogue que soutend notre tâche de résolution, que nous consacrons le paragraphe suivant, grâce à laquelle notre problématique d'ajustement intersubjectif prend forme, sens et orientation.

⁴⁰ La population volontaire est choisie en zone semi-urbaine à la périphérie de Clermont Fd., dans la ville de Courmon d'Auvergne et celle de Le Cendre.

1. L'ANALYSE DE LA TACHE

Si la conversation constitue la matrice fondamentale de construction des cognitions (Trognon, Rétornaz, 1989, Trognon, 1991, 1992, Trognon, Brassac, 1992, Schubauer-Leoni, 1994), c'est qu'elle fonctionne peu ou prou sur un espace contractuel (voir Charaudeau, 1984, 1989, 1992, Chabrol, 1989, 1992, Blanchet, Ghiglione, 1991, par exemple). Dès lors, expérimenter la conversation consiste en l'aménagement contrôlé d'un cadre interactif à partir duquel on prédit un **type assez précis et précisé de conduite langagière** (voir Espéret, 1989). Dans notre cas, le régime de confrontation asymétrique organisé dans l'espace du scolaire (voir François et al., 1990) débouche sur l'examen théorique des différents circuits de communication¹ qu'illustrent les différents **types attendus de discours**, et **stratégies discursives afférentes** (voir Vion, 1992). Même s'il est à parier que l'analyse révélera un type hybride d'interaction verbale (Roulet, 1991, Vion, 1992), types majeurs et stratégies doivent ici être théoriquement avancés et discutés avant de présenter le choix et le traitement des données qui sont affiliés.

L'analyse de la tâche ouvre sur des choix qui présideront finalement au recueil et introduit ainsi au traitement des observables verbaux..

Les théorisations et travaux de Bronckart (Bronckart, Bain, Schneuwly, Davaud, Pasquier, 1985) ont particulièrement insisté sur l'importance d'une analyse de l'espace extra-langagier, comme domaine de contraintes externes, et donc contrôlables, sur le type de textes ou discours qui s'y inscrivent théoriquement². Selon cette optique, nous procédons à une analyse graduelle du domaine extra-langagier. Les variables théoriques dégagées sont au nombre de quatre: 1) le cadrage dialogal de notre communication, 2) la nature descriptive et séquentielle de notre tâche, 3) la spécificité du matériel, 4) le contrat procédural liant discours et action. Ces champs sont investis sur la base d'un modèle de communication (Grize, 1976, 1990), qui est efficace à ce niveau. On illustrera par la présentation d'extraits de protocoles, le cas échéant.

1.1 Un modèle communicationnel efficace (Grize, 1976, 1990)

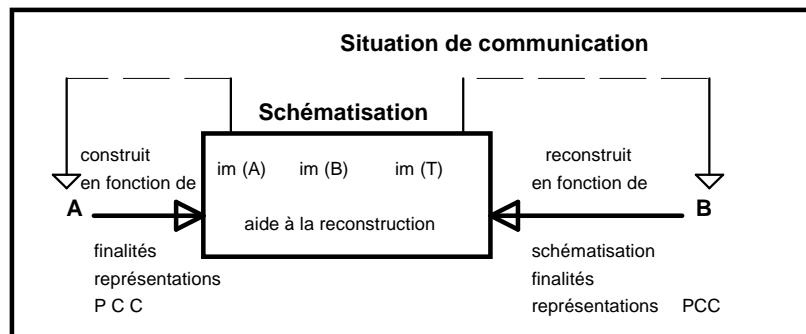
Notre tâche propose un jeu d'appropriation mutuelle d'une référence commune. Or pour l'analyste, **le décor réel du jeu** devient **l'espace d'analyse de l'enjeu communicatif**. Aussi,

¹ Comme le rappelle Kerbrat-Orecchioni, « l'analyse conversationnelle ne peut en effet être que « stratificationnelle », c'est à dire menée à différents niveaux », C. Kerbrat-Orecchioni, « La mise en place », dans J. Cosnier, C. kerbrat-Orecchioni, Décrire la conversation, P.U.L., Lyon, 1987, 321. Flahault, en d'autres temps a montré que l'on peut inscrire les faits de la parole sur divers registres, dont l'un est le « registre de circulation ». Voir F. Flahault, « Quatre registres pour la détermination des rapports de places », La parole intermédiaire, Seuil, Paris, 1978, 137-152. La notion de circuit est ici introduite à l'endroit d'une analyse des faits langagiers, où la langue joue « comme code à sémiologie variable » (François, et al., 1984), et où chaque circuit représente un niveau de lecture des phénomènes, en fonction du point de vue théorique qui en détermine le mode de circulation.

² « Par essence, l'activité langagière s'articule à l'extralangagier; elle l' « investit », définissant pas là même des « espaces » (...) dotés de deux types de pertinence: la pertinence *référentielle*, c'est-à-dire la capacité à devenir un « contenu représenté » de l'activité langagière, et la pertinence *contextuelle*, c'est-à-dire la capacité de contrôler ou de gérer le déroulement même de l'activité langagière », J.P. Bronckart et al., Le fonctionnement des discours, Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, Paris, 1985, 26.

à l'instar de Ghiglione et Trognon, « la première chose est donc de se donner le jeu auquel on va jouer, puis d'identifier les règles qui permettront à ce jeu d'être joué » (Ghiglione, Trognon, 1993). « Les joueurs vont poser [des] cartes dont la valeur dépend du coup précédent et du coup suivant » (Id.). Bien que l'on ne puisse prédire des cartes mentales avec lesquels nos sujets vont jouer, notre tâche présente l'avantage d'un repérage sur les objets de la transaction réelle: les cartes sont ici celles du **matériel fourni**.

Le modèle des schématisations de Grize (1976, 1990) présente à ce stade un modèle de représentation théorique assez pratique, où le sujet directeur (D), construit pour le sujet partenaire (P) qui la reconstruit une **schématisation**³, référé pour l'analyste au point réel du **matériel externe**.



D'après Grize, Logique et langage, 1990, 29⁴

Face à ce modèle, tout accès théorique sur l'espace des schématisations, représente pour l'analyste une source d'induction possible pour son travail d'interprète. Or, l'intérêt précisément d'un **matériel contraint**, et d'une tâche de **résolution de problème** est d'introduire un biais de lecture⁵, que l'on exploite ici théoriquement.

On doit cependant noter que le modèle de Grize ne déploie **qu'un seul niveau de Réalité**, et qu'il s'apparente, en dépit de la notion de construction, à un modèle codique (Shannon, Weaver, 1985)⁶, induisant notamment un mécanisme de réciprocité des perspectives (Schutz, 1953, 1955, Cicourel, 1979) qui n'épuise pas selon nous le phénomène communicatif. Ce modèle reste cependant tout à fait indiqué pour rendre compte de la

³ « Une schématisation est l'expression, dans une langue naturelle, d'une représentation d'un sujet A pour d'autres sujets B (le cas B = A n'est pas exclu) dans une situation S », J.B. Grize, Matériaux pour une logique naturelle, Travaux du centre de recherches sémiologiques, N°29, Mai 1976, p.23.

⁴ Les abréviations signifient: im (A) = image de A; im (T) = image du thème; im (B) = image de B; PCC = Pré-construits culturels.

⁵ Les travaux des conversationnalistes portent très fréquemment sur des corpus non contraints, ce qui interdit ce type d'induction. Nous pensons notamment aux conversations authentiques comme une rencontre chez un libraire (Auchlin, 1981), aux corpus issus de débats télévisés comme « Apostrophes » (Charaudeau et al., 1992), aux corpus lyonnais qui bien que contraint par un thème - celui de la mode par exemple- (Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, 1987, Gelas, Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, 1988) laissent encore libre cours à toutes sortes de dérives. Bien sûr ces dérives n'en constituent pas pour autant d'indéniables richesses, tant elles forcent parfois même la conceptualisation, et nous ne saurions être qu'en accord avec un type de recueil qui tire... au naturel!

⁶ Le schéma de Grize est d'ailleurs présenté dans son ouvrage comme une nouveauté après ce schéma codique, mais non comme une réorganisation conceptuelle. Même si la dialectique relationnelle pèse comme argument sur la présentation de ce schéma (p. 32), cette présentation ne dispose pas les moyens d'une investigation véritablement nouvelle. Nos critiques ne s'aménagent qu'à cet endroit, et nous pensons que les travaux de Grize présentent d'évidente richesse, comme nous en témoignons dans la thèse. Voir J.B. Grize, Logique et langage, Ophrys, 1990.

situation de communication concrète⁷. Nous dégageons donc depuis cette base théorique les caractéristiques de notre tâche.

1.2 Type théorique de discours attendu

Notre tâche relève de la stratégie interactionnelle générique du **dialogue** (Jacques, 1988), qui, rapportée à l'organigramme de Jacques (1988), reproduit en page gauche, est à envisager selon deux voies, dans chacune desquelles des types secondaires s'inscrivent.

Les deux chemins mis en évidence sur le schéma ci-contre se rapportent à notre situation expérimentale ouvrant la voie à la **confrontation**, et à la **négociation**. Cette contractualisation n'est cependant qu'un cadre, où les stratégies minimales (Vion, 1992) peuvent chacune investir le discours et se combiner, au point de recouvrir l'hétérogénéité discursive dont parle Roulet (1991), et qui évite de tomber dans le piège des types.

Pour Vion (1992), trois stratégies minimales servent à définir les stratégies discursives. Il s'agit de 1) « **l'investissement minimal** », qui consiste en « une écoute plus ou moins bienveillante », impliquant la production de régulateurs « dont hum représente l'une des formes les plus fréquentes », 2) « **la recherche de l'avantage** », qui a pu être évaluée sous les traces des « taxèmes » (Kerbrat-Orecchioni, 1987), les « insignes » chez Flahault en terme d'une prise de position qui joue des places de chacun dans l'interaction, 3) « **la recherche de consensus** », qui s'apparente à la figure très générique de coopération employée à la « mise en commun ».

Pour conclure, notre tâche met théoriquement en place un cadre hybride entre la **confrontation de point de vue**, et la **négociation** à l'intérieur duquel nous plaçons trois stratégies relationnelles minimales exploitables en termes d'effets de trois types de tension dans la relation interlocutive (Jacques, 1988⁸).

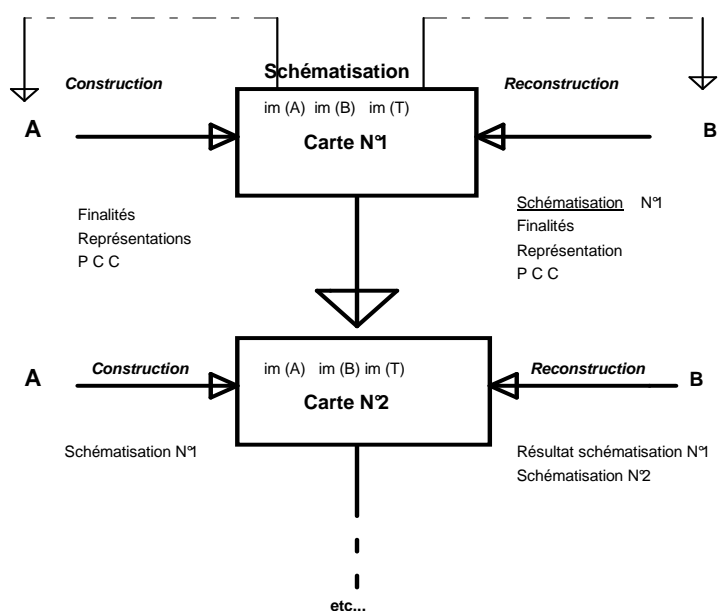
1.2.1 De la procédure résolutoire au type pratique de discours attendu

Le type de discours induit par notre tâche présente une structure avec épisodes préconçus, où chaque description de figure est une **simulation d'une étape de transmission** par construction/reconstruction d'une schématisation (Grize, 1990). L'enchaînement des descriptions de cartes impose alors une armature procédurale comme suit:

⁷ On utilise d'ailleurs ici le modèle de Grize, un peu contre son gré, puisqu'il prétend qu' « il faut distinguer la situation en tant qu'elle est un constituant du cadre théorique et la situation tout à fait concrète ». Id., 32.

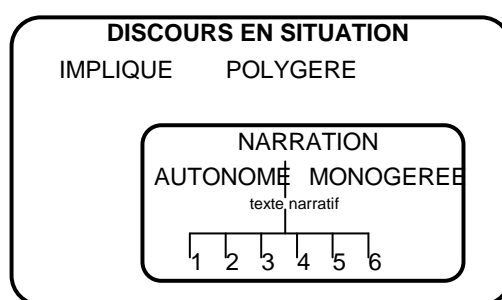
⁸ « L'interaction est réglée grâce au système engendré par le couplage relationnel des interlocuteurs S1 et S2. », et que « quelles que soient les propriétés de la relation R -dont dépend le type de stratégie discursive- le couplage de S1 et S2 engendre un système d'ordre supérieur Σ_R qui tend à maintenir son organisation propre ». F. Jacques, « Trois stratégies interactionnelles conversation, négociation, dialogue », N. Gelas, J. Cosnier, C. Kerbrat-Orecchioni, *Echanges sur...*, op., cit., 1988, 51-52.

Schéma procédural



Le procès général soumet donc les sujets à un effet d'apprentissage par étapes quant à l'objectif **résolutoire**.

Au niveau du style, notre situation invoque un **type de discours intermédiaire** (Bronckart et al., 1985), lieu d'actualisation et de reconnaissance de l'hétérogénéité discursive (Roulet, 1991), qui est pris entre un *discours impliqué polygéré*, et un *discours autonome monogéré*⁹. Autrement dit, dans un espace situationnel d'ancrage **qui est impliqué** dans la mesure où les locuteurs sont effectivement présents, **et conjoint** puisque les objets de discours sont convoqués, se déploient théoriquement des espaces intégrés de **simili-narration**. Selon la relation interactive nouée, cette narration est potentiellement 1) *polygérée* parce que les deux participants participent à la construction de cette description, et 2) *monogérée* parce que seul le directeur détient les informations. Nous schématisons les choses comme suit:



Les numéros représentent les 6 séquences de description de carte

Quelques exemples pris dans nos corpus permettent de vérifier et d'illustrer cette modélisation:

Exemple de polygestion narrative (enfants de 9 ans):

J9: - essai d'l'm'décrire

⁹ Pour une présentation des quatre archetypes discursifs de Bronckart, voir, Schneuwly et Dolz, « La planification langagière chez l'enfant », *Revue Suisse de psychologie*, 46(1/2), 1987, 55-64, ou F. Revaz, « Le fonctionnement des discours », *Pratiques*, N°58, Juin 1988, 120-125.

E10: - plutôt losange

J10: - voilà... ben attends... un losange oui mais oh! un losange si on met un carré dans un autre sens et ben ça fait un ça fait ça fait un losange aussi toi tu confonds ça alors

E11: - un carré

Les deux participants collaborent à la narration, en discutant ici sur un objet référentiel, où le partenaire parvient à transformer l'objet de discours à renfort d'argumentation: le losange proposé se commue en carré.

Exemple de monogestion narrative (enfants de 9 et 11 ans):

Y1: - c'est un bonhomme qui court

N1: - j'ai trouvé

Y2: - c'est un bonhomme qui est allongé

N2: - trouvé

Y3: - c'est un bonhomme qui est assis et qui a un triangle à côté

N3: - trouvé

Y4: - c'est un bonhomme qui porte comme un chapeau

N4: - trouvé

Y5: - c'est un bonhomme qui a la tête à l'envers

N5: - trouvé

Y6: - c'est un bonhomme qui a deux triangles

N6: - trouvé

Y7: - et voilà!

Le directeur articule chaque épisode descriptif sur les feed-backs positifs du partenaire, et son discours colle ainsi à une narration qui dépend au plan du contenu de ses seuls dires. L'autogestion descriptive est ainsi à chaque fois impliquée situationnellement par les réponses du partenaire. C'est seulement au terme de son récit que le directeur ré-émerge sur la scène discursive d'implication interactive pour mettre un point d'orgue: « et voilà! ».

1.2.2 La contrainte stylistique du matériel

Chaque carte représente un « objet conversationnel » (Garitte, 1989), au sens où sont définis les contours externes de l'« objet de discours » (Grize, 1990, Nonnon, 1991) qui s'y rattache. Formulé dans un autre cadre, chaque carte se présente comme le « centre attracteur »¹⁰ du « domaine notionnel » (Culioli, 1990), ou de « l'univers de croyance » (Martin, 1976), ou encore de « l'espace mental » (Fauconnier, 1984), concepts attachés à rendre compte du caractère naturel de l'activité de langage¹¹. Or, le matériel utilisé ne permet pas n'importe quel type de représentation et donc de description, et les résultats de Clark et Wilkes-Gibbs dégagent en premier lieu quatre stratégies descriptives: 1) ressemblance, 2) catégorisation, 3) attribution, 4) action. Nous avons pratiqué une analyse¹² des caractéristiques du matériel du Tangram¹³ qui débouche sur deux modes particuliers de récits de figures: 1) **analytique/synthétique**, selon que la description renvoie à la décomposition ou non des éléments graphiques, et 2) **kinesthésique/statique**, selon que la représentation inscrit

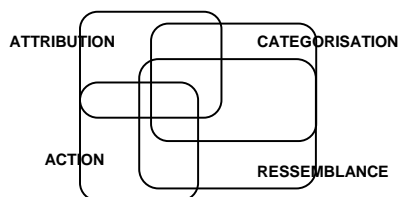
¹⁰ La notion de « centre attracteur » est emprunté à la conception topologique de A. Culioli, voir « Sur le concept de notion », *Bulag* 8, 1981, et *Pour une linguistique de l'énonciation*, 2ème éd, Ophrys, 1990.

¹¹ Voir C. Fuchs et P. Le Goffic, *Les linguistiques Contemporaines*, Hachette supérieur, 1992, 113-125.

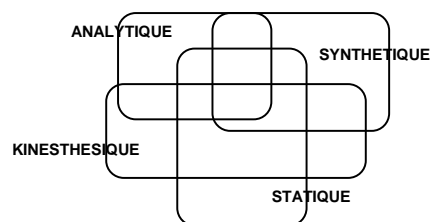
¹² Cette analyse s'est effectuée sur le matériau verbal recueilli lors des pré-expériences.

¹³ On raconte que ce jeu est issu d'une légende chinoise, où un verre brisé malencontreusement en 7 morceaux, aurait donné lieu à des tentatives successives et infructueuses de reconstitution de la forme carrée originale. Les agencements de fortune sont la base des configurations présentées actuellement dans le jeu largement occidentalisé. La compositionnalité à partir de 7 unités (triangle, carré, parallélogramme) invitent cependant dans la lecture des formes finales à reconnaître les caractéristiques géométriques du support.

ou non la forme dans un procès dynamique¹⁴. Nous rappelons ci-dessous et en parallèle les deux analyses, celle de Clark et Wilkes-Gibbs, et la nôtre:



Les descriptions attendues (d'après Clark et Wilkes-Gibbs, 1986)



Les descriptions d'après l'analyse du support iconographique

Chaque figure fait ainsi l'objet d'une analyse théorique sur la base de ce cadre de référence, et l'on obtient des oppositions entre les figures, selon leur plus ou moins grande dépendance théorique à un mode de description¹⁵. Par exemple, on oppose théoriquement la carte du coureur, à celle du chinois, dans la mesure où la première se prédispose plutôt à une description de type dynamique *-il court-*, et la seconde au mode statique *- C'est un homme assis avec un bol devant lui-*.

Le repérage des conflits de description peut se rattacher à ces modes de caractérisations théoriques, et la nature du matériel permet donc d'envisager des contraintes au plan de l'organisation des messages. Ces outils théoriques se révèlent intéressants pour l'interprétation des corpus, en terme de qualification de la chaîne référentielle¹⁶.

Nous en donnerons quelques exemples.

Description de ressemblance et reformulation de catégorisation:



E19: - hum on dirait qu'il a des ch'veux

J19: - ou ah ouais euh et ça fait un gros triangle et un p'iti triangle les cheveux?

(enfants de 9 ans)

On peut se figurer ici un effet de « zoom » opéré par le partenaire (J) qui doit procéder à une description de type **analytique**, alors que le directeur (E) lui propose une vision **synthétique**. La première narration se passe en effet sur le mode de la **ressemblance** : « on dirait », ce qui permet de définir l'objet de discours dans un espace un peu flou car un peu décalé de l'image réelle. Le partenaire reprend donc un élément de l'objet, la référence aux cheveux, et retravaille celle-ci sur la plan de la **catégorisation**. L'interprétation sur la portée de ses choix dépend d'autres facteurs, comme le style verbo-cognitif des sujets, les caractéristiques du TCE construit...

Comparaison de descriptions sur une même figure:



N°1 : T1: - bon alors la première carte Marion ça re on dirait un personnage qui a les bras écartés en l'air et qui a le corps qui est penché (**adulte**)

¹⁴ Ici, le pôle kinesthésique recoupe et recouvre parfois la catégorie de description dite « d'action » chez Clark et Wilkes-Gibbs (1986).

¹⁵ Le lecteur trouvera en annexe le descriptif de chaque figure d'après ces indications théoriques.

¹⁶ Voir l'utilisation qui en est faite quant à l'édification des grilles de formalisation linguistique dans notre partie expérimentale. Sur la notion de chaîne référentielle, voir le chapitre 10.

N2: T5: - bon la troisième c'est l'goal le goal au foot qui est entrain de plonger (**adulte**)

N3: N5: - euh l'enfant tordu un p'tit peu penché (**7 ans**)

N4: M2: - alors c'est... c'est comme un un bonhomme c'est carré avec euh... des trucs euh avecque le corps vers les bras... (**5 ans**)

N5: N1: - c'est comme un un objet qui est couché (**9 ans**)

N6: S1: - le premier il est là et puis assis il est il a il a un corps comme ça après il est comme ça après il a la tête après il est comme ça après il est comme ça après il est comme ça après il est comme ça après il est comme ça après c'est pareil (**5 ans**)

N7: D1: - c'est une sorte d'homme qui écarte les bras puis il a la tête carrée puis il est un peu penché (**11 ans**)

N8: R1: - euh le premier c'est le garçon qui court (**7 ans**)

*L'homme à décrire est celui qui lève les bras. La description attendue qui s'avère à la fois économique, selon le but compétitif de la tâche, et discriminante, selon l'objectif de reconnaissance de la tâche, est une description **synthétique** basée sur la **ressemblance**- c'est, on dirait un homme-, sur l'**attribution** - il a des bras-, sur l'**action** -lever les bras-, et qui peut être soit **dynamique** -il lève- soit **statique**- il a les bras levés-. Si bien que toute description qui soit omet, soit insiste trop sur **un seul mode** court le risque de court-circuiter la construction représentative du partenaire. L'exemple N°5 pêche par un mode de reconnaissance trop flou en employant le référent « objet ». L'exemple N°3 ne permet pas de différencier l'homme qui lève les bras de celui qui court. L'exemple N°4 ne donne pas d'indication en dehors d'une reconnaissance de base. l'exemple N°6 se fourvoie dans un mode de catégorisation répétitive sans référence d'objet. l'exemple N°3 comparé à l'exemple N°1 offre un avantage économique certain. L'exemple N°7 utilise une catégorisation non discriminante : tous les bonhommes ont la tête carrée¹⁷.*

1.3 L'analyse comportementale

Contrairement à la problématique de Clark et Wilkes-Gibbs (1986) qui reste à l'affût des procédures discursives de co-construction de la référence commune, nous sommes attachés ici au travail d'ajustement, en terme **d'écart** entre la verbalisation proposée, et la manipulation. Les actions du partenaire sont des indicateurs qui permettent de déterminer ces écarts au niveau de l'espace de co-construction, en terme d'**adéquation** vs **inadéquation** entre la figure décrite par le directeur, et la figure choisie pour le placement, ou le toucher par le partenaire. On peut vérifier, théoriquement, de l'extérieur, et au pas à pas de la résolution la vraisemblance (Grize, 1976, 1990¹⁸) des schématisations, sur la base des manipulations, et détecter des espaces de décalages manifestes de perspectives.

L'analyse de la tâche étant achevée, nous passons à la présentation des résultats généraux qui trouvent ici leur place en termes de vérification préliminaire de notre cadrage expérimental.

¹⁷ On ne discute pas ici du bien fondé d'une précision thématique qui vient renforcer de façon justificative la représentation du bonhomme introduite. A ce niveau, la précision donnée sur la tête, même si elle ne remplit pas une fonction informative discriminante, aide à la construction de l'objet, où la **spécification** permet en quelque sorte de renforcer la **vraisemblance** de la schématisation. Voir Grize (1976, 1990) pour ces notions. Ces notions rentrent en ligne de compte lors de l'interprétation, et c'est grâce aux modes de descriptions donnés qu'on peut imaginer des chaînes « logiques ».

¹⁸ Le décalage de vue entre les concepts de vérité et de vraisemblance est abordé chez Grize (1976, 1990) à propos de la définition de la schématisation: « une schématisation ne vise pas le vrai, mais le vraisemblable, c'est à dire ce qui va sembler vrai à l'auditeur », J.B. Grize, *Matériaux pour...*, op., cit, 1976, 9.

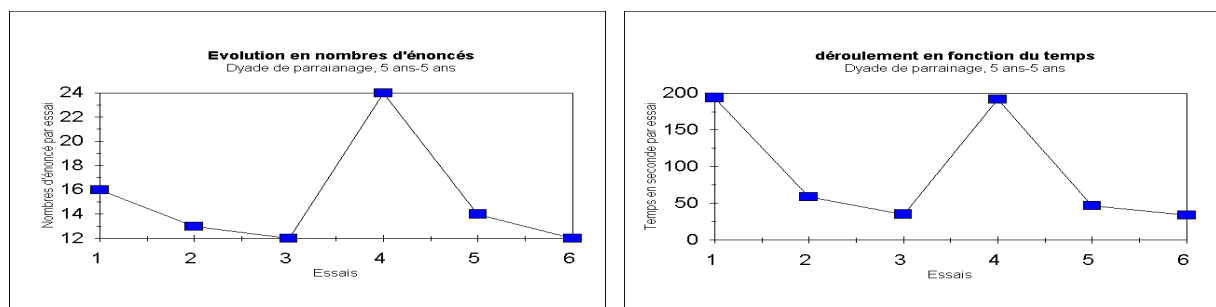
2. QUELQUES RESULTATS GENERAUX SUR CETTE EXPERIMENTATION

L'étude de l'ajustement intersubjectif, portée sur les phénomènes d'enchaînement, soit versée à la compréhension des phénomènes de relation logique des « propriétés des actes de langages » entre eux (Ghiglione, Trognon, 1993) ne peut s'effectuer sans une vérification même sommaire du cadrage expérimental. Ce contrôle intéresse trois entrées: 1) la capitalisation respective de la parole par chaque sujet (Chabrol, Camus-Malavergne, 1989), 2) l'organisation discursive des messages informatifs fournis, 3) les résultats à l'issue de l'épreuve.

2.1.1 Le capital parole (Camus-Malavergne, Chabrol, 1989, Croll, Gormati, 1992)

Le comptage des tours de parole, ainsi que des mots par figure (Clark, Wilkes-Gibbs, 1986) permet de décrire l'échange au plan de l'évolution générale. Cependant, l'unité mot paraît actuellement assez critiquable en raison entre autres 1) du glissement vers une psycholinguistique du texte ou du discours (voir Bronckart, Roulet, Vion, 1992, par exemple), 2) du primat accordé à la fonction sur la forme faisant passer l'acte de langage au devant de la scène (Austin, 1962, Halliday, 1970, Bruner, 1983, par exemple). Aussi, nous préférons choisir l'unité fonctionnelle¹⁹ de l'**énoncé** (Culioli, 1990²⁰), pour opérationnaliser une comparaison des différents corpus obtenus dans chaque dyade.

La courbe générale de l'échange, analysée sur la base de deux variables dépendantes subit, 1) au niveau du **temps général** (V.D. N°1) et 2) du **nombre d'énoncés** émis à chaque essai (V.D. N°2), une régression significative²¹. La visualisation suivante en rend compte à titre d'exemple:



Un pic coopératif, conformément à notre hypothèse générale, significatif au niveau de l'analyse de variance²², est clairement visualisé au niveau du quatrième essai. L'adéquation des points de vue est ainsi 1) soit encore trop relative pour permettre un enchaînement moins

¹⁹ Diverses unités fonctionnelles ou indices sont proposés dans les recherches développementales, LMPV, MLU, TTR, IDL... etc., voir J.A. Rondal, *L'interaction adulte-enfant et la construction du langage*, P; Mardaga ed., 1983.

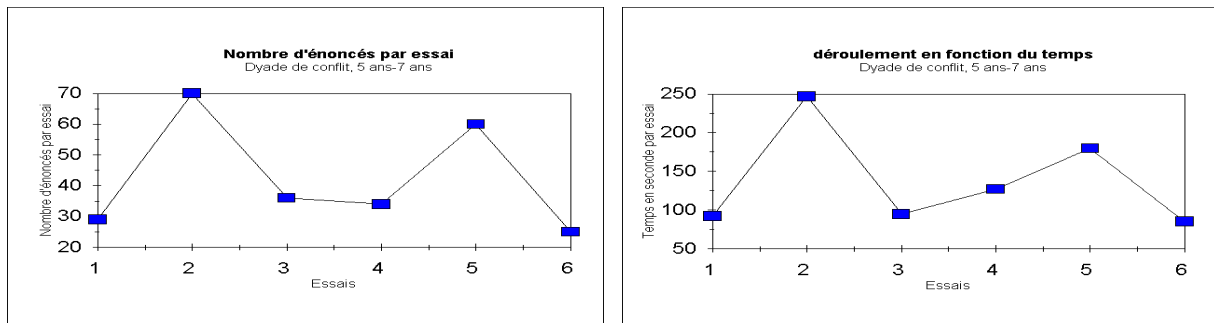
²⁰ Nous revenons au cours de la thèse sur la définition fonctionnelle de cet énoncé. L'énoncé est défini chez Culioli comme une unité fonctionnelle sur la base d'une lexis à trois places. Voir L. Danon-Boileau, *Enonciation et référence*, Ophrys, 1987, ou J. Bouscaren, J. Chuquet, *Grammaire et textes anglais, guide pour l'analyse linguistique*, Ophrys, 1987.

²¹ L'analyse de variance est effectuée avec le logiciel VAREDI. Pour la variable temporelle, on obtient F: 8, 258, à p= .0000, pour la variable nombre d'énoncé, F: 5,192, à p= .0008.

²² Une comparaison des essais N°1 et N°4 (F: 5,356, à p= .04), et entre les essais N°1 et N°6 (F: 8,459, à p= .002) permet d'établir une significativité.

coûteux, 2) soit sujette à une réorganisation verbale qui permet de **doser un écart** non négligeable entre les **paris** du directeur, et les **processus** opérés par le partenaire, paris et processus s'entendant au niveau des calculs inférentiels (Sperber, Wilson, 1986, Ghiglione, Trognon, 1993), à rapporter cependant au coût logique inhérent à toute perturbation au niveau relationnel.

Toutefois, les courbes montrent qu'à chaque essai une réorganisation s'opère, sans s'aligner sur le schéma type ci-dessus présenté. La coopération peut se répartir, comme dans l'exemple suivant au niveau des deuxième et cinquième essais:

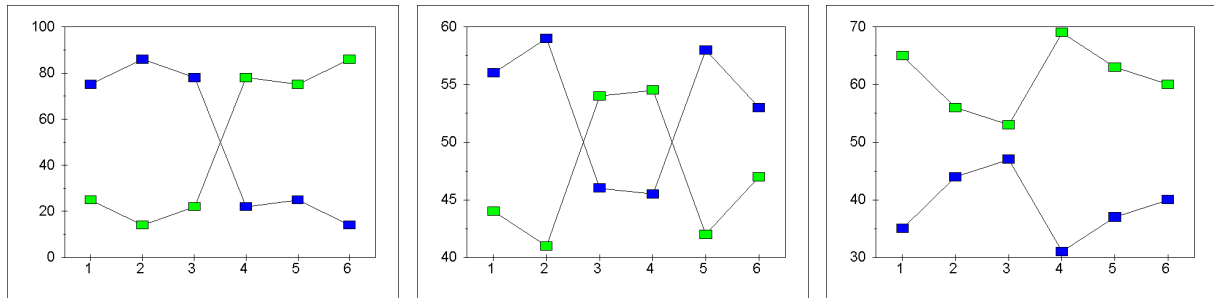


La dégression assez brutale entre le premier et le troisième essai, puis plus graduelle dans les essais suivants, donnée dans les résultats de Clark et Wilkes-Gibbs (1986) n'est retrouvée que dans les **interactions de tutelle**. Les situations de parrainage, mis à part une dyade qui se distingue par un nombre d'énoncé élevé au premier essai s'alignent sur un schéma avec **pic de coopération au quatrième essai** -cf. ci-dessus-. Enfin, dans les situation de conflit, on trouve un schéma du type du double pic, au deuxième et quatrième essai -cf. plus haut-.

La **répartition de la parole** entre chaque sujet est une donnée utilisée par Camus-Malavergne et Chabrol (1989) pour doser, dans leur étude, des effets 1) du sexe, 2) des pré-requis d'une présentation entre sujets quant à la **domination** d'un des sujets sur l'espace de parole²³. Dans notre étude, l'intérêt naît d'une mise en évidence d'effets de dominance, en rapport avec notre conditionnement équilibré vs déséquilibré. Cette variable permet donc de vérifier si ce conditionnement est ou non opérant.

Plusieurs types de structuration sont apparus comme suit. Chaque graphe visualise une situation:

²³ Les résultats obtenus sur ces deux variables montrent des différences, qui sont à interpréter en fonction d'une interrelation entre les deux courbes de capital-parole: quand l'un parle plus, l'autre parle moins, comme si la règle des « vases communicants » fonctionnait. Les phénomènes de « domination », où dans leur étude l'homme (variable sexe) excelle, sont dépendant de la variable présentation vs non présentation des personnes avant l'échange. Voir O. Camus-Malavergne, C. Chabrol, « Coopération et analyse des conversations », *Connexion*, 53, 1, 1989, 39-68.



La répartition dans la situation N°1 et N°3 présente des dyades dans lesquelles les rôles de directeur et de partenaire sont fortement relevés, le directeur monopolisant l'espace parole en accomplissant son rôle informationnel (N°1), où un sujet se plaçant comme dominant quelque soit son rôle (N°3). La situation N°2 présente une belle coopération discursive sur les essais centraux de l'épreuve où les sujets inversent à cet endroit leur capital parole, le partenaire prononçant pour sa part une plus large quantité d'énoncés. On voit que ces indications peuvent servir de cadre préliminaire à l'analyse des protocoles en matière de constitution de la relation interpersonnelle (Hinde, Perret-Clermont, Stevenson-Hinde, 1988).

2.1.2 L'organisation discursive des messages

Au plan qualitatif, l'étude de la **réorganisation des messages** en fonction 1) du facteur génétique (**G**), 2) du facteur social (**D**), et 3) de l'effet d'apprentissage de la tâche (**E**), s'est illustrée grâce à l'étude d'opérateurs fonctionnels à l'intérieur de ces messages. Dans une optique de décomposition fonctionnelle des énoncés (voir le modèle présenté par Caron, Caron-Pargue, 1992²⁴), nous isolons les marques de **prises en charge** (Grize, 1976, 1990), qui rendent compte des processus d'engagement de l'énonciateur²⁵ dans son discours *-je pense, d'accord-*; nous postulons d'après l'expérimentation de Clark et Wilkes-Gibbs (1986) **que ces marques s'effacent graduellement** au fur et à mesure de la construction du terrain commun (Clark, Marshall, 1981), soit de l'évolution positive des inférences émises au long de la partie (Vion, Colas, Sauvaire, 1990). Nous traitons aussi des marques **d'étayages** (Grize, 1976) ou des **localisations**²⁶ (Culioli, 1984, Caron-Pargue, 1992), dans la mesure où elles se présentent comme des **indicateurs de complexité** (voir Rondal, 1983), qui **s'effacent elles-aussi graduellement** au fur et à mesure du resserrement vers une structure de type nominal qui s'apparente à une lexis simplifiée²⁷.

²⁴ Ce modèle est très largement exploité dans la présentation des outils méthodologiques dans le chapitre suivant. Nous ne nous y étendons donc pas pour l'instant, et prions le lecteur de se reporter à la présentation de notre grille d'analyse fonctionnelle des verbalisations.

²⁵ Nous simplifions ici volontairement le rôle de ces marques dans un souci de clarté. L'opération de prise en charge, ou plutôt la polyopération (Grize, 1976) est beaucoup plus complexe. Mais on se sert à ce niveau très général, des marques comme indices. Nous reviendrons dans la thèse sur cette notion. Voir aussi sur cette notion, J. Caron, *Précis de psycholinguistique*, P.U.F, Paris, 177-185.

²⁶ Les « étayages » (Grize), les « localisations » (Culioli, Caron-Pargue) ou encore les « repérages » (Chuquet, Bouscaren) renvoient à la notion plus classique de compléments en grammaire traditionnelle. Ce sont tous les éléments *non indispensables* qui se surajoutent à la lexis de base. Voir J. Bouscaren, J. Chuquet, *Grammaire et...*, op., cit., 1987. 133.

²⁷ Cf. l'exemple donné par Clark et Wilkes-Gibbs, où de l'essai N°1 à l'essai N°6, on passe d'un message du type: « **All right, the next one** looks like a person who's ice skating, except they're sticking two arms out in front », à « the ice-skater ». Nous soulignons ici les localisations. Nous marquons en gras la marque de prise en charge. La simplification consiste en un effacement de ces deux types de marques.

L'analyse de variance établie sur la fréquence de ces marques par contraste entre les 6 essais indique que les **facteurs génétique et sociaux interagissent**²⁸ conformément au thèses du conflit socio-cognitif (Doise, Mugny, 1981). A **5 ans**, l'évolution de l'échange ne présente **pas une courbe de régression significative** ($F/E = 2.096$ à $p .12$), ce qui signifie que ces enfants ne profitent nullement de la tâche en termes d'effet d'apprentissage. Aux autres âges, (7, 9 et adultes), outre une significativité simple du facteur **E** établie quel que soit le conditionnement, les dyades de conflit et de tutelle se distinguent par 1) un **coût plus élevé** de ce type de marques, 2) une **irrégularité** dans la dégression attendue. Les faits les plus saillants à rapporter ici concerne 1) un **travail d'ajustement intersubjectif coûteux à 7 ans** au niveau du **premier essai**, qui sert ainsi véritablement « à se mettre d'accord », soumis à **l'effet influent du facteur social** ($F/ E*D=4.097$, à $p . 015$), et 2) une **répartition de l'ajustement, à 9 ans**, sur tous les essais, **indépendamment** du facteur social, sauf au niveau du **sixième essai**, où une différence significative apparaît entre les dyades de conflit et les dyades de parrainage-contrôles.

Si le conditionnement expérimental est opératoire, l'analyse des verbalisations doit révéler des phénomènes d'ajustements qui permettent de **mieux circonscrire ces effets** ici évalués en fonction du coût général.

2.1.3 Les résultats à l'issue de l'épreuve

Le tableau ci-dessous récapitule l'ensemble des résultats, en donnant le taux d'erreur pour chaque dyade.

	<i>Parrainage</i>	<i>Conflit</i>	<i>Tutelle</i>
5 ans	6 5	1 5	1 1
7 ans	2 4	0 3	0 3
9 ans	1 0	0 2	0 1

Si la tâche est dans l'ensemble bien réussie en interaction de tutelle (83,3%²⁹), de façon moins décisive dans les dyades conflictuelles (69,5 %), le taux de réussite chute à la moyenne dans les situations de parrainage (50%). Cette chute est cependant à rapporter aux enfants de 7 ans, et prioritairement à ceux de 5 ans qui n'actualisent qu'un seul essai performant! En fait, **tout se joue entre 5 et 7 ans**, où les résultats tendent progressivement vers un mieux. Par contre, à 9 ans, le taux d'erreurs est à ramener aux seuls effets de la gestion de l'ajustement, ainsi que cela est reconduit à l'âge adulte. Ces résultats attestent d'une bonne conformité aux phases dégagées par le modèle métalinguistique de Gombert (1990).

²⁸ Ces facteurs apparaissent très rarement en effet simple.

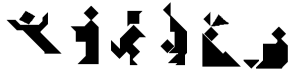
²⁹ Les pourcentages sont ici le reflet du nombre d'essais globalement réussis sur l'ensemble des 36 essais de la classe.

2.1.4 Les corpus d'illustrations

Les corpus sont souvent divulgués au terme du traitement qu'on leur fait subir, alors qu'un aperçu sur ce qui se passe est parfois nécessaire pour fixer les idées³⁰. Aussi, nous joignons à ce texte de présentation quelques extraits significatifs de séquences.

Les protocoles sont très irréguliers. Nous avons choisi pour illustrer la tâche, un protocole **court et réduit** à la « plus simple expression », déployant une routine-comptine (extrait 1), une **mise en scène quasi monologique** (extrait 2), une séquence de démarrage mettant en lumière l'effet de **dominance** d'un des sujets sur l'autre conduisant à une phase de négociation (extrait 3).

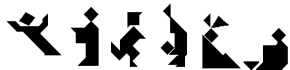
Protocole de l'essai N°1 (Parrainage, enfants de 7 ans):



K1: - euh j'dis la première... euh...mmm...mmmm... la sixième
(Reprise de la consigne)
K2: - le le bonhomme tordu un p'tit peu penché ayé
N1: - ça y est
K3: - le bonhomme qui joue au pistolet
N2: - ça y est
K4: - le bonhomme qui court... a qui fait la course
N3: - ayé
K5: - le bonhomme euh canard
N4: - canard
K6: - ça y est
N5: - ça y est
K7: - le bonhomme qui a un bébé ayé ça y est ça y est

L'alternance est quasi policée où les propositions trouvent écho dans des « ayé » de routine. L'intrusion d'une représentation bizarre, celle du canard, n'introduit qu'un bref décalage dans le phénomène d'évaluation.

Protocole de l'essai N°1 (CSC, enfants de 5 ans et 7 ans):



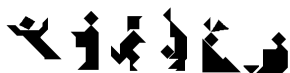
G1 (5 ans): - as tu la carte où le bonhomme il écarte les bras sa tête c'est carré c'est un carré euh il a il est couché par terre (temps long) on dirait qui tire sur l'(inaudible) il écarte les bras devant lui et sa tête c'est en carré (temps long) et la deuxième c'est un bonhomme il a des bras devant lui sa tête c'est euh
B1 (7 ans): - carré
G2: - non... c'est euh... un losange et puis il a les mains devant lui et il a les manches qui pendent dessous les bras puis la... la troisième c'est un bonhomme i court avec les bras devant lui et sa tête c'est un carré
(Intervention de l'expérimentateur pour le placement des cartes)

³⁰ Cette présentation est ici justifiée par le fait que les annexes ne donnent qu'un aperçu sur les corpus, puisqu'elles se consacrent à la présentation de micro-enchaînements autour du marqueur étudié.

G3: - la... la quatrième un bonhomme qui marche sur ses ses mains (temps long) bon... sur la cinquième un bonhomme il est c'est quoi là (il chuchote) attends c'est un grand bonhomme à l'envers puis il a des jambes pliées il a une tête carrée puis il a deux grandes oreilles (temps long) et puis après c'est çui d'la dernière la quatrième... c'est un bonhomme; il a un bol devant lui et c'est et puis il le regarde.

Ici, un long monologue se déploie à la mesure du mutisme du partenaire, qui pourtant, à la première occasion d'inachèvement (voir Viollet, 1986, Coste, 1986) complète par une proposition, «- carrée »- jouant ici le rôle d'un aide à la formulation (voir la théorie d'Antos, 1982, et les travaux de Gülich, 1986, Gülich, Kotschi, 1987). Les temps de latence entre chaque description invite la réponse, où l'enfant de 5 ans mime « un jeu de sept familles », mais aucune réactivité verbale ne comble cette attente.

Protocole de l'essai N°1-extrait- (Parrainage, enfants de 9 ans):



E1: - euh sur
 J1: - bé oui essayes de décrire la première carte la première carte allez
 E2: - hum euh
 J2: - est-ce que ça a une forme de bonhomme
 E3: - euh oui
 J3: - qui est entrain d'lever les bras
 E4: - oui
 J4: - bon c'est celle-là
 E5: - euh oui c'est un homme
 J5: - qui est entrain de courir
 E6: - non
 J6: - comment et qui a une espèce de de robe
 E7: - euh... pas vraiment
 J7: - attends... ça
 E8: - euh ch'ai pas euh
 ...

Ici, une imposition de rythme, d'action, introduit une modalité de dominance qui se déploie dans le travail conversationnel. Le contrat tacite est basé sur l'asymétrie dès le départ, et l'inopérativité de l'un agace fortement l'autre, qui s'est placé très rigoureusement en condition de compétition. Seule la négociation permet une issue transactive... Y arriveront-ils?

3. CONCLUSION

Nous avons mis en place une situation de dialogue asymétrique orientant vers une forme de négociation rendue contractuelle par l'introduction de rôles de coordination. Le caractère résolutoire d'une part, supporté par un matériel d'ancrage donnant une lecture ajustée du travail cognitif de référenciation progressive d'autre part, confère à notre tâche la capacité d'étudier la part d'ajustement intersubjectif que convoient les traces des médiateurs au niveau de la surface discursive. Le conditionnement expérimental ouvre ainsi la voie pour une analyse précise en matière de critériologie des messages discursifs telle que le laisse déjà paraître les résultats

généraux décrits ici. Aussi, c'est à l'exploitation du matériel recueilli que nous nous livrons à présent.

²« L'affect fait partie de la cognition, il n'y a pas d'un côté le cognitif qui serait du domaine de la rationalité explicite et l'affectif qui serait le lieu des sentiments et de l'imagination débridée(...) »

A. Culioli, 1987.

L'ANALYSE DU MATÉRIEL VERBAL et PARA-VERBAL

Construction des grilles de décodage

Ce chapitre aborde la description de notre méthodologie. Il instruit des modèles de références qui parrainent la construction de deux grilles de décodage des sites d'emploi des marqueurs. Il met en avant la méthode d'analyse factorielle des correspondances utilisée pour extraire une pluri-dimensionnalité fonctionnelle dans l'étude du schéma de sens des marqueurs médiateurs.

1. NOTRE PROJET

C'est globalement au « contact d'une étude des **formes linguistiques** et des **théories du phénomène-pensée** » (Jayez, 1988) que se situe l'enjeu général de notre projet étudiant les rapports entre pensée et langage.

En ce qui concerne plus particulièrement notre étude, le modèle théorique choisi, issu du lignage amorcé dès les années soixante par le formalisme de Benvéniste¹, est le **modèle des opérations énonciatives d'A. Culioli**² qui répond d'un **champ purement linguistique**, et qui correspond à notre projet.

Notre but exploratoire repose sur une analyse **énonciative** des co-textes de production des marqueurs conversationnels. Il s'agit de travailler à l'extraction du « schéma de sens » (Caron, 1984, 1987, 1988) de marqueurs particuliers, et à la suite d'intégrer les fruits de ces « significations » à l'interprétation de séquences types³ de protocoles. Aussi, en premier lieu, on effectue un **traitement psycholinguistique** d'obédience énonciative des marqueurs de médiation aligné sur les vues élargies d'A. Culioli en matière de cognition. Là, dans l'esprit

¹ La filiation entre Benvéniste et Culioli est à prendre avec quelques précautions, comme le prouve l'analyse de S. de Vogüé, qui met l'accent sur une différence de « point de vue épistémologique » fondamentale entre les deux auteurs à travers l'évocation de deux cheminements opposés: là, où Benvéniste va « du sujet à l'énoncé », Culioli va de « l'énoncé au sujet »; si pour le premier donc, le langage reste le reflet, à travers des indicateurs linguistiques, de l'oeuvre énonciative d'un locuteur, pour le second, c'est le reflet éventuel de l'effet signifiant défini par l'agencement de l'énoncé qui peut s'extrapoler en terme de « sujet », quoique Culioli ne parle jamais que de co-énonciateur. « Culioli après Benvéniste: énonciation, langage, intégration », 77-108.

² On trouvera deux présentations relativement synthétique respectivement dans le dernier chapitre (128-134) de Fuchs C., Le Goffic P., Initiation aux problèmes des linguistiques contemporaines, Hachette Université, 1985, et dans le second chapitre de Danon-Boileau L. (1987), Énonciation et référence, Ophrys,. Pour approfondir, on se reportera directement à l'auteur (1990), Pour une linguistique de l'énonciation, Opérations et représentations, Tome 1, Ophrys, qui est une compilation des articles majeurs de l'auteur, et éventuellement à la Grammaire et textes anglais, guide pour l'analyse linguistique, Ophrys, de Bouscaren J., Chuquet J. (1987), ouvrage qui s'inscrit dans le cadre de la théorie des opérations énonciatives élaborée par A. Culioli.

³ La notion de type est ici à mettre en rapport avec les caractéristiques de notre plan expérimental, soit à la comparaison de « site » sociaux différemment aménagés. Voir notre chapitre 1.

d'une « logique naturelle » qui dépasse le cadre d'une rationalité soumise à une « logique formelle » (Grize, 1976, 1990, Caron, 1983), on tient compte de tout le foisonnement de la signification (Culioli, 1986, 1990). L'accent est d'abord placé sur la « déformabilité » des marqueurs, et ensuite sur une « stabilité » (Culioli, 1986⁴). En second lieu, les résultats psycholinguistiques acquis sont réinvestis et intégrés à l'analyse de l'activité générale de la **conduite/production des cognitions** (Trognon, 1991, 1993), dans la perspective des travaux nancéiens sur l'enchaînement conversationnel (Trognon, Brassac, 1992) et à l'intérieur d'un cadre interlocutoire.

La première partie du travail expérimental repose en fait sur la constitution de grilles d'analyses du discours et des activités rattachées à la résolution de notre tâche. Nous ferons une large part à cet aspect constructif du travail, en rappelant le modèle théorico-pratique qui nous a servi de guide -méthode d'analyse des protocoles verbaux de Caron-Pargue-, et les adaptations qui s'en suivent face à la particularité de notre conditionnement expérimental.

2. MODELES D'APPUI POUR L'ANALYSE PSYCHOLINGUISTIQUE

Nous consacrons ce paragraphe à la présentation du modèle d'analyse des protocoles verbaux construit et utilisé par Caron-Pargue et adapté à la résolution de problème (Caron-Pargue et al., 1988, Caron-Pargue, 1992). Ce modèle est destiné à l'étude psycholinguistique des marques du discours (Caron, 1984, 1987, 1988). Il s'appuie sur la théorie des opérations énonciatives (Culioli, 1990).

Nous présentons en avant-propos quelques-unes des particularités du système culiolien.

2.1 La perspective culiolienne

La grammaire énonciative d'A. Culioli a suscité divers travaux dont ceux de J.P. Bronckart en analyse textuelle (Bronckart 1976, 1983, Bronckart et al, 1985), de J.B. Grize qui l'exploite au déploiement d'une logique naturelle (Grize, 1976, 1983, 1990), selon l'idée que « toute intelligence n'(est) pas nécessairement booléenne » (Grize, 1990), de Danon-Boileau (1987), qui la prête à l'interprétation du texte dans une perspective psychanalytique, enfin J. Caron-Pargue qui exploite ses facettes opératoires à l'analyse de verbalisations contrôlées expérimentalement (Caron-Pargue, Caron, 1987, Caron-Pargue et al, 1988, Caron-Pargue, 1992).

⁴ La démarche est équivalente à celle, « sociolinguistique » de Vincent, exposée dans le chapitre 4. « La sociolinguistique permet de concevoir la langue d'une façon heuristique où l'on met l'accent à la fois sur les composantes sociales de la production du discours et sur l'organisation interne du système de la langue », D. Vincent, Les ponctuations..., op., cit., 30.

J. Caron-Pargue a entrepris l'analyse de termes fonctionnels⁵ (Caron, 1984) (connecteurs, verbes modaux, interjections), d'après le rôle qu'ils sont supposés jouer dans le graphe de résolution dans des protocoles verbaux⁶ recueillis simultanément à une **résolution de problème**⁷ (Caron-Pargue et al 1987, 1988; Caron-Pargue, Caron 1989, 1990). Elle s'appuie comme Vincent (Vincent, 1993) sur l'analyse des contextes de production de chaque marqueur. La perspective descriptive est à long terme une **simulation informatique** de l'activité cognitive de sujets⁸. L'approche constructiviste (Inhelder, Cellier, 1992) d'une pensée naturelle en terme de logique du sujet (Caron, 1983, Collectif, Rouen, 1983) y est prépondérante. Aussi, la verbalisation joue le **rôle d'un observable** (Caverni, 1988⁹) en terme d'indice de modification rapporté au déroulement de l'activité (Saada-Robert, 1978), dont la reconstruction processuelle donnera lieu à la description d'une organisation procédurale des activités « d'un sujet énonciatif », image du « sujet psychologique ».

2.1.1 Culioli: un modèle opératoire

Nous n'entendons pas ici entrer dans le détail de la théorie culiolienne dont on a d'ailleurs déjà donné un aperçu à travers les concepts théoriques de « marqueurs » et d'opérateurs¹⁰, mais orienter cette présentation sur un versant pratique.

2.1.2 De l'empirique au formel: une simulation

L'expression du passage de « l'empirique au formel » est empruntée à l'auteur lui-même (Culioli, 1987), qui inscrit la linguistique dans un champ de conceptualisation progressive, comme une mise en adéquation perpétuée entre les faits linguistiques et un niveau formalisé qui puisse rendre compte **d'invariants**. Ces invariants sont à rapporter à « l'activité de langage » (Culioli, 1987).

⁵ Le choix des marqueurs orienté vers les « termes fonctionnels », déjà présent chez Caron (1978, 1984) proposant un travail sur la conjonction « si », et toujours très central dans les plus récents travaux de Caron-Pargue (1992), autour de connecteurs subordonnants comme « si, parce que, comme, une fois que », repose sur la corrélation postulée entre « l'organisation fonctionnelle » du discours (Caron, Caron-Pargue, 1990), et les processus attentionnels et automatiques qui accompagnent la ré-organisation de la représentation en résolution de problème (Caron-Pargue et al, 1988), voir les rapports avec la planification (Fièvre, 1992). Les termes fonctionnels sont utilisés dans la mesure où ils représentent les traces de « la structuration des objets mentaux » (Caron et al, 1988).

⁶ Dans la même perspective fonctionnaliste, Danon-Boileau attache une importance à ces « mots-outils », « mots vides de tout effet figuratif », voire « vides de représentation », « parce qu'ils sont la trace d'opérations faites sur la représentation elle-même », Voir L. Danon-Boileau, Le sujet de l'énonciation, Ophrys, 1987, 17-19.

⁷ Les travaux de Caron-Pargue, se sont concentrés sur deux jeux, « la Tour de Hanoi » « prototype » des « problèmes de puzzle » dans le champ de la résolution de problème (Nguyen-Xuan, 1990), et le jeu des anneaux chinois, appelé aussi « baguenaudier », un peu moins connu. Voir sur la résolution de problème, A. Nguyen-Xuan, « Les heuristiques de recherche dans la résolution de problème », Traité de Psychologie cognitive, 2, 1990, 138-145.

⁸ Cette perspective est envisagée en raison du caractère hautement formalisé du graphe de résolution depuis les travaux de Newel et Simon (1972). Voir le programme du GPS: General Problem Solver, dans A. Newel, H.A. Simon, Human Problem Solving, Englewood Cliffs, N.J.: Prentice Hall, 1972, ou J.F. Richard, Les activités mentales: comprendre, raisonner, trouver des solutions, Paris, A. Colin, 1990.

⁹ On trouvera deux thèses opposées chez Caverni (1988) et Trognon, Rétornaz (1989) sur le débat consacré au « statut des données livrées dans ces protocoles » quant à son rapport avec « l'activité mentale des locuteurs ». Voir concernant la thèse plutôt pour J.P. Caverni, « La verbalisation comme source d'observables pour l'étude du fonctionnement cognitif », Psychologie cognitive: modèles et méthodes, Dir. Caverni, Bastien, Mendelshon, Tiberghien, PU Grenoble, 1988, 253-273, et sur la thèse plutôt modérée dans le sens d'un « déplacement de l'intérêt porté à l'étude des protocoles verbaux » « vers l'analyse des conversation » en raison de leur caractère de production plus naturelle, A. Trognon, A. Rétornaz, « Clinique du rationnel », Connexions, 53, 1989, 1, 70-87.

¹⁰ Voir le chapitre 3.

L'optique générale, qui devient du même coup une hypothèse fondamentale, est une **simulation fonctionnelle** de l'activité de langage (Fuchs, Le Goffic, 1985). La théorie fonctionne sur trois niveaux de représentation des phénomènes: a) le niveau (1) inaccessible, s'occupe de la **cognition**, b) le niveau (2) des observables linguistiques, qui sont une **partie des traces** que le travail cognitif peut laisser dans tout texte et c) le niveau (3) **métalinguistique** qui rend compte des résultats du **travail d'interprétation** du linguiste en terme de représentations construites, à l'aide de tout procédé disponible issu des grammaires existantes (Culioli, 1987), sur la base des données observables, considérées comme « des représentants de représentations » (Culioli, 1985). Ensuite tout fonctionne sur une espérance....

« (...) L'espoir c'est que le niveau 3 sera dans une relation d'adéquation (de correspondance) au niveau 2, telle que, par le biais de cette relation explicite entre 2 et 3, nous puissions **simuler** la correspondance entre 1 et 2 » (Culioli, 1987).

2.1.3 La construction du « sujet de l'énonciation »

L'accent moteur est mis sur l'interprétation des **observables**, le linguiste travaillant sur des formes qu'il va notamment soumettre à des déformations sous l'égide d'un jugement d'acceptabilité¹¹ Et, la **cognition** à laquelle on fait référence n'est jamais abordable, et constitue la **boîte noire** du système qui n'est qu'indirectement simulée fonctionnellement grâce à la **boîte à outil de l'énoncé**. L'énoncé est présenté comme un parcours tracé à l'aide de marqueurs qui agencent la suite textuelle. C'est ainsi que l'on peut dire que A. Culioli fonde une linguistique où l'on part de l'énoncé pour retrouver ce qui s'énonce dans l'énoncé (S. De Vogüé, 1992), soit « **un sujet** ». Celui-ci n'est pas univoque au sujet réel, linguistique, psychologique... mais il peut être décrit comme une **instance primitive actrice et processuelle** de la mise en énoncé: c'est le sujet de l'énonciation. Instance conceptuelle, où s'origine récursivement toutes les opérations retracées dans l'énoncé, l'énonciateur *-et sa face co-énonciative-* préside, dans le système, comme **terme résultant** de l'organisation textuelle dans la mesure où il en est **l'effet signifiant**. Comprendre les données empiriques revient à **décrire l'espace d'opérativité de cette instance énonciative**.

Nous passons maintenant à l'exposé des différents outils dont dispose le linguiste.

2.1.4 Les instruments descriptifs métathéoriques du linguiste

Les outils métalinguistiques sont explicitables dans l'univers topologique **d'un domaine notionnel** où le **concept de notion**¹² offre l'avantage de dépasser la perspective

¹¹ « Si vous dites « l'argent est utile », tout le monde accepte un tel énoncé et lui attribue une valeur générique. Si je change le déterminant, remplaçant le par de le, j'obtiens « De l'argent est utile » qui est rejeté. Si j'introduis ce, j'obtiens « De l'argent, c'est utile » que l'on accepte. Avec toujours, c'est parfait: « De l'argent c'est toujours utile ». Si je transforme dans « De l'argent est utile » le présent en conditionnel, on aura « De l'argent serait utile » qui n'est pas mauvais, si j'ajoute bien, c'est très bon « De l'argent serait bien utile » et si, au lieu du partitif, je mets un peu, j'ai « Un peu l'argent serait bien utile » auquel il n'y a rien à redire. », A. Culioli, *La linguistique de l'empirique au formel*, 1987, rééd., *Pour une linguistique...*, op. ci., 1990, 20.

¹² Mais, la notion¹² n'en est pas pour autant un concept flou. Si elle tient compte de l'ensemble des virtualités sans lequel on ne peut aborder la **propriété symbolique** de l'activité de langage humain (Culioli, 1981)¹², si elle se forme sur le concept de « déformabilité » (Culioli, 1987), qui découle de la prise en compte de la complexité des faits, leur diversité, leur

d'étiquetage (Culioli, 1981) contenu dans le concept plus classique de représentation, ou signification, qui est d'ailleurs remis en question par d'autres auteurs (Wittgenstein, 1961, Ducrot et al, 1980, Caron, 1984, 1989¹³), dans la mesure où la forme prédicative « être X » qui peut servir à décrire la notion (voir Fuchs, Le Goffic, 1992) n'est appréhendée, à travers le domaine notionnel que dans le « domaine d'occurrences de la notion » (Culioli, 1978, 1981, 1990), soit en fait dans « la famille de signification » (Wittgenstein, 1961) rapporté au « mot X ».

Le domaine notionnel est décrit à l'aide de trois outils méta-théoriques permettant notamment de faire jouer les opérateurs du qualitatif/quantitatif dans la catégorisation de la notion, qui rendent compte de sa structuration comme suit: 1) un **attracteur**, qui est un point de concentration, définissant le centre de référence auquel une notion tend à être ramenée, paraphrasable par le marqueur « vraiment », 2) un **gradient** rendant compte des propriétés différentes de la notion, non pas en tant qu'échelle, mais en tant que toujours située grâce au repère du centre attracteur par le sujet énonciateur, et enfin 3) un **complémentaire**, corollaire fermé de l'espace ouvert du domaine, paraphrasable par la glose « vraiment pas ».

Le concept de notion est en fait plus **opérateur** qu'il n'y paraît. Transposé au **niveau lexical**, il devient directement intelligible: en effet, on peut faire jouer l'outil du « centre organisateur » comme « oiseau » dans la notion « être oiseau », pour définir une poule comme étant un « oiseau pas-vraiment-mais-quand-même-oiseau », ou encore un canari comme « un oiseau-vraiment-oiseau », et encore, le pingouin comme « oiseau-plus-vraiment-oiseau », ou enfin le phoque comme un « pas-du-tout-oiseau » (cf. Fuchs, Le Goffic, 1992). De même, un rapprochement avec la notion **d'objets de discours** (Grize, 1976, 1990, voir Nonnon, 1991), peut se révéler, *-selon l'ordre de simulation relationnelle prévue par Culioli entre le système de représentation linguistique (3) et le niveau des représentations mentales (1)-¹⁴* intéressant. Ce glissement, s'il ne manque pas de rehausser le potentiel ambigu de la notion d'objets de discours (Nonnon, 1991¹⁵), permet d'entrevoir une filiation entre « les entités auxquelles le langage d'interlocuteurs réfère », « les représentations mentales qu'ils construisent et manipulent », et « les configurations de signes verbaux » « qui actualisent ces représentations » (Nonnon, 1991). Ainsi les objets de discours qui se définissent dans « la détermination progressive » qu'en effectue « la schématisation » (voir Grize, 1976), permettent de rattacher comparativement la notion à une dimension disons plus

foisonnement et leur hétérogénéité » (Culioli, 1987), elle n'en est pas moins « une représentation structurée » (Culioli, 1986). Ainsi « les notions sont des êtres plus abstraits que des unités lexicales et ne sont pas encore catégorisées du point de vue morpholexical », C. Fuchs, P. Le Goffic, « La théorie des opérations énonciatives de Culioli », *Les linguistiques...*, op., cit., 1992, 147.

¹³ Pour Ducrot, il s'agit de « refuser d'identifier la signification des phrases avec ce que l'on appelle d'habitude le « sens littéral », O. Ducrot et al, *Les mots...*, op., cit., 1980, 11. Chez Caron, on trouve l'idée que dans « la plupart des modèles théoriques de la sémantique lexicale utilisés en psycholinguistique » la représentation renvoie « au postulat d'une signification fixe attachée aux mots », J. Caron, « « Schémas de sens », et « effets de sens »: la sémantique de termes fonctionnels », Toulouse, *Actes du Colloque ARC*, 1988.

¹⁴ Nous extrapolons, pour l'économie de l'exposé ici la simulation qui se joue entre la relation du niveau 1 à 2, et celle du niveau 2 à 3, par une simulation directe entre 1 et 3.

¹⁵ Nonnon signale que « la notion d'objet de discours n'est pas dépourvu d'ambiguïtés », et renvoie au débat de Rastier et Grize à ce sujet, voir F. Rastier, *Sémantique interprétative*, P.U.F, 22, et J.B. Grize, *Logique et Langage*, Ophrys, 1990, 79.

« **cognitivist** » que « linguistique »; rattachée aux énoncés produits dans « l'espace de discours » (Nonnon, 1991), elle peut être traitée comme une réalité « sémiotique » (Grize, 1984, cité par Nonnon, 1991) au même titre que les « objets de discours ». Les formalisations de Caron-Pargue, qui s'inspire doublement de la théorie culiolienne, et des théorisations de J.B. Grize, dans une perspective de « logique naturelle » (Grize, 1976, 1990, Caron, 1978, 1983¹⁶) exploite le mode opératoire de la notion en ce sens. On reviendra sur ce glissement vers la dimension discursive dans la présentation de notre propre formalisation.

Nous passons maintenant à un autre volet, soit celui de la « mise en mot »¹⁷ si l'on veut, qui témoigne lui aussi d'une perspective de traitement opératoire non négligeable, des énoncés réellement produits, comme on le présente ci-dessous.

2.1.5 Un modèle opérationnel

La théorie des opérations énonciatives présente l'avantage de simuler les **opérations de composition d'un énoncé**, et elle se prête fort bien à une méthode inverse en termes de décomposition analytique d'énoncés réellement produits, telle qu'elle est pratiquée par Caron-Pargue, à l'interprétation de protocoles verbaux (Caron-Pargue et al., 1988, Caron-Pargue, 1992). Nous donnons ici les repères majeurs à la compréhension de cette méthodologie.

Le caractère opérationnel ressort de la description métalinguistique du mode d'**organisation de l'énoncé** par le sujet énonciateur. Culioli distingue trois systèmes de repérage, 1) celui de la lexis¹⁸, 2) celui de la relation prédicative, et 3) celui de la relation énonciative (cf. Danon-Boileau, 1987). Danon-Boileau (1987) exploite ce schéma dans une présentation que l'on reprend ici en raison de sa clarté:

Dans le cas d'un énoncé du type: « Marie regarda Pierre », « Parler, c'est 1) - établir un **contenu de pensée** indéterminé (former une **lexis** à trois éléments), 2) - hiérarchiser ce contenu de pensée en indiquant l'élément (cf. infra, le terme de départ, voir Bouscaren, Chuquet, 1987) autour duquel va s'organiser l'énoncé (c'est le stade de la **relation prédicative**), 3) - situer enfin le contenu de pensée hiérarchisée par rapport: a) à la situation d'énonciation, b) à la pensée que l'on prête à celui auquel on s'adresse (c'est l'étape de la **relation énonciative**). (Danon-Boileau, 1987).

Et, en fait, la recomposition de ces étapes est rendue possible parce que « Lexis, relation prédicative, relation énonciative sont autant de relations qui doivent pouvoir se calculer dans l'énoncé définitif à partir de marques de surfaces » (Danon-Boileau, 1987).

Nous arrêtons là la description des outils, qui suffit à notre objet, et passons à l'exposé suivant.

¹⁶ Voir dans ce courant l'ouvrage consacré à la « pensée naturelle », qui s'intéresse s'oppose au niveau « des méthodes et des hypothèses d'investigation » au courant de la « la pensée naturelle décrite trop formellement », selon les termes de Mendelsohn. Voir Collectif, *La pensée naturelle: structures, procédures et logique du sujet*, Groupe de recherche Genèse des processus psychologiques, Université de Rouen, 1983.

¹⁷ Cette mise en mot peut être décrite à l'aide de trois étapes 1) l'instanciation, qui permet de passer des relations primitives entre notions à la lexis (ou famille d'énonçables), 2) l'énonciation, qui permet de passer aux énoncés (en séquences pré-terminales), et 3) la linéarisation qui aboutit aux énoncés linéarisés. Voir C. Fuchs, Le Goffic, *Initiation....*, op., cit., 1985, 132, ou *Linguistiques....*, op., cit., 1992, 147.

¹⁸ La lexis renvoie à une structure à un **verbe** et deux arguments, l'un **source**, l'autre **but**. Voir la présentation de L. Danon-Boileau, *Énonciation....*, op., cit., 1987, 15-25.

2.2 Le modèle d'analyse de protocoles verbaux de Caron-Pargue

Le modèle d'analyse de Caron-Pargue, plus haut présenté comme une méthode de décomposition du produit verbal repose sur un fort postulat en termes de simulation. Nous éclaircirons ce point avant de présenter les catégories psycholinguistiques retenues par l'auteur.

2.2.1 De la simulation à l'élaboration d'une typologie fonctionnelle

La simulation théorique entre le sujet résultant de l'analyse énonciative et le sujet « primitif », soit cognitif (Culioli, 1985, 1990) est directement opérationnalisée sous le postulat d'égalité théorique entre ces deux sujets. Si bien que « l'analyse des marqueurs permet d'éclairer les procédures et les représentations mises en jeu par le sujet au cours du processus de résolution » (Caron-Pargue, 1991 rapport scientifique). Une typologie fonctionnelle est élaborée, essentiellement rattachée au modèle des opérations énonciatives de Culioli, mais aussi assimilé chez Caron à un « modèle de production du discours » « qui s'est pour cela largement inspiré des travaux de J.B.Grize » (Caron-Pargue, 1992¹⁹). En fait, ce modèle s'est élaboré sur « une **interprétation cognitive des marqueurs linguistiques** » (Caron-Pargue et al, 1988), inspiré de la « sémantique procédurale » (Miller, Johnson-Laird, 1976, Johnson-Laird, 1983). La fabrication d'un **logiciel** -PROTO (Guillabert, 1990)- permet un pré-traitement rapide grâce à une ventilation des énoncés selon les catégories fonctionnelles standardisées des marqueurs. L'accent est ainsi volontairement mis sur la systématisation²⁰, en vue d'une étude comparative des marqueurs discursifs (Massé, 1990, 1991, Fièvre, 1991, 1992, Auriac, 1989, 1992²¹).

La catégorisation des marqueurs et la nécessité d'adapter la typologie fonctionnelle de base à la particularité de nos corpus nous écarte en fait de cette automatisation. Cependant, nous présentons les **catégories employées** car elles servent de **base à l'élaboration de notre propre grille** de traitement.

L'organisation fonctionnelle du discours qui préside à la typologie (Caron-Pargue, 1989) se réfère, aux quatre opérations fondamentales du modèle de production (Caron, Caron-Pargue, 1990) déjà cité²²: 1) la référenciation que croisent les opérations d'instanciation de la lexis chez Culioli (voir Fuchs, Le Goffic, 1985, 1992), 2) l'ordonnancement énonciatif, 3) la prise en charge de l'énoncé, et 4) l'agencement du discours. On suivra ce modèle pour

¹⁹ L'élaboration de catégories de « descripteurs cognitifs » est en fait acquise sur un triple référentiel, où l'on trouve 1) le modèle de production du discours (Culioli, Caron, Grize), 2) les travaux de résolution de problème du groupe genevois (Inhelder, Cellérier, 1992), et 3) les travaux en résolution de problème plus anciens (Newel, Simon, 1972), qui permet de dépasser l'option des « descripteurs purement « syntaxiques » (Caron-Pargue, Caron, 1989), J. Caron-Pargue, « Connecteurs de subordination et opérations cognitives dans les verbalisations simultanées à une résolution de problème: si, parce que, comme, une fois que », Travaux linguistique du CERLICO, *Subordination*, 5, 1992, 198-254.

²⁰ La perspective est ici très proche de celle de l'APD, où l'on opérationnalise un « découpage propositionnel » des séquences, en fonction de catégories préétablies théoriquement « d'indices langagiers ». Le logiciel de l'APD présente un degré d'automatisation plus efficace en raison d'une intégration de dictionnaires reliés aux catégories de descripteurs. Voir R. Ghiglione, A. Blanchet, *Analyse de contenu et contenu d'analyse*, 1991.

²¹ Ces références renvoient à des travaux effectués en D.E.A. et thèse, dans l'équipe de Caron. Laboratoire du Langage: langage et communication, acquisition, traitement, dysfonctionnement, Poitiers, CNRS ERS 21.

²² Voir notre partie théorique.

analyser les co-textes, où chaque co-texte se définit en termes d'énoncé formé sur une lexis de base.

2.2.1.1 La lexis de base

Au niveau de l'instanciation de la lexis de base, soit du choix référentiel et de l'ordonnement, Caron-Pargue retient les trois « places » « syntaxiques » de lexis culiolienne, soit les catégories suivantes: 1) une **source** ou complément « zéro »(C0)²³, 2) un **but** nommé **complément de rang 1**(C1)et 3) un **verbe** (V).

Ainsi dans l'exemple repris chez Danon-Boileau (1987), « **Marie regarda Pierre** », « Regarder », « Marie » et « Pierre » sont les trois instances de la lexis, où « Marie » est source, « Pierre » but. La relation prédicative indique une thématisation dans le sens où c'est Marie, terme de départ, qui regarde Pierre: on fait ici un commentaire à propos de Marie. L'énoncé est codé: Marie = C0, regarda = V et Pierre = C1.

A ce niveau, seule la place fonctionnelle dans la lexis est retenue. Peut importe en fait que l'énoncé soit: « Le chien regarde une table », ou « Un chien regarde la table ». Ces deux énoncés sont codés de la même manière. D'autre part, la détermination du « terme de départ » n'est pas toujours aisée dans les énoncés réellement produit.

2.2.1.2 La lexis complétée: les localisations

Le schéma de base de la lexis est cependant augmenté de catégories complémentaires, les « **localisations**²⁴ » qui représentent trois nouvelles places dans la lexis. On peut rapprocher ces catégories, au niveau discursif, des « phénomènes d'éclairages » chez Grize (Grize, 1976, 1990), notamment du procédé lexical de « spécification » qui consiste à « mettre en relief quelque aspect de l'objet » (Grize, 1990). Au plan de l'énoncé, Caron-Pargue distingue les « localisations » selon « leur rapport d'écart au thème » de la manière suivante: 1) rapport attribution, appelé complément de rang 2 (C2), 2) rapport l'éloignement spatio-temporel, nommé complément de rang 3 (C3), et 3) rapport de rapprochement spatio-temporel, soit le complément de rang 4 (C4)²⁵. Nous éclairons par deux illustrations.

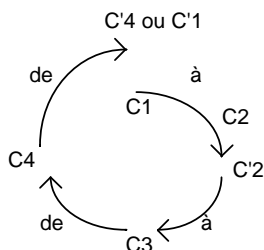
La première est reprise chez Culioli qui l'exploite dans la description d'un système de représentation²⁶ appliqué aux pronoms. Dans l'énoncé: « **Je lui en donne** », il propose d'appeler C1, le, la, les, C2, lui, leur, C'2, y dans j'y donne (= je le lui donne), C3 y de localisation (j'y vais, j'y reste), et « prépositionnel » (j'y pense), C4 en de localisation (j'en viens) et prépositionnel (il l'en frappe), C'4 ou indifféremment C'1, le en d'extraction (j'en prends), par rapport à je le (s) prends. Il illustre par le diagramme ci-dessous reproduit:

²³ Rappel: la source recouvre ce que Culioli nomme « le terme de départ ».

²⁴ Le terme est pris chez Culioli. La localisation renvoie à « l'opération de repérage » chez Culioli, « impliquant la **différenciation** entre repère et repéré », J. Bouscaren, J. Chuquet, *Grammaire...*, op., cit., 1987, 133.

²⁵ A propos de la localisation: « Il est bien entendu que le sens de « situé par rapport à un lieu » (au sens topographique) ne doit servir que d'image puisqu'il s'agit ici d'une opération **abstraite**. », Id.

²⁶ Les notations de Caron-Pargue reprennent les codages initiaux (C1, C2, C3 et C4) de Culioli, présentés dans un article de 1970. A. Culioli, C. Fuchs, M. Pécheux, « Considérations théoriques à propos du traitement formel du langage, tentative d'application au problème des déterminants », *Document de linguistique quantitative*, 7, 1970, 12.



d'après Culioli, « La formalisation en linguistique », 1970, 12.

La deuxième expose le fonctionnement de ces compléments, ou localisations sur des phrases simples. **Le complément de rang 2**, ou C2, correspond au complément classique d'attribution en grammaire traditionnelle, ou d'objet second dans les grammaires plus nouvelles, comme dans « je donne un gâteau à ma mère ». **Le complément de rang 3** est rendu dans l'exemple tiré dans nos corpus: « il a des cheveux sur la tête », où le repérage lexical « tête » introduit une nouvelle notion, avec construction d'un nouveau repère auquel on rapportera la lexis; c'est, pour paraphraser par une métaphore topologique, les cheveux *-et la lexis de base qui l'entoure-* qui vont vers l'élément tête. Enfin dans « il a mis un truc comme un carton sur ses genoux, on illustre le **complément de rang 4**. Ici, le nouvel élément lexical « carton » est construit selon une extension du référent « truc » précédemment posé dans le champ notionnel, aussi le carton rejoint le truc.

La détermination des opérations sous-jacentes à ce type de compléments est en fait très délicate à gérer, mais comme le dit Culioli: « l'intérêt d'une telle représentation est qu'elle force à prendre des décisions, donc à poser un problème » (Culioli, 1970). On conserve ici l'esprit d'une démarche d'analyse procédurale.

2.2.2 Découpage des énoncés

C'est sur la base de cette opération d'instanciation de la lexis, que Caron-Pargue définit les contours opérationnels de l'énoncé, qui est donc défini comme comportant au moins une lexis à trois places: C0 + V + C1. De plus, rapportée à l'étude de marqueurs particuliers, l'opération d'ordonnancement (Caron, Caron-Pargue, 1990) est aussi rendue par une distinction entre la partie apparaissant dans le texte avant le marqueur, et la partie apparaissant après le marqueur, soit respectivement, le co-texte gauche, et droit comme suit. Soit la suite textuelle, tirée de nos corpus, et exploitée à l'étude du marqueur « **bon** ».

« ... C'est la combien quel numéro elle marche celle-ci un deux trois quatre cinq comment tu les as placées toi sur la table **bon** [Ø]repars 'l' depuis l'début là (gestes) bon tu' tu as le un hein on a dit qu'c'était l'monsieur qui a la tête en haut c'est ça... »

On a souligné les compléments origine (C0), qui définissent les « termes de départ » des énoncés. Ainsi la suite présentée comporte 7 énoncés²⁷. Caron-Pargue institue comme règle de

²⁷ Les termes de départ « quel numéro/elle », et « tu/tu » constitués chacun d'un « double thème » font l'objet d'un traitement homogène. En effet, le traitement des opérations énonciatives présidant à l'enchaînement des deux thèmes ressortent d'opérations d'une finesse concurrente au traitement de l'énoncé lui-même comme unité de signification.

découpage la prise en compte de l'énoncé avant et l'énoncé après l'apparition de la marque²⁸. Les co-textes linguistiques concernés par l'étude de « bon » seront par conséquent ici 1) pour le **co-texte droit**: « Tu les as placées toi sur la table » et 2) pour le **co-texte gauche**: « [Ø]repars 'l' depuis l'début là (gestes) bon ».

2.2.3 Ventilation complète

Ensuite la **relation énonciative** s'illustre sous les catégories 1) du **temps** des verbes et 2) du **mode** des verbes, tandis que l'**opération d'agencement** est traduite par la seule catégorie des **connecteurs**, conformément au modèle d'organisation fonctionnelle (Caron, Caron-Pargue, 1990). En dernier lieu, l'opération de **prise en charge** renvoie, selon les contours assez flous déjà mentionnés dans les précédents chapitres, à la fois 1) aux exclamations de tous ordres: « ah, eh, oui, non, bon, hein... », 2) aux verbes de « position », de type « je pense », « il me semble », 3) aux verbes modaux et 4) à certains connecteurs du type « alors », « maintenant ».

Le schéma classificatoire est rendu dans le tableau ci-dessous, où l'on retrouve les différentes catégories présentées, assorties d'un exemple de traitement sur une phrase de notre corpus: « bon, le premier c'est comme tout à l'heure c'est toujours le même »

Tableau de ventilation établi par J.Caron-Pargue, 1989

Prise en Charge	Connecteurs	C0	Verbe	C1	C2	C3	C4	Mode, Temps
bon		le premier						
		c'	est				comme tout à l'heure	indicatif, présent
hein		c'	est	le même			toujours	indicatif, présent

N.B.: C0= complément origine; C1, C2, C3, C4 = compléments respectivement de rang 1, 2, 3 et 4.

2.2.4 Les aspects extra-linguistiques: le « situationnel »

Les travaux de Caron-Pargue ne portent pas uniquement sur l'analyse discursive, mais opèrent par l'intermédiaire d'un **codage des activités** réelles du sujet au fur et à mesure de la résolution de sa tâche un autre rapprochement avec le graphe formel de résolution de problème (Newel, Simon, 1972). Nous ne nous étendrons pas ici sur les descripteurs mis au point par l'équipe de Caron-Pargue à ce niveau, dans la mesure où ce graphe ne peut se transférer à notre propre tâche de communication référentielle. Par contre, nous retenons que l'intérêt de la démarche de Caron-Pargue relève bien d'une **confrontation entre ces deux cadres de données observables**, soit 1) le niveau dit « linguistique » rattaché au « protocole

²⁸ La règle de base est en fait adaptée aux caractéristiques des corpus. Lorsqu'une marque apparaît « en milieu d'énoncé », on tient compte dans le co-texte droit de l'énoncé dans lequel la marque apparaît, ou selon les corpus, des deux énoncés: celui qui précède l'énoncé marqué, et la partie de l'énoncé marqué précédent la marque. Voir supra le découpage nous concernant.

verbal », et 2) le niveau dit « situationnel » rattaché aux activités réelles des sujets. C'est dans le sens d'une perspective cognitive un atout majeur en terme de **structuration** du cadre d'analyse. Étendu au cadre de l'interaction, non pas directement dans le champ de la conversation, mais d'un jeu à deux comme le nôtre (cf. aussi, Brixhe, Rétornaz, 1988, Trognon, Rétornaz, 1989, 1991), l'effet structurant va cependant reposer sur une extension « sociale » du raisonnement (Blaye, 1988), soit sur la notion de « raisonnement sociocognitif » (Politzer, Nguyen-Xuan, 1989, cité par Trognon, Rétornaz, 1989).

3. NOTRE METHODOLOGIE: TRAITEMENT DES OBSERVABLES

Nous présentons une révision du modèle de Caron-Pargue, qui consiste en un ajustement à notre conditionnement expérimental. Là, les caractéristiques de nos corpus 1) sur le plan développemental, et 2) en raison de la particularité de notre tâche de résolution, obligent à des rectifications, qui seront graduellement exposées.

Sur le plan de l'étude du fonctionnement des marques du discours, nous abordons ci-dessous la structuration méthodologique de deux typologies fonctionnelles qui président au décodage d'un double protocole, verbal et « situationnel », ou si l'on veut co-textuel et contextuel (Kerbrat-Orecchioni, 1990²⁹). Le travail de détermination progressive des catégories fonctionnelles rend compte de la construction empirique de nos grilles.

3.1 La mise en place d'une typologie linguistique

3.1.1 La typologie linguistique primitive³⁰

Une typologie primitive s'inspire directement de celle de Caron-Pargue, dans la mesure relative d'une adaptation à des données verbales enfantines³¹, et des caractéristiques du matériel employé (figurines du Tangram). La construction de notre grille linguistique s'est effectuée sur deux voies. Nous évoquons d'abord la première. Il s'agit d'une subdivision des catégories exploitées par Caron-Pargue, en raison des particularités de notre matériel. Nous en présentons le détail ci-dessous.

Dans la classe des **compléments origines** on distingue les thèmes, en 1) **thème simple**, correspondant à une unité lexicale renvoyant à la description d'une carte, et 2) **double-thème**, correspondant à une double indexation lexicale se rapportant au même objet, mais selon deux types de repérage, au sens culiolien, l'un en C0 et l'autre en C3:

²⁹ Le « situationnel » fait référence « aux activités connexes » des sujets lors de la résolution de problème. Il doit être pris dans ce sens unique chez Caron-Pargue. « Le contexte » défini comme « l'environnement extralinguistique » correspond sans doute mieux à notre champ situationnel (voir supra), dans la mesure où nous paramétrons l'espace de production « social » selon des critères qui dépassent le champ propre de l'activité réelle (voir notre abord des rôles communicationnels, plus bas). Pour un aperçu sur l'ambiguïté de cette notion, voir Kerbrat-Orecchioni, *Les interactions...*, op., cit., 1990, 76-82.

³⁰ La typologie est présentée dans le volume des annexes.

³¹ Les études de Caron-Pargue (et al, 1988) à la source de sa typologie fonctionnelle portent sur des protocoles de « penser tout haut » sur un public adulte, d'étudiants généralement.

Exemple: Dans « la deuxième image, on dirait un bonhomme aussi », le complément origine - souligné-, sert à la fois de terme de départ, et de localisation. Aussi nous codons ce complément origine deux fois 1) en thème, et 2) en localisation.

De plus, on oppose aux thèmes nominalisés les **catégories pronominales** selon qu'elles renvoient 1) à une **dénomination référentielle**³² sur l'objet à décrire, cas du « **il** », ou du « **c'**, **ce** », 2) à une opération **déictique** repérant les **acteurs**, se répartissant selon les rôles en a) « **je** », locuteur, b) « **tu** », destinataire, et c) « **il** » impersonnel, caractérisant des situations de « décrochage », ou de « degré zéro » de prise en charge.

Exemple: Dans « je l'ai trouvé », le pronom personnel « je » est codé dans une catégorie pronominale le distinguant des thèmes cartes, le « l' » est codé dans une catégorie pronominale.

Cette optique de traitement nous écarte du relevé restreint au procès énonciatif pour investir d'autres « chaînes » associatives.

La classe des verbes fait l'objet d'une différenciation entre les verbes 1) **de représentation**, correspondant à la description de la carte, 2) **d'action**, correspondant « aux activités décrites: je mets, je place » et 3) **d'évaluation**, correspondant aux « jugements » émis soit à propos des descriptions soit en référence au déroulement du jeu.

Ici, le glissement s'opère dans le sens d'une particularisation des verbes en fonction de l'univers de discours auquel il renvoie.

3.1.2 La construction d'une grille

La mise au point de la grille s'est assortie dans un second temps 1) d'un abandon progressif de certaines catégories peu opératoires dans le traitement statistique, et 2) d'un recul face à des appellations jugées peu « intelligibles » pour un « non culiolien ». De plus une restructuration plus profonde s'est couplée d'un investissement majoré de la théorie des opérations discursives (Grize 1976, 1990), qui trouve justification, à la fois 1) dans le souci d'affiner certaines oppositions à l'intérieur des classes, et 2) dans celui de regrouper les catégories en opérations génériques en matière d'organisation au plan général du discours, et enfin 3) dans l'obligation d'épurer la typologie de catégories sujettes à caution. Nous exploitons en suivant cette orientation.

3.1.2.1 Vers les objets de discours

Dans son évolution la typologie oppose, **au plan du discours** 3 champs de production, se rapportant 1) à **l'univers référentiel**, ou au « quoi » dont on parle, ce qui correspond à l'opération de référenciation du modèle de Caron, et Caron-Pargue (1990), 2) à **l'univers de gestion de but**, dans une perspective des théories de l'action, soit le « comment on y arrive », et enfin 3) à l'univers de gestion des modalités **d'ajustement intersubjectif**. Il s'agit ici, pour nous, de rendre plus intelligible notre approche, en s'écartant progressivement du champ

³² Ces pronoms s'intègrent donc dans un chaînage référentiel, qui correspond à la constitution d'une « relation d'identité référentielle » (Marandin, 1988, Charolles, 1987, 1988, 1989, Nonnon, 1990) Voir par exemple C. Schnedecker, « Discours rapporté et chaînes de référence », *Verbum*, Tome XIII, Fascicule 3, P.U.N, 1990, 165-190. Voir notre chapitre 10.

du discours comme activité linguistique pour investir le champ des opérations discursives comme conduites particulières de l'action.

L'opération d'instanciation de la lexis n'apporte que peu d'éléments, dans l'optique dans laquelle on travaille sur ce corpus, et ce malgré la finesse des analyses culioliennes. Face à un matériel simplifié, et à des verbalisations enfantines relativement stéréotypées, l'intérêt réside bien plus dans les effets de positionnements divers des interlocuteurs face au thème de description. On introduit en visée externe un « circuit de dominance obligée » (Flahault, 1978), ou sur l'enjeu de « faire face » (Goffman) au partenaire, inventoriale sur le plan de rôles sociaux en place, et les rôles communicationnels afférents (Chabrol, 1989, 1991, 1992, Charaudeau, 1989, 1992), ou encore face à la régulation intersubjectivement jouée, et fixée (Trognon, 1993). Aussi, nous sommes passés progressivement d'une optique d'utilisation de l'opération d'instanciation de la lexis (Culioli), à celle d'un traitement d'objet de discours (Grize, 1976, 1990).

3.1.2.2 *Des objets du discours (Grize, 1976, 1990)*

Le cadrage expérimental³³ définit en visée externe **l'objet de discours carte**, déjà présélectionné comme « thème commun » de mise d'accord, et qui représente bien un objet de discours dans le sens où il fonctionne comme « l'élément thématique récurrent qui organise la signification globale de l'échange, et fonctionne alors comme lieu de convergence, comme élément relais entre les interlocuteurs » (Nonnon, 1991). De plus, la dimension de construction du terrain commun d'entente (Clark, Gibbs, 1986, 1992) permet d'envisager le travail de réduction de la dissonance (Festinger, 1957³⁴) originale vers le point de nominalisation finale³⁵, dans la perspective des « chaînes objets », reposant sur la notion de faisceau et de classes méréologiques chez Grize (1976, 1990, voir Nonnon, 1991). C'est en considérant, non seulement l'opération de thématisation à l'intérieur d'un énoncé, mais aussi celle de « détermination progressive » des « indicateurs des objets de discours » (Borel, 1984, cité par Nonnon, 1991), au **niveau du discours** qui « progresse en renommant ce dont il parle » (Id.), que l'on a opéré de nouveaux choix catégoriaux. Ceux-ci sont actualisés sur la base des références données chez Nonnon (1991), au plan des divers circuits de liaison et discontinuités thématiques, décelables sous les phénomènes de relation de co-référence (Clark, Murphy, 1982, Marandin, 1988). On évoquera le marquage pronominal, les reprises nominales (Boutet, 1985, Boutet, Vermes, 1987, cité par Nonnon, 1991), les substitutions synonymiques, les répétitions etc. Finalement ces « opérations de glissement, de recouvrements par synonymie partielle, de mises en perspectives par équivalences et

³³ Voir le chapitre 1.

³⁴ On trace ici un parallèle avec les théories du conflit socio-cognitif (Perret-Clermont, 1979, Doise, Mugny, 1981, Mugny (ed.), 1985), qui, selon l'hypothèse de Festinger (1957) à considérer « l'état de dissonance » comme liée « aux propriétés de la motivation », ou « de l'impulsion motivante », éclaire les processus de réduction d'une dissonance factuelle supposée entre deux partenaires différenciés par l'hétérogénéité de leur niveau cognitif, ou social. Voir sur la notion de dissonance, J.L. Beauvois, R. Joule, *Soumission et idéologies*, P.U.F, 1981, et sur le thème du conflit socio-cognitif, la thèse de Doctorat, d'A. Blaye, *Confrontation socio-cognitive et résolution de problème*, Dir. M. Gilly, Aix en Provence, 1988, ou encore J.M. Monteil, « Interactions sociales », M. Richelle, M. Robert, J. Requin, *Traité de psychologie expérimentale*, Paris, P.U.F, 1992.

³⁵ Voir dans le chapitre 1, la présentation de l'expérimentation de Clarks et Wilkes-Gibbs (1986).

intégrations successives sont centrales dans la construction des objets de discours » (Nonnon 1991³⁶).

L'opportunité de lecture de tous ces phénomènes s'est réduit bien évidemment dans l'optique typologique, à une distinction au niveau de la référenciation thématique en 1) une **présentation stéréotypée** du type « c'est³⁷ », quelle que soit la notion spécifiée ensuite, 2) la présentation d'un **nouveau thème**, la nouveauté étant déterminée par le locuteur lui-même sur la base de l'utilisation du pronom indéfini « un »³⁸, 3) la **reprise d'un thème**, identiquement repéré par les déterminants définis, « le », « la », « les », et 4) la **reprise anaphorique d'un thème**³⁹, « celui-là », « celle-ci », « qui⁴⁰ ». Ici, en fait, le glissement vers une perspective discursive (Grize, 1976, 1990) impose outre la définition d'opérations de repérage ancré sur les objets de discours, de tenir compte des **paliers d'intégration intersubjectif**, puisqu'une anaphorisation du thème présuppose un accord préalable sur le thème.

Exemples:

1. Dans « C'est un homme qui se penche », on trouve une présentation stéréotypée en « c'est », une présentation d'un nouveau thème repérable sous l'indice du pronom indéfini « un », une reprise anaphorique grâce au pronom relatif « qui ».
2. Dans « Après, l'homme qui se penche », on trouve par contre, après le connecteur de structuration d'épisode - « après » voir ci-dessous-, une reprise de thème grâce à l'article défini « l' », suivi d'une anaphorisation de complément avec « qui ».

Un type similaire d'opposition est intégré aux opérations de gestion de but, en ce qui concerne le renvoi déictique aux acteurs du discours. On distingue effectivement 1) les indications de **référence simple** « je », et 2) la **reprise anaphorique** d'une référence « moi », « me » interprétable selon une optique de **répétition** à une opération d'insistance différente en cela d'une simple référenciation.

Exemples:

1. « Je le trouve pas » comporte une référence simple à l'acteur, « je ».

³⁶ Voir E. Nonnon, « La construction des objets de discours », Mouvements discursifs et modes de réflexion en commun dans des discussions d'adolescents en échec scolaire, Thèse de Doctorat, Dir. F. François, 1991, Vol. 2.

³⁷ Une autre interprétation de « c'est » est de considérer ce marqueur comme rendant compte d'une opération d'enchaînement ou d'empaquetage au même titre qu'« il y a », Voir J.M. Adam, F. Revaz, « Aspects de la structuration du texte descriptif: les marqueurs d'énumération et de reformulation », Langue Française, 81, Février, 1989, 59-98. Nous l'avons pour notre part, restreint à une opération d'instanciation de lexis à l'intérieur de l'énoncé, alors qu'une interprétation discursive serait peut être la plus judicieuse.

³⁸ On distingue ainsi l'objet de discours défini en visée externe par l'intermédiaire de l'objet carte, du procès de construction de l'objet de discours carte, où c'est à travers le repérage des choix du locuteur que l'on attribue des opérations de détermination du thème.

³⁹ Cette notion de reprise anaphorique fait référence aux occurrences pronominales du type « il », « elle », « celui »... que l'on définit avec Kleiber comme élément qui « présuppose une reconnaissance préalable du référent, ou sa saillance antérieure ou déjà donné ou manifeste dans le focus », ou mieux « la saillance sur une structure situationnelle dans laquelle se trouve impliqué le référent », si bien que « il comporte l'indication de rechercher le référent » (*en accord avec le caractère instructionnel du discours, chez Ducrot et Caron*). Voir G. Kleiber, « Quand il n'a pas d'antécédent », Langages, Aux confins de la grammaire l'anaphore, 97, Mars, 1990, 24-50.

⁴⁰ Nous traitons le « qui » anaphorique de manière autonome dans la mesure où il s'intègre 1) de façon autonome dans des propositions complétives de type qualitatives, 2) parfois dans une chaîne de référence répétitive -« quelqu'un qui a qui qui qui qui explique quelque chose » (protocole d'un enfant de 7 ans). Toutefois, « qui » apparaît parfois comme deuxième élément dans des formules présentatrices « c'est...qui » -« c'est le garçon qui court » (protocole d'enfant de 7 ans)-. Nous n'en avons pas tenu compte, à tort, sans aucun doute... Voir sur ces formules présentatrices: M. Vion, A. Colas, V. Sauvaire, « Formuler un apport informationnel dans une communication référentielle: une étude auprès d'enfants de sept et neuf ans », L'Année Psychologique, 90, 1990, 45-65.

2. « Moi je vais dire que c'est ça ressemble à... » comporte une référence double « moi, je ».

3.1.2.3 *La cohérence/cohésion discursive: les connecteurs*

L'opération d'agencement reposant théoriquement chez Caron et Caron-Pargue (1990) sur la classe « emblématique » des **connecteurs**⁴¹ est présentée selon un agencement du discours en fonction de « la succession » des énoncés (Caron, Caron-Pargue, 1990). Au regard de la propriété « régulatoire » des connecteurs appliquée aux activités des sujets, la fonction générique de « marquer les enchaînements entre les étapes successives du discours » (Caron, 1989) renvoie au mode de séquentialisation fonctionnelle des actions orientées vers un certain but (Ducrot, 1980, 1983, 1984, Caron, 1984, 1988, 1989) ce qui les lie, au delà de la théorie de l'argumentation (Anscombe, Ducrot, 1983) aux théories de l'action (voir Bange, 1992⁴²). En fait, on est encore amené à quitter l'univers de l'énoncé pour investir celui de l'espace des **opérations discursives**, car les connecteurs servent à traduire la fonction de l'énoncé dans le discours (Caron, 1989).

Cependant, il nous est apparu que **les connecteurs**, au regard de leur plurifonctionnalité (Caron, 1989), ne pouvaient être exploités dans une classe homogène⁴³. Loin de pouvoir étayer notre choix sur les avis divers et concurrents⁴⁴ portant sur ces opérateurs argumentatifs « pivots », et fort de l'idée que leur dépendance fonctionnelle « contraint à reconsidérer la fonction de ces marqueurs argumentatifs selon le contexte » (Golder, 1990), nous nous sommes limités à quelques distinctions. Ramenés à leur « condition de production » (Golder, 1990⁴⁵) à la fois dans le champ de construction des objets de discours, et dans celui de la séquentialisation de notre tâche⁴⁶, nous opposons **a)** au niveau de la description 1) les **connecteurs** comme « **et** » ou « **et puis** » favorisant l'**extension** locale à l'intérieur d'un champ notionnel, et fonctionnant souvent dans le cadre local de l'énoncé (« il a un chapeau, et

⁴¹ Pour une revue sur les connecteurs employés à l'oral, voir par exemple, M. Kail, J. Weissenborn, « L'acquisition des connecteurs. Critiques et perspectives », dans M. Moscato, G. Piérault-Le Bonniec (Eds), Le langage: Construction et actualisation, Rouen, P.U.R., 1985. Pour une revue comparative à l'écrit voir par exemple, L. Chanquoy, M. Fayol, « Etude de l'utilisation des signes de ponctuation et des connecteurs chez des enfants (8-10 ans) et des adultes », Pratiques, 70, Juin, 1991, 107-124.

⁴² La séquentialisation des actions s'intègre dans un « schéma d'action » (Bartlett, 1932, Kallmeyer, Schütze, 1976, 1977). Fièvre (1991, 1992) exploite d'ailleurs l'étude des connecteurs comme indices linguistiques des processus cognitifs de planification (Hoc, 1987). M.D. Fièvre, Les processus de la planification appréhendés à partir des verbalisations, Mémoire de Maîtrise, Dir. J. Caron-Pargue, Poitiers, 1991, et Démarches ascendante et descendante de la planification à partir d'une analyse de marqueurs linguistiques, D.E.A de psycholinguistique, Dir. J. Caron-Pargue, Poitiers, 1992.

⁴³ Cf. le traitement de Caron-Pargue. Celle-ci oppose les connecteurs en fonction de leur place au sein de l'énoncé, entre les « introducteurs » et ou « survenant en cours d'énoncé (rares), et ceux qui « apparaissent en fin d'énoncé », que l'on ne peut véritablement rapprocher des oppositions entre marqueurs d'ouverture, et de clôture (Roulet et al, 1985, Adam, Revaz, 1989), qui jouent à un niveau plus large que l'énoncé. Ils sont, de plus parfois intégrés dans une classe regroupant déjà à la fois les « doubles thèmes », les « localisations en tête d'énoncé », et les « noms en situation de sujet », si bien que l'on perd, à notre sens, l'avantage d'une typologie fonctionnelle. Voir J. Caron-Pargue, « Connecteurs... », op., cit., 1992, 204.

⁴⁴ Golder exploite bien dans sa revue de question les avis modérés et parfois concurrents concernant l'acquisition des connecteurs, C. Golder, Mise en place de la conduite de dialogue argumentatif, Thèse de Doctorat, Dir. Brossard, Poitiers, 1990, 31-38.

⁴⁵ « Dans les situations de dialogue, les auteurs s'entendent (Charolles, Gerald, Guimaraes, Ilari, Bruxelles, Ducrot, Fouquier, Gouaze, Dos Reis, Nanes) sur « la nécessité de considérer la fonction des marques argumentatives, non pas au niveau local de leur compréhension dans des phrases isolées, mais dans une perspective plus globale tenant compte de leur condition de production », Id., 37.

⁴⁶ Voir le chapitre 1.

puis un truc là en bas »⁴⁷, 2) les connecteurs purement **argumentatifs** « mais », « alors » « quand-même » qui servent **b** une orientation (Ducrot, Caron), soit locale, soit plus générale au niveau du discours⁴⁸ (assez rare dans nos corpus), et, **c**) au niveau de la séquentialisation de notre tâche, 1) les connecteurs de **structuration des épisodes** « après », « alors » lorsqu'ils interviennent comme borne des objets réels de description, soit « des marqueurs d'intégration linéaire » (Adam, Revaz, 1989), ou d'opération de balisage (Bronckart, 1988). L'importance quantitative de ces derniers nous a amené à distinguer les marques « après » et « alors » dans certains corpus, selon le seul critère de leur différence lexicale, en raison des contraintes de notre outil statistique⁴⁹.

Exemples:

1. « On dirait un personnage qui a les bras écartés en l'air et qui a le corps qui est penché ». Le connecteur « et » a une fonction d'articulation de l'extension locale du mouvement de description.
2. « mais je comprends pas ». Le connecteur « mais » est le produit d'une argumentation qui rend compte d'une subordination locale.

On ne peut que regretter, en fonction de l'importance et de l'ambiguïté des phénomènes de connexion (Fayol, 1988⁵⁰), et de leur rapport à notre champ d'investigation sur les marques d'interactivité un travail peut-être plus axé sur la détermination de leur fonction dans chaque contexte (Golder, 1990), qui proposerait la détermination de critères définitionnels, mais cette perspective, intégrée au seul codage des verbalisations, concurrence directement l'approche ciblée sur d'autres marques que nous abordons maintenant.

3.1.2.4 L'intersubjectivité interactive: les régulateurs

Le caractère dialogal de notre situation oblige à une extension de la typologie fonctionnelle de Caron-Pargue vers la classification de descripteurs renvoyant à la catégorie générale des « marqueurs d'intersubjectivité ». On se heurte ici à l'hétérogénéité des abords théorico-pratiques, déjà envisagée⁵¹, et nous avons en fait opérationnalisés des distinctions sans aucun doute trop simples, en nous fiant à notre intuition, séparant 1) les marqueurs témoignant d'un **accord explicite** comme, « oui », « ayé », « okay », « d'accord », 2) les marqueurs témoins à l'inverse d'un **désaccord explicite** « non », 3) les marqueurs de recherche

⁴⁷ Bronckart distingue de la même façon le « et » des autres « organisateurs » qu'il répertorie dans le langage écrit chez l'enfant, parce qu'il représente à la fois le « premier connecteur », et le « paradigme des relateurs », comme l'« archiconnecteur »: il propose un modèle de connexion et semble constituer une unité à partir de laquelle se différencient de nombreux autres ». On peut donc s'interroger de manière critique sur le bien fondé de notre catégorisation si l'on considère qu'à 5 ans, il peut représenter, en terme d'archiconnecteur, une connexion de type argumentative. Voir Bronckart, *Le langage écrit chez l'enfant*, Delachaux & Niestlé, 1988, 100.

⁴⁸ La notion d'argumentation peut apparaître surprenante dans des corpus d'enfants de 5 à 9 ans. Mais il faut entendre cette notion dégagée de la conduite argumentative telle qu'elle est appréhendée à l'intérieur d'un type de discours argumentatif (cf. Golder, 1991). Et, Il faut noter qu'« une recherche de French et Nelson a mis en évidence, chez de jeunes enfants de 3 à 5 ans, une utilisation à la fois précoce et correcte de la plupart des connecteurs usuels », dans une situation de production de récit. Ces résultats sont corroborés par une étude de Caron, Caron-Pargue et Mendès-Maillochon. Voir « Psychologie du Langage », *Rapport scientifique*, Laboratoire de Poitiers 1991, 11-15.

⁴⁹ Voir la pratique des A.F.C. dans le chapitre suivant.

⁵⁰ Lorsque Fayol écrit après avoir retracer le parcours développemental accidenté des conditions d'emploi de « et », « alors », ou « Ø » de 2 à 5 ans, que « tout se passe comme si les enfants de 6 à 9 ans devaient réacquérir les connecteurs et reconstituer leurs conditions d'emploi », on s'aperçoit bien que l'on aborde un sol mouvant. Voir M. Fayol, « L'emploi des connecteurs dans des descriptions orales d'événements. Etude expérimentale chez l'enfant de 4 à 8 ans », *Actes du séminaire interrégional*, Dir. J. Vivier, 30 et 31 Mars, 1988, 175-199.

⁵¹ Voir la revue de question sur les marqueurs d'intersubjectivité.

d'approbation discursive, les **RAD** (Setterkorn, 1980) « hein », et 4) les marqueurs d'**hésitation** « euh » ou de **régulation** (De Gaulmyn, 1987) « hum », et 5) une classe résiduelle regroupant les « bon », « voilà⁵² ». Ces oppositions sont, foi de nos préoccupations, soumises à un jugement d'insatisfaction partielle, tant un « oui » peut simuler l'accord par la complaisance (Garugati, 1985), alors qu'un « hum » peut servir à véritablement « ratifier un échange », comme un « hein » peut simuler la RAD, et les besoins d'une critériologie claire contrastent parfois avec le souci d'une analyse comparative. Aussi, les plus récentes présentations de Laforest (1992) amènent quelques réflexions à propos de nos distinctions, notamment celle du « oui », du « oK », et du « hum ». Laforest (1992) distingue selon leur forme, 1) les familles « humhum », 2) celle des « oui/non », 3) celle des OK, 4) celle des métaquestions où l'on retrouve le « oui? », les « oui », et celle 5) des locutions back-channel, où les « oui », « hum » et « oK » y sont intégrés lorsqu'ils interviennent justement dans des locutions qui les relient « hum, hum, oui », ou « ah oui humhum », « oui, oK oK »⁵³. Ainsi, si la distinction entre « oui » et « hum » se justifie, on peut ici s'interroger sur le bien fondé d'une homogénéisation entre « oui » et « oK ». Le second élément tiré des travaux de Laforest repose sur la distribution fonctionnelle, élaborée d'après les distinctions de Bublitz (1988), où les trois familles des « oui », « hum », et « oK » se rattachent à la fonction **d'accusé-réception**, dans des proportions, rapportées au corpus d'enquête de Laforest, respectivement de 98%, 92,3% et 99,1%. Rapporté aux caractéristiques de nos verbalisations, la classe des « oK » contient peu d'occurrence, ce qui évite d'inutiles digressions. Par contre les caractéristiques fonctionnellement plus hétérogènes du « oui », qui selon la distribution de Laforest peuvent renvoyer aux fonctions 1) d'accusé réception déjà signalé, 2) de support par réadoption, 3) de relance et 4) indéterminable, imposent le constat d'un relatif échec à les classer selon l'intuitive fonction d'accord. Les thèses plus anciennes opposant l'efficacité des désaccords (Emler, Valiant 1972), à celle des explications vers l'accord (Glachan, 1982) quant au « phénomène de productivité de l'interaction », invitent déjà à rejeter l'option d'analyse quantitative de « oui », pour lui préférer, celle, qualitative des contextes d'apparition (Russel, 1982, Golder, 1990).

3.1.2.5 *L'interactif: les tours de paroles*

Une classe est surajoutée au paramétrage linguistique afin de déterminer si le rôle du locuteur importe dans le type d'enchaînement conversationnel dans lequel le marqueur est

⁵² On s'aligne ici sur les vues d'Auchlin (1981) et Roulet (et al, 1985) qui classent « voilà » dans la rubrique des M.S.C. et non des connecteurs. Cependant, l'opérateur « voilà » a pu faire l'objet d'un traitement en termes d'« organisateur temporel » marquant la clôture dans un processus d'énumération (Adam, Revaz, 1989), qui le rapproche de la classe des « connecteurs ». Voir J.M. Adam, F. Revaz, « Aspects... », op., cit., 75. En fait, parmi les 3 valeurs de « voilà » défini par Le Cunff (1983, cité par Nicolas-Jeantoux), on peut mettre l'accent aussi bien sur une « fonction pragmatique » « qui est d'attirer l'attention, de désigner, de présenter en accord avec les dictionnaires, grammaires (Nicolas-Jeantoux), où il prend une valeur de « présentatif » (Le Cunff), que sur une fonction plus organisationnelle, si l'on prend sa valeur d'accompli (le Cunff). C. Nicolas-Jeantoux, D.E.A, « voilà ». Etude ponctuelle dans le langage d'un enfant, Dir. A. Culioli, 1985, 3-5.

⁵³ On ne rend compte ici que des familles qui intéressent notre propos. Laforest oppose en fait 12 familles dont à titre d'exemple supplétif, « le rire », « les répétitions-echo », ou « les reformulations ». Voir M. Laforest, Annexes IV, Le back-channel..., op., cit., 223-225.

étudié. On a distingué plusieurs prototypes d'échanges, soumis, il est vrai, aux caractéristiques différentielles des corpus envisagés dans une comparaison développementale⁵⁴.

On privilégie ici l'**aspect formel de surface des enchaînements** en termes de tours de paroles, rapprochant les effets de « capitalisation de la parole » (Camus-Malavergne, Chabrol, 1989, Laemmel, De Salins, 1989) des effets de « pilotage » de la conversation (Cosnier, 1987, 1988), où l'opposition monologal/monologique, dialogal/dialogique (Roulet et al, 1985) permet des distinctions. Les circuits monologaux où le sujet garde la parole sur trois énoncés, au moins, s'opposent aux circuits dialogaux, qui proposent une alternance stricte de tours-énoncés, sur l'axe d'une répartition, respectivement monologique ou dialogique interactivement parlant. Des effets de capitalisation minimale de la parole, lorsqu'un des sujets monopolise l'espace du dire sur deux énoncés sont aussi pris en compte, se rattachant alors à la composante interactive monologique.

De plus, l'opposition introduite entre deux rôles externes de directeur et de partenaire, permet une typification à ce niveau, corrélant les effets de monopolisation à ceux de statut interactif. Les classes distinctives sont ainsi décrites en codant la **source d'émission de chaque énoncé**, et l'on oppose 1) le **monologal strict**, comprenant a) trois énoncés consécutifs du directeur (DDD), ou b) même schéma pour le partenaire (PPP), 2) le **semi-monologal** comprenant les configurations a) DDP, b) PPD, et 3) le **dialogal**, réparti en a) DPD, b) PDP.

Exemples:

« - no-on//

- bon alors on reva // y a celui-là qui est debout »

***N.B.:** // matérialise la fin de chaque énoncé. L'énoncé souligné est celui-qui est pris en compte car il contient le marqueur à étudier (bon).*

Cet échange est codé DPP, puisque la structure est d'un énoncé pour le directeur (D), et en suivant deux énoncés pour le partenaire (P). Il est donc de type semi-monologal.

3.1.3 Présentation de la grille finale

On retiendra que, sur le plan linguistique, la grille de « décodage » des verbalisations, dépend de l'interférence entre le modèle des opérations énonciative de Culioli, les formalisations de Grize, sur les objets de discours, et le modèle de production du discours élaboré par Caron et Caron-Pargue. Déviant petit à petit des options strictement linguistiques, nous investissons une lecture de plus en plus discursive des phénomènes langagiers. Nous présentons la grille « linguistique » en suivant:

GRILLE LINGUISTIQUE

Les opérations de description ou "le quoi" dont on parle:

THD: reprise de thème avec article défini ("le" bonhomme)

THI: présentation d'un nouveau thème avec article indéfini ("un")

THE: les deux rubriques précédentes sont parfois regroupées

⁵⁴ Notre perspective développementale nous conduit à une analyse différentielle des conditions d'emploi des marqueurs en opposant les corpus à 5 ans, 7 ans, 9 ans et adultes. Voir le chapitre suivant.

PTH: présentatif "c'est" pour présenter un thème
ATH: reprise du thème sous forme anaphorique ("il" désignant le bonhomme); parfois codé SCE lorsque l'on regroupe les démonstratifs liés au thème (celui-là).
C1: commentaire sur le thème type complément d'objet
LTH: autres commentaires sur le thème
VAC: verbes de description dynamique ("il court", "il plonge")
VAT: verbes d'attribution "être" ou "avoir" renvoyant à une description statique par rajout (il a des bras comme ça et il est comme ça)
CET: connecteur "et" "et puis"
CNA: connecteurs argumentatifs "même si" "mais"
CON: les connecteurs sont parfois regroupés en une seule classe
NEG: négation "ne pas" "ne plus" "ne jamais"
ADV: adverbes (ils sont tous confondus en raison de la faiblesse d'occurrences)

Les opérations de gestion du but ou "comment" on y arrive:

SJE: sujet "je" (et éventuellement les reprises anaphoriques)
ANJ: reprise anaphorique du sujet "je" ("me" "moi")
STU: sujet "tu" (et reprises anaphoriques éventuellement)
ANT: reprise anaphorique du sujet "tu" ("te" "toi")
SON: sujet "on"
SUJ: regroupement des sujets "je", "tu" et "on" si nécessaire
VEV: verbes renvoyant à une évaluation de la situation regroupant des verbes de réflexion ("je pense") de constat (il m'en reste deux).
VFA: verbes renvoyant aux activités du faire et du voir dans la tâche ("écoutes", tu vois", "on récapitule") sans incitation direct de l'autre. voir (*).
VAN^(*): verbes d'anticipation dans le déroulement des actions ("continue")
VBL^(*): verbes bloquant le déroulement des actions ("attends")
VIN^(*): verbes d'instruction (verbes renvoyant à une direction d'action pour le partenaire "allez" "dis moi") regroupement des deux classes VAN et VBL.
LSR: localisation renvoyant au rang de la carte ("en premier")
LSI: localisation renvoyant à la gestion des cartes sans spécification de rang ("la suivante", "tout à l'heure", "dans tes cartes")
ANS: reprise anaphorique d'une localisation ("y", "en")
MOD: verbes modaux ("falloir", "pouvoir", "savoir"...)
ADV: adverbes (voir partie descriptive)
INT: mode interrogatif (intonation et tournure)
IMP: mode impératif (tournure)
N.B.: les variables marquées () sont utilisées uniquement sur le corpus des 7 ans afin de relever cette opposition qui n'apparaît pas dans l'opposition plus globale entre évaluation et action opérationnalisée sur les autres corpus.*

Les opérations de gestion de l'espace intersubjectif:

CAL: connecteur "alors"
CAP: connecteur "après"
CON: regroupement des connecteurs et éventuellement avec les connecteurs de l'espace 1 selon le nombre d'occurrence
DAC: marqueurs de mise d'accord ("oui" "ayé", "d'accord")
NON: marqueurs de désaccord ("non")
HES: marqueurs d'hésitation ("euh" "hum")
HIN: pronom interrogatif "de relance" ("hein")
M.C.: marqueurs conversationnels (regroupement ou marqueurs résiduels "bon" "voilà")
DDP: échange indiquant que le premier énoncé est prononcé par le directeur, l'énoncé suivant par le directeur et l'énoncé final par le partenaire.
DPD: idem avec l'alternance directeur, partenaire, directeur.
MON: échange de type monologal regroupant les structures d'échange de type PPP DDD et éventuellement DPP PDD DDP PPD
DIA: échange de type dialogal regroupant les structures d'échanges de type DPD PDP

Nous nous tournons maintenant vers la mise en place de la grille contextuelle.

3.2 La typologie contextuelle







La typologie présentée ressort de l'ajustement final de catégories de descripteurs. Elle repose sur **trois champs d'observables**, en référence au cadre structurel défini par Bronckart, qui subdivise le contexte extra-langagier en 1) un espace référentiel⁵⁵, 2) l'espace de l'acte de

⁵⁵ L'espace référentiel renvoie aux notions culioliennes, aux relations primitives sur ces notions, et aux schématisations (Grize), qui sont ici envisagées comme les primitives définissant l'arsenal cognitif dont « tout individu ayant bénéficié d'un

production⁵⁶, et 3) l'espace de l'interaction sociale⁵⁷ (Bronckart et al, 1985). Envisagé dans le cadrage de notre situation expérimentale, l'extra-langage dépend directement des caractéristiques de l'espace réel de production mis en place. Ainsi, 1) l'espace référentiel peut se définir en fonction des « objets de discours » définis en visée externe, grâce au matériel support introduit, soit les cartes, 2) l'espace de l'acte de production peut s'envisager selon des indices rapportant l'activité non verbale, mais extra-verbale des sujets et enfin 3) l'espace de l'interaction sociale peut s'étayer sur une analyse des conditions sociales de production discursive dans lesquelles on a choisi de placer nos sujets. Si bien que l'on définit trois champs dont 1) celui du support-matériel 2) celui des activités réelles des sujets et 3) l'espace contractuel de notre dispositif de résolution.

3.2.1 L'espace référentiel

Matériellement supporté, l'espace référentiel est ici rapporté aux caractéristiques mises en place lors de l'expertise de nos cartes de Tangram. Les six cartes font l'objet d'hypothèse en matière de représentation, et de schématisation, perçues à l'interférence des deux cadres « stylistiques », ou rappelons le se croisent pour le type de schématisation 1) l'attribution, 2) la catégorisation, 3) l'action et 4) la ressemblance (cf. Clark, Wilkes-Gibbs, 1986), et, pour le type de perception de l'objet, les modes 1) analytique, 2) synthétique, 3) kinesthésique, et 4) statique. On a donc ici réduit les classes de descripteurs aux **catégories des cartes elles-mêmes**⁵⁸, où l'on hypothèque des oppositions/rerelations entre les cartes, en fonction des critères 1) de facilité de description, 2) de difficulté de description, 3) de confusion. Nos postulats sont:

- Le coureur  et le chinois  sont des cartes faciles à décrire, respectivement pour le coureur en raison du haut degré synthétique/dynamique et son degré de projection humain, et pour le chinois, en raison de son haut degré analytique opposé aux autres cartes: un élément triangulaire est disposé à côté de la forme principal, et facilite ainsi la reconnaissance sans avoir nécessairement besoin de recourir à une vue synthétique.
- Le gymnaste  et l'indien  sont des cartes difficiles, présentant des contours géométriques susceptibles de les unir dans la confusion, et invitant à des appellations hétérogènes: lapin, indien, tente, montagne, pour l'indien, et équilibriste, phoque, vieille dame pour le gymnaste, qui est une carte que les sujets ont tendance à vouloir retourner
- Les hommes, levant les bras , ou les tendant devant lui , se confondent facilement, non seulement en raison des notions concurrentes qu'elles peuvent susciter au regard de similitudes de position, mais de plus en raison de la difficulté langagière à traiter de ces différenciations mêmes, si toutefois elles sont reconnues.

développement psychologique « normal » dispose. cf. Bronckart, « Extralangage, référentiel et contexte », Le fonctionnement..., op., cit., 28-30.

⁵⁶ Cet espace est délimité par « les caractéristiques *matérielles* (physiques) de l'activité verbale », Id., 30.

⁵⁷ Renvoyant au champ social dans toute son ampleur, Bronckart définit ici quatre paramètres pertinents: le « lieu social » dans ces rapports avec l'institution, l'idéologie, le destinataire envisagé comme « public », l'énonciateur envisagé comme « produit d'une représentation sociale », et le but, soit le « projet de modification du destinataire », Id., 31-33.

⁵⁸ Voir la présentation dans le volume des annexes.

3.2.2 L'espace de l'acte de production

L'intérêt pour nous est de ramener l'espace de production à l'enjeu de réduction de la dissonance introduite, dans un graphe susceptible de structurer les « décalages de perspectives ». Il repose 1) sur la description des activités conjointes aux verbalisations, et 2) sur le mode de déroulement du texte conversationnel quant au cadre structurel de narration.

Les actions du partenaire s'opposent selon la seule activité attendue, soit le placement de carte, en 1) **toucher** sans déplacement, 2) **déplacement**, 3) aucune **gestuelle** dans ce sens. La relation entre les verbalisations du directeur et les actions du partenaire sont évaluées, en fonction de l'adéquation véritable entre le contenu décrit et le déplacement s'il est effectué, en 1) **erreur**, 2) **exactitude**. Le décalage des perspectives est ici appréhendé dans une option du tout ou rien, selon les modalités d'entente ou de désaccord patents.

Le déroulement de l'interaction est repéré quant à son **ancrage** aux objets de discours en 1) sur les figures, 2) sur des objets non introduits expérimentalement -cas des digressions où les sujets se mettent à parler d'autre chose-. De plus, il fait référence au **processus de narrativité**, ou la séquentialisation renvoie 1) à l'espace de **transition**, sorte d'inter-discours qui accompagne les changements de carte, 2) à la séquence de **construction de l'objet** de discours, soit la phase d'élaboration lorsqu'elle dure 3) aux séquences d'**aboutissement** dans la construction de l'objet, soit la conclusion. Ces phases sont retenues en fonction des postulats suivants:

- Le changement de carte peut témoigner d'un règlement d'affaire positif, comme d'un moyen de se débarrasser d'une affaire gênante. Il témoigne d'une entente relationnelle minimale.
- La persistance sur un objet signale des difficultés dans la construction de l'objet de discours.
- L'aboutissement d'une phase correspond, en terme de conclusion, à un mode d'entente minimal sur le contenu.

3.2.3 L'interaction sociale

« Tout acte de communication se réalise dans une situation, et les partenaires impliqués par cet acte n'existent, en tant qu'êtres communicants, qu'à travers les caractéristiques de cette *situation* » (Charaudeau, 1992). Définir l'espace de l'interaction sociale, c'est s'accorder sur l'aspect contractuel de l'acte communicatif (Charaudeau, 1983, 1984, 1989, Chabrol, 1991, Ghiglione, Blanchet, 1991) et décrire en quelque sorte **le filtre fonctionnel** qui opère comme conditionnement social de production discursive, et que Charaudeau et Chabrol nomment le « situationnel » (Charaudeau, 1989, 1992, Chabrol, 1991). On entre ici dans le domaine de l'analyse de discours (Chabrol, 1991⁵⁹, voir Maingueneau, 1991).

⁵⁹ Chabrol distingue l'AD, qui consiste à analyser un corpus de textes rassemblés au nom du type de situation qui les détermine, et dont on étudie les constantes et les variantes, de « l'analyse du texte », qui pour cette dernière propose l'étude du développement linéaire du texte considéré comme le résultat matériel de certaines conditions de production communicative ». C. Chabrol, « Rôles sociaux et rôles langagiers », Communication, Colloque d'Aix en Provence, Septembre, 1991.

3.2.4 Trois espaces... ou de la médiation

L'équipe parisienne du CAD⁶⁰ travaille dans un modèle intégrateur qui permet de relier trois espaces, 1) le situationnel, 2) le linguistique et 3) le communicationnel. Le situationnel, présenté plus haut, est le « lieu des *instructions de sens* apportées par les caractéristiques de la situation de communication » (Charaudeau, 1989) posant un contrat d'échange (Charaudeau, 1989, Chabrol, 1991). Le linguistique ou discursif est le lieu des *instructions de sens* apportées, à la fois, par le *sémantisme des mots* et leur valeur marchande, et les *ordres d'organisation du discours* » (Charaudeau, 1989) Le communicationnel est le lieu conceptuel d'articulation des deux premiers espaces, car « le sens discursif se construit dans une rencontre⁶¹ entre deux espaces » (Charaudeau, 1989); il met en place un « contrat de parole » (Chabrol, 1991).

Les êtres communicants sont donc des messagers définis comme des êtres psychosocio-langagiers, et non « des êtres exclusivement psychosociologiques, ou uniquement linguistiques » (Charaudeau, 1989⁶²), en ce qu'ils ne retiennent de l'ancrage social et de l'instrumentation linguistique, qu'une part, qui sert à leur définition, et qu'ils actualisent dans « la mise en scène » de l'acte de langage⁶³ (Charaudeau, 1983). C'est ainsi que Maingueneau peut parler du « geste inaugural de l'AD [qui] consiste à ramener à l'unité d'un positionnement une dispersion d'énoncés » (Maingueneau, 1991), où l'on recherche le « point origine » énonciatif, non « pas considéré comme une forme de subjectivité, mais comme une *place* »⁶⁴, qu'il définit en citant Foucault comme « la position que peut et doit occuper tout individu pour en être le sujet »⁶⁵. Or cette place, cette position est définie dans le modèle du CAD par « le concept fondateur de rôle », et correspond au « rôle communicationnel », définit à l'articulation du rôle social et du rôle langagier.

⁶⁰ La partie de ce travail fut élaborée en collaboration avec C Chabrol et A. Crowl. Nous remercions ici l'équipe du CAD pour son accueil et ses conseils. Nous assumons cependant le contenu de notre appropriation, dans la mesure où seuls les concepts clefs, et la méthode d'analyse du matériel verbal correspondent directement aux perspectives du CAD. On signale toutefois un travail similaire d'articulation entre les travaux de psycholinguistique de l'équipe de Poitiers, et de psychosociale de l'équipe du CAD: S. Loiseau, D.E.A « Psychologie du langage », *Processus psycho-socio-cognitifs dans le contrôle et la régulation d'une activité en situation de risque*, Dir. C. Chabrol, Caen, 1991.

⁶¹ Charaudeau rejoint ici notre point de vue, où l'on oppose la médiation (Wunenburger, 1990) à la connexion, car il combat en quelque sorte la position qui consiste à traiter des espaces externe et interne uniquement « en autonomie », alors que ces espaces « ont une certaine autonomie mais, en même temps, n'ont de raison d'être que l'un par rapport à l'autre ». P. Charaudeau, « La conversation entre le situationnel et le linguistique », *Connexions*, 53, 1, 1989, 9-22

⁶² Charaudeau se démarque ici de la perspective genevoise, remettant en cause la pertinence d'une « procédure hiérarchisée, qui exige de remonter, par paliers progressifs, d'unités strictement linguistiques à des unités conversationnelles plus larges », comme de la perspective de Kerbrat-Orecchioni (1987) qui pose les circuits externes et internes en opposition. Id.

⁶³ C'est dans cet espace conceptuel que prennent sens les rapports de représentation langagière qui opèrent au dédoublement des instances du Je et du Tu, croisant l'image construite par le Je d'un Tu destinataire dans l'acte énonciatif, et celle du Tu agissant en dehors de l'acte énonciatif, et susceptible, « dans son acte interprétatif », « de repérer l'image Tu destinataire que Je a mis en place », et « de l'accepter », ou « de refuser » le statut du Tu destinataire « fabriqué par Je ». P. Charaudeau, *Langage et Discours*, 1983, 39-40.

⁶⁴ Le terme de place est ici à distinguer de l'emploi qu'en fait Flahault, où le concept de places renvoie à quatre registres de détermination à la fois, 1) le registre inconscient, 2) le registre idéologique, 3) le registre institué par une situation de parole particulière, 4) le registre de circulation des insignes. Voir, F. Flahault, *La parole...*, op., cit., 137-152. Ici, en AD, seul le registre idéologique est invoqué.

⁶⁵ « Décrire une formulation en tant qu'énoncé ne consiste pas à analyser les rapports entre l'auteur et ce qu'il a dit (ou voulu dire, ou dit sans le vouloir) ; mais à déterminer quelle est la position que peut et doit occuper tout individu pour en être le sujet », M. Foucault, *Archéologie du savoir*, Gallimard, Paris, 1969, 126.

La mise en fonctionnement du modèle repose sur la transposition des caractéristiques de **l'espace situationnel** à la définition de **rôles langagiers attendus**, puis sur l'élaboration d'une grille permettant d'opérationnaliser la correspondance entre les rôles attendus dégagés et des **indices discursifs**.

3.2.5 Des rôles communicationnels aux rôles langagiers

Dans un cadre expérimental comme le notre, **l'analyse de la consigne** permet de déterminer le **cadre de communication** dans lequel on place les sujets. Or, ici, cette analyse a permis dans une tâche aussi symétrique que la nôtre de définir deux rôles attendus (voir Charaudeau, Crowl, 1992 pour des précisions sur cette méthodologie). L'un est celui de « détenteur » des informations, l'autre celui de « récepteur ». En fonction de ces deux rôles précisés, nous déterminons des comportements discursifs dépendant des caractéristiques résolutives de notre tâche à savoir la nécessité 1) d'une **circulation des informations** factuelles, et 2) d'une **régulation intersubjective** supportant l'ajustement mutuel.

Sur le plan de la circulation des informations, le détenteur composera son rôle par l'intermédiaire de quatre rôles langagiers: 1) **décrire** les cartes, 2) informer de leur position dans l'**ordonnement** des 6 cartes, 3) **répondre** aux questions portant sur ces informations, et 4) **orienter** vers des précisions supplémentaires. Le récepteur actualise deux rôles langagiers: 1) évaluer les informations reçues par un contenu de **jugement**, et 2) **demande** des renseignements supplétifs en cas de sous-information. On peut remarquer que l'on introduit ici un déséquilibre patent entre les deux rôles attendus, où le capital parole, déjà potentiellement prédominant chez celui qui détient les informations, se voit renforcé par une dispersion plus grande de ces rôles langagiers (quatre contre deux).

L'enjeu régulateur repose pour le détenteur sur deux rôles langagiers: 1) **structurer** les séquences d'information, soit décider des changements de cartes opportunément 2) **évaluer** la dynamique générale de l'échange en fonction de la finalité résolutive. Pour le récepteur on pose symétriquement deux rôles: 1) **guider** le directeur dans la structuration de l'information et 2) **arrêter** lors d'incompréhension, ou de surcharge d'information par rapport à l'état de ses actions de placement.

3.2.6 Présentation de la grille contextuelle

On retiendra que, sur le plan contextuel, la grille de « décodage » des verbalisations, repose sur une analyse formelle de notre tâche de résolution, composée d'une étude du matériel, et d'une description de la structuration des actions, et d'une analyse contractuelle de la situation de communication reposant sur les conceptualisations de Charaudeau et Chabrol (Charaudeau et al., 1992).

GRILLE SITUATIONNELLE

Les rôles communicationnels:

Rôles du détenteur:

IF: informant factuel

IO: informant sur l'ordonnement

RO: répondant

OT: orientant sur le thème
ST: structurant l'échange
EV: évaluant le déroulement de l'échange

Rôles du récepteur:

ET: évaluant le thème
DX: demandant des informations
GU: guidant l'échange
AR: arrêt ou chevauchement de propos

Les critères discursifs retenus:

IF: informations nouvelles. mode assertif (-un bonhomme qui est assis).
IO: informations portant sur le rang de la carte. mode assertif (- c'est la deuxième).
OT: rajout d'informations sur une information explicitée dans le cotexte antérieur (- eueuh i porte un chapeau).
RO: propos faisant suite à une demande quel qu'en soit le contenu. On n'oppose pas les réponses factuelles aux réponses régulatrices de type "oui" ou "non".
DX: mode interrogatif explicite ou intonatif. (N.B.: La simplicité des échanges ne laisse aucune ambiguïté quant à la valeur interrogative).
ET: répétition, reformulation des informations ou commentaire proposant une appréciation sur les informations reçues (-ah debout mais...).
ST: indicateurs de passages de séquences comme "après", "alors" "ensuite", et guidage de soutien comme "hum", "bon" intervenant entre des descriptions.
EV: propos contenant un jugement sur la conduite de l'échange en termes d'actions des partenaires (- bon je t'écoute Cristelle, allez).
GU: indicateurs d'une fin de procédure de placement de carte explicite "j'ai trouvé" ou implicite "voilà", ou propos contenant des informations en termes d'actions de suivi (- alors je crois que j'me suis trompé quelquepart).
AR: chevauchement ou prise de parole sans sollicitation.

Les caractéristiques de figures:

KOU: carte du coureur, très simple, synthétique, dynamique, consensuelle.
CHI: carte du chinois, simple, analytique (petit triangle posé à côté), statique, non ambiguë.
LEV: l'homme aux bras levés, simple, synthétique, dynamique, peut être confondu avec TEN.
TEN: l'homme qui tend les bras, complexe, synthétique mais pouvant donner lieu à une description analytique (- il porte un plateau), peut être confondu avec LEV.
IND: l'indien, simple, géométrique, analytique, statique, peut être confondu avec GYM.
GYM: le gymnaste, complexe, géométrique, analytique, dynamique ou abstraite, peut être vue de deux façons - gymnaste ou vieille dame-, peut être confondu avec IND.

Les manipulations du partenaire:

DEP: déplacement de carte.
TOU: toucher de carte.
ERR: erreur dans le déplacement ou dans le toucher.
JUS: exactitude du placement.
ABS: absence de manipulation.

La progression de la description:

HOR: les sujets ne décrivent aucune cartes et s'ajustent sur d'autres points.
MCA: les sujets perdurent dans la description d'une même carte.
FIN: les sujets sont en fin de description de carte et vont conclure une séquence.
CHA: les sujets sont entrain de changer de carte.
ACA: il y a confusion de carte entre le directeur et le partenaire qui ne se sont pas "entendu" sur le changement de carte.

4. DES VARIABLES AUX PROCESSUS SOUS-JACENTS

La construction de descripteurs psycholinguistiques doit s'assortir d'une grille minimale de décodage, soit d'« une **interprétation cognitive des marqueurs linguistiques** » (Caron-Pargue et al, 1988).

Les tableaux qui suivent instruisent donc d'une correspondance établie entre les variables⁶⁶, qui sont nos descripteurs, et des schèmes d'interprétation cognitive qui servent de base à l'élucidation des processus sous-jacents.

⁶⁶ Les variables correspondent aux catégories fixées au chapitre précédent. On exploite ici uniquement la grille de formalisation linguistique N°2.

4.1 Les descripteurs linguistiques

1. La description, où le « quoi » dont on parle:

Nature des descripteurs	Interprétation cognitive	Processus
Thèmes (THD, THI, THE, PTH), verbes (VAC, VAT)	amorçage de la représentation	Elaboration des objets de discours
Reprise de thème, de localisation (ATH, ANS)	appui sur le terrain commun	
Complément de thème (C1, LTH) connecteurs (CON)	élaboration de la représentation	Construction de la représentation
Connecteurs additifs (CET), verbe d'attribution (VAT)	modalité additive de description	
connecteurs argumentatifs (CNA)	difficulté particulière de description	Problèmes locaux
négation, adverbes (NEG, ADV)	modulation, recul du sujet, personnalisation	

2. La gestion des buts où « comment » on y arrive:

Nature des descripteurs	Interprétation cognitive	Processus
pronoms personnels (SUJ = SJE, ANJ, STU, ANT, SON)	implication des sujets	gestion de double espace
verbes d'évaluation (VEV), verbes modaux (MOD), adverbes (ADV)	recul sur la situation	Construction d'espace décroché
verbes d'actions (VFA = VIN, VAN, VBL)	action dans la situation	décision
localisations (LSR, LSI, ANS)	élaboration de la résolution	Prise de repère dans la situation
modalités (INT, IMP)	décrochement, appel à contribution	prise en compte de l'autre

3. La gestion de l'espace intersubjectif:

Nature des descripteurs	Interprétation cognitive	Processus
connecteurs « propulsifs » (CON = CAL, CAP)	contribution de l'autre, accélération	Espace de contribution réservé à l'autre
marqueur hein (HIN)	recherche d'approbation	
marqueurs résiduels (M.C. = « bon », « voilà », interjections)	déclaration d'attitude ⁶⁷	Prise de position attitudinelle ou explicite ⁶⁹ sur le dit.
marqueurs d'accord (DAC)	accord explicite ⁶⁸ (de re ou de dicto).	
marqueur « non » (NON)	blocage explicite ⁷⁰ (de re ou de dicto).	

⁶⁷ Les interjections se comportent fonctionnellement pour 12,2% comme « accusé-réception », et 87,8% comme « support par déclaration d'attitude », dans l'étude de Laforest. Voir M. Laforest, *Le back-channel...*, op., cit., 1992, 158.

⁶⁸ Les récentes vues de Laforest n'ont pu être intégrées. Nous associons ici le *oui* à un accord, ce malgré les résultats déjà acquis sur la forme de complaisance qu'il peut recouvrir (cf. notre AFC de départ), ce que confirme Laforest: « Le « oui » qui accuse réception est utilisé machinalement et n'implique pas du tout l'accord avec l'énoncé qui précède ». Id., 160. En fait, pour nous, même un accusé réception a valeur de déclaration de position, ce qui rend caduque l'opposition de Büblitz (1988) entre « prendre note » et « prendre position ». Id., 138.

⁶⁹ D'une part, la position l'emportant chez nous comme catégorie inclusive du signal d'écoute, l'accord *de re* implique logiquement l'accord *de dicto* (cf. Laforest, 1992, 144). D'autre part, nous confondons ici en une seule variable cognitive « la prise de position » que Büblitz (1988) décompose, lui, sur la base de distinctions modales entre 1) réadoption de point de vue du locuteur, 2) répétition des paroles du locuteur, 3) évaluation, déclaration d'attitude, 4) paraphrase. (cf. Laforest, 1992, 139).

⁷⁰ Le *non* marque déjà entre 16 et 24 mois, « une position, une opposition ». « Assertif, il l'est dans le sens de l'affirmation de soi-même, de la mise en évidence du Je qui se place face à l'alter » (Spitz, 1962, 106, cité par Gillieron).

marqueurs d'hésitation (HES = « euh », « hum ⁷¹ »)	recul, ponctuation de problème, planification ⁷²	Construction d'espace réflexif, décrochement local
---	---	--

4.2 Les descripteurs de l'espace de production

1. les rôles communicationnels

Nature des descripteurs	Interprétation cognitive
Information (IF)	Prise en charge de la description
Orientation (OT), informations (IO)	Aide à la prise d'information, Prise en compte de l'autre
Evaluation (ET, EV)	Recul sur le dire, la situation, sur l'économie général du dialogue
Structuration guidage (ST, GU)	
Réponse (RO)	Guidage des actions, Implication de l'interlocuteur
Arrêt, chevauchement (AR)	Perturbation de l'équilibre, enjeu personnel

2. Les caractéristiques de figures

Nature des descripteurs	Modalités cognitive
Coureur, chinois (KOU, CHI)	Facilité
L'homme qui lève (LEV), ou tend (TEN) les bras.	Confusion
Indien, gymnaste (IND, GYM)	Complexité
Présence de carte en doublette	Décalage de vues

3. Manipulations

Nature des descripteurs	Processus
Déplacement, touchers (DEP, TOU)	Etape de résolution
Exactitude (JUS)	Partage de vues
Erreur (ERR)	Décalage de perspectives
Absence de manipulation (ABS)	Hésitation, Décalage de vue, Hors-circuit

4. Progression dans la description

Nature des descripteurs	Processus
Persistance sur une carte (MCA)	élaboration délicate du partage de représentation, construction TCE.
Fin de procédure, changement (FIN, CHA)	Clôture d'étape de résolution, règlement de situation.
Confusion dans le changement (ACA)	Décalage de vues
Hors description (HOR)	Décrochement de la situation

C'est à ce titre que Gillieron parle de « non dialogique », et qu'elle rappelle que la *non* proposé par les enfants est « un marqueur de force illocutoire » (Gillieron, 1984). Voir C. Gillieron, « *Les avatars...* », op., cit., 1988, 66.

⁷¹ Si chez Laforest, le « humhum » est considéré comme « archétype du signal back-channel » (1992, 105), la classe des « hum » renvoie dans notre étude à tous les « mm », « mhm », ou « hum » qui s'insèrent à l'intérieur même des énoncés. La disparité de prononciation et de localisation n'a pas permis de créer des distinctions à l'époque du traitement des données, et nous assumons une interprétation subjective de leur caractéristiques proches de l'hésitation.

⁷² L'émission des « euh », et dans la sous classe des « hum » celle des « hum » intra-énoncé, ponctuant du discours (Vincent, 1993) sont, selon nous, à rapprocher du système de ponctuation à l'écrit (Fayol, 1981, 1989), qui est étudiée comme « marque des activités de linéarisation et de planification en production ». Voir par exemple J.M. Passerault, La ponctuation: recherches en psychologie du langage, *Pratiques*, 70, 1991, 85-104.

Ces tableaux réclament quelques commentaires. Les opérations et/ou processus cognitifs associés aux descripteurs sont

Au niveau des processus associés, l'accent est mis sur 1) la **construction** de la représentation, ou l'élaboration de la résolution 2) les **décalages** de vues dans l'élaboration du T.C.E., et déséquilibres interactionnels 3) les **décrochements** caractérisant l'apparition de plusieurs espaces mentaux, 4) la gestion particulière de l'espace de **représentation de l'autre**, 5) l'émergence d'une **planification en étapes** de résolution, 6) les **prises de position**, soit les déclarations d'attitudes. Cette critériologie reste assez générique quant à l'exploitation de processus sous-jacents impliqués par le schéma procédural des marqueurs. Cependant, elle apparaît comme une phase nécessaire, qui évite la catégorisation subjective directe dans des classes pré-acquises, et c'est sur la base de l'intrication de ces opérations cognitives que l'on aborde le schéma de la marque dans son aspect procédural. On y reviendra.

5. TRAITEMENT STATISTIQUE DES DONNÉES

Nous évoquons en premier lieu l'aspect pratique du décodage des sites d'emploi, puis renseignerons sur l'outil de l'analyse factorielle.

5.1 *Pré-traitement des données*

Notre étude est centrée sur la connaissance des conditions d'emploi du marqueur « bon ». La phase de traitement des données s'effectue en deux temps. Tout d'abord l'exploitation des grilles linguistique et situationnelle permet de décoder tous les sites d'ancrages de « bon » dans le discours, qui renvoient à son usage courant dans notre corpus. Les variables qui définissent fonctionnellement la contextualisation discursive de « bon » sont isolées en suivant la règle suivante:

5.1.1 découpage des sites d'emploi

Le co-texte linguistique comprend trois énoncés:

énoncé non marqué qui **précède** + énoncé **marqué** + énoncé non marqué qui **succède**

Exemple:

Soit la séquence suivante, tirée d'un corpus Adulte, enfant de 9 ans, comprenant deux occurrences du marqueur « bon »:

X32: - y touche à un cm? (en riant)

A32: - j'sais pas alors là j'sais pas du tout

X33: - **bon** t'as l'autre ta figure est allongée ou euh ramassée. Elle est allongée ou elle est(j)peux pas faire un geste (expé : non)

A33:- **bon** be moi j'dirais qu'elle euh

X34: - elle est vers le, vers le//

A34: - comme si c'était un dos mais penché vers l'avant

Les deux sites d'ancrage retenus se composent:

- pour bon₁: « alors là j'sais pas du tout » + « **bon** t'a l'autre ta figure est allongée ou euh ramassée » + « elle est allongée ou elle est »

- pour bon₂: « j'peux pas faire un geste » + « **bon** be moi j'dirais qu'elle euh » + « elle est vers le vers le »

Cette règle de découpage s'applique pour la partie situationnelle, donnant ainsi un espace-temps de décodage et 1) du matériel verbal pour les rôles communicationnels ainsi que pour la progression de la description de figure, et 2) des actions du partenaire.

5.1.2 Décodage des sites d'emploi

Nous présentons ci-dessous des exemples de décodage 1) pour la partie linguistique, et 2) pour le versant situationnel.

Reprenons la séquence donnée ci-dessus:

X32: - y touche à un cm? (en riant)

A32: - j'sais pas alors là j'sais pas du tout

X33: - **bon** t'as l'autre ta figure est allongée ou euh ramassée. Elle est allongée ou elle est(j'peux pas faire un geste (expé : non)

A33:- **bon** be moi j'dirais qu'elle euh

X34: - elle est vers le, vers le//

A34: - comme si c'était un dos mais penché vers l'avant

5.1.2.1 Décodage du site linguistique de bon₁:

- Co-texte gauche: « alors -CNA- là -ANS- j' -SJE- sais - VEV-pas du tout -NEG- »:
- Co-texte droit: « t' -STU- as -VDE-l'autre -ANS-ta - ANT- figure -THD- est allongée - VDE-ou -CNA- euh - HES- ramassée. Elle -ATH- est allongée -VDE- ou -CNA- elle - ATH- est -VDE- ».

Le site d'emploi s'écrit donc, en marquant le co-texte gauche en majuscules, et le droit en minuscule: [CNA- ANS- SJE- VEV- NEG- + stu- vde- ans- ant- thd- vde- cna- hes- ath- vde- cna- ath- vde]

5.1.2.2 Décodage du contexte situationnel de bon₁:

Rôles communicationnels: « alors là j'sais pas du tout »: ET- « **bon** t'as l'autre ta figure est allongée ou euh ramassée. Elle est allongée ou elle est »: -DX- OT-

Carte décrite: GYM-

Progression dans la description: -MCA-

Manipulations: -DEP- JUS-

Après décodage, le contexte s'écrit donc: [ET- DX- OT- GYM- MCA- DEP- JUS].

5.2 De l'analyse catégorielle: pratique de l'analyse factorielle

Maintenir le plus longtemps possible la richesse contextuelle (cf. Vincent, 1993), les caractéristiques du site d'ancrage de la marque, bref recueillir et exploiter la diversité d'usages et de sens des termes fonctionnels, ne pas négliger les « effets de sens » divers: voici le premier objectif. Le second est au contraire versé à la synthétisation maximale, où l'on doit expliquer, par tous moyens dont on dispose, le noyau opératoire qui représente la part invariante du marqueur (Culioli, 1990, Caron, 1984, 1988), dont l'homogénéité, définie par exemple à l'aide de propriétés stables constitutive d'une unité (Saunier, 1992) puisse rendre compte du rôle spécifique qu'il joue dans les enchaînements d'opérations (Franckel, 1987). Or

pour le premier volet, c'est en fonction des contextes que « la valeur sémantique invariante » (Caron, 1988) « se monnaie » en effets de sens comme dit Cadiot (1991). Pour le second, rechercher un invariant ne peut s'effectuer que 1) par une comparaison de critères saillants dans le contexte d'apparition de la marque, 2) par une traduction de ces critères dans un vocabulaire opératoire approprié à la description d'un processus d'ajustement subjectif.

Le programme de traitement qui en découle consiste à pratiquer une analyse factorielle des correspondances, désormais AFC, en plaçant l'occurrence de chaque marqueur en observation, et les catégories linguistiques, ou contextuelles en variables. L'issue de l'analyse factorielle se résout en une présentation d'un *double contexte type* par facteur dégagé et retenu pour l'analyse.

L'analyse factorielle (voir Escofier, Pagès, 1990 pour une présentation) se révèle ici un outil très intéressant de traitement des données (voir aussi Maingueneau, 1991) qui permet 1) de simplifier un réel sur la base de sa complexité en dégagant des facteurs latents (d'après Spearman, Moles, 1990) 2) de dégager l'analyste d'une lecture analytique directe des contextes⁷³, ou sites d'ancrage de la marque⁷⁴, 3) de forcer l'analyste à comprendre ces facteurs. Car, il ne s'agit pas de réduire les sites d'ancrages à une modélisation, qui altère déjà l'observation des phénomènes, et implique une méthode de causalité simple⁷⁵, mais bien d'aborder dans un premier temps une description des phénomènes, par « une multidimensionnalisation ordonnée d'un réel apparemment désordonné » qui « repose sur l'existence d'une liaison interne entre les variations » (Moles, 1990). Pour nous, les variations reposent sur les paramètres contextuels définissant chaque occurrence traitée. Prenons un exemple. Plusieurs occurrences d'un même marqueur -représenté par les lignes du tableau - sont proches, soit liées par l'AFC, lorsqu'elles correspondent à une même configuration des variables -colonnes du tableau-, et symétriquement (voir Escofier, Pagès, 1990). On obtient ainsi l'équation suivante: **tel groupe d'observations s'explique par tel contexte type, et vice-versa**. On extrait aussi un graphe d'opposition sur le même principe, ce qui est rendu par un bidimensionnement des facteurs, en deux pôles s'opposant. La gradation des facteurs entre eux, permet en outre de décomposer la liaison/opposition donnée dans par le premier facteur, en une somme des tendances dégagées par les facteurs suivants.

⁷³ Moles met en garde cependant contre la « schizoïdie » qu'implique l'abandon du chercheur en sciences sociales à la machinerie informatique, s'il « est convaincu que l'analyse factorielle est le secret magique qui lui permettra de résoudre toutes les incohérences apparentes de son travail. », A. Moles, *Les sciences de l'imprécis*, Seuil, Paris, 1990, 196.

⁷⁴ La lecture analytique directe est une expression qui renvoie à la méthode purement linguistique qui consiste, par jeu de paraphrase, de substitution, à travailler le contexte énonciatif. Dans l'AFC, les liaisons sont statistiques, évitant en ce sens un part de projection de l'analyste à cet endroit.

⁷⁵ « La pensée factorielle est en soi une pensée de multi-causalités qui élargit l'intuition simple de causalité: « une cause - en effet » à un ensemble de causes et un ensemble d'effets ». A. Moles, *Les sciences...*, op. cit., 1990, 202.

Cette méthodologie n'en reste pas moins périlleuse⁷⁶, surtout lorsqu'elle se généralise, et les phases de codage des variables, et d'interprétation des résultats sont des plus délicates (Escoffier, Pagès, 1990). Concernant les résultats, on se satisfait d'une mesure de présentation qui comporte un large *renvoi aux annexes* susceptibles d'intégrer le pas à pas des analyses multiples⁷⁷, et qui s'aligne sur un *principe d'économie pour le texte* où l'on présente 1) «les faits les plus saillants, les plus intéressants» (Escoffier, Pagès, 1990), mais aussi 2) un regroupement de ceux-ci dans une synopsis qui permet de les intégrer dans un discours plus proche des préoccupations théoriques présentées. Le nombre d'AFC pratiquées nous a conduit, au sein même des annexes, à pratiquer une présentation répétitive, sur la base d'un court texte rendant compte des groupements polaires, et d'une phrase synthétique s'approchant le plus possible d'une dénomination du facteur⁷⁸.

5.2.1 L'avantage du double corpus

L'analyse des résultats se trouve d'autre part avantageusement enrichie grâce à l'exploitation du second corpus dans une **procédure de contrôle** des résultats acquis sur le premier, bien que cette phase de contrôle alourdisse considérablement la phase de traitement des données. On pratique une analyse factorielle des correspondances sur le corpus 89 d'abord -corpus N°1-, sur le corpus 92 ensuite -corpus N°2-, sur les corpus joints en dernier lieu -corpus N°1 et N°2-. Cette procédure concerne et le traitement des données co-textuelles⁷⁹, et celui des données contextuelles⁸⁰.

Les résultats issus des trois analyses pratiquées sont ainsi comparés pour évaluer la stabilité des contextes-types déterminés par les tendances polaires de chaque facteur, où l'on s'attache à relever 1) **les variables stables**, qui contribuent sur les trois analyses ou qui sont correctement placées -variables polaires- sur les graphiques 2) **les variables neutres**, qui contribuent sur une ou deux analyses, mais s'écartent du pôle sur au moins l'une des deux autres analyses, et 3) **les variables instables**, qui changent de pôle sur l'une au moins des analyses.

Les tableaux suivants rendent compte, grâce à l'exemple pris sur la classe des 9 ans de la démarche⁸¹, illustrée au plan linguistique. Les variables correspondant au co-texte gauche sont notées en majuscules, les variables apparaissant à droite de la marque sont notées en minuscules. Elles sont ordonnées en fonction de leur contribution à l'axe.

⁷⁶ On peut comparer l'analyse factorielle « aux stratégies fatales » de Baudrillard, où l'analyste doit s'éclipser en tant que sujet lorsque la statistique fonctionne comme « objet » plus « malin » que le sujet: "... la seule différence entre une théorie banale et une théorie fatale, c'est que dans l'une le sujet se croit toujours plus malin que l'objet, alors que dans l'autre l'objet est toujours supposé plus malin, plus cynique, plus génial que le sujet, qu'il attend ironiquement au détour. Les métamorphoses, les ruses, les stratégies de l'objet dépassent l'entendement du sujet. L'objet ... est détenteur d'une règle du jeu impénétrable au sujet..." J. Baudrillard, *Les stratégies fatales*, 1983, 201.

⁷⁷ Les choix opérés quant au traitement des résultats, où l'on ne faillit pas à l'adage présenté par Escoffier et Pagès (1990) qui dit « qu'interpréter, c'est jouer de façon personnelle », sont présentés en début d'annexes.

⁷⁸ D'après Escoffier et Pagès « donner un nom aux facteurs » est une étape qui est souvent « privilégiée dans la présentation des résultats d'une analyse dont elle est souvent l'élément le plus mémorable. », Id, 243.

⁷⁹ Issues de la grille linguistique.

⁸⁰ Issues de la grille situationnelle.


⁸¹ Les différents tableaux de stabilité acquis sur chaque corpus sont regroupés dans le volume des annexes.


ETUDE LINGUISTIQUE


STABILITÉ NON 9 ANS
12 + 25 = 37 occurrences

Tableau N°1: Corpus N°1
Tableau N°2: Corpus N°2
Tableau N°3: Corpus N°1 et N°2

La mention L1 désigne le facteur linguistique N°1, et P1 désigne le pôle N°1. Trois facteurs sont ici retenus.

	Variables stables	Variables neutres	Changement de pôle
L1P1	Isi the MAC vop mod		VSI
L1P2	VDE CON QUI (ILTE, LTO = LTH)		PTH
L2P1	lth vde ath cet c1 mod		ECH
L2P2	THE		VSI LSI Isi vsi
L3P1	ECH int		HES M.C. VDE cna
L3P2	MON VAT C1 Isi		THE QUI

	Variables stables	Variables neutres	Changement de pôle
L1P1	the Isi LSI	hes	PTH
L1P2	LTH C1 ATH	neg	
L2P1	MON NEG cna		VDE LSI Isi
L2P2	ECH PTH INT		THE
L3P1	ECH mod neg m.c..		
L3P2	ATH C1 VAT	ath vde	HES lth

	Variables stables	Variables neutres	Changement de pôle
L1P1	Isi the LSI M.C. MAC vop		VSI
L1P2	LTH VDE QUI C1 VAT vde ath		
L2P1	MAC suj c1	vop	VSI
L2P2	THE PTH HES int		LSI
L3P1	ECH the mod m.c.	INT c1	
L3P2	CON VAT ATH GMO Isi		QUI VDE vsi

Conclusion

A1	the Isi MAC LSI vop	LTH QUI VDE C1
A2	c1	THE
A3	ECH mod m.c.	VAT ATH

Le contrôle de stabilité met ici en évidence des variables phares, portée dans le tableau de conclusion 1) en gras lorsqu'elles sont stables sur les trois analyses, 2) en caractère normal lorsque la stabilité est relevée sur 2 analyses uniquement. L'interprétation terminale qui n'est pratiquée que sur les résultats acquis sur les corpus joints s'appuie prioritairement sur ces variables phares.

5.2.2 La phase d'interprétation des facteurs:

Comme en témoignent l'éventail de nos catégories fonctionnelles -grilles-, différents champs théoriques se télescopent parfois et les textes d'interprétation finale des A.F.C. tentent une synthèse grâce à l'utilisation d'un vocabulaire qui soit au plus près de nos vues interprétatives. L'hétérogénéité des formulations retenues s'explique alors par 1) leur ancrage sur des champs théoriques différents, mais aussi par 2) le souci de conserver certaines nuances fonctionnelles émergeant d'effets de sens suffisamment particuliers et/intéressants pour ne pas être négligés. Il nous semble dommage, en effet de ne pas conserver les avantages d'un recueil diversifié, en dépit de formulations parfois « malheureuses » ou un peu « imprécises ». Nous rappelons donc dans le tableau ci-après la correspondance induite entre les champs d'étude convoqués - assortis de nos auteurs clefs dans le domaine- et les différentes formulations, permettant d'exposer les choix qui résultent de nos interprétations⁸².

Champ d'étude	formulation
Pilotage de la conversation (Cosnier)	<ul style="list-style-type: none"> • Relance • Frein • Accélération • Suivi • Lubrification • Complétude • Blocage • A-synchronie
Construction du TCE (Clark)	<ul style="list-style-type: none"> • Enregistrement • Reconnaissance • Ratification • Divergence • Rupture • Absence
Espaces mentaux (Fauconnier)	<ul style="list-style-type: none"> • Décalage • Frontière • Ouverture • Décrochement • Déclenchement
Modalités sur les espaces (Martin)	<ul style="list-style-type: none"> • Doute • Incertitude • Evaluation • Décrochement
Planification dans la résolution (Hoc, Caron-Pargue)	<ul style="list-style-type: none"> • Espace problème • Espaces névralgiques • Etapes décisionnelles • Dégagement de contraintes • Ponctuation d'étape • Résolution
Stratégies discursives (Vion)	<ul style="list-style-type: none"> • Subordination • Spécification • Réinitialisation du discours • Bifurcation • Orientation • Cohésion

⁸² Ces différentes formulations sont illustrées de nombreux exemples dans les annexes.

	<ul style="list-style-type: none"> • Liaison • Continuité thématique • Ratification • Fixation de plan • Reconduction • Progression • Propulsion
Circulation des images (Charaudeau)	<ul style="list-style-type: none"> • Présence • Ressaisissement • Reconnaissance • Légitimation • Insistance • Censure • Complaisance • Rassurement

5.2.3 Vers le schéma procédural

On note bien évidemment que les différentes dimensions, isolées par l'analyse factorielle et classées ici pour les besoins de la présentation, sont interreliées, et qu'on doit les traiter comme des **composantes opératoires** entrant dans le jeu procédural du marqueur. Pour prendre un exemple, la stratégie discursive de « **bifurcation** », suppose l'actualisation d'une **frontière** au niveau des espaces mentaux liée à l'**ouverture** d'un nouvel espace, **décroché** ou non, **modal** ou non. Conjointement, l'enchaînement de bifurcation laisse des traces au niveau de la **synchronisation des actions**, sous forme de **blocage**, d'**accélération**, voire de **lubrification**. Enfin la retombée au niveau de la circulation des images intéresse la **légitimation** ou la **censure** des dits antérieurs, où peut s'établir l'opération de **ratification** locale, subordonnant ou non le discours introduit par la marque aux dits antérieurs. C'est à ce niveau que l'on peut juger de l'existence, de la persistance, de continuités vs discontinuités concernant la **circulation d'un discours dominant** (Flahault, 1978, Kerbrat-Orecchioni, 1987, 1988, Garcia, 1982, 1983).

Etudier le schéma procédural d'un marqueur implique l'intégration de toutes ces composantes apparemment hétérogènes dans un chaînage opérationnel qui puisse en rendre compte, et surtout expliquer la **logique d'interdépendance qui unit ces dimensions dans les enchaînements opératoires** dans lesquels le marqueur est discursivement impliqué, et qui produit tous les effets de sens aperçus en surface.

6. CONCLUSION

Nous avons mis en place un modèle d'analyse du discours qui permet de caractériser fonctionnellement -utilisation des deux grilles linguistique et situationnelle- des contextes types qui reflètent les conditions d'emploi des marqueurs médiateurs au sein de notre tâche. L'interprétation de ces contextes émergeant des analyses factorielles, porte, au regard des repères opératoires construits en matière de traduction cognitive des descripteurs, sur la détermination des schémas de sens des marqueurs. Nous abordons donc en suivant la présentation de nos choix d'étude de marqueurs et de nos résultats.

1. NOTRE PROJET	131
2. MODELES D'APPUI POUR L'ANALYSE PSYCHOLINGUISTIQUE	132
2.1 La perspective culiolienne	132
2.1.1 Culioli: un modèle opératoire	133
2.1.2 De l'empirique au formel: une simulation	133
2.1.3 La construction du « sujet de l'énonciation »	134
2.1.4 Les instruments descriptifs métathéoriques du linguiste	134
2.1.5 Un modèle opérationnel	136
2.2 Le modèle d'analyse de protocoles verbaux de Caron-Pargue	137
2.2.1 De la simulation à l'élaboration d'une typologie fonctionnelle	137
2.2.2 Découpage des énoncés	139
2.2.3 Ventilation complète	140
2.2.4 Les aspects extra-linguistiques: le « situationnel »	140
3. NOTRE METHODOLOGIE: TRAITEMENT DES OBSERVABLES	141
3.1 La mise en place d'une typologie linguistique	141
3.1.1 La typologie linguistique primitive	141
3.1.2 La construction d'une grille	142
3.1.3 Présentation de la grille finale	148
3.2 La typologie contextuelle	149
3.2.1 L'espace référentiel	150
3.2.2 L'espace de l'acte de production	151
3.2.3 L'interaction sociale	151
3.2.4 Trois espaces... ou de la médiation	152
3.2.5 Des rôles communicationnels aux rôles langagiers	153
3.2.6 Présentation de la grille contextuelle	153
4. DES VARIABLES AUX PROCESSUS SOUS-JACENTS	154
4.1 Les descripteurs linguistiques	155
4.2 Les descripteurs de l'espace de production	156

5. TRAITEMENT STATISTIQUE DES DONNÉES	157
5.1 Pré-traitement des données	157
5.1.1 découpage des sites d'emploi	157
5.1.2 Décodage des sites d'emploi	158
5.2 De l'analyse catégorielle: pratique de l'analyse factorielle	158
5.2.1 L'avantage du double corpus	160
5.2.2 La phase d'interprétation des facteurs:	162
5.2.3 Vers le schéma procédural	163
6. CONCLUSION	163

« Car -tous les dictionnaires le prouvent - il n'y a jamais de sens propre, objectif, d'un terme: mais des sens selon le contexte, l'auteur, l'époque...¹ Autrement dit, le mot n'est réel que parce que vécu dans un contexte expressif, engagé dans un rôle métaphorique, le sémiologique n'a de valeur que par référence au stylistique d'abord, et finalement au sémantisme, non l'inverse. »

G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, 1969, Dunod, Paris, rééd. 1984, 484.

ÉTUDE EXPÉRIMENTALE DE « BON »

Résultats quantitatifs et étude des sites d'emploi

Ce chapitre introduit à l'étude particulière du marqueur « bon ». Il expose en premier lieu la problématique et les hypothèses afférentes à la détermination d'une classe de marqueur susceptible d'illustrer notre concept de médiateur, et face à laquelle « bon » joue le rôle d'un marqueur phare. Les résultats spécifiques sur « bon » sont ensuite graduellement présentés, des plus généraux, à l'extraction des conditions d'emploi du marqueur à chaque tranche d'âge considérée.

Introduction

La définition de la classe des médiateurs, dans laquelle « bon » joue pour nous le rôle d'illustrateur, ne va pas de soi. Déjà théoriquement confrontée aux travaux multipliant les références hétérogènes au concept de marqueurs d'intersubjectivité², cette classe émerge des catégories utilisées dans notre analyse du matériel verbal. Nous nous employons donc, en premier lieu, à la circonscription de ce que nous nommons dans le cadre local de nos expérimentations « marqueurs-médiateurs », à laquelle se rattachent notre problématique et nos hypothèses expérimentales.

1. PROBLÉMATIQUE ET HYPOTHESES EXPÉRIMENTALES

Nous avons arrêté le postulat du mode instructionnel du discours (Ducrot et al., 1980, Caron, 1984, 1988) et établi la nécessité de dépasser le concept de jonction en forgeant le concept heuristique de médiateur. Ce concept s'illustre pratiquement ici dans le choix préalable d'une classe de marqueurs, puis autour de l'étude particulière du marqueur « bon ».

Aussi nous présentons la classe générique dans laquelle nous intégrons « bon » et sur laquelle porte nos hypothèses.

¹ « Cf. Matoré, « La méthode en lexicologie. Domaine français. Didier, Paris, 1950, p.20, 27, 60, 62. » note de l'auteur.

² Voir notre troisième chapitre.

1.1 Choix des marqueurs médiateurs

C'est sur la base de la modélisation de production discursive proposée par Caron et Caron-Pargue (1990), et déjà présentée³, que nous avons isolé une classe de marques lexicales, qui ont un rapport avec l'opération de *prise en charge* (Culioli, Grize, 1976, 1983, Caron, 1989), et plus particulièrement à l'intérieur de cette polyopération, les marqueurs qui permettent de détecter quel *type d'engagement* l'énonciateur entretient vis à vis de l'acte associé (Caron, 1989⁴). La notion d'engagement est ici à rapprocher des notions théoriques de *but expressif*, *conditions de sincérité*, et *degré de puissance* qui déterminent au sein de la fonction de la force illocutoire *l'état mental* du locuteur (Vanderveken, 1988, 1992⁵). La classe, déterminée sur notre corpus 89, se compose essentiellement de mots outils, outil vides, ou « incolores » (Cadiot, 1990⁶) « mots « vides de représentations » (« un », « peut-être », « le », « oui », « non », « je », « tu ») qui n'en sont pas moins pleins de sens » (Danon-Boileau, 1987). Il est à noter que les caractéristiques interactionnelles de notre tâche aménagent aux lieux particuliers de transition⁷, espace du changement de tour (Sacks, et al., 1978), ou à l'endroit précis de la réponse/réplique (Goffman, 1981, 1987), un croisement quasi-obligé des engagements respectifs des énonciateurs/locuteurs. Ceci a pour conséquence de déterminer, dans notre classe de marqueurs conversationnels un fort pourcentage de back-channels (Laforest, 1992). La présentation suivante en témoigne, en dégageant le panel de termes établi sur la base de notre premier corpus (1989):

Gamme de marqueurs retenus sur le corpus 89

Marqueurs	Fréquence totale
oui	253
ouais	71
euh	201
Ca y est, ayé	186
hum, mm	111
non	98
bon	63
d'accord	42
hein	41
ben, eh ben,	38
interjections: ah, oh, eh, hop!	22
voilà	17

³ Quatre thèmes rendent compte de l'organisation fonctionnelle du discours: 1) la référénciation, 2) l'ordonnancement, 3) la modalisation ou prise en charge, et 4) l'agencement. Voir notre deuxième chapitre.

⁴ Nous rappelons que la prise en charge se subdivise en 1) le type d'acte effectué: assertion, question..., 2) le type d'engagement de l'énonciateur vis à vis de cet acte, et 3) la source d'énonciation. J. Caron, *Précis...*, op., cit., 1989, 178.

⁵ Nous restreignons ici notre champ d'étude, car il semble effectivement que si l'on tient compte dans l'opération de prise en charge (cf. Caron, 1989, ci-dessus) du type d'acte effectué, on se trouve dans l'obligation de traiter à la fois de tous les buts illocutoires admis par la logique de Vanderveken (1988, 1992).

⁶ Cadiot reprend au niveau de l'étude de « pour » cette dénomination à la tradition grammaticale exploitée pour distinguer trois types de préposition (Grevisse, Togeby, Spang-Hanssen, notamment): 1) les « vides (de sens) ou « abstraites » ou « incolores », 2) « les pleines de sens » ou « concrètes », 3) les mixtes. Voir P. Cadiot, *De la grammaire à la cognition. La préposition pour*, CNRS Ed., Paris, 1991, 14.

⁷ « A la suite de Sacks et al., on dira que le changement de tour doit normalement s'effectuer à un « point de transition possible ». » Kerbrat-Orecchioni parle à ce titre de *place transitionnelle* signalé par « des signaux de fin de tour », verbaux, phonétique, prosodique ou mimo-gestuels. Voir C. Kerbrat-Orecchioni, *Les interactions...*, op., cit., 1990, 165-166. Mais la transition renvoie aussi à ce que Maingueneau décrit comme repérage « dans l'enchaînement des énoncés [des] points névralgiques qui donnent accès aux forces, qui à la fois permettent au texte de se replier sur sa cohésion imaginaire et lui interdisent de jamais colmater toutes ses failles ». D. Maingueneau, *L'Analyse...*, op., cit., 1991, 27.

Nous justifierons en suivant nos choix à ce niveau.

On évite le plus possible des regroupements pour travailler sur des classes pures⁸, entendu au niveau lexical, en fonction des taux de fréquence totale ou relative aux marqueurs assimilables. Ainsi *bon* et *ben* sont distingués, en raison et de leur proximité en fréquence relative (63, 38), et ce, malgré des regroupements antérieurs proposés par Caron-Pargue (et al, 1988⁹). L'apparition précoce et antérieure du *ben* sur le *bon* constatée dans les conversations scolaires que nous pratiquons induit une possible filiation génétique de l'un à l'autre, imposant elle aussi une distinction. *Oui* et *ouais* sont traités séparément, au regard de la prépondérance, jugée significative, de la fréquence relative du *oui* par rapport à *ouais* (253 > 71). Des marques telles *comment*, *quoi*, n'ont pas fait l'objet d'un regroupement en classe résiduelle, en raison de leur faible fréquence¹⁰. Le marqueur *voilà* est retenu, en dépit de sa faible fréquence, parce qu'il est souvent considéré par les auteurs (Auchlin, 1981, Roulet et al 1985, Le Cunf, 1983, Adam, Revaz, 1989 par exemple) et parce qu'il a fait l'objet d'une étude particulière au niveau développemental (Nicolas-Jeantoux, 1985).

Les hypothèses de recherche se fondent sur cet éventail de termes auxquels on associe théoriquement une fonction de médiation discursive.

1.2 Notre problématique

On partira sur la base d'un questionnement comme suit: « A quelles conditions des marqueurs sont-ils de bons indicateurs pour l'étude des processus d'ajustements subjectifs? ».

Comme le note, dans une perspective culiolienne, Danon-Boileau (1987), collant ainsi avec la notion de schéma de sens procédural chez Caron (1988), « il ne s'agit pas de construire des équations entre l'emploi de tel mot-outil et tel fonctionnement psychique [...] il s'agit de prendre ces mots-là pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire *la trace d'opérations*, puis de relier ces traces à d'autres, et d'essayer de se former une idée de *l'agencement de ces opérations* diverses comme de leur rapport avec certains *processus* psychiques¹¹ ».

1.2.1 Nos hypothèses générales

Transposé aux processus d'ajustement intersubjectif qui nous intéressent, deux hypothèses liées émergent selon l'optique double 1) de contrôler le bien fondé de notre

⁸ On trouve confirmation de cette optique dans une récente étude de Smith et Clark qui en étudiant les modalités de réponses distinguent bien le fonctionnement de « uh » et de « um », quant au temps de pauses avant après, et à leur fonction face au signal des problèmes. La tendance à minimaliser les différences entre ces petits mots et/ou interjections est ici bien retournée. V.L. Smith, H.H. Clark, « On the Course of answering questions », *Journal of memory and language*, 1993, 32, 25-38.

⁹ « *Bon* et *ben* constituent des marques de prise en charge ayant une fonction cognitive de démarrage ou de reprise; ces marques ponctuent l'organisation des épisodes, de même que les connecteurs et les thèmes », J. Caron-Pargue, E. Benoist, C. Lemetteil, « Indices psycholinguistiques des organisations attentionnelles et automatiques en résolution de problème », *Communication au Colloque SFP « Automatismes et Contrôle »*, Dijon, 29-30 Janvier, 1988, tiré à part, Université de Rouen.

¹⁰ Bien que le marqueur « comment? » puisse faire l'objet d'un regroupement avec le « hein » sur la base de leur affiliation respective à la classe des R.A.D. (Settekorn, 1977), nous préférons, en regard de la prépondérance du « hein » opter pour une classe pure.

¹¹ C'est nous qui soulignons.

gamme, et 2) de dégager pour les marqueurs un schéma de sens (Caron, 1984) individuel élaboré sur la base d'une panoplie de « foncteurs¹² ». Elles s'intitulent comme suit:

Hypothèse 1: « *Les marqueurs médiateurs* » forment un *système fonctionnel homogène*. La classe de « marqueurs conversationnels » issue de notre corpus 89 en présente un échantillon. Elle doit rendre compte de cette homogénéité fonctionnelle.

Hypothèse 2: (connexe): dégager le schéma de sens particulier pour chaque marqueur polyfonctionnel de la classe des « conversationnels » débouche sur la mise en évidence d'un *invariant fonctionnel* au niveau de chaque marque s'intégrant au système fonctionnel général de la classe. A noter que cet invariant fonctionnel n'est pas forcément en rapport avec la dimension fonctionnelle dominante de chaque marqueur.

Nous traiterons récursivement l'hypothèse N°1, à partir de l'étude particulière du marqueur « bon » centrée sur l'hypothèse N°2¹³.

Passons à l'aspect développemental.

1.2.2 Notre hypothèse développementale

Tous les auteurs s'accordent actuellement sur l'assujettissement de l'usage des marqueurs aux caractéristiques de la situation de production. Dans la perspective développementale qui est la nôtre, on cherche à *circonscrire l'effet de l'âge sur les conditions d'emploi des marqueurs*, qui sont soumises à une évolution plus ou moins accidentée au titre de leur intégration dans la construction du répertoire des conduites langagières (Espéret, 1990). Les travaux de Fayol sur les connecteurs (Fayol, 1988, Chanquoy, Fayol, 1991) servent de pôle de référence ici, où il s'agit pour ces auteurs 1) d'évaluer *l'effet de l'âge* sur l'utilisation préférentielle, à la hausse ou à la baisse, de certaines marques d'une part, 2) d'évaluer *les sites d'ancrages* des marques déterminant alors la particularité de *leur mode d'emploi*, et 3) déterminer le rapport éventuel entre le *type de texte* convoqué et *l'apparition des marques*, soit au niveau quantitatif pur, soit au niveau qualitatif des sites d'ancrage. Intégrée à la perspective fonctionnaliste d'étude du schéma de sens des termes fonctionnels (Caron, 1984, 1987, 1988), *l'âge* intervient comme un *facteur de tri* des différents foncteurs constitutifs du schéma procédural du marqueur.

Ensuite, nous nous rangeons, sous l'égide des thèses constructivistes (Inhelder, Cellérier, 1992¹⁴) à l'hypothèse d'une possibilité de mouvement récurrent d'une phase de développement à l'autre, dépassant le simple point de vue quantitatif d'un effet-production. Rappelons, à ce titre, que Karmiloff-Smith (1989) envisage, à propos du système pronominal la liaison entre différentes phases développementales: alors qu'à 5 ans, la production des pronoms est déjà correcte, vers 9, 10 ans, les capacités métalinguistiques introduisent une accessibilité à la conscience des caractéristiques fonctionnelles des pronoms, qui impliquent une réorganisation de leur mode de production. De la même façon, Fayol instruit, quant au

¹² Dans le texte qui suit on emploiera indifféremment « foncteur », « dimension fonctionnelle » pour désigner les éléments partitifs qui peuvent être mis en évidence et qui entrent en composition dans la définition du schéma général du marqueur.

¹³ Une étude partielle des marqueurs « oui » et « non » encadre de plus nos résultats sur « bon ».

¹⁴ Voir le chapitre suivant pour un approfondissement théorique.

système des connecteurs, que tout se passe comme si entre 6 et 9 ans, les enfants devaient réacquérir les connecteurs et reconstituer leurs conditions d'emploi (Fayol, 1988). Aussi, le tri des foncteurs ne débouche aucunement sur une étude de stades, de phases d'acquisition, mais permet d'aborder des *effets de compositionnalité fonctionnelle*, de niveau d'exploitation du schéma de sens, dépendant d'un âge canonique. En ce sens, notre **perspective** développementale ne doit pas se confondre avec une étude développementale. Il s'agit pour nous de mettre en évidence, au niveau de la production, des points de repère, telle que la présentation de l'éventail local des « performances » de nos sujets. Mais la validation d'un modèle d'acquisition du langage (Espéret, 1988¹⁵) n'entre pas dans notre objectif¹⁶.

Aussi, l'hypothèse développementale qui nous guide est la suivante:

Hypothèse 3 (bis): l'âge influence les caractéristiques et l'économie fonctionnelle des différents foncteurs du schéma de sens des marqueurs. Les âges canoniques fixés, 5 ans, 7 ans et 9 ans, encadrant notamment le passage à l'écrit, et couvrant une période allant d'une utilisation quasi-complète du système de la langue en production (5-6 ans), à des capacités métalinguistiques (9-10 ans), permettent d'exploiter ces distinctions.

Nous abordons en suivant l'étude particulière de « bon ».

2. LES RÉSULTATS GÉNÉRAUX

Nous retenons les données quantitatives permettant de décrire le comportement discursif de « bon » au sein de nos tranches d'âge. Ces premiers prélèvements sont à la base de notre choix d'étude focalisée sur « bon ».

2.1 La représentation de « bon » dans le corpus

« Bon » est loin d'être un des marqueurs conversationnels les mieux représentés dans notre corpus: 63 occurrences dans le corpus 1, 75 dans le corpus 2. Il est bien évidemment supplanté par des régulations comme "oui" qui sont majoritaires et régulières ainsi que "euh", "ayé", "hum" et même "non". A ce titre, s'il est intéressant d'observer sa répartition comparée dans le corpus (voir la courbe ci-dessous), notre intérêt s'est prioritairement porté sur l'évolution génétique de sa productivité.

¹⁵ Espéret distingue trois plans différents dans l'analyse de l'acquisition du langage: 1) le plan des performances spécifiques à chaque niveau de développement, permettant d'identifier ce qui change, ce qui perdure d'une étape à l'autre, 2) la définition du modèle langagier qui sous-tend les fonctionnements observés, permettant de dépasser l'optique de la description et 3) les mécanismes de passage d'une étape à l'autre, portant sur les facteurs d'acquisition. Voir E. Espéret, « L'acquisition différentielle du langage », dans M. Reuchlin, J. Lautrey, C. Marendaz, T. Ohlman, Les fonctionnements cognitifs différentiels: réalités et perspectives, P.U.F, Paris, 1988.

¹⁶ On peut même dire que notre point d'appui développemental n'est qu'un prétexte à mieux comprendre ce qui se passe en production chez l'adulte, à l'instar d'une étude proposée par Gillieron, qui dit: « Je me propose de parler ici du NON de l'enfant dans la perspective de l'épistémologie génétique pour mieux comprendre celui de l'adulte », C. Gillieron, « Les avatars du non », Travaux du centre de Recherches Sémiologiques, 56, 1988, 55-86.

2.1.1 Résultats quantitatifs

Nous donnons tout d'abord le tableau des résultats portant sur la production de « bon » dans nos deux corpus, en nombre réel d'occurrences produites.

Corpus/âges	Corpus 1	Corpus 2	Total
5 ans	1	0	1
7 ans	18	4	22
9 ans	12	13	25
Adultes	25	58	83

La productivité de « bon » croît avec l'âge passant d'une quasi-absence à 5 ans, à une production régulière à l'âge adulte, ce qui en fait un marqueur de choix pour une étude développementale. Nous disposons ici d'un terrain favorable à la lecture de la composition fonctionnelle du schéma de sens de « bon » (notre hypothèse N°3).

Nous procédons à présent à un commentaire par classe d'âge respective.

2.1.1.1 5 ans

L'analyse des verbalisations à 5 ans instruit d'une particularité liée aux caractéristiques de notre tâche (Beaudichon, 1978), mais que l'on ne saurait trop vite y ramener exclusivement. Alors que la régulation verbale s'effectue régulièrement à l'aide des marqueurs *oui* et *non* un seul *bon* est prononcé par un enfant de 5 ans, en proie à des difficultés communicatives dues au quasi-mutisme de sa partenaire de 7 ans:

(P, 7): - carré?; (D, 5): - non... c'est euh ... un losange et puis il a les mains devant lui et il a des manches qui pendent dessous les bras puis la... la troisième c'est un bonhomme y court avec les bras devant lui et sa tête c'est un carré...(pause très longue, intervention de l'expérimentatrice pour le placement des cartes de la partenaire; (D, 5): - la... la quatrième un bonhomme qui marche sur ses ses mains (pause longue) **bon**... sur la cinquième un bonhomme il est <c'est quoi là...? (chuchotements)> attends, c'est un grand bonhomme à l'envers puis il a des jambes pliées, il a une tête carrée puis il a deux grandes oreilles et puis après c'est çui d'la dernière la quatrième... c'est un bonhomme il a un bol devant lui et c'est et puis il le regarde

Toutefois la production de *bon* est acquise bien avant 5 ans, et *ben* en attaque de réplique (Lentin et al., 1976) est une marque très courante des verbalisations spontanées des enfants dès 2 ans¹⁷. On peut donc poser l'hypothèse d'un usage précurseur du *ben* sur le *bon*, qui s'aligne 1) sur l'optique d'une fonctionnalité commune de ces deux marques (voir notre revue de question), et 2) celle d'une **particularisation de *bon*** qui en expliquerait l'émergence plus tardive, à associer à **l'émergence de la méta-cognition** (Gombert, 1990). Cette hypothèse paraît conforme à la persistance de l'emploi de *ben* comme organisateur textuel dans les verbalisations plus tardives jusqu'à 14 ans (voir Rosat, 1991), et même chez l'adulte (cf. Luzzati, 1982, De Forget, 1987).

¹⁷ Notre pratique des classes de maternelle, petite, moyenne et grande section est à l'origine de ce constat.

2.1.1.2 7 ans

A 7 ans, la productivité de « bon » est à rapporter à un **type d'interaction particulière**¹⁸, pour 16 occurrences sur les 18 produites au total sur le corpus N°1. Cette tendance est confirmée par la baisse de la productivité de « bon » à 4 occurrences seulement sur le corpus N°2. On peut émettre deux hypothèses fonctionnelles à ce niveau. Soit 1) la production de « bon » est liée au style langagier du sujet producteur, soit 2) la production de « bon » correspond à la nécessité de négocier dans le discours. Nous optons pour la seconde, en raison tout d'abord 1) de l'absence d'utilisation de « bon » durant tout le premier essai dans cette dyade, 2) de l'augmentation de sa productivité aux essais (2 et 5) qui représentent des **phases de résolution ardues**¹⁹.

Essais	N°1	N°2	N°3	N°4	N°5	N°6
Dyade(7,5)	0	7	2	3	4	0

En dehors de ce site porté à la négociation, la productivité de « bon » à 7 ans reste faible et donc locale (rappel: 4 occurrences sur chaque corpus).

2.1.1.3 9 ans

A 9 ans, la productivité de « bon » sur le premier corpus est encore due à une **négociation particulière** car les 12 occurrences proviennent d'un même sujet²⁰, et sont relevées dans le premier essai. On écarte alors encore l'hypothèse d'un style langagier particulier, en faveur de laquelle les 5 autres essais seraient eux aussi marqués par « bon ». L'hypothèse auparavant émise d'un emploi de « bon » conséquent à la gestion de difficulté de résolution locale est reconduite à ce niveau développemental.

Pour le second corpus, les 13 occurrences répertoriées se répartissent régulièrement dans toutes nos conditions comme suit:

	Conflit (7,9)	Parrainage (9,9)	Conflit (9,11)	Tutelle (9,Adltes)
Nbres de « bon »	2	5	1	5

« Bon » apparaît ici comme une marque régulière, l'écart augmenté dans la situation de parrainage étant due au simple redoublement de l'âge dans cette condition.

2.1.1.4 Adultes

« Bon » marque prioritairement le discours des adultes (83 occurrences sur 138 au total²¹). Cette productivité fait de « bon » un marquage de dominance statutaire (Garcia, 1982, 1983), qui se lit à rebours sur les autres conditions. « Bon » est généralement prononcé par le sujet dominant en âge, et cet effet de dominance se traduit en cas de parrainage par une supériorité du point de vue. L'utilisation du marqueur « bon » est assez bien répartie entre les sujets:

¹⁸ Celle-ci sera exploitée dans le chapitre 9.

¹⁹ Cette interprétation se fonde 1) sur une augmentation de la productivité verbale en générale, mais aussi 2) des écarts de vues entre les deux sujets qui donnent lieu à ces phases de négociation d'objets.

²⁰ Cette séquence sera exploitée dans notre chapitre 9.

2.2 Conclusion

« Bon » est un marqueur qui retient notre intérêt en raison 1) de son apparition tardive aux alentours de 7 ans, 2) de l'hypothèse d'une corrélation positive avec des séquences de négociation. La courbe de productivité croissante depuis 7 ans à l'âge adulte en fait un marqueur de choix pour l'étude développementale de la mise en place de son schéma de sens.

Nous passons donc à l'étude de ses conditions d'emploi dans nos conversations.

3. LES CONDITIONS D'EMPLOI DE « BON »

L'étude des conditions de production de « bon » s'étale sur trois niveaux emboîtés de caractérisation de ses sites d'ancrages. Nous évoquerons 1) ses co-textes proches, au niveau linguistique, 2) ses contextes idéels, en dégagant au moyen de l'épreuve de stabilité les variables qui persistent sur toutes nos analyses factorielles, et 3) ses contextes spécifiques, attachés non seulement à notre type de tâche, mais encore aux âges déterminés par notre plan expérimental: 5 ans, 7 ans, 9 ans et adultes. Cette troisième partie donnera lieu à la construction du schéma procédural d'emploi de « bon », que nous abordons au chapitre suivant.

Nous rappelons que l'objectif pour chacun des niveaux reste une caractérisation, non pas purement descriptive, mais fonctionnelle du marqueur. Toutefois, les deux premiers niveaux que nous abordons en suivant ne représentent qu'un arpentage déterminant les premiers repères.

3.1 Les co-textes proches de « bon »

« Bon » n'entretient pas de liaison co-textuelle stable et même si l'on peut noter la récurrence relative de locutions comme "bon alors" (13 occurrences sur 63 dans le premier corpus), on ne peut admettre aucune régularité à ce niveau, ce qui laisse supposer une relative autonomie fonctionnelle du marqueur²².

Une étude des co-textes proches permet d'avancer dans la caractérisation fonctionnelle du rôle comparé de « bon » et des autres médiateurs dans notre corpus. Nous présentons donc, à ce niveau, les résultats d'une analyse²³ conduite en comparant les sites d'ancrages pour chacun des marqueurs de la gamme retenue (voir plus haut).

²¹ L'écart de 25 à 58 occurrences entre les deux corpus s'explique par le nombre de sujets dans nos conditions.

²² On se positionne ici en différence avec les travaux d'Auchlin, qui étudient le rôle du marqueur de structuration de la conversation « bon » dans des locutions comme « bon alors », « bon pis », ou « alors bon », en marquant des oppositions relatives au niveau d'indexation textuelle, et au sein d'une typologie ascendante ou descendante des décrochements. A. Auchlin, « réflexion sur les marqueurs de structuration de la conversation », *E.L.A.*, 44, 88-103.

²³ Cette analyse n'est effectuée que sur le corpus N°1.

Une analyse factorielle des correspondances²⁴, AFC²⁵, présente en observations les 12 classes de marqueurs conversationnels de la gamme 89 établie plus haut, et en variables les catégories présentées dans la grille de formalisation linguistique²⁶. Le co-texte linguistique est restreint pour cette étude à un item avant et un item après le marqueur étudié, ce qui permet d'opposer les marqueurs²⁷ sur un graphe fonctionnel relativement simplifié, et offre d'ailleurs de bons résultats. Les 5 premiers axes dégagés rendent compte respectivement de 40,6%, 17,7%, 12%, 7,3% et 6,1% de l'inertie totale.

3.1.1 Résultats de l'analyse factorielle

Cette analyse fait apparaître le marqueur « bon » en quasi constante opposition, ou liaison avec d'autres marqueurs, avec lesquels il entretient soit des écarts soit des similitudes fonctionnel(le)s²⁸. Nous présentons ci-après l'état de liaison de « bon » avec les autres marqueurs retenus par l'analyse factorielle:

	Pôle 1		Pôle 2	
Axe 1 (40,6%)	Oui (23,8), ayé (9,7)		euh (46,2), ben (8,5), bon (5,4)	
Co-textes gauche/droit	INT, MOD	int	CON, Ø, THE, HES	lth, ath
Axe 2 (17,7%)	ayé (32,9), euh (15,5)		bon (29,3) , non (7,5)	
Co-textes gauche/droit	VDE, LTH	the, Ø	VEV, INT	imp, int, vac
Axe 3 (12%)	oui (15,5), euh (11,8), non (8,2)		bon (31,2) , ayé (19,1), d'accord (8,8)	
Co-textes gauche/droit	INT, CON, LTH	stu, int, lth		Ø, imp, sje
Axe 4 (7,3%)	hein (66,9), ayé (5,5)		d'accord (18,7), hum (5,5)	
Axe 5 (6,3%)	voilà (61,3), non (12,9)		bon (6,8) , ouais (6)	
Co-textes gauche/droit	CON, THE	hes, int	VEV	stu

N.B.: Les contributions des observations sont marquées entre parenthèse; le seuil d'acceptabilité théoriquement fixé à $100:12 = 8,33$ est abaissé en fonction de la qualité de représentation des observations sur les graphiques. Les variables qui contribuent sont simplement listées²⁹.

3.1.2 L'interprétation

Le marqueur « bon » apparaît majoritairement *-la tendance est relevée pour 40% de la variance totale-*, en opposition à des sites interrogatifs (INT, int) marqué en surface par des traces d'accord comme « oui » et « ayé ». Il est alors associé à des co-textes, qui le lient à la **fonction d'hésitation** -« euh »-, marqué par un arrêt du thème (THE) et sa reprise (lth, ath), où un démarrage d'action (Ø³⁰).

Exemples:

²⁴ L'objectif principal de cette analyse est d'exploiter les liaisons et oppositions entre marqueurs comme piste de travail.

²⁵ Le programme de traitement utilisé est STAT-ITCF (Février 1987).

²⁶ Voir la présentation dans le volume des annexes.

²⁷ Chaque ligne du tableau -classes de marqueurs- est établie en rentrant le total pour chaque variable de toutes les occurrences des marqueurs constituant la classe. Les contextes-types correspondent donc ici aux caractéristiques saillantes référées à l'homogénéisation de la classe supportée par l'additivité.

²⁸ Dans cette étape nous privilégions volontairement la liaison polaire et non la caractérisation complète de l'axe.

²⁹ Les contributions ne sont pas retranscrites à ce niveau, car les variables sont retraduites en fonction des dernières appellations retenues, ce qui correspond parfois à un regroupement de différentes catégories utilisées pour cette A.F.C.

³⁰ Cette variable ne figure pas dans notre grille générale qui permet d'étudier les co-textes sur deux énoncés avant et après. Pour la pratique de cette analyse, qui ne prend en compte que les co-textes proches; Ø signifie « vide », soit sans marqueurs avant et/ou après « bon ».

1. « bon bon celui-là »
2. « celle-ci... bon... la première carte.... »

Dans ces deux exemples « bon » marque un espace d'hésitation borné à droite par l'ancrage thématique.

« Bon » est, en second lieu, associé à la sphère des **opérations de gestion de but** ou du « comment on y arrive » -voire notre grille linguistique-, où il fait directement suite à une **évaluation** (VEV) pour déboucher sur un **impératif d'action** (imp, vac). Sa liaison fonctionnelle avec « non » est alors à relever comme affine au blocage local.

Exemples:

1. « tu as trouvé bon Ø »
2. « d'accord bon écoute »
3. « oui bon continue »

En 1, « bon » enchaîne sur l'évaluation de la situation. En 2 et 3, « bon » débouche sur un impératif d'action.

En troisième lieu, « bon » est associé à l'**implication subjective** centrée sur la personne du « je », (sje), et semble t-il dégagé, en co-texte restreint de ses liaisons avec la sphère de la description réservée aux médiateurs auxquels il s'oppose (« oui », « euh », et « non »).

Exemples:

1. « bon j'en vois qu'un qui... »
2. « bon je t'écoute »
3. « bon (d'accord) je l'ai trouvé »

« Bon » sert ici à l'introduction du point de vue. Il fonctionne comme une relance locale de cette introduction.

Enfin, on retrouve, conjugués sur l'axe N°5, les co-texte gauche d'**évaluation** (VEV) au co-texte droit d'**introduction de point de vue**, mais centré cette fois sur le « tu » (stu).

Exemple:

1. « non bon tu le vois plus »
2. « elle doit bien être quelque part bon est-ce que tu vois des »

« Bon » ouvre sur la **sphère de l'espace intersubjectif** -voire notre grille- l'introduction d'une demande d'implication au nom du « tu », précédée, en 2, d'une évaluation de la situation.

3.1.3 Conclusion

On ne saurait donner trop d'importance à une seule analyse, dont l'objectif reste largement exploratoire. Cependant, les résultats acquis sur la base d'un co-texte réduit mettent en avant l'affinité de « bon » avec le marquage **d'un temps d'hésitation discursive**, et plus secondairement sa liaison de surface avec la **sphère d'évaluation**, et/ou de **reprise de but**, éventuellement associé à l'**implication subjective**.

Le co-texte restreint type de « bon » est à ce niveau le suivant:

[HES, VEV] + <u>bon</u> + [sje, stu, vac, imp]
--

où chaque variable est à gauche comme à droite donnée comme exclusive.

3.2 Les marques stables dans les contextes de « bon »

Les résultats issus de l'épreuve de stabilité permettent d'opérationnaliser l'hypothèse N°2 dont l'objectif tient à **caractériser un invariant fonctionnel** pour le marqueur médiateur « bon ». Nous rappelons que les co-textes et contextes-types qui figurent dans les tableaux de synthèses suivants ne donnent pas un aperçu des sites d'ancrages types complets des marqueurs, mais seulement la mention des variables qui restent stables. L'étude ne porte que sur deux classes d'âge, puisque 1) les enfants de 5 ans ne produisent aucun *bon*, et 2) le corpus des 7 ans n'a pas permis d'étude comparée en raison de la faiblesse d'occurrence dans le corpus 92 (4 seulement). Les trois premiers facteurs sont systématiquement retenus pour chaque âge. Les éléments présentés représentent la phase finale de la stabilisation des contextes -voir les annexes-.

3.2.1 Etude linguistique

3.2.1.1 9 ans

3.2.1.1.1 Résultats quantitatifs

Nous donnons dans le tableau suivant les valeurs propres et contribution à l'inertie totale concernant les 5 axes dégagés par les trois A.F.C. respectives, établies pour le corpus N°1 (12 occurrences), le corpus N°2 (13 occurrences) et le corpus N°1 + N°2 (25 occurrences).

	axe 1	axe 2	axe 3	axe 4	axe 5
corpus 1	0,3606 19,4%	0,3133 16,8%	0,269 14,5%	0,1944 10,5%	0,1861 10%
corpus 2	0,4122 21,2%	0,2859 14,7%	0,2367 12,2%	0,2066 10,7%	0,1741 9%
corpus 1+2	0,3403 15,8%	0,2262 10,5%	0,2175 10,1%	0,1704 7,9%	0,1623 7,5%

Les résultats qualitatifs portent sur les seuls trois premiers axes conservés pour l'analyse finale³¹.

3.2.1.1.2 Résultats qualitatifs

Le tableau suivant donne, axe par axe, les variables qui sont dégagées après comparaison des résultats d'une analyse sur l'autre. Les variables retenues sont celles qui contribuent sur les trois analyses (marquées en gras) où contribuent sur deux analyses uniquement, mais restent correctement placées (position polaires) sur la troisième.

A1	ATH QUI VDE C1 CON adn suj	the VFA M.C. lth
A2	THE C1 vde qui the	SUJ LSI VFA mop suj
A3	VFA CON MOD	LTH NON mop cna con

³¹ La règle des « trois premiers axes » s'est petit à petit imposée dans notre travail, où l'on effectue des analyses similaires sur d'autres marqueurs comme « oui » et « non », car elle facilite les comparaisons d'analyses entre elles. On peut parfois regretter l'absence de traitement de certains facteurs.

Les variables se présentent avec une forte stabilité, à travers la persistance sur les analyses de groupement de variables assez fiables.

« Bon » se situe, en A1, dans des co-textes caractérisés par la **frontière modale** avec **prioritairement un bornage de l'univers de description** (pôle 1: ATH, QUI, VDE, C1, CON) ou (pôle 2: the, lth), et éventuellement déploiement d'un espace d'implication subjective (pôle1: adn, suj) ou (pôle 2: VFA M.C.).

En A2, il se caractérise plutôt comme une marque de **décrochement local**, à l'intérieur **d'un même univers**, qui est plutôt d'implication subjective (pôle2: SUJ, LSI, VFA, mop, suj - variables contribuant-). soit descriptif (pôle 1: THE, C1, vde qui, the).

En A3, « bon » reconduit une affinité que l'on trouve en A1 et A2, pour la **clôture des séquences d'action** (VFA). Cette clôture est liée à des effets de marquage de connexion discursive en surface (pôle 1: CON, pôle 2: con, cna), que l'on interprète comme un piétinement du discours, par opposition aux situations d'implication subjective.

3.2.1.2 Adultes

3.2.1.2.1 Résultats quantitatifs

Nous donnons dans le tableau suivant les valeurs propres et contribution à l'inertie totale concernant les 5 axes dégagés par les trois A.F.C. respectives, établies pour le corpus N°1 (25 occurrences), le corpus N°2 (58 occurrences) et le corpus N°1 + N°2 (83 occurrences).

	axe 1	axe 2	axe 3	axe 4	axe 5
corpus 1	0,3644 14,8%	0,2974 12,1%	0,2937 11,9%	0,2245 9,1%	0,2077 8,4%
corpus 2	0,2947 9,7%	0,2744 9%	0,1984 6,5%	0,1846 6,1%	0,1552 5,1%
corpus 1+2	0,2651 8,7%	0,2324 7,6%	0,2043 6,7%	0,1812 6%	0,1641 5,4%

Les résultats qualitatifs portent sur les seuls trois premiers axes conservés pour l'analyse finale. Le pourcentage des axes retenus sur le corpus joint N°1 + 2 réclame quelques commentaires: nous avons conservé les trois premiers axes malgré leur pourcentage apparemment faible (au dessous de 10%³²). Cependant le nombre d'observations (83) et celui de variables (46) implique une prise en compte plus modulée du rapport entre la taille du tableau et le pourcentage des axes (Escoffier, Pagès, 1990³³).

³² La règle du 10% est souvent appliqué en A.F.C.

³³ « Il ne faut pas oublier de juger ces pourcentages en fonction de la taille du tableau: 10% est une valeur faible si le tableau comporte 10 variables (elle est égale à la moyenne et correspond à la valeur propre 1); c'est une valeur forte dans le cas de 100 variables. », B. Escoffier, J. Pagès, *Analyses factorielles simples et multiples*, Dunod, 1990, 9, 222.

3.2.1.2.2 Résultats qualitatifs

Comme pour la classe des 9 ans, les variables qui figurent dans le tableau en gras sont celles qui contribuent sur les trois analyses. Les autres sont celles qui contribuent sur 2 analyses et restent correctement placées (polaires) sur la troisième A.F.C.

A1	vat lth LTH the c1 vde	vfa stu mod sje imp
A2	MOD VFA IMP SJE ADV NEG VEV int	DAC C1
A3	SJE	NON

La stabilité est très correcte en ce qui concerne les deux pôles de l'axe A1, et le pôle 1 de l'axe A2. En revanche, le recueil de variable isolée, au niveau de l'axe A3, où seulement couplée pour le pôle 2 de l'axe 2 invite à quelques réserves dans l'interprétation. Cette dispersion des variables sur les trois analyses invite à lire, pour les conditions d'emploi de « bon » à l'âge adulte, une relative variété. La perspective développementale qui est la nôtre en recueil d'autant plus de prix, donnant au préalable des repères pour mieux juger de cette dispersion chez les adultes.

Au niveau de A1 on retient que « bon » est chez les adultes une **frontière ouvrante** (ce sont les variables à droites qui contribuent), permettant un **décrochement local**, quelque soit l'univers de discours associé, descriptif (pôle1: vat, lth, the, c1, vde), soit subjectif (pôle 2: vfa, stu, mod, sje, imp).

Au niveau de A2 on retiendra seulement que « bon » **clôt des univers d'implication subjective** (VFA, IMP, SJE) soumis à des modalisations de tous ordres (MOD, ADV, NEG, int) prouvant l'instabilité du point de vue associé. L'affinité à la clôture du point de vue (SJE) est confirmé en A3.

3.2.1.3 Conclusion

Au niveau général et d'après l'étude de ses sites linguistiques « idéels » « bon » marque:

* des **bornages d'univers**, intervenant comme clôture rétroactive du co-texte gauche qu'il soit actif et modal (VFA, CON, MOD), implicatif (SJE) ou modal implicatif (MOD, VFA, IMP, SJE, ADV, NEG, VEV, int),

* des enchaînements **proactif d'ouverture** a) sur le **déploiement d'un thème** (vde, qui, the / vat, lth, the, c1, vde / the, lth), ou b) sur une **implication subjective** (adn, suj / mop, suj).

3.2.2 Etude contextuelle

3.2.2.1 9 ans

3.2.2.1.1 Résultats quantitatifs

	axe 1	axe 2	axe 3	axe 4	axe 5
corpus 1	0,3394	0,2081	0,1947	0,1568	0,1098

	28%	17,2	16,1%	12,9%	9,1%
corpus 2	0,2411 19,1%	0,2222 17,6%	0,1986 15,7%	0,1819 14,4%	0,1248 9,9%
corpus 1+2	0,2589 15%	0,2243 13%	0,2045 11,9%	0,1624 9,4%	0,1532 8,9%

3.2.2.1.2 Résultats qualitatifs

Les variables mentionnés contribuent sur 2 analyses et restent correctement placées sur la troisième A.F.C., ou contribuent sur les 3 A.F.C. si elles sont marquées en gras.

A1	DEP TEN JUS	EV CHA KOU TOU ABS
A2	TOU	IO ABS FIN
A3	IT GU ERR	RO JUS

La stabilité apparaît assez nettement autour de groupement de variables. Seule la variable du toucher (TOU) reste isolée, ce qui oriente vers une interprétation mesurée.

« Bon » est préférentiellement **associé aux manipulations**, dans ses trois versants de déplacements décisionnaires (DEP, JUS), d'hésitations avec des touchers (TOU) et/ou d'absence de manipulation (ABS).

Le marqueur apparaît aussi dans le jeu d'opposition polaire entre des **fins d'étape** (FIN, ou RO JUS) -avec (DEP) ou non (ABS) manipulations-, et **des étapes intermédiaires** -donnant à l'inverse lieu à des touchers (TOU en A1 et en A2), ou au déploiement d'espaces de guidage (GU) face à l'erreur (ERR)-. Il est assez intéressant de voir « bon » s'illustrer dans des espaces fonctionnellement paradoxaux quant à la notion d'aboutissement ou de clôture. Cet aspect nous oriente vers une lecture de « bon » comme poncteur d'action (Saint-Pierre, Vadnais, 1992) dans le sens **d'action mentale**.

3.2.2.2 Adultes

3.2.2.2.1 Résultats quantitatifs

	axe 1	axe 2	axe 3	axe 4	axe 5
corpus 1	0,2267 19,2%	0,1924 16,3	0,1662 14,1%	0,1317 11,1%	0,1132 9,6%
corpus 2	0,3568 14%	0,2751 10,8%	0,2637 10,3%	0,2079 8,2%	0,1784 7%
corpus 1+2	0,3344 13,7%	0,2496 10,2	0,2156 8,8%	0,1864 7,6%	0,1723 7%

On signalera la différence, en positif, des pourcentages recueillis au plan situationnel (13,7%, 10,2% et 8,8% contre 8,7%, 7,8% et 6,7% au plan linguistique). Généralisé, et patent ici chez les adultes, cet état des résultats permet de pointer une meilleure qualité des nos variables d'identification situationnelle, et donc d'envisager une révision partielle de notre grille linguistique, à l'avenir.

3.2.2.2 Résultats qualitatifs

Comme précédemment, on marque en gras les variables qui contribuent sur les 3 analyses. Les autres contribuent sur 2 analyses et sont correctement placées (polaires) sur la troisième A.F.C.

A1	DEP JUS	HOR EV ABS
A2	IO ERR TOU CHA IND	DEP ET HOR
A3	DX MCA GYM AR	FIN IND CHI DEP

La stabilité est assez nette sur tous les axes, en présentant une homogénéisation autour de groupes.

On note comme précédemment, que « *bon* » accompagne les manipulations (DEP sur A1, A2 et A3) associées à la clôture (JUS en A1, FIN en A3), et paradoxalement qu'il occupe aussi des séquences marquées par l'absence de manipulation (ABS), le toucher erroné (TOU, ERR) et même le hors sujet (HOR), ce qui le lie au **décrochement de la situation**, au hors circuit.

051: (P,A): - non tu fronces le sourcil ça a pas l'air d'être cà c'est pas ça la quatrième; (D,5): - y a un truc comme ça y a un truc là (gestes); (P,A): - huum **bon** j'avais cru comprendre mais passons alors après la quatrième on en est là qu'est-ce qu'on a déduit rien j'crois...

Aucune action n'est ici possible, le partenaire étant dans une étape d'évaluation de la situation qui l'amène à se décrocher de l'univers de la description dans lequel il ne trouve pas suffisamment de points de repères pour poursuivre.

En A3, il est associé à la recherche de résolution, en participant à une contexte de demandes (DX) portant sur la résolution d'une carte (MCA, GYM). L'interruption relative des échanges (AR, chevauchement de tour) prouve la turbulence de l'interaction.

3.2.2.3 Conclusion

Généralement associé à la **clôture**, « bon » marque la ponctuation des actions (Saint-Pierre, Vadnais, 1992) en:

- * accompagnant les **manipulations**.
- * marquant les **étapes de résolution** soit matérielles soit mentales.

Mais, « bon » reste paradoxalement associé à des contextes de décrochement de situation, et à des phases d'hésitations et/ou d'absence de manipulations, qui en font une marque s'assortissant d'un **guidage purement discursif**.

3.2.3 Conclusion: la stabilité

On retient de cette étude des contextes stables que « bon » est un indicateur de poids, en ce qui concerne **l'enchaînement des actions de résolution**, puisqu'il marque justement le pas à pas des étapes, comme des manipulations intervenants en clôture locale. Il est aussi un indice langagier susceptible de guider l'analyste dans le dépistage de la gestion des frontières d'univers, puisqu'il encore sert de **borne rétroactive ou pro-active**, pour parler comme les genevois. Il détermine de plus **des enchaînements entre deux univers discursifs divergents**

quant à leur niveau d'appréhension des phénomènes, descriptif, de jugement, de requête, qui en fait un **marqueur-carrefour** au plan des opérations cognitives sous-jacentes.

Nous affinerons cette analyse de premier niveau grâce à l'étude des contextes « réels » de production, étendus à toutes les variables contribuant sur les sites d'emploi de « bon », à chaque âge.

3.3 Les contextes spécifiques

Cette phase de synthèse est acquise sur la base des contextes-types complets présentés selon l'ordonnement des variables jugées 1) quant à leur contribution relative à l'axe, 2) leur qualité de représentation, 3) les liaisons qu'elles entretiennent graphiquement dans ce que l'on nomme traditionnellement nuage, enfin 4) le renvoi à la stabilité déjà exploitée. Les résultats concernent uniquement les A.F.C. établies sur les analyses finales portant sur les corpus joints (corpus 1 + 2). C'est sur la base de ces tendances que l'on opérationnalise notre hypothèse développementale N°3.

Dans un souci d'allègement du texte³⁴, et parce que le chapitre suivant exploite la synthèse ordonnée des différentes dimensions fonctionnelles de « bon » pour la construction de son schéma de sens, nous pratiquons, ici, un large report sur les documents fournis en annexe³⁵.

Chaque facteur est cependant détaillé ici en fonction de ces particularités polaires, et illustré grâce à des exemples³⁶ présentant une bonne contribution³⁷.

3.3.1 Les sites d'emploi à 7 ans

3.3.1.1 Etude des co-textes linguistiques

Les co-textes linguistiques de « bon » à 7 ans, se cimentent autour du rôle de « frontière » pour « bon », qu'il s'agisse 1) d'une frontière modale, 2) d'une frontière permettant de réorienter localement le discours sur une autre voie, ou 3) d'une frontière aménagée autour de ce que les conversationnalistes nomment un décrochement (Auchlin, 1981, Roulet et al., 1985, Moeschler, 1985).

	<u>Axe</u>	<u>Interprétation retenue</u>
	L1 (15%)	Frontière servant l'implication subjective
<u>Linguistique</u>	L2 (12,2%)	Bifurcation locale, décrochement ascendant
	L3 (11,5%)	Décrochement descendant avec effet de frein/accélération du discours

³⁴ Cette mesure permet de situer le lecteur directement sur les résultats, en évitant dans un premier temps le coût d'une plongée assez monotone dans le détail de l'analyse factorielle fourni en annexe.

³⁵ Dans les annexes, le lecteur retrouvera les données statistiques de variances, les seuils retenus pour le relevé des variables, les contributions de chaque variable, et enfin une reproduction des dispositions graphiques. Dans un second volet, les observations (exemples) sont fournis et joints à un mini-texte de synthèse sur chaque pôle de chaque facteur.

³⁶ Les numéros des exemples sont en correspondance avec ceux des annexes.

³⁷ Le détail d'adéquation entre les variables et notre interprétation se trouve en annexe.

L'axe 1, oppose deux tendances co-textuelle. L'une, tendue vers l'entérinement d'une non satisfaction passée.

Exemple:

008-009 (28,8; 22,1): (D,5): - *non//*; (P,7): - *//bon/*; (D,5): - *attends*; (P,7): - **bon** on passe le deuxième *hein// c'est c'est celui-là*; (D,5): */ hum/*

——> Le refus marqué par « non » oblige un court arrêt de réflexion où se loge l'introduction du point de vue.

L'autre, marquée par la reprise après un espace d'interrogation, qui facilite aussi l'introduction du point de vue du sujet.

Exemple:

020 (5,8): (D,5): - - *comme ça là des deux sens t' c'est comme ça*; (P,7): - **bon** *tu m'fais voir (gestes)... couché dans c'sens alors*; (D,5): - oui

L'axe 2 dispose une scène où « bon » introduit à un changement de plan discursif, servant une réorientation actionnelle:

014 (10,2): (P,7): - *il est assis*; (D,5): - *ah j'crois qu'il est assis*; (P,7): - bon **bon** *çlui-là attends attends le deuxième c'est çlui-là qui est assis alors ça doit être celui-là qui est debout*

——> Le sujet enchaîne des directives concernant son espace de placement, suite à une description.

et, une scène où « bon » sert une implication active qui clôt une espace d'évaluation.

020 (18,9): (D,5): - *comme ça là des deux sens t' c'est comme ça*; (P,7): - **bon** *tu m'fais voir (gestes)... couché dans c'sens alors*; (D,5): - oui

Sur l'axe 3, on trouve un type de décrochement descendant qui marque l'intégration cognitive du dernier élément décrit.

014 -015 (14,5; 10,5): (P,7): - *il est assis*; (D,5): - *ah j'crois qu'il est assis*; (P,7): - **bon bon** *çlui-là attends attends le deuxième c'est çlui-là qui est assis alors ça doit être celui-là qui est debout.*

Sur l'autre pôle, la tendance est nettement marquée par une volonté d'accélération du discours. Le décrochement sert cette attitude:

014 -015 (14,5; 10,5): (P,7): - *il est assis*; (D,5): - *ah j'crois qu'il est assis*; (P,7): - **bon bon** *çlui-là attends attends le deuxième c'est çlui-là qui est assis alors ça doit être celui-là qui est debout.*

Nous passons à la présentation de l'aspect situationnel.

3.3.1.2 Etude des contextes situationnels

Pour la partie situationnelle, les tendances sont moins aisément homogénéisables sous un invariant. « Bon » est une marque qui accompagne, soit, les actions en cours, de type plutôt décisionnelles, soit, les réorientations plus mentales, aménageant, au niveau très local, la disparition des contraintes, où l'introduction du jugement personnel.

	<u>Axe</u>	<u>Interprétation retenue</u>
	S1 (19,3%)	Témoin de décision matérielle
<u>Situationnel</u>	S2 (15,2%)	Dégagement de contraintes
	S3 (11,8%)	Positionnement du sujet

L'axe 1 dégage un pôle orienté sur le rôle pour « bon » d'accompagnateur des changements de cartes:

002 (14): (D,7): - après c'est un garçon qui marche par terre; (P,5): - j'ai trouvé; (D,7): - **bon** après c'est un garçon qui s'penche...; (P,5): - hummeueueuh je l'ai trouvé.

Sur l'autre pôle, les actions sont encore plus patentes, puisque « bon » accompagne les déplacements de cartes, comme une sorte d'indice donné au partenaire des actions en cours:

014 -015 (25; 24,7): (P,7): - *il est assis*; (D,5): - ah j crois qu'il est assis; (P,7): - **bon bon** ç lui-là attends attends le deuxième c'est ç lui-là qui est assis alors ç a doit être celui-là qui est debout.

En axe 2, « bon » marque une fin d'étape relative à une insatisfaction précédente:

005 (23,7): (D,7): - oui ben *celui-la qu'est assis tu l'as trouvé*; (P,5): - non-on; (D,7): - **bon** alors on *reva y a celui-la* qui est debout; (P,5): - non... on dirait que j'l'ai pas.

Soit, sur l'autre pôle, « bon » accompagne des placements parfois de fortunes, qui marque aussi l'enchaînement obligé de l'action:

013 (4,9): (P,7): - il est assis; (D,5): - hein; (P,7): - il est assis hein **bon** allez on met ç ui-là après; (D,5): - après c'est le bonhomme qui est...

Sur l'axe 3 « bon » sert une délimitation de séquence permettant de décider:

013 (4,9): (P,7): - il est assis; (D,5): - hein; (P,7): - il est assis hein **bon** allez on met ç ui-là après; (D,5): - après c'est le bonhomme qui est...

Soit, « bon » sépare le plan de la demande, du plan de la consommation d'action:

011 (15,9): (P,7): - *triangles comme ç a*; (D,5): - oui; (P,7): - **bon** voilà après; (D,5): - après c'est euh attends après c'est le c'est que c'est l'est le monsieur qui est assis j'crois et puis après c'est le

3.3.1.3 Conclusion

Le marqueur « bon » est repéré, dans le discours des enfants de 7 ans, comme un indicateur de frontière, qui délimite localement des univers divergents, aménageant, au profit d'une main mise statutaire (voir Garcia, 1982) des bifurcations, et des réorientations descendantes. Il sert aussi de témoin d'action, lieu où le sujet peut s'impliquer comme se dégager des contraintes qui pèse sur le bon déroulement résolutoire. Nous retenons aussi, sa forte affinité avec les impératifs d'action, ou de poursuite discursive, qui en font un outil stratégique de pilotage conversationnel (voir Cosnier, 1988).

3.3.2 Les sites d'emploi à 9 ans

3.3.2.1 Etude des co-textes linguistiques

On retrouve à 9 ans, la fonction de frontière précédemment traitée (Axe L1). Mais ici, l'analyse des sites linguistiques dépasse le niveau local, en marquant pour « bon » une fonction pro-active servant le maintien d'une visée planificatrice (Axe L2), et une autre fonction rétroactive, cette fois s'approchant du rôle de totalisateur de séquence étudié par Auchlin (1981), dépendant ici de la nécessité de se dégager d'un tour dérangent (Axe L3). La totalisation effectuée par « bon » prend ici une valeur stratégique.

	<u>Axe</u>	<u>Interprétation retenue</u>
	L1 (15,8%)	Frontière modale
<u>Linguistique</u>	L2 (10,5%)	Maintien de visée et cohésion discursives
	L3 (10,1%)	Totalisateur dégageant des contraintes

Au niveau des tendances polaires, l'axe 1 oppose une frontière marquant l'enchaînement entre la description et l'implication subjective:

014 (16,2): (D,7): - y a un triangle un carré et un carré à côté d'un triangle qui démarre un carré et un triangle... voilà; (P,9): - **bon** j'pense que c'est celle-là, la troisième

—> L'implication succède à la description.

Et à l'inverse une frontière enchaînant la description à l'implication subjective:

017 (9): (D,9): - // oh lala qu'est-ce que c'est qu'ça? (Rires) Après c'est une sorte de de de (Rires); (P,9): - allez dit moi dépêche toi; (D,9): - **bon** bé un carré; (P,9): - ben c'est sûr y'a un carré partout (Rires)

023 (5,4): (D, 9): - eh eh j'dois tout dire en détail là (?); (P,A): - oh ben j'pense que confirmer; (D,9): - **bon** alors le premier c'est un bonhomme; (P,A): - il lève les bras

—> La description succède à l'implication.

La frontière modale est toujours mise en rapport avec l'apparition ou l'effacement du sujet dans le discours.

En Axe 2 la tendance en pôle 1 est celle du décrochement descendant servant l'argumentation à l'aide d'une précision thématique:

002 (5): (P,9): -/un triangle détaché d'la forme; (D,9): - non; (P,9): - **bon** euh un carré avec des p'tites pointes; (D,9): - /moui/

—> La visée est maintenue à propos du thème de l'objet en cours.

Le pôle 2 marque un décrochement de type décisionnel lié au blocage discursif antécédent:

007 (19,1): (P,9): - ben y m'en reste deux; (D,9): - non; (P,9): - **bon** attends y en a une qu'on a pas regardé

—> La visée de résolution est maintenue par une bifurcation.

Pour le facteur 3, on trouve une première tendance à la clôture:

014 (8,3): (D,7): - y a un triangle un carré et un carré à côté d'un triangle qui démarre un carré et un triangle... voilà; (P,9): - **bon** j'pense que c'est celle-là, la troisième

025 (5,3): (P,A): - c'est pas si facile que ça hein allez donne moi s'en d'autres d'autres (inaudible) facilement pour qu'j'essaie d'en mettre d'autre; (D,9): - **bon** alors la troisième euh c'est un c'est un gars il a une jambe derrière pliée et euh euh

—> La tendance est donnée par les variables du co-texte précédent.

En deuxième pôle, on retrouve une clôture de l'univers descriptif antécédent:

011 (14,9): (P,9): - avec les deux trucs pointus là; (D,9): - hum hum; (P,9): - **bon** ah euh là y a un truc avec un triangle qui est détaché en bas à gauche de la forme et qui a un carré en haut mais attaché à la forme

Le facteur 3 est celui de l'entérinement pour poursuivre le discours.

Nous passons à la partie situationnelle.

3.3.2.2 Etude des contextes situationnels

« Bon » est un indicateur d'opération de planification, servant 1) la symbolisation d'une action en cours, 2) le pointage de but, et 3) le contrôle local.

<u>Axe</u>	<u>Interprétation retenue</u>
S1 (15%)	Témoin de décision matérielle ou mentale
<u>Situationnel</u> S2 (13%)	Réorientation, pointage de but
S3 (11,9%)	Evaluation locale

L'axe 1 oppose une tendance au marquage des déplacements corrects:

012 (14,7): (D,9): - et on dirait qui porte un chapeau euh quelque chose; (P,9): - ouais **bon** c'est okay c'est bien l'dernier (?)

——> « Bon » accompagne le placement

à celle marquant la stratégie de changement de cartes en faveur d'une carte facile (le coureur):

010 (14,8): (P,9): - bon met la même si c'est pas bon ben ça ça doit être celui-là qui reste alors **bon** tu r'connais l'bonhomme qui est entrain d'courir; (D,9): - oui

——> « Bon » accompagne la décision de changement.

En Axe 2, la tendance est à l'évaluation et au choix de carte marqué par le toucher:

002 (4,4): (P,9): -/un triangle détaché d'la forme; (D,9): - non; (P,9): - **bon** euh un carré avec des p'tites pointes/; (D,9): - /moui/

L'autre pôle illustre encore une phase d'hésitation où le souci d'ordonnancement des jouxte la fin d'étape:

019 (16,4): (D,9): -oh mais j'y arrive pas la trouver c'est une sorte de bé c'est la dernière (rires) (rires); (P,9): - il est bête (rires); (D,9): - **bon**; (P,9): - c'est//; (D,9): - /// c'est euh tortue (rires); (P,9): - une tortue (?)

——> « Bon » maintient le cap, marque le ressaisissement.

Pour le facteur 3, la tendance première est au décalage des perspectives, où « bon » marque un temps d'évaluation très local à propos d'une carte qui pose problème:

005 (6,3):(P,9): - c'est il a un gros triangle ça fait un gros triangle puis un p'tit triangle oui **bon** c'est sûr bon après c'est un bonhomme qui est comme si y court; (D,9): - non

——> « Bon » s'assure de la fin de la description.

En pôle 2, c'est une tendance inverse à l'adéquation des points de vue qui s'illustre, avec justesse des réponses associées:

001 (6,6): (P,9): - qui est entrain d'lever les bras; (D,9): - oui; (P,9): - **bon** c'est celle-là; (D,9): - euh oui c'est un homme

——> « Bon » marque encore la prise en compte.

3.3.2.3 Conclusion

A 9 ans, le marqueur « bon » apparaît comme un indicateur, voire un outil de planification. Il s'insère, comme borne pro-active/rétroactive, en délimitation d'univers divergents, et fonctionne ainsi dans un champ non plus local, mais porté sur l'organisation du schéma résolutoire. Indicateur d'étapes, il maintient, au plan de l'interaction, un fil conducteur sur les opérations de décision, de pointage de but, et d'évaluation du sujet producteur. On pourrait presque dire qu'il sert « d'aide à penser » au producteur, et de « tuteur » au sens vygostkien pour l'auditeur.

3.3.3 Les sites d'emploi chez les adultes

3.3.3.1 Etude des co-textes linguistiques

Le discours adulte présente une diversité d'emploi que traduisent des résultats plus serrés³⁸. La complexité, voire tout simplement la surenchère des opérations cognitives probablement concurrentes au temps t de l'émission d'un « bon » ne facilitent pas l'extraction de constantes. Cependant, on retrouve les grandes fonctions 1) d'ouverture et 2) de clôture mise en avant par les conversationnalistes genevois (Auchlin, 1981, Roulet et al., 1985). On dégage aussi, une fonction de pilotage interactif au niveau de laquelle notre concept de médiateur s'illustre, en termes de réglage des points de vue de chacun sur les circuits interlocutif/inter-énonciatif.

	<u>Axe</u>	<u>Interprétation retenue</u>
	L1 (8,7%)	Ouverture d'un espace discursif
<u>Linguistique</u>	L2 (7,6%)	Clôture d'un espace et relance
	L3 (6,7%)	Marquage interactif à visée consensuelle

Sur l'axe 1, on trouve une tendance à la spécification thématique:

067 (9,7): (P,A): - c'est un personnage; (D,9): - un per- so- nage; (P,A): - **bon** qu'est ce qu'y fait: il est assis y marche ou il est y bouge qu'est ce qui fait; (D,9): - apparemment ben rien (hum!)

——> « Bon » marque un décrochement descendant servant à préciser le thème.

La deuxième tendance est toujours celle du décrochement descendant avec ouverture d'un espace d'implication subjective:

017 (6,3): (P,A): - j'écoute hein vas-y tu peux m'dire ce que tu veux... c'que tu vois; (intervention expérimentateur); (P,A): - **bon** Delphine est-ce que tu vois une carte que tu voudrais me décrire j'essaierai d'la trouver moi...

032 (5,8): (P,A): - **bon** je t'écoute Cristelle allez Cristelle explique moi la première carte; (D,5): - un p'tit bonhomme il est comme ça (mime)

044 (3,2): (P,A): - y a l'carré à la fin en bas? qu'est-ce que tu appelles la fin; (D,7): - ici là (gestes avec les mains); (P,A): - **bon** j'sais pas ce que c'est dis moi encore comment elle est faite cette quatrième carte donc on est à la quatrième hein

——> « Bon » ouvre le dialogue, en focalisant le discours sur le pôle de l'autre, ou sur son propre point de vue. C'est ici un marqueur dialogique (Garcia, 1982)

Le facteur 2 dispose au contraire deux situations de fermeture, où les co-textes antécédents contribuent. On trouve la fermeture d'un espace d'implication évaluative, auquel succède un espace d'interrogation:

072 (5,9): (P,A): - y touche à un cm? (en riant); (D,9): - j'sais pas alors là j'sais pas du tout; (P,A): - **bon** t'à l'autre ta figure est allongée ou euh ramassée. Elle est allongée ou elle est(j'peux pas faire un geste (expé : non); (D,9):- bon be moi j'dirais qu'elle euh

067 (3,3): (P,A): - c'est un personnage; (D,9): - un per- so- nage; (P,A): - **bon** qu'est ce qu'y fait: il est assis y marche ou il est y bouge qu'est ce qui fait; (D,9): - apparemment ben rien (hum!)

³⁸ Nous faisons ici référence à la proximité entre les axes, au niveau du pourcentage, et au fait que le premier axe ne se dégage pas aussi nettement que sur les autres analyses pratiquées.

——> « Bon » marque une pose clôturante pour faciliter l'amorçage interrogatif.

Ou la fermeture d'un espace descriptif:

081 (4,7): (P,A): - et est-ce que fff' est-ce qu'il a les les les deux deux pieds au sol; (D,9): - oui; (P,A): - il a les deux pieds au sol... fff oui **bon** ouaiff... oui peut-être allez vas-y pour l'troisième; (D,9): - c'est un bonhomme qui court

058 (4,4): (P,A): - et l'carré où au dessus du triangle ? le carré il est en bas?; (D,7): - au milieu; (P,A): - le carré il est au milieu... et en bas c'est c'est long c'est large en bas comment? c'qui est en bas (t' bruit de langue) **bon** voilà; (D,7): - deux triangles en haut un carré; (P,A): - hum

——> « Bon » s'illustre comme indicateur de fin d'étape de description.

En Axe 3, on trouve deux sites types de ratification d'échange. « Bon » marque la prise en compte d'un échange structuré autour d'une implication subjective et d'une marque d'approbation:

080 (3,4): (P,A): - alors dis moi Maris je les range en ligne je suppose; (D,9): - oui; (P,A): - **bon** alors euh en c'qui concerne la première carte; (D,9): - c'est un espèce de bonhomme//; (P,A): - //oui//; (D,9): - qui a les bras en l'air un peu

008 (2,9): (D,A): - ... tu vois qui //aurait// les cheveux à; (P,5): - //d'accord//; (D,A): - l'iroquois tu as trouvé **bon** et autrement (donc) la dernière alors si on arrive bien au même résultat on dirait quelqu'un (donc) qui est assis en ayant les genoux repliés

——> « Bon » fonctionne comme un écho de l'échange antécédent.

Ou alors « bon » marque la prise en compte d'une marque de non satisfaction locale, avant d'ancrer le discours sur un espace d'interrogation rattaché au thème de description en cours:

018 (13,2): (D,5): - non; (P,A): -non? **bon** tu l'vois plus tu l'as perdu?

061 (4): (D,7): - non; (P,A): - ah bon (rires) **bon** ben allez < il retourne sa carte de haut en bas> bon on récapitule le premier lève les bras; (D,7): - oui

——> « Bon » marque symboliquement la place réservée à l'autre dans l'organisation de son propre discours.

Nous passons à l'aspect situationnel.

3.3.3.2 Etude des contextes situationnels

Le marqueur « bon » s'illustre comme précédemment 1) en termes de marquage d'étapes, et reste donc un poncteur d'action (Saint-Pierre, Vadnais, 1992), au plan matériel, comme un outil de planification, au plan des opérations mentales. Sinon, les emplois de « bon » diffèrent un peu, en ce qu'il représente dans le discours adulte 2) un espace de réserve, marquant l'évaluation, mais aussi 3) il symbolise le réglage d'une conflictualité latente, prouvant par là, une nouvelle fois ses propriétés en tant que marqueur dialogique (Garcia, 1982).

<u>Axe</u>	<u>Interprétation retenue</u>
S1 (13,7%)	Marquage d'étapes résolutoires matérielles ou mentales
<u>Situationnel</u> S2 (10,2%)	Evaluation et réserve

S3 (8,8%)

Témoignage de conflictualité

L'axe 1, oppose le marquage de déplacement correct, en fin d'étape de description:

042 (3,8):(P,A): - est-ce qu'il a bien l'petit carré dans est-ce que ça lui fait une tête; (D,7): - mm; (P,A): - **bon** ça ça serait la troisième bon euh et est-ce que tu vois c'est toujours moi qui parle de ces cartes ça devrait pas être toujours à moi...

029 (3,2): (P,A): - tu vois quoi toi; (D,5) - alors un bonhomme qui est assis; (P,A) - oui **bon** ca y est à l'espace d'évaluation lorsqu'il s'agit d'orienter le discours, en l'absence de description:

051 (4): (P,A): - ... non tu fronces le sourcil ça a pas l'air d'être ça c'est pas ça la quatrième; (D, 7): - y a un truc comme ça y a un truc là (avec gestes); (P,A): -(exclamation: huum) **bon** j'avais cru comprendre mais passons alors après la quatrième on en est là qu'est-ce qu'on a déduit rien j'crois...

049 048 (3; 2,9): (P,A): - c'est la combien quel numéro elle marche celle-ci un deux trois quatre cinq comment tu les a placées toi sur ta table **bon** repars 'l' depuis l'début là (elle fait des gestes) **bon** tu' tua le un hein on a dit qu'c'était l'monsieur qui a la tête en haut c'est ça là deux ...

« Bon » se loge donc dans des interstices, ce qui renforce sa propriété première de marquage de frontière, et ses virtualité au plan du décrochement (Auchlin, 1981, Roulet et al., 1985).

L'axe 2, dispose une tendance où « bon » sert de réorientation locale lors de changement de carte assez ardu, marqué par l'erreur, le toucher, la nécessité d'ordonner les cartes, et la description d'une figure complexe et analytique; on note ici les affinité de « bon » avec des espaces problématique, névralgique au plan résolutoire:

053 (6,4): (P,A): - bon (rire) est-ce que tu vois des... tu cherches la carte: on dirait un monsieur qui écarte les bras deux bras un en haut un à droite un à gauche et puis y a un p'tit carré au milieu est-ce que tu la vois celle-ci; (D,7): - mm; (P,A): - **bon** recommence à partir d'en haut compte ta carte pour savoir laquelle c'est; (D,7): - cinq; (P,A): - cinq un deux trois quatre cinq bien alors il nous en reste plus juste que deux ...

——> « Bon » relance un discours bloqué.

La seconde tendance est celle de l'ajustement préliminaire, marquant une phase d'amorçage discursif, ou bien celle de l'évaluation consacrant un espace de vérification lors des placement de cartes. On voit là émerger le rôle fonctionnel de « bon » en termes de marge de sécurité discursive, qui permet à l'auditeur de suivre l'état mental du producteur:

030 (3,2): (P,A): - les bras en l'air est-ce qu'il faut que je fasse dans l'même sens ou alors; (intervention expé: peu importe); (P,A): - il a les bras en l'air l'bonhomme **bon** j'en vois qu'un qui a les bras en l'air... c'est bon; (D,5): - un bonhomme//

047 (2,3): (P,A): - oui (?) alors on a dit qu'on déjà fait la quatrième t'as dit la quatrième un deux trois quatre **bon** on en a plus que trois alors est-ce que tu vois maintenant euh la tête ...

——> « Bon » est un indice laissé à l'auditeur sur l'enchaînement planificatoire en cours.

Pour le facteur 3, « bon » accompagne et indique les fins d'étape jointe au placement, dans des espace de confusions, où un décalage des perspective persiste à propos des cartes décrites. On retrouve ici une affinité de « bon » avec les espaces problématiques quant à l'ajustement des points de vue:

031 (7,1): (P,A): - alors j'crois qu'je me suis trompé quelque part il est assis le dernier... oui **bon**

028 (4,5): (P,A): - des triangles; (D,5): - deux; (P,A): - oui **bon** alors j'ai compris ... moi j'en ai plus qu'une tu m'dis quand même c'que tu vois toi

——> « Bon » s'intègre dans des séquences précaires. la clôture est sujette à caution.

L'autre tendance est encore marqué par des difficultés résolutives. Les sujets persistent sur une carte ambiguë, et enchaînent les demandes:

071 (5,3): (P,A): - vers ta gauche; (D,9): - oui... et puis...j'sais pas du tout là; (P,A): - tu sais pas du tout bon//; (D,9): - j'sais q'estce//que c'est; (P,A): - tu vois un p'tit carré tout seul

039 (3,9): (P,A): - non? et au milieu est-ce que ce monsieur a l'air d'avoir des de marcher sur les mains là tu vois p'tét pas la même chose que moi bon bon alors et ta troisième carte qu'est-ce qu'elle a où il est l'petit carré d'la troisième tu sais l'petit carré qui est un p'tit peu tout seul tu l'vois bien l'e p'tit carré dont j'te parle toujours là...

——> « Bon » sert de marquer balise dans un discours en panne relative d'objet.

3.3.3.3 Conclusion

Le marqueur « bon » n'est plus seulement, dans les discours adultes, un outil de planification. Il adjoint à cette fonction générique, une fonction plus interactive, qui le lie au positionnement intersubjectif: « bon » marque la consensualité comme la conflictualité, et sert de balise dans des espaces marqués par des problématiques de blocage ou de prises de marque discursives. Il sert aussi bien à entériner un échange antérieur, qu'à s'immiscer dans des interstices évaluatifs, qui marquent les bornes décisionnelles au plan de l'entente intersubjective. La main mise statutaire, apparue à 7 ans, est ici en recul au profit d'une conduite plus interactive du dire.

3.4 Conclusion

De l'étude des contextes spécifiques de « bon » ressort, au delà des différences inhérentes à l'âge de production, des constantes, qui corroborent nos premières vues issues de l'épreuve de stabilisation des contextes de production en termes de:

* marquage de frontière, et délimitation afférentes entre deux univers discursifs divergents. Là, « bon » est un marqueur-carrefour, qui permet de scinder les espaces référés.

* décrochements divers, qui se lisent soit en termes 1) de clôture, soit 2) d'ouverture, servant tantôt le contrôle rétrospectif du dire, tantôt une marge d'anticipation. Cette fonction planificatrice est croissante avec l'âge.

* affinité avec le positionnement subjectif, puisque « bon » oscille entre l'introduction impérative du point de vue (7 ans) et la prise en compte du point de vue de l'autre (adultes).

Au plan d'une invariance de classe (cf. notre hypothèse N°1), le marqueur « bon » invite à accorder aux marqueurs-médiateurs un rôle dans le découpage des opérations cognitives de composition fonctionnelle des univers en cours. « Bon » est un carrefour, ou une balise, qui offre l'avantage 1) de repérer pour l'analyste les décrochements, 2) de pointer pour l'auditeur les changements de plans discursifs, 3) de se comporter comme un outil de planification pour le sujet producteur. L'invariant fonctionnel pour « bon » est sans doute à situer, au plan structurel, en termes de frontière, et au plan fonctionnel, en termes d'accès du sujet sur la scène du discours. « Bon » représente ainsi une liaison dynamique entre les

différents mondes possibles (Martin, 1990) qui habitent l'espace cognitif, avec une forte prédilection pour le raccordement sujet-objet du dire.

Ainsi, conformément à nos vues théoriques, le marqueur « bon » fait figure de médiateur discursif en ce qu'il génère des résultats tant au plan interactif, qu'interlocutif et/ou inter-énonciatif. Il reste à structurer ces différentes propriétés dans un schéma d'emploi qui puisse en référer de manière organisée. Le chapitre suivant se consacre à cette épreuve.

D'autre part, notre hypothèse développementale, N°3, se vérifie, en ce que l'on a pu cibler différentes fonctions se répartissant au fil de l'âge comme des constantes représentant une reconstruction du schéma de sens. L'âge influence bien l'économie fonctionnelle d'un marqueur comme « bon ». Nous y reviendrons aussi dans le chapitre suivant.

4. CONCLUSION

Le marqueur « bon » illustre pour nous la classe des marqueurs-médiateurs. Sa répartition au sein d'un corpus comme le nôtre, ainsi que ses propriétés génétiques en font un marqueur privilégié pour une étude développementale. L'étude par classe génétique de ses conditions d'emploi offre un panel de repères pour la construction théorico-pratique de son schéma de sens, et le relevé d'effets de sens permettent d'affiner nos connaissances quant à la mise en place de son schéma d'emploi au fil des âges. Enfin, l'aperçu de ses virtualités retrouvées ici tant en temps que marqueur dialogique (Garcia, 1982), et décrites en tant que médiateur des rapports intersubjectifs, en font une marque permettant l'accès à une étude fonctionnelle qui complète les vues plus traditionnelles et structurelles des conversationnalistes (Auchlin, 1981, Roulet et al., 1985).

*« La mise en place d'une description sémantico-pragmatique unitaire de **bon** est particulièrement délicate. En effet, ses emplois en sont nombreux, divers, d'une interprétation difficile à expliciter. »*

C. Garcia, Thèse, Paris, 1982, 318.

SCHÉMA PROCÉDURAL D'EMPLOI DE « BON »

Des conditions d'emploi aux propriétés sémantico-pragmatiques du marqueur « bon »

Ce chapitre est destiné à la mise en place d'un schéma procédural d'emploi de bon, sur la base de nos propres résultats dans le champ particulier de la résolution de problème en situation dyadique. La seconde partie du chapitre reprend les tendances fonctionnelles du marqueur bon dans une perspective développementale. On envisage, au final, un traitement de bon autour de ses propriétés de médiateur en pragmatique rhétorique.

1. LES DIFFÉRENTES DIMENSIONS

Rappel:

*L'analyse empirique procède par un tri des usages du marqueur, d'après une analyse énonciative et situationnelle des contextes. D'abord menée à chaque âge, où des analyses factorielles ont permis de dégager **différents contextes-types**, l'étude distingue ensuite les dimensions synthétiques entrant en compte dans ce que l'on nomme le **schéma procédural d'emploi du marqueur**.*

Des différents contextes-types, répertoriés dans le chapitre précédent, nous avons tiré des **dimensions** par regroupement, et qui représente l'arpentage préparatoire à la composition fonctionnelle du schéma générique d'emploi pour « bon ». Il n'est ici plus tenu compte des différences développementales, qui seront ré-exploitées ultérieurement, mais de toutes les caractéristiques, en termes d'effets de sens rattachables à « bon ». Sont assimilé(e)s, dans un souci d'allègement de la présentation, et aussi au regard d'une correspondance entre des valeurs diverses pour une opération « cognitive » hypothéquée identique 1) décrochement et frontière modale, 2) cohésion et lubrification, 3) ratification et enregistrement, 4) bifurcation, pointage de but et étapes décisionnelles, 5) dégagement de contraintes, relance et réinitialisation de discours, et 6) espaces problèmes et décalage¹. Nous organisons donc les résultats de l'analyse empirique, sur la base de ces regroupements, autour de 9 dimensions.

Ces dimensions fonctionnelles peuvent être décrites comme caractérisant des niveaux d'explication et/ou de réalité différents. Ils se présentent donc dans la succession comme des **lieux d'ancrage interprétatif différents**, et ne seront exploités qu'ensuite dans la définition du schéma général d'emploi. Parce que les exemples ici proposés le sont à titre d'exemples-types, la numérotation utilisée ne renvoie pas comme précédemment aux numéros contenus

dans la volume des annexes. Le commentaire adjoint à chaque exemple est à considérer lui-même comme ne se rapportant pas uniquement à l'exemple illustratif² mais bien comme commentaire représentatif de la dimension. On précise, à chaque fois, si les données sont issues de l'analyse énonciative et/ou situationnelle.

1.1 Enregistrement

Cette composante fonctionnelle est tirée exclusivement des analyses énonciatives. La notion d'enregistrement renvoie aussi à celle de **reconnaissance, de ratification locale**.

(1)

(P, A): - c'est un monsieur qui est debout et qui a découvert sa tête est-ce que c'est ça; (D, 9): - oui; (P, A): - **bon** deux alors ya ya des triangles en haut...

(2)

(P, A): - il a une cheminée; (D, 5): - non; (P, A): - **bon** vas-y dis moi une autre carte.

(3)

(P, A): - et le dernier il est assis avec une assiette devant lui; (D, 9): - oui; (P, A): - **bon** donc il reste les numéros deux et l'numéro cinq

Dans les trois exemples donnés, *bon* marque l'**enregistrement** de la réponse de l'autre, en raison de la complétude interactive fournie par la présence d'une réponse franche de type « oui-non ». Les déductions -« donc » (3) sont **intersubjectivement référées au point de reconnaissance**, dont *bon* marque l'accomplissement. On est ici en présence de la fonction type « d'accusé-réception » (Büblitz, 1988, Laforest, 1993), dans des lieux d'ancrage eux aussi typiques, au troisième mouvement de l'échange (ratification, Goffman, 1981, reconnaissance, Remi-Giraud, 1987, 1988)

(4)

(P, A): - alors dis moi Marie je les range en ligne je suppose; (D, 9): - oui; (P, A): - **bon** alors euh en c'qui concerne la première carte.

(5)

(D, A): - il est penché t'as trouvé; (P, 5): - oui; (D, A): - **bon** alors la suivante c'est très curieux on dirait...

Bon sert d'accusé-réception dans des **pré-séquences** où l'**entente est posée** comme **nécessaire** à la poursuite de l'activité.

Cette dimension est en rapport avec le niveau interactionnel, la ratification locale ne s'interprétant qu'au regard du graphe relationnel s'élaborant dans l'économie générale de la conversation.

1.2 Frontière modale

Cette dimension dépend des seules analyses énonciatives. Elle renvoie aussi à la notion déjà utilisée de **changement de plan de discours**.

(6)

(D, 9): - oh lala qu'est-ce que c'est qu'à après c'est une sorte de de de (rires); (P, 9): - allez dis moi dépêche toi; (D, 9): - **bon** bé un carré

¹ Ces appellations renvoient au textes de synthèses contenus dans les annexes, et commentant chaque pôle de chaque facteur sur les analyses factorielles.

² Conformément à ce qui est effectué dans le chapitre précédent.

(7)

(D, 9): - eh eh j'dois tout dire en détail là; (P, A): - oh ben j'pense que confirmer; (D, 9): - **bon** alors le premier c'est un bonhomme; (P, A): - il lève les bras

Ici, l'intrusion de *bon* dans le discours correspond au marquage d'une frontière entre l'univers de la description de la carte - « bé un carré » (6); « le premier c'est un bonhomme » (7)-, et l'univers « hors description » généralement consacré dans cette tâche à la verbalisation de directives d'actions, ou de demandes de positionnement -« dépêche toi » (6); « j'pense » (7)-. Le discours marque donc à cet endroit un **décrochement** où l'on quitte une scène du dire pour en investir une autre. Il y a **changement de plan de discours**. *Bon* marque le **résultat d'un parcours de changement modal**, servant d'**introduction** à une séquence renouvelée sur ce plan. La modalisation des contextes est ici mise en avant, ce qui nous rapproche plus de la frontière de type énonciative (cf. Saunier, 1992), que de la frontière structurelle, au sens d'une délimitation d'échange (Auchlin, 1981).

1.3 Le positionnement du sujet:

Cette tendance est mise à jour sur les deux types d'analyse, énonciative et contextuelle. Nous évoquons en premier lieu les exemples illustrant les analyses énonciatives.

(8)

(P, 7): - ben i ont tous la tête carrée, c'est pas c'lui-là qui est debout?; (D, 5): - non; (P, 7): - attends **bon** on va mettre ça ça y est.

(9)

(P, 7): - é après couché dans c'sens couché dans c'sens ou dans l'autre sens l'autre sens; (D, 5): - comme ça la des deux sens t'c'est comme ça; (P, 7): - **bon** tu m'fais voir (elles se lèvent et montrent les cartes)... couché dans c'sens alors.

(10)

(D, 7): - y a un triangle un carré et un carré à côté d'un triangle qui démarre un carré et un triangle... voilà; (P, 9): - **bon** j'pense que c'est celle-là, la troisième

Dans ces trois exemples (8), (9) et (10), *bon* marque l'**introduction** dans le discours du **point de vue du sujet**, interprété depuis le marquage énonciatif des pronoms personnels - « on » (8); « tu, me » (9); « je » (10)-. *Bon* est donc associé à la **construction** d'un **nouveau repère subjectif** (cf./bien, Culioli, 1978, 1990), indifféremment associé au locuteur, à l'allocutaire/interlocuteur, ou à une instance locutrice du type On-public.

Cette dimension fait apparaître le caractère **décisionnel** qui accompagne généralement le marquage par *bon*. On doit ici tenir compte des caractéristiques dynamiques (Saint-Pierre, Vadnais, 1992) du marqueur qui facilitent l'**intrusion** d'une **position** subjective dans le dire. On peut ici s'interroger sur l'éventuel rapprochement avec la fonction de déclaration d'attitude (Büblitz, 1988, Laforest, 1993), où le marqueur impulserait si l'on veut ce parcours de positionnement, ne se contentant plus alors d'un simple rôle de renforcement (Garcia, 1983, Culioli, 1978, 1990, Martin, 1990).

Voyons au plan contextuel.

(11)

(P, 7): - triangles comme ça; (D, 5): - oui; (P, 7): - **bon** voilà après

Ici, le contexte situationnel nous apprend que les sujets lient leurs demandes à une évaluation du thème présenté ou en cours de traitement ainsi qu'à une action de placement correct. La négociation conversationnelle, à l'issue d'une description complexe, aboutit donc sur une **décision** de positionnement lorsque l'**adéquation dire-faire** se marque par l'exactitude. Cette fonction se rapproche des analyses de Saint-Pierre et Vadnais (1992), concernant la ponctuation des actions, et là, le positionnement subjectif est somme toute facilité par la **certitude** de justesse dont l'action marque l'accomplissement, au regard de sa modalité sémantique tirant vers la satisfaction (Ducrot et al., 1980, Luzzati, 1982). Ici, la dépendance de *bon* à un espace d'accompli, en fait un élément purement démonstratif d'attitude, renvoyant doublement à un fonctionnement déictique -désigner une action faite-, et à un repérage subjectif (Culioli, 1978, 1990, Péroz, 1992) -se désigner comme auteur de l'action-.

1.4 Cohésion discursive

Les analyses énonciatives et contextuelles se rejoignent sur cette dimension. Au plan énonciatif, nous présentons les exemples suivants. Cette tendance renvoie indifféremment aux notions déjà présentées **comme la liaison, la progression thématique, la lubrification discursive**.

(12)

(P, 9): un triangle détaché d'la forme; (D, 9): - non; (P, 9): - **bon** euh un carré avec des p'tites pointes

(13)

(P, 9): - ben y m'en reste deux; (D, 9): - non; (P, 9): - **bon** attends y en a une qu'on a pas regardé

Bon enchaîne ici la négociation sur un **même plan** de discours. A l'inverse des césures modales qu'il actualise souvent, il sert au contraire ici à **maintenir la visée dans un parcours**. Qu'il soit entrain de décrire (12) ou de s'ajuster sur le plan des actions (13), le sujet maintient son discours dans son champ d'activité cognitive. *Bon* intervient à la fois en tant que **renforcement**, au niveau énonciatif, argumentatif, des chemins envisagés (Garcia, 1983, Culioli, 1978, 1990, Martin, 1990), et **signal** (poncteur, Garcia, 1983, Saint-Pierre, Vadnais, 1992), au plan interactionnel (Gülich, Kotschi, 1983), pour **fixer un focus discursif**. C'est en ce sens un lubrifiant de discours (Edmonson, House, 1981) lors de négociation où les refus apparaissent comme des espaces possibles de ruptures.

Au plan contextuel, nous donnons l'exemple suivant:

(6,bis)

(D, 9): - oh lala qu'est-ce que c'est qu'à après c'est une sorte de de de (rires); (P, 9): - allez dis moi dépêche toi; (D, 9):- **bon** bé un carré

Ici les sujets négocient la représentation d'une carte en alternant leur rôle d'informateur et de guideur, et *bon* se présente comme une **marque de suivi** dans le discours, **malgré le décalage** qui oppose les sujets. *Bon* enchaîne d'ailleurs à l'endroit où on le demande, faisant écho à une **situation pressante**, et pourrait être paraphrasé par un *eh bien* phatique tels qu'ils sont décrits chez Ducrot (Sidar-Iskandar, 1979, 1980). Les sujets sont en fait fixés en un point

névralgique, et tendent vers la résolution (Ducrot et al., 1980, Luzzati, 1982) ce qui leur fait garder le contact (phatique, Ducrot et al., 1980).

1.5 *Espaces névralgiques*

Seule l'analyse contextuelle met en évidence cette tendance.

(14)

(P, 7): - il est assis; (D, 5): - ah j'crois qu'il est assis; (P, 7): - **bon bon** çlui-là attends attends le deuxième c'est çlui-là

(15)

(P, 7): - ça y est; (D, 9): - euh euh il est pas debout le bonhomme; (P, 7): - ah **bon** ca y est

Ici, le sujet accomplit une **erreur de placement**, parce que 1) un espace de **confusion** est apparu entre deux cartes (14), ou 2) l'ambiguïté relève d'une difficulté à co-construire la représentation de la carte (15). *Bon* est associé à cet **espace d'hésitation** et de **confusion** en s'inscrivant au coeur du problème (*recherche de sélection*, Culioli, 1978, 1990, Péroz, 1992).

(16)

(D, 9): - oh mais j'y arrive pas la trouver c'est une sorte de bé c'est la dernière (rires); (P, 9): - il est bête; (D, 9): - **bon**; (P, 9): - c'est.

Dans l'exemple (16), les sujets sont à l'aboutissement d'une séquence, mais aucune manipulation ne s'effectue traduisant un espace problème, espace de « flottement », où la carte à ordonner n'est pas découverte.

(17)

(P, A): - alors j'crois qu'je me suis trompé quelque part il est assis le dernier... oui **bon**

(18)

(P, 9): - ... y a un triangle qui est détaché d'la forme; (D, 9): - c'est pas çlui-là; (P, 9): - **bon** met la même si c'est pas bon ben ça ça doit être celui-là.

Dans les deux cas, (17), (18), un **décalage de perspectives** s'est installé, matérialisé par la référence à deux cartes différentes. L'aboutissement de fortune marque l'**incomplétude** de la recherche d'**entente**, et *bon* borne cet espace de décalage. Il est assez intéressant de voir qu'en (18), l'empressement vers la satisfaction entraîne chez le partenaire la construction d'un nouveau repère subjectif (Culioli, 1990, Péroz, 1992), qui provient soit 1) d'une confusion de rôle qui fait demander au directeur de placer la carte, soit 2) d'un dédoublement locutif dans une structure de soliloque. -« bon met la même si c'est pas bon »-. L'enjeu résolutoire, ou de sauvegarde de face, impose ici une décision, pourtant impossible. On s'aperçoit des **caractéristiques paradoxales** du marqueur *bon*, qui peut agir de manière satisfaisante sur un niveau, ici interactionnel, sur le circuit des images, cautionnant bizarrement une erreur somme toute évidente, au plan factuel, informationnel. C'est en ce sens, pensons nous, que l'on doit étudier la marque comme gestion de l'espace de **médiation** intersubjective, qui suppose de **penser les rapports d'un niveau d'interprétation à un autre**.

1.6 *Dégagement de contraintes*

Cette valeur, à rapporter aussi à la notion d'**effacement, de relance, d'initialisation**, est dégagée par les deux analyses énonciatives et contextuelles. Au plan énonciatif, nous illustrons comme suit:

(19)(D, 9): - ben un bonhomme qui court hum c'est un chien c'truc ? **bon** un chien qui joue au ballon**(18)**(P, 9): - ... y a un triangle qui est détaché d'la forme; (D, 9): - c'est pas çui-là; (P, 9): - **bon** met la même si c'est pas bon

Ici, *bon* **décharge le discours de la séquence précédente** (échange monologué (19) ou dialogue réel (18), pour **initialiser**³ un nouveau parcours. Quel que soit le contenu de la séquence antérieure, *bon* libère le sujet des contraintes qui peuvent peser localement sur le discours. C'est un **enchaînement par effacement**, qui relance le discours. On se rapproche ici de la notion de « démarreurs atones », qui « donne l'impulsion à l'énoncé » (Vincent, 1992), ou de « démarrage » (Morel, Rialland, 1991), mais l'aspect de dégageant de contraintes est fortement relié à ce genre d'emploi.

Au plan contextuel, les exemples retenus sont les suivants:

(20)(P, 7): - qui quoi qui est qui est debout... hein; (D, 5): - oh oui; (P, 7): - **bon** continue**(21)**(D, 5): - hein; (P, 7): - il est assis hein **bon** allez on met celui-là après; (D, 5): - après c'est le bonhomme...

Là, les informations thématiques peuvent s'accompagner de placements justes ou erronés, sans que la prise de décision de placement soit remise en cause. *Bon* intervient donc pour libérer le sujet indépendamment de la réalité des contraintes, et « **formate** » **pour ainsi dire le discours**. Le rôle du formatage dans l'économie cognitive doit donner lieu à quelques interprétations -à soumettre à validation-, qui vont de la libération du contenu de la mémoire de travail (cf. Caron-Pargue et al, 1988), à l'imposition d'une position haute (Garcia, 1982, 1983), quel que soit le contenu factuel. On retombe ici sur les effets de conflit de niveaux d'action de la marque, évoqués dans le paragraphe précédent.

1.7 Bifurcation

Les analyses énonciatives et contextuelles débouchent sur cette tendance, que l'on associe aux notions **d'orientation, de pointage de but, étapes décisionnelles**. Nous illustrons au plan énonciatif d'abord:

(22)(D, 7): - bon alors on reva y a celui-là qui est d'bout; (P, 5): - non... on dirait que j'lai pas; (D, 7): - **bon** euh t'en a deux tout de suite encore?**(23)**(D, 9): - c'est un moulin c'est un... (rire) c'est quoi çà; (P, 9): - **bon** après; (D, 9): - à la fin c'est un (rire)**(13,bis)**(P, 9): - ben y men reste deux; (D, 9): - non; (P, 9): - **bon** attends y en a une qu'on a pas regardé**(24)**(P, A): - y touche à un cm (rire); (D, 9): - j'sais pas alors là j'sais pas du tout; (P, A): - **bon** t'as l'autre ta figure est allongée ou euh ramassée

³ Au sens informatique, où on « initialise » une disquette, ce qui en assure l'inscription future de toutes les données.

Bon actualise un décrochement orienté sur le **changement de but**: on se focalise sur d'autres cartes (22); on vise la poursuite (23); on vise une autre carte (13). *Bon* sert une bifurcation discursive, où l'on **prévient** d'une nouvelle référence, conformément à la construction d'un espace (Culioli, 1990), qui relance éventuellement le discours (24). Ici, au regard des rapports évidents entre la gestion d'une bifurcation, et le maintien de la continuité discursive déjà évoquée, *bon* s'inscrit dans des espaces qui ne laissent pas place à la construction, mais **renforce** plutôt un **espace déjà construit** « mentalement ». Les marques d'hésitation -« euh » (12)-, ou de contrôle du rythme du discours -« attends » (13)- ne sont pas présentes ici. *Bon* débouche **directement** sur le nouveau parcours, qu'il **signale** au plan énonciatif, **impose** au plan interactionnel, et **introduit** au plan structurel, tout à la fois.

Voyons le plan contextuel:

(25)

(D, 9): - et on dirait qui porte un chapeau euh quelque chose; (P, 9): - ouais **bon** c'est okay c'est bien l'dernier

(26)

(P, 9): - bon mets la même si c'est pas bon ben ça doit être celui-là qui reste alors **bon** tu r'connais l'bonhomme qui est entrain d'courir

Ici *bon* accompagne les changements matériels de carte, lorsque les sujets ont **terminé** la description et **placé correctement** leur carte (25), ou lorsqu'ils envisagent une autre carte à décrire (26). La décision est consommée, et *bon* ouvre depuis ce repérage modalisé par la satisfaction (Martin, 1990).

(27)

(P, 9): - ben moi y m'en reste deux hein; (D, 9): - c'est qu' tu t'es trompé; (P, 9): - **bon** attends premier c'est un espèce de bonhomme qui est entrain d'lever les bras

(28)

(P, A): - c'est pas si facile que ça hein allez donne moi s'en d'autres (inaudible) facilement pour que j'essaie d'en mettre d'autres; (D, 9): - **bon** alors la troisième euh c'est un c'est un gars...

Ici, intégré dans des espaces problèmes, des espaces de « flottement », *bon* sert la **reprise d'un but**. Il marque le début d'une **nouvelle phase** d'action dans un discours en panne, la **prise** de décision. On s'aperçoit, dans ces exemples, que contraint par des lieux névralgiques, soumis à l'exigence de la continuité discursive, la pré-construction décisionnelle, ne suffit pas toujours à l'imposition d'un parcours sans heurt (27), conformément à notre interprétation au plan des résultats issus des analyses énonciatives. On sent ici que la production de *bon* n'est pas toujours en adéquation temporelle, en synchronisation entre le dire et la pensée (voir Trognon, 1993⁴), et qu'il donne parfois à voir des différés (Sandras, 1991).

⁴ Trognon décrit une séquence interlocutoire qui illustre « une situation dans laquelle une interaction et un calcul « mental » chez l'une des protagonistes de cette interaction se développent un moment en parallèle tout en étant imperméables l'un à l'autre (selon le régime de fonctionnement des modules périphériques). Elle illustrera également une situation où la pensée « émergente » d'une interaction et la pensée « mentale » (« interne », « non exprimée pendant le temps de l'interaction ») d'un participant à cette interaction sont clivées et contradictoires » (65), A. Trognon, « Discontinuités énonciatives. temps de l'interaction et temps de la pensée », dans H. Parret, *Temps et Discours*, 4, P.U. de Louvain, 1993, 66-85.

1.8 Avertisseur

Cette tendance est à rapporter aux effets de **frein-accélération, de renforcement, d'intensité**. Elle est mise à jour par les seules analyses énonciatives.

(15,bis)

(P, 7): - il est assis; (D, 5): - ah j'crois qu'il est assis; (P, 7): - **bon bon** çlui-là attends attends le deuxième c'est çlui-là

Ici *bon* indique à l'autre (Gulich, 1970, Garcia, 1983, Gardès-Madray, 1984) que l'on dégage un espace d'attente, et qu'il faut **freiner** le discours. Il intervient en renforcement de la modalité d'attente donné par l'impératif (cf./bien, Culioli, 1978, 1990, Martin, 1990). Cependant, *bon* prononcé plus avant, se distingue ici des emplois de *bien* inclus dans les énoncés. Et ici, intercalant de plus la mention quasi-soliloquée d'une référence déictique à une carte, *bon* agit véritablement comme un **signal pré-curseur** de l'information de l'espace décroché. C'est ici que s'aménage sa productivité interactionnelle, conjuguant les impératifs « mentaux » aux impératifs « interactifs ».

(20,bis)

(P, 7): - qui quoi qui est qui est debout... hein; (D, 5): - oh oui; (P,7): - **bon** continue

Là, *bon* avertit d'une demande d'**accélération** dans le discours, allant dans le sens posé par le sémantisme du verbe *continuer*. Le fait que *bon* signale indistinctement des espaces valués dans le sens de l'attente ou de l'empressement, indique bien que sa fonction, si elle doit être rapprochée des modalisations en cours, est surtout dépendante de **l'univers de satisfaction** (Martin, 1990) **projeté** par le sujet (désir). *Bon* devient à ce stade un outil stratégique pour ouvrir ces espaces d'exécution potentielle de désir subjectif. Le cas des *bon* prononcés sans autre environnement verbal, et accompagnant souvent une ponctuation d'action (Saint-Pierre, Vadnais, 1992), comme se lever, partir, arrêter de lire, traduisent bien ni plus ni moins qu'un désir de changement. On s'est ainsi approché du lieu des « états psychologiques », espace qui, malgré son impossible circonscription et définition, ne peut être occulté.

1.9 Témoin d'états psychologiques

Cette dimension regroupe tous les témoignages de présence, de ressaisissement, d'incertitude dont on a déjà fait mention. Elle est apparue sur la base des analyses contextuelles.

(29)

(P, A): - le cinquième donc le deuxième il est plus long; (D, 9): - oui; (P, A): - **bon**

Bon accompagne les placements corrects et maintient le contact en fin de procédure. C'est un marquage de **présence dans le discours**. Il a une fonction phatique (Ducrot et al., 1980, Garcia, 1983).

(30)

(P, A): - **bon** t'as l'autre ta figure est allongée ou euh ramassée elle est allongée ou elle j'peux pas faire un geste; (D, 9): - **bon** be moi j'dirais qu'elle euh

(16,bis)

(D, 9): - c'est une sorte de bé c'est la dernière; (P, 9): - il est bête; (D,9): - **bon**; (P,9): - c'est; (D, 9): - c'est une tortue (rire)

Bon marque ici le ressort, le **ressaisissement d'un sujet**.

Dans ces premiers exemples, on peut noter que *bon* n'introduit pas forcément de parcours, puisqu'il 1) ferme la discussion (29), 2) s'intercale entre des répliques « pour rires » (16), ni d'ailleurs ne sert exclusivement de ratification, fonction qu'il cumule en (29). Il est au contraire produit dans des espaces promis au « vide », fin de séquence(29), chaos de répliques « vides » de sens(16), espace informationnel en perte d'objet - « be [...] je dirais qu'elle euh »(30), et semble **combler** cet espace. La fonction phatique (Jakobson, 1961) est essentiellement destinée à maintenir un **lien relationnel** en l'absence d'autres rapprochements sur quels que niveaux que ce soit.

(31)

(D, 5): - ben i s'met comme ça (se lève pour expliquer); (P, A): - (rire) **bon** est-il debout ou assis; (D, 5): - debout

(32)

(P, A): - c'est un personnage; (D, 9): - un per-so-na-ge; (P, A): - **bon** qu'est-ce qui fait il est assis i marche ou il est i bouge

Intégré dans des espaces névralgiques de **recherche de positionnement**, où les sujets persistent dans la description d'une carte, en actualisant des demandes d'informations, *bon* trahit **le doute, l'hésitation**. Ici, le maintien dépend en partie de l'univers de croyance (voir Martin, 1987) construit conjointement par le sujet, et s'il ne s'explique pas ici comme **renforcement** d'un choix des possibles, cas évoqué dans le paragraphe précédent, c'est qu'il correspond plutôt à un effet de « vide » dû à la construction d'une famille des possibles (*parcours*, Culioli, 1978, 1990). Le discours de surface caractérisé ici par la marque du « ou » d'alternatif (31, 32), traduit bien ce parcours. En témoigne en final, cette sorte d'enrayage, traduit par la répétition, où l'information a du mal à poindre, et où l'espace de « vide » où *bon* s'installe est encore rendu par les deux pauses l'encadrant:

(33)

(P, A): - ... tu l'vois bien l'e p'tit carré dont j'te parle toujours là; (D, 5): -*signe affirmatif de tête*; (P, A): - où est-ce qu'il est dans ta troisième carte ... **bon** ... euh est-ce que ça r'ssemble est-ce que ça r'ssemble à un monsieur ta troisième carte; (D, 5): - oui.

2. CONCLUSION: VERS LE SCHEMA PROCÉDURAL

Les dimensions ci-haut rapportées ne fonctionnent pas indépendamment les unes des autres. Elles s'intègrent dans le schéma procédural de la marque. Un exemple suffira ici à éclairer ce que l'analyse s'est plu, jusque là, à décomposer. Nous rappelons dans le tableau ci-dessous les neuf dimensions décrites, avec leur numéro, pour les besoins d'illustration ci-après:

Systematique des valeurs de « bon »:

Intitulé de la dimension	Numéro	Valeurs associées
<i>Enregistrement</i>	1	<i>reconnaissance, ratification locale</i>
<i>Frontière modale</i>	2	<i>Changement de plan de discours,</i>

<i>Positionnement du sujet</i>	3	
<i>Cohésion discursive</i>	4	<i>liaison, progression thématique, lubrification</i>
<i>Espaces névralgiques</i>	5	
<i>Dégagement de contraintes</i>	6	<i>effacement, relance, initialisation</i>
<i>Bifurcation</i>	7	<i>orientation, pointage de but, étapes décisionnelles</i>
<i>Renforcement</i>	8	<i>intensité, avertissement, frein, accélération</i>
<i>Etat psychologique</i>	9	<i>présence, ressaisissement, incertitude</i>

(8,bis)

(P, 7): - ben i ont tous la tête carrée, c'est pas c'lui-là qui est debout?; (D, 5): - non; (P, 7): - attends **bon** on va mettre ça ça y est

Ici *bon* répond de plusieurs fonctions intriquées. Il maintient le discours sur le même focus d'activité (4), puisque la carte dont il est fait objet de discours est maintenue dans le champ conversationnel, et qu'il s'intègre au coeur d'un espace construit sur la modalisation impérative d'une résolution, donnée par les verbes, 1) attendre, et 2) mettre. Il traduit une ratification locale (1), en terme de référence au refus précédent -« non »-, s'inscrivant cependant, pour cette dernière, en différé, où les termes de renforcement (8) accompli sur l'espace impératif conjoint -« attends »-, s'interprètent, pour nous, comme le témoignage d'un effet de ressaisissement (9) du sujet. L'impératif « attends » assure d'ailleurs déjà une fonction de ratification de l'échange précédent, où il s'agit d'interpréter le rôle de *bon* en termes de complétude de cette ratification. *Bon* ménage un espace d'implication subjective (3), où la mention du « on », en guise de « on public », mais surtout de « on ralliement », insiste davantage sur la « valeur partagée » établie par la fonction de validation de *bon* (Garcia, 1983). Enfin, *bon*, tendu ici vers la solution pratique « mettre ça », s'insère dans un espace problème (5), rendue par le repérage à un espace de télescopage des possibles -« ils ont tous la tête carrée »-, et renforcé par le témoignage du refus précédent -« non »-. Si bien qu'au lieu d'un décalage des perspectives, *bon* joue de ses caractéristiques paradoxales, où il permet tout de même une décision (7), correspondant à une action (Saint-Pierre, Vadnais, 1992) de placement. On peut même extrapoler, sur cet exemple sur le rôle de construction de frontière temporelle (Saunier, 1992) dont il témoigne, en assurant le passage entre un espace d'impératif présent, à celui d'un impératif de futur proche.

Si cet exemple permet de fixer les idées, et d'amorcer une présentation synthétique de l'emploi de *bon*, on s'aperçoit maintenant que les dimensions doivent être reliées d'après la ou les fonctions communes qu'elles renferment et ce au-delà de leur opérativité respective. Nous livrons donc, en suivant, plusieurs essais qui permettent tous d'intégrer le pluri-dimensionnement acquis dans une figure processive de *bon*, en production.

2.1 *Bon*: un complexe fonctionnel paradoxal

Le schéma procédural de *bon* est gouverné par une fonction générique de **liage**⁵. Qu'elle s'illustre au plan discursif, par le maintien thématique, au plan cognitif par la tendance à la résolution, au plan interactionnel, par un rôle phatique, la fonction de liage est une des grandes tendances actualisées par *bon*. Et, le problème qui consiste à repérer à quel endroit et sur quels objets porte cette opération de liage, nous semble bien moins important que celui qui consiste à circonscrire les effets de cette opération quant à la procédure d'emploi complète de *bon*, notamment lorsque cette fonction se heurte aux tendances opposées du marqueur *bon* au **décrochement**, au positionnement, qui implique la construction d'espaces subjectifs, temporels, modaux divergents. Nous avons déjà très longuement insisté sur tout ceci.

La notion de fonctions conjointes de **clôture et d'ouverture** (Gülich, 1970) sont en fait des traductions précuratives du complexe fonctionnel paradoxal qui caractérise *bon*. On hésite toujours pour savoir si *bon* agit, même lorsque l'interrogation porte au seul niveau discursif ou structurel, en terme de clôture des échanges, ou d'introduction d'interventions (voir Saint-Pierre, Vadnais, 1992). Le terme hybride d'enchaînement (Auchlin, 1981, Roulet et al., 1985, Forget, 1987, Saint-Pierre, Vadnais, 1992), qui relève bien d'un état de synthèse, n'en reste pas moins ambigu. Car, l'assujettissement au modèle théorique instruit d'un cercle vicieux, où les échanges s'enchaînent, parce que les marqueurs de structuration marquent les enchaînements, et vice-versa, ce qui est fort recevable si l'on s'en tient au seul plan structurel. Par contre, l'enjeu théorique dans lequel nous nous sommes placés de pouvoir faire se rencontrer différents niveaux d'explication des phénomènes, au plan énonciatif, interlocutif et interactionnel force à un nouvel ajustement théorique.

Il faut notamment rendre compte non seulement du complexe rétroactif, pro-actif de *bon*, mais expliquer cette récursivité intrinsèque qui lui permet de s'inscrire dans la **fonction de validation** décrite par Garcia (1983). Cependant, ne pouvant toujours ramener les choses dans le cadre d'un discours argumentatif, soit à un argument qui se fait objet d'appui pour *bon*, opérateur qui élève cet antécédent discursif à l'ordre de la consensualité, on doit pouvoir expliquer son fonctionnement dans une **procédure d'économie cognitive**. On peut en effet retraduire l'option de différenciation entre énonciateurs, qui fait dire à Garcia que *bon* est un connecteur dialogique, par une fonction plus générale de **désadaptation par clivage**, nécessitant la **sélection**. Finalement la différence entre deux énonciateurs n'est-elle pas une modalité de la figure générale de la désadaptation, qui au regard des caractéristiques dialogique du langage finit par devenir une forme prototypiale, sans qu'elle soit pourtant primitive? Ce décentrage est intéressant, pour nous, dans la mesure où il nous écarte du seul plan énonciatif/argumentatif qui est pris comme base d'explication chez Garcia.

⁵ On choisit cette appellation, en référence aux travaux actuels sur les organisateurs textuels. « Les organisateurs textuels sont considérés comme assurant quatre fonctions principales, dépendante de leur position textuelle »: l'ancrage, précisant « l'articulation au contexte de production », le balisage, « marquant les transition possible », l'empaquetage, « contribuant au regroupement d'énoncés », et le liage, « assurant la continuité matérielle du texte » (p.122). M.C. Rosat, « A propos de réalisations orale et écrite d'un texte argumentatif », *E.L.A.*, 91, 1991, 119-130.

2.2 *Bon et la prise de conscience*

Nous proposons de rattacher le marqueur *bon* au phénomène décrit par Piaget (1974) de « prise de conscience ». La « prise de conscience » « **constitue une conduite**, en interaction avec toutes les autres⁶ », et il semble bien que la production de *bon* traduise un point de ralliement entre la conduite de verbalisation et la conduite de « prise de conscience », qu'il faut entendre comme « la construction des différents niveaux en tant que système plus ou moins intégrés⁷ ». La prise de conscience est effectivement occasionnée par « des facteurs de désadaptation » (Claparède, cité par Piaget, 1974) qui la **rendent utile**, conceptualisation à laquelle Piaget ajoute la nécessité de dépasser « les régulations automatiques » qui « ne suffisent plus » impliquant alors de « chercher des moyens nouveaux par un **réglage plus actif** »⁸.

Les critères sur lesquels l'interprétation d'un lieu de désadaptation correspond à *bon* sont fondés 1) sous la découverte des espaces névralgiques auxquels la production de *bon* est soumise, 2) sous la constatation que *bon* a à faire avec les frontières et donc à des choix, voir un parcours de sélection (Culioli, 1978, 1990), soumis à l'actualisation d'un but 3) grâce au fait que *bon* est associé à la construction d'espace décroché, 4) sous la mention d'un positionnement subjectif conjoint, qui implique que l'action accompagne sa production, généralement tendue vers la satisfaction, la résolution, figure de clôture positive entendue comme inverse de l'effet de désadaptation locale. Cette illustration de *bon* au coeur d'un processus de désadaptation en fait un indicateur de choix pour la conduite associée de prise de conscience⁹.

Comme phénomène indiciel de prise de conscience qui survient quand les régulations automatiques ne suffisent plus (Piaget, id.), *bon* marque l'entrée dans des parcours de recherche de but (7), où « le sujet va donc chercher sur quels points il y a eu défaut » (Id.), et « à partir de l'observable » -(fonction d'enregistrement, 1)- « il va porter son attention aux moyens employés et sur leurs corrections ou remplacements éventuels » (Id.). Dans les cas où, « la prise de conscience se constitue sans aucune désadaptation, autrement dit, même quand le but initial de l'action est atteint sans aucun échec » (Id.), *bon* marque la « ponctuation des actions » (Saint-pierre, Vadnais, 19992), instruisant alors comme d'un doublement de type soliloque. Le procès de ratification de *bon* est d'ailleurs peut-être à interpréter aussi dans ce sens, comme une reconnaissance des dits antérieurs « pour soi », et non « pour l'autre » que traduit le procès plus habituel de ratification en *merci*, par exemple¹⁰.

⁶ J. Piaget, *La prise de conscience*, P.U.F, Paris, 1974, 7.

⁷ Id.

⁸ *ibid.*, 262.

⁹ La prise de conscience ne doit cependant pas être uniquement associée au concept de désadaptation. « Il convient [...] de situer les raisons fonctionnelles de la prise de conscience dans un contexte plus large que celui des désadaptations, mais qui comprenne ces dernières à titre de cas particuliers non négligeables », *Ibid.*

¹⁰ L'exemple désormais typique donné dans la littérature est du type: « (A): - Vous avez l'heure?; (B): -Bien sûr. Il est cinq heures.; (A): - Merci ». Dans cet échange Goffman qualifie la troisième intervention de « manifestation de gratitude pour le service rendu et pour la bonne volonté de son auteur », il le nomme « appréciation ». E. Goffman, *Forms of Talk*, 1981, Trad. Franç.: *Façons de parler*, Ed. Minuits, 1987, 22.

2.3 Bon et le dédoublement du discours

Goffman (1981) nous instruit au niveau de la production des exclamations, qu'il prend pour témoignage, du **double discours**¹¹ qui occupe chacun de nous (cf. Bruner, 1991). Et, à ce propos, l'auteur parle de « l'occasion que nous donnons à des témoins d'entrevoir **nos affaires intimes** »¹². La conventionnalisation par laquelle on aboutit à opposer « les temps pour se taire », et « les temps pour parler » (Goffman, 1981), intimement liée à la structuration des dialogues en échanges alternatifs, où s'inscrivent les règles d'enchaînements (Sachs, Schegloff, Jefferson, 1977), devient ainsi une **sorte de paravent** au fonctionnement **continu de la pensée**, avec ses **chevauchements au temps du discours** où dans le temps du dire de l'un fonctionne le temps de pensée de l'autre, voire de l'un aussi ce qui aboutit au télescopage intra-cognitif entre temps de la pensée et temps du discours (Trognon, 1994).

Lorsque *bon* s'inscrit en ratification, comme **acte réactif d'un accord comme d'un désaccord**, il est parfois le lieu d'une connexion saltatoire¹³ (Sachs, voir Trognon, 1984) ou peut-être l'indice d'une intervention continuative selon le statut que l'on accorde à l'acte intermédiaire effectué par le partenaire (Crowll, 1993¹⁴), comme nous l'illustrons ci-dessous :

Ex 1: (D, 7) après c'est un garçon qui marche par terre; (P, 5): - je l'ai trouvé; (D, 7): - **bon** après c'est un garçon qui s'penche

Ex 2: (D, 7): - tu l'as trouvé?; (P, 5): - je l'trouve pas; (D, 9): - **bon** alors on continue

Ex 3: (D, 7): - tu l'as trouvé?; (P, 5): - euh non je le trouve pas; (D, 7): - **bon** alors on recommence

Ex 4: (D, 7): - tu l'as trouvé?; (P, 5): - no-on; (D, 7): - **bon** alors on reva

Bon traduit au niveau ostensif (Goffman, 1981, Sperber, Wilson, 1986) ce conflit potentiel entre la direction de vues du directeur de 7 ans qui compte bien **poursuivre**, et l'enjeu résolutoire qui veut que l'on tienne compte de l'**état** du problème¹⁵. *Bon* s'inscrit comme **marque de ce clivage** entre deux types de procès **aux aspects divergents**: « inaccompli » et « accompli », la *poursuite* et l'*état*. Or, ici, l'enfant de 7 ans **enchaîne à chaque fois bon à son tour de parole précédent, quelle que soit la réponse** donnée par son partenaire, qu'elle soit positive ou négative au plan résolutoire, comme si l'enjeu de poursuite était **dominant**, ce qui donne d'ailleurs lieu à une décision. De même la désadaptation due au

¹¹ « (...) nous savons désormais que, par la manière dont nous disons quelque chose qui relève du discours avoué que nous tenons, nous pouvons **en même temps**, ostensiblement tout au moins, parler pour notre propre bénéfice et manifester notre réponse auto-adressée (et/ou non adressée) à ce qui se passe. Ce faisant, nous faisons de qui nous écoute à la fois un destinataire officiel de nos déclarations de type propositionnel et un témoin involontaire de **notre soliloque** » (128) et plus loin « (...) nous nous projetons nous mêmes comme animateurs dans notre parole » (157), E. Goffman, *Façons...*, op., cit.

¹² Id., 128. C'est nous qui soulignons.

¹³ La connexion saltatoire est un modèle d'enchaînement, où « au troisième tour de parole, L1 enchaîne explicitement l'énoncé qu'il produit, non à l'énoncé produit antérieurement par L2, mais à l'énoncé qu'il a lui même produit au cours de son tour de parole antérieur. » (333), A. Trognon, « Préliminaire à une étude des formes d'agencement des conflits dans l'interlocution, *Verbum*, 1984, 319-339. Voir aussi sur cette notion l'article plus récent d'A. Crowll, « La construction de l'information dans les conversations authentiques », *Psychologie française*, N°38-2, 125-143.

¹⁴ Croll différencie « l'intervention continuative » de « l'intervention saltatoire » ainsi: « Pour la distinguer de l'*intervention saltatoire* qui est aussi un auto-enchaînement avec ignorance de l'intervention précédente, il convient de considérer la nature de l'acte interlocutif effectué par l'intervention qui vient interrompre le propos: si c'est un acte de régulation, de validation-accord, d'assertion complétive, il n'a pas pour objet d'interrompre durablement le discours de l'interlocuteur, ni d'en modifier le contenu. En ce cas, l'intervention qui poursuit son propos commencé ne peut pas être considérée comme réellement interruptive, et donc saltatoire, mais continuative: c'est une suite », A. Croll, Id., 140.

¹⁵ « l'idée est que le soliloque a une fonction d'auto-guidage et se manifeste d'autant plus que l'enfant a le sentiment que l'accomplissement de sa tâche est problématique », d'après Vygotsky, E. Goffman, *Façon de parler*, rééd, 1981, 103.

refus local (en 2, 3 et 4) est différemment gérée dans la **décision** qui suit *bon*: le sujet peut décider, d'interrompre, de continuer, le marquage par *bon* ne dépend donc pas de la valeur de cette décision. *Bon* s'inscrit uniquement sur ce **parcours de sélection de la décision**, qui semble en fait **entrepris avant la réponse du partenaire**. De même dans cet échange entre enfants de 9 ans, *bon* est un enchaînement « mental » direct entre les tours du partenaire:

Ex 1: (P, 9): - qui est entrain d'lever les bras; (D, 9): - oui; (P, 9): - **bon** c'est celle-là.

Ex 2: (P, 9): - un triangle détaché de la forme; (D, 9): - non; (P, 9): - **bon** euh un carré avec des petites pointes

Le cas de *bon* en initial de discours, cas classique où l'on se lève de son fauteuil pour aller allumer la télévision, témoigne aussi d'un rattachement au « fil de la pensée », et d'un clivage entre un état antérieur de repos et une décision d'action. C'est ici que se traduit le mieux, selon nous, l'effet du versant soliloquial au niveau de la conduction d'une pensée métacognitive. *Bon* est en rapport avec la prise de conscience parce qu'il est en rapport avec les phénomènes de **dédoublement**, et de **clivage** de quels que niveaux qu'ils soient. Il correspond à un mouvement général de **centration** couplée d'une exigence de travailler sur **plusieurs** fronts à la fois. Et, c'est dans ce sens qu'il peut agir comme taxème de position haute (Garcia, 1982, 1983) dans la mesure, où l'effet de centration arrive en contagion sur le discours lui même, et crée une circulation d'un discours dominant la scène du dire (Flahault, 1978).

Si bien que la ratification par *bon* n'en est pas une, au sens classique où on lui donne un effet d'entérinement des propos antérieurement adjacents. C'est plutôt un mouvement de reconnaissance qui peut opérer dans une **latitude plus large** que celui du **tour de parole**¹⁶. Accès sur le changement de plan de discours, associé aux étapes décisionnelles par le biais de réorientation, bifurcation qu'il sert, il fonctionne comme une marque de planification des buts qui reste la trace d'une **dissociation** des différents plans.

2.4 Schéma d'emploi procédural de *bon*

Le schéma procédural que nous proposons est donc affilié à celui de la prise de conscience.

Le « mécanisme de la prise de conscience » est un « processus de conceptualisation **reconstruisant puis dépassant...** ce qui était acquis à celui des schèmes d'action » dans une direction allant de « la périphérie au centre », où l'action, si elle ne constitue pas à proprement parler une prise de conscience, peut être considéré comme « une **prise de possession progressive**, avec reconstruction et enrichissement, analogue à ce qu'est la conceptualisation par rapport à cette action ». « Dans les deux cas, de l'action et de sa conceptualisation, le mécanisme formateur est **à la fois rétrospectif en tant que puisant ses éléments en des sources antérieures et constructif en tant que créateur de liaisons nouvelles** ».

D'après J. Piaget, La prise de conscience, 1974

¹⁶ Goffman présente d'ailleurs au plan de ce qu'il nomme « le chaînage » des paires adjacentes, toutes sortes de combinaison, allant de la représentation classique où l'alternance question réponse, question réponse correspond à la théorisation de Schegloff (1968), à l'ellipse (Merritt, 1976), où la réponse est passée sous silence dans la seconde intervention qui propose déjà une autre question dont l'orientation donne en fait par présupposition la valeur de la réponse implicite, en passant par des formes d'adjacitité de la réponse et de la question dans une même intervention...etc., Voir E. Goffman, *Façons...*, op., cit., 1987, 13-15.

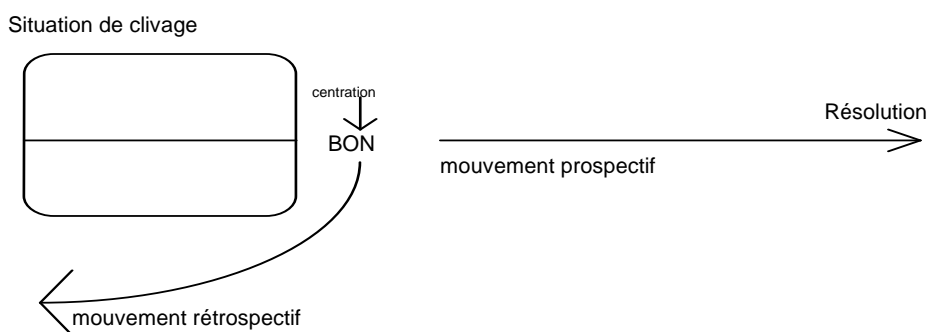
On peut ici broser un parallèle direct avec le fonctionnement discursif de *bon*, où celui-ci « anaphorique de mention » comme dit Roulet (et al. 1985), reprend d'une part les éléments antérieurs du discours, y fait référence, et ouvre la voie, établie une transition qui propulse le discours sur du nouveau.

Il faut enfin noter que le mouvement de **recentration**, direction allant de la périphérie au centre (Piaget, 1974) permet d'interpréter la tendance de *bon* à faciliter **l'imposition d'une implication subjective dans le discours** (3). La recentration sur soi facilite en effet l'écho discursif de ce mouvement, que l'apparition du « je » signale juste après. A moins qu'il ne s'agisse justement du contraire puisque cette tendance est partagée par le *oui*, où nous avons rappelé qu'il s'agit la d'un fonctionnement étymologiquement fondé sur un mouvement de centration sur les personnes O il, Oje, O tu. Nous y reviendrons en final.

Pour conclure, on dira que **l'emploi de bon** suppose les **procédures** suivantes:

- il s'insère dans une **planification générale des actions**, dans un procès métacognitif¹⁷.
- il **évalue la portée des dits antérieurs**, et c'est donc un indice de **contrôle sur la situation**.
- il s'inscrit dans un processus de **prise de conscience du sujet** à propos de la situation présente, et à ce titre marque l'entrée développementale dans la phase des capacités méta-cognitives (Gombert, 1990).
- cette prise de conscience est l'enjeu d'une **désadaptation** d'un certain niveau de réalité, se figurant sous la forme d'un **clivage** en deux options, dimensions, plans..., qui aboutit à une **décision**, un choix.
- il signale un mouvement cognitif de **centration**. De ce mouvement, plusieurs effets dépendent comme l'introduction du point de vue, la rupture modale comme effet de décentration de l'objet antérieurement fixé, mais aussi le témoignage d'états psychologiques que connotent chacun à leur manière présence, ressaisissement, incertitude.

Nous relient ces procédures dans un schéma de synthèse:



C'est la situation de clivage qui, problématique, donne lieu à un mouvement de centration de la périphérie -situation interactive vers pôle du sujet; contraintes différentes du problème sur un but particulier-. Cette centration donne lieu à deux mouvements simultanés 1) rétrospectif, où la situation antérieure est analysée par rapport au clivage émergent, et 2) prospectif au regard d'une satisfaction, objet du désir du sujet.

La perspective développementale permet de mettre en évidence plusieurs situations types où le clivage peut être représenté par l'émergence de deux points de vue énonciatifs, deux places interactives, deux plans discursifs...etc., et ainsi faire apparaître l'exemple d'une

¹⁷ L'usage de *bon* chez de jeunes enfants est ainsi à ramener à un processus épilinguistique.

constitution d'un schéma de sens, dépendant des capacités cognitives opératoires à chaque âge.

3. TENDANCES DEVELOPPEMENTALES

Nous mettrons ici l'accent sur les faits saillants et différenciateurs entre les conditions d'emploi de *bon* chez les enfants de 7 ans comparées à celles des enfants de 9 ans, en filiation avec les acquis présentés aux chapitres précédents. Rappelons avec Caron un état potentiel des faits:

« un ensemble de procédures, primitivement contrôlées, peuvent ainsi s'automatiser progressivement, échapper au contrôle conscient, et traiter de façon spécialisée une certaine catégorie d'informations. Mais le problème psychologique essentiel est d'explorer leur mode de construction, l'émergence et les limites de leur autonomie » (Caron, 1989¹⁸).

C'est à un tel programme de recherche que nous nous livrons ici.

A 7 ans comme à 9 ans *bon* actualise une tendance fonctionnelle générale au **décrochement**, soit la gestion d'univers **discursifs divergents**, et à la **bifurcation**, soit au pointage de **but** sous-jacent à sa prospection **résolutoire**. Au plan général de la situation problème, *bon* apparaît à ces âges dans des lieux de **décalage** des perspectives, et s'inscrit dans une procédure locale de **dégagement de contraintes**. Se trouve donc illustrées ici trois situations types de clivage. Pour la première, le **décrochement**, l'enfant gère simultanément **deux univers discursifs** à la fois, le plan de la description de figure et celui de l'activité de placement ou bien relationnelle avec l'autre:

013: (D, 5): - hein; (P, 7): - il est assis hein **bon** allez on met çui-là après.

Le premier univers « il est assis » est celui de la description. Le second univers « allez, on met » est celui des activités de placement.

Pour la seconde, les deux univers sont des univers de croyances (Martin, 1987) des deux partenaires, qui divergent au point de reconnaissance d'une carte. Ainsi:

020: (D, 5): - comme ça là des deux sens t' c'est comme ça; (P, 7): - **bon** tu m'fais voir (gestes)... couché dans c'sens alors; (D, 5): - oui

Là, l'enfant de 7 ans demande à proprement parler une vision de l'univers représentatif de son partenaire de 5 ans. Comme celui-ci a échoué au niveau verbal, les enfants passent par l'épreuve du mime. *Bon* se situe à l'entrée de la résolution, juste après le constat d'une divergence dans la représentation, soit le lieu d'un conflit de croyance (clivage).

Pour la troisième, l'enfant producteur doit choisir entre deux options procédurales; deux schèmes entrant en collision dans une optique de sélection. *Bon* sert donc à se dégager des contraintes. Ainsi:

024: (D, 9): - hum euh; (P, A): - si on voit ses bras j'en sais rien moi; (D, 9): - **bon** on voit ses bras; (P, A): - il est couché incliné à droite à gauche

¹⁸ J. Caron, Le traitement du langage est-il modulaire? », *L'Enseignement Philosophique*, N°1, 40ème année, 1989, 32-47, p.44.

En 024, la sélection se fait entre deux entrées « avoir des bras » « ne pas avoir de bras », et *bon* sélectionne une valeur sur la base de ce doublet conflictuel. Cette sélection se présente en fait comme un dégagement de contraintes liées à l'indécidabilité sur cette propriété soulevée: « avoir ou non des bras ».

3.1 7 ans, dynamique de l'action: la maîtrise du délai

Ce qui caractérise l'âge canonique de 7 ans, c'est que *bon* semble se spécialiser dans des conditions d'emploi tendues vers une **prépondérance de l'action**. En effet, si *bon* s'inscrit bien dans les situations de décalage, décrochement et bifurcation, ce sont là des sites d'emploi qu'il partage avec *oui*. Par contre, les sites où *bon* a le privilège sont ceux où il sert à 1) se dégager des contraintes, 2) envisager la résolution, 3) occasionner un positionnement du sujet, et 4) influencer le rythme du discours -frein/accélération-.

Exemple: (D,5): - non; (P,7): - **bon** alors on reva y a celui-là qui est debout; (D,5): - non... on dirait que j'l'ai pas; (P,7): - **bon** euh t'en as deux tout d'suite encore

Ainsi le mouvement dans lequel s'inscrit *bon* est un mouvement volontairement résolutoire, marqué par la centration sur soi, ce qui procure des **effets manifestes de dominance** sur la scène interactive. Il faut régler le problème, et les directives sont de l'ordre de la gestion du temps, temps de l'interaction, précipitation vers la résolution, dégagement de tout ce qui pèse. On a déjà longuement illustré les incises où *bon* opère en parrainage avec un impératif d'action: « *bon, bon, on passe le deuxième* »; « *bon continue* »; « *bon bon çui-là attends attends* »; « *bon alors encore on continue* »; « *bon continue* »; « *bon alors on recommence* »; « *bon alors on reva...* »; « *bon voilà après* ». *Bon* fait toujours l'objet d'une sorte de **rythmique discursive** où il s'agit pour l'enfant producteur à la fois de se dégager des contraintes, mais encore **d'influer sur le comportement** d'autrui. On guide véritablement le **rythme des activités de l'autre**.

On peut asseoir cette imposition du rythme par le fait qu'à cet âge justement se règle le procès temporel dans la construction du « système temporel-aspectuel » décrit par Bronckart (Bronckart, 1980). « L'enfant construit très progressivement son système temporel [...] en accentuant d'abord les caractéristiques de l'action »¹⁹. Entre **6 et 8 ans**, « les sujets ne construisent un signifié accompli ou inaccompli que lorsque la probabilité de prendre en considération le déroulement ou le **résultat** est très forte²⁰ », ce qui se traduit au niveau aspectuel par le fait que « les ordres du procès (vitesse, fréquence, transitivité) sont les signifiés aspectuels les plus fréquemment exprimés par les enfants »²¹. Transférés dans le domaine de notre tâche de résolution de problème, ces indications semblent corroborer l'idée d'une liaison entre les conditions d'emploi de *bon* et la perfectibilité de l'enfant de 7 ans lorsqu'il 1) envisage le **résultat**, et 2) peut traduire cette perspective au **niveau aspectuel** par une **accélération/décélération** du procès de résolution.

¹⁹ J.P. Bronckart, *Genèse et organisation des formes verbales chez l'enfant*, Dessart & Mardaga, 140.

²⁰ C'est nous qui soulignons.

²¹ Id., 134.

Cette gestion aspectuelle est renforcée par la maîtrise des grandes tendances oppositionnelles des temps comme le présent, le passé-composé, l'imparfait qui sont bien distinguées quant au « **décalage** de production » qu'ils impliquent (Id.). Sandras (1991) dans son étude littéraire sur *bien* insiste beaucoup sur les rapports que ce marqueur entretient avec « l'accélération de l'histoire », où cette valeur laisse entrevoir **un but**, et comme l'**intention** du héros: « il a bien essayé de parler au chef du personnel... ». Rapporté au schéma de fonction de *bon* à 7 ans, il semble que *bon* et *bien* se rejoignent ici comme « signal » des « tergiversations », « contretemps », « pesanteur », « arrêt », « décalage » (Sandras, 1991), où la fonction de signal est véritablement jouée à 7 ans/ L'enfant avertit l'autre par *bon*. Il ménage son intention de résolution par la maîtrise de l'accélération/décélération du discours. *Bon* émerge ainsi à 7 ans dans des conditions d'emploi qui l'associent à l'usage des adverbes, où « la vitesse est traduite par un choix d'adverbes plus nombreux et plus spécifiques que dans les descriptions d'enfants plus jeunes » (Bronckart, 198.²²), et dans un temps développemental où « le passage de l'aspect au temps » fait que l'enfant « choisit des verbes de « dépassement de frontières » (Id.). Tout se passe donc comme si à 7 ans, l'enfant jouait avec ce statut de dépassement de frontière (Culioli, 1988, Saunier, 1992) que permet *bon*, en faisant de son partenaire un espace propice au déploiement de ses stratégies d'imposition de frontières temporelles.

3.2 9 ans: *planification des actions*

Les sites d'emploi de *bon* à 9 ans ne sont plus dépendants de cette rythmie, mais s'alignent sur le procès de la **décision** -déjà présente à 7 ans, en partage avec non-, qui prend l'allure d'une sélection dans un parcours où l'option de **maintenir sa visée** est prépondérante. A 9 ans, le fort accent mis sur la planification, en termes d'accès aux buts via entre autres l'utilisation de « schéma » et de « hiérarchie d'espaces abstraits » (voir Hoc, 1987), fait de *bon* un outil procédural *had hoc* dans les stratégies de **bifurcation locale** dépendant de **buts** à plus long terme. Ainsi:

011: (P, 9): - avec les deux trucs pointus là; (D, 9): - hum hum; (P, 9): - **bon** ah euh là y a un truc avec un triangle qui est détaché en bas à gauche...

010: (P, 9): - bon met la même si c'est pas bon ben ça ça doit être celui-là qui reste alors **bon** tu r'connais l'bonhomme qui est entrain d'courir; (D, 9): - oui

Bon intervient comme marquage de visée. En 011, le sujet envisage un nouvel élément qui s'intègre comme sous-but dans l'espace de la description ainsi planifiée. En 010, il s'agit d'une reprise avec pointage sur un élément déjà reconnu, qui intègre une procédure de vérification préalable à la planification des actions suivantes.

Alors qu'à 7-8 ans, les enfants abordent tout juste les phénomènes de planification, la progression est rapide dans ce domaine entre 7 et 9 ans, où s'installe un nouveau « plateau » de 9 à 12 ans (cf. Byrnes, Spitz, 1979, cité par Richard 1982). A 9 ans, cette activité cognitive est bien en place. Les enfants procèdent par « hiérarchisation » des actions pour « réduire la

²² Ibid.

complexité » (Hoc, 1987). On note même des mouvements de repli, de centration avec des phénomènes de rupture où s'installent des soliloques comme en 010. C'est à l'intérieur de **séquences monologiques** que les sujets inscrivent des paliers, des décrochements, plus ou moins liés à la figuration d'instances énonciatives différentes, ou à la gestion d'univers modaux opposés. A 9 ans, les sujets génèrent une théâtralisation du décalage de point de vue dans un discours pour eux, alors qu'à 7 ans les sites d'emploi de *bon* traduisent plutôt une réactivité aux dires ou à l'indisponibilité de l'autre.

L'enjeu résolutoire est ainsi différé à 9 ans, et *bon* devient un instrument permettant de **progresser vers la solution par succession d'étapes**. *Bon* peut ainsi se loger dans différents états du problème, dépassant le simple besoin de contournement souvent opéré à 7 ans.

017: (D, 9): - //oh lala qu'est-ce que c'est qu'ça (rires) après une sorte de de de (rires); (P, 9): - allez dépêche toi; (D, 9): - **bon** bé un carré; (P, 9): - ben c'est sûr ya un carré partout (rires).

En 017, *bon* sert à opérer une bifurcation locale traduisant une avancée minimale dans la résolution, et servant surtout à conforter l'empressement du partenaire. Il s'agit ici d'une résolution circonstancielle.

008: (P, 9): - ... c'est çlui que ça fait des comme ça fait denturé avec un carré qui est détaché d'l'image qui est détaché d'la forme; (D, 9): - hum euh... ffff (souffle)... non; (P, 9): - **bon** comme mais c'est regarde

En 008, l'enfant tergiverse au lieu de *bon*, où la tension de résolution finale est différée, et seule une séquence de réajustement local est produite. Mais *bon* marque cette **rupture** comme pour en démontrer la nécessité, la pertinence dans le déroulement résolutoire, processus qui du coup se séquentialise, en différents sous-buts. La résolution est partielle.

014: (D, 7): - y a un triangle un carré et un carré à côté d'un triangle qui démarre un carré et un triangle... voilà; (P, 9): - **bon** j'pense que c'est celle-là la troisième
012: (D, 9): - et on dirait qui porte un chapeau euh quelque chose; (P, 9): - ouais **bon** c'est okay c'est bien l'dernier

En 014 et 012, les sujets procèdent à l'étape finale de résolution, qu'ils commentent en prononçant *bon*. C'est le *bon* typique analysé par Saint-Pierre et Vadnais (1992). L'insertion de *bon* entre deux moments de ratification « oui, c'est okay » en fait un indice de la procédure métacognitive se déroulant « dans l'intimité » au rang d'une conduite de soliloque émergente (Goffman, 1981).

Chaque palier marqué par *bon*, traduisant le but, la gêne, la concentration, la décision (voir chapitre précédent), est un indice de ce **dédoublement de la pensée** qui s'inscrit en filigrane sur le circuit discursif, comme autant d'aide pour soi et pour l'autre dans le **repérage des opérations mentales** effectuées. Le mécanisme planificateur est justement mis au point pour se débrouiller de situations imposant de « gérer conjointement plusieurs activités », où « si l'exécution séparée de chacune peut ne pas conduire en soi à élaborer des plans, leur combinaison peut introduire cette exigence » (Hoc, 1987). On peut d'ailleurs s'interroger ici sur la fréquence d'emploi de *bon* qui passe de 18% -répartition irrégulière- à 35,5% -répartition régulière-²³ à l'âge adulte, où l'automatisation de ce **clivage entre discours et**

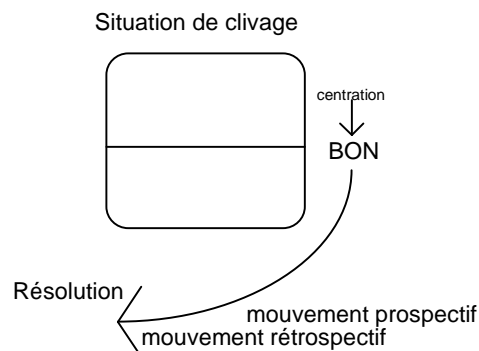
²³ Rappel: ces pourcentages ne sont que relatifs aux trois marqueurs étudiés.

pensée est quasi-automatisé chez l'adulte au lieu de *bon*. A 9 ans, âge clef de l'entrée, de la mise en oeuvre planificatoire, si le taux est de 12,3%, cette marque est **régulièrement répartie** dans les dyades, ce que nous interprétons comme un début d'automatisation du processus de marquage des buts. Ainsi *bon* peut être décrit comme une marque de traitement des « interférences entres buts » (Id.) tendu vers la **satisfaction d'un but à sélectionner**.

3.3 Conclusion: du procédural à l'automatique

De la procédure locale de gestion surtout aspectuelle des frontières temporelles, où à 7 ans l'enfant se sert de l'autre comme pôle référent pour se situer, décider et conduire, à la gestion des frontières spatiales à 9 ans permettant de séparer les différents univers de discours, et où *bon* marque la séquentialisation et la hiérarchisation des buts dans un processus planificatoire, on aboutit chez l'adulte à une nouvelle forme de routinisation de l'échange, où *bon* renvoie à l'automatisation du contrôle du dire sur la pensée, et vice versa. Marquage de satisfaction né du clivage, *bon* s'inscrit comme élément type d'un parcours microgénétique qui consiste « à construire l'unité prototype de résolution, un **bon** « objet-à-penser ». » (Saada-Robert, 1992). Saada-Robert présente en effet deux mécanismes opposés: l'un procède par « complexification d'une unité-routine en une totalité séquence », l'autre « inverse [...] consiste à isoler ou découper une unité privilégiée de travail, à partir de la globalité synchrétique et floue du problème tel qu'il apparaît [à l'enfant] en début de microgenèse » (Id.). L'analyse des discours « pédagogisant » (Ali-Bouacha, 1981) instruit bien de ce caractère à la séquentialisation qui procède par découpage d'unité supposant la « construction du bon objet-à-penser », et fortement supporté par le marqueur *alors*. La fréquente utilisation de la locution *bon alors* permet de rapprocher *bon* et *alors* en cet endroit, où *bon* se distingue ici dans ses affinités avec la valeur de satisfaction. Tous deux sont à classer dans les méta-opérateurs (Ali Bouacha, 1981, cf. aussi Garcia, 1983) qui servent à « organiser » la schématisation à l'oeuvre dans les discours pédagogiques. A ce titre *bon* a un effet de pouvoir, de maîtrise qui lui permet d'être interprété comme un **outil de guidage** (Vygotsky, 1934), qui fortement apprécié à 7 ans comme instrument agissant directement sur autrui, ouvrant sur des conduites mettant en scène le « bon objet-à-agir » (Saada-Robert, 1992), gère surtout « le langage intérieur » à 9 ans, pour s'ouvrir comme élément organisateur d'une « totalité- séquence » (Saada-Robert, 1992) chez l'adulte.

Enfin l'automatisation des processus chez l'adulte, qui influence et les schémas procéduraux d'emploi des marqueurs, dont *bon*, et les procédures d'action diverses, surtout lorsqu'elles sont répétitives, introduit *bon* dans des « schèmes familiaux » au point que mouvement rétrospectif et prospectif se confondent dans la simultanéité. C'est ainsi que l'on peut interpréter le *bon* final, soit à la fin d'un cours, ou d'une séquence de travail, généralement interprété dans ses effets métadiscursifs de clôture, comme outil **agissant la satisfaction** en termes de prospection résolutoire **sur l'espace du déjà dit**. On aurait ainsi un schéma automatisé, soit un schème familial d'inscription pour *bon* du type:



Un phénomène d'anticipation dû aux capacités de planification (voir Hoc, 1987) peut être sans doute invoqué pour comprendre cette simultanéité discursive, lieu d'un complexe procédural automatisé: le schème familial (Cellérier, 1992). C'est ainsi que l'usage dit « autoréflexif » et « autorégulatif » de *bon* (Saint-Pierre, Vadnais, 1992) n'est pas tant à assimiler uniquement au déroulement des actions et à leur « découpage », qu'à rapprocher de l'« état » cognitif dans lequel ces actions entrent en ligne de *compte* au sens de **leur valuation sur l'axe de la satisfaction pour le sujet** producteur. *Bon* est indéniablement inscrit dans un **espace modal**, où nous interprétons l'opération de validation (Garcia, 1983) que remplit *bon* comme dépendante des caractéristiques de cette emprise du désir.

4. BON COMME MÉDIATEUR

Notre étude permet, en quelque sorte, de réaménager les tendances fonctionnelles aperçues dans la littérature, en plaçant le complexe modal en tête de ligne. *Bon*, comme les grammairiens des dictionnaires l'annoncent est un **modalisateur**, ce qui signifie qu'il « baigne » dans un espace où le sujet présente un état mental particulier. Cet état mental a pu être typifié grâce au sémantisme de base de *bon*, mais aussi confirmé grâce à l'enjeu résolutoire de notre tâche: *bon* tend vers la **satisfaction** (Martin, 1990). A l'inverse des théories argumentatives qui inscrivent l'axe de la satisfaction sur celui de l'orientation conclusive, nous interprétons plutôt cet état de choses comme une conséquence inhérente à l'inscription de l'affect (Danon-Boileau, 1987, Culioli, 1990, Bruner, 1991, Bougnoux, 1991) dans le langage, si souvent contournée par les sciences cognitives. Pour nous **l'état mental est un opérateur primitif** incontournable, et qui sous réserve d'être étudié permettrait peut-être d'éclairer le champ encore trop flou des « modalités ». On postule que le modal s'avère ici dynamique quant à la procédure d'emploi de *bon*.

Sur cette base, l'état mental tendu vers la satisfaction, est incontournableement conduit par le **besoin de conclure**: c'est ici que la figure de la clôture (Gulich, 1970, Auchlin, 1981, Roulet et al., 1985) opère au plan discursif ou interactif. Quant à la construction d'un espace imaginaire fictif (Culioli, 1990), il se présente comme une conséquence de la procédure typique de résolution de la satisfaction, et l'on penche plutôt vers une interprétation de ce qui **entre en cause** dans la production de *bon*. La figure du clivage, comme forme de désadaptation sert de métaphore pour comprendre que le désir naît d'une problématisation due

à la **surenchère** qui menace de **dépasser les capacités** de gestion cognitives. *Bon* survient en situation de trop plein, où de « surcharge cognitive » (Bach, Harnisch, 1979), où s'illustrent bien souvent les conflits, télescopes d'univers -comme d'ailleurs pour *non*, ce qui confère à *bon* ce rôle de marqueur-carrefour -qu'il partage avec *oui*- Or, nous pensons que l'état mental émergent de ce trop plein prend la figuration du désir, désir d'en finir, désir de s'en sortir.

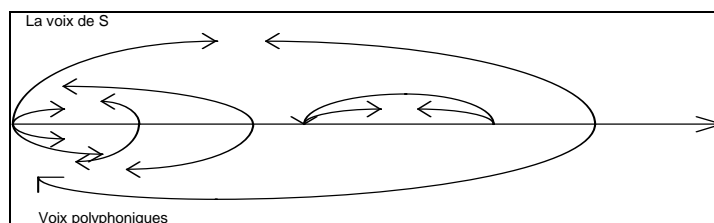
La seule façon de sortir dans l'urgence d'une impasse, est, tel que le confirme Piaget (1974), de se ressaisir - on a vu cette figure du ressaisissement comme tendance d'emploi- par un mouvement de centration sur soi, où de la périphérie au centre, le sujet **dépasse** les problèmes en **reconstruisant de nouveaux repères**, mime ce que l'on nomme « une prise de conscience », au sens où sa conscience du problème devient une emprise sur la résolution de celui-ci. Or ce travail s'accomplit au niveau de cette procédure de centration dans une **mise en tension** proportionnelle de la relation qui unit le producteur -le *Je*- à l'interlocuteur -le *Tu*-. C'est ici que l'effet de dominance se produit quand l'un « tire la couverture de son côté », et où le *Tu* est en reste. Un marqueur comme *bon* travaille donc la dyade au coeur même de la **constitution relationnelle**, tirillant les parties entre elles. La pédagogisation est à ce prix, où le *je* du maître est sans arrêt rappelé, dans le découpage des thèmes, instruisant du même coup un effet repoussoir au *Tu* qui devient suiveur: c'est là que *bon* devient guide. Comme second effet, la sélection résolutoire entraîne bien souvent, au sein du télescope d'univers le choix tactique de se positionner sur l'un d'entre eux, ce qui produit donc au lieu de production de *bon* ces franchissements de « frontières » (Saunier, 1992), où le sujet par centration reconstruit une frontière, qui permet de circonscrire un espace pour le pointage du but. Cette frontière sera préférentiellement temporelle à 7 ans, plutôt hiérarchiquement dépendante du plan d'ensemble à 9 ans, ce qui s'illustre sous les tendances de *bon* à la spécification par exemple.

L'effet de ratification locale semble, en ce sens être une satisfaction prononcée à **rebours** sur les faits antérieurs, comme dans le cas de l'automatisation évoquée chez les adultes. Le cheminement prospectif vers la satisfaction épouse la route de la rétrospection; et c'est bien au lieu de *bon*, moment d'inscription de la valeur de solutionnement de ce marqueur, que les dits seront légitimés et entreront dans « le savoir partagé », puisqu'alors validés (cf. Garcia, 1983). En ce sens, l'opération de validation au cours du dialogue opère un choix sur un univers édicté de l'extérieur-paradigme de la dia-logie- , et **le sujet se centre sur le dit de l'autre**. *Bon* illustre ici un mouvement de **tension relationnelle** où le *Je* viens au *Tu* pour lui reprendre la mise; c'est en ces lieux que les effets de pouvoirs (Flahault, 1978, Kerbrat-Orecchioni, 1987, 1988, Garcia, 1982) s'inscrivent. Ainsi nous n'interprétons pas la validation de *bon* au seul plan discursif, où bon « opère une transformation » sur « l'objet qu'il valide » (Garcia, 1983), mais pensons plutôt que c'est l'effet du nouvel état relationnel qui induit cette impossibilité de « mettre en doute » l'élément validé. A ce niveau le rapprochement entre *oui* et *bon* est éloquent, où tous deux ont déjà été assimilés dans leur propension à introduire « le point de vue ». Si *bon* « fait accéder des éléments pouvant être objets de controverse, au statut d'éléments reconnus et admis de l'ensemble des partenaires » (Id.), ce n'est pas selon nous parce qu'« il opère une prise en compte du discours de l'autre » -

opération conséquent-, c'est qu'à l'instar de *oui l'effet de consensus intersubjectif qu'il impose* est une conséquence du travail cognitif tendue vers la résolution qui dépend d'une centration sur des objectifs à satisfaire. Et le partenaire de la communication, à l'instar du co-énonciateur sur son propre discours ou encore de l'univers modal qui entre en conflit avec un autre univers présent dans l'espace mental ne sont que des exemples de potentiels bi-pluri-dimensionnements sur lesquels les capacités mentales viennent buter, ce qui les convoie au choix.

4.1 La conversation comme processus général de médiatisation

Nous pensons que la particularité des marqueurs d'intersubjectivité, que le marqueur étudié ici exemplifie, est qu'ils agissent comme **révélateurs des différents niveaux de réalités** qui coexistent dans une interaction. L'effet de centration qui est à l'origine de la production de *bon* installe un déséquilibre dans les tensions entre les niveaux de réalités, et c'est la compensation de ce déséquilibre qui est souvent interprétée confusément comme source d'emploi des marqueurs. Le discours déroule, entre autres, trois réalités conceptuelles, celle du locuteur, celle de l'interlocuteur, et celle de l'interlocution. Nous le schématisons comme suit, empruntant à Lunquist (1990) sa schématisation, dans la mesure où celle-ci rend compte par « une figure procédurale » du type « transitional network chart » [(cf. Winograd, 1983, Lunquist, 1986)]. Insistant sur les transitions, elle montre le réseau argumentatif, **tel qu'il se construit** successivement en des blocs (des « chunks ») de plus en plus grands, sur la base des valeurs argumentatives cataphoriques et anaphoriques »²⁴:

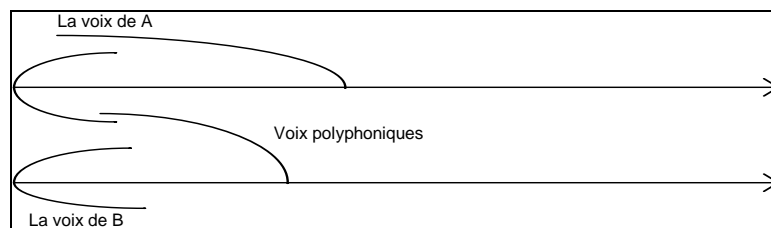


Les directions des flèches sont à mettre en rapport avec la nature anaphorique ou cataphorique du lien argumentatif. Les deux plans, au dessus et en dessous de la ligne renvoient au plan des expressions non polyphoniques « dont le contenu est assumé par S », et à celui des expressions polyphoniques « dont le contenu est imputé à un Énonciateur ».

d'après Lunquist, « Conditions de production et programmation argumentative », 1990.

Dans notre modèle dyadique, nous représentons les choses comme suit, où les voix de A et de B inscrivent leur propre programmation argumentative, avec un travail de contextualisation progressive qui permet à l'analyste de repérer des figures de mise en sens, de co-référence.

²⁴ L. Lundquist, « Conditions de production et programmation argumentative », *Verbum*, Tome XIII, Fascicule 4, PU Nancy, 1990, 245. C'est nous qui soulignons.



A chaque parole de l'un, au niveau discursif s'entend, mais aussi au niveau du capital parole, (Chabrol, Camus-Malavergne, 1989) de l'imposition de thèmes dominants (François et al., 1984), du choix des objets de discours, **une tension vers la centration se potentialise**, effectivement ou non jouée par le locuteur. C'est ainsi que l'on peut parler de « prise » de parole, de « prise » en charge. Le cas de *bon* qui nous occupe permet d'illustrer un cas particulier d'emploi, où une marque signale justement que la tension centripète est déclarée au niveau de la réalité du producteur de la marque, et il s'ensuit un réaménagement conséquent de la figure relationnelle des trois niveaux de réalités présentés. On hypothèque alors que, si « les tropes sont certains sens plus ou moins différents du sens primitif, qu'offrent, dans l'expression de la pensée, les mots appliqués à de nouvelles idées » (Fontanier, 1968), ne se pourrait-il pas que les marqueurs d'intersubjectivité soient finalement le lieu de « contextualisation » (Brixhe, 1992) où le dire de l'un devient le tremplin d'une recherche d'assomption contextuelles, d'inférences dans les connaissances générales²⁵... dont ces marques seraient le résultat?

Nous allons considérer cette hypothèse qui fait des marqueurs d'intersubjectivité, dont *bon*, des médiateurs sur lesquels la parole de l'interlocuteur « s'appuie », sur la base d'une **impossibilité d'être à la source de son propre dire** dans une situation interactive, puisque celui-ci entre en continuité avec celui de l'autre. Ainsi le schéma de ternarité complexe (Ghiglione, Trognon, 1993) peut ici s'illustrer **dynamiquement**, où le lieu de l'enjeu est pensé comme le lieu de prédilection où se règle l'inscription alternative des degrés de distance, d'implication de chaque locuteur quant au dire de l'autre qui sert alors de médiateur. C'est ici que l'on a déjà abordé de lieu théorique de réalisation « objective » de l'intention « représentative », au temps N°2 d'une intervention réactive à un acte de langage, en termes de médiatisation²⁶ (Ghiglione, Trognon, 1993).

Pour illustrer cette hypothèse, nous ferons deux détours: l'un, minime empruntera la voie rhétorique pour comparer le comportement de *bon* avec la figure de la métalepse, ce qui indiquera que *bon* fonctionne bien comme un marqueur évidentiel²⁷, soit médiatique. Le

²⁵ Comme Brixhe le signale, attaché à tirer partie d'une approche procédurale de la conversation, « L'une des questions que l'on peut poser est de savoir si des marques linguistiques, comme les connecteurs, peuvent imposer des conditions suffisamment fortes sur la formation des contextes, c'est-à-dire pour l'interprétant une aide au choix des assomptions contextuelles pertinentes, à leur accès, à leur activation, faute de quoi le pilotage dans une fonction déterministique resterait un mythe ». D. Brixhe, Aspects processuels interactifs dans l'élaboration de la co-référence chez l'enfant (10-12 ans) en situation d'explication de jeu », *Thèse de Doctorat*, Nouveau régime, Dir. A; Trognon, Nancy II, 1992, 105.

²⁶ Voir notre chapitre 5.

²⁷ Médiatif = évidentiel, « Le terme d'évidentialité n'est pas utilisé partout de la même façon [...], certains auteurs préfèrent utiliser un autre terme (par exemple le « médiatif » - », voir infra, J. Nuyts, P; Dendale, « Bibliographie sélective de l'évidentialité », *Langue française*, 102, Mai, 1994, 121-125.

second utilisera comme tremplin la catégorie du médiatif, définie et utilisée par Guentcheva (1990, 1993, 1994²⁸), à propos duquel le **processus inférentiel** particulier dégagé est applicable au cas de *bon*²⁹. Le rapprochement du fonctionnement de *bon* et du marqueur modal, évidentiel *devoir épistémique* (Dendale, 1994) sera enfin utilisé pour coordonner les notions de modalité à celle d'inférence (Sperber, Wilson, 1986), où le terme d'évidentialité (voir Nuyts, Dendale, 1994 pour une bibliographie³⁰) semble encore adéquat à décrire le phénomène d'assomptions probables ou plausibles (Bach, Harnich, 1979), au lieu de production de *bon*.

4.2 La figure de la Métalepse (Fontanier, 1968, Genette, 1969, Molinié, 1992)

Comme nous l'empruntons à Genette (1972), « Métalepse fait système avec prolepse, analepse, syllepse et paralepse, avec le sens spécifique de « prendre (raconter) en changeant de niveau ». On voit ici que le complexe fonctionnel de *bon* se rattache volontiers à cette figuration de **changement**, que l'on a exploité comme phénomène de « dédoublement du discours » (Goffman, 1981), ce qui permet d'introjecter cette figure originellement associée à un procès narratif³¹ au champ conversationnel. Mais poursuivons, en instruisant cette figure de la métalepse sous la plume de Fontanier (1968).

I « La *Métalepse*, qu'on a si mal-à-propos confondue avec la *Métonymie*, et qui jamais un nom seul, mais toujours une proposition³², consiste à substituer l'expression indirecte à l'expression directe, c'est-à-dire, à faire entendre une chose par une autre, qui la précède, la suit ou l'accompagne, en est un adjoind, une circonstance quelconque, ou enfin s'y rattache ou s'y rapporte de manière à la rappeler aussitôt à l'esprit »

II. « On peut rapporter à la *Métalepse* le tour par lequel un poète, un écrivain, est représenté ou se représente comme produisant lui-même ce qu'il ne fait, au fond, que raconter ou décrire »

III. « Il faut aussi sans doute rapporter à la *Métalepse*, à moins qu'on n'en veuille faire une figure particulière, ce tour non moins hardi que les précédents, par lequel, dans la chaleur de l'enthousiasme ou du sentiment, on abandonne tout-à-coup le rôle de narrateur pour celui de maître ou d'arbitre souverain, en sorte que, au lieu de raconter simplement une chose qui se fait ou qui est faite, on commande, on ordonne qu'elle fasse. »

d'après L. Fontanier, les figures du discours, 1968, 127-129.

Nous reconnaissons ici quelques unes des valeurs fonctionnelles associées à *bon* tout au long du parcours. Comme **anaphore**³³ (Roulet et al., 1985) *bon* se comporte en termes de substitution indirecte où l'expression directe est effectivement rendue en amont, en aval, ou en

²⁸ Sommairement présenté dans notre chapitre 3.

²⁹ L'essai présenté ici de convoquer des concepts déjà existants répond en partie au principe dit « du « rasoir d'Occam »: *Evitae non esse multiplicanda praeter necessitatem* » - que Searle paraphrase ainsi: « éviter de faire intervenir de nouveaux concepts [...] si l'on peut trouver une solution dans les termes théoriques dont on dispose déjà » (1982, 12) », cf. C. Kerbrat-Orecchioni, *L'implicite*, Armand Colin, Paris, 1986, 94. Notre essai s'intègre aussi dans le souci de réhabilitation du trope, qui par ses affinités à la notion d'implicite, et par voie à celle d'inférence... occupe bien une place centrale que Kerbrat-Orecchioni cautionne en termes de « théorie standard étendue ».

³⁰ Voir *Langue française*, ss. la Dir. P. Dendale, L. Tasmowski, N° 102, mai, 1994, numéro qui est entièrement consacré aux « sources du savoir et leur marques linguistiques », et qui a inspiré cette partie de notre travail.

³¹ « Le passage d'un niveau narratif à l'autre ne peut en principe être assuré que par la narration, acte qui consiste précisément à introduire dans une situation, par le moyen d'un discours, la connaissance d'une autre situation ». G. Genette, *Figures III*, Seuil, Paris, 243.

³² Ces restrictions n'apparaissent plus dans la définition de Molinié, où « la métalepse est une variété de métonymie », et où « l'escamotage d'une séquence dramatique » qui caractérise la métalepse narrative peut très bien être rendue par un seul mot, soit dans l'exemple donné l'adjectif épithète « nus ». Voir G. Molinié, *Dictionnaire de rhétorique*, Les Usuels de poche, 1992, 212.

³³ Voir aussi au chapitre suivant l'utilisation du concept d'anaphore associative.

concomitance lorsqu'elle renvoie aux actions en cours (Saint-Pierre, Vadnais, 1992). E *bon* joue comme rappel ou signal de ce qui s'est passé, de ce qui va, ou est entrain de se passer (I.). Comme trace symbolique, *bon* est un représentant du témoignage du locuteur comme personnage émergent de son soliloque sur la scène interlocutive (II.). Enfin, *bon* s'associe à une place maîtresse (« position haute », Garcia, 1982, 1983), où l'arbitrage est effectivement un de ses tours, sans compter que l'impératif associé va bien dans le sens d'un renforcement (III.).

Bon peut ainsi être décrit comme une métalepse microstructurale³⁴, au sens où il introduit dans le procès narratif « la connaissance d'une autre situation » (Genette, 1969) en opérant un changement de niveau, et sert d'indice de reconnaissance à une **multi temporalité du discours**. Reconnaître une multi temporalité discursive, soit opter pour un fonctionnement cognitif modulaire parallèle n'a rien de bien nouveau dans l'idée (voir McClelland, Rumelhart, Hinton, 1986³⁵). Cependant, adopter quelque instrument pour pouvoir exploiter cet état de fait, au lieu de ne traiter les choses que par niveaux dissociés est sans doute plus productif (voir Caron, 1989³⁶). L'idée du connexionisme de contourner le modèle du stockage pour envisager la re-création des configurations, en fonction des « forces de liaison » entre les unités stockés (McClelland, Rumelhart, Hinton, 1986), permet d'intégrer la notion de schèmes (Cellerier, Inhelder, 1992) dans une dynamique processuelle.

Ainsi, revisiter la figure de la métalepse offre l'avantage d'introduire comme pendant de la production de *bon* ce jeu métonymique³⁷ sur « l'avant-après, antécédent-conséquent, préalable-résultat » (Molinié, 1992). Ainsi, les instructions du discours (Ducrot, 1980, Caron, 1984) se déploient sur le mode du différé³⁸, et le mécanisme de communication inférentielle (voir Sperber, Wilson, 1986) devient potentiellement lisible dans les chaînes référentielles (voir Charolles, 1987, 1988, 1992, Marandin, 1988). L'analyse des corpus permettra d'éclairer ce phénomène, que le détour par la figure de la métalepse a mis en évidence, et nous nous

³⁴ Nous empruntons cette distinction à Molinié (1994) qui l'emploie dans le registre rhétorique. G. Molinié, « Problématique de la répétition », *Langue française*, 101, Février, 1994, 102-111.

³⁵ Voir tiré de l'ouvrage collectif de D.E. Rumelhart, J.L. McClelland, P.D.R. Research Group, *Parallèle Distributed processing. Explorations in the Microstructure of Cognition*, M.T.I. Press (Bradford Books), 1986, l'article remanié de J.L. McClelland, D.E. Rumelhart, G.E. Hinton, « Une nouvelle approche de la cognition: le connexionisme », traduit de l'anglais par F. Durand-Bogaert, M.T.I., 1986, 45-64. L'article développe la thèse, selon l'idée que le concept de « logiciel » n'est pas la « réponse à tout », de l'existence de « contraintes multiples simultanées »: « [les] tâches requièrent la considération simultanée d'un nombre potentiellement élevé d'informations, ou *contraintes*, de types différents, dont chacune peut en elle-même être imparfaitement spécifiée, mais qui toutes peuvent jouer un rôle virtuellement déterminant dans l'issue du traitement ». Les auteurs développent alors l'idée de « traitement parallèle réparti », qui « offre une alternative aux modèles sériels de la microstructure de la connaissance ».

³⁶ Concernant le traitement de la valeur illocutoire des énoncés, Caron rappelle: « toutefois si l'hypothèse d'un traitement séquentiel ne paraît pas pouvoir être retenue, cela n'exclut pas l'idée d'un traitement multiple, en parallèle, à plusieurs niveaux », et plus loin « l'analyse de ces procédures commencent à peine à être abordée ». J. Caron, *Précis...*, op., cit., 1989, 181-182.

³⁷ L'intérêt de lecture du jeu métonymique repose 1) sur le type de rapport inférentiel entre le terme occurrent dans le discours et l'entrée cognitive à laquelle il renvoie et 2) sur les rapports de co-occurrences entre les termes produits dans le discours. Dans l'exemple « Boire un Bordeaux », la reconstitution nécessaire à l'interprétation du renvoi de « Bordeaux », à « vin produit dans la région de Bordeaux », passe aussi par l'association boire et vin. Voir sur la métonymie, G. Molinié, *Dictionnaire...*, op., cit., 1992, 217-218.

tourbons maintenant vers la caractérisation de *bon* quant aux mécanismes inférentiels (Sperber, Wilson, 1986) qui peuvent logiquement en être la cause.

4.3 *Bon et la catégorie du médiatif (Guentcheva, 1990, 1993, 1994)*

La catégorie du médiatif désignent les faits par lesquels un énonciateur passe pour « signifier les différents degrés de distance qu'il prend à l'égard des situations décrites puisqu'il les a perçues de façon médiate » (Guentcheva, 1994). Les faits médiatifs sont alors des indications par lesquelles l'énonciateur indique « qu'il n'est pas la source première de l'information » parce que les faits constituent 1) des connaissances générales, 2) des rapports acquis par « oui-dire », 3) des inférences sur une observation directe, 4) le résultat d'un raisonnement. (Id.)

4.3.1 Le schéma d'inférence par abduction

Telle que la présente Guentcheva la catégorie du médiatif « s'organise autour de trois valeurs fondamentales »: 1) faits rapportés, 2) faits inférés, et 3) faits de surprise (1994), qui se synthétise dans l'hypothèse suivante: « *toute occurrence d'un énoncé médiatif introduit nécessairement une situation d'énonciation médiatisée Sit_M qui est en rupture par rapport à la situation d'énonciation Sit_0* ». Nous retrouvons d'une part l'idée d'un changement de situation auquel réfère le changement de plan, mais aussi la construction d'un univers fictif (cf. bien, Culioli, 1990), et enfin la notion de rupture d'univers, et les notions de « décrochement » (Auchlin, 1981), de « frontière » (Saunier, 1992) données dans la littérature. Un autre fait intéressant est qu'en référence à Desclès³⁹, on puisse associer le médiatif à « une **fonction langagière profonde** qui consisterait à encoder certains types de raisonnements qui, par le biais d'un **schéma abductif**⁴⁰, permettraient de reconstruire à chaque fois une hypothèse » (d'après Desclès, Guentcheva, 1994⁴¹). C'est dans le cadre théorique de ce **schéma d'inférence par abduction**, que l'on peut progresser. Guentcheva démontrant que les faits rapportés ne sont que des cas de faits inférés⁴², nous n'exploitons ici que les deux dernières valeurs de faits inférés et de faits de surprise qui témoignent des points de ralliement avec notre analyse de *bon*, où le schéma procédural glisse ici vers celui de schéma d'inférence⁴³ ..

³⁸ Comme le rapporte Molinié, à propos de la métalepse, celle-ci « s'apparente à l'articulation souvent désignée de **sens prégnant**. On qualifie un terme d'une indication (sous la forme d'un verbe, d'un adjectif, ou d'un complément caractérisant quelconque) qui « en réalité » ne lui est légitimement affectable qu'à un stade ultérieur (ou antérieur) du processus », Id. 212.

³⁹ « cf. son intervention au mini-colloque « Faits des langues », n°3. » (Note 7 de l'auteur. p.10.). Z. Guentcheva, « Manifestations de la catégorie du médiatif dans les temps du français », *Langue française*, 101, Février 1994, 8-23.

⁴⁰ « l'abduction conduit à une inférence de la façon suivante: « si 'p implique q' est vrai et si l'on constate q, alors p est (peut-être) vrai »: Règle: - All the beans this bag are withe; résultat - Theses bean are withe; cas - The beans are from this bag », L'exemple est emprunté à Ch. S. Peirce (1965). Id., 18.

⁴¹ C'est nous qui soulignons.

⁴² Cf. L.B. Anderson (1986).

⁴³ « Comme l'expertise n'apportait aucune réponse, il formule une hypothèse fondée sur un raisonnement à partir d'indices signalés par les experts (présence d'opiacés dans son sang). Le COND véhicule donc ici une valeur d'inférence », Z. Guentcheva, « Manifestations de... », op., cit., 18.

4.3.2 Cas des « faits inférés »

Le schéma d'inférence décrit est alors celui de la **reconstruction d'un événement plausible**⁴⁴, sur la base d'un constat tel qu'« on verbalise l'état résultant d'un événement reconstruit et non pas l'état constaté », reconstruction qui suppose trois étapes:

Étape I: le constat d'un état : « le concierge a les yeux rouges », ou « la valise de François n'est plus dans la chambre ».
 Étape II: recherche d'un hypothèse possible rendant compte de l'état constaté (abduction), ce qui introduit une frontière temporelle entre un référentiel médiatisé et le référentiel énonciatif.
 Étape III: projection du processus reconstruit possible avec son état résultant dans le référentiel énonciatif⁴⁵.

Il est opportun de constater que ce schéma par abduction qui « peut être exprimé, accompagné d'une interjection ou d'une intonation »⁴⁶, se rapproche fort du procès classique de **ratification** avec étape 1) appui sur une état constaté, 2) compte rendu sur cet état, et 3) traduction dans le temps de l'énonciation soit l'espace de l'échange du résultat.

Reprenons nos exemples d'illustration sur la ratification:

(1)

(P, A): - c'est un monsieur qui est debout et qui a découvert sa tête est-ce que c'est ça; (D, 9): - oui; (P, A): - **bon** deux alors ya ya des triangles en haut...

(2)

(P, A): - il a une cheminée; (D, 5): - non; (P, A): - **bon** vas-y dis moi une autre carte.

(3)

(P, A): - et le dernier il est assis avec une assiette devant lui; (D, 9): - oui; (P, A): - **bon** donc il reste les numéros deux et l'numéro cinq

Le schéma d'inférence par abduction s'y applique parfaitement, où *bon* que l'on interprète alors comme une intervention continuative (Croll, 1993) n'agit pas en terme réactif comme confirmation, reconnaissance du *oui*, mais comme **phénomène résultant** d'une recherche d'adéquation rétroactive avec la proposition d'un fait « c'est un monsieur c'est ça? » -*on note que l'on ne dissocie pas ici ces deux actes de langage, mais qu'ils fonctionnent au contraire conjointement*-. La figure de satisfaction, espace modal d'action de *bon* permet d'inscrire une inférence abductive que l'on peut gloser ainsi: 1) je reconstruis la proposition que j'ai faite en premier « c'est un monsieur » et 2) la proposition verbalisée résultante est « *bon*. » *Bon* est donc par là même l'indice discursif de ce schéma d'inférence, **ce qui permet d'expliquer que la valeur d'accord ou de désaccord de la réponse n'intervient pas**. Voici ainsi amorcé un explication d'enchaînement qui ne répond pas à la structuration classique de l'échange, et qui prouve au contraire que les réponses du partenaire croisent des schémas d'inférence, parce que l'on arrête pas le temps de la pensée. La figure de la métalepse, plus

⁴⁴ Brixhe le rappelle, « il est devenu un lieu commun dans la littérature pragmatique de dire [...] que les implications sont probabilistes (Lecch, 1983), ou encore que l'inférence au moyen de laquelle sont identifiées les implications est « ce qu'on pourrait appeler une inférence visant une explication plausible » (Bach, Hamish, 1979). » D. Brixhe, « Aspects processuels... », Thèse de doctorat, op., cit., 1992, 103.

⁴⁵ Id., 20.

⁴⁶ Guentcheva donne trois exemples: - Mon chéquier a été volé!; - Oh! On a été cambriolé!; - La fenêtre a été ouverte! », Id., 20.

haut revisitée, instruit effectivement de cette multicanalité car le procès narratif est en fait une théâtralisation de ce phénomène de circulation conjointe des temps de la pensée, du discours, à travers les différents personnages, ou plans mis en scène.

4.3.3 Les états mentaux en conversation

Or la conversation elle-même joue sur ces plans, sauf qu'ils ne sont pas consciemment introjetés sur la scène du dire, comme le fait l'écrivain, mais que des indices discursifs comme *bon* permettent d'appréhender. On peut trouver explicité ici le bon d'autosatisfaction où un locuteur reconstruit comme hypothèse plausible un état qui dépend de ses seules connaissances générales⁴⁷, et qui correspond à cette automatisée de la procédure évoquée dans le schéma procédural adulte, où la proaction tendue vers la satisfaction se confond avec une rétroaction. C'est en fait que la résolution étant déjà consommée cognitivement, le retour sur celle-ci donne des effets d'autosatisfaction. Illustrons.

Un homme vient de finir son travail en fin de journée, et il prononce simplement « **Bon**, ouf c'est fini! ». La satisfaction provient d'une reconstruction de l'univers du travail fini, qui est antécédent à la production de *bon*, et la mention « c'est fini » fonctionne, dans cette figure de la métalepse, comme élément de rappel, où *bon* sert à « rappeler aussitôt à l'esprit » (Fontanier, op., cit.) cet état médiatif qui est en même temps reprojété sur l'espace énonciatif en cours par répétition de l'objet d'ancrage implicite. C'est aussi en ce sens que *bon* est un trope communicationnel (Kerbarth-Orecchioni, 1992, 1994) qui pose dans son fonctionnement un implicite auquel il se raccroche pour fonctionner.

Rappelons que le schéma par abduction fonctionne sur un constat d'où l'on impute potentiellement une cause: « si Q alors P est (**peut-être**) vrai ». Le caractère hypothétique est rendu par les situations de **doute** et de **ressaisissement** (cf. notre dimension 9) dans lesquelles *bon* s'insère. C'est en fait **la tension interlocutive**, qu'on la pense en terme d'Alter-Ego réel -interaction- ou d'Alter-Ego potentiel -soliloque- qui rend utile la **construction d'inférence plausible**. L'espace de plausibilité est en fait induit par la situation problème qui se présente et où **un schéma déductif n'est pas possible**, en raison d'une impossibilité de recueillir tous les éléments nécessaires à la décision. On ne sait jamais tout en conversation, et les schémas d'inférences sont des règles de débrouillardise. Si bien que *bon* est prononcé dans ces espaces de plausibilité, qui permet en fait de mesurer tout cet espace de « vraisemblable » (Grize, 1976, 1990) qui correspond à la reconstruction de la schématisation par le sujet.

(10)

(D, 7): - y a un triangle un carré et un carré à côté d'un triangle qui démarre un carré et un triangle... voilà; (P, 9): - **bon** j'pense que c'est celle-là, la troisième

Dans l'exemple ci-dessus le sujet P se positionne (dimension 3) et *bon* est une résultante de la reconstruction de l'objet présenté par D. La règle serait: 1) plusieurs figures dans ce jeu sont géométriques -connaissances générales-, 2) D me présente un objet par référence

⁴⁷ « Dans les faits inférés, l'abduction reconstruit une hypothèse plausible à partir de connaissances générales », Ibid., 21.

identifiante⁴⁸ sur des propriétés géométriques. Par *bon*, P témoigne du résultat d'un schéma d'abduction qui s'applique alors à reconnaître la troisième figure comme un cas plausible. Mais pour se faire *bon* s'appuie sur la reconstruction de l'objet identifié dans son propre univers, ce qui par **effet de centration** conduit à un positionnement où il s'associe à son champ d'inférence; comme le note Guentcheva « lorsque S_M est identifié à S_0 », soit lorsque la reconstruction est opérée, « le locuteur coïncide avec l'énonciateur », soit le locuteur produit des pronoms personnels qui tracent cette coïncidence. On voit ici que l'application d'un schéma d'inférence à l'utilisation de *bon*, qui ne peut être dissocié de l'aspect téléonomique de *bon* au sein du processus général de résolution, conduit à un effet indissociable de récupération au lieu de celui qui le produit. C'est ici le « je » du locuteur/énonciateur, qui se conçoit comme un résultat qui devient un acquis assumé conjointement au niveau de la dyade (« valeur partagée » chez Garcia, 1983) puisqu'il s'appuie directement sur les propos d'autrui. On doit alors s'interroger ici sur les cas où « on » remplace « je » comme dans l'exemple ci-dessous:

(8)

(P, 7): - ben i ont tous la tête carrée, c'est pas c'lui-là qui est debout?; (D, 5): - non; (P, 7): - attends **bon** on va mettre ça ça y est.

Là, P **cautionne** la plausibilité introduite grâce au schéma d'inférence que *bon* retrace, par **renfort** du « on vrai », **impliquant stratégiquement** l'autre dans son acte. Il faut dire avec Kerbrat-Orecchioni (1992), que les termes d'adresse sont des outils discursifs drainant des valeurs relationnelles qui en font des instruments stratégiques, réglant notamment « la distance » et « le pouvoir »⁴⁹. Et, là le recentrage duquel *bon* est issu est en quelque sorte ravalé derrière l'état médiatisé -reconstruction de l'objet proposé-, qui joue alors le rôle d'un médiateur entre « je » et « tu », au lieu du « on ». Il y a presque supercherie: si « je » dit « on », à un moment donné du discours, il sera plus difficile pour « tu » de nier la pertinence de l'objet de référence médiatisé à cet endroit. La voie d'indirection que supporte le trope communicationnel a ici des effets stratégiques (Kerbrat-Orecchioni, 1992) sur le plan de la préservation de la face. Et peut-être que s'« il y a une part d'indirection dans la commande instructionnelle » (Brixhe, 1992), cette part, au lieu **transitionnel** des marqueurs d'intersubjectivité se teinte irréversiblement d'une dimension de construction de la relation interpersonnelle (Hinde, Perret-Clermont, Steveson-Hinde, 1988). On pourrait ainsi paraphraser cette situation par le classique « *bon* admettons », où le *bon* du « je » se rallie au « tu » dans un espace qui diffère le véritable accord (« nous »). De même analysons un exemple avec un positionnement en « tu ».

(9)

(P, 7): - é après couché dans c'sens couché dans c'sens ou dans l'autre sens l'autre sens; (D, 5): -

⁴⁸ Voir à ce propos dans la thèse de D. Brixhe (« Aspects... », 1992, op., cit.), le chapitre II, section 2, consacré à la « co-référence », 58-65.

⁴⁹ « La répartition de ces formes [d'adresses] se fait selon deux dimensions générales: la « distance » (ou « solidarité »), et le « statut » (ou « pouvoir »). Kerbrat-Orecchioni renvoie sur ce sujet à Brown, Gimman (1960), Brown, Ford, 1961, Ervin-Tripp (1972) et Braun (1988), dernier ouvrage qui comporte « une bibliographie fort consistante (plus de 600 titres). C. Kerbrat-Orecchioni, Les interactions..., tome II, op., cit., 1992, 17.

comme ça la des deux sens t'c'est comme ça; (P, 7): - **bon tu m'fais voir** (elles se lèvent et montrent les cartes)... couché dans c'sens alors.

Ici la construction de la situation médiatisée achoppe sur un échec, et la satisfaction passe par un appel à la jonction entre le « je » n'arrive pas à construire une plausibilité, et le « tu » où l'élément reconduit du « faire-voir », « faire voir à je » est bien, dans une figure de la métalepse, une reprise de l'impossibilité de visualiser quoi que ce soit. Le caractère téléonomique de *bon* devient si l'on veut prépondérant face à la préservation de sa face positive.

4.3.4 Cas des « faits de surprise »

La deuxième valeur donnée par Guentcheva est presque directement applicable, en référence au schéma argumentatif proposé pour *eh bien* par Sidar-Iskandar (Ducrot et al., 1980), puisque « dans certains contextes, une forme médiative permet d'exprimer l'étonnement ou la surprise devant la constatation d'une situation inattendue » (Guentcheva, 1994). Là « l'abduction reconstruit une hypothèse nécessaire à l'explication des faits constatés, mais en contradiction avec les faits supposés par l'énonciateur » (Id.). Les étapes sont donc les suivantes:

Étape I: constat d'un état
 Étape II: procédure de confrontation, où l'énonciateur recourt à l'espace médiatisé de ses supposés qui sont en contradiction avec l'état constaté. Le changement consiste à faire passer l'état supposé à l'état constaté qui devient l'état résultant du processus du changement.
 Étape III.: projection de l'état résultant dans le référentiel de l'énonciateur: l'état résultant est identifié à l'état constaté.⁵⁰

Ce schéma permet d'inscrire *bon* à l'intérieur d'un cheminement de pensée où l'on intègre la notion de présupposition (Ducrot, 1972, par exemple), où tout simplement la présence d'un schéma inférentiel (Sperber, Wilson, 1986, par exemple) en cours d'élaboration. *Bon* arrive ainsi comme un résultat dû à la négociation d'une perturbation au lieu d'un conflit entre des univers de croyances (Martin, 1987) divergents. C'est du moins ainsi que l'on peut traduire la notion de contradiction donnée par Guentcheva (1994). Or *bon* fait figure de résolution dans la surprise, dans l'étonnement, figure du ressaisissement dans notre étude (dimension 9). Les exemples donnés par Guentcheva sont les suivants:

Exemple N°1 :

Mais c'est qu'il a grandi cet enfant!
 Mais c'est qu'il a réussi l'enfoiré (d'après Coluche)

Exemple N°2 :

Tiens! Il a plu.

« Dans ce type d'exemple(s), l'énonciateur vise à signifier à la fois l'état constaté et sa surprise devant cet état, peu importe la façon dont il est arrivé à le constater. Dans tous les cas, il reconstruit un état en se fondant sur une constatation qui se trouve en opposition avec l'état attendu. **L'énonciateur verbalise l'état reconstruit** »⁵¹.

⁵⁰ Ibid.

⁵¹ Ibid. Nous soulignons.

La nécessité, pour voir se déployer la figure, d'envisager les deux registres énonciatif et des faits reconstruits (Guentcheva, 1994) correspondent dans notre problématique à dissocier le dire du pensé, où le dire est pris ici comme une formulation de la pensée. L'expression du « Ah bon! » de surprise est alors en adéquation avec la procédure décrite par Guentcheva, où cette formule est donc la résultante d'une reconstruction mentale achoppant sur des attentes divergentes. Nous n'insisterons pas d'avantage dans la mesure où notre corpus ne contient pas des emplois de surprise purs.

4.4 La catégorie de l'évidentiel (Dendale, 1994⁵²)

Nous nous tournons vers une deuxième forme de démonstration où *devoir épistémique*, tel qu'il est traité par Dendale (1994) et *bon* sont des marqueurs qui peuvent être identiquement ramenés à la catégorie de **marquage évidentiel**⁵³, qui est « l'indication par le locuteur de la provenance ou du mode de création et/ou de récolte d'une information, indication apportée à des fins de justification de cette information » (Dendale, 1991)⁵⁴. L'intérêt de la présentation de Dendale (1994) réside en outre dans la discussion heuristique qu'il joue entre le domaine de **la modalité** que nous avons précédemment mise en avant dans le fonctionnement de *bon*, et celui de **l'évidentialité**, comme suit: alors que *devoir_E* est très généralement définis « en termes typiquement modaux, c'est-à-dire en termes de jugements sur la fiabilité de l'information ou d'attitude du locuteur vis-à-vis de ce qu'il dit » (Dendale, 1991), « *devoir_E* peut également être décrit en termes *évidentiels*, c'est-à-dire en termes d'opérations de création d'information » (Dendale, 1994), et ce qui est encore plus intéressant pour nous « les valeurs évidentielle et modale sont en corrélation étroite l'une avec l'autre » (Id.).

4.4.1 Bon comme évidentiel

L'application, supra, du schéma d'inférence par abduction à *bon* invite bien à concevoir *bon* comme un marqueur évidentiel. Nous l'illustrerons par un exemple de substitution de *devoir_E* par *bon* qui est actualisable dans tous les cas⁵⁵. Voyez:

⁵² P. Dendale, « *Devoir épistémique, marqueur modal ou évidentiel?* », *Langue Française*, N°102, Mai, 1994, 24-40.

⁵³ On renvoie ici le lecteur aux pages de Goffman sur l'exclamation, comme manifestation d'attitude à l'égard d'événements. E. Goffman, *Façon de parler*, 85-132.

⁵⁴ Rappel: l'évidentiel et le médiatif recouvrent la même notion. Les catégories de l'évidentiel « les plus étudiées sont « le citationnel » (citation directe ou indirecte des paroles d'autrui, incluant l'ouï-dire), le « perceptuel » (l'information est basée sur la perception par un des sens), et « l'inférentiel » (l'information est dérivée d'autres informations moyennant un raisonnement logique). », J. Nuyts, P. Dendale, « Bibliographie sélective de l'évidentialité », *Langue française*, N°102, Mai, 1994, 121.

⁵⁵ En fait, tous les exemples donnés par Dendale sont applicable par substitution à *bon*. Nous listons ici quelques exemples donnés dans Dendale (1994), auxquels nous joignons nos exemples reconstruits en remplaçant *devoir_E* par *bon*.

(1) : Les troupes d'infanteries de marine, qui depuis un mois vivent à toute allure, *doivent* commencer à fatiguer, => « **Bon**, les troupes... commencent à fatiguer »; (2) : Les commandos de l'île Pebble *n'ont pas dû* détruire tous les bombardiers Pucara, car ce seront les premiers avions argentins à fondre sur la flotte de débarquement => « **Bon** les commandos... n'ont pas détruits...débarquement »; (3) a) Caroline a mauvaise mine, b) elle *doit* être malade => « **Bon**, c'est qu'elle est malade »; (4) Elle *doit* avoir mal dormi => « **Bon** : elle a mal dormi »; (6) [...] tous ceux qui pensent comme toi *doivent* admettre ce raisonnement et... => « Tous ceux qui pensent comme toi **bon** qu'ils admettent ce raisonnement »; (7) On ne *doit* pas connaître cette maladie-là chez les péknos, *vu que* c'est une maladie toute récente, existentielle en plus de ça (Queneau) => « **Bon** les pekno ne connaissent pas cette maladie, *vu que*... »; (10) mais il a poussé *un gémissement drôle, et*

L'exemple donné par Dendale (1994):

- | |
|--|
| a. Caroline a mauvaise mine.
b. Elle <i>doit</i> être malade. |
|--|

peut être remplacé par:

- | |
|---|
| a. Caroline a mauvaise mine.
b. <i>Bon</i> , c'est qu'elle est malade (!). |
|---|

où le schéma inférentiel est sinon quasi-similaire, du moins assimilable. *Bon*, ou *devoir_E*, s'appuient tous deux 1) sur l'indice visuel rendu en a), et 2) sur une prémisses secondaire du type, « *lorsque l'on est malade on a mauvaise mine* ». Une différence cependant résulte du fait que *bon* introduit, comme notre tableau des valeurs procédurales d'emploi l'a bien rendu, une **décision franche**, à savoir que dans le cas de *bon*, le locuteur décide que son inférence est la bonne, ou du moins la meilleure parmi les plausibles, en termes de visée, ou de satisfaction. Voyons encore l'exemple suivant, donné par Dendale:(1) Les troupes d'infanterie de marine, qui depuis un mois vivent à toute allure, *doivent* commencer à fatiguer qui est substituable par => « *Bon*, les troupes d'infanterie... commencent à fatiguer ». Ici, l'emploi du présent d'**actualisation** des faits remplacent l'effet de *devoir_E* qui rend simplement les faits **valables**. Or, *bon* fait plus que rendre valable.

Observons le schéma déployant les trois étapes de « l'opération mentale complexe », qui selon Dendale « sous-tend l'emploi de *devoir_E* », reproduit ci-dessous:

- | |
|--|
| 1) générer ou activer une série de prémisses (majeures et mineures) en fonction de la situation extra-linguistique donnée
2) inférer de ces prémisses une ou plusieurs conclusions virtuelles et
3) évaluer ces conclusions -éventuellement à la lumière d'autres prémisses que le locuteur aura cherchées- sur la chance qu'il y a à ses yeux que ces conclusions soient correctes et à rejeter toutes les conclusions inférées, sauf une, qui est présentée par lui comme la seule conclusion valable (au moment de l'énonciation), si les prémisses activées sont correctes » |
|--|

Si, on l'applique à *bon*, on obtient en fonction des résultats déjà acquis sur *bon*, un schéma identique, mais soumis à une « empreinte » modale de satisfaction qui pèse sur le choix de la conclusion plausiblement la plus et seule valable, de sorte que *bon* ne rend pas seulement valable mais **valide** (Garcia, 1983). C'est d'ailleurs en ce sens que *bon* prend une **valeur** précise **au niveau de l'économie du déroulement** de la conversation (« valeur partagée » Garcia, 1983).

Nous illustrerons la comparaison entre *devoir* et *bon* sur un autre exemple emprunté à Dendale (1994), où l'on retrouve ce que nous avons plus haut travaillé sous la notion stylistique de figure de la métalepse. Dans les deux exemples qui suivent, la prémisses secondaire est explicitement actualisée dans l'énoncé sous forme de relative explicative:

- a) Jean *doit* être fatigué parce qu'il a beaucoup travaillé (Dendale, 1994)
 b) *Bon* Jean est fatigué (parce qu'il a beaucoup travaillé).

On s'aperçoit qu'avec *bon*, la prémisses doit ici être implicite, mais fonctionne bien comme situation à connaître -métalepse (Genette, 1969)- pour que s'actualise *bon*. La valeur

même sinistre, on peut le dire. Il se grattait la tête: - A mon avis, l'opération *doit* être douloureuse (camus) => « **Bon** c'est que l'opération est douloureuse *alors* »

modale -probabilité- de devoir_E n'est pas rendue par *bon* qui fait lui figure de conclusion que l'on ne peut plus remettre en cause. *Bon* présente les **choses comme des acquis**, là où devoir_E les indique comme fortement probables. Si bien que la nature de la **corrélacion entre les valeurs modale et évidentielle** n'est pas forcément la même pour les deux marqueurs. La démonstration de Dendale (1994) passe par la reconnaissance de la valeur évidentielle comme basique et invariante pour devoir_E tandis que sa valeur modale est variable⁵⁶. Qu'en est-il pour *bon*? Comparons 1) « Ça *doit* être la femme du nouveau ministre » Dendale (1994), et 2) « *Bon*, c'est la femme du nouveau ministre ». Dans les deux cas, le schéma inférentiel soit la création d'information peut être le/la même, avec 1) constat visuel, 2) confrontation avec les souvenirs d'une photo, ou rapprochement avec des informations apportées sur cette femme dont on infère l'origine politique. Dans les deux cas encore si l'on considère que les énoncés sont prononcés **à l'intérieur d'un soliloque**, la probabilité est soumise « à la responsabilité du locuteur » dirait Dendale, car c'est lui qui **crée l'information**⁵⁷. Par contre, si l'on insère l'énoncé dans un déroulement conversationnel, l'effet de (1) sera de proposer l'information comme probable mais soumise à validation, tandis que (2) n'appellera aucune caution supplémentaire. L'effet de centration, appliqué dans le champ modal de la satisfaction est ici en partie responsable de la production de *bon*, et celui-ci ne prend sa valeur que dans une tension vers la résolution, à l'endroit de l'un pour les deux. Aussi, la différence entre devoir_E et *bon* est de l'ordre non de leur valeur évidentielle, mais de leur valeur modale.

4.4.2 la valeur modale de *bon*

Ainsi alors que devoir_E peut être employé pour « atténuer une affirmation et indiquer *seulement* une probabilité assez forte » (Martinon, 1927, cité par Dendale, 1994), *bon* rend compte de la même « certitude imparfaite » (Id.), mais sans permettre semble t-il l'actualisation implicite du doute, ou tout au moins en la court-circuitant plus fortement. Ainsi, si *bon* rentre dans le même chaînon inférentiel que devoir_E, il ne dépend pas des mêmes prémisses épistémiques. La conjugaison des deux marqueurs est à ce titre intéressante, en ce qu'elle permet d'illustrer que *bon* peut servir de prémisses épistémiques à devoir_E, et renforcer ainsi l'intensité conclusive de devoir. Prenons encore appui sur les exemples de Dendale (1994), qui compare le marquage évidentiel de devoir_E au marquage zéro ainsi:

- (40) Caroline n'est pas au travail aujourd'hui. Elle *est* malade.
 (41) Caroline n'est pas au travail aujourd'hui. Elle *doit* être malade.

Avec *bon*, on peut encore comparer les variantes suivantes:

- (V1) Caroline n'est pas au travail aujourd'hui. **Bon**, (c'est qu') elle est malade.
 (V2) Caroline n'est pas au travail aujourd'hui. **Bon**, elle **doit** être malade.

⁵⁶ « Premièrement, la valeur évidentielle de *devoir_E* est *unique* et *stable*, alors que sa valeur modale est *plurielle* et *variable*. », P. Dendale, « *Devoir épistémique...* », op., cit., 1994, 37.

⁵⁷ Dendale fait effectivement la différence à ce niveau entre « la création d'information » et « l'emprunt d'information »: « la principale différence entre un marqueur d'opération de création d'information et un marqueur d'emprunt d'information, est que dans le premier cas le locuteur crée lui-même l'information et en porte par conséquent personnellement la responsabilité », P. Dendale, « *Devoir épistémique...* », op., cit., 1994, 38.

Dans la variante V1, *bon* remplace *devoir_E* et lui correspond le même schéma d'inférence, où la conclusion la plus plausible est présentée. Dans la variante V2, par contre, *bon* précurseur signale cette conclusion (cf. Luzzati, 1982⁵⁸), et insère donc d'une *manière* particulière dans le chaînon inférentiel: il sert, selon nous, à **renforcer le parcours** inférentiel *-dont il peut aussi, à l'instar de devoir_E signaler l'aboutissement-*, dans le sens d'un **pointage** qui ressort de la **centration** sur **une seule** possibilité⁵⁹. Or, cette trace de renfort cautionne le fait que *bon* agit sous emprise modale avant de rendre compte d'une valeur évidentielle, que l'on glose par l'expression: « **Bon**, il faut se rendre à l'évidence », et qui donne à voir explicitement, où se situe *bon* dans ce parcours vers l'évidentiel.

Ainsi si l'on se penche sur **l'étape d'évaluation des conclusions**, si pour *devoir_E*, « on pourrait se demander si à l'origine de la conclusion que le locuteur a retenue se sont trouvées *plusieurs* conclusions concurrentes⁶⁰, qui ont ensuite été ramenées à une seule (provisoirement définitive), ou bien *une seule*, basée sur une seule série de prémisses, qui s'est imposée d'emblée avec tant de force à l'esprit du locuteur que celui-ci ne pouvait faire autrement que l'accréditer », on s'aperçoit que pour *bon*, qui se situe à l'entrée de cette étape d'évaluation, c'est un marqueur qui sert justement le **renforcement vers cette unicité**. Et c'est, en ce sens, que sa valeur modale est première, puisqu'il **force**, comme en témoigne sa valence adverbiale, vers le choix, la sélection de valeur (cf. bien Culioli, 1990). Aussi, lorsqu'en résolution de problème, on se trouve confronté à la variante V1, le marquage de *bon* doit, selon nous, être interprété 1) en fonction de sa **valeur modale de tension vers la sélection**, et 2) en fonction de **valeur évidentielle** comme résultat d'un **parcours inférentiel par abduction**, tout en sachant que 3) les prémisses sur lesquelles s'appuie l'inférence sont parfois présentées après, comme le marquage de *devoir_E* apparaît lui aussi après dans la variante V2. A ce titre, on peut d'ailleurs invoquer sous le marquage de *bon* l'avortement possible de l'inférence, et la restriction du schéma d'emploi au seul relevé de la fonction modale.

4.5 *Bon* et la dilution des responsabilités (Nølke, 1994)

Nous évoquerons enfin une dernière figure qui permet de mieux comprendre l'effet de *bon* dans le **déroulement de la conversation**, notamment en ce qui concerne sa propension à dégager de la « valeur partagée », en tant que connecteur dialogique (Garcia, 1983). Nølke (1994⁶¹) qui engage son point de vue sur le marquage évidentiel au sein d'une théorie polyphonique, dégage le concept de « dilution des responsabilités »⁶². La démonstration

⁵⁸ Rappel: « Bon signale qu'immédiatement ou pas, on va tirer une conclusion » (Luzzati, 1982, supra).

⁵⁹ Il faut bien noter que *bon* ne joue ici que comme renforcement, puisque la sélection d'une et une seule possibilité est imputable à *devoir_E*: «

⁶⁰ Rapporté au schéma de fonctionnement de *bien*, étudié par Culioli, on peut confirmer par la positive cette hypothèse. *Bien* correspond à une opération de sélection après un parcours de recherche et de confrontation de « paraphrases ». Voir notre revue, en chapitre 8.

⁶¹ H. Nølke, « La dilution linguistique des responsabilités. Essai de description polyphoniques des marqueurs évidentiels *il semble que* et *il paraît que*. », *Langue Française*, N°102, Mai, 1994, 84-94.

⁶² L'auteur utilise deux outils notionnels pour interpréter les énoncés. Il parle des **êtres discursifs** qui sont « les êtres susceptibles d'être tenus pour responsables des points de vues exprimés », et des **points de vue** qui sont « les unités sémantiques avec représentation (des contenus propositionnels) et pourvu d'un jugement. », Id., 85.

s'effectue autour de deux locutions verbales *il semble que* et *il paraît que*, qui opposent des comportements différents en regard de la prise en charge du point de vue qu'elles introduisent. Ainsi entre:

- (1) Il semble que Marie soit malade.
 (2) Il paraît que Marie est malade.

le marquage évidentiel du type « oui-dire » est généralement convoqué. Pourtant, selon la démonstration de NØlke 1) l'adjonction d'un centre de perspective locutive supplétive, comme « Selon, moi », ou « Selon Pierre » est beaucoup plus actualisable en (1), de même que 2) l'adjonction du marqueur *bien*⁶³ n'est actualisable qu'en (1). Par contre l'actualisation de « Selon Pierre, il paraît bien que Marie est malade » est acceptable. Nous n'entrerons pas dans les détails de l'analyse, mais relèverons seulement le fait que le cadre de la polyphonie permet de distinguer en allant de la polyphonie interne, à la polyphonie externe et externe stricte⁶⁴, ces deux locutions sur le mode, le degré, bref le jeu sur **la source** de prise en charge du point de vue rapporté.

Qu'en est-il dans le cas de *bon*? Prenons l'énoncé suivant:

Bon Marie est malade

Bon fonctionne bien ici comme un marqueur évidentiel, reposant sur un implicite visuel, au même titre que l'exemple suivant pris dans notre corpus:

(10)

(D, 7): - y a un triangle un carré et un carré à côté d'un triangle qui démarre un carré et un triangle... voilà; (P, 9): - **bon** j'pense que c'est celle-là, la troisième

L'effet de centration déjà analysé au lieu de production de *bon* se double ici de cette implication subjective, selon nos propres termes, qui renforce le renvoi à ce centre de perspective locutive. La définition de l'être discursif (NØlke, 1994) qui marque la responsabilité du point de vue qui est donné dans « je pense que c'est celle-là » permet d'avancer dans la compréhension du fonctionnement de *bon*. Nous avons auparavant analysé le passage de *bon* à différents centres de perspective non homogènes, comme « tu », « on », et « je », en termes de stratégies de ralliement au « on point de vue », à la « valeur partagée » (Garcia, 1983), et en quelque sorte au « oui-dire » conversationnel, si l'on veut bien adopter l'hypothèse que la conversation déploie un oui-dire co-construit.

Or le centre de perspective locutive sur lequel on doit faire s'appuyer *bon* évidentiel, rapporté au schéma d'inférence par abduction repose sur une médiatisation à l'endroit du dernier objet de discours, ou le dernier état du problème tel qu'il s'est présenté à l'esprit du locuteur par la voix duquel *bon* se produit. Et c'est en ce sens que l'on obtient un phénomène de dilution des responsabilités au lieu de production de *bon* dans la mesure où il fait reposer sa figure de résultante sur des prémisses traitées comme des oui-dire conversationnels. On

⁶³ L'auteur se réfère à l'analyse de Martin (1990), où bien « indique qu'une sorte de discours intérieur a eu lieu », ce qui le place comme client à une polyphonie interne. Id., 92.

⁶⁴ La polyphonie interne renvoie au locuteur, la polyphonie externe à « quelqu'un de différent du locuteur », et la polyphonie externe stricte, à « un être discursif dont le locuteur ne fait pas partie », Id., 86. L'auteur renvoie aussi, à ce propos à H. NØlke, *Linguistique modulaire: de la forme au sens*, Louvain-Paris, Editions Peeters, 1994.

peut gloser cela, en disant: j'ai ouï-dire que sur la dernière carte décrite *y a un triangle un carré et un carré à côté d'un triangle qui démarre un carré et un triangle... voilà, **sur cette base que je rend évidente:** bon, j'pense que c'est celle-là, la troisième. Le schéma d'inférence comporte, en prémisse évidentielle (Dendale, 1994), ou en situation médiante (Guentcheva, 1994) la référence à la visualisation de la troisième carte. De la même manière, mais dans une responsabilité portant sur le point de vue élaboré au nom du « tu », on trouve:*

(26)

(P, 9): - bon mets la même si c'est pas bon ben ça doit être celui-là qui reste alors **bon** tu r'connais l'bonhomme qui est entrain d'courir

Ici, la prémisse secondaire qui ramène l'évidentialité au fait que *l'homme entrain de courir est une figure reconnaissable*, est adjointe dans l'énoncé mais re-présentée comme cautionnée par le point de vue du « tu ». Ainsi c'est parce que *bon* est le résultat d'un parcours inférentiel qui s'appuie sur des situations médiates qu'il peut impliciter comme évidentielles qu'il acquiert son effet de plausibilité. Par contre, comme nous en avons déjà fait état, il ressortit d'une stratégie discursive de re-présenter la prémisse sous forme d'argument explicite sous couvert d'un point de vue du « tu » de ralliement, ou du « on » de « vérité générale » pour faire admettre cette plausibilité au rang du vrai par contagion si l'on veut. **Or il est d'autant plus facile, en conversation, d'opérer ce type de stratagème, que la production d'évidentialité repose sur des prémisses ne dépendant justement pas de soi, mais bien parfois de l'autre par l'intermédiaire de ces derniers dires** -cas de notre exemple (10)-. C'est ainsi que la figure primitive est plutôt de l'ordre du « bon je », mais qu'elle peut fort bien s'illustrer dans une stratégie du « bon tu », « bon on », en pariant sur l'évidentialité, qui n'est pourtant que le résultat d'un raisonnement logique au nom du « je ».

(8,bis)

(P, 7): - ben i ont tous la tête carrée, c'est pas c'lui-là qui est debout?; (D, 5): - non; (P, 7): - attends bon on va mettre ça ça y est

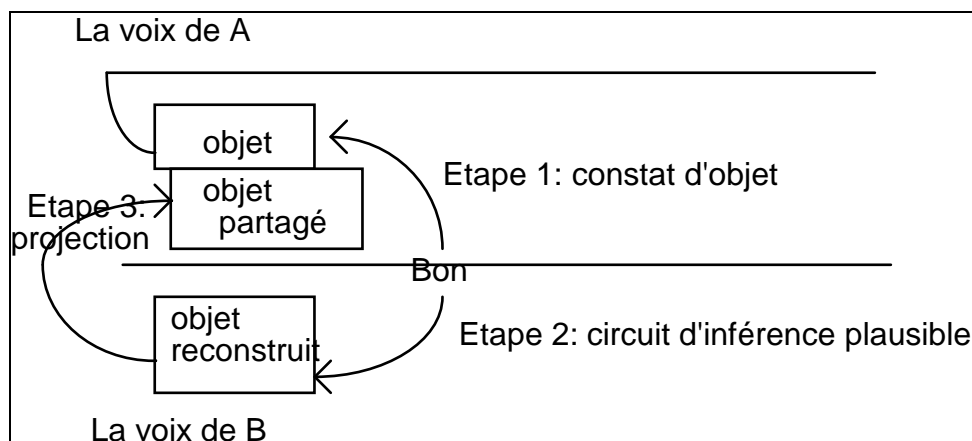
Dans l'exemple (8bis) reproduit ci-dessus, où nous avons déjà dit que le consensus n'est pas à traiter en termes d'effets dus à la centration cognitive de visée résolutoire (supra), mais à la « prise en compte du discours de l'autre » (Garcia, 1983), on affine notre interprétation, en marquant en deux opérations séquentielles disjointes 1) la production de *bon* comme résultante d'un raisonnement personnel, et 2) la prise en charge du point de vue adjacent comme nouvelle re-présentation d'un état du problème. L'effet de consensus naît 1) de l'évidentialité du *bon*, et 2) de la figuration du « on-vrai » par le marquage énonciatif « on » comme renforcement.

Nous nous arrêterons sur cette procédure d'engendrement et enchâssement symbolique des instances du *je* et du *tu* (cf. Irigaray, 1986), que le fonctionnement de *bon* permet d'explicitier.

4.6 Conclusion

Le schéma d'automatisation de *bon* permet jusque là d'orienter l'explication dans le sens d'une visée vers la satisfaction, où les tendances développementales déploient des étapes

de réorganisation du schéma avec insistance sur certaines opérations plus saillantes. L'emprunt à la rhétorique, et les récentes investigations présentées dans le champ du médiatif/évidentiel, permettent de confronter ces résultats pour aboutir à un **schéma procédural d'inférence par abduction** pour *bon*, que nous commentons en partant de l'illustration ci-dessous.



Nous ne rendons pas compte, dans l'étape N°2, de la création de prémisses ni d'une étape d'évaluation vers une conclusion dans la mesure où nous avons conclu sur une pondération modale suffisante à l'obligation d'une centration de point de vue satisfaisant qui renforce la centration sur l'unicité. Les voix A et B peuvent être indifféremment représentées par le même interlocuteur, ou des participants différents, et le schéma d'inférence traduit bien la notion de connecteur dia-logique (Garcia, 1983). D'ailleurs, on retrouve illustré dans ce schéma d'abduction les propriétés données par Garcia⁶⁵, comme le « commentaire métadiscursif sur un élément P » qui correspond ici à l'étape 2 de « reconstruction de l'objet », et « la reprise possible d'un discours antérieur à gauche » qui correspond à l'étape 1 de constat d'objet. Enfin, avec la notion de métalepse, on retrouve la « co-orientation de P et Q » -P *bon* Q-, où le décrochement opéré par *bon* se complète d'un **renforcement adjoint qui pose directement** ce que *bon* pose **indirectement** -prémisse implicite-. Illustrons pour finir.

(5)

(D, A1): - il est penché t'as trouvé; (P, 5): - oui; (D, A2): - **bon** alors la suivante c'est très curieux on dirait...

Cet exemple pose en (D, A1) un objet qui est déjà soumis à un circuit d'inférence qui le place dans le cadre de la supposition du fait que l'objet « homme penché » est « trouvé ». Ainsi l'emploi de *bon* selon notre schéma procédural, et inférentiel abductif, s'explique par la confrontation entre l'état injecté en A1, et l'état récupéré-reconstruit en A2. Si l'on envisage le cas d'une réponse négative (D, A2) pourrait être « ah! bon!, tu n'as pas trouvé! ». *Bon* serait alors le témoin non pas de « faits inférés » mais de « faits de surprise » (Guentcheva, 1994). L'inattendu n'étant pas ici introduit, la réponse en (P, 5) permet non pas, comme on peut le penser dans une supputation que *bon* valide là cette réponse, de faire de *bon* une figure de ratification, mais bien d'éviter la confrontation, si bien que « la reconstruction » étant

⁶⁵ Voir notre chapitre 8.

parfaitement adéquate avec « l'état initial », *bon* signe ici la **satisfaction** comme **figure résolutoire** d'un mouvement. En faveur des options téléonomiques de *bon* et de l'inscription du sujet dans un processus de résolution, celui-ci n'a pas quitté la centration, au même titre que le soliloque n'attend en fait que certaines circonstances pour se manifester (Goffman, 1981⁶⁶). Ensuite, que l'objet initial et l'objet désormais partagé soient identiques est pour lui facilitant. C'est en ce sens que *bon* sert de à la fois de clôture et d'ouverture, car il est une charnière. Le discours reprend donc son cours sur un **renouvellement d'objet**.

5. CONCLUSION

Le schéma procédural d'emploi de bon est fixé au terme de l'exploitation de nos propres résultats, et rapporté sur la base des notions d'évidentialité/médiatif adjoint à un schéma d'inférence par abduction. Bon est la trace d'un mouvement résolutoire qui, en appui sur le contexte antécédent, résout sur un double mouvement prospectif et rétrospectif, la situation de clivage apparue sur la scène mentale d'un des protagonistes. C'est sur la base d'un chaînage inférentiel tendu par la plausibilité, qu'il offre un solutionnement. Nous pensons que ces schémas 1) procédural et 2) inférentiel abductif permettent au final d'exploiter les enchaînements dans les protocoles de manière satisfaisante. Nous illustrerons donc dans le chapitre suivant ces résultats pour décrire le rôle des enchaînements conversationnels sur la construction interactive du dire.

⁶⁶ « Plutôt que de concevoir le soliloque comme quelque chose que la pression fait échapper, mieux vaut sans doute y voir le mode de réponse constamment tenu prêt en vue des circonstances où il est excusable. », E. Goffman, *Façon de Parler*, rééd., 1981, 104.

SCHEMA PROCÉDURAL D'EMPLOI DE BON

1. LES DIFFERENTES DIMENSIONS.....	188
1.1. Enregistrement	189
1.2. Frontière modale	189
1.3. Le positionnement du sujet:	190
1.4. Cohésion discursive	191
1.5. Espaces névralgiques	192
1.6. Dégagement de contraintes	192
1.7. Bifurcation	193
1.8. Avertisseur	195
1.9. Témoin d'états psychologiques.....	195
2. CONCLUSION: VERS LE SCHEMA PROCÉDURAL	196
2.1. Bon: un complexe fonctionnel paradoxal	198
2.2. Bon et la prise de conscience	199
2.3. Bon et le dédoublement du discours	200
2.4. Schéma d'emploi procédural de bon.....	201
3. TENDANCES DÉVELOPPEMENTALES	203
3.1. 7 ans, dynamique de l'action: la maîtrise du délai	204
3.2. 9 ans: planification des actions	205
3.3. Conclusion: du procédural à l'automatique	207
4. BON COMME MEDIATEUR	208
4.1. La conversation comme processus général de médiatisation.....	210
4.2. La figure de la Métalepse (Fontanier, 1968, Genette, 1969, Molinié, 1992)...	212
4.3. Bon et la catégorie du médiatif (Guentcheva, 1990, 1993, 1994).....	214
4.3.1. Le schéma d'inférence par abduction	214
4.3.2. Cas des « faits inférés »	215
4.3.3. Les états mentaux en conversation	216
4.3.4. Cas des « faits de surprise »	218
4.4. La catégorie de l'évidentiel (Dendale, 1994).....	219
4.4.1. Bon comme évidentiel.....	219
4.4.2. la valeur modale de <i>bon</i>	221
4.5. Bon et la dilution des responsabilités (Nølke, 1994)	222
4.6. Conclusion	224
5. CONCLUSION	226

« Tout énoncé peut être compris de multiples façons et nous décidons de l'interprétation à donner à partir de la définition de ce qui se passe au moment de l'interaction. En d'autres termes, les locuteurs définissent l'interaction en termes de cadre ou de schéma identifiable et familier (Goffman, 1974). [...] ...l'ordonnement des éléments du message, qui représente les attentes des locuteurs à l'égard de ce qui va suivre, n'est pas une structure statique, mais un processus dynamique qui se modifie à mesure que les participants interagissent. »

J. Gumperz, Engager la conversation, Ed. Minuit, 1989, 27-28.

«BON» ET LE PROCÈS DE CONTEXTUALISATION

Étude des conversations

Ce chapitre est consacré à l'étude des protocoles verbaux, sur la base des résultats acquis aux chapitres précédents, dans le souci de faire apparaître l'incidence de l'utilisation du schéma d'emploi de bon obtenu en production sur le déroulement séquentiel de la conversation. L'intrusion discursive de bon est ainsi analysé, en compréhension, quant au procès général de contextualisation, de résolution dans le travail co-référenciation.

Introduction

L'analyse des protocoles se réfère à la thèse d'imprévisibilité du modèle d'enchaînement conversationnel élaboré à Nancy (Trognon, Brassac, 1992, Ghiglione, Trognon, 1993). La mise en rapport des processus inférentiels au nom du mécanisme d'intercompréhension (Sperber, Wilson, 1986), et référentiels (Charolles, 1987, 1988, 1992, Marandin, 1988), exploitant la notion d'objets de discours (Grize, 1976, 1990) au nom de la cohérence discursive (Charolles, 1989, Bange, 1989), permet d'éclairer les processus cognitifs sous-jacents à l'emploi des marqueurs conversationnels dans le procès de contextualisation (Gumperz, 1982, 1989, Brixhe, 1993).

D'autre part, la notion d'événement interactionnel (Quéré, 1987, 1990) est convoquée pour rendre compte du travail de mise en réseau d'effets des différentes ponctuations du discours par *bon*. Les extraits de protocoles sont choisis pour illustrer la dynamique de construction des positionnements des acteurs dans le cadre interactif (Schutz, 1964, Cicourel, 1979, cité Duval, 1994, à paraître).

Nous procédons à un rappel théorique avant d'aborder l'analyse suivie des protocoles.

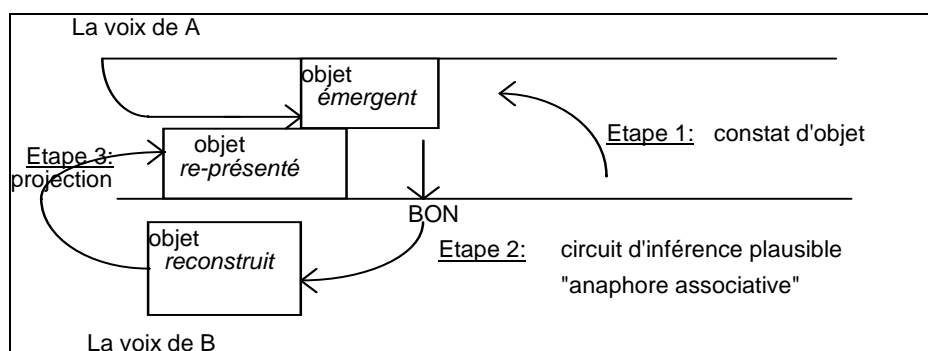
1. RAPPEL SUR LE FONCTIONNEMENT DE *BON* EN PRODUCTION

Nos hypothèses sur le fonctionnement du marqueur *bon* s'exposent en trois niveaux, d'après la synthèse des résultats empiriques et théoriques établis au chapitre précédent, et acquis 1) au plan procédural d'après l'analyse des différentes conditions d'emploi, 2) dans un

rapprochement avec les données rhétoriques, et 3) d'après l'hypothèse explicative d'un schéma d'inférence abductive à l'origine de la production de *bon*.

Ainsi, *bon* s'inscrit dans un processus de résolution avec des caractéristiques téléonomiques correspondant à un **espace modal de désir tendant vers la satisfaction**, et est de ce fait le lieu d'une centration. *Bon* « rhétorique » est une figure de métalepse microstructurale qui signale de ce fait les changements de plans, en termes d'ouverture sur des espaces cognitifs, ce qui peut se lire, dans le cadre de notre tâche, comme l'indice de **paliers d'intégration successifs dans le procès de résolution** de la tâche. L'entourage linguistique de *bon* indique souvent les éléments d'appui « inférentiels » à adjoindre conformément à certains régimes d'application de la Métalepse (Fontanier, 1968). Enfin *bon* fonctionne comme l'indice résultant d'un **schéma inférentiel par abduction** (cf. Guentcheva, 1994), comprenant 3 étapes: 1) état constaté sur un plan énonciatif initial, 2) reconstruction de l'état constaté, ou confrontation avec des présupposés en cours, et 3) mise à jour de l'état ou figuration de la surprise, faits de toute façon représentés sur l'état énonciatif initial sur le mode de l'évidentiel (Dendale, 1994).

Nous nommons désormais procès de médiatisation cette procédure d'emploi, que nous rappelons dans le schéma suivant:



Ces résultats portent sur une procédure d'enchaînement local. Nous passons désormais, à la présentation des appuis théoriques, qui permettent d'appréhender le phénomène de constructibilité au niveau du fonctionnement général du discours, en vue de pratiquer l'analyse terminale des protocoles.

2. BREFS APPUIS THEORIQUES

Les références sur lesquelles on s'appuie pour l'analyse des protocoles se répartissent sur trois champs: 1) celui du phénomène de contextualisation, 2) le procès plus limité d'anaphore associative, enfin 3) le champ de l'accomplissement de rôles, et/ou de positionnements divers. Nous reprenons ci-dessous et successivement ces trois champs.

2.1 De la Contextualisation (Brixhe, 1993): inférences, et références.

« Etant donné le principe de pertinence, tout ce dont le destinataire a besoin, c'est que **les propriétés** du stimulus ostensif **engagent** son travail inférentiel sur la **bonne voie**; il n'est

pas nécessaire pour cela que les propriétés du stimulus représentent, ou codent, dans le détail l'intention informative du communicateur¹ » (Sperber, Wilson, 1986). Nous reprenons avec Brixhe cette figuration de la communication qui s'appuie sur la notion de contexte, qui est « centrale évolutive » (Sperber, Wilson, 1990, cité par Brixhe, 1993). Elle se traduit par « une procédure compositionnelle des contextes successifs » « dans le développement conversationnel » appelée « contextualisation² » (Gumperz, 1989, Brixhe, 1992³).

Le procès de contextualisation, qui est recueilli par l'analyste sous forme de résultat positif ou négatif à l'issue de la résolution, est en fait soumis au **jeu probabiliste inférentiel** (Leech, 1983) dépendant d'un graphe de **plausibilité** (Bach, Harnich, 1979). Encore faut-il attacher cette plausibilité à ses racines relationnelles autant que logiques surtout lorsque l'on a affaire à des enfants. Le procès de contextualisation repose en fait en partie sur la gestion des significations implicites⁴ d'ancrage « direct » ou « indirect » (voir Kerbrat-Orecchioni, 1986), qui « ne peuvent être envisagées en termes de la seule intervention du locuteur » parce que « l'interlocuteur peut ajouter des significations **non prévues** par le locuteur » (Sales-Wuillemin, 1991⁵). L'étude partielle pour *oui* et *non*, totale pour *bon* nous a instruit qu'au regard de compétences développementales les propriétés de stimulus verbaux comme les marqueurs transitionnels qui se situent entre répliques opposent des écarts de vue capacitaires susceptibles de conduire par exemple un adulte à prendre pour argent comptant un *oui*, comme marque de vérification, alors que ce stimulus ne représente aucune forme d'accord chez l'enfant, « accord » que la littérature traduit même parfois comme un effet d'obéissance (Garcia, 1983⁶). Nous sommes donc parfois en présence d'un « décalage interprétatif » qui relève d'une confusion sur les sous-entendus⁷ supportés par le contexte, dans la mesure où enfants et adultes n'ont pas la même vue sur ce contexte. En le formulant différemment, ces derniers ne circonscrivent pas de la même manière le contexte énonciatif, en raison

¹ C'est nous qui soulignons.

² « Les caractéristiques superficielles de la forme du message constituent l'outil par lequel les locuteurs signalent et les allocutaires interprètent la nature de l'activité en cours, la manière dont le contenu sémantique doit être compris et la manière dont chaque phrase se rapporte à ce qui précède ou à ce qui suit. Ces caractéristiques constituent ce que nous appelons des indices de contextualisations », J. Gumperz, Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle, Ed. Minuits, 1989, 28.

³ « Un contexte se construit et se reconstruit au cours de l'énonciation, après chaque énonciation: le contexte C2 potentiellement disponible d'un locuteur E2 au tour de parole T2 est constitué du contexte potentiel C1 combiné à l'énoncé E1 du tour de parole T1, soit dans le développement conversationnel une procédure compositionnelle des contextes successifs ». D. Brixhe, « Aspects... », Thèse de Doctorat, op., cit., 1992, 39.

⁴ Le rapport entre les notions d'implicites et d'inférences est étroit: Kerbrat-Orecchioni dit, par exemple, à propos de la notion d'inférence: « nous appellerons « inférence » toute proposition implicite que l'on peut extraire d'un énoncé, et déduire de son contenu littéral en combinant des informations de statut variable (internes ou externes) ». C. Kerbrat-Orecchioni, L'implicite, Armand Colin, Paris, 1986, 24.

⁵ Voir E. Sales-Wuillemin, « L'implicite: co-construction dans l'interaction », Thèse de Doctorat nouveau régime, Dir. R. Ghiglione, Paris 8, 1991.

⁶ « D'accord indique moins une adhésion au contenu que le fait que le locuteur se conforme à la demande de confirmation de son interlocuteur, exprimée sous la forme de l'élément de recherche d'approbation discursive hein [...] D'accord est donc surtout marque formelle d'obéissance. C'est ce qui explique des emplois étranges de d'accord en association avec mais. » C. Garcia, « Etude sémantique... », Thèse de Doctorat, op., cit., 1983, 311.

⁷ Nous prenons ici sous-entendus dans le sens de Kerbrat-Orecchioni: « la classe des sous-entendus englobe toutes les informations qui sont susceptibles d'être véhiculées par un énoncé donné, mais dont l'actualisation reste tributaire de certaines particularités du contexte énonciatif (ainsi une phrase telle que « Il est huit heures » pourra-t-elle sous-entendre,

notamment de la représentation qu'ils se fabriquent de la tâche, ce qui permet de postuler une certaine forme d'imperméabilité, dans un sens comme dans l'autre face à la construction d'un « *commund ground* » (Clark, Carlson, 1981). Sur ce plan, plus les sujets progressent dans une interaction, plus ils sont aussi capables de structurer le **faisceau de prévisibilité** qui entoure leurs actes d'énonciations (Grunig, 1984). Et, ceux-ci s'agencent en fonction de l'image qu'ils construisent petit à petit de l'interlocuteur (Charaudeau, 1984, 1989), et de leur ressenti émotionnel au plan de la structuration de la relation interpersonnelle. Si bien qu'un état diffus, peut parfois être agencé dans ces stratégies que Grunig (1984) nomme le « dialogisme confrontatif », et qui consiste à évaluer prévisionnellement l'effet de son dire sur l'autre⁸.

Ramené à notre objet de recherche, nous partirons alors du même type de questionnement que celui que pratique Brixhe (1992): « *la question est de savoir si le cheminement inférentiel demandé à un allocataire peut être entièrement guidé par des marques linguistiques placées par le locuteur.* » La tâche, et sa représentation étant interactivement (voir Trognon, Dausendschön-Gay, Krafft, Riboni, 1994) remises en cause grâce au déroulement de la conversation, notre projet consiste à interroger **les formes de subsistance** des contraintes génétiques (voir Quasthoff, 1994⁹) sur le procès de la contextualisation, en aménageant des figures explicatives dans les **chaînes inférentielles** qui s'établissent d'un marqueur conversationnel à l'autre.

2.2 De l'identité référentielle (Marandin, 1988, Schnedecker, 1990, Nonnon, 1990)

Envisagé jusqu'ici sur la mise en évidence des processus dynamiques inférentiels, le travail d'élaboration de la co-référenciation est aussi « à lire » dans le chaînage proprement « référentiel ». La notion d'objet conversationnel (Garitte, 1989) peut à ce titre être importé pour cadrer largement l'objet de discours (Grize, 1976, 1990) auquel réfèrent deux sujets. On peut alors interroger le texte conversationnel, sur la base de notions théoriques comme les **périodes**¹⁰, les **séquences**¹¹ et la **portée**¹² (Charolles, 1988, voir Schnedecker, 1990), qui permettent d'appréhender les procédures de construction de « **l'identité référentielle** » (Corbin, 1985, Chabrolles, 1987, 1988, 1989, Marandin, 1988, cité par Schnedecker, 1990,

selon les circonstances de son énonciation, « Dépêche-toi! », aussi bien que « Prends ton temps »). ». C. Kerbrat-Orecchioni, *L'implicite*, op., cit., 1986, 39.

⁸ L'exemple de Grunig est le suivant: « Si je dis cela alors, tel que je le connais, il va l'interpréter ainsi » (219), B.N. Grunig, *Prévision et interlocation*, Verbum, 1984, 209-222.

⁹ « Chaque tranche d'âge est certes caractérisée par des comportements particuliers, mais comment un trait individuel biologiquement déterminé peut-il être -au sens où l'entend le titre de cette contribution- « élaboré » socialement? », U.M. Quasthoff, « L'élaboration sociale de l'âge par le langage dans l'interaction », dans Trognon, Dausendschön-Gay, Krafft, Riboni, *La construction interactive du quotidien*, 1994, 103.

¹⁰ La période est définie comme : « une unité d'énonciation dont les membres ou composants phrastiques entretiennent des rapports de dépendance » (6), M. Charolles, « Les plans d'organisation textuelle: périodes, chaînes, portées et séquences », *Pratiques*, 57, 1988, 3-13. Cité par C. Schnedecker, « Discours rapporté et chaînes de référence », *Verbum*, Tome XIII, Fascicule 3, PU Nancy, 1990, 165-190.

¹¹ Les séquences « résultent du découpage du matériau discursif », M. Charolles, *Ibid.*, 10, cité par C. Schnedecker, *Ibid.*, 168.

¹² La portée c'est « toute portion de texte dont l'interprétation est indexée comme devant s'effectuer dans un certain cadre ou un espace de vérité », M. Charolles, *Id.*, 9, cité par C. Schnedecker, *Id.*, 169.

voir aussi Nonnon, 1990). Les caractéristiques matérielles de notre tâche orientent vers ce mode de lecture¹³.

Les marqueurs d'intersubjectivité sont indéniablement les lieux de marquage potentiel, 1) des périodes, en raison de leur rôle de coordonnant, subordonnant (cf. le modèle hiérarchique et fonctionnel, Roulet et al., 1985), de segmentation (Vincent, 1992¹⁴) et 2) des séquences, en raison de leur propension à l'intégration linéaire¹⁵ (voir Auchlin, 1981, Roulet et al., 1985), champ qui semble épuiser leurs effets de sens en juste rapport avec la détermination au préalable de leur champ de portée¹⁶. Le rôle qu'ils jouent sur le dimensionnement des univers de croyance (Martin, 1987) doit, selon nous, être abordé, en interrogeant la **notion de portée** dont nous reproduisons ci-dessous les modalités d'inscription dans le discours telles que les présente C. Schnedecker:

« Une portée peut être initiée par des expressions aussi diverses que les formules attribuant des propos à autrui (pour A, d'après A, A dit que), les constructions avec des verbes d'opinions (s'imaginer, prétendre que,...), les marqueurs d'espace (temps: en 1929, spatial: en Moldavie, domaine: dans le jeu d'échec martien, hypothétique: si...), les prédicats créateurs de monde (soit un triangle..., j'ai rêvé...). La portée concerne donc les mondes possibles, les univers de croyances, et partant, le discours rapporté¹⁷ ».

*C. Schnedecker, « Discours rapporté et chaînes de référence », *Verbum*, XIII,3, 1990, 169.*

Instruits à présent 1) de l'utilité de conjuguer dans le processus de cohérence discursive (voir Charolles, 1989, Bange, 1989, par exemple) les phénomènes de type inférentiels et référentiels, 2) de la pertinence d'une notion comme celle de portée qui doit aider à circonscrire l'émergence des mondes possibles, ou espace de croyances, nous nous tournons, en regard notamment des propriétés anaphoriques de *bon* (Roulet et al., 1985), vers la présentation que Charolles (1990) actualise de l'anaphore associative, en ce qu'elle pose justement des « problèmes de délimitation » du processus associatif. Ce modèle local (Charolles, 1990) présente un bon champ de couplage des réseaux inférentiel et référentiel, qui peut permettre de mieux circonscrire la portée. C'est la raison pour laquelle nous le présentons ci-après.

2.3 De l'anaphore associative (Charolles, 1990¹⁸)... vers le schéma de bon en compréhension.

Comme le précise Charolles (1990), « la littérature sur l'anaphore associative, quoique modeste par son ampleur, a déjà ses stéréotypes », ce qui permet notamment de fixer les idées sur ce que recouvre ce phénomène à l'aide d'un exemple prototypique:

¹³ Voir notre chapitre 1.

¹⁴ « La période recoupe des phénomènes comme la coordination, la subordination, la juxtaposition ou la segmentation ». C. Schnedecker, *Ibid.*, 167.

¹⁵ Les séquences « sont manifestées dans le discours écrit par le découpage en paragraphes, l'utilisation des marqueurs d'intégration linéaire (quant à, en outre, d'une part/ d'autre part, d'abord, ensuite, puis, etc...). ». C. Schnedecker, *Ibid.*, 168.

¹⁶ C'est ainsi que la portée théorique de la notion de structuration du texte conversationnel, chez Roulet (et al. 1985), aboutit à une descriptivité fonctionnelle en termes de « marqueurs de structuration de la conversation ».

¹⁷ Rappelons, avec Gwentcheva (1994), que les « faits rapportés » peuvent très bien être ramenés à des « faits inférés », ce qui place l'étude de C. Schnedecker à cheval sur les processus inférentiels et référentiels. Z. Guentcheva, « *Manifestations...* », *op.*, *cit.*, 1994

¹⁸ M. Charolles, « L'anaphore associative. Problèmes de délimitation », *Verbum*, Tome XIII Fascicule 3, 1990, 119-148.

« Pierre visita **un village**. **L'église** était triste. »

Le phénomène d'anaphore associative correspond à la transition entre « un village » -SN1-, et « l'église » -SN2-, où le « SN2 défini anaphorise un SN1 indéfini sans qu'il y ait coréférence entre les deux expressions » (Id.¹⁹). Si l'on peut ainsi parler « d'empire de l'anaphore associative », c'est que la distance inférentielle entre SN1 et SN2 prend parfois la mesure de tout un monde des possibles. Ainsi des emplois jugés « disconvenants », sont finalement jugés acceptables comme 1) « On a visité l'écurie mais on n'avait pas le droit de les toucher » (enfant de CM2)²⁰ », ou encore 2) « Nous arrivâmes dans un village. Cette église, tout de même, quelle horreur ! »²¹, qui correspond à des emplois de « sollicitation mémorielle ». Tout repose finalement sur la circonscription du défini associatif, soit pour gloser, de l'objet mentalement référé qui est inféré dans le procès d'assomptions con ou co-textuelle.

Et, « le principe d'identification des définis associatifs s'énonce », selon Charolles (1990) « tout simplement: *dès lors qu'un SN défini est employé anaphoriquement (dès lors que l'on ne peut expliquer sa définitude autrement), s'il n'est pas co-référentiel d'un SN source on dira qu'il y a anaphore associative* »²².

Ce modèle est encore plus intéressant lorsque Charolles évoque les « victimes » possibles de l'expansion de l'anaphore associative, à des définis explicites comme dans les exemples, 1) « **Le président** est parti en voyage », ou « **La météo** annonce de l'orage », où finalement « la définitude » des SN « Le président » et « La météo », repose sur le « contexte d'énonciation ». L'exemple « Cet éditeur ne fait pas correctement son travail » est en effet exploitable si le locuteur « désigne ostensiblement un livre ou une production, donc lié par une fonction pragmatique à « éditeur », et de surcroît présent dans la situation d'énonciation »²³. Le rapprochement avec *bon* est alors évident, que l'on se trouve dans des situations de démarrage d'action « *Bon* Delphine est-ce que tu vois une carte que tu voudrais me décrire... », ou encore d'accompagnement d'action (cf. Saint-Pierre, Vadnais, 1992), « *bon* d'accord j'l'ai trouvé ». L'interprétation de *bon* résulte d'un processus d'anaphorisation associative, où il tire « sa définitude de son insertion dans l'espace référentiel ouvert » par les indices implicites à inférer d'après le contexte général²⁴ -démarrage d'action-, ou présents de façon ostentatoire -actions conjointes-. On aboutit ainsi à une forme de **schéma en compréhension pour bon**, à adjoindre au schéma d'inférence par abduction qui se rapporte à la production de ce marqueur évidentiel.

¹⁹ Id., 120.

²⁰ Ibid., 126.

²¹ Ibid., 128.

²² Ibid., 130.

²³ Ibid., 134.

²⁴ Pour Garcia, « en initiale absolue de discussion et dans certains cas de réplique, *bon* enchaîne sur des éléments situationnels et non-verbaux pour marquer un repérage énonciatif ». C. Garcia, « Etude sémantique... », op., cit., 1983, 318. Pour nous la simple mention d'un repérage énonciatif reste encore trop floue: c'est le type de « raisonnement », comme processus cognitif sous-jacents à la production de *bon* qui doit être mis en lumière.

Poursuivons. Le phénomène d'anaphore associative nous conduit à postuler l'existence d'un espace fonctionnel référentiel « fictif », « imaginaire » (cf. Culioli, 1978, 1990/bien), de toute façon inféré, pour résoudre l'interprétation de certains faits discursifs, dans le procès de leur définitude. L'anaphore associative peut fonctionner comme un « agrandissement » du champ référentiel: « J'ai entendu une voiture déraper. Après l'accident le SAMU est arrivé²⁵ », où l'association reconstruit en fait toute la scène du drame à partir de l'objet émergent voiture²⁶. Mais elle peut aussi fonctionner comme une « spécification », réduisant le champ référentiel: « Il y avait une valise sur le lit. La poignée/La serrure était cassée », où la relation pointe ici un objet contenu dans l'objet de discours globalement référent. D'un mouvement à l'autre, on entre dans le domaine de la médiation mentale des faits objectivés dans le discours.

L'ajustement référentiel est à la base de la construction de l'objet conversation. Aussi, nous mettons en rapport la notion d'agrandissement du champ référentiel avec celle, en compréhension, d'effets de discours. A ce niveau, on ne touche plus les lieux, locaux de production, mais le phénomène de réseau associatif liant les marqueurs entre eux. Nous nous attacherons à circonscrire ce phénomène à l'aide de la notion théorique d'événement interactionnel, conformément à la thèse de « construction interactive du quotidien » (voir Trognon, Dausenschön-Gay, Krafft, Riboni, 1994)

2.4 De l'événement interactionnel (Quéré, 1987, 1990)

Considérer les épiphénomènes langagiers sur le versant de l'événement interactionnel (Quéré, 1987, 1990), consiste à quitter le strict point de vue de la production, pour investir celui de la construction, ou co-construction. La conversation est appréhendée en termes de construction des cognitions (Trognon, 1989, 1992, Ghiglione, Trognon, 1993, Schubauer-Leoni, 1994), dans laquelle « le langage n'est plus alors simplement un instrument servant à rendre manifeste un état interne préconstitué, il est un de ses éléments constitutants » (Quéré, 1990). L'hypothèse que nous formulons à ce niveau est alors la suivante: **si bon se comporte comme un épiphénomène indiciel -par exemple de marquage de position haute (Garcia, 1982, 1983)-, les effets de sa production sur le déroulement de la conversation entrent dans la construction de rôles sociaux** (Chabrol, 1991, Charaudeau 1984, 1989, Duval, 1994). Dans l'analyse des corpus, nous nous attacherons principalement à rendre compte de l'accomplissement des rôles de dominance, et du rôle d'enseignant, en décrivant pour reprendre Quéré, ce qui correspond dans « l'actualisation de nouvelles microstructures d'action à un réinvestissement modal de formes actionnelles et à une reconfiguration locale de la connexion intersubjective des personnes » (Quéré, 1990). On répondra alors à quel type de

²⁵ Les exemples sont repris chez M. Charolles, « *L'anaphore...* », op., cit., 1990.

²⁶ Comme le dit Charolles « il n'est en effet pas question de l'accident de la voiture en tant seulement que voiture, mais de la voiture telle que le « je » l'a entendue déraper. La relation associative est donc dépendante du cotexte prédicatif », Ibid., 131.

« production d'ordre local²⁷ » correspond l'intrusion de *bon* dans l'enchaînement séquentiel du discours.

2.5 Bilan: les marqueurs trans-subjectifs comme guides

La stratégie discursive dans laquelle le **schéma d'emploi familial** du marqueur *bon* est utilisé peut parfois s'avérer prépondérante, ce qui rend au schéma d'instruction toute la relativité dont les auteurs témoignent, où **les marqueurs ne sont jamais que des guides soumis à l'interprétation** qu'en effectue l'interlocuteur²⁸.

Nous avons acquis théoriquement que *bon* en tant que marqueur conversationnel entre hypothétiquement dans le procès **d'anaphore associative**, qui dépend lui-même des projets **planificateurs** des sujets, où l'on situe, en termes d'opération de médiatisation, les différents **états des mondes possibles** (Martin, 1987). Intégrés dans le tissu conversationnel, nous hypothéquons que les marqueurs comme *bon* 1) participent du déploiement d'assomptions plausibles préférentielles (en production), et 2) s'assortissent d'effets non négligeables quant à l'accomplissement des rôles sociaux liés aux places de chacun dans le discours (en compréhension). Les associations anaphoriques se fondent -hypothèse non exhaustive- 1) sur **les éléments co et contextuels** qui pèsent « on-line », 2) sur **l'état de la mémoire de travail** de chacun en termes de planification, et 3) sur la **résurgence de formats routiniers** qui le cas échéant évitent sans doute le recours à des phénomènes de contrôles conscients.

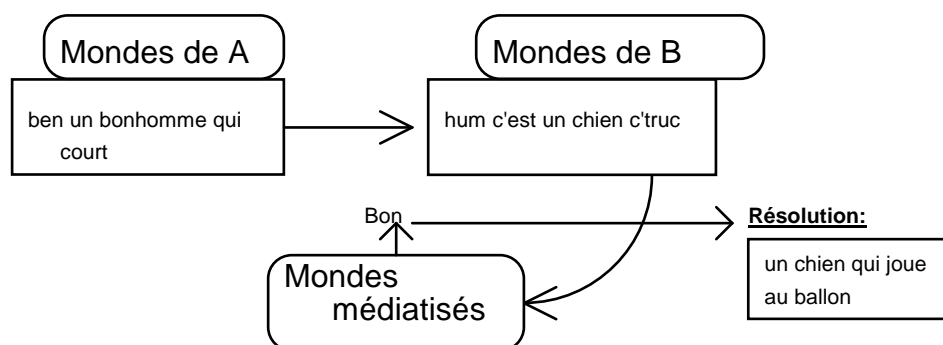
En synthèse, nous présentons un exemple de rapprochement possible entre le fonctionnement acquis pour *bon*, et la construction du discours. Cet exemple illustre sur le seul axe référentiel le procès de médiatisation soutenu par l'emploi de *bon*: On pourrait dire ici que le *procès transsubjectif* de *bon* s'illustre sous le seul angle de ce que l'on pourrait nommer une *translation* de référence:

Extrait: protocole d'enfants de 9 ans (essai 1):

(D, 9): - ben un bonhomme qui court hum c'est un chien c'truc ? **bon** un chien qui joue au ballon

²⁷ « On découvre à quel point la configuration de relations ordonnées dans l'interaction est une affaire de production locale d'ordre, gérée interactivement par les partenaires, et aussi à quel point elle est partie intégrante de l'organisation séquentielle des actions réciproques que des interlocuteurs enchaînent dans une conversation » (287), L. Quéré, « Construction de la relation et coordination de l'action dans la conversation », dans Conein, De Fornel, Quéré, Les formes de la conversation, Vol 2, 1991, 253-287.

²⁸ Comme le dite Charolles, « The connexity-indicators support conventional instructions guiding the interprétation process. », M. Charolles, « Coherence as a Principle in the Regulation of Discursive production », in W. Heydrich, F. Neubauer, J.S. Petöfi, E. Sözer (éd.), Connexity and Coherence, Analysis of Text and Discourse, Walter de Gruyter, Berlin, New-York, 1989, 3-15.



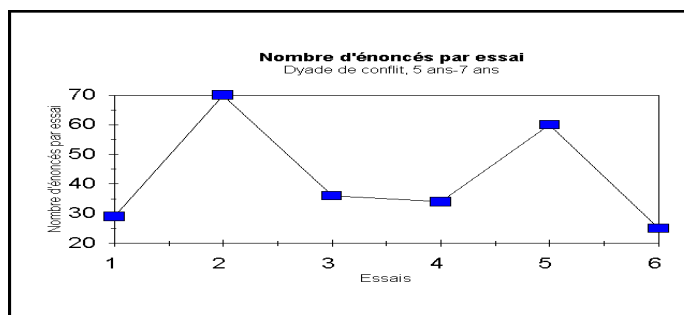
Si l'on s'en tient à une analyse sur les référents explicites, *bon* est le produit d'un appui sur un état de reconstruction de l'objet en cours -*bonhomme* + *chien* + *courir* + *truc*- et marque la translation entre cet état et la suite résolutoire qui fixe la référence en un point donné -*chien* + *joue* + *ballon*-. Autrement dit, les capacités téléonomiques de *bon* s'appliquent ici au champ de la gestion discursive du référent.

Nous illustrons à présent la portée de nos résultats acquis empiriquement sur *bon* dans l'analyse de protocole, afin de s'assurer 1) d'une permanence d'emploi, et 2) d'une cohérence au niveau du procès résolutoire, comme esquissé localement ci-dessus. L'analyse des corpus permettra de vérifier que le procès de médiatisation, généré par l'emploi des marqueurs comme *bon*, sert à fixer des objets en leur appliquant un statut opératoire sur l'espace de résolution de la tâche. L'analyse des corpus se présente en quatre volets. Les deux premiers exploitent des corpus entiers, en se centrant sur deux âges différents: 7 ans, et 9 ans. Les deux derniers s'attachent à rendre compte de la construction interactive des rôles dans les situations asymétriques enfants-adultes.

3. LE RÔLE DE *BON* DANS LA CONTEXTUALISATION: AUTOUR D'UN OBJET CONVERSATIONNEL, A 7 ANS.

3.1 *Présentation du protocole*

La séquence (corpus 89) que l'on présente est celle de deux enfants âgés respectivement pour le directeur de 7 ans, et pour le partenaire de 5 ans. Il s'agit du deuxième essai, le premier essai ayant été concluant. Sur le plan des résultats généraux, les deux enfants parlent, en tours de paroles à part égale (27 tours pour le directeur, et 26 tours pour le partenaire). Au niveau du capital parole donnant une répartition non plus en tours mais en énoncés, on obtient un déséquilibre mineur en faveur du directeur de 7 ans avec 57% (contre 43%). La courbe générale de l'échange est la suivante, où le deuxième essai constitue en quelque sorte une emphase en matière de contextualisation:



La notion d'objet conversationnel (O.C.) est empruntée à Garitte (1989). Ici sur les 43 tours de paroles émis au total sur l'essai, soit pour les 6 O.C., 17 sont entièrement consacrés à la résolution de l'O.C. de l'indien, qui rappelons le, est une figure classée comme ambiguë. Cette contextualisation s'effectue sur la base de **trois séquences**, qui figurent en encadré et en gras dans la transcription ci-dessous. Or, il appert que *bon* qui est une **marque employée seulement par l'enfant de 7 ans** -dominance statutaire par l'âge-, apparaît préférentiellement dans cet espace de **contextualisation problématique**, puisqu'il y apparaît 5 fois sur 7 occurrences au total. La comparaison avec des *bon* plus « routiniers » sera ici investie. L'essai est coupé en deux parties en raison d'une intervention de l'expérimentatrice qui explique que l'on peut poursuivre, recommencer, poser des questions si l'on n'est pas satisfait.

3.2 Analyse du contexte initial:

Le premier essai fournit ici une base de référence à partir de laquelle on peut situer le contexte initial du deuxième essai. Au premier essai la **contextualisation est réussie** (en termes de bon placement) pour tous les O.C. Le dernier contexte de l'O.C. indien retient notre attention 1) parce qu'il fait l'objet d'un traitement référentiel assez particulier, comme on le montre ci-dessous, et 2) parce qu'il est le point de départ du deuxième essai, au sein duquel il est à l'origine d'une insatisfaction qui déclenchera une négociation, sur laquelle nous revenons aussi. Nous dégageons donc, ce qui apparaît comme des caractéristiques de description surprenante, dans cet essai préliminaire.

Extrait de l'essai N°1 :

« - alors le troisième c'est il a deux triangles sur la tête un carré puis euh... euh... toujours un triangle sauf qu'y après y a l'autre triangle encore puis ça redescend tu l'as trouvé
- oui
- après y a... c'est un carré
- oui »

L'objet de discours est traduit par une référenciation composite à six éléments: « deux triangles sur la tête » + « un carré » + « un triangle » + « un triangle » + « indication de mouvement: ça redescend » + « un carré ». On remarque que seul le premier îlot référentiel offre un caractère de complétude relatif et suffisant à la reconnaissance d'une forme autre que géométrique, puisque les triangles sont situés sur une figure humaine: la tête. Tous les éléments suivants se surajoutent par contre sans précision, ni sur l'emplacement, ni sur la taille...etc., et le rappel de la tête sous forme de carré n'est pas franchement explicite. C'est

d'ailleurs assez étrange de trouver un procès descriptif de ce type à 7 ans, qui convient mieux à la configuration mentale des 5 ans, qui procèdent bien par contournement progressif de la figure²⁹. Peut-être justement l'enfant de 7 ans s'est-il bien moulé « mentalement » à ce procès de composition graduelle, construisant interactivement l'âge de 5 ans (Widmer, 1987, Grünig, 1994)?

3.3 Extrait du protocole

Nous présentons dès lors le deuxième essai, qui débute précisément sur la description de l'indien.



Essai N°2: (D, 7 ans, P, 5 ans)

Première partie:

« D1- alors euh c'est un bonhomme qui a deux triangles sur la tête et un carré
 P1- oui
 D2- et un triangle sauf qu'y a un autre triangle tu l'as trouvé
 P2- euh non... j'crois bien/
 D3- ça y est
 P3- /qu'il est... hum...
 D4- le deux il a deux triangles sur la tête il a un carré et puis il a comme un triangle sauf que c'est après coupé par un autre tu l'as trouvé hein
 P4- je l'trouve pas

D5- bon alors encore on continue alors après le g' c'est un garçon qui court
 P5- je l'ai trouvé
 D6- après c'est un garçon qui marche par terre
 P6- je l'ai trouvé
 D7- bon après c'est un garçon qui s'penche...
 P7- humeueueuh je l'ai trouvé
 D8- après c'est un autre garçon qui est assis
 P8- je l'ai trouvé
 D9- le d' et et d' c'est un garçon qui est d'bout y reste... c'est un garçon qui est d'bout ça y est
 P9- hum... j'crois bien que j'ai j'me suis trompé... hum
 Intervention de l'expérimentatrice »

Deuxième partie:

« D10- alors le dernier c'est un bonhomme qui est debout avec un carré sur la tête comme un bras puis après avec un carré sauf qu'il a l'air d'un triangle t'as trouvé
 P10- c'est bon
 D11- ça y est
 P11- oui oui c'est le contraire (rire) oui mais le dernier.../

D12- et le eh eh attends on a pas fait l'premier l'premier c'est c'est celui-là qu'est pareil il est assis sauf qu'il a deux oreilles sur la tête et la tête en carré tu l'as trouvé... (temps très long)
P12- heu non je le trouve pas
 D13- bon alors on recommence
 P13- ouais
 D14- **bon le premier c'est comme tout à l'heure hein c'est toujours le même**
P14- ou-oui

²⁹ Nos protocoles offrent parfois des descriptions à 5 ans de ce type: « le premier il est là et puis assis il est il a il a un corps comme ça après il est comme ça après il a la tête après il est comme ça après il est comme ça après il est comme ça après il est comme ça après il est comme ça après c'est pareil », où l'enfant procède par surlignage mental de tous les contours de la figure. L'adaptation verbale à l'interlocuteur paraît alors assez réduite, ce que confirme, dans l'exemple donné, la réponse du partenaire: « j'vois pas bien c'que tu veux dire Sébastien ».

D15- faut qu't'essayes de l'trouver hein alors... deux ... deux triangles un carré et c'est un bonhomme qui est assis parterre
P15- il est assis parterre... euh hum

D16- la deuxième tu l'as tu l'as trouvé
 P16- oui
 D17- alors le deuxième c'est celui-là qui court
 P17- je l'ai trouvé
 D18- celui-là qui marche après, parterre
 P18- celui qui marche... avec les deux mains
 D19- oui
 P19- ça y est

D20- après c'est euh euh un un garçon qui s'penche ça y est après c'est un autre garçon qui est assis c'est celui-là qui est bien assis hein **parce que t'as déjà trouvé l'premier alors tu vas trouver l'dernier**

P20- oui mais mais j'en ai deux encore
D21- oui ben celui-là qu'est assis tu l'as trouvé
P21- no-on
D22- bon alors on reva y a celui-là qui est d'bout
P22- non... on dirait que j'ai pas
D23- bon euh t'en as deux tout d'suite encore
P23- oui
D24- y en a un qui est d'bout ça y est
P24- oui le dernier
D25- ouais
P25- ça y est
D26- et l'autre eh ben celui-là qui est assis eh ben tu l'mets l'avant dernier avant lui ça y est
P26- ouais j'crois qu'ça y est
D27- ouais bon ça y est on a fini »

3.3.1 Première séquence

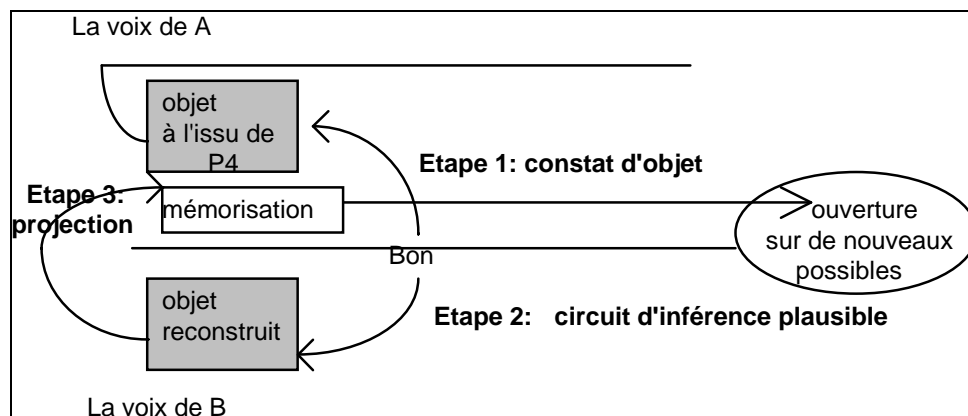
Dans la première séquence l'objet de discours est intégré dans un univers de croyance particulier, à savoir, l'enfant de 5 ans ayant déjà reconnu la carte, il va forcément la reconnaître, ce qui se traduit verbalement par la forme d'insistance en « ça y est », en D3. Or, il se passe exactement le contraire, ce qui débouche sur la production de « bon ».

« D1- alors euh c'est un bonhomme qui a deux triangles sur la tête et un carré
 P1- oui
 D2- et un triangle sauf qu'y a un autre triangle tu l'as trouvé
 P2- euh non... j'crois bien/
 D3- ça y est
 P3- /qu'il est... hum...
 D4- le deux il a deux triangles sur la tête il a un carré et puis il a comme un triangle sauf que c'est après coupé par un autre tu l'as trouvé hein
 P4- je l'trouve pas

D5- bon alors encore on continue alors après le g' c'est un garçon qui court

En D4, le directeur fait machine arrière et, à défaut de simplifier la description (cf. Clark, Gibbs, 1986) option qu'il a choisie dans le renouvellement de l'objet suite à la contextualisation réussie dans l'essai N°1, il reprend les mêmes précisions qu'à l'essai un, qu'il répète -nouvelle présentation d'objet- qu'il complète - « un triangle », qu'il reformule « coupé, » au lieu de « redescend », « un autre ». Malgré la reprise encore un peu simplifiée, et la figure d'insistance adjointe à un RAD, « tu l'as trouvé hein », on aboutit à un échec. « Bon » correspond alors au résultat d'une inférence par abduction, où se cristallise l'enjeu résolutoire tendu vers la satisfaction et le schéma en cours de reconstruction de l'état de

l'objet. C'est une marque qui fait état de la **condensation de l'objet à un moment de la résolution**, où **cet état reste figé**. On induit fortement ici le rapport entre la production de *bon* et des phénomènes de stockage en mémoire (Caron-Pargue, Benoist, Lemetteil, 1988). Si ici, l'échec est à l'honneur, quelques temps après, *bon* signe la résolution véritable. *Bon* est une marque **d'intégration cognitive d'un état particulier à un moment donné de la tâche**, dans l'espace téléonomique d'un sujet. On tombe là d'accord avec les interprétations données en résolution de problème où *bon* représente pour le sujet au niveau de cette résolution un moment de « décrochage », ayant « pour fonction de faire le point ou le bilan de la situation » (Caron, Caron-Pargue, 1989, Baudet-Briquet, 1988).



Nous représentons les choses dans le schéma ci-dessus, où les voix de A et B appartiennent au directeur de 7 ans, qui à l'issue de la séquence de [D1 à P4], produit un schéma inférentiel où l'état de l'objet dont la co-représentation est donné en D4 est 1) constaté, 2) retraduite dans l'univers cognitif ancré dans un espace modal de tension vers la satisfaction -cet espace étant d'ailleurs certainement présent tout au long de la tâche- ce qui sert à médiatiser cette reconstruction qui débouche en 3) représentation sur la scène énonciative par une réouverture des possibles, comme état résultant de la satisfaction. *Bon* est ici l'élément implicite qui signe ce cheminement. Mais alors que faire de la réponse en P3 ? Nous l'occultons volontairement en raison de l'hypothèse d'enchaînement continuatif (Croll, 1993), ayant des effets potentiels de connexion saltatoire (Sachs, Trognon, 1984, Croll, 1993) auquel nous avons théoriquement ramené *bon*. Démonstration.

La suite de l'échange est donné ci-dessous, qui place *bon* en production connexe après une réponse de type positive.

- D6- après c'est un garçon qui marche par terre
- P6- je l'ai trouvé
- D7- bon après c'est un garçon qui s'penche...
- P7- humeueueuh je l'ai trouvé

On remarque tout d'abord que cette production est en contradiction avec la notion d'espace problématique auquel nous attachons, en premier lieu, la production de *bon*. Cependant, la mise en fonction de la mémoire de travail (voir Erlich, Delafoy, 1990, pour une revue)-outil notionnel non négligeable et heuristique ici-, laisse supposer que l'état de

satisfaction procuré localement en D4 par le truchement de *bon*, s'oppose en fait à une insatisfaction due au contournement relatif du problème, puisque la solution en D5 a consisté justement en son évitement par fuite. Eloge de la fuite (Laborit, 1976)... mais certainement pas sans coût, et ici sans à coup de ponctuant. Aussi, nous interprétons la « résurrection » de ce *bon*, dans une situation apparemment non tensive, comme l'épiphénomène indiciel d'un état mental de conflit encore présent. La survivance de cet état mental, produit donc le désir complémentaire de satisfaction qui est à l'origine de la production de *bon* comme moment qui trace cette « action gratifiante », comportement inné selon Laborit (1979³⁰) toujours. D'ailleurs en confirmation, il semble que cette auto-gratification, qui devient en même temps un outil de dominance, marquage de position haute (Garcia, 1982, 1983) sur le dire ait suffi jusqu'à ce que...

3.3.2 Deuxième séquence

Dans la séquence suivante, alors que *bon* a servi à fixer un état en D4, il s'agit d'opérer un rappel, ce qu'actualise l'enfant de 7 ans en D12: « eh eh on a pas fait l'premier ». Le procès descriptif est alors réaménagé, où on pointe, sur la chaîne référentielle, un nouvel élément discriminant « être assis » non utilisé jusqu'à présent, ainsi qu'une formulation explicite du fait qu'il faut prendre le référent « carré » pour une image de « la tête ». L'objet fixé et « totalisé » (cf. Auchlin, 1981) par *bon* est donc à cet endroit totalement « retravaillé ».

D12- et le eh eh attends on a pas fait l'premier l'premier c'est c'est celui-là qu'est pareil il est assis sauf qu'il a deux oreilles sur la tête et la tête en carré tu l'as trouvé... (temps très long)
 P12- heu non je le trouve pas
 D13- bon alors on recommence
 P13- ouais
 D14- bon le premier c'est comme tout à l'heure hein c'est toujours le même
 P14- ou-oui
 D15- faut qu't'essayes de l'trouver hein alors... deux ... deux triangles un carré et c'est un bonhomme qui est assis parterre
 P15- il est assis parterre... euh hum

Là, la situation en D13 reproduit celle de D4, où l'objet proposé, et reconstaté, aboutit par désir de résolution interposé à la résultante d'une figure de fuite en avant vers l'évitement -« on recommence »-. Mais c'est alors qu'en D14, *bon* récupère le produit de la satisfaction locale de fuite, qui revêt l'avantage de débloquer la situation, **sur un projet**. C'est à ce niveau que s'actualisent les effets dits de relance de *bon*, dont on pourrait dire qu'ils sont liés « à la construction imaginaire anticipatrice du résultat de l'action et de la stratégie à mettre en oeuvre pour assurer l'action gratifiante ou celle qui évitera le stimulus nociceptif » (Laborit, 1979). Les capacités « méta » disponibles à 7 ans investissent ici le **téléonomique** au profit du *désir*, et *bon* devient un outil qui s'oriente vers l'opérateur de **planification** qu'il devient à 9

³⁰ « Le seul comportement « inné », contrairement à ce que l'on a pu dire, nous semble donc être l'action gratifiante [...] De même, on comprend que pour se réaliser en situation sociale, l'action gratifiante s'appuiera dès lors sur l'établissement des *hiérarchies de dominance*, le dominant imposant son « projet » au dominé ». H. Laborit, *Éloge de la fuite*, R. Laffont, 1976, rééd., Folio, Essai, Gallimard, , 1988, 21.

ans³¹. Le projet, ou le pro-je, de projection de soi et son désir en avant sont ici à inclure dans le procès de *bon*, où apparaît cette ambivalence procédurale de clôture-ouverture, maintes fois citée, et qui apparaît dans la dimension de « l'implication subjective ». Ce qui est particulièrement remarquable, c'est que ce projet reste dans la **pure fiction**, puisque le fait que la première carte reste la première carte -« *le premier c'est comme tout à l'heure hein c'est toujours le même* »-, n'a de satisfaisant que le fait d'une trouvaille « évidentielle » mais qui n'est pratiquement pas encore consommée. *Bon* introduit donc ici « un décrochement » dans un univers fictif (cf. bien, Culioli, 1990), et dans une boucle du désir, puisqu'il est quasi certain qu'à l'issue d'une telle proposition, le sujet aura gain de cause. La position en P14 est d'ailleurs éloquente, avec cet effet d'insistance sur le « ou-oui ». L'ouverture d'une séquence de type « relationnelle » - « faut qu't'essayes de l'trouver... »- est d'ailleurs envisagée comme une scène de propagation imaginaire de ce besoin de satisfaction, et en P15 l'enfant de 5 ans joue bien le jeu, et pourrait-on dire « l'enjeu » conversationnel, puisqu'il consent à « reprendre un objet du discours » - « il est assis parterre... hum »-. Poursuivons :

D16- / la deuxième tu l'as tu l'as trouvé
 P16- oui
 D17- alors le deuxième c'est celui-là qui court
 P17- je l'ai trouvé
 D18- celui-là qui marche après, parterre
 P18- celui qui marche... avec les deux mains
 D19- oui
 P19- ça y est

La suite de la séquence induit bien encore cette figure d'autosatisfaction où l'enfant de 7 ans après s'être assuré que son partenaire a trouvé une carte - « /la deuxième tu l'as trouvé?/ »-, éprouve le besoin de représenter l'objet à *la douane*- « alors le deuxième c'est... »-. Cette stratégie peut aussi être interprétée comme le besoin de vérification, où la figure de satisfaction est alors « mise en jeu », comme un des éléments de l'opération d'autoguidage (Vygotsky, 1934, voir Blaye, 1988) qui entre dans le procès de planification, (Hoc, 1987).

3.3.3 Dernière séquence

Nous abordons maintenant la dernière séquence. Notons qu'elle est introduite avec un fort accent de demande d'être « satisfaisant » encore une fois -« tu vas trouver »-, ce que nous lisons comme la projection imaginaire de l'état satisfait (cf. Laborit, 1979, op., cit.) « avoir trouvé ».

D20- après c'est euh euh un un garçon qui s'penche ça y est après c'est un autre garçon qui est assis c'est celui-là qui est bien assis hein **parce que t'as déjà trouvé l'premier alors tu vas trouver l'dernier**

Hélas la situation problème est à nouveau présentée comme telle, avec une configuration particulière en ce qu'elle ne porte plus sur le plan de la description, mais sur le plan du résultat négatif d'une confusion qui persiste entre deux cartes.

³¹ Voir le paragraphe suivant.

P20- oui mais mais j'en ai deux encore

La supercherie consiste alors pour l'enfant de 7 ans, à projeter encore, par anticipation gratifiante, le même état satisfaisant imaginaire, soit la répétition de « avoir trouvé », avec un renfort d'argument supporté par un indice descriptif « celui qui est assis », ce qui véhicule le sous-entendu supposé partagé en D15 et P15, au moment, où le mode de co-construction se situait dans une coopération effective de l'enfant de 5 ans.

Rappel:

D15- faut qu't'essayes de l'trouver hein alors... deux ... deux triangles un carré et c'est un bonhomme qui est assis parterre

P15- il est assis parterre... euh hum

Le quasi-magique ne fonctionne cependant pas très bien, et représente une sorte d'écueil à la construction interactive. Et, à l'insistance agréable d'un « ou-oui », en P14, correspond ici en miroir la figure d'agacement du « no-on » en P21. L'objet « assis » subit donc le même sort que les autres, et pour rester figé, subit un *lifting*, où l'enfant de 7 ans va choisir comme voie de « bifurcation », la représentation inverse: « debout ».

D21- oui ben celui-là qu'est assis tu l'as trouvé

P21- no-on

D22- bon alors on reva y a celui-là qui est d'bout

Le problème reste cependant entier, et ce n'est pas une telle voie qui suffit à dénouer le problème. Il faut pourtant bien recueillir quelque satisfaction, et le meilleur chemin est donc de reprendre encore une fois une voie sûre. Le sujet a déjà usé de la stratégie de l'auto-répétition en D16 et D17; là, il reprend par hétéro-répétition un objet que son partenaire a proposé. *Bon* est ici difficilement interprétable. Est-il à intégrer dans ce projet d'action gratifiante, comme marque de signal précurseur? Ou le schéma d'inférence par abduction doit-il être ici convoqué? On peut en fait tout à fait ramener ce schéma au stockage provisoire de l'objet « être assis », qui par l'intermédiaire d'investissement du « être debout » est ici abandonné. *Bon* joue bien donc ici encore un rôle d'intégration cognitive de cet état.

P22- non... on dirait que j'lai pas

D23- bon euh t'en as deux tout d'suite encore

Cependant, la réintroduction en D24, de l'argument descriptif « être debout », rejeté en P22, paraît paradoxale! Et, le meilleur, c'est que ça marche! pourquoi?

P23- oui

D24- y en a un qui est d'bout ça y est

P24- oui le dernier

Il semble là, que le procès d'intégration cognitive que joue *bon* en matière de métaopérateur de segmentation des différents plans de la tâche, est agi sur l'enfant de 5 ans, comme une instruction de planification, et donc d'orientation. On démontre empiriquement ici la thèse de la construction interactive (Trognon, Dausendschön-Gay, Krafft, Riboni, 1994). Il a suffi de resituer l'enfant de 5 ans, fixé en P20 sur le simple constat d'une confusion entre deux cartes, sur la nécessité de dépasser cette confusion, par l'introduction d'un argument

cette fois présenté comme discriminant -« y en a un »-, et c'est celui qu'il faut choisir parmi les deux, et c'est celui -« qui est debout »-, pour que l'argumentation « être debout » fonctionne. C'est en tout cas une interprétation plausible. Les vertus du *bon* « pédagogisant » (cf. alors, Ali-Bouacha, 1981) fonctionnent ici. On en déduit, à rebours que *bon* fonctionne là comme un outil de planification et de structuration (Auchlin, 1981, Roulet et al., 1985), ce qui permet de pencher sur la valence anticipatrice de la marque, et finalement rejeter à cet endroit le cheminement par abduction. Par contre en D27, la satisfaction n'est pas projetée, mais consommée, et *bon* ferme la boucle, signalant la reprise de l'objet conclu en D26 par « ça y est », médiatisée, et représentée, jointe à un effet de « partage de valeur » (Garcia, 1983), que reprend le « on » final.

D25- ouais
 P25- ça y est
 D26- et l'autre eh ben celui-là qui est assis eh ben tu l'mets l'avant dernier avant lui ça y est
 P26- ouais j'crois qu'ça y est
 D27- ouais bon ça y est on a fini »

3.4 Conclusion

Les hypothèses portant sur *bon* sont donc illustrées, avec renfort d'hypothèses portant 1) sur les capacités de la mémoire de travail, et donc sur le rôle de celle-ci dans une tâche de résolution graduelle comme la nôtre, et 2) sur la prévalence d'une orientation humaine « innée » de gratification, enfin 3) sur la validité de la thèse de la construction interactive du quotidien. Nous avons dégagé plusieurs occurrences de *bon* sur lesquelles s'applique directement le schéma d'inférence par abduction. La **figure de centration** à l'endroit de *bon*, les **caractéristiques téléonomiques** de *bon*, enfin la **tension vers la satisfaction**, sont exploitables, telles qu'elles apparaissent dans le schéma procédural dégagé sur la base de nos données empiriques. Ensuite, quelques éléments en faveur d'effets de sens intégrant la problématique cognitive de la planification apparaissent, ce qui oriente vers l'hypothèse de réorganisation du schéma d'emploi procédural telle qu'elle s'est déjà aménagée, et vérifiée dans les résultats acquis empiriquement à 9 ans. Une nouvelle valence instructionnelle où l'emploi de *bon* se mue progressivement vers **l'anticipation**, est exploitée comme modalité d'inscription de processus de plus en plus contrôlé. Les effets sur la dynamique interactive ont été évoqués.

Nous illustrons donc ci-après les procès de contextualisation de *bon* chez des enfants de 9 ans.

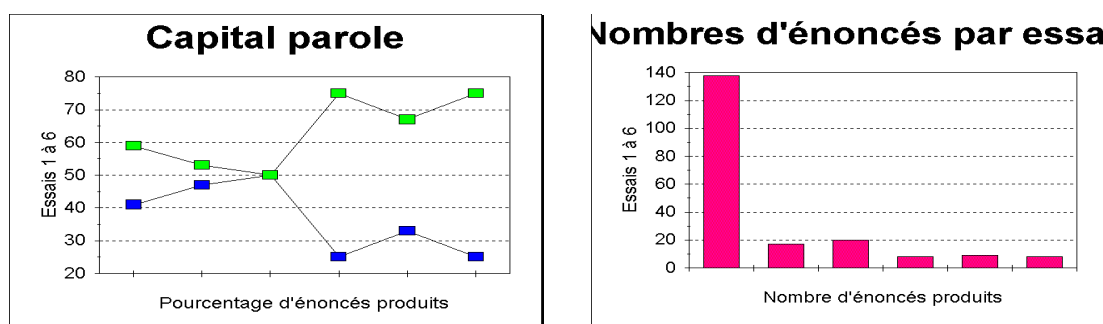
4. BON ET LE PROCÈS DE PLANIFICATION DANS LES CORPUS DES 9 ANS

La notion de planification (voir Hoc, 1987) est quasi concurrente à celle de la « prévision » (Grünig, 1984), où l'on peut concevoir dans une interaction un double cheminement de pensée pour celui qui est en position d'écoute. Il est capable d'anticiper 1) par prévision -schéma de la pression- sur ce que l'autre est entrain de dire, et 2) par

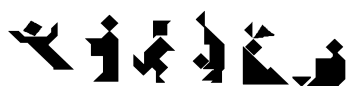
planification -schéma d'assomptions contextuelles- sur les actions futures de son propre dire. Les protocoles conversationnels des enfants de 9 ans invitent à une lecture du rôle de *bon* planificateur dans le procès de contextualisation ainsi soumis à prévision.

4.1 Présentation du protocole

Nous présentons l'essai N°1 d'un protocole, où le conflit statutaire n'est pas conditionné par nos variables, puisqu'il s'agit d'une dyade de parrainage. Cependant, les résultats généraux nous apportent 1) le constat d'une **inversion du capital parole** qui se lit comme une prédominance forte et régulière (59%, 53%, 50%, 75%, 67%, 75%) d'un sujet sur l'autre qui s'apparente à la dominance adulte, -voir le schéma ci-dessous-, 2) la confirmation d'une gestion « adultisée » en regard du coût d'ajustement joué de façon prépondérante sur le seul premier essai -voir courbe des 6 essais-.



L'essai N°1 s'avère au résultat concluant, puisque toutes les figures sont au terme de l'échange correctement co-référées. Le corpus s'inscrit dans le champ de la négociation au pas à pas des objets. Les différentes phases du protocole sont encadrées, en fonction des différentes étapes de placement des cartes.



Essai N°1: (E, 9 ans; J, 9 ans):

E1- euh sur
 J1- bé oui, essayes de décrire la première carte! La première carte allez
 E2- hum euh
 J2- est-ce que ça a une forme de bonhomme
 E3- euh oui
 J3- qui est entrain d'lever les bras
 E4- oui
 J4- **bon** c'est celle-là...

Placement de l'homme qui lève les bras- exact-

E5- euh oui c'est un homme
 J5- qui est entrain d' courir
 E6- non
 J6- comment et qui a une espèce de de robe
 E7- euh pas vraiment
 J7- attends... ça...
 E8 - euh ch'ai pas euh
 J8- il est pas entrain d'courir il est pas euh il est pas ça fait un p'tit carré en haut
 E9- hum
 J9- essai d'l' m'décrire
 E10- plutôt un losange
 J10- voilà..... **ben** attends... un losange oui mais oh! un losange si on met un carré dans un autre sens et **ben** ça fait un ça fait ça fait un losange aussi toi tu confonds ça alors!

E11- un carré
 J11- **ben** un espèce de carré... avec un triangle ... à côté/
 E12- /euh/
 J12- /un triangle détaché d'la forme
 E13- non
 J13- **bon** euh un carré avec des ptites pointes/
 E14- /moui/
 J14- /non sur le côté droit d'en haut et le côté gauche d'en bas
 E15- euh non
 J15- non
 E16- euh
 J16- un carré qui est foutu dans qui est mis dans l'sens où toi tu confond qu'c'est un losange
 E17- euh
 J17- mais qui est attaché ... la forme
 E18- oui
 J18- **bon** c'est ça (?) Après euh essaye d'm' décrire parce que moi j'peux pas

Placement de l'homme qui tend les bras -exact-

E19- hum on dirait qu'il a des ch'veux
 J19- ouh ah ouais euh et ça fait un gros triangle et un p'tit triangle les ch'veux
 E20- oui
 J20- d'accord et y sont détachés d'la forme
 E21- oui

Placement de l'indien -erreur-

J21- après c'est un bonhomme qui est entrain d'courir avec le carré il est un peu pointu
 E22- oui

Placement du coureur -erreur-

J22- après euh euh il en reste deux
 E23- non
 J23- **ben** si il en reste deux
 E24- trois
 J24- **ben** moi il en reste deux hein
 E25- c'est qu'tu t'es trompé
 J25- **bon** attends premier c'est un espèce de bonhomme qui est entrain d'lever les bras

Toucher -exact-

E26- /oui/
 J26- deuxième c'est un espèce de bonhomme en robe
 E27- /oui/
 J27- comme un robe qui a un peu avec comme un curé s'tu veux
 E28- euh...
 J28- avec un carré en haut
 E29- oui

Toucher -exact-

J29- troisième c'est un homme qui a des ch'veux comme tu disais
 E30- ouais

Toucher indien -erreur- et gymnaste -erreur-

J30- d'accord avec un espèce de papillon sur la tête
 E31- euh non
 J31- c'est il a un gros triangle ça fait un gros triangle puis un p'tit triangle oui **bon** c'est sûr **bon** après c'est un bonhomme qui est comme si y court

Placement de l'indien -erreur-

E32- non
 J32- attends en haut ... droite... mais j'comprends pas en haut ... droite ça fait pointu et en haut ... gauche, en bas ... gauche ça fait pointu aussi la la tête et l'carré il est détaché

Placement du coureur -erreur-

E33- oui
 J33- **ben** y m'en reste deux
 E34- non
 J34- **bon** attends y en a une qu'on a pas regardé c'est çlui que ça fait des comme ça fait denturé avec un carré qui est détaché d'l'image qui est détaché d'la forme
 E35- hum euh...euh...ffff...non

J35- **bon** comme. Mais c'est regarde ça fait c' comme des dentures là... un peu et y a un bonhomme attends c'est une autre forme ...hein y a un triangle qui est détaché d'la forme

E36- c'est pas çui-là...

J36- **bon** met là... même si c'est pas bon. **Ben** ça ça doit être celui-là... qui reste alors **bon** tu r'connais l' bonhomme qui est entrain d'courir

E37- oui

J37- avec les deux trucs pointus là...

E38- hum hum

J38- **bon** ah euh là... y a un truc avec un triangle qui est détaché en bas ... gauche de la forme et qui a un carré en haut mais attaché ... la forme

E39- euh

J39- tu l'as reconnu

E40- mmm

J40- ça fait comme un bonhomme assis un peu mais qu'aurait pas ses mains

E41- non

J41- attends euh ça fait euh c'est attaché le carré est attaché ... la forme puis y a un triangle en bas ... gauche mais devant l' bonhomme quoi

E42- /non /

J42- /est-ce qu'y a/ non non t'en as pas de comme ça... et sur les autres formes attends essayes de m'le décrire toi aussi

E43- euh le troisième

J43- le troisième il est comment

E44- y court

J44- y court tu dis. Le quatrième

Placement du coureur -exact-

E45- le quatrième si on l'tourne en rectangle <intervention exp ne pas tournez les cartes s;v;p;>euh ça fait comme un punk les ch'veux

Placement de l'indien -erreur-

J45- hum et **ben** là... y reste les deux derniers alors c'est un triangle euh ou un carré qui est détaché d'la forme

E46- hum un carré

J46- et euh attends l'avant dernier

E47- y a deux triangles qui sont détachés

J47- j'en ai pas avec deux triangles. Mais c'est le punk là... que tu me parles

E48- Rires d'Emilie

J48- attends deux triangles qui sont détachés ça s'rait çui qu'j'ai cru être un punk mais il est pas dans le même sens là.... <Intervention exp,>. Attends y en a un, y a un gros triangle et un petit triangle qui est détaché

E49- oui

J49- **ben** c'est l'punk celui-là...

E50- c'est... tu m' parles du quatrième

J50- Oui j'te parles du quatrième c'est l'punk

E51- celui avec les deux triangles détachés

J51- voilà...

E52- non

J52- d'accord. alors le punk y a qu'un triangle détaché parce que moi j'en ai pas un avec deux triangles détachés hein sur aucune carte hein sauf euh le punk

E53- celui sur celle ça fait comme euh enfin y a un carré c'est fait comme si tenait un carré mais il est détaché

J53- d'accord c'est l'punk çui-là...

E54 - oui

J54- c'est l'quatrième

E55- oui

J55- qu'on parle d'accord et çlui qui a les deux triangles attachés c'est l'combien

E56- le cinquième

Placement de l'indien -exact-

J56- oui ça y est j'pense

4.1.1 L'analyse référentielle

On attirera l'attention sur deux faits: 1) la conduction du discours sur un mode que l'on peut dire « en aveugle » qui oblitère le schéma narratif prévu, parce que le partenaire entend prendre la place du directeur même s'il ne dispose pas des informations, et 2) la persistance corollaire d'objets de discours réapparaissant périodiquement dans des états d'incomplétude sur le chaînage référentiel.

Les O.C. ne sont pas explicitement circonscrits comme dans le protocole précédemment exploité à 7 ans. Voyons la séquence ci-dessous sélectionnée:

E1- euh **sur**
 J1- bé oui, essayes de décrire **la première carte! La première carte** allez
 E2- hum **euh**
 J2- est-ce que ça a une forme de **bonhomme**
 E3- euh oui
 J3- qui est entrain **d'lever les bras**
 E4- oui
 J4- bon c'est celle-là...
 E5- euh oui c'est un **homme**
 J5- qui est entrain d' **courir**
 E6- non
 J6- comment et qui a une **espèce de de robe**
 E7- euh pas vraiment
 J7- attends... ça...
 E8- euh ch'ai pas euh
 J8- il est pas **entrain d'courir** il est pas euh il est pas ça fait un **p'tit carré** en haut
 E9- hum
 J9- essai d'l' m'décrire
 E10- plutôt un **losange**
 J10- voilà..... ben attends... un **losange** oui mais oh! un **losange** si on met un carré dans un autre sens et ben ça fait un ça fait ça fait un **losange** aussi toi tu confonds ça alors!

La chaîne référentielle, sans tenir compte pour l'instant des effets de « médiatisation » des objets présentés, suit une ligne générale -retracée en gras-, comme suit: en E1, il y a un mouvement d'introduction d'objet -« sur »- qui avorte sur une prise de parole interruptrice en J1 qui pointe alors un cadre référentiel pour cet objet en termes de choix de carte -« la première »-. Rendue à l'échec en E2 « euh », cette stratégie d'orientation, est alors réitérée, mais en présentant cette fois un objet -« homme »- en J2, puis complétée par une spécification thématique en J3 -« lever les bras ». L'intervention en J4 fait alors figure de clôture d'objet conversationnel -« bon c'est celle-là ». On est donc en présence de ceci:

O.C. N°1: l'homme qui lève les bras:

E1- euh **sur**
 J1- bé oui, essayes de décrire **la première carte! La première carte** allez
 E2- hum **euh**
 J2- est-ce que ça a une forme de **bonhomme**
 E3- euh oui
 J3- qui est entrain **d'lever les bras**
 E4- oui

J4- bon c'est celle-là...

Placement correct de la carte de l'homme aux bras levés

On peut conduire l'interprétation d'un procès de fixation constructrice des objets de discours, au niveau de la chaîne inférentielle. On répertorie 4 phénomènes d'anaphores associatives sur des objets « médiatisés » par reconstruction d'après les présentations adjacentes. *Oui* en J1 fixe l'objet envisagé « euh sur » et le représente dans une stratégie de « forçage » du dire. *Oui* en E3 et E4 représente énonciativement les objets antécédents : - « bonhomme », en J2, et « lever les bras » en J3- en valeur partagée. *Bon* totalise (Auchlin, 1981) alors l'objet construit consensuellement dans la séquence [E1 à E4] -« première carte » + « bonhomme + « lever les bras »-, ce qui nous a conduit à dire comme précédemment que *bon est une marque qui fait état de la condensation de l'objet à une moment de la résolution, où cet état reste figé*: la carte est d'ailleurs correctement placée à ce moment là.

Que penser alors de l'acte réactif (?³²) en E5?

E5- euh oui c'est un homme J5- qui est entrain d' courir

C'est un acte qui s'insère dans la chaîne référentielle en cours, puisqu'elle reprend l'information thématique -« homme »- donnée en J2 - « bonhomme ». A ce titre c'est une confirmation de l'état de l'objet de discours en J2, ce qui appelle quelques remarques. En E5, alors que J4 semble clore l'objet conversationnel, E5 le prolonge de façon assez ambiguë, puisqu'une confirmation du fait qu'il lève les bras serait plus judicieuse, et entrerait dans ce que les auteurs nomment classiquement une ratification de l'échange. La « ratification » qui s'imprime ici sur un état antérieur dans le procès de résolution, témoigne sans doute d'un décalage, même s'il n'est que temporel, dans les processus de résolution de E et de J. On voit bien qu'en J1, J force le discours dans le sens d'une accélération, qui amorce un conflit au niveau de la gestion temporelle de la résolution, où si l'on postule l'existence d'états mentaux encadrant la production des objets, ceux-ci sont divergents. Cette interprétation doit rester ouverte avant d'être confirmée ou infirmée.

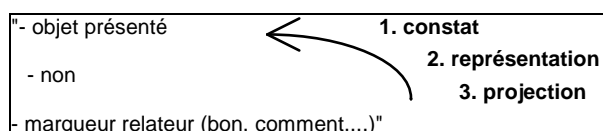
4.1.2 Lecture de l'effet de dominance

La stratégie qui s'installe en J5 infirme au nom de la construction interactive du dire ce décalage de vue, puisque l'intervention de E5 est prise pour une proposition de nouvel objet. Nous obtenons, à rebours, la suite de la chaîne référentielle qui indique, en E5 un nouvel objet, reprenant cependant par anaphore associative l'attribut général donné en J2. Puis, s'en suit une spécification -« courir »- en J5, une nouvelle spécification en J6 -« robe »-, un renouvellement de la spécification de J5, en J8 -« courir »-, adjointe à une présentation d'un nouvel attribut de l'objet « un p'tit carré ». La chaîne référentielle est alors bloquée sur le dernier élément, qui est une transformation -« losange »- de l'attribut présenté en J8 -« un carré »- Une négociation explicite de l'attribut est ici entamée, où les états présentés -« carré » et « losange »- sont confrontés dans un monologue en J10.

³² L'option « réactive » nous est donnée par la lecture de J4 fonctionnant à rebours comme un acte de demande, puisqu'en E5 on actualise une « réponse » en termes de *euh oui*.

Les faits généraux prouvent que 1) la place de l'objet « homme » en J5 n'est pas respectée, ni correctement médiatisée -« homme renvoie à bonhomme »- puis 2) que la présentation d'un objet non congruent -« losange »- avec l'axe de recherche donnée par la chaîne référentielle en cours pour J, est somme toute refusée. Au niveau résultant, on obtient un enfant J qui s'avère **fortement dominant**, au niveau 1) d'une prise de pouvoir sur le dire en J1, 2) d'un temps de parole supérieur, 3) du choix des objets référentiels, 4) de l'accélération du discours et 5) d'un rejet implicite d'objets. Examinons la chaîne inférentielle.

On peut tout à fait marquer pour *bon* le caractère de **dominance décisionnelle** qui le caractérise, puisque l'intervention de E5 est bafouée en tant qu'acte réactif, en raison de l'application de la règle: « qui dit *bon* domine »(Garcia, 1982, 1983). On peut aussi raccrocher *bon* au cadre d'une planification générale des actions de résolution, qui court-circuite de la même façon l'acte réactif E5, selon l'application de la règle: « *bon* représente un bilan de situation » (Caron-Pargue et al., 1988). L'indice du procès de planification en cours est donné par la réplication, en J8, de la spécification proposée en J5, -« courir »-, où **l'enfant J n'abandonne pas facilement** « un but fixé ». La construction d'une mise en doute des réponses du partenaire apparaît en E6, telle qu'elle s'est déjà manifestée sous la forme d'un - « comment »-, en J6. J6 introduit dans le procès médiatif une reprise de l'objet spécifié « homme + courir » sous la forme d'une interrogative, que l'on peut gloser par « tiens, tu crois vraiment qu'il n'est pas en train de courir, comment? ai-je bien entendu cela ». On dira que « comment » réintroduit ici l'objet antécédent « homme+ courir » dans l'univers énonciatif d'un cadre modal de doute... ce qui tend à conforter l'idée de l'existence de **formats canoniques où un élément relateur effectue un enchaînement continuatif** (Croll, 1993) sur son propre dire, tel que ci-dessous:



où le marqueur relateur est produit d'après le schéma inférentiel abductif mis en évidence pour *bon*. La connaissance du sémantisme de base du marqueur relateur, soit la satisfaction pour *bon*, l'interrogative ou la mise en doute pour *comment*, permet, pensons nous une lecture du cadrage modal dans lequel s'inscrit le procès de projection du troisième mouvement de l'échange. Nous présentons une illustration, autour du terme *voilà*, qui s'apparente, à *bon* en terme de clôture et de fixation d'objet dans un statut résolutoire, dans le but de remettre partiellement en cause la notion de ratification dans sa modalité de prise en compte.

4.1.3 L'émergence des opérations de planification

Revenons à notre protocole. On aboutit à la représentation de la séquence [E5 à J8] sous forme de boucle, où l'objet « homme + courir » est travaillé dans le cadre d'une mise en doute sur l'intégrité des réponses du partenaire, notamment la première en E6, mais encore, actualisée dans le procès d'attente, donné par l'acte impératif en J7, puis par la re-présentation de l'objet en J8 que l'on doit lire sous forme **interro-négative**: « il est pas entrain de courir(?) ».

Examinons la séquence.

J8- il est pas **entrain d'courir** il est pas euh il est pas ça fait un **p'tit carré** en haut
 E9- hum
 J9- essai d'l' m'décrire
 E10- plutôt un **losange**
 J10- voilà..... ben attends... un **losange** oui mais oh! un **losange** si on met un carré dans un autre sens et ben ça fait un ça fait ça fait un **losange** aussi toi tu confonds ça alors!

L'intervention J9 représente une capitulation de J sur son propre terrain, avec une cessation du territoire discursif, notamment au niveau du choix des thèmes des objets à son partenaire, qui rappelons le est directeur d'échange. C'est à l'autre d'essayer de décrire. La proposition est pragmatiquement consommée en E10, puisque l'intervention est une proposition d'objet «- losange »-. Toutefois, et presque aussitôt, un soliloque permet à J de reprendre le contrôle territorial du dire, en plaçant l'autre dans une position d'incapacité, en J10: « toi tu confonds ça ».

Poursuivons l'interprétation du protocole, autour de la résolution de l'O.C. de l'homme qui tend les bras:

E11- un carré
 J11- **ben** un espèce de carré... avec un triangle ... à côté/
 E12- /euh/
 J12- /un triangle détaché d'la forme
 E13- non
 J13- **bon** euh un carré avec des ptites pointes/
 E14- /moui/
 J14- /non sur le côté droit d'en haut et le côté gauche d'en bas
 E15- euh non
 J15- non
 E16- euh
 J16- un carré qui est foutu dans qui est mis dans l'sens où toi tu confond qu'c'est un losange
 E17- euh
 J17- mais qui est attaché ... la forme
 E18- oui
 J18- **bon** c'est ça (?) Après euh essaye d'm' décrire parce que moi j'peux pas

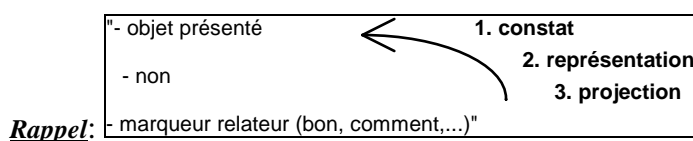
Positionnement de l'homme qui tend les bras

Sur le plan de l'enchaînement référentiel, le discours se concentre sur l'objet « tête » du bonhomme, qui précédemment présenté sous la forme du losange en E10, puis contesté en J10, est repris stratégiquement sous la forme du « carré ». La stratégie globale de J est alors de vérifier, par une comparaison entre la carte du coureur et celle de l'homme qui tend les bras, que son partenaire ne se trompe pas. Il procède alors à des reformulations successives sur l'objet, à savoir, « un carré avec un triangle », en J11, « un triangle détaché », en J12, « un

carré avec des pointes », en J13, une caractérisation des pointes par localisation de celles-ci, en J14, qui correspondent toutes à la description de la tête du coureur. Le rôle de *bon* dans ce chaînage s’insère entre J11 et J12, où l’on constate un retour en arrière, avec abandon de la forme du triangle, et représentation de la forme du carré présentée en E11.

E11- un carré
J11- ben un espèce de carré... avec un triangle ... à côté/
E12- /euh/
J12- /un triangle détaché d'la forme
E13- non
J13- bon euh un carré avec des ptites pointes/

Bon re-présente ainsi une marque de planification retour sur cet objet, que la négociation dérivée de [J11 à E13] n’a pas permis de faire bouger, selon le même schéma:



Les capacités d’organisation mnésiques d’un enfant de 9 ans permettent ce différé sur un objet qui est ainsi « rappelé » après une négociation non concluante, et dont *bon* rapporte la médiatisation, où signale la mise en évidence (Dendale, 1994) dans le discours. Le rappel référentiel explicite « un carré » est d’ailleurs adjoint -métalepse (Fontanier, 1968, Molinié, 1992)-.

Ensuite, l’objet re-présenté en J13 est fixé d’après la non perturbation posée en E14 par le « oui » régulateur, pour être retravaillé en J14. Mais il faut attendre J15 pour que le « non » soit véritablement ré-approprié, soit que l’objet négatif -« non carré »- soit ainsi véritablement médiatisé, et fasse l’objet d’un enjeu. Si bien qu’en J16, on note, au niveau référentiel un retour à l’objet générique du losange, établi en E10, ce qui s’apparente à une figure macrostructurale de recherche de consensus, qui signe aussi l’échec de l’imputation faite en J10 d’une incompetence de E en matière de caractérisation géométrique -« toi tu confonds »- . On note cependant, que la face positive de soi est préservée par un appui sur la face négative de l’autre, où l’argument -« toi tu confonds »- est récupéré comme prétexte à la nouvelle démonstration qu’il s’agit d’un carré. Ainsi, la proposition du losange d’abord imputable à E, en E10, puis négociée de [J10 à J15] aboutit en J16 à une nouvelle présentation de l’objet losange, mais dégagé du point de vue de E, et même présenté comme si la confusion hypothéquée en J10 était encore valable, si bien que l’objet de discours en J16 est un complexe stratégique entre le carré et le losange.

J16- un carré qui est foutu dans qui est mis dans l'sens où toi tu confond qu'c'est un losange
--

A noter que J16 n’effectue en fait qu’une nouvelle présentation de la mise en doute exposée en J10, où sous couvert d’un cohérence interne du sujet J, qui maintient sa face, c’est maintenant l’accord sur la figure du losange qui est négociée en ces termes. Le sujet J est rendu, après digression, au point de départ avec la seule certitude que ce n’est pas la carte du

coureur qui est en question, ce qui peut se lire comme une opération de contrôle d'adéquation moyens-but dans un procès de planification (Hoc, 1987). L'objet est alors re-présenté grâce à une spécification, en J17, « attaché à la forme », qui permet de clore sur le choix de l'homme qui tend les bras. On a alors:

J17- mais qui est attaché ... la forme

E18- oui

J18- **bon** c'est ça (?) Après euh essaye d'm' décrire parce que moi j'peux pas

Positionnement de l'homme qui tend les bras

où *bon* signale l'évidentialité (Dendale, 1994) de l'objet de discours en cours, dans l'état adjacent présenté en J17, et de façon concomitante avec un renvoi à la situation médiante que représente la carte choisie, évidence qui est cependant soumise à une interrogation rhétorique, puisque subséquemment bafouée par un changement d'objet « après ».

4.1.4 Résolution planifiée d'une divergence

J21- après c'est un bonhomme qui est entrain d'courir avec le carré il est un peu pointu

E22- oui

L'intervention J21 est le lieu d'un quiproquo, dans la mesure où J, qui avertit par « après » du changement d'objet pose une nouvelle description, là où E, entend cette proposition comme la confirmation de la description du troisième O.C., puisqu'il y a eu erreur de placement. On aboutit donc dans le protocole à une situation de blocage par divergence de point de vue née d'un décalage séquentiel entre les cartes. Le décalage temporel, signalé en E5, s'est ainsi peu à peu armaturé comme élément de construction d'un événement interactif de divergence.

J22- après euh euh il en reste deux

E23- non

J23- **ben** si il en reste deux

E24- trois

J24- **ben** moi il en reste deux hein

E25- c'est qu'tu t'es trompé

J25- **bon** attends premier c'est un espèce de bonhomme qui est entrain d'lever les bras

E26- /oui/

Deux occurrences de *ben* serviront donc à marquer les « faits de surprise » (cf. *eh bien*, Ducrot et al., 1980, Guentcheva, 1994) qu'occasionne l'impasse dans laquelle l'objet de J22 « il reste deux cartes » est bloqué. Puis *bon* s'interprète comme un changement de plan avec reprise de la description des figures, ce qui en fait une marque de bifurcation, de tergiversation (cf. *bien* Sandras, 1991). Le sujet J, rendu à une impossibilité de traiter l'objet en cours « deux cartes à finir », solutionne les choses, en actualisant une nouvelle stratégie. On est dans le cas, où désireux d'actualiser quelque satisfaction, le sujet emprunte une voie sûre (cf. à 7 ans, dans l'option -« bon alors on reva »-), qui consiste à égrener les objets un par un dans un récapitulatif (Auchlin, 1981). *Bon* s'inscrit donc sur l'axe de la satisfaction, dans une stratégie de contrôle local de l'état du problème, qui prend appui sur l'infinitude d'un objet. On note, comme précédemment, l'extension du champ de portée de la figure de *bon*, en ce que l'objet

d'appui remonte à J22, ainsi que la figure de récursivité dans laquelle s'inscrit *bon* puisqu'il ne sert pas à ouvrir la voie d'un renouvellement d'objet (cf., à 7 ans, « bon alors on recommence »), mais bien à retravailler l'état du problème d'une autre manière; c'est en ce sens que l'on associe *bon* à la démarche générale de planification, avec contrôle des états, des buts, et des actions du problème (Hoc, 1987). *Bon* est ici un véritable outil mental pour la résolution, dans le sens où le langage sert à penser (Kohlberg, Yeager, Hjertholm, 1968, Beaudichon, Rousseau, 1971-1972, Melot, 1972, Beaudichon, Beaudichon, 1978), retraduisant discursivement les étapes de prise de conscience (Piaget, 1974).

Bon s'inscrit encore dans la suite du protocole à l'endroit de confusion entre l'O.C. N°3 et l'O.C. N°4, avec le même effet de retard de E sur J en ce qui concerne la description du coureur:

J30- d'accord avec un espèce de papillon sur la tête
 E31- euh non
 J31- c'est il a un gros triangle ça fait un gros triangle puis un p'tit triangle oui **bon** c'est sûr **bon** après c'est un bonhomme qui est comme si y court

Dans cette séquence l'indien vient d'être placé, par erreur, et la spécification donnée en J29 est reprise et étendue en J30 -« papillon sur la tête »-, pour être finalement médiatisée dans un monologue dialogique, où l'enfant J pose lui-même un palier d'intégration de l'objet avec le marqueur « oui », puis « bon ». L'expression ici doit être décomposée. On a:

spécification d'objet + oui + **bon₁** + c'est sûr + **bon₂** + *renouvellement d'objet*

Bon₁ est un représentant de l'objet spécifié auparavant et qui subit une interrogation rhétorique. Cette dernière fait alors l'objet d'une médiatisation au lieu de *bon₂* qui signe par là-même l'entérinement de *bon₁*, soit par la force référentielle des choses la prise en compte de l'objet tel qu'il est re-présenté sur la chaîne discursive par l'intermédiaire de *bon₁*. *Bon* s'inscrit donc comme un marquage des différents paliers d'intégration de l'objet en cause, et permet dans cette double étape de représentation, de se débarrasser de l'objet dans le travail de construction du référent. Or, ici, cet effet de délestage est dû à l'enchâssement des figures de *bon*, qui donne à voir à chaque fois l'image d'un objet déjà référé dans le discours. La séquence suivante est elle aussi intéressante à traiter quant à la figure d'enchâssement:

E36- c'est pas cui-là...
 J36- **bon** met là... même si c'est pas bon. **Ben** ça ça doit être celui-là... qui reste alors **bon** tu r'connais l' bonhomme qui est entrain d'courir
 E37- oui

J36 fixe l'objet dans l'état dans lequel il est en J35, et l'on peut remarquer que l'argument ne tient pas à savoir « même si c'est pas bon ». L'option choisie est de placer la carte. Un paradoxe est à relever dans la mesure où ici le sujet J inverse totalement les rôles de directeur et de partenaire, puisque c'est lui qui doit placer les cartes, et non E. La séquence d'enchâssement se présente alors comme suit:

objet₁ en cours + **bon**₁ + argument + **Ben** + objet₂ + **bon**₂ + objet₃

où l'objet₁ correspond à la représentation par J du gymnaste, l'objet₂ représente l'une des cartes que J possède encore et qui ne sont pas placées, à savoir l'indien, le chinois, et le coureur³³, et l'objet₃ représente le coureur. Chaque occurrence de *bon* (ou *ben*) est ainsi associée à un objet dont il matérialise discursivement le parcours de fixation inférentielle. On assiste ici à une mise en évidence d'objets mentaux par l'intermédiaire des marqueurs *bon* (et *ben*), qui instruisent simultanément des étapes mentales de présentation des objets, avec les effets de différés sur la matière discursive où les objets inférés sont référés avant ou après le marquage évidentiel, selon le procès de la métalepse. Le marquage évidentiel fonctionne pour le sujet comme une sorte d'« aide à penser », voire de « pense-bête »³⁴.

4.1.5 Le dégagement des contraintes

Voyons maintenant la séquence complète dans laquelle s'intègre le monologue précédemment analysé, et qui n'est qu'une reprise de l'état du problème de confusion auparavant négocié dans la séquence [J22 à J25]; la situation de départ est similaire, et l'on note une persistance de la même forme discursive:

J33- **ben** y m'en reste deux

J23- **ben** si il en reste deux

qui sera d'ailleurs réactualisée ultérieurement, dans un contexte plus chanceux:

J45- hum et **ben** là... y reste les deux derniers alors c'est un triangle euh ou un carré qui est détaché d'la forme

Pour la séquence, en J33, la stratégie déployée s'apparente à celles que l'on a mis en évidence dans le corpus des 7 ans, où l'on déporte la thématique sur un objet différent « celui qu'on a pas regardé »: c'est une stratégie de fuite (Laborit, 1976):

E33- oui
J33- **ben** y m'en reste deux
E34- non
J34- **bon** attends y en a une qu'on a pas regardé c'est çlui que ça fait des comme ça fait denturé avec un carré qui est détaché d''image qui est détaché d'la forme

Le renouvellement d'objet qui n'occasionne pas de déblocage mais conduit au contraire un nouveau problème, donne lieu à une re-présentation avortée « bon comme. ».

E35- hum euh...euh...ffff...non
J35- **bon** comme. Mais c'est regarde ça fait c' comme des dentures là... un peu et y a un bonhomme attends c'est une autre forme ...hein y a un triangle qui est détaché d'la forme

³³ Indices prélevés sur la grille comportementale.

³⁴ Voir la fonction du soliloque abordée dans notre chapitre 7.

La figure de satisfaction ne peut se consommer dans une décision, autre qu'à l'aide d'un renfort argumentaire qui reprend en fait la même figuration référentielle en J35 -« des dentures », « détaché d'la forme »- qu'en J34 « denturé », « détaché d'l'image »-:

C'est à ce stade de blocage que l'on tombe sur la séquence analysée précédemment où l'enchâssement d'objets est retracé à l'aide des marqueurs d'intégration [J36] *bon* et *ben*. Puis l'on retrouve une figure que nous avons appelée de dégageement de contraintes -dimension N°6- dans le schéma procédural, où *bon* marque la re-présentation du dernier objet, en guise d'ancrage sur un état de problème résolu:

E37- oui
 J37- avec les deux trucs pointus là...
 E38- hum hum
 J38- **bon** ah euh là... y a un truc avec un triangle qui est détaché en bas ... gauche de la forme et qui a un carré en haut mais attaché ... la forme
 E39- euh

La résolution donne lieu à une déstabilisation locale que retracent les marqueurs « ah euh », interprétable comme un temps de latence ou de différé avant le pointage du nouvel objet qui est donné par la localisation « là ». Ici, encore *bon* sert d'aide à la formulation, ce que nous nommons ressaisissement, et ce que Goffman (1981) nomme « une forme conventionnalisée » qui juggle le « débordement naturel »³⁵ où en fait le sujet J est pris à « l'improviste » (id.) sur son propre terrain, puisque rien ne vient contrecarrer, sur l'axe de la satisfaction que *bon* surligne, l'aboutissement d'objet.

4.2 Conclusion

L'analyse de ce protocole a mis en évidence le rôle de *bon* comme outil mental, servant les réorientations dans le cheminement planificatoire. Cet outil paraît d'autant plus disponible que le sujet producteur ne dispose pas d'informations requises, et s'installe donc dans un procès de construction de la divergence. Celle-ci est à entendre aussi bien au niveau des sujets, entre lesquels un décalage de vues persiste, qu'entre un sujet et le but résolutoire, entre lesquels perdure jusqu'à l'aboutissement un espace de tension. L'outil *bon* devient alors un instrument de régimentation du discours, qui reste utilisé préférentiellement par le sujet dominant. C'est au relevé systématique de cet événement de dominance que nous allons maintenant consacrer notre exposé.

³⁵ A propos des grossièretés ou imprécations prononcées dans des circonstances inattendues, Goffman, dit: « L'intéressant est donc que nous avons là une forme de comportement dont la signification même est d'être quelque chose qui fuse, quelque chose qui échappe au contrôle, et tel est bien souvent le cas: mais cette impulsivité [...] marque [...] la forme conventionnalisée à laquelle elle est forcée d'adhérer », et parlant des exclamations, ou « interjections onomatopéiques » comme « Oh! », il mentionne: « nous y voyons une « expression », « le débordement naturel d'un sentiment auparavant contenu, le bris des barrières ordinaires par une personne soudain prise à l'improviste », E. Goffman, *Façon de...*, op., cit., 1981, 106-107.

5. *BON* ET LE CIRCUIT DE LA DOMINANCE

Nous procédons à une illustration de la construction d'un rôle de dominance comme événement interactionnel. Là les protocoles mettant en scène l'adulte-enseignant sont des représentants éloquents de cette émergence du rôle dominant parce que pédagogisant (cf. Ali-Bouacha, 1981/alors).

Les dimensions procédurales qui président à l'émergence de *bon* doivent, tel nous l'annoncions en introduction, participer à la construction du rôle comme effet à prendre au niveau indiciel. Nous partirons de l'axiome de Laborit, qui nous informe comme suit: « Nous avons signalé qu'en **situation sociale**, la **gratification**, c'est-à-dire l'utilisation suivant les besoins, des objets et **des êtres situés dans le territoire d'un individu**, c'est-à-dire dans l'espace au sein duquel il peut agir, s'obtenait évidemment par l'établissement de **sa dominance** » (Laborit, 1979). Se trouve illustrés ici tous les concepts clefs de la théorie des « taxèmes » (Kerbrat-Orecchioni, 1987, 1988), où c'est bien dans un enjeu social qu'un marqueur discursif peut se transmuier en instrument de **territorialisation du dire** dans le procès de conflictualisation interactif (Bouchard, 1987, 1988). La systématité du phénomène nous a conduit, dans ce paragraphe à privilégier les extraits sur l'analyse d'un protocole en entier.

5.1 *Illustration sur des extraits*

L'extrait suivant, tiré de nos corpus de situation de tutelle, se passe pratiquement de commentaire. Voyez:

Extrait de protocole 9 ans-Adulte:

(D,9): - c'est un monsieur qui s'affole; (P,A): - un monsieur qui s'affole bien est-ce que **bon** alors moi j'avais te poser une question est-ce que tu reconnais dans toutes tes cartes une espèce de p'tit chinois qui court; (D,9): - **oui**

Les sujets entrent ici en conversation, et *bon* représente un revirement de situation manifeste en faveur d'une reconduction³⁶ de l'échange au profit de l'adulte. On y retrouve l'imposition de point de vue - « moi, je », l'accélération du discours avec support d'un projet -« alors », la réorientation active du thème avec abandon d'une proposition -« le monsieur qui s'affole », qui s'inscrivent dans un sursaut de conscience (Piaget, 1974) qui porte vraisemblablement sur l'incapacité supputée du partenaire en matière de structuration de l'échange. Notre interprétation va alors dans le sens d'un ressaisissement (cf. notre dimension 9) de la part de l'adulte, qui ne sachant interpréter la proposition, préfère se concentrer (effet de centration du *bon*) sur ses propres représentations³⁷. *Bon* témoigne de ce mouvement, et on peut dire que *bon* est l'indicateur on-line de la production interactionnelle d'un état particulier de la relation. Il draine en même temps, en compréhension, des effets de dominance. On peut

³⁶ La notion de reconduction est proche voire assimilable à celle de pilotage chez Cosnier. Voir notamment J. Cosnier, « Ethologie du dialogue », dans Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, Décrire la conversation, PUL, 1987, 291-315, et J. Cosnier, « Grands tours et petits tours », dans Gelas, Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, Echanges sur la conversation, PUL, 1988, 175-184.

³⁷ La suite du corpus nous donne raison, et ce revirement de situation donnera son style à toute la conversation, où dans chaque essai, on retrouve une inversion des rôles au profit de l'adulte. Il n'y a vraiment qu'un meneur ici.

facilement supporter l'idée que ces états relationnels sous-jacents qui dimensionnent la relation interpersonnelle restent souvent cachés. *Bon* représente à ce titre un événement interactionnel, au sens de Quéré (1987, 1990). *Bon* montre comment se construit la relation, et valide du même coup la thèse de construction de la relation in-situ. C'est dans/par la coordination des actions, où *bon* marque un revirement de point de vue, que « l'espace public » (Quéré, 1990) qui n'est autre que l'espace trans-subjectif émergent se constitue.

Nouvel exemple. Dans l'extrait suivant la dominance est disons plus douce, mais *bon* représente, avec des effets indéniables de relance discursive (Gardès-Madray, 1984, Bublitz, 1988, Laforest, 1993), la figuration d'une imposition de rythme qui illustre comme l'entrée dans l'extorsion de réponses (Perret-Clermont et al., 1992). L'extrait se situe encore à l'orée du jeu conversationnel :

Extrait de protocole 5 ans-Adulte:

(P,A): - **bon** je t'écoute Cristelle allez Cristelle explique moi la première carte; (D,5): - un p'tit bonhomme il est comme ça (mime); (P,A): - un petit bonhomme qui est comme ça (mime)//Intervention: ne pas faire trop de gestes-; (P,A): - **bon** alors explique moi sans m'l'montrer

La relance au lieu de *bon* est supportée par un co-texte qui précise l'enjeu, où *bon₁* draine une imposition de point de vue -« je »-, qui est reprise par une accélération impérative - « allez »-, tandis que *bon₂* actualise plutôt une sortie de la contrainte imposée par l'expérimentateur -ne pas faire de gestes-, ce qui impose un renouvellement du champ d'action -« alors »-. Or, autour de ces micro-procédures d'installation du dire, se gère toute une dynamique de contrôle de la production conversationnelle sous l'égide du « je t'écoute », qui règle d'entrée de jeu un rapport de place (Flahault, 19789, Kerbrat-Orecchioni, 1987, 1988) dans le procès de structuration³⁸. Le jeu est sous la main mise du *je*, et le *tu* ne s'exprime que sous son écoute. Et là, où *bon₁* entraîne une simple imposition de conduite du récit conversationnel, *bon₂* restreint encore le champ d'action du *tu* sous la forme d'une reformulation par le *je* des contraintes imposées pourtant de façon diamétrale par l'expérimentateur. *Bon* sert bien encore ici à ordonner la relation (Quéré, 1990).

5.1.1 Bon et l'accomplissement d'un rôle d'autorité

Le rôle de l'enseignant se construit peu à peu, où pas à pas dans la conversation (Ghiglione, Trognon, 1993) didactique sur le mode de cette distanciation. Il ressort, en effet, de la complexité de la communication éducative, des effets de structuration du dire qui font du pôle « à éduquer », une matière pensée et intégrée au procès de la planification, dont rend compte la valeur même d'existence de tout objectif pédagogique. Nos corpus illustrent cette forme de structuration qui rend émergent le rôle de structuration du dire au niveau de la productivité de *bon*.

Extrait de protocole 5 ans-Adulte:

P26,A: - des triangles

³⁸ On pourrait dire ici que l'adulte gère le « script » du récit. Voir E.Gülich, « Construction conversationnelle d'objets sociaux. Récit conversationnel et reconstruction interactive d'un événement. », dans Trognon, Dausendschön-Gay, Krafft, Riboni, *La construction interactive du quotidien*, 1994, 155-177.

D25, 5: - deux
 P27,A: - **oui bon** alors j'ai compris... moi j'en ai plus qu'une tu m'dis quand même c'que tu vois toi
 D26,5: - c'est fini
 P28,A: - tu vois quoi toi
 D27,5: - alors un bonhomme qui est assis
 P29,A: - **oui bon** ça y est

Dans cette séquence, située en fin de protocole, la production de *bon* entre dans le graphe de construction du rôle d'autorité, et de tutelle de l'adulte, ce malgré la prise en charge qu'opère pourtant l'enfant, qui assume pleinement son rôle de directeur, rôle qui est, rappelons le, établi et légitimé par la consigne. L'adulte en P27 accole à la production de *bon*, un co-texte de centration de point de vue, qui paraît comme une figuration de sa conviction - *j'ai compris*-. Ce jugement sera correctement interprété par l'enfant en D26, puisque la proposition de clôture de l'échange « c'est fini » indique la légitimation de cette conviction, l'explicitation du jugement de l'adulte coupant à toute séquence latérale de négociation. Or l'enseignant, qui apparaît déjà dans son rôle ci-émergent, en tant qu'extorqueur de position « tu m'dis ce que tu vois », en P27, réitère en « tu vois quoi toi », requête à laquelle se plie l'enfant. Ce n'est qu'en D29, au final, que l'enseignant-dominant assure par *bon* la segmentation structurante qui légitime la clôture en « ça y est », élaborant une forme de consensualité de surface qui était pourtant présente en D26. L'accomplissement du rôle d'autorité entre ainsi parfois en conflit avec la finalité de résolution.

On a déjà vu que *bon* participe tantôt d'une ponctuation fermante, tantôt d'une segmentation portée à l'ouverture, ce qui dans chacun des cas montre ses effets de structuration sur le texte conversationnel en entier. Dans l'extrait suivant, l'enseignant, met un terme assez surprenant à l'interaction, ce qui lui confère un rôle de décideur qui prône une rupture malgré l'ouverture plausible d'une négociation. L'adulte conclut sur une forme disqualifiant l'état de résolution, -« je me suis trompé »- qui devrait normalement être l'objet d'un enjeu de retraitement interactif des données.

P13,A: - posé par terre
 D13, 5: - oui
 P14, A: - alors je crois que je me suis trompé quelque part il est assis le dernier... oui **bon**

Or, il n'en est rien, et l'assise du rôle d'autorité sur la mise en script de la séquence trouve là un aboutissement où il est intéressant de constater que *bon* fait figure d'indiscutable. Tout se passe, dans les interactions de tutelle, comme si la relation prenait le pas sur l'enjeu résolutoire.

5.1.2 D'un bon relationème (Kerbrat-Orecchioni, 1992)

Dans l'extrait suivant, l'adulte intervient avec un *bon* médiateur qui joue le rôle de tiers structurant, ou pédagogisant dirait Ali-Bouacha (1981):

P,1, A: - **bon** je t'écoute Cristelle allez Cristelle explique moi la première carte
 D1, 5: - un p'tit bonhomme il est comme ça (mime en geste)
 P2:, A: - un petit bonhomme qui est comme ça (fait le geste)
 Intervention expérimentatrice
 P3, A: - **bon** alors explique moi sans m'l montrer

...
 P20, A: - (rires) **bon** est-il assis ou debout
 D18, 5: - debout
 P21, A: - t' **bon** j'ne vois pas de bonhomme debout ou alors je vois mal peut-être...

Le marqueur *bon*, ponctuateur d'action (Saint-Pierre, Vadnais, 1992) est employé par l'adulte à des moments stratégiques, où il y a rupture discursive en raison d'une prégnance du contexte, soit 1) que l'on commence à parler, 2) que l'on reprenne après l'intervention de l'expérimentateur, 3) que l'on redémarre après un rire, et 4) que l'on relance le fil du discours après un temps dubitatif « t' ». Le rôle de l'enseignant apparaît ici saillant comme tuteur (rôle du guidage, Vyotsky, 1936, voir Blaye, 1988) dans la mise en évidence (Dendale, 1994) du changement d'état qui doit s'opérer. *Bon* intervient comme signal pour l'autre, de ces frontières de structuration du dire face au champ de l'extra-dire; il force ainsi sa reconnaissance (Gulich, 1970, Ducrot et al., 1980, Garcia, 1983). Mais c'est justement l'effet de cette reconnaissance qui construit le rôle du suiveur -pour/chez l'enfant-, qui réagit à ces signaux, sous la forme d'un déclenchement, selon notre interprétation de réponse de type focalisante, ou de concentration.

Le rôle que joue le médiateur revient alors non seulement sur le plan discursif à une délimitation des objets, mais aussi sur le plan relationnel à la délimitation/construction d'un rôle, par encyclage d'indices de qualification de sa position (cf. Kerbrat-Orecchioni, 1987, 1988). C'est en ce sens que l'on voit apparaître finalement comme un renversement tactique de l'essence même de la productivité du médiateur. **Bon structure les objets discursifs pour structurer la relation.** On retrouve la figure théorique du processus pris à l'intérieur d'un autre processus³⁹, où la liaison de surface, avec ses effets structurateurs n'est là à prendre que comme l'instrumentation d'un processus d'ordonnement de la relation (Quéré, 1990). Et comme c'est l'ordonnement de la relation, en tant que cadre contractuel de la communication, qui encadre justement la mise en sens du discours, on assiste au renversement pré-cité **qui donne au mode relationnel et à son enjeu sa place prioritaire sur l'objet du discours.** Si la relation didactique est exemplaire au titre d'une prégnance d'un cadre contractuel relativement fort, avant que ne démarre la reconstruction (Bourdieu, 1982, 1987⁴⁰), ou plutôt la validation conversationnelle de ce cadre, elle permet justement de repérer avec quels instruments, si petits soient-ils, le rôle enseignant trouve dans le lieu du discours la possibilité de se marquer.

5.2 Conclusion

Est-ce qu'on apprend en discutant? (Nonnon, 1990). Telle est la question inaugurale de tout un courant de recherche qui tente de restituer au discours de l'enfant ou de l'enseignant sa

³⁹ Voir notre chapitre 4.

⁴⁰ « Le pouvoir symbolique est un pouvoir de faire des choses avec des mots. C'est seulement si elle est vraie, c'est-à-dire adéquate aux choses, que la description fait les choses. En ce sens, le pouvoir symbolique est un pouvoir de consécration ou de révélation, un pouvoir de consacrer ou de révéler des choses qui existent déjà. », P. Bourdieu, *Choses dites*, Ed. Minuit, 1987, 164.

responsabilisation dans l'acte du comprendre. Or, face à l'orientation actuelle de la scène didactique alternant sur un mode déséquilibré l'intervention magistrale, et la mise en situation de conflit-socio-cognitif potentiel et/ou faible⁴¹, il appert que la solution d'émergence des savoirs (Brixhe, 1990, Astolfi, 1992) est court-circuitée par ce que Nonnon nomme « le questionnement didactique » à « tactique privilégiée » d'obtention de « réponses concluantes », ce qu'Astolfi (1992) souligne au niveau du mode par « une fréquence des questions didactiques particulièrement élevée ». L'étude de la portée d'une simple ponctuation comme *bon* invite, selon nous, à souligner au final l'importance qu'il convient de donner à l'acte de s'interroger sur les « stratégies de guidances » (Menez, cité Nonnon, 1990), soit les « feed-back de structuration » et la « remédiation ». Comme le remarque Brossard, « l'incompréhension⁴² de l'enfant porte non sur les actes de paroles particuliers effectués par le maître, mais sur la façon dont ces actes de parole s'inscrivent dans des moments fonctionnels à l'intérieur de la leçon » (Brossard, cité Nonnon, 1990). On espère avoir amené quelques éléments sur le fait que les processus de médiation dans lesquels se marquent ces décalages enfants-adultes sont accessibles par la voie d'accès de ces petits mots que nous nommons pour cause transitionnels. De la même manière, la médiation offre l'avantage d'une construction interactive du dire, qui peut entrer dans les stratégies de guidage dans la zone proximale (Vygostky, 1934, Blaye, 1988).

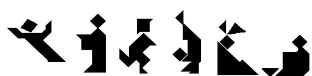
Les événements contribuant à la constitution du rôle d'enseignant se sont illustrés ci-dessus grâce à la figure de la segmentation dans le dire des différents objets de discours, ce qui permet d'aiguiller l'enfant dans une procédure de guidage. Mais qu'en est-il au juste du côté de l'enfant? Peut-on dire qu'il se construit suiveur par figuration réciproque? Il serait bon à présent de voir quel est l'impact véritable de la constitution de cet ordre sur le pôle de l'enfant, soit de doser la part de réciprocité qui se joue ou non dans de tels procès de constitution, ou d'accomplissement de rôle.

6. LA PRODUCTION DES COGNITIONS

Restés sur le constat que l'adulte est un tiers structurant qui construit avec l'enfant une place où ce dernier met en oeuvre des capacités de suivi, nous allons maintenant illustrer le rôle de *bon* dans une phase de construction des cognitions (Trognon Rétornaz, 1989, Schubauer-Leoni, 1994). Cette illustration synthétise les apports précédents établis à chaque âges. Elle porte sur un protocole entre un enfant de 9 ans et un adulte.

6.1 Présentation du protocole

Nous encadrons les extraits qui font l'objet de nos commentaires.



Essai N°1: (X, adulte; A, 9 ans):

⁴¹ On fait référence ici aux moments dans lesquels l'instituteur réunit les élèves en petits groupes.

⁴² Mais, il faut bien remarquer que ce sont les mêmes marques qui servent la compréhension.

X0: - **bon** alors on doit commencer par quoi par la gauche de la gauche à droite d'accord hein
(Intervention expé: ne pas regarder les cartes)

X1: - alors d'après toi//

A1: - hum//

X2: - qu'est-ce que j'mets en premier

A2: - eh ben le euh euh

X3: - alors qu'est ce que c'est //

A3: - c'est u//n

X4: - c'est un personnage c'est quoi// c'est un

A4: - oui euh j'dirais oui (rire)

X5: - c'est un personnage

A5: - un per- so- nage

X6: - **bon** qu'est ce qu'y fait: il est assis y marche ou il est y bouge qu'est ce qui fait

A6: - apparemment ben rien (hum!)

X7: - tu sais pas bien

A7: - chai pas.// (Intervention expé pour le placement des cartes dans le bon sens auprès de l'adulte qui les retournait) euh il a le dos euh on dirait puis chai pas quoi! On dirait qu'il a l'dos penché

X8: - il a l'dos penché une euh une une et une jambe à l'arrière?

A8: - euh non

X9: - il a les bras en l'air

A9: - oui il a les bras en l'air, on voit a's ses jambes

X10: - on voit pas ses jambes il est penché les bras en l'air. **Bon** il a un chapeau qui peut mettre sur sa tête

A10: - euh... j'sais pas trop là

X11: - tu sais pas bien **bon** alors après qu'elle est celle que j'peux mettre! j'sais pas moi!

A11: - ah un aïe! euh bonhomme

X12: - encore un bonhomme

A12: - oui

X13: - qu'est-ce qu'il a d'particulier

A13: - il a le bras droit. il a l'dos droit

X14: - il a l'dos droit

A14: - oui, puis j'crois qu'il est assis

X15: - il est assis tu d//is

A15: - j'crois quoi!

X16: il a l'dos droit et il est assis

A16: - um

X17: - voilà

A17: - j'crois

X18: - tu crois **bon** si tu veux

A18: - après c'est encore un bonhomme. Il a- le -dos -pen-ché

X19: - oui

A19: - il a une jambe en l'air

X20: - ah! d'accord **bon** j'pense que c'est celle-ci

A20: - **bon**

X21: - près?

A21: - ensuite aïe

X22: - ah!

A22: - ah! (respire fort)

X23: - celle-là on sait pas c'que c'est//

A23: -un carré//

X24: - c'est p'tet' euh j'sais pas j'n'ai aucune idée, alors qu'est ce qu'ils ont d'particulier?

A24: - eh bien euh

X25: - j'sais pas j'vois qu'y a un triangle je vois un p'tit carrée puis alors euh

A25: - ya un triangle euh par ici. euh y a une sor//te

X26: - vers ta gauche

A26: - oui... et puis...j'sais pas du tout là

X27: - tu sais pas du tout **bon**//

A27: - j'sais q'estce//que c'est

X28: - tu vois un p'tit carré tout seul

A28: - euh oui

- X29: qui touche. Qui touche le reste ou pas
 A29: - euh non pas du tout euh euh non pas pas du tout mais à p'tête un cm... y touche
 X30: - y touche à un cm?
 A30: - humouais. et là il est en bas
 X31: - (rires) là il est en bas
 A31: -alors là j'sais pas
 X32: - y touche à un cm? (en riant)
 A32: - j'sais pas alors là j'sais pas du tout
- X33: - **bon** t'as l'autre ta figure est allongée ou euh ramassée. Elle est allongée ou elle est(j'peux pas faire un geste (expé : non)
 A33:- **bon** be moi j'dirais qu'elle euh
 X34: - elle est vers le, vers le//
 A34: - comme si c'était un dos mais penché vers l'avant
 X35: - un dos penché à l'avant ouais ça pourrait être ça **bon** après
- A35: - après ça fait, en bas ça fait comme des montagnes assez pointues
 X36: - ouais si tu veux des montagnes pointues et ça fait pas une sorte de moulin vers le haut?
 A36: - si
 X37: - les ailes de moulins?
 A37: - oui
 X38: - **bon** mettons. et alors
 A39: - et ensuite //
 X39: - alors ensuite//
 A40: -//il y a un triangle en bas à l'envers
 X40: - oui
 A41: - fff... eueueueh ... oh lala
 X41: - alors y a pas un p'tit carré. vers là-haut.
 A42: - euh si y a une sorte de carré
 X42: - qui touche au reste
 A43: - ouais. c'est une sorte de carré mais..
 X43: - **bon** on peut r'commencer pour voir dans quel ordre on (non c'est pas (expé: oui)). Alors je (inaudible) je répète moi alors ton premier c'est un bonhomme ah non mais c'est toi qui doit travailler d'ailleurs
 A44: - alors le premier c'est un bonhomme
 X44: - mmm
 A45: - eh eh j'dois tout dire en détail là?
 X45: - oh ben j'pense que confirmer
 A46: - **bon** alors le premier c'est un bonhomme
 X46: - il lève les bras
 A47: - oui//
 X47: - c'est ça//
 A48: -y y lève les bras et l'a l'dos penché
 X48: - mm
 A49: - après encore un bonhomme qui a euh le dos droit qui est assis mais on n'voit pas les jambes
 X49: - d'accord
 A50: - ensuite encore un autre bonhomme qui a une jambe en l'air
 X50: - qui marche alors ou qui court
 A51: - oui qui court. Euh l'autre... c'est un triangle... qui touche la forme à euh un centimètre. Après encore l'autre ça fait comme des collines pointues et aud'ssus il y a une sorte de moulin et après et//
 X51: - ah écoute le dernier est-ce qu'il est plutôt épais ou gros
 A52: - assez gros et y a une sorte de carré la moitié d'un carré
 X52: - d'un carré//
 A53: (inaudible "au corps")
 X53: //- ouais une sorte
 A54: -(inaudible repère: "au corps")
 X54: ouais ouais ("c'tus" inaudible) allez **bon** on arrête

6.1.1 L'émergence du rôle de tutorat (Vygotsky, 1936, Blaye, 1988)

Fait rare dans nos protocoles, on note dans un corpus l'apparition de quelques *bon* en production chez une enfant de 9 ans, face à un adulte. Nous illustrons d'abord 1) le travail de

structuration progressive du dire de l'adulte, supporté par l'enjeu relationnel de constitution de son rôle de tuteur (Vygotsky, 1936), puis 2) les conditions d'émergence des capacités de planifications acquises, et déjà illustrées à 9 ans, mais ici portées sur la constitution d'un rôle de dominance. On pourrait fort bien associer l'émergence de ces capacités à « contrer » le rôle de dominance adulte, par l'intermédiaire d'une structuration par *bon*, comme une des formes de la conduite de discours argumentatif⁴³ (voir Golder, 1990).

L'adulte entame le protocole⁴⁴, comme il se doit, en « marquant le territoire » (Bouchard, 1988), et le conflit de structuration est d'entrée de jeu donné sous la dissymétrie constitutive du contrat de tutelle (Bourdieu, 1982, 1987⁴⁵). Ainsi⁴⁶:

A1: - **bon** alors on doit commencer par quoi par la gauche de la gauche à droite d'accord hein
Intervention expé
A2: - **alors** d'après toi

La prise en charge de direction des opérations est nettement déclarée, et mieux, le détour par la voix d'écoute de l'expérimentateur pour valider indique bien que *bon* joue le rôle d'un renvoi à la triple réalité 1) du partenaire -*d'accord hein*-, 2) de l'expérimentateur -*on doit*-, 3) des interrogations propres au locuteur -*par quoi*-, tout ceci sur la scène des protagonistes, et 1bis) sur les moyens de parvenir à l'objectif fixé -*la gauche, de gauche à droite*-. L'effet de disqualification du partenaire pour juger des objectifs et moyens pour y parvenir est assez révélateur de la constitution d'un rôle de second pour l'enfant.

Ensuite l'adulte produit lorsque la situation fait problème -cf. nos dimensions 5 et 6 dans le schéma procédural-, une séquence de dégagement de contraintes qui tend à renouveler l'objet de discours, soit à segmenter l'univers trop large grâce à un procès de focalisation:

A5: - c'est un personnage
E8: - un per-so-nage
A6: - **bon** qu'est-ce qui fait il est assis i marche ou il est i bouge qu'est-ce qui fait

Il faut noter que la spécification s'effectue sur le mode de l'ouverture, puisque celle-ci se structure, en A6, sur l'enchaînement des possibles -*assis, marcher, bouger*-, et sous un mode interrogatif, qui finalement renvoie la balle du jugement au partenaire. L'adulte permet donc ici la re-considération du rôle de l'enfant, non plus sur la base d'un statut de suiveur, mais comme pôle actif et nécessaire. Des séquences de spécifications identiquement construites s'enchâssent dans la constitution du rôle structurateur de l'enseignant, comme suit:

⁴³ On pourrait d'ailleurs, en ce sens, comparer la ponctuation par *ben*, et celle par *bon*, comme forme plus ou moins orientée dans l'ordre de construction de la relation interpersonnelle. Rappel: sur le fonctionnement de *ben*, voir M.C. Rosat, « à propos de réalisations orales et écrites d'un texte argumentatif », E.L.A., Coord. N. Marty, L'écrit dans l'oral, 1991, 81, 119-128.

⁴⁴ On retrouve au niveau de la construction du rôle, un figure clôturante qui encadre bien l'émergence de cet événement interactionnel, puisque l'adulte-enseignant conclut lui-même le protocole de cette manière: « A54- ouais ouais ... allez **bon** on arrête ».

⁴⁵ « Sans doute les agents ont-ils une appréhension active du monde. Sans doute construisent-ils leur vision du monde. Mais cette construction est opérée sous contraintes structurales. », P. Bourdieu, Choses..., op., cit., 1987, 155.

⁴⁶ « A » représente l'adulte et « E » l'enfant. On préfère ici ces mentions, en ce qu'elles se rapportent à l'objet de notre démonstration opposant les sujets d'après ces caractéristiques statutaires.

A10: - on voit pas ses jambes il est penché les bras en l'air **bon** il a un chapeau qui peut mettre sur sa tête

La séquence ci-dessus, monologale, permet de revoir l'effet soliloque déjà largement exploité, et où *bon* gère deux niveaux -*au moins*- de réalité relationnelle que sont 1) le rapport à soi, de concentration, et 2) le rapport à l'autre dans l'effet de la structuration didactique du dire. Et, ensuite:

A17: - voilà
E17: - je crois
A18: - tu crois **bon** si tu veux
E18 - après c'est encore...

Ici le *bon* de changement modal qui articule un univers de croyance suspendue -« tu crois »- et de certitude acquise au point de vue du tu -« si tu veux »- donne lieu à la légitimation de la poursuite du dire. L'adulte ayant déjà conclu par *voilà*, en A17, reprend la structuration conclusive de la séquence, à l'aide d'une ponctuation par *bon* qui installe un effet de partage consensuel des objets (valeur partagée, Garcia, 1983). Les effets conjoints de relance que possède *bon*, ici comparativement à *voilà*, légitiment doublement la poursuite de la séquence de la part de l'enfant. Sa participation est ainsi interactivement construite, avec un effet de guidage de l'adulte, qui a réussi à minimiser l'impact de l'intrusion d'un univers du doute -« je crois »- sur le déroulement conversationnel, par la remédiation qu'il en a proposé en A18. On retrouve encore, ce que l'on a déjà analysé, dans le protocole de 7 ans, comme l'empreinte d'une tension vers la satisfaction, qui finit par triompher d'un écueil à la résolution que représente cet univers du doute. *Bon* est ici un outil qui sert à relancer, dans le sens de rendre la balle à l'enfant, en le dégageant ainsi de ses doutes, pour qu'il poursuive. Nous en resterons là, en ce qui concerne la construction du rôle de tutorat adulte⁴⁷. Mais, à ce stade, on note un revirement dans l'événement et l'avènement des rôles.

6.1.2 L'enfant décideur

Sur le versant de l'enfant on trouve la séquence suivante:

E18: - après c'est encore un bonhomme il a-le-dos-pen-ché-
A19: - **oui**
E19: - il a une jambe en l'air
A20: - **ah** d'accord **bon** j'pense que c'est celle-ci
E20: - **bon**
A21: - après(?)
E21: - ensuite aïe (!)

On retrouve ici, un *oui* d'intégration de type passeport, en A19, qui permet de continuer la contextualisation en cours, ce qui se fait par rajout d'informations, en E19 -« il a une jambe »-, puis une mise en évidentialité (Dendale, 1994) par l'intermédiaire du « ah » de surprise de l'objet qu'il représente et qui provient de l'effet résultant des informations précédemment données -dos penché + jambe en l'air-. On ne discutera pas ici du d'accord qui

⁴⁷ Les autres extraits dans lesquels figurent *bon* offrent des espaces relativement isomorphes à ceux déjà étudiés.

peut s'interpréter comme une figure de conclusion de type trouvaille de la carte *-d'accord c'est celle-là-*, où comme accord explicite transmis à l'autre *-je te dis que je suis d'accord avec ta représentation puisque je reconnais quelque chose-*. Le *bon* adulte, en A20, intervient, en tout cas, comme césure qui ordonne les univers en cours, entre 1) l'état de l'objet médiatisé par *ah*, 2) l'univers de positionnement *-je pense-*, qui s'articule autour d'une implication subjective, lieu d'une centration ou d'une prise de conscience.

Le cas d'émission du *bon* de l'enfant de 9 ans, en E20, est alors intéressant. Emis sans co-texte monologué, il s'inscrit comme ponctuation des actions (Saint-Pierre, Vadnais, 1992). Mais il est aussi, selon nous, l'indice d'un mouvement de re-centration sur soi, ouvrant la route à de nouveaux objectifs, et projets. Et, là, le rôle de dominance sur le pointage de ces nouveaux objectifs, est usurpé par l'adulte, qui par la production du *après*, en A21, 1) surenchérit d'une part, en se l'appropriant le pointage des nouveaux objectifs d'actions, et 2) induit, de plus, comme l'implicite d'un manquement de la part de l'enfant au rythme général des actions. Le terme *après* est effectivement prononcé sur le mode interrogatif comme une injonction à poursuivre, voir, plus, à accélérer. La position des partenaires en E21 est éloquente puisque l'enfant se déclare bien incompetent face au problème « aïe ». On assiste à un conflit de centration, où depuis que l'adulte a placé la balle dans le camp de l'enfant, en A18, l'enfant a pris un espace qui devient du coup concurrentiel à celui de l'adulte, au plan de la structuration du « récit » résolutoire.

Une seconde séquence met l'enfant de 9 ans en position de décideur. La voici:

A33: - **bon** t'as l'autre ta figure est allongée ou quoi euh ramassée elle est allongée ou elle est j'peux pas faire de geste

Intervention expé: non

E33: - **bon** bé moi j'dirais qu'elle euh

On se trouve ici dans une situation de reprise typique, comme celles analysées plus amont, où la reprise par *bon* en E33 permet une connexion du dire sur un contexte, soit la reprise du fil conducteur de la conversation. Or c'est l'enfant de 9 ans qui l'actualise prouvant là ses capacités à manager. Mais, en même temps, l'élan avorte 1) sur un premier effet de minimisation par *bé* qui diffère un peu l'objet que l'on doit pointer lorsque l'on est vraiment décidé, et 2) sur un *euh* final qui médiatise ici l'absence de configuration explicite donnée à l'objet que l'enfant tente de mentaliser. *Bon* permet donc bien d'impulser le discours, de reconcentrer le point de vue directorial sur le « je », donné par la métalepse du « moi j'dirais », soit encore d'asseoir des éléments tactiques de construction d'un rôle de dominant. Cependant la prise en charge du rôle est peut-être encore trop imitative, limitée par les interventions de l'adulte, et minimisée par la contagion de l'existence d'un rôle déjà dominant. Aussi, par la voie de construction des faits -cf. notre première partie portant sur l'enseignant-, l'enfant n'aboutit pas à une coordination efficiente qui serait par exemple médiatisée par un objet de discours, qui permette d'ajoinde visée relationnelle et visée référentielle. C'est au contraire l'adulte, qui dans la suite va prendre l'initiative de cette articulation de type décisionnelle - dimension 7 du schéma procédural de *bon-*. Ainsi:

E33: - bon bé moi j'dirais qu'elle euh
--

A34: - elle vers le vers le//

E34: - comme si c'était un dos mais penché vers l'avant

A35: - un dos penché à l'avant ouais ça pourrait être ça bon après

Nous en resterons là, ayant, croyons nous, montré que les rôles de chacun émergent dans/par l'interaction, et que si la situation asymétrique favorise l'accomplissement des rôles d'enseignant et d'élève, les capacités des enfants à assumer des rôles différents apparaissent elles-aussi.

6.2 conclusion

On assiste dans ce protocole, à la construction d'un conflit de structuration (Bouchard, 1987, 1988), où le « récit » résolutoire, ainsi nommé en raison de l'impact d'un marqueur comme *bon* sur la structuration séquentielle des épisodes de traitement des objets, est d'abord régi par l'adulte qui construit alors un rôle de tutorat. Cependant, les sujets construisent interactivement un espace de prise en charge de la séquentialisation des actions par l'enfant, ce qui conduit précisément à la figure de conflictualisation illustrée dans ses deux temps. On a esquissé l'hypothèse d'un rapport à établir entre cette gestion d'espaces conflictuels, et la mise en place de la conduite argumentative.

7. CONCLUSION

On a peu à peu construit le rôle de bon dans le graphe séquentiel de la conversation. L'analyse sur corpus a permis de tester de manière positive le fonctionnement de bon, en production, et d'illustrer certains effets du marqueur, en compréhension, quant à la construction interactive du dire. On a pu exploiter le modèle de procès médiatif, au sein duquel bon opère à la condensation d'un objet quant au graphe de résolution, servie par les capacités téléonomiques que draine bon. On a aussi illustré, à travers les effets divers de segmentation du discours retenus par la littérature, leur inscription dans le procès général de planification, et dans celui de l'accomplissement de rôles d'autorité, de dominance, et de tutorat. L'étude de bon a aussi eu l'avantage d'esquisser 1) une vérification/illustration de la thèse de la constructibilité de la conversation, jointe à 2) une ouverture sur la révision du modèle d'enchaînement conversationnel nancéien, au lieu de l'importance que l'on accorde généralement à la notion de ratification.

Le décalage de nos vues avec les modèles traditionnels de l'analyse conversationnelle demande cependant et sans doute une épreuve de confrontation. Le chapitre suivant et dernier s'articule sur une comparaison de ce type afin de dégager, et l'intérêt de notre méthodologie, et celui d'une interpénétration de divers types d'analyses.

« BON » ET LE PROCÈS DE CONTEXTUALISATION

Introduction.....	286
1. RAPPEL SUR LE FONCTIONNEMENT DE <i>BON</i> EN PRODUCTION	227
2. BREFS APPUIS THEORIQUES	228
2.1. De la Contextualisation (Brixhe, 1993): inférences, et références.	228
2.2. De l'identité référentielle (Marandin, 1988, Schnedecker, 1990, Nonnon, 1990)230	230
2.3. De l'anaphore associative (Charolles, 1990)... vers le schéma de bon en compréhension.....	231
2.4. De l'événement interactionnel (Quéré, 1987, 1990).....	233
2.5. Bilan: les marqueurs trans-subjectifs comme guides.....	234
3. LE ROLE DE <i>BON</i> DANS LA CONTEXTUALISATION: AUTOUR D'UN OBJET CONVERSATIONNEL, A 7 ANS.....	235
3.1. Présentation du protocole.....	235
3.2. Analyse du contexte initial:	236
3.3. Extrait du protocole.....	237
3.3.1. Première séquence	238
3.3.2. Deuxième séquence	240
3.3.3. Dernière séquence	241
3.4. Conclusion.....	243
4. <i>BON</i> ET LE PROCES DE PLANIFICATION DANS LES CORPUS DES 9 ANS243	243
4.1. Présentation du protocole.....	244
4.1.1. L'analyse référentielle.....	247
4.1.2. Lecture de l'effet de dominance.....	248
4.1.3. Le procès médiatif face à la ratification.....	250
4.1.4. L'émergence des opérations de planification	250
4.1.5. Résolution planifiée d'une divergence	252
4.1.6. Le dégagement des contraintes	254
4.2. Conclusion.....	255
5. <i>BON</i> ET LE CIRCUIT DE LA DOMINANCE	256
5.1. Illustration sur des extraits.....	256
5.1.1. Bon et l'accomplissement d'un rôle d'autorité	257
5.1.2. D'un bon relationème (Kerbrat-Orecchioni, 1992).....	258
5.2. Conclusion.....	259
6. LA PRODUCTION DES COGNITIONS.....	260
6.1. Présentation du protocole.....	260
6.1.1. L'émergence du rôle de tutorat (Vygotsky, 1936, Blaye, 1988).....	262
6.1.2. L'enfant décideur	264
6.2. conclusion	266
7. CONCLUSION	266

« [...] (bon) opère bien un changement de niveau, mais pas au plan purement géographique de MSC; il est doué de propriétés sémantico-pragmatiques fondamentalement originales qui lui font détenir un rôle pragmatique important dans la construction du Discours monologique et du Discours Argumentatif Oral ».

C. Garcia, « Bon, enfin, justement, de toutes manières, d'après un corpus oral », Thèse, Paris, 1982.

L'ENCHAÎNEMENT CONVERSATIONNEL PAR « BON »

Approches conjuguées

Ce chapitre clôt notre recherche en conjuguant trois types d'analyses différentes. L'exercice de cette inter-méthodologique a pour objet de comparer différents éclairages sur le fonctionnement conversationnel de bon, et ouvrir ainsi des perspectives sous cette mesure. On convoque d'abord une analyse structurelle et fonctionnelle dans le cadre du modèle dynamique genevois. Ensuite on instruit sur les enchaînements interlocutoires autour de bon en conformité avec le modèle nancéien. Enfin, nous rappelons ce qui fait, comparativement, le principal intérêt de nos propres résultats en matière d'analyse énonciative et situationnelle des contextes de production du marqueur.

Introduction

L'analyse conversationnelle établie dans le chapitre précédent, autour du fonctionnement de *bon*, réclame, pour la confrontation heuristique qui fait l'objet de ce chapitre, le renfort d'une analyse processuelle réalisée en conformité avec les modèles d'analyse conversationnelle en cours sur la scène scientifique. Aussi, à une conduction de l'analyse au pas à pas en termes de contextualisation (Brixhe, 1992) menée précédemment, nous réhabilitons ici une analyse structurelle et fonctionnelle¹ (Roulet et al., 1985, Moeschler, 1985, 1989) d'un de nos corpus grâce à l'armature de laquelle se dégageront et 1) un intérêt au modèle nancéien d'enchaînement interlocutoire, et 2) une revisitation des dimensions fonctionnelles acquises pour *bon*² et constitutives de son schéma de sens (Caron, 1989). L'objectif est d'ouvrir sur des perspectives de recherche concernant le traitement des opérateurs discursifs, *ie* pour nous des médiateurs.

Nous procédons, auparavant, à de brefs rappels théoriques.

1. REPÈRES THEORIQUES

Deux écoles font actuellement figure de modèles en analyse conversationnelle, tant dans les discussions heuristiques qui nouent leurs relations (voir Brassac, 1994) que dans l'apport

¹ Rappelons que le marqueur *bon* est intégré par l'équipe genevoise, à leur modélisation conversationnelle, comme « marqueur de structuration de la conversation ». Voir notre Chapitre 3 en première partie.

² Voir notre chapitre 8 en deuxième partie.

dont elles témoignent, chacune, à la compréhension des phénomènes de l'interaction. Nous rappèlerons brièvement ce qui retient notre attention dans chacun de ces deux champs, puisqu'il ne s'agit pas, biensûr, de présenter ces théories dont le détail a fait par ailleurs l'objet de présentations concises et diversifiées³⁴.

1.1 Le modèle hiérarchique et fonctionnel genevois

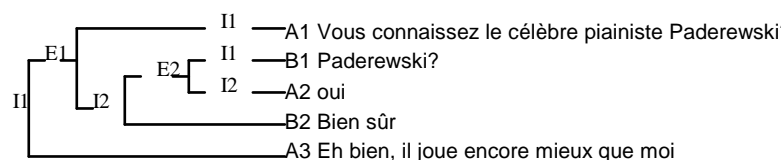
Le modèle genevois dispose d'« un double système d'analyse (...) -modèle hiérarchique et fonctionnel d'un côté et modèle dynamique de l'autre- » (Moeschler, 1985). Nous esquisserons successivement les grandes lignes sur ces deux axes.

1.2 le versant hiérarchique et fonctionnel

Nous débuterons ici par une citation de Moeschler: « Il reste à mettre en relation les deux composants de l'analyse conversationnelle, à savoir l'analyse structurelle et l'analyse fonctionnelle. L'idée d'une analyse hiérarchique et fonctionnelle est qu'à une structure hiérarchique donnée correspond une structure fonctionnelle donnée. » (Moeschler, 1985: 99).

L'épreuve d'une structuration de la conversation, ou « une analyse pragmatique du discours » (Moeschler, 1985), repose bien sur la mise en dépendance fonctionnelle des dits les uns par rapports aux autres. S'en dégage un graphe de subordination intervenant sur les trois types de constituants conversationnels majeurs que sont: l'échange, l'intervention et l'acte de langage (voir Moeschler, 1985)⁵.

Exemple:



Exemple emprunté à Moeschler, *Argumentation et Conversation*, 1985, 90

Dans cet exemple, l'intervention A2 est de même niveau de structuration ou de textualisation (Auchlin, 1981) que B1. On dira qu'elles sont liées par une fonction illocutoire, initiative pour B1, et réactive pour A2 (voir Moeschler, 1985). Par contre l'échange E2, constitué des deux interventions B1 et A2, est subordonné à l'intervention B2. Autrement dit

³ On trouvera une présentation générale de la sémantique générale de D. Vanderveken, à laquelle s'affilie le modèle nancéien dans D; Vanderveken, *Les actes de discours*, Mardaga, 1988, plus restreinte dans D. Vanderveken, « La Théorie des actes de discours et l'analyse de la conversation », *Cahiers de Linguistique Française*, 13, 1992, 9-61. Le modèle d'enchaînement conversationnel est présenté dans A. Trognon, C. Brassac, « L'enchaînement conversationnel », *Cahiers de Linguistique Française*, 13, 1992, 76-107, ou dans A. Trognon, « La négociation du sens dans l'interaction », *Inter-Actions*, Dir. J.F. Halté, Didactique des textes, Université de Metz, 1993, 91-120.

⁴ Le modèle hiérarchique et fonctionnel est détaillé dans E. Roulet et al., *L'articulation du discours en français contemporain*, Peter Lang, Berne Francfort s/Main, 1985, et dans J. Moeschler, *Argumentation et Conversation. Eléments pour une analyse pragmatique du discours*, Hatier, 1985.

⁵ « L'échange est la plus petite unité dialogale composant l'interaction. (...) L'interaction est la plus grande unité monologique composant l'échange. (...) l'acte de langage est la plus petite unité monologique constituant l'intervention. », J. Moeschler, *Argumentation ...*, op., cit., 1985, 81.

B1 et B2 sont liées par une relation hiérarchique. On dira, en termes de liaison fonctionnelle, que B2 marque une fonction interactive proactive, puisque l'échange qui lui est subordonné est placé avant⁶.

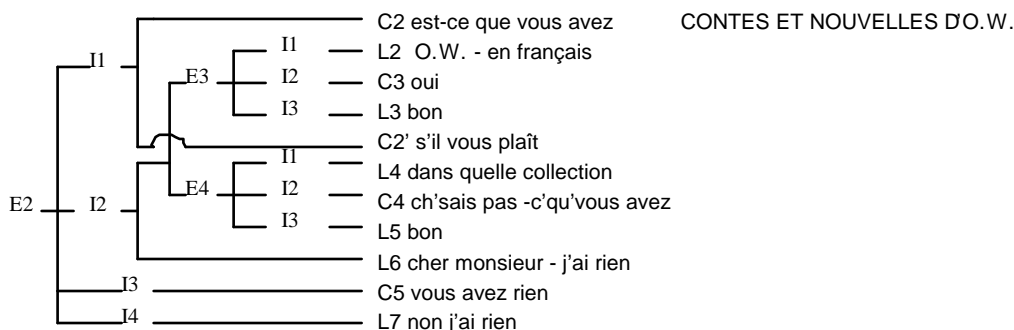
Mais la subordination est en fait soumise au régime général d'une conversation qui subit un double système de contrainte, autour des conditions de sa **poursuite et de sa clôture** (Moeschler, 1985). Nous en instruisons en suivant.

1.2.1 Les conditions de poursuite/clôture

Pour reprendre Roulet, tout se passe en fonction du caractère favorable vs défavorable de la réaction d'un interlocuteur sur l'initiative du locuteur. « Si elle est favorable, le locuteur peut clore la négociation exprimant à son tour son accord....Si la réaction de l'interlocuteur est défavorable, la première condition de complétude interactionnelle n'étant pas remplie, le locuteur ne peut clore l'échange; il va donc tenter de *contrer* cette réaction défavorable et de *relancer* son initiative, parfois sous forme différente, et la négociation se poursuit, tant que la complétude interactionnelle n'est pas satisfaite par un double accord (fût ce l'impossibilité d'aboutir à un accord) entre les interlocuteurs. » (Roulet et al., 1985).

La notion d'accord est forte, dans le modèle genevois, et reste la clef du système de complétude. Aussi deux systèmes de complétude sont envisagés. La complétude interactionnelle tout d'abord ressort comme précédemment vue d'une délimitation des différents accords « rituels » entre les interlocuteurs. Un accord peut cependant s'avérer négociable, la complétude interactionnelle n'allant pas de soi. Alors la conversation doit **se poursuivre** parce que l'interlocuteur ne peut, au temps *t*, décider s'il est ou non d'accord, par défaut d'information, de justification, de clarté. C'est à ce niveau que les genevois parlent de complétude interactive. Celle-ci engage souvent la suspension de ce que l'on nomme la négociation principale « pour ouvrir une négociation secondaire sur le point défailant » (Roulet et al., 1985).

Exemple:



Exemple tiré de Moeschler, Argumentation et Conversation, 1985, 85-86.

⁶ Dans le cas d'une subordination placée après, on parle d'enchaînement rétroactif.

Les échanges enchâssés E3 et E4 représentent deux ouvertures successives de négociation secondaire qui rendent compte du mouvement de complétude interactive en cours d'élaboration. C'est en C5 et L7 que se règle la complétude interactionnelle qui permet de clore l'échange E2.

Ceci vaut pour la partie hiérarchique et fonctionnelle. On sait qu'à ce niveau les genevois ont conduit une critique heuristique portant sur les caractéristiques de nécessité de complétude admise en postulat⁷, et sur celle d'atemporalité qui font de l'analyse structurale une interprétation dégagée des « différentes hypothèses interprétatives faites par les protagonistes au cours de l'interaction » (Moeschler, 1985). Si bien que les analyses genevois décaleront cette première analyse vers une modélisation plus dynamique.

1.3 le versant dynamique

Dans le versant dynamique, Moeschler parle plus volontiers non de « complétude d'un objet conversationnel » mais de « ses capacités intégratrices » et introduit, contre l'argument de l'atemporalité⁸ la notion de « propriétés programmatrices de la conversation » (Moeschler, 1985). Ainsi, tout constituant qui arrive sur la scène du dire est techniquement à la fois « **intégrable** et **intégrant** » (Moeschler, 1985), s'il satisfait les conditions données par les constituants adjacents, ou si les constituants adjacents remplissent les conditions qu'il pose. D'autre part, les constituants sont dotés d'une nature programmatrice, ce qui se traduit facilement par une question appelle/programme une réponse. « En d'autres termes, un constituant est un programmeur (...) si à partir de son occurrence, il est possible de faire des prédictions non seulement sur la **nature** du constituant ultérieur (intervention, acte) mais également sur sa **fonction** » (Moeschler, 1985).

La perspective dynamique s'illustre à l'aide de deux principes clefs: le principe d'interprétation, et celui de satisfaction (Moeschler, 1982, 1985), et, par la mise en évidence de trois types de contraintes dites conversationnelles pour expliquer la structuration interne de la conversation. Nous les rappelons en suivant, notamment parce qu'ils entretiennent des affinités avec le modèle nancéien abordé juste après.

1.3.1 Les principes de l'interprétation

Nous reproduisons les deux principes tels qu'ils sont donnés dans Moeschler, 1985:

Principe d'interprétation (P1): toute interprétation est un fait dialogique. L'interprétation d'un constituant Ci d'un énonciateur Ei est le fait d'un constituant Cj d'un énonciateur Ej.

⁷ « (...) le type d'interprétation donnée à la conversation est fonction de son **achèvement**. Telle intervention est analysée en termes de constituants directeurs et subordonnés, mais cela n'est rendu possible que parce que l'intervention est supposée complète. », J. Moeschler, *Argumentation ...*, op., cit., 1985, 104.

⁸ « (...) l'analyse hiérarchique et fonctionnelle est **atemporelle**. Elle n'est nullement déterminée par le déroulement effectif de la conversation », id.

Principe de satisfaction (P2): tout enchaînement d'un constituant Cj de Ej sur un constituant Ci de Ei présuppose d'une part l'interprétation de Ci par Cj et d'autre part la satisfaction par Cj de conditions imposées par Ci.

Moeschler, Argumentation et Conversation, 1985, 108

Sur la base de ces principes, se déploie une approche interlocutoire de la conversation, où « le constituant réactif donne la clef interprétative de son constituant adjacent » (Moeschler, 1985, voir Brassac, Duval, 1994). En d'autres termes, l'acte réactif permet de fixer « un parcours interprétatif possible » qui en tire sa pertinence (Moeschler, 1985). Les parcours interprétatifs sont cependant soumis à contraintes comme suit.

1.3.2 Les contraintes conversationnelles

Ces contraintes se répartissent en 1) contraintes interactionnelles, 2) contraintes structurelles, et 3) contraintes d'enchaînement. Les contraintes conversationnelles correspondent aux principes du rituel social conversationnel, et gèrent notamment les phénomènes de préservation de face (Goffman, 1981) en matière d'ouverture/clôture et de réparation des échanges.

« Toute conversation oblige ses participants à satisfaire les rituels d'ouverture, de clôture et de réparation imposés par l'obligation interactionnelle de respecter le territoire d'autrui et de ne pas menacer sa face ». (Moeschler, 1985, 110)

Les contraintes structurelles sont, elles, liées au principe de poursuite/clôture de la conversation, abordé plus haut.

Toute conversation (tout échange) pose une double contrainte, en tant qu'elle (il) impose aux participants d'une part de la (le) poursuivre et d'autre part de la (le) clore. (d'après Moeschler, 1985, 113)

A ce niveau, et par rapport au cadre de notre recherche, il est intéressant de relever que les contraintes structurelles sont plutôt liées à la gestion de la clôture, et qu'elles peuvent aussi se dire « **stratégies de résolution** », s'illustrant dans un système à quatre valences, positive satisfaisante ou non satisfaisante, négative locale ou globale. En d'autres termes, le repérage de ces contraintes correspond à celui des noeuds planificateurs en fonction de la qualité locale ou globale d'aboutissement de la tâche.

Enfin, les contraintes d'enchaînements ressortissent du seul niveau du constituant (acte, intervention, échange), et réinvestissent les deux principes d'interprétation et de satisfaction, rappelés par nous plus haut.

Tout constituant conversationnel est soumis à une double contrainte d'enchaînement: en tant que donnant lieu à un enchaînement, il est soumis à des **contraintes interprétatives** (cf. principe d'interprétation); en tant qu'enchaînant sur un constituant, il est soumis à des **contraintes séquentielles** (cf. principe de satisfaction). Moeschler, 1985, 115.

Les contraintes d'enchaînement reposent notamment sur 1) la condition thématique (garder le thème discursif), 2) la condition de contenu propositionnel (relation sémantique),

3) la condition illocutoire (couple demande/ réponse, assertion/évaluation), et 4) la condition d'orientation argumentative (coorientation de l'acte réactif à l'acte initiatif).

1.4 Conclusion

Nous ne parcourons pas plus avant et en détail ce modèle bien connu. Nous retiendrons qu'il présente l'extrême avantage de s'appuyer sur un arpentage structurel, quelles qu'en soit les limitations. Dans le cadre d'une tâche expérimentale comme la nôtre, le décalque structurel prend d'autant plus de valeur qu'une visée externe permet de corroborer et d'influencer l'analyse hiérarchique. Cet effet interprétatif externe permet sans aucun doute de mieux délimiter ce qui constitue dans nos corpus les contraintes conversationnelles. Nous y reviendrons plus en détail dans la partie empirique d'adaptation du modèle à notre corpus.

Nous abordons le second volet théorique, grâce à la présentation des options du modèle d'enchaînement nancéien, qui se fixe lui, au seul niveau constituant de l'acte de langage. Examinons le.

1.5 Théorie nancéienne de l'enchaînement conversationnel

La théorie **de l'enchaînement conversationnel** (Trognon, Brassac, 1992, Trognon, 1993, Brassac, Duval, 1994) découle d'une extension et d'une transformation du dernier état de la logique illocutoire (Vanderveken, 1988, 1992) à l'application de l'analyse conversationnelle en filiation avec certaines caractéristiques essentielles du modèle d'analyse genevois (Roulet et al., 1985, Moeschler, 1985). Focalisé sur la compréhension de **l'enchaînement des actes illocutoires**, à l'intérieur d'une problématique générale de l'ajustement intersubjectif, ce modèle pose un glissement théorique avec les vues de la logique illocutoire classique (Searle, Vanderveken, 1985, voir Vanderveken, 1992, Ghiglione, Trognon, 1993). Il intègre notamment le principe de causalité fonctionnelle entre les conditions de satisfaction et de succès de Vanderveken (1988, 1992) dans une perspective interactionniste (Brassac, Duval, 1994), non sans rapport au « principe de satisfaction » du modèle présenté par Moeschler (1985).

Nous déclinerons certains adages opératoires à notre propre investigation de la théorie.

1.5.1 Une logique interlocutoire

Trognon (1993) envisage d'étendre la perspective focale de Vanderveken (1988) sur l'illocution, à celle plus interactionniste d'interlocution. « Dans cette optique l'acte de langage n'est donc plus conçu comme un acte isolé, produit hors perlocution. Il est en effet, le maillon d'une chaîne produite de façon alternative par les participants à une interaction langagière » (Brassac, Duval, 1994), et peut ainsi s'intégrer dans « un modèle processuel » de la mise en séquence des actes illocutoires (Trognon, 1993, Duval, Brassac, 1994). Cette optique revêt l'avantage de se rapprocher des travaux de Clark (1992), à « perspective clairement interactionniste » comme le rappelle Caron (1995, à paraître), en travaillant au coeur même du

processus d'ajustement mutuel, et de décryptage des opérations formelles qui se dégagent de la négociation permanente du « terrain commun ». La formalisation repose essentiellement sur la mise en valeur d'un principe force de liaison entre les actes de langages, en termes de satisfaction et de succès.

En effet, le passage de l'illocution à l'interlocution impose, d'une part, une interprétation non plus monologique (Searle, 1992), mais **dialogique** de la logique illocutoire (Trognon, Brassac, 1992, Ghiglione Trognon, 1993, Brassac, Duval, 1994), et d'autre part la reconnaissance qu'une bonne partie du processus de « dialectisation » de l'objectif *-contenu de la représentation-* et du cognitif *-aspect intentionnel-* (Trognon, 1994) a trait à l'espace de **transition d'un acte à l'autre**, qui repose, sur l'investissement du principe fondamental de succès et de satisfaction des actes illocutoires. Envisagé sous son **aspect processuel causaliste**, ce principe s'exprime comme suit:

« s'il est satisfait un acte de langage dont la direction va du monde aux mots est nécessairement réussi »

(Vanderveken, 1988, Trognon, 1993, Brassac, Duval, 1994).

Nous nous étendrons un peu sur ce principe.

1.5.2 Le principe «causaliste»

La reconnaissance de cette relation causale entre satisfaction *-adéquation état de choses/représentation-* et réussite *-ajustement de l'intention-* d'un acte, qui unit « représentation et intention » permet de décrire le dialogue comme un « déploiement » du processus « satisfaction entraîne succès », si l'on tient compte de l'effet contextuel de l'acte, autrement dit, si l'on interprète l'acte initiatif à la lumière de l'acte réactif (Trognon, 1994, Brassac, Duval, 1994). « C'est la réaction langagière » produite par l'interlocuteur qui « fixe la valeur conversationnelle » de l'acte constitué par les propos initiaux (Brassac, Duval, 1994). Si bien qu'une telle analyse interlocutoire permet même de « résoudre processuellement l'aporie du savoir mutuel ». L'interaction peut se poursuivre **indépendamment des états mentaux** de ses participants. Seul le caractère intentionnel des actes illocutoires ressort ici de l'universalité, si bien que la théorie interlocutoire peut se constituer, selon cet ordre, en « grammaire de l'inter-compréhension humaine » (Trognon, 1994), et s'ériger en matrice processuelle du fonctionnement conversationnel.

En fait, tout se fixe dans le procès d'enchaînement. Examinons.

1.5.3 La focalisation sur l'enchaînement

Sur un espace-temps de trois tours de parole, la conversation peut se stabiliser, au sens où les « interactants s'en satisfont » (Trognon, Brassac, 1993). Et, cette mise en valeur des effets des enchaînements sur la séquentialisation logique de la conversation, notamment à

travers la « réalisation des rapports sociaux » (Ghiglione, Trognon, 1993), retient particulièrement notre attention.

Trois mouvements intéressent donc prioritairement le modèle d'enchaînement conversationnel (Trognon, Brassac, 1992) en butte à la « loi reliant la satisfaction à la réussite d'un acte illocutoire » (Ghiglione, Trognon, 1993). Nous illustrerons la démarche sur un exemple repris chez Ghiglione et Trognon, qui illustre « la reconnaissance tacite d'une intention littéralement exprimée »:

L1: Où se trouve l'hôtel Albert 1er?
 I2: A gauche, puis à droite au premier feu. Vous le trouverez à 20 mètres sur la gauche.
 I1: Merci.

d'après Ghiglione, Trognon, Où va la pragmatique, 1993, 243.

L1 pose une requête d'information, qui trouve dans l'acte verbal de L2 satisfaction en termes d'action, répondant au directif de mise en demeure de répondre. Mais L2 repose surtout sur la mise en réalité, ce en quoi on peut évoquer le **pivot du réel** dans la construction séquentielle d'une conversation, du contenu propositionnel qui est asserté en L1: « la localisation de l'hôtel Albert 1er ». C'est ce qu'en termes théoriques Ghiglione et Trognon glosent par: « *l'énonciation* du second énoncé réalise les conditions de satisfaction du premier; *ce que représentait le contenu propositionnel du premier acte de langage* existe maintenant dans la réalité, comme une action concrète et réelle de L2 ». Ce passage alternatif du représentatif au réalitaire est capital, et rend sa force au concept austinien d'acte de langage..

Nous n'entrons pas dans le détail de l'analyse de cet exemple⁹, mais insistons, avec Ghiglione et Trognon, sur le statut particulier du second mouvement, qui est « central certes parce qu'il est certes au milieu de la séquence, mais parce que (...) sa centralité réside dans le fait d'être une action (...). Le second mouvement est central parce qu'il appartient au monde « objectif » et parce qu'en tant que tel il *médiatise* les états représentationnels » du premier et du troisième mouvement. » (Ghiglione, Trognon, 1993¹⁰). Nous pouvons aborder le dernier aspect, non des moins ingénieux, du modèle, à savoir ce que les auteurs nomment « une logique par défaut ».

1.5.4 Une logique par défaut

Tout d'abord citons:

« En informatique, la valeur par défaut est attribuée a priori par un programme à une variable, que celle-ci conserve aussi longtemps qu'aucune information n'est donnée à son sujet. C'est seulement si une instruction explicite de changement est donnée (ou déduite par le programme) que cette valeur est modifiée. On pense que la cognition humaine contient des valeurs par défaut.
 Le raisonnement par défaut est un raisonnement basé sur la notion de défaut, formulé en termes d'absence de preuve »

⁹ L'exemple est largement traité. Voir Ghiglione, Trognon, *Où va la pragmatique...*, op., cit., 243-245.

¹⁰ C'est nous qui soulignons.

(Le Ny, 1991)

Dans le modèle nancéien, la logique par défaut repose sur la valeur constructrice portée par la « réalisation » du dire au second temps, soit, au niveau de l'acte réactif. Expliquons. Les auteurs opèrent un retournement complet du postulat de l'accord entre interlocuteurs puisque pour eux « l'accord se marque nécessairement en conversation par l'absence d'une négociation » (Trognon, 1993). Soit l'accord se passe sous silence, conformément au *qui ne dit mot consent*. Empruntons deux exemples:

exemple 1:

A1: Je ne connais pas ton prénom
B1: Pascale.

(Brassac, *Communication*, Compiègne, 1994)exemple 2:

A1: Paul a réussi son bac
B1: il va s'inscrire en fac

(Trognon, « *La négociation du sens dans l'interaction* », *Inter-actions*, Metz, 1993, 101)

Dans l'exemple 1, l'acte B1 satisfait par défaut la valeur de directif contenu dans l'énonciation de l'assertion A1. Ce faisant, au niveau processuel, c'est cette valeur directive de A1, qui fera l'objet d'un éventuel (re)traitement dans le troisième tour de parole.

Dans l'exemple 2, l'enchaînement en B1, entérine par défaut la valeur de vérité de l'assertion prononcée en A1, et fait entrer dans le monde commun, ou « fixe intersubjectivement », pour reprendre Trognon (1993) cet état de fait: Paul a son bac. Et, quelle que soit la vérité de l'assertion¹¹, B, fixe, en enchaînant sans autre forme de procès sur l'assertion de A, sa vérité discursive. Bref « l'assertion (n'est pas) rendue ou faite vraie, mais (...) elle est prise comme vraie par le second locuteur » (Trognon, 1993).

Ces deux exemples permettent d'illustrer, en quoi, la conversation avance grâce à cette logique du défaut, ou chaque intervention, fixe, par défaut, une valeur au dire antérieur, qui, en l'absence de preuve contraire, soutient le monde de véridiction intersubjectif.

1.6 Conclusion

Le modèle de l'enchaînement conversationnel offre une plongée théorico-pratique au coeur même du procès de médiatisation du dire par le réel du discours. L'axe de la réussite impose à l'interprète une règle se fondant sur la redécouverte incessante de la valeur du dit à la lumière du mode d'enchaînement sur celui-ci. Or, c'est bien cet aspect méthodologie qui ouvre, pour nous, l'accès à l'étude de l'espace théorique des modalités. Nous donnons là sans aucun doute, un tour particulier au modèle, mais, il nous semble bien que la compréhension d'un enchaînement est en fait une lecture qui s'appuie finalement sur le découpage des mondes de véridiction en cours dans la conversation, et dont le principe de satisfaction par défaut règle l'apparence. Nous y reviendrons et illustrerons ces propos un peu abrupts dans la partie empirique.

¹¹ Trognon envisage la possibilité factuelle que *Paul n'ait pas réussi son bac*.

2. ANALYSE HIÉRARCHIQUE ET FONCTIONNELLE

Pour cette partie empirique, nous avons choisi de reconduire l'analyse du protocole des 9 ans, présentée au chapitre précédent. Pourquoi? Parce que cette conversation dispose d'une répartition assez intéressante et suffisamment riche des conditions contextuelles de production de *bon* d'une part, et parce qu'elle offre, d'autre part, une inversion des rôles, qui déjà retenue comme mode d'explicativité de la productivité de *bon*, donne l'occasion dans ce corpus d'étudier de manière approfondie les rapports entre le fonction de *bon* et la construction d'un rôle d'autorité. Cependant, l'analyse présente ne draine pas le même objectif. Il ne s'agit plus ici d'appliquer le schéma de *bon* à la compréhension du protocole, mais bien de confronter trois analyses pour faire apparaître leur mode de contribution à l'étude explicative du fonctionnement d'une marque de discours comme *bon*.

La présentation de la structure hiérarchique et fonctionnelle ouvre cette partie empirique, avant le traitement interlocutoire des micro-enchaînements autour de *bon*.

Introduction

Le repérage des lieux de connexion hiérarchique opéré par « bon » permet de confirmer les vues de Roulet (Roulet et al., 1985) et Auchlin (1981) sur le mode de fonctionnement du marqueur en tant que M.S.C. Nous y reviendrons plus aval. Mais l'avantage de notre expérimentation permet de donner à ces lieux une nouvelle fonctionnalité à la lumière de la progression, en termes de résolution du problème, qui dépasse ce repérage que Garcia réduit au « purement géographique » (Garcia, 1982).

2.1 les repères « externes »: rappel du cadrage expérimental

Comme précisé dans l'introduction théorique du chapitre, notre cadrage expérimental permet de fixer des vues externes sur les « contraintes conversationnelles » (Moeschler, 1985) attendues.

Tout d'abord, la répartition imposée des rôles, de Directeur et de Placeur¹², permet de restreindre la notion de « rituel social » au bon respect du territoire assigné par la consigne, au plan des « contraintes interactionnelles » d'ouverture/clôture d'échange. Ainsi, et contractuellement, le directeur ouvre les échanges en 1) imposant le choix d'une carte, et 2) décrivant la carte, tandis que le Placeur clôt les échanges en commentant ses manipulations de placements.

Ensuite, les conditions de poursuite/clôture de notre conversation référentielle ressortissent du découpage séquentiel de notre tâche autour des 6 objets descriptifs (Grize, 1976, Nonnon, 1990), soit chaque représentation émise à propos d'une carte. L'accomplissement de la tâche se déroule selon un script idéal, où les objets descriptifs se

¹² Nous consacrons ici ce nouveau terme afin d'insister sur l'importance des manipulations dans l'accomplissement de la tâche, qui se superposent à l'axe du dire.

succèdent (C1, C2... à C6) dans l'ordre des cartes du Directeur. Il s'ensuit que nous disposons d'un raisonnement idéal par défaut (Le Ny, 1991) de la forme:

Traiter C1 dans l'espace référentiel composé de C1, C2, C3, C4, C5, C6
 Traiter ensuite C2 dans l'espace référentiel composé de C2, C3, C4, C5, C6
 Traiter ensuite C3 dans l'espace référentiel réduit à C3, C4, C5 et C6
 etc...
 Traiter enfin C5 dans l'espace référentiel réduit à (C5, C6)
 Traiter C6 par défaut

Au plan des « contraintes structurelles », cela signifie que la description d'une carte doit donner lieu à une clôture, ce qui transforme la séquence descriptive en une séquence résolutoire. Nous parlerons donc à ce niveau d'objet résolutoire:

Définition: un objet résolutoire constitue une séquence discursive (continue, ou disjointe) qui est consacrée à l'ajustement réciproque sur un problème émergent au niveau du dire, et qui trouve sa solution au plan de la résolution de problème.

Ici, les thèmes des objets résolutoires se confondent bien souvent avec l'univers référentiel de chacune des cartes. Aussi, le script idéal de déroulement de la tâche s'établit sur la base minimale suivante:

OR1 → OR2 → OR3 → OR4 → (OR5 + OR6 *-par défaut-*)
 LEV → TEN → KOU → GYM → (IND + CHI)

où OR1, OR2 ... OR6 représentent les objets résolutoires, respectivement associés aux cartes C1, C2... à C6. La distinction théorique entre objets descriptifs et objets résolutoires devient très opérationnelle dans l'analyse empirique. Car, au niveau des « contraintes structurelles », intervient justement le mode de clôture des objets résolutoires¹³. Les différents échanges principaux vont donc se définir en correspondance avec le contour de ces objets résolutoires. Nous passons maintenant à la présentation de l'analyse.

2.2 *L'analyse structurelle complète*

L'analyse hiérarchique et fonctionnelle complète est donnée en annexe 6¹⁴. De l'ensemble du corpus, nous avons dégagé huit échanges principaux (E1 à E8), correspondant donc à 8 objets résolutoires, dont quatre où l'on observe des occurrences de *bon*, numérotés de 1 à 11. Le graphe suivant permet de situer la valeur fonctionnelle de ces huit échanges, quant 1) à l'ajustement des champs référentiels¹⁵ des sujets Directeur et Placeur d'une part, quant

¹³ La délimitation entre objets descriptifs et objets résolutoires permet ici de délimiter deux mondes de référence, ce qui évite de recourir à une problématique en termes de stratégies, interactionnelles, interactives (Roulet et al., 1985), en restant dans un espace de cohésion, cohérence de ces deux champs définis en visée externe. Rappelons que Auchlin et Moeschler mettent bien l'accent sur les problèmes liés au concept de stratégie: « cette notion devient nécessaire dès que l'on cesse d'envisager l'étude du discours du point de vue de son organisation interne pour le mettre en rapport avec les pratiques des sujets parlants en situation, i.e. leurs intentions, motifs, buts communicatifs. Cependant, un tel recours n'a pas lui-même une vertu explicative, et n'a généralement pour effet que de déplacer les problèmes de l'analyse linguistique du discours vers ceux de l'analyse de l'interaction sociale. », Roulet et al., *L'articulation...*, op., cit., 1985, 195.

¹⁴ Nous remercions vivement F. Duval qui nous a formés à ce type d'analyse.

¹⁵ L'univers ou le champ référentiel est constitué par les cartes qui sont repérées par les sujets à un moment donné du problème.

2) à la conformité des manipulations du Placeur à la séquentialisation repérée chez le Directeur. Les 11 occurrences de *bon* sont situées sur ce graphe. L'accomplissement du dire est fonctionnellement doublé par l'accomplissement, en termes d'actions réelles.

Champ référentiel de E (Directeur) ↓	Champ référentiel de J (Placeur) ↓	Echanges principaux ↓	Manipulation opérée ↓	Ajustement E et J ↓	Position des cartes de J ↓
C1	C1	E1 bon1	Placement C1	=	N°1
C2	C3 C2 C6 C3 C2	E2 bon2 bon3	Placement C2	=	N°2
C3	C5	E3	Placement C5	≠	N°3
C3	C3	E4	Placement C3	≠	N°4
C4 + C5 + C6 C1 C2 C3 C3 C4 C4 + C5 + C6 ∅	C4 + C6 C1 C2 C5 + C4 C5 C3 C4 + C6 C4 C4	E5 bon4 bon5 bon6 bon7 bon8 bon9	Toucher C1 Toucher C2 Toucher C4 + C5 Placement C5 Placement C3 Positionnement C4 Positionnement C6	= = ≠ ≠ ≠ ≠ =	N°1 N°2 N°3 N°3 N°4 N°5 N°6
C3 C3 C3	C3 C6 C3	E6 bon 10 bon 11	Placement C3	=	N°3
C4	C5	E7	Placement C5	≠	N°4
C5 + C6 C5 C4 C4 C5	C4 + C6 C5 C5 C4 C5	E8	Positionnement C4 Positionnement C5	= =	N°4 N°5

Les deux échanges principaux (E1 et E2) sont chacun consacrés aux objets descriptifs C1 et C2. Le troisième échange se structure autour d'une confusion entre les cartes C3 et C4, ce qui donne à cet objet résolutoire une issue positive non-satisfaisante (Moeschler, 1985). L'échange principal E4 est lui-même à situer sur le plan d'une résolution positive non-satisfaisante en termes de confusion de rang de carte. Le long échange principal E5 se cimente autour d'un objet résolutoire particulier: il s'agit de résoudre le problème qui a émergé dans l'intervention J38: « après euh euh il en reste deux », et qui correspond à une différence, en nombre de cartes, entre les deux univers de véricondition des joueurs. L'échange principal E6 concerne la mise au diapason sur la carte C3, et ressortit par là même d'un retraitement des informations acquises en E3 et E4. L'échange principal E7 s'articule sur la confusion entre deux objets descriptifs C4 et C5, en déployant une issue positive non-satisfaisante. Enfin, l'échange principal, et dernier de séquence, E8, trouve son unité résolutoire dans la gestion de deux objets descriptifs C4 et C5, et clôt le protocole sur une issue positive et satisfaisante.

La structure étant ainsi en place, nous entamons notre parcours d'étude sur les micro-enchaînements autour de *bon*.

3. ANALYSE PROCESSUELLE AUTOUR DES MICRO-ENCHAÎNEMENTS PAR « BON »

Conformément à l'étude d'Auchlin (1981) sur *bon* en tant que M.S.C., on peut décrire les occurrences de *bon*, en termes « d'enchaînement linéaire » -bon1, bon3, bon5, bon6, bon8, bon9-, de « décrochements » locaux ascendants -bon2-, et descendants -bon4, bon7, bon11-, enfin de « frontière d'échange » en clôture -bon1 bon3-, ou en ouverture, -bon10-¹⁶.

Notre contribution entend cependant décaler le mode d'appréhension descriptif vers un modèle d'explicativité du fonctionnement de *bon*. La notion d'enchaînement linéaire effectué par *bon* offre peu de prise à une analyse fonctionnelle, puisque le modèle genevois tire partie, fonctionnellement parlant, des espaces de décrochements. Le repérage des *bon*, situés aux décrochements d'échanges subordonnés, ou à la clôture d'échanges principaux, si elle décrit un état de fait, paraît elle aussi insuffisante à expliciter le procès fonctionnel engendré par la productivité locale de *bon*.

Aussi, nous présentons une analyse processuelle, arrêtée sur les quatre échanges où figure *bon*, dont l'objectif est de cerner les rapports entre la place assignée à *bon* dans la structure hiérarchique et fonctionnelle, et son rôle au niveau du processus interlocutoire. Repérages structuraux fonctionnels des sites (cf. Genève), analyse interlocutoire des micro-enchaînements (cf. Nancy), et rappel des propriétés fonctionnelles (notre étude) seront donc simultanément investis au cours de cette interprétation. Différentes valeurs de *bon* et

¹⁶ Voir notre revue de question au chapitre 4.

interprétation explicative de l'emploi local de *bon* en tant qu'instrument de gestion cognitive seront ainsi graduellement mises en avant et commentées.

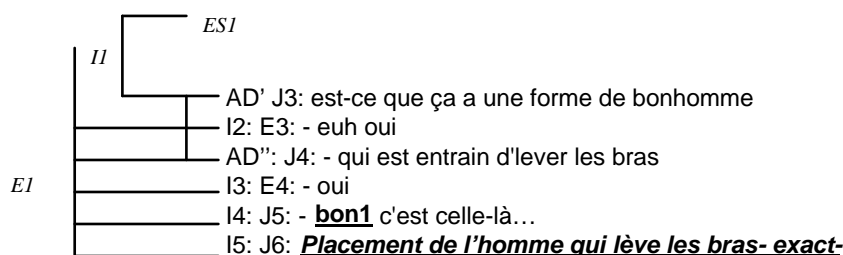
Nous commençons par la fonction de marquage et franchissement de frontière (voir Caron-Pargue, Auriac, 1995).

3.1 « *bon* » comme frontière d'objet résolutoire

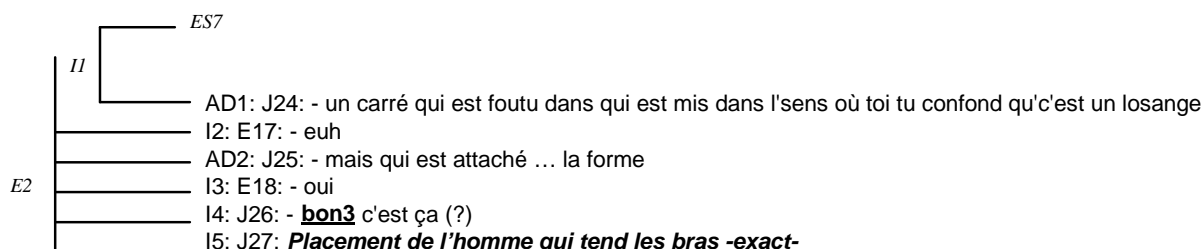
Comme amorcé un peu plus haut, on peut remarquer que *bon1* et *bon2* se situent en clôture d'échange (Roulet et al., 1985, Moeschler, 1985). Mais, la verbalisation de *bon* s'effectue simultanément à un placement de carte. C'est donc aussi un poncteur d'action (Saint-Pierre et Vadnais, 1992), qui correspond, à ce moment de l'accomplissement de la tâche, au marquage de la frontière d'un objet de résolution.

3.1.1 Représentation structurelle

Pour l'objet de résolution N°1, les champs référentiels du placeur (P) et du directeur (D) sont congruents: ils correspondent à la carte (C1) de l'homme qui lève les bras (LEV) qui fait l'objet d'un placement exact en fin d'échange. L'échange se compose d'un échange subordonné (ES) qui est consacré à l'entrée dans le champ de l'objet résolutoire N°1. Par ailleurs, l'échange principal E1 s'articule sur deux actes directifs dont le contenu propositionnel représente l'objet descriptif C1 (LEV).



Concernant l'objet de résolution N°2, l'échange principal E2 offre à l'analyse la même disposition de congruence entre les champs référentiels des sujets (P) et (D): les sujets parlent de la carte C2 de l'homme qui tend les bras (TEN). Une manipulation exacte clôt l'échange.



Pour ces deux échanges E1 et E2, l'interprétation qui peut être avancée est que si l'échange peut se clore par un marqueur comme *bon*, c'est bien que ce marqueur tire de son sémantisme une aptitude fonctionnelle au marquage de la résolution. Il s'ensuit que le

caractère de clôture d'échange prend bien la valeur fonctionnelle déterminée par les auteurs genevois, où l'échange trouve pour ainsi dire là son unité fonctionnelle. Cependant, en termes de stratégie cognitive, la conversation se situant sur l'axe de la poursuite/clôture, cette césure de frontière (voir Caron-Pargue, Auriac, 1995) s'interprète plus en détail. Notre analyse des conditions de production a mis en avant l'affinité du marqueur avec la notion de satisfaction (de soi), liée au dépassement d'une situation de clivage¹⁷, par le marquage ou le franchissement d'une frontière (voir Caron-Pargue, Auriac, à paraître). Analysons les choses d'un point de vue interlocutoire, au plan des enchaînements des constituants « acte de langage ».

3.1.2 Bon après la réussite d'une question

Les échanges principaux E1 et E2 comportent dans leur processus interlocutoire deux actes qui aboutissent à la satisfaction d'une demande à propos d'un objet descriptif. Le schéma d'enchaînement interlocutoire est donc de la forme suivante, où M signifie mouvement:

M1. Acte directif de question « est-ce que ça a une forme de bonhomme qui est entrain de lever les bras »; « un carré qui est foutu dans l'sens où toi tu confonds... »

M2 Acte de réponse « oui » qui rend vrai le contenu propositionnel du mouvement M1

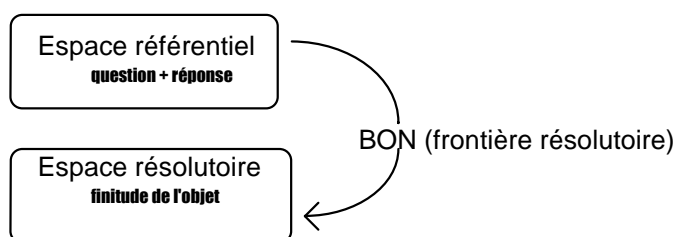
Conformément à l'adage de la logique interlocutoire « un acte de langage satisfait est réussi » (Vanderveken, 1989, Trognon, Brassac, 1992, Brassac, Duval, 1995), on peut admettre que cet enchaînement montre la réussite de la question. Aussi, les échanges E1 et E2 se constituent chacun, au titre d'une logique par défaut (Le Ny, 1990), comme une phase de satisfaction par défaut supporté par l'opérateur de réponse « oui ».

Bon succède à cette phase de satisfaction par défaut, en initiant un acte déclaratif: « *bon1*, c'est celle-là »; « *bon2*, c'est ça ». On peut ainsi dire que *bon* opère un enchaînement post-satisfactoire, et qu'en ce sens il ne s'interprète pas en logique interlocutoire. Examinons l'acte déclaratif qu'il introduit, et auquel il se lie par métalepse micro-structurale. Les actes déclaratifs ont, en sémantique générale, la « double direction d'ajustement », soit « leur but est de faire en sorte que le monde corresponde au contenu propositionnel en disant que le contenu propositionnel correspond au monde » (Vanderveken, 1988¹⁸). Aussi, l'acte déclaratif initié par *bon* introduit la réalisation de l'action de placement dans l'univers discursif (et interlocutoire): le directeur dispose ainsi d'une entrée dans le monde de validation des actions de résolution de la tâche, à défaut d'une vue réelle sur les actions du placeur. Plus simplement, *bon* joue ici le rôle d'un déictique. Notre étude a bien mis en avant cette propriété de *bon* au marquage évidentiel (Dendale, 1994).

¹⁷ Voir notre chapitre 8, en deuxième partie, 202.

Cependant, dans ce procès interlocutoire, on s'aperçoit que *bon* évidentiel, trace un type de frontière fonctionnelle différent de la seule désignation d'action (Saint-Pierre et Vadnais, 1992). Il permet le passage de la phase de satisfaction par défaut (décrite plus haut), que l'on place dans un univers référentiel, à une phase de résolution (placement de carte) dans l'univers de la réalité. Si bien que la réussite de la question prend un nouveau sens après le marquage par *bon*. Cette réussite est re-traitée sur le plan de la réalité. En termes de logique interlocutoire, on peut admettre que l'acte déclaratif rend vrai dans le monde, soit réalise au plan de la résolution de problème, le contenu référentiel porté par les mouvements questions-réponses M1 et M2.

On est en présence de ceci:



Autrement dit, pour le sujet producteur *bon* marque le franchissement de la frontière entre l'univers référentiel dans lequel s'inscrit la phase de satisfaction précédente (M1 + M2) et l'univers dans lequel s'inscrivent les étapes de résolution de la tâche. Pour le sujet auditeur, l'opérateur *bon* fait entrer le « oui » précédent dans un monde validation (Garcia, 1982) et de consensualité, où la mise en évidentialité du placement, permet d'intégrer tout l'échange antérieur dans le procès résolutoire de la tâche. C'est ainsi que l'on peut dire que *bon* clôt l'échange, parce qu'il est un opérateur qui permet de clore en évidentialité les objets résolutaires.

3.1.3 Conclusion

Bon n'est pas ici un simple M.S.C. Sa fonction dépasse la structuration, et sa lexicalité à valence satisfaisante y est pour quelque chose. Il médiatise le dit antérieur, en le faisant entrer, par construction et passage (*dans le cas présent d'une clôture résolutoire*) d'une frontière, dans un monde de véricondition particulier. C'est un opérateur évidentiel, qui entretient des affinités avec un monde de référence particulier, illustré ici par le monde réel des manipulations. Sa propension à se situer en frontière d'échange naît bien de cette fonction d'opérateur de changement de monde de véricondition, ce qui explique, pour nous, ses propriétés à la rétroaction comme à l'anticipation.

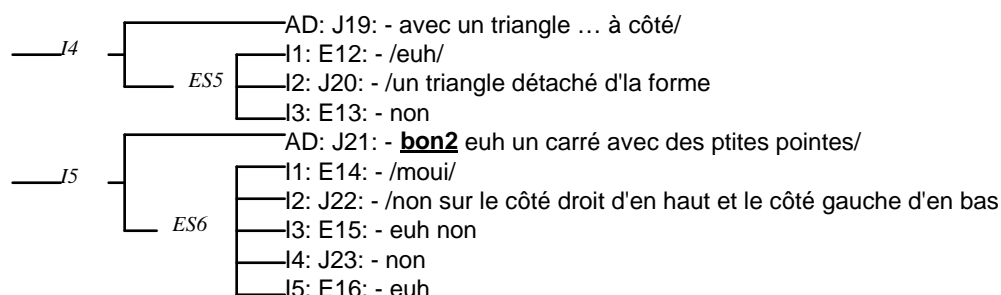
¹⁸ « l'usage déclaratif (qui) consiste à exprimer une proposition P avec le but illocutoire d'accomplir dans le monde l'action que P représente du seul fait de l'énonciation en se représentant soi-même comme accomplissant cette action », D. Vanderveken, *Les actes...*, op., cit., 1988, 29.

3.2 Bon comme changement d'objet descriptif

Dans l'échange E2, on relève une occurrence de *bon* qui s'inscrit dans un espace de vérification des données. En effet, à cet endroit, les champs référentiels des sujets sont disjoints: D s'occupe de la carte C2 (TEN), alors que P se fixe successivement sur C6 (CHI) et C3 (KOU).

3.2.1 Représentation structurelle

La négociation sur ces objets descriptifs donne l'existence à deux échanges subordonnés ascendants (ES5 et ES6) à l'intersection desquels se situe *bon2*.



Bon initie l'acte de langage directeur AD de l'ES6, ce qui veut dire que les actes qui suivent cet AD lui sont subordonnés. L'ES5 précédent offre la même structure hiérarchique ascendante. On se trouve ici dans le cas qui illustre parfaitement la synthèse présentée par Roulet où *bon* a pour fonction:

« de permettre un enchaînement global (...) proactivement *bon* pouvant alors signaler que les diverses contraintes d'enchaînements sont localement insatisfaisantes, mais qu'elles seront satisfaites lorsque l'ensemble des constituants représentés (et intégrés par anticipation) par *bon* seront réalisés » (Roulet et al. 1985:104)

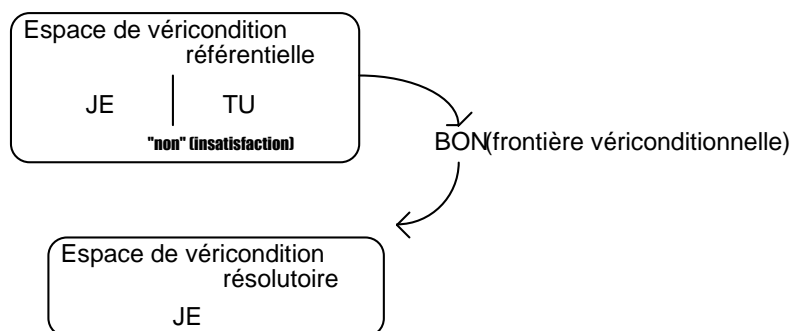
Nous étudierons successivement la place interlocutoire qu'occupe *bon*, puis les rapports qu'il entretient avec une stratégie de gestion du désaccord.

3.2.2 Bon après une insatisfaction locale

La stratégie de vérification opérée par le placeur P autour de l'objet descriptif en ES5 a donné lieu à une insatisfaction (E13: non). *Bon* initie alors un changement d'objet descriptif, dont le thème est donné dans l'acte directeur de l'ES6: « bon euh un carré avec des p'tites pointes ». On a repéré dans les conditions de production, cette dimension à la réorientation locale (cf. dimension N°7), qui correspond à la construction d'une frontière thématique. Soit, *bon* sert la poursuite de la conversation (Moeschler, 1985), tout en opérant une rupture thématique locale. Au plan résolutoire, la frontière tracée par *bon* occupe l'espace entre un thème devant être abandonné et un nouvel objet descriptif. Au plan cognitif, il achoppe textuellement au moment où P est forcé de changer d'univers référentiel. Il s'ensuit que le décrochement, qui s'opère à l'endroit de production de *bon*, représente une étape planificatoire (comme vue au chapitre précédent) soit finalement occupe une phase où la nécessité du choix revient à un seul sujet (ce que nous avons déjà illustré).

On a longuement explicité dans le chapitre 9¹⁹ précédent le mode d'inversion des rôles entre ces deux joueurs. On sait très bien qu'idéalement le changement d'objet descriptif, qui épouse le même contour que l'objet résolutoire, est pris en charge par le directeur (D). Or ici, le Placeur choisissant lui-même les objets « à l'aveuglette » se laisse guider par les mouvements de satisfaction vs insatisfaction qui sanctionnent ses tentatives.

Aussi, ici, *bon* a pour effet de déplacer la portée d'insatisfaction du « non » du champ référentiel supporté par la question précédente -« un triangle détaché d'la forme »-, au champ résolutoire supporté par la nécessité de changer de cap. *Bon* trace encore ici la frontière entre ces deux mondes de condition référentielle et résolutoire. Lors de l'intervention du directeur, en E13, « non » se situe dans l'univers thématique; mais à partir de l'énonciation de *bon*, ce « non » prend une autre valeur. Le refus thématique prend le sens d'une impossibilité à la solution. Or c'est dans le procès interlocutoire que ce changement de monde prend sens. *Bon* représente ici, au plan de l'enchaînement interlocutoire, un palier de stabilisation du désaccord: désaccord non plus référentiel, mais désaccord factuel. Il correspond à la même différenciation que celle qui porte sur la distinction entre ce que les logiciens nomment une modalité *de re* et une modalité *de dicto*. Sauf que *bon* change le mode de condition sous lequel le dit doit être pris. Mais c'est bien de l'analyse de ce jeu entre les différents modes conditionnels sur lesquels le dire s'appuie que naît la stratégie de prise de pouvoir sur le dit et le dire. Nous reviendrons plus loin sur cet aspect particulier, et représentons les choses comme suit:



3.2.3 *Bon* et la préférence du désaccord

Au niveau des conditions de production de *bon*, la particularité de ce corpus tient en ce que les occurrences de *bon* stabilisent préférentiellement le désaccord à l'accord. A moins qu'il ne s'agisse d'une particularité du marqueur lui-même, telle qu'on l'a introduite en terme de clivage dans la construction du schéma de sens du marqueur? On trouve, effectivement, une seule occurrence de *bon*, il s'agit de *bon11*, qui marque une frontière de passage à un nouvel objet descriptif dans un contexte de stabilisation d'accord. De plus, une étude des micro-enchaînements interlocutoires autour de *bon* sur le corpus des 7 ans (corpus illustré

¹⁹ Voir pp. 243-254.

dans le chapitre précédent) révèle le même dispositif où 5 occurrences de *bon* sur les 7 au total répondent au schéma suivant:

M1: Acte directif de requête
 M2: réponse à l'issue insatisfaisante : « je le trouve pas »
 M3: Changement d'objet descriptif « bon alors... »

Ainsi, *bon* apparaît comme une marque de ressaisissement (cf. dimension N°8), qui tire principalement son ressort de l'espace de disjonction qui règne entre deux interlocuteurs.

Pour revenir au présent corpus, dans l'échange principal E5, quatre occurrences de *bon* rendent compte de ce mécanisme de stabilisation du désaccord. Il s'agit des occurrences de bon4, bon7, bon8 et bon9. Précisons que l'échange principal E6 est lui aussi initié par un bon10 qui suit une phase de désaccord.

3.2.4 Conclusion

Nous ne reviendrons pas sur les acquis précédemment établis du rôle de *bon* dans l'avènement d'une dominance dans le discours. Rappelons que Roulet lie bien le fonctionnement de l'opérateur *bon*, comme nous, à la soumission du dit à un procès de satisfaction²⁰. Au plan de la résolution du problème, la place de *bon* est donc significative. Ce marqueur intervient, dans des espaces de mise en subordination du dire (Roulet et al., 1985) en liaison avec une insatisfaction locale, ou d'émergence de désaccord. Il correspond donc à la délimitation d'un monde de véricondition, en faveur d'un processus de prise de conscience lié aux « caractéristiques contextuelles de la situation » (Caron, Caron-Pargue, 1995).

C'est notamment, parce que l'étude des conditions de production de *bon*, a permis de dégager une valence du marqueur à s'inscrire dans un procès de satisfaction, que l'on peut expliquer le fait qu'il sert bien, en tant qu'interjection, un « point de flexion », qui « correspond à la résolution d'impasse » (Caron, Caron-Pargue, 1995). On interprète alors mieux les dires de Roulet, en donnant un contenu « cognitif » à la notion de contraintes d'enchaînements.

La complexité de la conversation, qui émerge d'une confusion produite dans l'échange principal E4, va nous permettre d'affiner davantage nos vues, sur tous ces points.

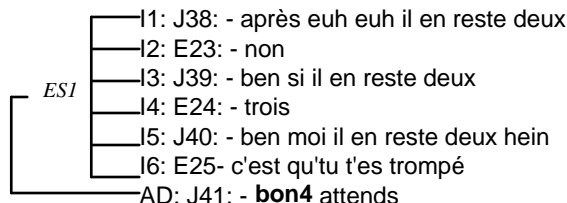
3.3 *Bon et la construction du rôle d'autorité discursive*

Les échanges principaux E5 et E6 succèdent aux deux échanges E3 et E4 qui tirent chacun leur unité de deux objets résolutaires, qui se présentent à l'analyste comme insatisfaits au plan de l'accomplissement de la tâche: C5 est placé en N°3, et C3 est placé en N°4.

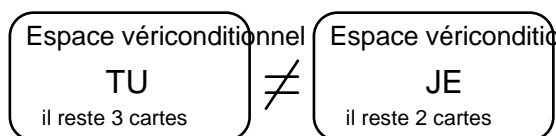
²⁰ « bon pouvant signaler que les contraintes d'enchaînements seront satisfaites lorsque l'ensemble des constituants représentés (et intégrés par anticipation) par bon seront réalisées », E. Roulet et al., L'articulation..., op., cit., 1985, 104.

3.3.1 Un échange subordonné prometteur

L'échange principal E5 débute, lui, par un échange subordonné ES1, consacré à l'explicitation du décalage dans l'ordonnancement des cartes, qui sera le thème directeur de l'échange:



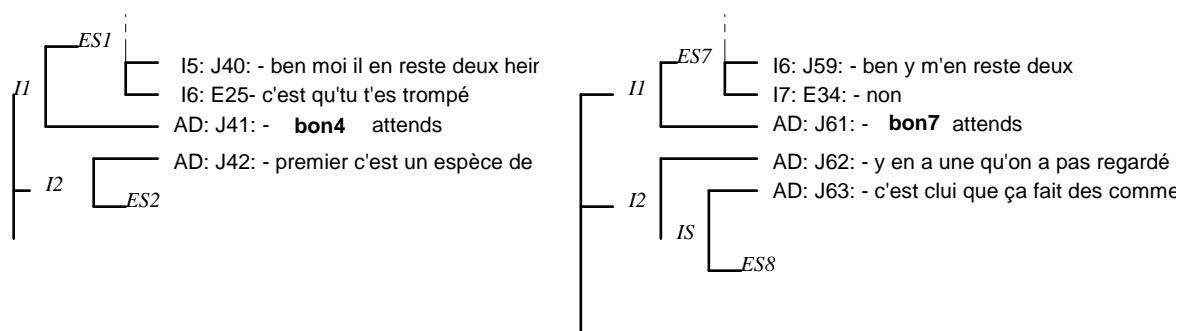
Dans cet échange subordonné ES1, les joueurs révèlent, en opposition, deux mondes de véricondition auquel il soumette chacun l'accomplissement futur de la tâche. Pour le placeur, il s'agit d'un monde à deux cartes. Pour le Directeur, il s'agit d'un monde à trois cartes. On représente les choses comme suit:



L'explication de cet état de choses a déjà fait l'objet d'une analyse dans le chapitre précédent; nous n'y revenons pas²¹. Par contre, il est très important d'étudier le mode de structuration de cet échange ES1. Au plan énonciatif, on relèvera que d'un « il » impersonnel sauvegardé jusqu'en I5, on passe, dans l'intervention I6, à une accusation « se tromper », avec la mise en cause du « tu », qui place le contentieux sous la responsabilité de l'autre.

Sur la base de ces faits, nous analysons en suivant les occurrences de bon4 et bon7 qui ressortissent du même type d'enchaînement interlocutoire.

3.3.2 Bon et la gestion du différé



Bon4 et *bon7* initient tous deux un décrochement ascendant, et placent ainsi l'échange subordonné respectivement ES1, pour *bon4*, et ES7, pour *bon7*, dans l'espace dont ils fixent

²¹ Voir chapitre 9, en troisième partie, 252.

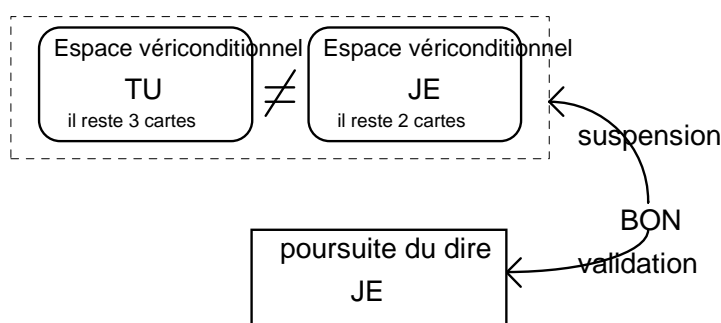
rétroactivement le mode de satisfaction en relation avec le constituant qui l'accompagne: « attends ».

En effet, pour chacune des occurrences *bon4* et *bon7*, l'énonciation de *bon* est suivie d'un acte directif « attends ». Ce directif s'inscrit en fait dans l'espace discursif précédent le choix d'objet « *premier un espèce de bonhomme* » pour *bon4*; « *y en a une qu'on a pas regardé...* » pour *bon7*. Aussi on peut remarquer que *bon* ne correspond pas à un franchissement direct de frontière, mais se fait le porteur d'un espace de différé quant au changement d'objet. Or ce différé est aussi porté par le directif « attends » qui suspend finalement les échanges subordonnés ES1, pour *bon4*, comme ES7, pour *bon7*.

Nous poursuivons l'analyse sur *bon4* uniquement, puisque les conditions de production sont assimilables²². Rappelons à ce propos l'analyse de Martin, portant sur une « approche vériconditionnelle de l'adverbe bien »²³, qui dit qu' :

« externe à la prédication, c'est-à-dire modalisant, bien signifie le caractère incontestablement valide de ce qui est dit, soit après une hésitation, **une mise en cause**, soit après une simple négligence qui a fait ignorer la vérité de ce qui est dit » (Martin, 1990: 89, c'est nous qui soulignons)

L'échange subordonné ES1 se laisse bien analyser comme une mise en cause: « tu t'es trompé ». D'autre part, l'échange subordonné ES2, initié par l'acte directeur « bon4 attends », trouve lui, son unité, dans une séquence de vérification portant sur un objet descriptif dont le sort résolutoire est acquis de manière satisfaisante, depuis l'échange principal E1 « premier c'est un espèce de bonhomme qui est entrain de lever les bras ». Il s'ensuit que l'espace du différé a pour effet 1) de suspendre l'échange ES1 de l'accomplissement de la tâche, et 2) d'ouvrir un espace que l'on introduit sous le mode du valide (Martin, 1990). *Bon*, à l'instar de *bien*, sert donc ici de validation (Garcia, 1982) proactive de ce qui va être dit. Représentons:



Il en découle tout un jeu sur la gestion des compétences de chacun.

²² A l'issue de l'échange subordonné ES7, il y a reconduction de la situation de départ. Bon7 est donc assimilable à bon4.

²³ Voir notre chapitre 4 en première partie, pour les rapprochements possibles entre les marqueurs *bon* et *bien*.

3.3.3 Bon et le sort donné aux compétences à la directivité

Rappelons que l'analyse de *bon* s'appuie ici sur la découverte d'une scène de « mise en accusation », prononcée en E25. Que s'est-il passé? L'intervention, E25, du Directeur a pour effet d'attaquer la vérité du monde du Placeur « il en reste deux ». Mais, plus, ces dires attaquent également la compétence du Directeur à assumer de façon efficace le déroulement correct de la tâche. Ainsi cette « accusation » agit au double plan 1) référentiel/résolutoire et 2) de « sauvegarde de face » (Goffman, 1981), soit met en jeu des « contraintes interactionnelles » (Moeschler, 1989). En termes de logique interlocutoire, on dira que « les conditions préparatoires » (Vanderveken, 1988) de l'acte de langage « tu t'es trompé » repose sur l'acceptation d'une représentation du monde où c'est le Placeur qui a, ou reprend une autorité pour décrire le monde.

Le marqueur *bon* intervient alors dans le discours pour amorcer la résolution de ces contraintes interactionnelles, soit pour « réparer » l'atteinte qui se joue sur le territoire du Directeur. Aussi, il initie bien ici un contest prononcé sur les conditions préparatoires de l'acte « tu t'es trompé », et ouvre une négociation dont l'objet sera de vérifier l'existence de ces conditions. Le marqueur *bon* saisit ainsi le discours à un endroit où l'autorité étant conditionnellement mise en cause, il sert de prise d'autorité sur le choix du thème de poursuite du discours. C'est à ce niveau que l'on peut parler d'autorité discursive. La liaison de *bon* avec le directif « attends » n'est pas fortuite. Si *bon* fonctionne de façon privilégiée, avec des directifs (voir nos analyses énonciatives, notamment à 7 ans), c'est que son efficacité pragmatique en dépend, et vice-versa. L'effet d'avertissement (cf. notre dimension N°8²⁴) s'associe ici à un contenu propositionnel « attends » qui, effet métalepse, renforce la stratégie de défense, puisqu'il s'agit de dicter à l'autre comme conduite²⁵ de suspendre son activité. Il s'ensuit que l'analyse énonciative des co-textes entourant les marqueurs (voir Ghiglione, 1994²⁶) est primordiale ici.

3.3.4 Conclusion

L'analyse de cette séquence illustre une forme d'enchaînement interlocutoire, où *bon*, agit dans l'espace tracé par des « contraintes interactionnelles » (Moeschler, 1989). C'est un élément de gestion directive du dire, qui permet de se ressaisir (cf. notre dimension N°9²⁷) en ouvrant proactivement un espace de validité de ce qui va être dit. Ce type d'enchaînement discursif, parce qu'il permet de suspendre localement les contraintes qui pèsent sur le dit, en

²⁴ Voir notre chapitre 8, en deuxième partie, 194.

²⁵ « Dire à quelqu'un de faire quelque chose, c'est faire une tentative linguistique assez forte pour qu'il fasse cette chose, sans lui laisser aucune option de refus. Un tel acte illocutoire directif est plus péremptoire et moins poli qu'une demande. Quand on dit à quelqu'un de faire quelque chose, on entend lui dicter sa conduite. », D. Vanderveken, *Les actes...*, op., cit., 185.

²⁶ « Ghiglione défend en filigrane la thèse selon laquelle l'inférence est, avant tout, fonction du co-texte et de sa structure.(...) Les opérateurs servent à marquer les intentions du locuteur dans le cadre d'un contrat de communication donné », M. Musiol, A. Trognon, « Activités inférentielles », Introduction au numéro 2 de *Verbum*, 1994, 114.

²⁷ Id., 195.

s'associant à un acte directif de différé « attends », est un outil stratégique. On explicite ici dans quelles conditions de productivité, ici, la défense de ses compétences, *bon* peut jouer de sa propriété d'anaphorique (Roulet et al., 1985) pour « renvoyer à une séquence de constituants », auxquels est suspendue la mise à l'épreuve de l'accusation. C'est, selon nous, en révélant ces conditions de productivité que l'on rend aux propriétés du marqueur, au-delà de leur définition (Roulet et al., 1985), leur fonctionnalité pragmatique.

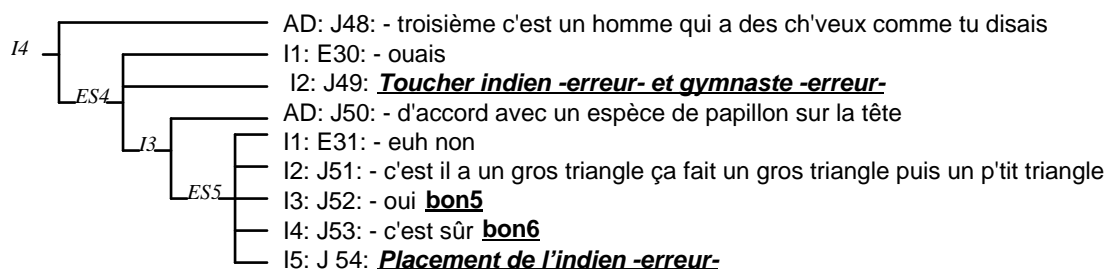
Poursuivons.

3.4 *Bon et le simulacre*

Rappelons, avant tout, que notre conception du médiateur revêt l'avantage d'introduire, au-delà d'une cohérence discursive, celle d'une dialectique intersubjective. On pénètre ici véritablement dans le monde des modalités, où pour paraphraser les récents écrits de Ghiglione, reprenant les travaux du logicien Grize (1982, 1990), l'utilisation d'opérateurs discursifs suffit à marquer dans un énoncé « des représentations très différentes de la relation qui unit » les deux images interlocutives A et B. Déjà amorcée dans la démonstration précédente, qui rapproche le foncteur *bon* d'une pragmatique du pouvoir, l'analyse qui suit explicite le rôle fonctionnel de *bon* dans la gestion des mondes de croyances (Martin, 1987), soit dans l'univers des modalités.

3.4.1 Représentation structurelle

Nous poursuivons à l'intérieur de l'échange subordonné ES7, qui tire son unité d'une vérification au pas à pas des objets résolutoires traités dans les échanges principaux précédents E1 à E4. Deux échanges subordonnés ES2 et ES3 permettent de clore deux objets résolutoires, en se soldant par des touchers exacts, respectivement sur les cartes C1, et C2. Les échanges ascendants ES4 et ES5 s'appliquent tous deux à la résolution du placement de la troisième carte. Nous étudions les occurrences de *bon*₅ et *bon*₆ qui se situent dans l'ES5 consacré à la clôture de l'objet résolutoire autour de la carte C3.



Le micro-enchaînement est assez particulier, puisqu'il se situe dans une séquence monologique dialogique: « C'est il a un gros triangle puis un p'tit triangle oui bon c'est sûr bon après c'est un bonhomme ».

3.4.2 Bon et les mondes de validation

Rappelons avec Roulet qu'un discours monologal dialogique est:

« monologal en ce qu'il a été produit par un locuteur/scripteur, mais dialogique dans la mesure où il donne la parole à deux énonciateurs principaux » (Roulet et al., 1985: 61)

En effet, le placeur est le seul locuteur de ce discours, mais il introduit à l'intérieur de son énonciation un échange entre deux énonciateurs principaux e1 et e2, où e1 produit un acte assertif qui possède une valeur de demande « c'est il a un gros triangle puis un p'tit triangle », et où e2 produit une réponse « oui » satisfaisant cette demande. Ensuite e1 stabilise l'échange question-réponse à l'aide de l'opérateur discursif *bon*, dans un micro-enchaînement post-satisfaisant qui prend ici valeur de clôture d'objet résolutoire, tel qu'on l'a travaillé plus haut.

e1: c'est il a un gros triangle ça fait un gros triangle puis un p'tit triangle
 e2 : oui
 e1: **bon5**
 e2: - c'est sûr **bon6**

Ainsi, et processuellement, *bon5*, marque que les énonciateurs e1 et e2, ont franchi la frontière qui fait passer l'objet descriptif C5 au statut d'objet résolutoire.

Ce qui est intéressant à relever ici, c'est que le consensus s'établit au plan dialogique entre les co-énonciateurs e1 et e2, et non au plan conversationnel entre le Directeur et le Placeur. Autrement dit, le Placeur se livre à un simulacre de communication (Gardès-Madray, 1984). Pour traduire enfin les choses différemment, le dialogue entre e1 et e2 se situe dans le monde de vérité du seul Placeur. Il s'ensuit un mode de validation du dit assez particulier.

3.4.3 Bon et le monde des possibles

La séquence monologale s'enchaîne sur l'introduction d'un acte expressif « c'est sûr » prononcé par l'énonciateur e2, qui établit ici une connexion saltatoire entre sa réponse précédente « oui » et cet acte de mise en doute « c'est sûr ». Au plan interlocutoire, l'acte expressif « c'est sûr » rend probablement faux la satisfaction du contenu propositionnel de la question « c'est il a un gros puis un p'tit triangle », en mettant en doute la réponse « oui », et en réinterrogeant donc la pertinence de la clôture satisfaisante de cet objet résolutoire. Nous pensons que le fait que l'interlocution se place dans le seul monde de vérité du Placeur est à l'origine de cette présentation d'un état mental de doute. Autrement dit, le Placeur soliloque, et nous assistons ici à ses bifurcations (cf. notre dimension N°7²⁸) mentales. Mais, il n'en reste pas moins vrai que le soliloque prend une valeur interactive non négligeable. Puisque *bon* trace fonctionnellement le passage au consensus (Garcia, 1982), l'introduction d'une mise en doute remet en cause les acquis de ce consensus en *bon5*. En fait, nous sommes ici en présence d'une frontière ouvrante de négociation, qui correspond cognitivement à l'ouverture d'un monde possible: « et si je me trompais? ». Or, cette ouverture n'est en fait

²⁸ Id., 193.

que la réactualisation du monde de véricondition du Directeur, qui au cours de l'échange subordonné ES1, s'expose en « tu t'es trompé ». L'enchaînement de *bon5* à *bon6* s'effectue donc entre deux frontières, qui corresponde pour la première 1) à la mention d'un consensus usurpé puisque prononcé dans le seul monde de véricondition du Placeur, et pour la seconde 2) à la mention d'un consensus supposé consommé dans les deux mondes du Directeur et du Placeur.

L'étude de ce passage est très intéressante, en ce qu'il permet de mettre en évidence un espace de décrochement, où le Placeur réinterroge les mondes de vériconditions qu'il avait suspendu en *bon4*. Processuellement, le Directeur n'intervenant pas, à l'occasion de ce simulacre, *bon6* ferme l'échange fictif, de même qu'il entérine le contenu propositionnel en question, et clôt l'objet résolutoire.

Au plan de la construction du rôle, on peut dire ici, que le jeu qu'opère le marqueur *bon* sur la soumission des dits, à des mondes de validation successifs, aboutit à un déplacement de l'état de choses présentes à l'issue de l'ES1: « c'est que tu t'es trompé ». En effet, rappelons que cet acte attaque les compétences du Placeur à satisfaire au bon déroulement de la tâche. Or, ici, à l'issue de l'ES5, le Placeur, puisqu'il n'est pas contredit dans son monologue, établit, faute de preuve contraire, qu'il est compétent. Le mode muet du Directeur satisfait interlocutoirement le simulacre opéré. Pour conclure, l'échange subordonné ES5 correspond à la construction d'une autorisation par défaut, accordé par le Directeur au Placeur. Il s'ensuit que le Placeur garde toujours son autorité sur le dire, sur le choix des objets descriptifs, comme sur la capacité à la clôture des objets résolutoires. Or, ce tour est joué, en ne tenant finalement aucun compte du refus « euh non » portant sur le contenu propositionnel « d'accord avec un papillon sur la tête ».

Etudions, pour finir, un dernier enchaînement.

3.4.4 Un changement d'objet soumis au monde de l'autre

L'échange principal E5 se structure autour du long échange subordonné, ES7, qui s'accomplit, au plan résolutoire, par la reconduction du placement des quatre premières cartes, et se solde par deux positionnements de cartes, l'un opéré sur la base d'une insatisfaction référentielle et donc erroné, l'autre opéré par défaut et juste. En somme l'échange principal E5 s'est déployé comme un espace d'insatisfaction sur lequel va s'appuyer une nouvelle occurrence de bon, *bon10*.

Bon10 trace alors une frontière entre les échanges principaux E5 et E6. A ce niveau, *bon* est soumis à des « contraintes d'enchaînements » particulières. Puisque l'échange E5 n'a pas résolu le dissensus à propos de l'état de vérité dans le monde, il ne remplit pas les conditions structurelles de clôture. On se trouve donc en présence d'un *bon* de dégagement de contraintes, où l'échange E5 se clôt par défaut. Mais l'étude du micro-enchaînement révèle plus.

Bon opère comme une frontière entre la stabilisation d'un désaccord et le choix d'un nouvel objet descriptif (voir plus haut, 3.2.). Et, la stratégie d'accroche sur le nouvel objet descriptif se fait à l'aide d'un acte assertif, qui possède la particularité d'être soumis au monde de véricondition de l'autre « tu reconnais ».

Autrement dit, le placeur remet ici en cours, le monde de véricondition de l'autre: Je reconnais est soumis au « tu reconnais ». Le dégagement de contraintes est astucieux. Explicitons.

Le contenu propositionnel de l'acte « tu reconnais le bonhomme entrain de courir » s'appuie, 1) sur l'existence d'un bonhomme qui court, et 2) sur la reconnaissance de cette carte par l'autre. A quelles conditions alors, cet acte peut-il ne pas réussir? Nous envisageons deux conditions: 1) il n'existe pas dans le jeu de bonhomme entrain de courir et 2) tu n'as pas compétence à reconnaître cette carte. Comme il a déjà, par deux fois été question de l'homme qui court, dans l'échange principal E4 « après c'est un bonhomme qui est entrain d'courir » et dans l'échange principal E5 « après c'est un bonhomme qui est comme si y court », on rejette la première condition. Reste la seconde: la seule possibilité qu'il y ait à ce que cet acte soit défectueux revient à une déclaration d'incompétence de l'autre. Si bien que l'on s'aperçoit que *bon* sert ici à initier une stratégie qui consiste à soumettre la responsabilité de l'assertion à la compétence de l'autre, ou à la mise en cause implicite de la compétence de l'autre.

Depuis l'acte de mise en cause prononcée dans l'ES1 de l'échange principal E5, le Placeur a ici retourné la situation. C'est cette fois la compétence de l'autre qui est en passe d'être atteinte. Il se trouve que la suite du protocole prouve bien qu'il y a rééquilibrage dans le sens d'une décharge de responsabilité sur l'autre. Le placeur proposera successivement les énonciations suivantes: « tu l'as reconnu », en J72, « non non ten as pas des comme ça », en J77, et « essayes de m'le décrire toi aussi », dernière proposition en J79, qui retenue par le Directeur, permettra de donner une issue positive à cet échange E6: le rang de la carte du coureur est correctement identifié.

3.4.5 Conclusion

Le repérage du positionnement d'un M.S.C. reste, bien qu'informatif, insuffisant à sa caractérisation fonctionnelle. L'explicativité du fonctionnement de *bon* est alors rendu, d'une part grâce à l'étude de l'enchaînement interlocutoire qu'il effectue, d'autre part, grâce à l'analyse de son contexte énonciatif. Car, même s'il « est peut-être plus intéressant d'essayer d'identifier des processus de négociation que de s'épuiser à faire le tableau du contexte » (Trognon, 1993²⁹), il reste néanmoins vrai, que saisir le jeu d'ajustement intersubjectif, passe par le relevé de variables énonciatives pertinentes, comme l'introduction d'un « tu » ou d'un « je » dans le discours. On pense en avoir démontré la portée dans cette analyse du simulacre communicationnel.

²⁹ A. Trognon, *La négociation du sens ...*, op., cit., 116.

Par ailleurs, l'affinité de *bon*, à l'introduction d'un point de vue, remarqué au plan de l'étude de ses conditions de production (cf. notre dimension N°3), et analysé ici comme marque de mise sous condition valide du dire, incite à retenir comme catégorie explicative essentielle, les rapports qu'entretient *bon* avec le marquage, la gestion, voire la **construction des univers modaux**. Ces vues dépassent le cadrage structuro-fonctionnel genevois, et déborde la logique nancéienne d'enchaînement interlocutoire. Elles corroborent par contre, les résultats présentés par Caron et Caron-Pargue, où les auteurs remarquent que la distribution des interjections, dans des protocoles obtenus en résolution de problème, n'est pas aléatoire, et « accompagne souvent celle des verbes ou des adverbes modaux. » (Caron, Caron-Pargue, 1995).

3.5 Conclusion

L'analyse empirique que nous avons conduite sur ce corpus a permis d'expliquer quelques propriétés fonctionnelles du marqueur. Descriptivement, cet opérateur sert au décrochement d'espace de dits qui lui sont subordonnés. Fonctionnellement, cette subordination prend une valeur stratégique au niveau de la construction de « position haute » (Garcia, 1982, 1983) dans la mesure où l'espace décroché dont *bon* se porte le garant en termes de validation, soit rétroactive, soit proactive (Roulet et al., 1985), est relié à un monde de vérité particulier. Toutefois, notre analyse rend compte d'une capacité au décrochement, qui dépasse les vues structuro-fonctionnelles du groupe genevois. Le type d'enchaînement linéaire, en décrochement, en clôture (Auchlin, 1981), soit la notion de niveau de textualisation ne rend pas, seul, compte de ce qui se joue au plan de la procédure pragmatique d'emploi de *bon*. Il faut tantôt restreindre la portée fonctionnelle à l'étude de l'enchaînement énonciatif (cas du discours monologal dialogique illustré), ce qui donne accès à une notion de décrochement de type cognitif sur l'espace des possibles, soit étendre la portée sémantique de *bon* au champ de construction de toute la dynamique du rôle, ce qui ouvre à un traitement de *bon* en tant que médiateur.

Nous ouvrons le débat sur ces points.

4. DEBAT ET PROSPECTIVES

L'analyse processuelle conduite ci-dessus met en avant certaines limitations qui se posent à chaque méthode.

Pour aller vite, l'analyse genevoise trouve sa limite dans le déterminisme du modèle lui-même, qui reste plus descriptif qu'explicatif, et subordonné à un traitement argumentatif du discours, qui n'est pas toujours conciliable avec le discours enfantin. Le modèle nancéen ne rend finalement pas compte du type d'enchaînement post-satisfactoire opéré par *bon*. Il a fallu introduire les outils de champ référentiel et de champ résolutoire, soit se donner des outils de délimitation des mondes de référence ou de croyances (Martin, 1987), pour dégager le procès

résolutoire auquel *bon* participe. Et, c'est l'armature expérimentale de la recherche qui permet de fixer les bornes de ces espaces. Notre contribution présente elle-même, une limitation en termes de portée locale de notre modèle procédural d'emploi pour *bon*, soit une incomplétude paradoxalement liée à un relevé coûteux des tableaux contextuels (voir Trognon, 1993, plus haut).

En fait, les outils scientifiques d'approche du monde des modalités, les méthodes d'explication du fonctionnement de la logique naturelle (Grize, 1976, 1990) font encore défaut. Et, rappelons-le, « une psycholinguistique des modalités » reste toujours à faire (Caron, 1989)...

Comment alors s'inscrire en prospective sur ce champ de recherche? Nous restreindrons notre réponse au champ de traitement des opérateurs discursifs.

Au-delà des insuffisances inhérentes aux modélisations circonstanciées plus haut, nous cautionnons, à l'instar de Ghiglione, une approche pluridisciplinaire des phénomènes discursifs, ce qu'il synthétise sous l'étiquette de la mise en place d'une « psychosociopragmatique ». Le programme qu'il présente (Ghiglione, 1994) est en fait assez conforme à nos vues, et nous rejoignons sa démonstration sur ces trois points:

- « on ne peut se passer - si toutefois on veut traiter des phénomènes de communication- d'une psychosociopragmatique, vers laquelle convergent (...) différentes recherches plus ou moins récentes d'une part, relevant de champs disciplinaires différents d'autres part.
 - - cette psychosociopragmatique permet d'intégrer, dans un seul modèle explicatif, des résultats divers, obtenus dans des champs disciplinaires différents, sous réserve toutefois de s'intéresser aux fonctionnalités de la langue, à toutes les fonctionnalités, et aux instruments langagiers qui les servent
 - - les opérateurs, qu'ils soient étiquetés « logiques », « syntaxiques », « sémantiques » ou « argumentatifs » sont des instruments privilégiés quand il s'agit d'exhiber les fonctionnalités de la langue mises en oeuvre dans des corpus naturels, et au-delà pour dévoiler les stratégies présidant à la proposition/imposition d'un monde par les locuteurs inscrits dans la scène énonciative. »
- Ghiglione, « opérateurs de dénotation, opérateurs d'expression, opérateurs de négociation », *Verbum*, 2, 1994, 140-141.**

Au programme de catégorisation lancé par Ghiglione³⁰, nous opposons cependant, ce qui confirme paradoxalement ses options premières, un **traitement plurifonctionnel des opérateurs**, puisqu'on ne « peut séparer les trois fonctions » qu'accomplit toujours et simultanément la parole: 1) dénoter le réel, 2) exprimer une pensée, et 3) produire des effets sur l'interlocuteur (Ghiglione, 1994). Plurifonctionnalité que Ghiglione envisage lui même, en critiquant sa catégorisation³¹.

³⁰ R. Ghiglione propose effectivement « une nouvelle catégorisation des opérateurs », qui permet de classer les opérateurs en rapport avec les trois fonctions principales de la parole: -dénoter le réel, décrire un état du monde, - exprimer une pensée, un état du locuteur, - produire des effets sur l'interlocuteur », R. Ghiglione, « opérateurs de dénotation, opérateurs d'expression, opérateurs de négociation », *Verbum*, P.U.N., N°2, 1994, 139-157.

³¹ « Il (ce tableau) n'est pas exempt de problèmes et notamment celui de la plurifonctionnalité de certains opérateurs qui, suivant les contextes, renvoient à l'une ou l'autre des méta-catégories générées par les buts superordonnés », Id., 150.

On pense avoir largement démontré, dans tout notre travail, que l'optique de la plurifonctionnalité permet de travailler au coeur de la productivité contextuelle des opérateurs, ce qui n'exclut aucunement la mise en rapport de conformité des dimensions fonctionnelles dégagées d'après des tableaux contextuels, avec des modèles structurels, ou logiques, comme présenté ici. Un travail de traduction s'avère cependant, en ce cas, nécessaire. Et le passage d'un paradigme conversationnel, à une perspective cognitiviste n'est pas toujours aisé.

Cependant, il apparaît qu'il est peut-être temps de mettre en rapports, non pas seulement les résultats d'un champ à l'autre de recherche, mais de les articuler. Il ne s'agirait plus alors de comparer des tableaux de catégorisation issus de théories locales, mais de relier leurs apports à l'intérieur d'un seul modèle explicatif (Ghiglione, 1994, ci-dessus), qui concentrerait le débat. Cette démarche aurait de plus l'avantage énorme de régler des problèmes terminologiques de plus en plus délicats à traiter. A ne prendre que la notion de « décrochements » des échanges chez les genevois (Roulet et al., 1985, Moeschler, 1985), celles de « décrochages » marquant le passage d'un espace de croyances à un autre (Caron, 1995), la notion linguistique de « décrochement » d'un domaine à un hors-domaine (Culioli, 1988, 1990), n'y aurait-il pas là quelques rapprochements à construire? Notre remarque dépasse bien entendu la le caractère fortuit du rapprochement, et interroge, de manière fondée, la part d'intersection féconde entre ces champs de recherche?

5. CONCLUSION

L'enjeu de ce chapitre engage, sur la base d'une confrontation des analyses, d'une part à situer notre contribution quant au traitement unitaire des termes fonctionnels comme bon, mais aussi à mettre en place des prospectives dans le traitement scientifique des opérateurs discursifs. Il relance la recherche sur la construction d'un modèle explicatif, qui puisse rendre compte de la fonction cognitive des marqueurs-modaux, en articulant les différentes démarches, qui en traitent explicitement ou implicitement.

« Finalement dans un couple transformationnel, tout se passe comme si le second énoncé témoignait matériellement du travail non conscient (ce qui ne veut pas dire inconscient) de transformation que le second locuteur accomplit sur l'énoncé du premier locuteur afin de le trouver à sa convenance ».

A. Trognon, *Thèse d'Etat, 1980, 145.*

CONCLUSION GÉNÉRALE

Savoir construire l'intervalle en conversation

La thèse présente **trois séries de résultats** sur un axe disons syntagmatique, que recoupe l'axe paradigmatique de la perspective développementale.

1) Il s'agit tout d'abord de **l'épreuve du tri** des contextes déterminant les **propriétés émergentes, et récurrentes** des conditions d'emploi du médiateur *bon*. Ici la nécessité de brasser des niveaux de réalités très différents, selon une démarche variationniste de type ethnométhodologiste (Vincent, 1992) s'est révélée opératoire et nous a mis à l'écart d'une démarche cautionnant un modèle d'analyse *a priori*. L'étude des propriétés des marqueurs a effectivement dû faire appel à des champs composites, allant de la notion de pilotage de la conversation (Cosnier, 1987, 1988), à celle d'espaces mentaux (Fauconnier, 1984), de circulation des images (Flahault, 1978, Charaudeau, 1984), de planification dans la résolution (Hoc, 1987, Caron-Pargue, 1992, Fièvre, 1992).

2) Ensuite, la construction du **schéma procédural d'emploi** (Caron, 1984, 1988, 1989) de *bon*, est acquise, dans le site local de notre résolution de problème, autour des fonctions de 1) résolution de clivage, 2) centration du sujet, 3) tension vers la satisfaction, ce qui se résout théoriquement dans un schéma d'inférence par abduction (Peirce, 1965, Guentcheva, 1994). Le marqueur *bon* se range dans la catégorie des évidentiels (Dendale, 1994) ou médiatifs (Guentcheva, 1994).

3) Enfin, l'exploitation des corpus illustre sur *bon* **la productivité de ses propriétés** (1) et les effets dus à son schéma de sens (2) à travers la mise en évidence de **parcours sémiologiques** divers comme l'avènement de rôles d'autorité (Chabrol, 1991, Charaudeau, 1984, 1989), la constitution de circuit de dominance (Flahault, 1978), ou encore l'orientation planificatoire (Hoc, 1987). De plus, les résultats acquis sur *bon*, au niveau de ses différentes dimensions fonctionnelles, s'assortissent sans mal aux différents modèles d'analyse conversationnelle.

Les éléments principaux de nos résultats étant rappelés, nous insisterons sur les éléments qui nous paraissent le mieux fondés par notre recherche. Des prospectives de recherche seront esquissées.

Confronté à l'élan inaugural « *qu'est-ce qui se passe pendant un intervalle?* », et « *qu'est-ce qui origine son surgissement?* », a-t-on répondu par une meilleure connaissance de ces poncteurs d'intervalle, en étudiant le cas de *bon*? Et encore, question subsidiaire, *les médiateurs, tels que nous les appréhendions théoriquement, ont-ils ici fait la preuve, sur la base du traitement sémantique de bon, de leur existence, et de leur pertinence?*

Nous traiterons en premier lieu la question de l'existence .

Celle-ci nous paraît assez bien remplie. Nous avons fait la preuve que le marqueur *bon* répond d'une fonction de médiation dans le discours. En ce sens, il se fait l'illustrateur d'une classe de marqueurs-carrefours réunis autour de l'opération de construction de frontière constitutive du processus de résolution. Sa productivité est liée à une nécessité de relance inhérente à une problématique de blocage du discours, qui correspond à la mise en conflit potentiel des protagonistes. Ses propriétés se résolvent dans la figure emblématique du décrochement virtuel qui prouve sa dépendance fonctionnelle à la présence d'univers modaux au profit d'un maintien de cohésion. Il actualise finalement une dynamique sur l'axe de la progression des objets de discours, à relier à la constitution des places et positions de chacun dans le discours

Voyons la question de la pertinence.

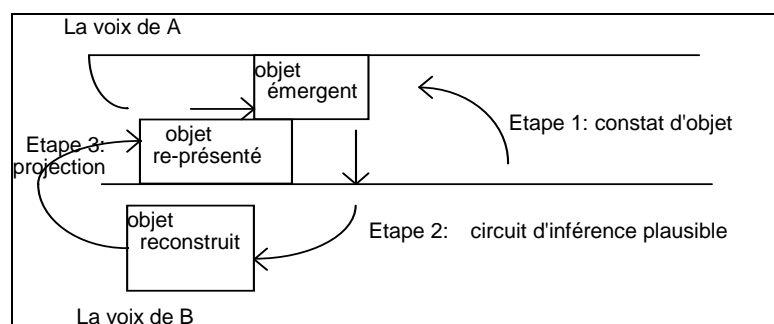
Celle-ci se valide dans la mesure où la production de *bon* est contrainte par la situation, ce qui le rend fonctionnellement dépendant des caractéristiques sociales des acteurs producteurs. *Bon*, s'inscrit, par exemple, comme un indicateur porteur de la construction de l'événement des rôles, parce qu'il opère au cœur du processus de constitution de la relation dyadique. Le rapport du médiateur au subjectif est encore accentué par la mise en évidence d'une liaison de l'emploi de *bon* avec l'opération d'inscription du sujet dans le discours (cf. notre dimension 3). Cette implication subjective, qui s'associe co-textuellement à l'emploi de *bon*, comme d'ailleurs étymologiquement pour un marqueur comme *oui*, qui à l'origine est associé à une locution: - « *Oil* », « *Oje* », signifiant « *oui il*, » et « *oui je* », fait de « *bon je* » une césure cognitive particulière. Il n'est pas étonnant alors de relever la part de contribution du marqueur au pouvoir de construction et restructuration processuelle des rapports entre les sujets au sein d'une dyade. Enfin, l'étude de *bon* met en avant son rôle de pivot de prise de conscience notamment quand le sujet doit restructurer sa représentation à des étapes clefs du problème.

Pour conclure, nous pensons que grâce à 1) la mise en évidence des conditions d'emploi de *bon*, 2) la définition d'un schéma procédural d'emploi, autour de ses constantes opératoires, qui 3) s'exploite dans des analyses de corpus, nous avons apporté le témoignage que la connaissance approfondie d'un opérateur discursif donne accès aux processus d'ajustement intersubjectif.

Nous approfondirons maintenant la question du rapport fonctionnel entre les propriétés des médiateurs et le statut des intervalles qu'ils occupent en conversation. La question est la suivante: *la transition comme tiers est-ce opérationnel?*

Nous nous sommes positionnés quant à l'investigation psycholinguistique de mots du discours (Ducrot et al., 1980), généralement enrôlés dans les règles d'un système, règle d'alternance (Sachs, Schegloff, Jefferson, 1974), reformulation (Gülich, Kotschi, 1986), structuration conversationnelle (Auchlin, 1981, Roulet et al., 1985, etc ...) pour aménager, grâce au modèle d'une sémantique procédurale (Miller, Jonhson-Laird, 1976, Jonhson-Laird, 1977, 19872, Caron, 1989), un décalage productif d'effets explicatifs et non plus descriptifs (Searle, 1992). Le travail d'analyse focalisée sur *bon* sert ici d'éclairage. Nous rappellerons donc le schéma procédural canonique obtenu, autour de la mise en évidence d'un circuit de micro-inférences sous-tendant les enchaînements discursifs.

Le procès du médiateur *bon*, se décrit en trois opérations internes qui décrivent un schéma d'inférence dit par abduction.



* *Les caractéristiques de l'objet émergent peuvent être très diverses: proposition explicite, événement implicite, éléments du contexte situationnel immédiat, objet discursif mémorisé auparavant...*

* *L'objet reconstruit a lui un statut particulier au niveau du **travail cognitif** que Grize nomme reconstruction d'une schématisation, -« qui ne sera jamais véritablement isomorphe à sa construction » (Grize, 1976, 1990)-, et qui consiste à réintroduire l'objet dans l'**espace mental d'un sujet**, quel que soit le statut que l'on accorde à ce dernier, énonciateur, locuteur, sujet réel.*

* *Enfin l'objet re-présenté correspond au résultat du processus de schématisation, qui émerge sur la scène du dire -cas encore le plus simple- en tant que nouvelle proposition entrant dans le **jeu conversationnel**.*

Rapporté à la construction de la conversation, ce procès de médiatisation est à la base du résultat de fixation intersubjective qui s'opère à chaque changement de tour de parole (Ghiglione, Trognon, 1993). La fixation intersubjective se définit alors comme l'espace d'inscription dans le déroulement temporel de la construction discursive d'un état, qui ressortit de la mise en évidentialité des états antérieurs, directement ou non adjacents. Nous avons donc simplement déployé le mouvement général que constitue toute accroche du dire sur le dit antérieur, soit redéfini processuellement les bornes de l'espace transitionnel (Sachs, Schegloff, Jefferson, 1974, 1978).

On fera alors le constat que l'emploi du médiateur n'est en fait que l'épiphénomène, irrégulier, d'un phénomène très régulier en conversation et dont on a pu témoigner grâce à

d'autres formes épiphénoménales comme celui du couple transformationnel (Trognon, 1980). Si le couple transformationnel se définit comme un énoncé doublé, dont le doublon présente les caractéristiques majeures de l'énoncé primal, mais avec quelques retouches, on comprend dès lors que tout procès de médiatisation mentale, inhérent à l'écoute même d'une proposition, est en quelque sorte son énoncé doublon, au sens de la reconstruction de schématisation chez Grize (1976, 1990)-. Les M.S.C. sont d'ailleurs remarqués par leur engouement à signaler l'initiale des énoncés doublons¹ dans le procès paraphrastique (Gulich, Kotschi, 1987). Le modèle d'enchaînement conversationnel (Trognon, Brassac, 1992) conduit d'ailleurs à se référer aux bornes successives de fixation intersubjective, comme paliers « paraphrastiques » d'évaluation des coups successifs. La méthode consiste à « décrire comment l'auditeur trouve pour chaque nouvel énoncé un contexte qui permette de le comprendre », ce qui explique à rebours le mode pratique d'enchaînement entre deux interventions.

A ce niveau, notre travail aboutit à une vérification empirique de la thèse « d'enchaînement par défaut » (Ghiglione, Trognon, 1993, Brassac, 1994), car un médiateur comme *bon* porte justement à l'évidentialité un lien qui, sinon, fonctionnerait par défaut. Nous donnerons un exemple renvoyant à celui de Brassac (1994):

A1: - Je ne connais pas ton prénom
B1: - Pascale.

On peut facilement évoquer deux cas, où le lien peut être « retracé » par *bon*.

On peut imaginer un temps interactif t3, où A2 rétorque: « bon », ce qui confirme ici que le directif implicite, et traité « par la logique des défauts » en a2 entre bien dans une configuration logiquement prévu par a1: « bon » est donc ici un élément de vérification du fait que la logique d'enchaînement fonctionne. OÙ, pour reprendre Brassac le locuteur qui prononce A2 « propose (...) une valeur de directif », et « cette proposition de valeur communicationnelle » sera « traitée dans le troisième tour de parole » (Brassac, 1994).

Autre possibilité, on peut inclure « bon » dans la réponse en t2, où l'on transforme alors B1 en une réplique comme « - bon Pascale ». Ici, *bon* est bien la trace de cette « prise en compte » du directif, où il en avance explicitement la médiatisation mentale. On peut presque dire que « bon » agit ici comme une « paraphrase mentale du lien » qui unit discursivement les deux univers « connaître le nom » et « Pascale », mais pensé sous le mode de reconnaissance d'une appropriation véritable de l'intention de requête qui n'appelle ici aucune disqualification. *Bon* agit ici avec un effet qui fixe, par avance, la « valeur communicationnelle » consensuelle qui, de règle, se situe au troisième tour.

Cependant, tout l'intérêt de l'étude des médiateurs, repose d'abord sur l'analyse de leur répartition, qui s'écarte d'une courbe aléatoire (Caron, Caron-Pargue, 1995). Si le lien peut s'effectuer par défaut, il est des situations, où justement, ce lien est marqué. Et, là, au-delà d'une affiliation de *bon*, à la classe des marqueurs-médiateurs, c'est de son schéma d'emploi procédural, que l'on déduit une interprétation cognitive du point de fixation qu'il opère dans le discours.

¹ Nous restreignons ici le champ au lieu du double, mais on peut très bien imaginer un procès de médiatisation, de pluri-formulation paraphrastique interne ou externe, mentale ou verbale qui conduise à un véritable **travail sur l'axe**

Sur ce plan, on s'est aperçu, que le médiateur *bon*, joue un rôle fonctionnel important comme indice d'une « évènementialité » des rôles. C'est sur cet important aspect du pouvoir (Bourdieu, 1987, Kerbrat-Orecchioni, 1987, 1988) qui s'inscrit dans ces procès médiatiques que nous voudrions alors insister.

Etudier les médiateurs revient à glaner des informations sur le modus, le jugement, l'état mental du producteur sur « ces faits rapportés » (Guentcheva, 1994). Aussi, le médiateur apparaît sur la chaîne du dire comme un résultat partiel et partial du travail inférentiel en cours où le sujet parlant se fait représenter par une marque transitionnelle.

Et c'est en ce sens que le médiateur devient un instrument de pouvoir sur les objets, sur les acteurs... sur tout ce qui touche peu ou prou au dire, car il agit la conversation, puisqu'il représente la façon dont sont prises les choses. Les acteurs s'y déguisent aussi bien que sous un « je » ou un « tu », ne jouant plus alors par énonciateurs interposés, mais par mise en spectacle du mode sous lequel les choses dites sont interprétées.

On pourrait dire en tissant la métaphore photographique que ces marques sont des images encore non-développées des états mentaux, mais qui influent au point que de leur développement dépend une prise de vue particulière sur la conversation. C'est ainsi que *bon* peut subordonner et valider proactivement (Roulet et al., 1985) les direx à venir. Mais, à ce stade, *bon* ne joue encore que comme un élément translocutoire, qui ne prendra pleinement son sens que quand l'échange qu'il subordonne sera intégré au thème de la conversation. En somme, les médiateurs seraient l'ensemble des marqueurs qui donnent l'instruction d'associer un discours produit ou à produire à un mode vériconditionnel particulier.

C'est ainsi qu'il y a des oui-vrais, des oui-francs, mais aussi des oui mesquins, de complaisance, que le discours finit par détecter, puisque ce sont eux qui vont creuser, ou combler le décalage interlocutoire qui configure et configurera l'état relationnel de la dyade (Danon-Boileau, 1987, Jacques, 1988). C'est en ce sens qu'ils sont des indicateurs des rôles (Charaudeau, 1984, 1989, Chabrol, 1991) qui se construisent, des faces qui se menacent (Goffman, 1981). Ces marqueurs correspondent à des micro-procédures cognitives qui représentent en permanence le mode de déroulement des faits conversationnels. Et, ce sont eux qui fondent en partie l'événement relationnel qui cimente la conversation sur les caractéristiques émergentes des acteurs impliqués.

Nous terminons sur les perspectives ouvertes par notre travail. L'ultime question est donc: « savoir construire l'intervalle en conversation, qu'est-ce que cela suppose encore? » Ces prospectives s'inscrivent dans le champ de pertinence qui se limite aux axes qui retiennent préférentiellement notre intérêt.

Une investigation du champ de la mémoire, mémoire de travail nous semble opératoire. La perspective de travail sur la production invite effectivement à chercher des repères dans

des modèles cognitifs qui permettent d'améliorer la prise de vue sur l'intervalle. Or, à considérer, ne serait-ce que l'empan, basé sur le nombre moyen de mots, d'emmagasiner en mémoire (Lederer, 1981, cité par Blanche-Benvéniste et al., 1991, Moliné, 1994), travailler dans le sens d'une comparaison entre les processus de stockage en mémoire et la configuration des intervalles en conversation, nous paraît, à l'heure actuelle, une voie fructueuse.

Sur un autre plan, la recherche nous semble offrir l'opportunité de pouvoir vérifier, sur l'axe de la production, ce qui se passe dans la période épilinguistique, et qui n'a pu ici être contrôlé. L'encadrement de la période métalinguistique a permis de mesurer l'impact des capacités développementales sur la sémantique de *bon*, mais il reste à établir des situations de recueil, peut-être plus naturelles, au vu des repères déjà acquis en matière de dimensionnement, pour évaluer la présence de contextes-types entre 3 et 5 ans. Une évaluation de la permanence de contextes-types en fonction de la prégnance plus ou moins grande de la familiarité des contextes sociaux, chez les enfants plus jeunes, face à la diversification de ces derniers entre 5 et 11 ans, permettrait, pense-t-on d'accéder à un comparatif entre période épilinguistique et période métalinguistique.

Ensuite, nous avons tracé un parallèle entre la perspective de sémantique procédurale (Caron, 1984, 1988, 1989), et le champ de la pragmatique rhétorique (Kerbrat-Orecchioni, 1986, 1994), en comparant la notion de « schéma de sens » (Caron, 1988), à celle de « trope communicationnel » (Kerbrat-Orecchioni, 1986, 1994). La recherche, à cet endroit n'a pu s'étendre véritablement, le champ de la rhétorique représentant un espace de travail qui n'entraîne pas dans nos prévisions. Aussi, il nous paraît pertinent de mesurer de manière critique la justesse de notre comparatif, qui est toutefois conforté par de récentes publications (Bouverot et al., *Verbum* N°1-2-3, 1993, Landheer et al., *Langue-française*, 1994).

Et pour conclure, des contraintes techniques ont écarté, malgré le renfort d'auteurs mis à disposition (Fontaney, 1987, Morel, Riolland, 1991, Mertens, 1991), la prise en compte des critères d'intonation. Aussi, une voie de distinction de certains contextes-types pourrait être réaménagée au profit de cette critériologie, d'autant que nous postulons, dans l'optique de la trace, qu'une modulation, même infime, reste l'indice potentiel d'une opération cognitive. C'est sans doute une voix de travail, qui en raison des avancées technologiques actuelles permettrait des rapprochements entre les aspects verbaux, semi-vocaux, voire non-verbaux (Cosnier, 1987, 1988).

Quoi qu'il en soit, nous espérons, que notre travail, constitue une contribution qui permettra des avancées réflexives dans le champ de l'analyse conversationnelle des micro-enchaînements.

BIBLIOGRAPHIE

- ABBEDUTO L., NUCCIO J.B., AL-MABUK R., ROTTO, P., MAAS F.**, (1992), « Interpreting and responding to spoken language: children's recognition and use a speaker's goal », Journal of Child language, 19, 677-693.
- ACKERMANN-VALLADAO E.** (1981), « Statut fonctionnel de la représentation dans les conduites finalisées chez l'enfant », Thèse de Doctorat de Psychologie ss. la dir. de B.Inhelder, G. Cellerier, Genève.
- ADAM J.M.**, (1989), « Aspects de la structuration du texte descriptif: les marqueurs d'énumération et de reformulation », Langue française, 81, février 89, 59-98.
- ADAM J.M.**, (1991), « Cadre théorique d'une typologie séquentielle », E.L.A., 83, Didier érudition, Juillet-Septembre 91, 7-18.
- AGNOLETTI M.F.**, (1990), « La construction discursive de l'identité », Verbum, Tome XIII, Fascicule 3, PU Nancy, 105-116.
- AGNOLETTI M.F., DEFERRARD J.**, (1988), « Expérimenter la conversation », Verbum, Tome XII, Fascicule 1, PU Nancy, 83-98.
- AGNOLETTI M.F., DEFERRARD J.**, (1988), « Polyphonie et système de place dans l'énonciation », Verbum, Tome XI, PU Nancy, 1-12.
- AKHTAR N., DUNHAM F., DUNHAM P.J.**, (1991), « Directive interactions and early vocabulary development: the role of joint attentional focus », Journal of Child language, 18, 41-49.
- ALI BOUACHA A.**, (1981), « "Alors" dans le discours pédagogique: épiphénomène ou trace d'opérations discursives? », Langue Française, 50, Mai 1981, 39-52.
- ALLAIN-SOKOLSKY G.**, (1976), « Interaction adulte-enfant dans la msie en fonctionnement du système syntaxique: essai d'entraînement à l'école maternelle », Langue Française, 27, septembre 76, 95-104.
- ANDERSON P.**, (1991), « L'ambiguïté de la relation apprenant-enseignant: le discours d'un journal d'apprentissage », Les cahiers du C.R.E.L.E.F., 32: Les Discours De la Communication Didactique, 1991-2, Université de Franche-Comté, Besançon, 9-47.
- APOTHELOZ D., GRIZE J.B.**, (1987), « Langage, processus cognitifs et genèse de la communication », Travaux du centre de recherches sémiologiques, 54, Univ. Neuchâtel, Sept.87.
- ARCHAMBAUD N.**, (1975-76), « Le rôle du langage dans le développement cognitif selon Jérôme S.Bruner », Bulletin de Psychologie, 1975-76, 47-55.
- ASTOLFI J.P.**, (1992), L'école pour apprendre, ESF, Paris.
- AUCLIN A.** (1981), « Interactivité, relations entre interlocuteurs et constitution d'unités conversationnelles », E.L.A., 44, Didier Erudition, Octobre-décembre 81, 70-103.
- AUCLIN A.**, (1981), « Mais heu, pis bon, ben alors voilà, quoi! Marqueurs de structuration de la conversation et complétude », Cahiers de linguistique française, 141-159.
- AUCLIN A.**, (1981), « Réflexion sur les marqueurs de structuration de la conversation », E.L.A., 44, "L'analyse des conversations authentiques", Octobre-Décembre, 88-103.
- AUCLIN A.**, (1988), « Dialogue et stratégies: propositions pour une analyse dynamique de la conversation », in Gelas, Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, Echanges sur la conversation, PUL, 33-43.
- AURIA-PEYRONNET E.**, (1995), « De l'usage du « bon » médiateur. Etude développementale de l'opérateur »bon« en situation de communication référentielle chez des enfants de 5 à 9 ans ».Thèse de Psychologie nouveau régime. Nancy II.
- AURIA-PEYRONNET E.**, (1996), « Construction d'un rôle d'autorité autour du fonctionnement de l'opérateur discursif « bon » dans l'échange conversationnel, Interaction et cognitions, Vol. 1 (2-3), 293-327.
- AUSTIN J.L.**, (1962), How do things with words, trad. franç., 1991, Quand dire, c'est faire, Essais, Seuil.
- AUTHIER-REVUZ J.**, (1990), « La non-coïncidence interlocutive et ses reflets méta-énonciatifs », dans L'interaction communicative, édité par A.Berrendonner et H. Parret, Peter Lang, 173-193.
- BAARDEWIJK J. van**, « Les particules de modalité de wel et bien: une approche contrastive néerlandais-français », Recherches de linguistiques françaises d'utrecht, 8, 13-20.
- BANGE P.**, (1992), Analyse conversationnelle et théorie de l'action, L.A.L., Crédif, Hatier. Ed. Didier, Paris, 1992.
- BANGE P.**, (1989), « Constitution of Relationships as a Factor in Interactive Coherence », in W. Heydrich, F. Neubauer, J.S. Petöfi, E. Sözer (éd.), Connexity and Coherence, Analysis of Text and Discourse, Walter de Gruyter, Berlin, New-York, 305-323.
- BASSANO D.**, (19..), « Développement et organisation du langage: le traitement d'énoncés modaux chez l'enfant », in M.Charolles, S. Fisher, J.Jayez, Le discours, P.U.F. de Nancy, coll. Processus discursifs, 199-211.

- BASSANO D.**, (1985), « Modalités de l'opinion: quelques expressions de la croyance et de la certitude et leur différenciation entre 6 et 11 ans », Cahiers de Psychologie Cognitive, 5 (1), 65-87.
- BASSANO D., HICKMANN M., CHAMPAUD C.**, (1992), « Epistemic modality in French children's discourse: *to be sure* or *not to be sure?* », Journal of Child Language, 19, 389-413.
- BASSANO, CHAMPAUD C.**, (1989), « The argumentative connective *même* in French: an experimental study in eight- to ten-year-old children », Journal of Child Language, 16, 643-664.
- BEAUDICHON J.**, (1989), « En quoi les recherches sur le développement des compétences sociales questionnent-elles les théories générales du développement cognitif? », in Gaby Netchine-Grynberg (dir), Développement et fonctionnement cognitifs chez l'enfant, P.U.F., 185-199.
- BEAUDICHON J., DUCROUX N.**, (1984), « La communication chez l'enfant d'âge pré-scolaire, Langages et communication à l'âge pré-scolaire », Actes du Colloque des 29 et 30 juin 1982, P.U.F. de Rennes 2, Haute Bretagne, 99-110.
- BEAUDICHON J., MELOT A.M.**, (1972), « Emergence et fonction du soliloque », Psychologie française, 1972 (b), 1, No1-2, 33-42.
- BEAUDICHON J., ROUSSEAU J.**, (1971), « Rôle du langage dans une situation de résolution de problème », Bulletin de Psychologie, 16-18, 1038-1047.
- BEAUDICHON J., SIGURDSSON T., TRELLES C.**, (1978), « Etude chez l'enfant de l'adaptation verbale à l'interlocuteur lors de la communication », Psychologie Française, tome 23, No 3-4, 213-220.
- BEAUVOIS J.L., JOULE R.**, (1981), Soumission et idéologies, Psychologie de la rationalisation, PUF, Paris.
- BEAUVOIS J.L., MONTEIL J.M., TROGNON A.**, (1992), « Quelles conduites? Quelles congitions? repères conceptuels », in Perspectives cognitives et conduites sociales, Vol 3.
- BENVENISTE E.**, (1966), Problèmes de linguistique générale, Gallimard, Paris.
- BERGER L., LUCKMANN T.**, (1986) La construction sociale de la réalité, Méridiens Klincksieck.
- BERNICOT J.**, (1990), « Etude développementale des actes de langage chez l'enfant », Thèse de Doctorat d'Etat, ss. dir. J. Beaudichon, Paris V.
- BERRENDONNER A.**, (1981), Eléments de pragmatique linguistique, Ed. Minit.
- BERRENDONNER A.**, (1983), « "Connecteurs pragmatiques" et anaphores », Cahiers de Linguistique Française, 5, 215-246.
- BERRENDONNER A.**, (1989), « Décalages: les niveaux de l'analyse linguistique », Langue Française, 81, Fév. 89, 99-125.
- BERT-ERBOUL A.** (1979), « Les inférences : leur rôle dans la compréhension et la mémorisation », L'année psychologique, 79, 657-680.
- BERTHOUD A.C.**, (1987), « Le sujet d'énonciation: à la frange de la linguistique et de la psycholinguistique », Cahier du dls, Université de Lausanne, 4, 125-147
- BEVERIDGE M., MARSH L.**, (1991), « The influence of linguistic context on young children's understanding of homophonic words », Journal of Child language, 18, 459-467.
- BLANCHE-BENVENISTE C.**, (1987), « Syntaxe, choix de lexique, et lieux de bafouillage », D.R.L.A.V., 36-37, "Dialogues du marivaudage à la machine", 123-157.
- BLANCHE-BENVENISTE C.**, (1990), Le français parlé, études grammaticales, Ed. du CNRS, Paris.
- BLAYE A.**, (1988), « Confrontation socio-cognitive et résolution de problème, à propos du produit de deux ensembles », Thèse de Doctorat Nouveau régime, ss. dir. M. Gilly, Aix-en-Provence.
- BORDEAUX M.A., WILLBRAND M.L.**, (1987), « Pragmatic Development in Children's Telephone Discourse », Discourse Processes, 10, 253-266.
- BOUCHARD R.**, (1987), « Structuration et conflits de structuration », in Cosnier et Kerbrat-Orecchioni, Décrire la conversation, PUF de LYON, 73-104.
- BOUCHARD R.**, (1988), « La conversation-palimpseste », in Gelas, Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, Echanges sur la conversation, PUL, 105-121.
- BOUCHARD R.**, (1991), « Repères pour un classement sémiologique des évènements communicatifs », E.L.A., 83 : Textes, Discours, Types et Genres, Juillet-Septembre 1991, 29-61
- BOUCHARD R.**, (1995), « De l'enseignement de la langue orale à l'entraînement aux pratiques dialogiques », Lidil, Revue de linguistique et de didactique des langues, L'interaction en question, 12, 97-118.
- BOUGNOUX D.**, (1991), Le fantôme de la psychanalyse. Critique de l'archéologie freudienne, Soupçons, Ombres/PUM.
- BOURDIEU P.**, (1987), Choses dites, Le sens commun, Ed. de Minit, Paris.
- BOUSCAREN J., CHUQUET J.**, (1987), Grammaire et textes anglais, guide pour l'analyse linguistique, Ophrys.
- BOUVIER N.**, (1982), « Comment les enfants réutilisent-ils les données linguistiques fournies par l'entourage adulte? », E.L.A., 46, Avril-Juin 1982, Pratique de la langue maternelle et communications sociales chez l'enfant, 58-77.

- BRANSFORD J.D., McCARRELL N.S., NITSCH K.E.**, (1976), « Contexte, compréhension et flexibilité sémantique: quelques implications théoriques et méthodologiques », in Ehrlich, Tulving (éd.), Bulletin de Psychologie, N° spécial, 335-345.
- BRASSAC C.**, (1992), « Analyse de conversations et théorie des actes de langages », Cahiers de Linguistique Française, 13, 62-75.
- BRASSAC C., DUVAL F.**, (1994), « Qu'est-ce qu'un acte de langage réussi? », G.R.C.
- BRASSAC C., GORSE A.**, (1984), « Deux thèmes sur le processus de structuration de la conversation », Verbum, N° spécial: l'interlocution, VII, 341-348.
- BRIXHE D.**, (1991), « Contextualisations en jeu », Connexions, 57, 81-96.
- BRIXHE D.**, (1992), « Aspects processuels interactifs dans l'élaboration de la coréférence chez l'enfant (10-12 ans) en situation d'explication de jeu », Thèse Doctorat Nouveau Régime, Dir. A. Trognon, Nancy II.
- BRIXHE D., RETORNAZ A.**, (1988), « Les avatars d'un discours d'instructions de jeu », Pratiques, 58, Juin 88, 74-97.
- BRONCKART J.P.**, (1980), Génèse et organisation des formes verbales chez l'enfant, Dessart et Mardaga.
- BRONCKART J.P.**, (1985), Le fonctionnement des discours, un modèle psychologique et une méthode d'analyse, Delachaux et Nieslé, Neuchâtel-Paris.
- BRONCKART J.P.**, (1991), « Perspectives et limites d'une diversification de l'enseignement du français », E.L.A., 83 : Textes, Discours, Types et Genres, Didier Erudition, 63-74.
- BRONCKART J.P., BRUN J., ROULET E.**, (1991), « Quelles directions de recherche pour la didactique du FLM ? », E.L.A., 84, Octobre-Décembre 1991, Didier Erudition, 111-120.
- BRONCKART J.P., KAIL M., NOIZET G.**, (1983), Psycholinguistique de l'enfant, Recherches sur l'acquisition du langage, Mardaga.
- BRUN J.**, (1986), L'homme et le langage, P.U.F., Paris.
- BRUNER J.S.**, (1984), « Contextes et format », langage et communication à l'âge pré-scolaire, actes du Colloque des 29 et 30 Juin 1982, PUF, Rennes.
- BRUNER J.S.**, Le développement de l'enfant, savoir faire, savoir dire, PUF, Paris.
- BRUNER S.J.**, (1991), ...car la culture donne forme à l'esprit, de la révolution cognitive à la psychologie culturelle, Ed. Eshel, Paris, trad. Acts of Meanings, 1990, Harvard University Press.
- CADIOT P.**, (1991), De la grammaire à la cognition, La préposition POUR, ED. du CNRS, Paris.
- CADIOT P., FRADIN B.** (*dir.*), (1988), Le thème en perspective, Langue française, 78.
- CALE KRUGER A., TOMASELLO M.**, (1986), « Transactive Discussions With Peers and Adults », Developmental Psychology, 22, 5, 681-685.
- CAMUS-MALAVERGNE O.**, (1991), « Langage et inférences personologiques; la construction de l'identité du locuteur », Thèse de Doctorat nouveau régime, Dir. C. Chabrol, Caen.
- CARON J.** (1988), « Comment aborder l'interaction verbales dans un modèle linguistique? », in Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, Echanges sur la conversation, CNRS, P.U. Lyon.
- CARON J. et al.**, (1983), « La pensée naturelle, structures, procédures et logique du sujet », Groupe de Recherche Ontogénèse des Processus Psychologiques, Université de Rouen, Publication de l'Université de Rouen, 86, Paris, PUF.
- CARON J. ET CARON-PARGUE J.** (1990), « Représentation et communication: l'intégration de la dimension pragmatique », Bulletin de Psychologie, N° spécial "Langage, Education, Ecole, Hommage à J.Wittwer", M.Brossard Ed.
- CARON J.**, (1979), « compréhension d'un connecteur polysémique: la conjonction "si" », Bulletin de psychologie, N° spécial "compréhension du langage", 32, 791-801.
- CARON J.**, (1983), « L'élaboration d'une situation discursive: Analyse d'un discours d'enfant », Rééducation orthophonique, 21, Octobre 1983, 133, 453-466..
- CARON J.**, (1984), « Les opérateurs discursifs comme instructions de traitement », Verbum, N° spécial: l'interlocution, 7, 149-164.
- CARON J.**, (1987), « Processing connectives and the pragmatics of discourse », papier sélectionné à l'occasion de la conférence internationale de pragmatique, publié in The pragmatic perspective, J.Verscheren & M. Bertuccelli Papi (eds), 567-581.
- CARON J.**, (1987), « Que peut apporter la psycholinguistique expérimentale à l'analyse de l'interaction? », Communication présentée aux Journées sur L'Interaction, Paris, 3-4 avril 1987.
- CARON J.**, (1988), « "Schémas de sens" et "effets de sens": la sémantique des termes fonctionnels » », in Actes du Colloque de l'A.R.C. "Cognition et Connaissance: où va la Science Cognitive?", Paris, A.R.C., 283-297.
- CARON J.**, (1988), « Représentation mentale et espace du discours », Colloque "Acquisition du langage et développement cognitif", Rouen, Mars 1988.
- CARON J.**, (1989), « Le traitement du langage est-il modulaire? », L'enseignement philosophique, 1, 40ème année, 32-47.
- CARON J.**, (1989), Précis de psycholinguistique, PUF, Paris.

- CARON J.**, (1995), « Psychologie cognitive et interactions conversationnelles », Laboratoire LACO, URA 1607, Université de Poitiers, 18p.
- CARON J.**, (1983), Les régulations du discours, psycholinguistique et pragmatique, PUF, Paris.
- CARON-PARGUE J, CARON J.**, (1989), « Processus psycholinguistiques et analyse des verbalisations dans une tâche cognitive », Archives de Psychologie, 57, 3-32.
- CARON-PARGUE J, CARON J.**, (1995, à paraître), « La fonction cognitive des interjections », Faits de Langue, 3.
- CARON-PARGUE J.** (1992), « Connecteurs de subordination et opérations cognitives dans les verbalisations simultanées à une résolution de problème: si, parce que, comme, une fois que », Travaux linguistique du CERLICO, 5, Subordination, 198-220.
- CARON-PARGUE J., AURIAC E.**, (1997), « Etude psycholinguistique de la marque conversationnelle *bon* dans une interaction cognitive », in *Conversation, interaction et fonctionnement cognitif*, P.U.N.
- CARON-PARGUE J., BENOIST E., LEMETTEIL C.**, (1988), « Indices psycholinguistiques des organisations attentionnelles et automatiques en résolution de problème », Communication au colloque de la SFP, "Automatisme et contrôle", Dijon, 29-30 Janvier 1988, 3p.
- CARROY J.**, (1989), « Science, éthique ou esthétique de la conversation? », Verbum, XII, 5-12.
- CAVERNI J.P.**, (1988), Psychologie cognitive, modèles et méthodes, P.U.G.
- CELLERIER G., INHELDER B.** (1992), Le cheminement des découvertes de l'enfant, Recherche sur les microgénèses cognitives, Delachaux & Niestlé.
- CHABROL C.** (1982), « A qui parle t-on dans un entretien d'embauche? », Connexion, 38 : Langage en situation, pratiques sociales et interaction, EPI.
- CHABROL C.**, (1991), « L'interaction et ses modèles », Connexion, 57, 1, 41-54.
- CHABROL C.**, (1991), « Stratégies dans la gestion des interactions discordantes », Communications au Colloque international "L'analyse des interactions", Organisé par le Groupe de recherche sur l'Acquisition des Langues de l'Université de Provence, La Baume-Lès-Aix, 12-14 Septembre 1991.
- CHABROL C., CAMUS-MALAVERGNE O.**, (1989), « La conversation », Connexion, 53, 40-68.
- CHAMBAZ M., LEROY C., MESSEANT G.**, (1976), « Les « petits mots » de coordination: étude diachronique de leur apparition chez quatre enfants de 3 et 4 ans », Langue française, 27, septembre 76, 38-54.
- CHANQUOY L., FAYOL M.**, (1991), « Etude de l'utilisation des signes de ponctuation et des connecteurs chez des enfants (8-10 ans) et des adultes », Pratiques, 70, 107-124.
- CHARAUDEAU P. et al.**, (1992), La télévision, Les débats culturels "Apostrophes", Didier Erudition, Coll Langages, Discours et Société,
- CHAREAUDEAU P.**, (1984), « L'interlocution comme interaction de stratégies discursives », Verbum, N°spécial: l'interlocution, 165-183.
- CHAREAUDEAU P.**, (1989), « Le dispositif socio-communicatif des échanges langagiers », Verbum, XII, 13-25.
- CHAROLLES M.**, (1989), « Coherence as a Principle in the Regulation of Discursive Production », in W. Heydrich, F. Neubauer, J.S. Petöfi, E. Sözer (éd.), Connexity and Coherence, Analysis of Text and Discourse, Walter de Gruyter, Berlin, New-York, 3-15.
- CHAROLLES M.**, (1990), « L'anaphore associative. problèmes de délimitation », Verbum, XIII, 3, PU N., 119-148.
- CHAUVIRÉ C.**, (1994), « Logique du vague (I) », Critique, 562, 209-223.
- CHRISTINAT-TIECHE C.**, (1982), « Segmentation d'énoncés et construction d'une histoire par de jeunes enfants: une approche de l'analyse des segments constitutifs du récit », Archives de psychologie, 50, 251-260.
- CICOUREL A.**, (1988), « Entretien: sociologie cognitive et analyse de l'interaction verbale », Préface, 10, 97-100.
- CICOUREL A.V.**, (1973), Cognitive sociology, trad. La sociologie cognitive, PUF, Paris, 1979.
- CICOUREL A.V.**, (1979), La sociologie cognitive, PUF, Paris.
- CLARK E.**, (1990), « On the pragmatics of contrast », Journal of Child language, 17, 417-431.
- CLARK E., CARPENTER K.L.**, (1989), « On children's uses of *from*, *by* and *with* in oblique noun phrases », Journal of Child language, 16, 349-364.
- CLARK H.H., CARLSON T.B.**, (1981), « Contexte for comprehension », in J. Long, A. Baddeley (éd.), Attention and performance IX, Hillsdale, NJ, L; Erlbaum, 313-330.
- CLARK H.H., MURPHY G.L.**, (1982), « La visée vers l'auditoire dans la signification et la référence », in Le Ny, Kintsch, 767-776.
- CLARK H.H., SCHEFER E.**, (1987), « Collaborating on contribution to conversations », Language and cognition Processes, Vol. 2., No 1, 19-41
- CLARK H.H., WILKES-GIBBS D.**, (1986), « Referring as a collaborative process », Cognition, 22, Fev.86, Paris.

- CLARK H.H., WILKES-GIBBS D.**, (1992), « Coordinating Beliefs in Conversation », Journal of memory and language, 31, 183-194.
- COIRIER P., COQUIN-VIENNOT D., GOLDR C., PASSERAULT J.M.**, (1990), « Le traitement du discours argumentatif: recherches en production et en compréhension », Archives de Psychologie, 58, 315-348.
- COLLETTA J.M.** (1995), « Qui parle, et pourquoi ? Examen critique de quelques approches de l'interaction », Lidil, Revue de linguistique et de didactique des langues, L'interaction en question, 12, 43-65.
- CONEIN B.**, (1987), coord.par, Lexique et faits sociaux, Lexique, 5, P.U.Lille, avec la participation de B. Conein, R. Dulong, M. de Fornel, J. Guilhaumon, J.M. Marandin, L. Quéré, J. Widmer.
- CORNULIER de B.**, (1985), L'effet de sens, coll. propositions, Ed. de Minuit.
- COSNIER J.**, (19..), « Communications et langages gestuels », in J. Cosnier, A. Berrendonner, J.Coulon, C. Orecchioni, Les voies du langage. Communications verbales gestuelles et animales, Dunod, 255-270
- COSNIER J.**, (1987), « Ethologie du dialogue », in J.Cosnier et C.Kerbrat-Orecchioni, Décrire la conversation, PUL,291-315.
- COSNIER J.**, (1988), « Grands tours et petits tours », in Gelas, Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, Echanges sur la conversation, PUL, 175-184.
- COSNIER J., BROSSARD A.**, (19..), « Communication non verbale: co-texte ou contexte? », in J. Cosnier et A. Brossard, La communication non verbale, Delachaux et Niestlé, 1-29.
- COSTE D.**, (1986), « Auto-interruptions et reprises », D.R.A.L.V. "Paroles inachevées", 34-35, 127-139.
- COSTERMANS J., Bestgen Y.**, (1991), « Therole of temporal markers in the segmentation of narrative discourse », Chiers de psychologie cognitive, European Bulletin of Cognitive Psychology, Vol. 11, N°3, 349-370.
- CREPAULT J., NGUYEN-XUAN A.**, (1990), « Le développement cognitif », in Traité de psychologie cognitive 2, 168-206., Dunod.
- CROLL A.**, (1993), « La construction de l'information dans les conversations médiatiques », Psychologie française, N° 38-2, 125-143.
- CULIOLI A.** (1971), « A propos d'opérations intervenant dans le traitement formel des langues naturelles », Math. Sci. Hum., 9è année, 34, 7-15.
- CULIOLI A.** (1988), « Autres commentaires sur bien », hommage à Jean Stefanini, Publications de l'Université de Provence.
- CULIOLI A.** (1990), Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations, Tome 1, Ophrys:
- CULIOLI A.**, (1973), « Sur quelques contradictions en linguistique », Communications, 20, Seuil.
- CULIOLI A.**, (1974), « A propos des énoncés exclamatifs », Langue française, 22, Larousse, 6-15.
- CULIOLI A.**, (1978), « Valeurs modales et opérations énonciatives », Le français moderne, Revue de linguistique française, 4, Tome XLVI, CNRS.
- CULIOLI A.**, (1981), « Sur le concept de notion », Bulag, 8, 62-79.
- CULIOLI A.**, (1987), « La linguistique: de l'empirique au formel », in Sens et connaissances dans la société, CNRS, Paris, 37-67.
- CULIOLI A., DESCLES J.P.**, (1982), « Traitement formel des langue naturelles, Première partie: Mise en place des concepts à partir d'exemples », Math.Sci. Hum., 20è année, 77, 93-125.
- CULIOLI A., DESCLES J.P.**, (1982), « Traitement formel des langue naturelles, deuxième partie: dérivations d'exemples », Math.Sci. Hum., 20è année, 78, 5-31.
- DALZON-MOSTI C.**, (1990), « Interaction entre pairs et construction de la notion Droite-Gauche chez l'enfant de 7-8 ans », Thèse de Doctorat nouveau régime, Dir. M. Gilly, Aix-en-Provence.
- DANNEQUIN C.**, (1982), « Prise du pouvoir et pouvoir de la parole au cours d'une discussion chez des enfants de cinq-six ans », E.L.A., 46, Avril-Juin 1982, Didier Erudition, 34-57.
- DANON-BOILEAU L.**, (1987), Enonciation et référence, Ophrys.
- DANON-BOILEAU L.**, (1987), Le sujet de l'énonciation: Psychanalyse et linguistique, Ophrys.
- DAVID J.**, (1991), « La dictée à l'adulte ou comment de jeunes enfants oralisent l'écrit », E.L.A., 81: L'écrit dans l'oral, Janvier-Mars 1991, Didier Erudition, 7-19
- DELEAU M. (dir.)**, (1982), « Langage et communication à l'âge pré-scolaire », Actes du Colloque des 29 et 30 juin 1982, PUF de Rennes 2, Haute Bretagne.
- DEMAREST A., MEYER C., PHELPS E., GARNER H., WINNER E.**, (1984), « Words Speak Louder Than Actions: Understanding Deliberately False remarks », Child Development, 55, 1527-1534.
- DENDALE P.**, (1994), « *Devoir* épistémique, marqueur modal ou évidentiel? », Langue Française, 102, Mai 1994, 24-40.
- DENNY R.**, (1985), « Marking the interaction order: the social consitution of turn exchange and sepaling turns », Lang., Soc., U.S.A., 14, 41-62.
- DENT C.H.**, (1984), « Development of Discourse Rules: Children's Use of Indexical reference and Cohesion », Developmental psychology, 20, 2, 229-234.
- DOISE W.**, (1982), L'explication en psychologie sociale, PUF, Paris.

- DOISE W.**, (1989), « Constructivism in social psychology », European Journal of Sociasl psychology, 19, 389-400.
- DOISE W., MUGNY G.**, (1981), Le développement social de l'intelligence, Interédition, Genève.
- DOISE W., MUGNY G.**, (1991), « Doise and Mugny versus Piaget? A Rejoinder to Howe, Rogers, & Tolmie (1990) », European Journal of Psychology of Education, VI, 4, 449-450.
- DOUAY-SOUBLIN F.**, (1994), « Les figures de rhétorique: actualité, reconstruction, emploi », Langue Française, 101, Février, 13-25.
- DOTRELOUX J.M.**, (1986), « Vers une modélisation de la communication pédagogique », Langue Française, 70, mais 86, 26-44.
- DREVILLON J.**, (1988), « Registres de communication et signification du langage enfantin », in Actes du séminaire interrégional des 30 et 31 Mars 1988: acquisition du langage et développement cognitif: état des recherches, CUFÉ de Caen, 67-87.
- DUCROT O. et al.**, (1980), Les mots du discours, Ed. de Minuit, Paris.
- DUCROT O.**, (1984), Le dire et le dit, Ed. de Minuit, Paris.
- DUCROT O.**, (1989), Logique, Structure, Énonciation, lecture sur le langage, coll. propositions, Ed. de Minuit.
- DUPREY D.**, (1979), « Quelques remarques polémiques sur « bon » et « bien »: pédagogie et théorie, Thèse de 3ème cycle, Université de Besançon.
- DUPREY D.**, (1981), « Bien et le concept: existence et modalité », Bulag, 8, Université de Besançon, 17-49.
- DURO- COURDERESSES L., RICHARD Y., SOULE J.C.**, (1982), « Négociations dans le groupe des pairs à l'école élémentaire ou comment ne pas se dénoncer? », E.L.A., 46, Avril-Juin 1982, Didier Érudition, 78-89.
- DUVAL F.** (1994), « L'accomplissement du rôle d'animateur dans un débat télévisé », Tiré à part, G.R.C., 1-32, à paraître.
- EHRlich M.F., DELAFOY M.**, (1990), « La mémoire de travail: structure, fonctionnement, capacité », revue critique, L'Année Psychologique, 90, 403-428.
- ENGEL P.**, (1988), « Questions vives en philosophie de l'esprit », Préface, 10, 73-80.
- ERPICUM D., PAGE M.**, (1988), « L'activité de converser », in Gelas, Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, Echanges sur la conversation, PUL, 159-173.
- ESCOFIER B., PAGES J.**, (1990), Analyses factorielles simples et multiples, Objectifs, méthodes, et interprétation, Dunod, Bordas, Paris.
- ESPERET E.**, (1989), « De l'acquisition du langage à la construction des conduites langagières », in Gaby Netchine-Grynberg, Développement et fonctionnement cognitifs chez l'enfant, PUF, 121-135.
- FARRAR M.J., GOODMAN G.S.**, (1992), « Developmental Changes in Event Memory », Child Development, 63, 173-187.
- FARRAR M.J., RANEY G.E., BOYER M.E.**, (1992), « Knowledge, Concepts, and Inferences in Childhood », Child Development, 63, 673-691.
- FAYOL M.**, (1988), « L'emploi des connecteurs dans les descriptions orales d'événements. Etude expérimentale chez l'enfant de 4 à 8 ans », in Actes du séminaire interrégional des 30 et 31 Mars 1988: acquisition du langage et développement cognitif: état des recherches, CUFÉ de Caen, 175-199.
- FAYOL M.**, (1989), « Une approche psycholinguistique de la ponctuation. Etude en production et compréhension », Langue Française, 81, Février 89, 21-39.
- FISHER S.** (1988), « Procédures discursives, la co-énonciation dans l'injonction », in Gelas, Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, Echanges sur la conversation, PUL, 199-209.
- FISHER S., FRANCKEL J.J.**, (1983), Linguistique, énonciation, Aspects et détermination, Ed. de l'école des hautes études en sciences sociales, Paris.
- FLAHAULT F.**, (1978), La parole intermédiaire, Seuil, Paris
- FLAHAULT F.**, (1982), « Sur le rôle des représentations supposées partagées dans la communication », Connexion, 38.
- FLAX J., LAHEY M., HARRIS K., BOOTHROYD A.**, (1991), « Relations between prosodics variables and communicative functions », Journal of Child language, 18, 3-19.
- FOLEY M.A., JONHSON M.K.**, (1983), « Age-related Changes in Confusion between Memories for Thoughts and memories for speech », Child Development, 54, 51-60.
- FONTANEY L.**, (1987), « L'intonation et la régulation de l'interaction », In Cosnier J., Kerbrat-Orecchioni C., Décrire la conversation, 225-267. PUL.
- FONTANIER P.**, (1968), Les figures du discours, Flammarion, Paris.
- FORGET D.** (1987), « Le rôle sémantique de quelques locutions: le détournement des circonstanciels », Cahiers de Linguistique Française, 8, 7-41.
- FORNEL (de) M.**, (1987), « Remarques sur l'organisation thématique et les séquences d'actions dans la conversation », Lexique, 5, P.U.L., 15-36.
- FORNEL (de) M.**, (1988), « Constructions disloquées, mouvement thématique et organisation préférentielle dans la conversation », Langue Française, 78: le thème en question, 101-123

- FOULIN J.N., CHANQUOY L., FAYOL M.**, (1989), « Approche en temps réel de la production des connecteurs et de la ponctuation: vers un modèle procédural de la composition écrite », Langue Française, 81, février 89, 5-20.
- FRANCKEL J.J., LEBAUD D.**, (1990), « Les figures du sujet: a propos des verbes de perception, sentiment, connaissance; "Entendre, entendre/écouter" », 45-55.
- FRANCKEL J.J., PAILLARD D.**, (1989), « Objet-complément-repère », Langages, 94, Juin 89, Larousse.115-127.
- FRANCOIS F. et al.**, (1990), Communication inégale. Heurs et malheurs de l'interaction verbale, Delachaux 1 Niestlé, Neuchâtel, Paris.
- FRANCOIS F.**, (1981), Syntaxe et mise en mots, analyse différentielle des comportements linguistiques des enfants, Ed. du CNRS.
- FRANCOIS F.**, (1982), « Ebauches d'une dialogique », Connexion, 38.
- FRANCOIS F., HUDELLOT C., SABEAU-JOUANNET E.**, (1984), Conduites linguistiques chez le jeune enfant, PUF, le linguiste, Paris.
- FRENCH L.A.**, (1989), « Young Children's responses to « When » Questions : Issues of Directionality », Child Development, 60, 225-236.
- FUCHS C., LE GOFFIC P.**, (1985), Initiation aux problèmes des linguistiques contemporaines, Hachette Université.
- FUCHS C., LE GOFFIC P.**, (1992), Les linguistiques contemporaines, repères théoriques, Hachette, Supérieur.
- FURROW D., LEWIS S.**, (1987), « The role of the initial utterance in contingent query sequences : its influence on responses to requests for clarification », Journal of Child language, 14, 467-479.
- GARCIA C.**, (1982), 'Interaction et analyse du discours, étude comparative de débats entre adolescents', E.L.A., 46, Avril-juin, 98-118.
- GARCIA C.**, (1983), 'Etude sémantique de bon, enfin, justement, de toutes manières dans un corpus oral, essai pour la mise en place du concept explicatif de connecteur dialogique', Thèse pour le Doctorat 3ème cycle, ss la dir. de J.C. Chevalier, Paris VII, Département de recherches linguistiques.
- GARDES-MADRAY F.**, (1984), « Praxématique et interaction verbale », Langages, 74: dialogue et interaction verbale.
- GARDIN B. et al.**, (1989), « L'interaction », Association des sciences du langage, Buscila, A.S.L.
- GARITTE C.**, (1989), « Réciprocité des perspectives dans la conversation d'enfants », Connexion, 53, 1, 91-102.
- GAULMYN (de) M.M.** (1987), « Actes de reformulation et processus de reformulation Co-rapport sur la contribution de E.Gülich et Th. Kotschi », in Bange (éd) 1987, 83-98.
- GAULMYN (de) M.M.**, (1987), « les régulateurs verbaux: le contrôle des récepteurs », in Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, Décrire la conversation, PUL, pp.203-223
- GAULMYN (de) M.M.**, (1987), « Reformulation et planification métadiscursives », in J.Cosnier et C.Kerbrat-Orecchioni, Décrire la conversation, PUL, 167-202.
- GELAS N.**, (1988), « Dialogues authentiques et dialogues romanesques », in Gelas, Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, Echanges sur la conversation, PUL, 323-333.
- GENETTE G.**, (1969), Figures II, Seuil.
- GENETTE G.**, (1972), Figures III, Seuil.
- GERECHT M.J.** (1987), « Alors: opérateur temporel, connecteur argumentatif et marqueur de discours », Cahiers de Linguistique Française, 8, 69-80.
- GHIGLIONE R.**, (1994), « Opérateurs de dénotation, opérateurs d'expression, opérateurs de négociation », Verbum, n° 2, Activités inférentielles, PUN,139-157.
- GHIGLIONE R., BLANCHET A.**, (1991), Analyse de contenu et contenus d'analyses, Dunod, Paris.
- GHIGLIONE R., TROGNON A.**, (1993), Où va la pragmatique, de la pragmatique à la psychologie sociale, Presses Universitaires de Grenoble.
- GILLIERON C.**, (1987), « Les avatars du non », La négation, Actes du Colloque, Neuchâtel, 22 et 23 Octobre 87, Travaux du centre de recherche sémiologiques, Septembre, 1988, 56, 55-86.
- GILLY M.**, (1989), « Mécanismes psychosociaux des constructions cognitives: perspectives de recherche à l'âge scolaire », in Développement et fonctionnement cognitifs chez l'enfant, ss la dir. de Gaby Netchine-Grynberg, P.U.F., 201-222.
- GILLY M., ROUX J.P.**, (1988), « Social marking in ordering tasks: Effects and action mechanisms », European Journal of Psychology, Vol 18, 251-266.
- GIROTTO V.**, (1987), « Social marking, socio-cognitive conflict and cognitive development », European Journal of Psychology, Vol. 17, 171-186.
- GOFFMAN E.**, (1981), Forms of talk, trad. 1987, Façons de parler, Ed. Minuits.

- GOLDER C.**, (1990), « Mise en place de la conduite de dialogue argumentatif », Thèse de Psychologie, ss. la dir. M. Brossard, Poitiers, Laboratoire de Psychologie du Langage, URA CNRS 666.
- GOLDER C.**, (1996), Le développement des discours argumentatifs, Delachaux et Niestlé, Lausanne.
- GOMBERT J.E.**, (1990), Le développement métalinguistique, PUF., Coll. Psychologie d'aujourd'hui, Paris.
- GRIZE J.B.**, (1976), « Matériaux pour une logique naturelle », Travaux du centre de recherches sémiologiques, 29, Univ. Neuchâtel, Mai 76.
- GRIZE J.B.**, (1981), « Pour aborder l'étude des structures du discours quotidien », Langue Française, 50, mai 1981, Argumentation et énonciation, 7-19.
- GRIZE J.B.**, (1990), Logique et langage, Ophrys.
- GRUNIG B.N.**, (1984), « Préviation et interlocution », Verbum, N° spécial: l'interlocution, 209-222.
- GRUNIG B.N.**, (1989), « Le moment conversationnel: une étape dans la circulation du dire », Verbum, Tome XII, PU Nancy, 73-81.
- GUENTCHEVA Z.**, (1994), « Manifestation de la catégorie du médiatif dans les temps du français », Langue française, 102, Mai, 8-23.
- GUESPIN L.**, (1984), « Introduction », et « Interaction verbale et catégorisation dans l'entretien sur une enquête sociologique à Louviers », Langages, 74: Dialogue et interaction verbale, 5-14.
- GULICH E.**, (1986), « L'organisation conversationnelle des énoncés inachevés et de leur achèvement interactif en 'situation de contact' », D.R.A.L.V. "Paroles inachevées", N°34-35, 161-182.
- GULICH E., KOTSCHI T.** (1983), « Les marqueurs de la reformulation paraphrastique », Cahiers de Linguistique Française, 5, 305-351.
- GULICH E., KOTSCHI T.** (1987), « Les actes de reformulation dans la consultation la dame de Caluire », in Bange (éd) 1987, 15-81.
- GUMPERZ J.**, (1989), Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle, Trad. M. Darteville, M. Gilbert et I. Joseph, Ed. Minuit.
- GWINNER A.**, (1991), « Efficacité de l'interaction sociale entre pairs dans une tâche de construction de puzzles chez l'enfants de 4-5 ans », Dir. P. Higele, Nancy 2.
- HALTÉ J.F.**, (1988), « Trois points de vue pour enseigner les discours explicatifs », Pratiques, N° 58, Juin 88, 3-10.
- HICKMANN M.**, (1984), « Fonction et contexte dans le développement du langage », dans Langage et communication à l'âge pré-scolaire. Actes du Colloque des 29 et 30 Juin 1982, PUF de Rennes 2, 27-57
- HINDE R.A., PERRET-CLERMONT A.N., STEVENSON-HINDE J.** (1988), Relations interpersonnelles et développement des savoirs, Fondation Fyssen, Delval, Suisse.
- HOC J.M.**, (1987), Psychologie cognitive de la planification, PU Grenoble, Sciences et technologie de la connaissance.
- HOENIGMANN-STOVALL N.M.**, (1982), « Extralinguistic Control of language Comprehension and Production in the Nonfluent Child », Journal of Psycholinguistic Research, Vol. 11, N°1, 1-17.
- HUDELOT C.**, (1987), « Organismes discursifs du dialogue adulte-enfant: une esquisse tracée à partir de quelques dialogues (enfants de 5 à 6 ans) », Modèles linguistiques, IX, 1, 33-51.
- IRIGARAY L.**, (1985), Parler n'est jamais neutre, Ed. Minuits.
- JACOB P.**, (1988), « L'analyse en philosophie: réduction ou dissolution », Autrement, 102, Novembre 1988, 159-166.
- JACQUES F.**, (1982), Différence et subjectivité, Aubier Montaigne, Paris.
- JACQUES F.**, (1983), « La mise en communauté de l'énonciation », Langages: "La mise en discours", 70, 47-71.
- JACQUES F.**, (1988), « Entre conflit et dialogue? », Autrement, 102, Novembre 1988, 76-83.
- JACQUES F.**, (1988), « Trois stratégies interactionnelles conversation, négociation, dialogue », in Gelas, Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, Echanges sur la conversation, PUL, 45-67.
- JAYEZ J.**, (1988), « Le sens est-il linguistique? », Préface, 10, 84-88.
- JOHNSON-LAIRD P.N.**, (1977), Procedural semantics, Cognition, 5, 189-214.
- JOLIVET R.**, (1987), « Le 'sujet' dans la théorie linguistique d'Antoine Culioli », Cahier du dlsl, université de Lausanne, 4, 107-124.
- KAIL M.**, (1988), « De la phrase simple à la phrase complexe: une perspective développementale et comparative interlangues », ss. dir. J. Vivier, Acquisition du langage et développement cognitif: état des recherches. Actes du séminaire interrégional des 30 et 31 mars 1988.
- KAYSER H.**, (1988), « Quelques aspects de la compréhension et de la production du langage dans l'interaction verbale: approche cognitive et approche conversationnelle », in Gelas, Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, Echanges sur la conversation, PUL, 135-144.
- KERBRAT-ORECCHIONI C.**, (1980), L'énonciation de la subjectivité dans le langage, Armand Colin, Paris.
- KERBRAT-ORECCHIONI C.**, (1984), « Les négociations conversationnelles », Verbum, N° spécial, L'interlocution, 223-243.

- KERBRAT-ORECCHIONI C.**, (1986), « "Nouvelle communication" et "analyse conversationnelle" », *Langue française*, 70, mai 1986, Communication et enseignement, 7-25.
- KERBRAT-ORECCHIONI C.**, (1986), L'implicite, A. Colin, Paris.
- KERBRAT-ORECCHIONI C.**, (1987), « La mise en places », in Cosnier et Kerbrat Orecchioni, Décrire la conversation, PUF de Lyon, 319-352.
- KERBRAT-ORECCHIONI C.**, (1988), « La notion de "place" interactionnelle ou les taxèmes qu'est-ce que ça? », in Gelas, Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, Echanges sur la conversation, PUL, 185-198.
- KERBRAT-ORECCHIONI C.**, (1990), Les interactions verbales, Tome I, A. Colin, Paris.
- KERBRAT-ORECCHIONI C.**, (1992), Les interactions verbales, Tome II, A. Colin, Paris.
- KERBRAT-ORECCHIONI C.**, (1994), « Rhétorique et pragmatique: les figures revisitées », Langue Française, 101, Février, 57-71.
- KERLEROUX F.**, (1982), « Notes sur l'acquisition de la langue maternelle ou elles parlent un peu beaucoup, passionnément », E.L.A., 46, Avril-Juin 1982, 90-97
- KIT-FONG AU T.**, (1990), « Children's use of information in word learning », Journal of Child Language, 17, 393-416.
- KLECAN-AKER J., LOPEZ B.**, (1985), « A comparison of t-units and cohesive ties used by first and third grade children », Language and speech, Vol. 28, Part 3, 307-315.
- KLEIBER G.**, (1990), « Quand *il* n'a pas d'antécédent », Langage, 97, Mars 90, 21-49.
- LAEMMEL L., SALINS DE G.D.**, (1989), « Une approche chronotaxique de l'interaction dans l'étude d'un genre discursif : Apostrophes », Connexion, 53, 1, 141-157.
- LAFOREST M.**, (1992), Le back-channel en situation d'entrevue, Québec, CIRAL, coll. « Recherches sociolinguistiques ».
- LAGARDE (de) J.**, (1983), Initiation à l'analyse des données, Dunod, Bordas, Paris.
- LANDOWSKI E.**, (1983), « Simulacres en construction », Langages, 70 "La mise en discours", 73-81.
- LARCHER P. et al.**, (1991), « L'adverbe dans tous ses états », Travaux linguistiques du CERLICO, 1er semestre.
- LARCHER P. et al.**, (1991), « Les états de l'adverbe », Travaux linguistique du CERLICO, 1er semestre.
- LAZURE R.**, (1991), « Etat de la recherche en didactique du français langue maternelle », E.L.A., 84, Numéro spécial, Octobre-Décembre 1991, 23-35.
- LEBRET-PEYTARD M.**, (1983), « Décrire et découper la parole », Cahiers du C.R.E.L.E.F., A l'écoute des discours oraux, Université de Besançon, 3-35.
- LEGRAND R.**, (1988), « Acquisition du langage, appartenance sociale: perspectives en sociolinguistique », Actes du séminaire interregional CUFÉ-CAEN- SCURIFF ROUEN, Acquisition du langage et développement cognitif: état des recherches, 11-25.
- LENTIN L. Et al.**, (1976),
- LENTIN L.**, (1976), « Problématique de l'acquisition de la syntaxe chez le jeune enfant », Langue Française, 27, 14-23.
- LEVORATO M.C., CACCIARI C.**, (1992), « Children's comprehension and production of idioms: the role of context and familiarity », Journal of Child language, 19, 415-433.
- LIEVEN E.V.M., PINE J.M. DRESNER BARNES H.**, (1992), « Individual differences in early vocabulary development : redefining the referential-expressive distinction », Journal of Child Language, 19, 287-310.
- LLOYD P.**, (1991), « Strategies used to communicate route directions by telephone: a comparison of the performance of 7-year-olds, 10-year-olds and adults », Journal of Child Language, 18, 171-189.
- LUCARIELLO J., NELSON K.**, (1987), « Remembering and Planning Talk Between Mothers and Children », Discourse processes, 10, 219-235.
- LUNDQUIST L.**, (1990), « Conditions de production et programmation argumentative », Verbum, Tome XIII, fascicule 4, PU nancy, 237-264.
- LUZZATTI D.** (1982), « "Ben" appui du discours », Le français moderne: l'oral en situation, 50^e année Juillet 1982 N°3, 192-207.
- MACHEREY P.**, (1988), « Foucault: éthique et subjectivité », Autrement, 102, Novembre 1988, 92-104.
- MAINGUENEAU D.**, (1991), L'Analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive, Hachette, Supérieur, Paris.
- MARTIN R.**, (1987), Langage et coryance, Bruxelles, Mardaga.
- MARTIN R.**, (1990), « Pour une approche vériconditionnelle de l'adverbe *bien* », Langue Française, 88, Décembre 1990, 80-89.
- MARTY N.**, (1991), « Génèse de l'écrit et activités métalinguistiques dans des dialogues de jeunes scripteurs », E.L.A., 81, Janvier-Mars 1991, 57-70
- MAZELAND H.**, (1990), « « yes », « non », and « mhm »: variations in acknowledgment choices », dans B. Conein, M. de Fornel, L. Quéré (dir.), Les formes de la conversation, Vol 1, CNET, Mars 1990, 251-282.

- McCARTNEY K.**, (1984), « Effects of Quality of Day care Environnement on Children's Language Development », Developmental Psychology, Vo. 20, N° 2, 244-260.
- MELOT A.M., CORROYER D.**, (1980), *L'enfant et la mémoire: l'élaboration des conduites de mémorisation intentionnelles*, P.U. de lille.
- MENG K.**, (1981), « Verbal-communicative performance of preschool children in a cooperative setting », International Journal of Psycholinguistics, 8-4 [24], 105-119.
- MICHAEL F. Mc TEAR**, (1981), « Investigating children's conversational development », FL.ii, 117-130.
- MILLER G.**, (dir.), (1987), Lacan, Bordas, Coll. Philosophie.
- MILLER G.A., JONHSON-LAIRD P.N.**, (1976), *Language and perception*, Cambridge University Press.
- MILLER J.A.**, (1975), Jacques lacan Le séminaire livre I, Les écrits techniques de freud, Seuil, Paris.
- MOESCHLER J.** (1985), Argumentation et Conversation. Eléments pour une analyse pragmatique du discours, L.A.L., Hatier-Crédif.
- MOESCHLER J.** (1987), « Trois emplois de parce que en conversation », Cahiers de Linguistique Française, 8, 97-109.
- MOESCHLER J.** (1992), « Théorie pragmatique, acte de langage et conversation. réaction à l'article d'A. Trognon et C. Brassac », Cahiers de Linguistique Française, 13, 108-125.
- MOLES Abraham A.**, (1990), Les sciences de l'imprécis, Seuil, Paris.
- MOLINIÉ G.**, (1994), « Problématique de la répétition », Langue française, 101, février, 102-111.
- MONTEIL J.M.**, (1989), Eduquer et former, perspectives psychosociales, PU Grenoble.
- MONTEIL J.M.**, (1991), « Social regulation and individual cognitive function: effects of individuation on cognitive performance », European Journal of Social Psychology, Vol. 21, 225-237.
- MONTEIL J.M.**, (1993), « Interactions sociales », in, M.Richelle M. Robert et J.Requin, Traité de Psychologie expérimentale, P.U.F., Paris.
- MONTEIL J.M., CHAMBRES P.**, (1990), « Elements pour une exploration des dimensions du conflit socio-cognitif: une expérimentation chez l'adulte », Revue Internationale de psychologie sociale, T.3, N°4, 499-518.
- MOREAU M.L., RICHELLE M.**, (1981), L'acquisition du langage.
- MOREL M.A., Rialland A.**, (1991), "Subordination/ subordinations", Communication au Colloque CERLICO, Caen, 10 et 11 Juin 1991.
- MOUCHON J.**, (1980), « Analyse d'une prise de parole en situation scolaire. Ouais pi moi j'avais eu une explication avec L », E.L.A., 37, Didier érudition, janvier-mars 80, 97-107.
- MUGNY G, DOISE G.**, (1983), « Le marquage social dans le développement cognitif », Cahiers de Psychologie Cognitive, 3, 1, 89-106.
- MUGNY G.**, (1985), Psychologie sociale du développement cognitif, Berne: Peter Lang
- MUSIOL M.**, (1989), « Structures conversationnelles et décalages interprétatifs », Connexion, 53, 103-115.
- MUSIOL M.**, (1997), « Psychopathologie cognitive des dysfonctionnements de la communication chez le schizophrène en interaction », Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence, 45 (7-8), 453-456.
- NØLKE H.**, (1994), « La dilution linguistique des responsabilités. essai de description polyphonique des marqueurs évidentiels *il semble que* et *il parait que* », Langue Française, 102, Mai 1994, 84-94.
- NGUYEN-XUAN A., RICHARD J.F., HOC J.M.**, (1990), « Le contrôle de l'activité », Traité de Psychologie Cognitive 2, 208-245., Dunod.
- NICOLESCU B.**, (1993), « Une nouvelle approche scientifique culturelle et spirituelle - La transdisciplinarité », Revue passerelles, 7, Automne 1993, 102-115.
- NICOLESCU B.**, (1994), « Jung et la science: histoire et perspectives d'un malentendu », Colloque « Jung aujourd'hui », Paris, Centre Chaillot-Galliera, 27-28 novembre 1993.
- NOLAN POST K., SNOW C.E.**, (1986), « Feedback to first language learners: the role of repetitions and clarification question », Journal of Child Language, 13, 275-292.
- NONNON E.**, (1991), « Mettre en tableau, mettre au tableau ou comment structurer les discussions d'enfants? Logique naturelle à l'oral et formalisations écrites », E.L.A., 81, "L'oral dans l'écrit", 95-117.
- NONNON.E.**, (1990), « Mouvements discursifs et modes de réflexion en commun dans des discussions d'adolescents en échec scolaire », Thèse de 3ème cycle, ss la direction de F.François, Paris V.
- OGILVIE B.**, (1987), Lacan, Le sujet, PUF, Coll. Philosophies, Paris.
- ORIOI-BOYER C.**, (1986), « L'art de l'Autre : Didactique du texte et communication », Langue Française, 70, Communication et enseignement, mai 1986,45-62.
- PARRET H.**, (1983), « L'énonciation en tant que déictisation et modalisation », Langages, 70, "La mise en discours", 83-97.
- PASSERAULT J.M.**, (1991), « La ponctuation recherches en psychologie du langage », Pratiques, 70, Juin, 85-104.
- PECHMANN T., DEUTSCH W.**, (1982), « The Development of Verbal and Nonverbal Devices for reference », Journal of experimental Child psychology, 34, 330-341.

- PENMAN R.**, (1987), « Discourse in Courts: Cooperation, Coercition, and Coherence », Discourse processes, 10, 201-218.
- PERNER J., LEEKMAM S.R.**, (1986), « Belief and quantity: three-year old's adaptation to listener's knowledge », Journal of Child language, 13, 305-315.
- PEROZ P.**, (1992), Systématique des valeurs de bien en français contemporain, Librairie Droz, Coll. Langue et Cultures, Genève-Paris.
- PERRET-CLERMONT A.N., NICOLET M.**, (1988), Interagir et connaître, Fribourg, Ed. Delval, Cousset.
- PERRET-CLERMONT A.N., SCHUBAUER-LEONI M.L., TROGNON A.**, (1992), « L'extorsion des réponses en situation asymétrique », Verbum, 1-2, Conversations adulte/enfants, PUF de Nancy, 3-32
- PETERSON C., McCABE A.**, (1987), « The connective 'and': do older children use it less as they learn other connectives? », Journal of Child language, 14, 375-381.
- PIAGET J.**, (1948), Le langage et la pensée chez l'enfant, Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, Paris, 1948, 1976.
- PIAGET J.**, (1964), Six études de psychologie, Denoël, Folio, Essais.
- PIAGET J.**, (1970), Epistémologie des sciences de l'homme, Gallimard, Coll. Idées.
- PIAGET J.**, (1974), La prise de conscience, P.U.F., Coll. Psychologie d'aujourd'hui.
- PIAGET J., GARCIA R.**, (1987), Vers une logique des significations, Murionde, Science Nouvelle, Genève.
- PONTECORVO C.**, (1991), « Apprendre à écrire interaction entre enfants et production de récits », E.L.A., 81, Janvier-Mars 1991, 21-32
- QUÉRÉ L.**, (1987), « Mise en place d'un ordre des places: l'invitation comme événement conversationnel », Lexique, 5, PUL, 101-138.
- QUÉRÉ L.**, (1991), « Construction de la relation et coordination de l'action dans la conversation », dans Conein, De Fornel, Quéré, Les formes de la conversation, t.2, février, 253-287.
- REB V., TROGNON A.**, (1984), « L'adhérence au discours de l'autre, (Analyse pragmatique d'une conversation avec un psychotique) », Verbum, VII, 2-3, 295-317.
- RÉCANATI F.**, (1988), « Du « tournant linguistique » au « tournant cognitif »: l'exemple de la pragmatique », Préface, 10, 80-84.
- REMI-GIRAUD S.**, (1987), « Délimitation et hiérarchisation des échanges dans le dialogue », in Cosnier et Kerbrat-Orecchioni, Décrire la conversation, PUF de LYON, 17-72.
- REMI-GIRAUD S.**, (1988), « Les fonctions interactionnelles dans le dialogue », in Gelas, Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, Echanges sur la conversation, PUL, 83-104.
- REVAZ F.**, (1988), « Le fonctionnement des discours, un modèle psychologique et une méthode d'analyse: J. P. Bronckart » avec la collaboration de D.B. Schneuwly, C.Davaud et A.Pasquier, Pratiques, 58, Juin 1988, 120-125.
- RICOEUR P.**, (1990), Soi-même comme un autre, Seuil Paris.
- RILEY P.**, (1989), « Négociation et anarchie: la sociologie du savoir et les modèles discursifs », Verbum, XII, PU Nancy, 59-72.
- ROBINSON E.J., MITCHELL P.**, (1992), « Children's Interpretation of Messages from a Speaker with a False Belief », Child Development, 63, 639-652.
- ROBINSON E.J., WHITTAKER S.J.**, (1986), « Children's conceptions of meaning-message relationships », Cognition, 22, 41-60.
- RONDAL J.A.**, (1980), Langage et éducation, P.Mardaga Ed.
- RONDAL J.A.**, (1985), L'interaction adulte-enfant et la construction du langage, P.Mardaga Ed.
- ROSAT M.C.**, (1991), « A propos de réalisations orale et écrite d'un texte argumentatif », E. L. A., "L'écrit dans l'oral", coord. N.Marty, 81, 119-128.
- ROSSARI C.** (1992), « De fait, en fait, en réalité: trois marqueurs aux emplois inclusifs », Verbum, 3, Variations sur des actes de langage, P.U.N.139-161.
- ROULET E. et al.**, (1985), L'articulation du discours en français contemporain, Peter Lang, Berne Francfort s/Main.
- ROULET E.**, (1986), « Complétude interactive et mouvements discursifs », Cahiers de linguistique française, 7, 189-206.
- ROULET E.**, (1991), « Une approche discursive de l'hétérogénéité discursive », E.L.A., 83 : Textes, Discours, Types et Genres, Juillet-Septembre 1991, Didier Erudition, 117-130
- RUWET N.**, (1990), « En et y: deux clitics pronominaux antilogophoriques », Langage, 97, Mars 90, 51-81.
- SACHS H., SCHEGLOFF E., JEFFERSON G.**, (1978), « A simplest systematics for the organization of turn-taking in conversation », in Scheinkein 1978, 7-55, (1ère édit. 1974, Language 50, 696-735).
- SAINT-PIERRE M. & al.** (1987), « Bon, c'est toute une histoire! », Revue québécoise de linguistique, 16, 2, pp.305-312.
- SAINT-PIERRE M., VADNAIS M.** (1992), « Du modalisateur au marqueur de ponctuation des actions: le cas de bon », Revue québécoise de linguistique, 22, 1, pp.241-255.

- SALAZAR ORVIG A et HUDELLOT C** (1989), « Enchaînements, continuités et déplacements dialogiques chez le jeune enfant », Verbum, XII, 1, 99-115.
- SANDRAS M.**, (1991), « Tours et détours: le corbeau », Le gré des langues, 2, L'harmattan, 133-143.
- SAUNIER E.**, (1992), « De l'unicité de certains verbes d'emplois variés, polysémie ou ductibilité », In J.J. Franckel, La notion de prédicat, Paris, Université Paris 7, Coll. ERA 642 (URA 1028), 85-115.
- SBISA M.**, (1983), « Actes de langages et (actes d')énonciation », Langages, "La mise en discours", 70, 99-106.
- SCHEGLOFF E.A.**, (1980), « Preliminaries to preliminaries: "Can i ask you a question?" », Sociological Inquiry, 50, 104-152.
- SCHNEDECKER C.**, (1990), « Le discours rapporté a-t-il des incidences sur les chaînes de référence? Quelques observations », Verbum, XIII, 3, 165-190.
- SCHNEUWLY B.**, (1987), « Les Capacités Humaines Sont des Constructions Sociales. Essai sur la Théorie de Vigotsky », European Journal of Psychology of Education, 1987, 1, 4, 5-16.
- SCHNEUWLY B.**, (1988), Le langage écrit chez l'enfant, Delachaux & Niestlé.
- SCHNEUWLY B., DOLZ J.**, (1987), « La planification langagière chez l'enfant, Eléments pour une théorie », Revue suisse de psychologie, 46 (1/2), 55-64.
- SCHNEUWLY B., ROSAT M.C.**, (1989), « Les organisateurs textuels dans quatre types de textes écrits. Etude chez des élèves de dix, douze et quatorze ans », Langue française, 81, février 89, 40-58.
- SCHOBER-PETERSON D., JONHSON C.J.**, (1991), « Non-dialogue speech during preschool interactions », Journal of Child Language, 18, 153-170.
- SELL M.A.**, (1992), « The development of children's knowledge structures: events, slots, and taxonomies », Journal of Child Language, 19, 659-676.
- SHATZ M., EBELING K.**, (1991), « Patterns of language learning-related behaviours: evidence for self-help in acquiring grammar », Journal of Child language, 18, 295-313.
- SHATZ M., WATSON O'RELLY A.**, (1990), « Conversationnel or communicative skill? A reassessment of two-year-olds' behaviour in miscommunication episodes », Journal of Child Language, 17, 131-146.
- SIRDAR-ISKANDAR Ch.**, (1980), « Eh bien le russe lui a donné cent francs », Ch.5., in Ducrot. O., Les mots du discours. Le sens commun, ed. Minuit, 161-191.
- SMITH V.L., CLARK H.H.**, (1993), « On the Course of Answering Questions », Journal of Memory and Language, 32, 25-38.
- SONNENSCHNEIN S.**, (1984), « How Feedback From a Listener Affects Children's Referential Communication Skills », Developmental Psychology, 20, 2, 287-292.
- SONNENSCHNEIN S.**, (1984), « The Effects of redundant Communications on Listeners: Why Different Types May Have Different Effects », Journal of psycholinguistic Research, 13, 2, 147-166.
- SONNENSCHNEIN S.**, (1985), « The Development of referential communication Skills: Some Situations in Which Speakers Give Redundant Messages », Journal of psycholinguistic Research, 14, 5, 489-508.
- SONNENSCHNEIN S.**, (1988), « The Development of referential Communication: Speaking to Different Listeners », Child Development, 59, 694-702.
- SORSANA C.** (1996), Relations affinitaires et co-résolution de problème: Analyse des interactions entre enfants de six-huit ans, Interaction et Cognitions, Vol 1 (2-3), 263-291.
- SORSBY A.J., MARTLEW M.**, (1991), « Representational demands in mothers' talk to preschool children in two contexts: picture book reading and a modelling task », Journal of Child Language, 18, 373-395.
- SPERBER D.**, (1988), « De l'anthropologie structurale à l'anthropologie cognitive », Préface, 10, 100-105.
- SPERBER D., WILSON D.**, (1986), Relevance Communication and cognition, trad. franç., La pertinence, Ed. Minuits, 1989.
- SPIGOLON G., SPECOGNA A.**, (1996), Aspects socio-cognitifs d'une interaction adulte-enfants à l'école maternelle, Interaction et cognitions, Vol. 1 (2-3), 367-396.
- SPITZ A.**, (1962), Le non et le oui. La genèse de la communication humaine, P.U.F., Paris, 5^{ème} éd, 1994.
- STAMBAK M., VERBA M.**, (1982), « Contribution à l'étude des échanges entre enfants au cours de jeux sociaux à la crèche », E.L.A., 46, Avril-Juin 1982, Pratiques de la langue maternelle chez l'enfant et communications sociales, 22-32.
- STEIN N.L.**, (1986), « The development of Children's Stotystelling Skill », in B. Margery F. et S. Barten (Eds.), Child language: A book of readings, New York: Oxford University Press.
- TAULELLE D.**, (198.), L'enfant à la rencontre du langage, P.Mardaga Ed.
- TIECHE C.C.**, (1982), « Segmentation d'énoncés et construction d'une histoire par de jeunes enfants: une approche de l'analyse des segments constitutifs du récit », Archives de Psychologie, 50, 251-260.
- TOMASELLO, KRUGER A.C.**, (1992), « Joint attention on actions: acquiring verbs in ostensive and non-ostensive contexts », Journal of Child language, 19, 311-333.
- TROGNON A.**, (1982), « Analyse interlocutoire », Connexion, 38.
- TROGNON A.**, (1984), « Préliminaires à une étude des formes d'agencement des conflits dans l'interlocution », Verbum, N° spécial.; l'interlocution, 319-339.

- TROGNON A.**, (1987), « Débrayages conversationnels », DRLAV, 36-37, 105-122.
- TROGNON A.**, (1988), « Comment représenter l'interaction », in Gelas, Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, Echanges sur la conversation, PUL, 19-31.
- TROGNON A.**, (1991), « La production interactionnelle de l'intercompréhension », Communication au colloque international "L'analyse des interactions", Organisé par le Groupe de recherche sur l'Acquisition des Langues de l'Université de Provence, La Baume-Lès-Aix, 12-14 Septembre 1991.
- TROGNON A.**, (1991), « L'interaction en général: sujets, groupes, cognitions, représentations sociales », Connexion, 57, 1, 9-25.
- TROGNON A.**, (1993), « Discontinuités énonciatives. temps de l'interaction et temps de la pensée », in H. Parret, Temps et discours, P. U. de Louvain, 65-85.
- TROGNON A.**, (1993), « La négociation du sens dans l'interaction », in J.F. Haldié, Inter-action, Université de Metz, coll. Didactique des textes, 91-120.
- TROGNON A.**, (1994), Conversation et rationalité,
- TROGNON A.**, (1995), « La fonction des actes de langage dans l'interaction : l'exemple de l'intercompréhension en conversation », Lidil, Revue de linguistique et de didactique des langues, L'interaction en question, 12, 67-85.
- TROGNON A., BRASSAC C.**, (1992), « L'enchaînement conversationnel », Cahiers de linguistique française, 13, Université de Genève, 76-107.
- TROGNON A., DAUSENDSCHON-GAY U., KRAFFT U., RIBONI C.**, (1994), La construction interactive du quotidien, Coll. Forum de l'I.F.R.A.S., P.U.N.
- TROGNON A., GRUSENMEYER C.**, (1994), « Résoudre conversationnellement un problème technologique »,
- TROGNON A., RETORNAZ A.**, (1989), « Clinique du rationnel, psychologie cognitive et analyse des conversations », Connexion, 53, 1.
- VANDERVEKEN D.**, (1988), Les actes de discours, Essai de philosophie du langage et de l'esprit sur la signification des énonciations, Pierre Mardaga Editeur, Bruxelles.
- VANDERVEKEN D.**, (1992), « La théorie des actes de discours et l'analyse de la conversation », Cahiers de Linguistique Française, 13, 9-61.
- VENDENPLAS-HOLPER C., JENART A.**, (1989), « Children's recall of familiar and discrepant adult-child relations », Archives de psychologie, 57, 33-51.
- VERDELHAN-BOURGADE M.**, (1986), « Compétence de communication et communication de compétence », Langue Française, 70, Mai 1986, 72-86.
- VERGNAUD G.**, (1985), « Concepts et schèmes dans une théorie opératoire de la représentation », Psychologie française, 30, 3/4.
- VEYNE P. et al.**, (1987), Sur l'individu, Colloque de Royaumont, Ed. Seuil, Paris.
- VIGNAUX G.**, (1988), Le discours acteur du monde, Énonciation argumentation et cognition, Ophrys.
- VINCENT D.**, (1993), Les ponctuations de la langue et autres mots du discours, Nuit Blanche Editeur, Québec.
- VIOLLET C.**, (1986), « Interaction verbale et pratiques d'interruption », D.R.L.A.V. "Paroles inachevées", 34-35, 183-193.
- VION M., COLAS A., SAUVAIRE V.**, (1990), « Formuler un apport dans une communication référentielle: Une étude auprès d'enfants de sept et neuf ans », L'année psychologique, 90, 45-65.
- VION R.**, (1992), La communication verbale. Analyse des interactions, Hachette, Supérieur, Paris.
- VIVIER J.**, (1988), « Ajustement du discours et ambiguïté référentielle: la reformulation chez des enfants de 5 ans en situation de communication téléphonique », Actes du séminaire interregional des 30 et 31 mars 1988, ss. dir. J. Vivier, Acquisition du langage et développement cognitif: état des recherches, 89-120.
- VOGÛE (de) S.** (1991), « Culioli après Benvéniste: énonciation, langage, intégration », 77-105.
- WALES R., COLMAN M., PATTISON P.**, (1983), « How a Thing is called -A study of Mothers' ans Children's Naming », Journal of experimental child psychology, 36, 1-17.
- WALLER G.**, (1986), « The use of 'left' and 'right' in speech: the development of listener-specific skills », Journal of Child language, 13, 573-582.
- WATZLAWICK P.**, (1976), Haw real is real, trad. Franç. 1978, La réalité de la réalité, Points, Seuil, Paris.
- WATZLAWICK P., HELMICK BEAVIN J., JACKSON DON J.**, (1967), Pragmatics of Human Communication, trad. franç. (1972), Une logique de la communication, Seuil, Paris.
- WINTHER A.** (1985), « Bon (bien, très bien): Ponctuation discursive et ponctuation métadiscursive », Langue française, 65: « L'oral du débat », Paris, Larousse, 80-91.
- WITTGENSTEIN L.** (1961), Tractatus philosophicus suivi de Investigations philosophiques, Gallimard, Paris.
- ZENONE A.**, (1981), « Interactivité, relations entre interlocuteurs et constitution d'unités conversationnelles », E.L.A., "L'analyse de conversations authentiques", Octobre-Décembre, 70-88.

ZENONE A., (1981), « Marqueurs de consécution: le cas de donc », Cahiers de linguistique française, 2: les différents types de marqueurs et la détermination des fonctions des actes de langage en contexte, actes du Colloque de pragmatique de Genève, 16-18 mars 1981.

ZENONE A., (1982), « La consécution sans contradiction: donc, par conséquent, alors, ainsi, aussi », Cahiers de linguistique française, 4: Concession et consécution dans le discours, Université de Genève.